



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1788

B. L. 22 p.

1107

#

Chargé de
Régence française

LE

344837

PETRARQUE

EN RIME FRANCOISE

AVEC
SES COMMENTAIRES,

TRADVICT

PAR PHILIPPE DE MALDEGHEM

Seigneur de Leyschor.



A D'OVAY,

FRANÇOIS FABRY, Libraire juré.

An M. D C. VI.

Avec permission.





AV SERENIS-

SIME PRINCE

MAXÆMILIAN, PAR LA
GRACE DE DIEV CONTE PA-
latin du Rin, Duc de la haute & basse
Bauiere, &c.



ERENISSIME Sei-
gneur, le graue & docte
Corduan Poëte Lucane,
chantant: VARIAM
DANT OTIA MEN-
TEM:

a dit vn prouerbe à l'aduis d'un chacun
tres-veritable. Et de ma part ie ne le croy
tant seulement, mais ie suis contraint de
l'aduouer par experience (à mon regret)
Car durant la presente longue & calami-
teuse destruction de ce miserable quartier
causée par la guerre ciuile (vne Hydre
vrayment

E P I S T R E.

vrayment inextirpable) qui non seulement
 destruit, mais si Dieu n'y remédie, est quasi
 pour engloutir du tout la pauvre & ago-
 nissante Belgie, mon malheur commun a-
 uec celuy de plusieurs autres moissonneurs
 des fruits, que la semée des Martiaux ex-
 ploits produit, m'a fait aussi acquester vn
 loisir & occasion de vie oisive: mais, hélas,
 non tel que le moissonneur des bons fruits
 & grains de la terre est accoustumé d'acque-
 rir apres son trauail, qui pour sa peine &
 labeur s'acqueste pour le moins vn cōmo-
 de & allegre huiuer, & vn repos & loisir a-
 greable pour soy & sa famille: Ains au
 contraire mon acquest est vn loisir plein de
 fousy, & des sombres & ominieux discours
 presageants (ie ne sçay quels) dangers &
 accidents tragiques: Par où & d'autant que
 ia par l'espace de quatorze ans ie me trou-
 ue priué de la iouissance du meilleur &
 principal de mon patrimoine, & ensemble
 du deduit & la hantise de la cāpagne, deux
 points dependants de la cōduite & vie des
 gentilshommes viuants noblement, il n'a
 peu faillir qu'un tel loisir mal plaisant &
 fan-

DEDICATOIRE.

fantastique n'ayt pareillement fait souuent
 errer mon esprit, & imaginer des diuers
 exercices pour s'entretenir, & pouuoir ou-
 blier les iournalieres pertes & chancreuses
 consumptions des biens patrimoniaux: &
 pour amortir au cerueau la cōtinuelle pre-
 uoyance d'vne future vieillesse pauvre, &
 d'vne posterité (que Dieu ne veuille) sans
 heritage: de maniere que me trouuant ainsi
 comme sur vn chemin croisé, ne sçachant
 lequel prendre, n'ayant peu resouldre de
 choisir (pour me deliurer de tant d'ennuy
 & trauail du cœur, par vn beau & brefcoup
 d'heur ou de malheur) le hazard de la
 guerre, de ce diuertí, par ma consorte, & vn
 grand nombre de petit peuple domestique
 (l'vsure du sacré mariage) il est aduenu
 en fin que mes humeurs tant naturellement
 qu'accidentellement melancoliques ont
 choisi pour vaincre la mortifere tristesse
 (comme vne medecine propre à maladie
 tant dangereuse) la recreation & exercice
 de la Poësie Fráçoise, iusques à là que d'oser
 embrasser la translation en rime Fráçoise
 des œuures vulgaires du tref-moral, tref-

E P I S T R E

honneste & vertueusement amoureux Petrarque, à ce poulxé peut estre, par quelque sympathie secrette, que l'iniquité de l'un temps tient avecque l'autre, d'autant que icelles ceuvres furēt composées en vn tēps certes sinon en tout egal, pour le moins quant à ses troubles, non du tout dissemblable à cestui-cy, comme particulieremēt le tesmoignent la chanson 11. & 29. dudit Poëte, & ce à cause des factions Guelfes & Gybelines, & aussi du dangereux Scisme des deux sieges Papaux, qui lors troublerēt le monde, de laquelle translation estant oré graces à Dieu, venu à bout, ie me suis laissé persuader par aucuns miens bons amis, de la mettre en lumiere, pour en faire part à tous honnestes & vertueux amoureux, & saisis d'une amour louable & licite. Car ie sçay bien, qu'elle n'aura credit chez les autres, ceux là dis-je, qui se diffament devant Dieu & le monde, & engagent leur ame (qui est leur plus noble, plus precieux & celeste tresor) aux vilaines, ordres, illicites & schandaleuses amours, dont (au regret de tous vrais Chrétiens) le present siecle est tant

DEDICATOIRE.

tant taché & souillé, qu'il est tres-croyable
 que les griefues afflictions que par feu, fer
 & mortalité a souffert tant de temps ce mi-
 serable coing du monde, en ont leur origi-
 ne, comme punitions ordinaires & coustu-
 mieres de suiure semblables vices : ce qui
 m'a donné occasion de n'auoir desiré d'e-
 manciper par deçà ma-dite translation, de
 pœur qu'au lieu d'y estre receüe d'un œil
 court ois & benin, elle ne reçoie pour son
 premier rencontre des coups des canons
 des piques & des estocqs, puis qu'ordinai-
 rement en la guerre les loix & bonnes cou-
 stumes se taisent, m'ayant persuadé qu'il va-
 loit mieux qu'e sa premiere liberté elle s'e-
 loignast vn peu des sons, & du bruit des tã-
 bours du cruel Mars & des fises de l'impu-
 dique Venus, choisissât à tel effect vn quar-
 tier, ou le fier & subtil (ores que ieune) enfât
 Cyprien ne decoche sans mesure ses traits
 ardâts & dangereux, comme estant eloigné
 de sa mere accoustumée d'accoster le plus
 souuent son infame adultere, mais là où il
 va limité, & sous le gouuernemēt de la di-
 uine dame Chasteté, qui ne luy permet de
 bander

EPISTRE

bander son arc, ou décocher vn seul trait, si ce n'est à la fin que l'amour honneste permet conforme aux saintes loix & vsances permises. C'est Serenissime Prince en vostre court, là où la vertu est logée au long & au large, dont le bruit ne bat seulement les oreilles d'un chacun par ceste Belgie, mais par la plus grâde part de l'Europe, & de ma part outre la-dicte veritable & commune renommée i'en ay le tesmoignage de mille particuliers, & entre autres d'un mien fils qui a eu l'heur d'auoir esté par l'espace de huyt ans & d'auantage, page du Serenissime Prince Guillame par la grace de Dieu, Côte palatin du Rin, Duc des Bauieres, &c. pere de vostre Alteze, aiant aussi en telle qualité, serui à icelle, mesmes au voiage de la derniere diete de Ratisbone, lequel m'a discouru tant de la pieté, vertu & bonnes instructiōs à la vray noblesse qui là ont leur fixe residence, qu'en l'escoutât i'ay esté ravi d'extreme ioye & admiration, les estimant plus qu'heureux qui peuuent paruenir iusques à là que d'y prendre leur nourriture: Parquoy senerissime Seigneur, & à cause
que

DEDICATOIRE.

que ie suis perpetuellemēt obligé seruiteur
à l'illustissime maison de Bauiere, tant
pour les honneurs & faueurs que i'ay receu
en mon regard de Monseigneur & maistre
Ernest Prince Electeur de Coloigne, Duc
des Bauieres, de VWestphalen, Bouillon,
Angeren &c. oncle de V. A. que pour la
grace & faueur que mon-dit Seigneur le
Duc pere de V. A. a monsté autrefois à
mon-dit fils, & depuis V. A. mesmes; i'ay
pris la hardiesse d'oser dedier & presenter
à icelle ceste mienne humble & simple
œuure, à fin que sous sa protection elle se
puisse decouurir par tout, comme accom-
pagnée d'un sauf-conduit respecté de tous
amateurs de la vertu & honnesteté. La
prieant treshumblemēt qu'elle soit serui de
la prendre en gré & de bonne part, aiant
esgard non à l'humilité & peu d'ornement
d'icelle, mais à la bonne volonté & entier
zele de celuy qui voudroit bien par aucun
acte du cœur non ingrat monstrier quelque
reconoissâce des bienfaitz ia receus sans
ses merites, mais qui par faute de plus grand
sçauoir, & d'autres moiens ne le peut (à son
regret)

EPISTRE.

regret) faire condignement. Qui a tant
baisé les mains de V. A. en toute humilité
& reuerence, priant le createur qu'il conser-
ue la ieunesse d'icelle, & celle de sa serenissi-
me compagne & sa posterité en longue &
heureuse santé, & cōtinue à iamais le bruit
de la singuliere humanité, & autres rares
vertus d'icelles, dont par tous les quartiers
de la Chrestienté s'estend l'admirable re-
nommée. De Bruges le premier D'Aoust.
1597.

De vostre Alteze

Treshumble seruiteur

Philippe de Maldeghem.

L'EX-

L'EXCVSE DV TRANSLA-

teur aux Poëtes François.

G Entils & hauts esprits qui desous la baniere
De Minerue, portez la couronne lautiere,
Permettez ie vous prie, à ces miens simples vers
Qu'ils se puissent monstrier de vos faueurs couuerts.
Non que d'estre entre vous autrement ie me fonde,
Fors ainsi qu'au Soleil l'ombre l'homme seconde.
Ie ne presume pas qu'aucun leur nouuel art
Merite, que l'en doïue au monde faire part.
I'en serois, & à droit noté d'outrécuïdance
Des Poëtes diserts de la gaillarde France,
Ou mainr François Ouide, & vn François Maron
N'agueres, dont heureux se vante le Gascon,
Ont fait tant esbahir vn chacun de leur veïne,
Que cil' qui pense à plus, perd son encre & sa peine.
Mais ie n'auoy quité qu'à peine le berceau
Quelques sept ou huit ans, que ie n'en le cerueau
Tant addonné aux vers, qu'il sembloit que nature
De mon futur dessein predisoit quelque augure.
Car à peine à l'escole escrire ie sçauoy,
Qu'en rime babillant rime ie composoy.
Pourtant si ie n'ay peu tenir chez soy ma muse,
La force de nature y doit seruir d'excuse.
Et grace m'impettrer pour auoir entrepris
De publier vn fait qu'à peine i'ay compris.
Car il semble fatal, veu plus que creüt mon âge
Tant plus r'aimoy les vers de quelconque langage,

Et

Et quand ie commençay en François quelques mots
A sonner, il m'aduint vn rencontre à propos
D'une dame pareille à la Gregoise Heleine
Tant en rare beauté qu'en contenance humaine,
Qui present, d'un liuret de Petrarque me fit
En françois, mais en prose assez pour lors traduit:
Par où depuis me creut la volonté d'apprendre
L'Italien, pour mieux & proprement l'entendre.
Mais peu à peu les ans plus rassis, & l'estat
Publique, me faisoient postposer tel esbat,
Iusqu'à tant qu'un malheur de la guerre ciuile
Me donna ma maison pour prison en la ville,
Où pour tant mieux tromper les soucieux ennuis
De nouueau pour rimer ie me trouuay espris,
Et derechef y vint de mon mal contristée
Vne autre belle dame, à qui nulle égalée
Peut estre de son temps, quand de sa chasteté
Et ses rares vertus se fait vne unité,
Et d'autant que sa grace estre ie voy si grande,
Ie croy vrayment qu'elle est vne Laure Flamende.
Ceste cy comme l'autre aussi me presentoit
Un Petrarque, ains Tuscan, & fort me le louoit,
Ie le prenois en gré comme un grand benefice
Me mettant tout soudain pour l'entendre en office.
Mais pour ses riches dits si bien entrelassez
Comprendre, ie n'estois encor habile assez,
Entretant ie le garde, & ie m'en accompagne
Tant en la ville enclos, qu'estant libre en campagne,
Et puis durant tousiours chez nous le mal ciuil

Cà de là demeurant en volontaire exil
A Boloigne, à Calais, ie vins en fin à Liege,
Où pour quelque bres temps en y faisant mon siege
Ie m'y fis vn amy conuersable & discret,
Qui remarquant l'effort de mon ennuy secret,
Ausi don d'un Petrarque avec ses commentaires
Me fit, pour moderer mes pensées ameres,
Il me pleut, esperant par ce l'entendre mieux,
D'autant plus que tousiours i'y eu le cœur zeleux,
Mais fâché de deuoir sombre & loing des miens viure
Ie ne goustoy l'estude, & ie me mis à suyure
Le Prince Bauarois, lors fraichement eleu
Electeur de Coloigne, où ie fus bien receu,
Et gentilhomme estant quelque temps de sa bouche,
Puis son escuier trenchant, mon Petrarque se couche.
Tant que ie le perdois, & la Court, qui fut lors
Guerriere, preferoit l'exercice du corps
A celui de l'esprit, car tout gibier se forme
Volontiers vn deduit à son besoin conforme,
Et Mars ce temps pendant nous fit si bonne part
Qu'e Westphale vaincqueurs nous m'ageasmes du lard
Et qu'au Rin retournans ioyeux de la victoire,
Le vin ne nous manqua pour allegrement boire,
D'où mandé pour rentrer en mon pays i'estoy,
Qui reconcilié rendu s'estoit au Roy.
Sans que ie me fâschoy d'en auoir la nouuelle,
Car pour reuoir les miens ardent i'auoy le zele.
Vers lesquels au plustost ie hastoy mon retour,
En quittant pour deux ans l'Electeur & sa Cour.

Maia

Mais puis i'y retournoy pour tenir ma promesse,
Laquelle volontiers vn bon cœur ne transgresse:
Où le troisiemes iour que i'y fus reuenu,
Se m'offroit, non cherche, mon Petrarque perdu.
Dont aise i'esperoy quelquefois me refaire
Plus qu'oncq, en le lisant, quand ie n'auroy que faire:
Mais nostre cōy seiour duroit trop peu de temps,
D'autant que derechef Mars depeuplant les champs
De biens & de repos, les remplissoit d'alarmes,
Gastant Nuits & maint lieu par le feu des gēsdarmes.
De façon que faisant comme vn bon seruiteur,
Ie ne pouuoay faillir de suyure mon Seigneur
Par tout, qui puis reprint vers Westphale sa route,
Où par charge deuoit le suyure sa Court toute,
D'où estant enuoïé vn iour au camp Roial
Au Duc de Parme, alors d'iceluy general,
Qu'ilors fut à Burick lez Wezel, faisant mettre
Vn pont outre le Rin pour en deuenir maistre,
La fortune au retour tel brassin me brassa,
Qu'à my-voye vn ronsin la iambe me brisa.
Par où tenir le lit il me failloit en chambre,
Où du parfun assez i'eu du Westphalois ambre,
Mais le Prince Electeur entendant en quel point
I'estois, à mon besoing ne m'abandonnoit point.
Car tost apres le mois de la douleur premiere
Il me fit emporter vers Coloigne en litiere.
Où couchant bien cinq mois dedans vn poile enolos
Ie reprenoy mes vers par le forcé repos,
I poussé par Polir Historien du Prince

Des

Des guerres que lors eut l'Agrippine Prouince,
Qui tousiours m'amorceant par des discours diuers
Ne cessoit d'insister que ie fisse des vers.
I'en fy, mais sur Petrarque à cause de n'entendre
Encor sa rime assez, ie n'osois entreprendre.
Iusqu'à tant que refait à Liege reuenu
Dominique Lampson me dit le bien venu,
Et me congratulant la santé, dit, ie prie,
Comment as tu trompé tant de melancolie?
De mes vers ie luy monstre aucuns, dont restiour
Il dit, il faut ormais faire plus que cecy,
Prens, prens sans differer le Florentin Poëte
Petrarque, & par tes vers luy sers de l'interprete.
Sur ce de ses Sonnets quand i'en fait le premier,
Il disoit, fay autant de tous iusqu'au dernier,
Et ne recule pas, car lors qu'aucune chose
S'offre, que tu n'entends, moy ie feray la glose.
Ie luy accord en fin de me mettre à l'effect,
Tant à ce qu'il disoit ie portoy grand respect.
Et la translation du recommandé liure
Par tant & tant de mains ie commence à pourfuyre.
Selon que le loisir la court me permettoit
Qui lors pour hiuerner venue à Liege estoit.
Où du Prince me fut lors la charge donnée
De son maistre d'hostel, avec la clef dorée.
Et ainsi peu à peu en faisant apprenant
Ma rime s'auançoit, or que tout bellement,
Iusqu'à tant qu'autrefois mandé vers ma patrie
I'veny, i'y alloay de plus grande furie.

Car

Car quand l'occasion me permettoit le temps,
D'auoir la liberté de recreer mes sens,
N'ayant pour prendre esbat aux chāps libre vne porte
Ou pour chasser aux bois, sans auoir bonne escorte
Contre l'aspre ennemy: qui d'un despit mortel
D'orner son trophê cherche avec vn nom cruel.
L'empoignoy mon Petrarque au lieu d'un ieu de table
Qui me fit compagnie à toute heure agreable:
Et onc en le hantant ie n'en eus vn degoust
Qui m'eut peu diuertir de l'aymer iusqu'au bout.
Voyla mes grands amis la raison decouuerte
Par où hardie faite est ma muse inexperie
(Qui ne vit onc le Pau, ny l'Arne & peu assez
Les beaux & riches champs de la Seine arrousez.)
De faire vers françois, françoise de naissance
N'estant des vers Thuscans d'un François de Florence:
Donc pardonnez le moy puis qu'assez il appert
Qu' ainsi que par destintel but sem est offert,
Et qu'embrasé ie l'ay non de gré, mais par force,
Qui combat la nature à vaine œuvre il s'efforce.
Et si ie ne me suis en mes vers acquité
Trop bien, vn carme est dur qui se fait limité.
Pourtant au moins, de grace, où que voirrez ma faute
Dites, pour vn Flamand l'emprise estoit bien haute.

IN F.

IN P. PETRARCHÆ LYRI-
COS GALLICIS NVMERIS
redditos.

A Philippo Maldeghemio V. N. Leyschoth
Toparcha.

Petrarchæ cupiat si vertere carmen Homerus,
Mœonia fidicen quod canit ille Lyra.
Et si Pierij cœtus pater audiat & rex
Competet, & tatus, vix puto munus ad hoc.
Nec mirum, Lydæ facundia culta ita linguæ est,
Vt minor Actææ sit modò gentis honor.
Præcipuè partes quories tractantur Amoris,
Obrinet hic regnum Peitho & Etrusca Venus.
Illa suo vati penitus se indulgit & illa,
Credo deæ maduit melle vtriusque mero.
Dulcius alterius certo nullo ore loquuntur,
Illius in labris ipse habitavit amor.
Inspiransque novos mollifacit leniter ignes,
Hanc potius citharam vult coli in arce deum.
Nam pater exstructis celebrat quum pocula mensis
Iupiter, Aethiopas vel vetus hospes adit:
Non alio obductæ cispellit nubila frontis,
Non alio cantu mentem animosque leuat.
Celsæ Apollinei concordia pectinis aures
Ad chelys intentas & tenuere deæ.
Mnemosynes de stirpe deæ, Circi alma voluptas
Illius, astrorum qui specula alta rotat.
Quod si musa Melesigenæ tanto est operi impar,
Nec par Andini musa Maronis erit.
Tu tamen hoc docto per galla poemata versu
Exprimis, & Celtis sic tereti aure probas.
Dyschothi, vt vates merito te laudet vterque,
Ingenij admirans orsa animosa tui.

Iamque tibi Elysiæ sit deus coronam
 Sume age, ab Arquato colle secundâ venit.
 At vos Tyrrheno prognatæ Naiades Arno
 Iungite collata myrtum ederaſque manu.
 Perpetuæque caput præcingite frondis honore,
 A quo laus ad vos Laureaque iſta redit.
 Cernitis externa prodire in veſte Poëtam
 Veſtrum, ſed veſtrum non ideo eſſe minus.
 Vos quoque vos Rhodân' centuſſi genitore puella
 Sorgiaue inalpinis editæ de ſcopulis:
 Auditis vatem vernacula verba ſonantem
 Illum, qui proavis aduena inante fuit.
 Dicite Sequanidis, Arari, Ligeri, atque Garumna,
 Hoc donum nobis nobile Rîa dedit.
 Qui quâquam placidis vix ſerpat in æquora Lymphæ,
 Inferius nullo flumine nomen habet.
 Janus Lernutius.

IN PHILIPPI A MALDE-

GHEM, DOMINI DE LEYSCHOT
 tranſlationem verſum Italicorum
 Franciſci Petrarchæ.

CArmina carminibus Gallis Eruſſa Petrarchæ
 Gallico non vni reddere cura fuit.
 Haec ſcio at, an tanta ſucceſſu, Gallica quoniam
 Conceſſit Flandra Maſa, Philippi tibi.
 Hoc melius Banani cenſebis Principis iuris,
 Cui tua iure cliens orſa Philippi dicas.
 Nam quid cenſuerit Lernutius, inanis huius
 Sed clam leſtori, Calliopeia tuo.
 Iſle quidem Gallos, Leyſchoti præmia palme
 Vitro ceſſuros, hac tibi parte reat.
 Dominicus Lamplonius Brugenſis, Electo-
 ris Coloniensis apud Leuones a Secretis.

IN TRANSLATIONEM VER-
sum Italicorum Francisci Petrarchæ.

AUCTORE

Philippo Maldeghomio Viro Nob.
Leyschori Domino.

L A U R U S I N Q U I T I V S .

Illa ego nunc folijs velata perennibus arbor
Pulchra olim, & Phœbo nympha adamata fui.
Esuri in Laurum, mutatam sicut Apollo,
Vda ferens libro basia mille meo,
Mi mea virginitas, illi sua flamma remansit
Maxima, sed tanto nil valitura Deo.
Vritur indomitus, nec secula longa calorem
Tollere, nec radix, herba nec vlla potest.
Vidit, & vt nato succurrat Iupiter egro,
Suscitor in vitam Laura puella nouam.
Hic vbi præcipiti vitreus fuit agmine Sorga,
Sorga mei æternum clarus ab igne proci.
Nempe proci Deus est, cui nomine & ore Petrarchæ
Cura fuit nomen dissimulare suum.
Ne quæquæ nunc nostri sensisset, vñ ante, repulsam,
O nimis in fraudes ingeniosus amor.
Ille quidem Tuscho potuit vaga lumina cantu
Sistere, seu Tybri, seu patriæ Arne, tuum.
Omnibus & simis atque indere rupibus aures,
Sola ego cantanti surda puella fui.
Et potui non esse, fidem nisi pacta fuisset
Artica virgo tibi, Delia virgo tibi. (Laura
Quarum opè Daphne olim, dein Laurus, nunc quoque
Morte obita in Laurum vertor vt ante nouam.

Orbis henos Itali, & diuini gloria vatis
 Seu Dens ille fuit, siue Petrarcha fuit.
 Quisquis ac ille fuit, magnus fuit, & mihi nomen
 Victurum Latio semper in orbe dedit.
 Nec minor ille Alpes ultra Rhodanumque sequestrem
 Qui me Liligeri Flander in arua soli
 Transtulit, & tanto cumulatam scenore addegit,
 Itala ut addubitem, Galla vel esse velim.
 Itala vel Phœbi vel amantis ab ore Petrarchæ
 Galla ero, Leyfchoti non minor artomei.
 Gallia sed quantum Ausonia est extensior omni,
 Tantum ego plus Galli lætor honore soni.

Maximilianus de Vriendt
 Senatui Gand. a Secretis F.

Εἰς τὰ, ΤΟΥ Φ. ΠΕΤΡΑΡΧΟΥ ἔπη
 ὑπὸ Φ. ΜΑΛΔΗΓΕΜΙΟΥ Φραγ-
 κισὶ ἐν ἑπτασι μεδερμειυθέντα.

Φλαυδρία σοὶ τὰδε δῶρα τῆς, ὦ Φραγκία, μουσῆς
 Τοῦ ΜΑΛΔΗΓΕΜΙΟΥ εὐεπιῆσι φέρει.
 Ἰταλίσσὺ, πάλας ὅτι ταύτης ἤρχης ἀειδῆς,
 Εὐχιο, παρ' Κελτοῖς ὡς τὸ λαχοῦσα κλέος.

Lucas vuyngaerdus apud Fran-
 conat. in Fland. S. PP.
 IN

IN TRANSLATIONEM VER-
 SVVM ITALICORVM FRANCIS-
 ci Petrarchæ, Auctore Philippo
 a Maldeghem, viro nobili
 Leysschoti Domino.

Argolicos inter princeps cluit vnus Homerus,
 Secula cui Graiū nulla tulere parem.
 Romula Virgilium tellus mirata canentem
 Ausonj exemplum præcipuum oris habet.
 Tempore posterior non carminis arte Petrarcha
 Aeternum meruit Thuscus Apollo decus.
 Hunc tua Leysschoti, Celtarum idiomate versum,
 Et Rhodano celebrem Musa dat & Ligeri.
 Imo toti orbi, fines qua Gallia triplex
 Porrigit, & lingua lumina sparsa sua.
 Macie Philippe esto, iam nunc eris alter ab illo,
 Qui sacro vatum tertius in numero est.

Io. Baptista Blotagrins Canonicus Brugensie.

Pierre Renard au Seigneur
 de Leysschot.

Petrarque qui deuoit de chaetun estre leu,
 Petrarque cest' aucteur d'inuentions gentiles
 Ce miroir des amours chastes, fermes, subtils
 Les seuls Italiens, heureux, l'ont entendu.
 Philippe (dont le nom par tout soit estendu
 Et viuent a iamais les labours difficiles)
 Qui pour passer l'ennuy de nos guerres ciuiles
 En vulgaire François Petrarque auez rendu.

T 3

D'or



THE LIFE OF
JAMES M. LANE

By JAMES M. LANE
Author of "The Life of James M. Lane"
and "The Life of James M. Lane"
and "The Life of James M. Lane"



**L'EPITAPHE DE PETRAR-
que, & de Madame Laure.**

*Ces deux qui par amour estoient d'un cœur sur terre
Et par la chasteté de volonté desioints,
Par la cruelle mort ensemble estoient conjoins
Or' d'un vouloir d'un cœur joins le cielles enferre.*

LA VIE ET COVSTVMES DV

Poëte Petrarque.



L'ORIGINE du Poëte, si nous regardons à sa patrie, est de tresnoble clarté: si à sa race, ny clere ny obscure: ses parents, estoÿent Florentins, de lignage, si non haut, & de fameuses memoires orné, toute fois anciē & honorable, & de moyenne fortune; lequel à dire vray, inclinoit à vn pauvre estat: son pere s'appelloit Petrarco, & comme autres adioustent, de Parenzo: la mere, aucū l'appellent Lieta, aucū Brigida de Canigiani. Laquelle famille ils disent estre d'ancienne Noblesse. Ceuxcy ainsi qu'en l'an M. ccc. estoÿent chassés de Florēce les Blancs & les Noirs, & leurs biens publiez, estoÿent avec celle partie, qu'ils auoyent suiuy, enuoyez en exil, & depouillez de tout leur auoir, & s'e alloÿent à Arezzo ou d'eux en l'an M. CCC. IIII. le xx. de Iuillet, sur vn Lūdi à l'aube du iour, nacquit vn fils, lequel ils firēt nommer Francisco: qui puis ainsi, comme Petrarco de Parenzo semblablement du pere Petrarco print le surnō, dont Francisco de Petrarco, & puis Francisco Petrarca fut nommé: mais deuant qu'il fut nē, selon que luy-mesme en vne sienne epistre racomp̃te, estant la

A mere

mere es douleurs de l'enfantement, il estoit vn grand espace de temps, que la mere fut des medecins tenue pour morte, dont il dit deuant qu'il mourut, auoir commencé à perir. Il acheuoit le septiesme mois en Arezzo, puis n'y pouuant le pere plus estre, il s'en al-
loit avec l'enfant, porté de certain ieusne garçon sur les bras, & avec le reste de la famille, par beaucoup des lieux de la Thuscane, tournant & retournant, & au passer de l'Arne pour vouloir aller à Pisa, celui à qui le soin de l'enfant estoit donné, pour ne l'offencer, en touchant son tendre corps, l'ayant lié à vne branche, & mis sur ses espaules, non autrement (comme il raconte) que Metabus Camilla, il aduint que le che-
ual, sur lequel estoit le iouuenceau, tomboit en l'eau, d'ont luy & le ieusne garçon estoient en grād danger. Il estoit peu à Pisa, car estant la mere rappelée de l'exil, portant avecque soy l'enfant, elle alloit demeurer à Lancisa, ville par delà Florence: 4. lieues, ou elle parfit la septiesme année: auquel temps aiant le pere par diuerses voies en vain tenté, pour retourner en sa patric, il appelloit la dame à soy, & estoit à Pisa encores deux autres ans avec elle. Estant puis Petrarco du tout hors d'esper de pouuoir retourner à Florence, il deliberoit de se transporter avec sa famille vers la Gaule Transalpine, en la cité d'Avignon sur le Rosne, ou alors se tnoit la Court Romaine, iugeant le chemin de la mer le plus commode: sur laquelle, avec toutes ses choses il se mit, & estant pres de Marseille, il aduint

il aduint que le nauire sur lequel il estoit, se rompoit, & avec grande difficulté il se pouuoit sauuer avec les siens; dont le Poète & deuant qu'il nacquit, & puis en ses tendres ans commençoit à experimenter les misérables tours de la fortune. Arriué à Auignon, & aiāt prins en louage vne assez commode maison, il fit apprendre a l'enfant les premiers lettres, & le iugeant d'excellent & admirable esprit, il l'cnuoia à Carpentras, vne petite ville, & à quatre lieuës d'Auignon distante, ou il apprenoit la Grāmaire, Dialectique & Retorique. Puis il se tenoit à Mörpeller pour estudier es loix quatre ans, & apres à Boloigne trois, ou tout le corps de la raison ciuile il apprenoit: & ia estant de l'âge de vingt & deux ans, il entendoit que ses parents estoiet decedez de ceste vie en Auignō, & de la peste, tant que iuger pouuons, estant quasi en tout temps ce pais infecté d'icelle: par où il fut cōtraint de retourner en Auignon, d'ou partant l'an ensuiuant, qui fut l'an du Seigneur 1327. & de sō âge le 23. a l'occasion de la peste (laquelle estoit en la ville renouuellée) il se retiroit en vne vallée, loing d'Auignō cinq lieuës vers l'Oriēt, qui se nomme Vaucluse, lieu fort solitaire: ou le pere, quand il viuoit, auoit achapté aucuns prez: & il aduint, que luy allāt le matin du vèdredi saint (lequel, selon qu'il luy souuient, fut au mesme an le sixiesme d'Auril) vers vne terre, qui se nomme l'Isle, quasi à vne demie lieuë de Vaucluse, pour ouir illec les offices diuins, qu'en tel iour on celebre: la suruint sur

certains prez vne tresgentile ieune fillette, fille du Sieur de Cabrieres, petite terre située aux espaules d'icelle vallée, dõt le nõ estoit Lauretta, que avec autres damoiselles alloit a l'Isle pour la mesme cause. De l'amour de ceste fut en celieu prins nostre Poète: la vertu & beautez de laquelle, apres en la suiuite oeuvre estoient de luy (comme nous voironz) avec admirable elegâce celebrées, & non sous le nom de Lauretta, mais de Laura pour meilleure consonnance. Il l'aimoit XX I. ans en vie, & dix ans apres qu'elle estoit morte. Ceste année estant Louis de Bauiere le xx. Empereur des Allemãds passé par Italie pour aller à Rome, d'autant qu'il sembloit qu'il fauorisoit fort la faction Gibelline, luy avec tous les autres rebellés de Florence, n'eurent grand espoir de pouuoir par son moien retourner en leur patrie: pourquoy par conseil des amis, il se retiroit à Milan, ou d'Azzo fils de Galeazzo, fils du grand Mathieu Visconte, alors d'icelle Seigneurie Seigneur, il fut benignement receu: la il se tenoit quelque espace de temps, attendant quelle fin les choses deuroient auoir, mais à la fin sentant que ses aduersaires auoient avec certaine somme de deniers la chose du Bauarois pourueüe, il s'en retournoit en Auignon. Et pource que sa nature, non pas au facheux estude des loix (auquel seulement pour la reuerence & commandement de ses parents il auoit estudié) mais à plus hautes choses le dispoisoit, il abandonnoit les loix: & aux estudes de l'humanité, ausquels il auoit esté tousiours

jours fort affectionné, il s'adonnaît totalement. En ce temps la estoit en Auignon aupres de Iehan XXII. Pape le Seigneur Stephano Giouanni Cardinal, & Iacopo Euesque de Lūborie, tous freres, & du Seigneur Stephano Colonna le vieil fils, tresnoble & tresuertueuse famille, avec lesquels vint le Poëte en telle amitié & familiarité, que sans luy il sembloit que viure ils ne pouuoient. Il fut de l'Euesque mené en Gascoigne, sous les monts Pirenées, en lieu tresplaisant, ou avec grand plaisir il consumoit vn esté entier. Retourné puis en Auignon, il se tenoit plusieurs ans en la maison du Cardinal, & non cōme sous vn Seigneur, mais comme sous vn gracieux & amiable pere: auquel temps souuent à Vaucluse, & delà à Cabrieres, d'ou madame Laure estoit, il vsoit d'aller pour la visiter. Enflammé puis d'un louable desir de vouloir voir la France, & l'Allemagne, il mit en effect tel pelerinage, au retour du quel il s'arrestoit par plusieurs iours à Lyon sur le Rosne, ou il entendoit, que l'Euesque estoit parti pour aller à Rome, a qui il escriuoit vne lettre, non peu se lamentant de tel partement sans luy: escriuant aussi au Cardinal en Auignon toutes les choses notables, qu'au voiage il auoit veües, & comme montant sur la riuere du Rosne, il le reuiendrait voir. Cecy fait, il eut lettres de l'Euesque, par lesquelles il le prioit, qu'à Rome il le vouldit aller trouuer: Il vit Rome, par les vestiges de laquelle il iugeoit, qu'elle auoit este beaucoup plus grande chose, que ce qu'on en escrit. Il retour

noit en Auignon, où par persuasion du Cardinal & de l'Euesque il demouroit pour certain temps au seruice du Pape Iehan, duquel en beaucoup de ses occurrences il fut employé, & enuoié plusieurs fois en Italie, a Rome, & en France au Roy Philippc. Tant qu'aupres de luy il sembloit, qu'il estoit en grandissime faueur, par ou qu'il eut tresgrād espoir de deuoir paruenir à quelque grande dignité, Et specialement par beaucoup de promesses luy faites dudit Pape, dont s'estant à la fin aperceu, & que les dignitez plustost à quelques autres qu'à luy (à qui il sembloit, qu'il les meritoit par ses vertus) estoient cōferées, & outre ce luy déplaisants beaucoup les autres tours & vices de la Court, il deliberoit du tout se retirer du Pape, & de la Court: & iugeant la vallée, dont dessus auons parlé, vn lieu fort à son esprit, & à ses estudes accōmodé, il se retiroit en icelle avec tous ses liures qu'il auoit, & autres choses nécessaires pour y demeurer, ou par diuerses années il demouroit ferme: auquel tēps souuentefois à Cabrières pour visiter Madame Laure allant, selon que d'elle naissoient les subiects, en la premiere partie des Sonnets, & des chansons de luy premierement commencée, il perseueroit. Il y escriuoit la plus grande partie de ses oeuvres Latines, & specialement l'Africa, dont estant diuulgüée la fame, ce fut vne chose notable, qu'en vn mesme iour, & du Senat de Rome, & des Chancelliers de l'estude de Paris il eut des lettres, vn chascun le sollicitant, qu'en sa terre il voulust, pour la

COURONNE

couronne du Laurier, aller : pourquoy par conseil du Cardinal, & de Thomas de Messine, son singulier ami il se dispoſoit de vouloir aller à Rome : & ainſi l'an du Seigneur M. CCC. XLI. & de ſon âge de XXXII. du mois de Mars, in Aqua-morta s'ëbarquant, il print le chemin par mer : mais deuant qu'il allat à Rome, il voulut viſiter à Naples Robert Roy de Sicile, à qui aiant en trois iours continuels leu toute l'Africa, il fut d'un tant ſage Roy iugé vrayement digne du Laurier, lequel il prioit avec grande inſtãce, qu'il voudroit recevoir à Naples: mais aiant entendu ſon ferme propos il le fit iuſques à Rome honorablement accompagner, eſcriuant en ſa faueur & los au Senat, combien que de ſes vertus il tenoit. Eſtant arriuë à Rome, il fut au iour ſolemnel de la Reſurrection, lequel eſtoit lors le VIII. d'Auril, avec grandiffime adueu & faueur de tout le peuple in Capidoglio, du Laurier couronné: & ia eſtant la fame par toute l'Italie eſparſe, il eſtoit de tous Princes d'icelle tresfort deſirë. Il partit de Rome, & il fut conduit à Parme, avec les Seigneurs de Corregie, deſquels il receut beaucoup des honneurs, & ſpecialement l'Archidiaconat d'icelle citë; il demouroit pluſieurs iours outre le fleuve de l'Elze, aux conſins de Reggio, en un tresplaiſant bois, Piana nommë: ou à l'Africa entremiſe, il retournoit à mettre la main. Il acheptoit à Parme vne maiſon, ou par beaucoup de tẽps il ſe tenoit ferme; & ia eſtât au XL. an de ſon âge paruenue, luy fut de Floreẽce par aucũs ſes amis eſcrit, Qu'à
cas qu'il

cas qu'il suppliaſt aux anciens d'icelle cité, pour eſtre
rappelé de l'exil, avec la reſtitution des biens pater-
nels, que conſiderant ſa bonne renommée, par laquelle
il eſtoit en la ville aimé, & fort deſiré, aiſement il
pourroit le tout obtenir; pourquoy il ſe retiroit à Arez-
zo, ou de tout le peuple il fut fort honoré. Il demouroit
là par pluſieurs iours, touſiours avec des lettres & meſ-
ſages telle choſe traittant: laquelle ne dû tout luy eſ-
tant refusée, ny proprement accordée, voiant qu'une
choſe deuoit aller à la longue, il laiſſoit le ſoin aux a-
mis, qu'ils la deuſſent ſolliciter, & luy s'en retournoit à
Parme; & delà en peu de iours outre les Alpes, à ſa
demeure de Vacluſe: ou aiant eſté quelque temps, il
luy fallut retourner à Parme: du quel lieu allāt à Ve-
rone, pour viſiter les Seigneurs de la Scala; & eſtant
beaucoup de temps deuant, & avec lettres & meſſa-
ges, iuſques outre les Alpes, & par toute l'Italie de Ia-
copo de Carrara, alors Seigneur de Padoue, en ſon a-
mitié avec grande inſtance eſté ſollicité, il ſe diſpoſoit
de vouloir aller viſiter, ce que tant de prieres vers luy
enuoyées vouloient ſignifier. Arriué à Padoue, il ne fut
point autrement (comme luy meſmes le racompte)
dudit Seigneur receu, qu'ainſi que les heureuſes ames
au ciel; & outre les autres ſignes de beneuolence vers
luy demonſtrées, ſcachant que des ſa ieuneſſe il s'eſtoit
delecté de vie religieuſe, pour luy donner occaſion de
demeurer chez luy, il luy fit conſerer vne Chanoinie
de Padoue: & ainſi tāt que viuoit ce Seigneur (ce que
fut ve

fut vn trescourt temps depuis) tousiours aupres de soy
 & le voulut auoir. En ce lieu aiant desia les quarante
 & quatre ans, il entendoit que son Excellente M.
 Laure estoit passée a l'autre vie: ce que luy causoit
 tant de douleur, qu'il estoit plusieurs iours sans quasi
 parler, ou vouloir (sinon auec grandes prieres des a-
 mis) prendre aucune viande, seulement de larmes &
 soupirs s'entretenant. Au mesme temps mourut pa-
 reillemēt le Carrarous, pourquoy qu'outre les Alpes il
 s'en retournoit, ou il se tenoit ferme par plusieurs ans,
 durant lesquels il escriuoit la deuxiesme partie des
 Sonnets, & des chansons, auec vne partie de ses mora-
 listimes triumphes. Estant apres estainte celle tresno-
 ble famille des Colonnous, il deliberoit de retourner en
 Italie, ou tantost à Venize auec autres ses singuliers
 amis, tantost a Parme auec les Seigneurs de Corregio,
 tantost à Padoue auec François de Carrara, & tātost
 à Verone auec les Seigneurs de la Scala: pour quelque
 peu de temps il alloit vagabondant, mais demandé de
 Galeazzo Visconte, Côte de Paue & de la Seigneu-
 rie de Milan, auec son frere Bernabo Seigneur, il fut
 mené de luy auecque soy sous nom de Conseiller: chez
 lequel de quelle authorité, reputation & saueur qu'il
 estoit, se peut iuger par ce que de luy Bernardin Co-
 rio, auteur de l'Histoire Milanoise, en escrit. Cestuy
 met, qu'en l'an mille, trois cents, soixante & huit en
 Milā, aux nopces de Violante fille de ce Seigneur auec
 Lionello fils du Roy d'Angleterre, il fut mis à la
 premiere

premiere table, à laquelle non autres que Ducs & Marquis, & grands Seigneur estoient assis: adioustant qu'au mesme iour luy vindrent nouuelles, qu'à Panie vn sien petit fils, nommé aussi François, estoit passé à plus heureuse vie, en memoire de qui le benigne pere mettoit sur sa sepulture l'Epitaphe ensuiuant.

Vix mundi nouus hospes eram, vitæque volantis
 Attigeram tenero limina dura pede.
 Franciscus genitor, genitrix Francisca, secutus
 Hos de fonte sacro nomen idem tenui.
 Infans formosus, solamen dulce parentum,
 Hinc dolor: hoc vno fors mea læta minus.
 Cætera dum foelix, & veræ gaudia vitæ
 Nactus, & æternæ, tam citò, tam facile.
 Sol bis, luna quater flexum peragrauerat orbem,
 Obuia mors, fallor, obuia vita fuit.
 Me Vicietum terris dedit vrbs, rapuitque Papia,
 Nec queror, hic cælo restitutus eram.

Neantmoins nous tenons pour certain, que ce ne fut point son fils, mais nepueu, né d'une sienne fille illegitime, nommée Francisca: laquelle il auoit mariée à vn Francisco d'Amicolo da Borsano Milanois, de porta Vercelina: lequel fut depuis son general heritier. Et comme encor on lit en Treuizi, pres de la porte de S. François, en vn Epitaphe fait par elle, & en marbre sur sa sepulture entaillé, & mis dans le mur, elle estoit vne venerable Matrone, & suruiuoit le pere iustemēt dix ans. Cety nous disons nō seulement pour donner à
 cōg-

cognoistre la verité, & oster la mauuaise opinion de luy, qu'encor en tel âge il eut vsé d'aucun acte venerie, & eut engendré des fils. Mais pourtant encore quand ainsi on le croiroit, il se rendroit menteur, aiant escrit en la lettre, qu'au premier nous disîmes auoir à la posterité intitulée, qu'estant ioint à l'âge de cinquante ans, soit que de bonne prosperité il fust, il oubloit toute charnelle conionction, & amour lasciuue, comme si onc il n'eut cognu femme. Outre qu'en diuers lieux de la presente oeuvre on trouue, qu'il a voulu ce mesme signifier.

Estant en fin arriué iusques aux soixante & cinq ans de son âge, & deliberant de se reposer, il retournoit à Padoue, d'ou il alloit avec vn Lombard Asserigo sō grād ami, demeurer delà Padoue X. lieües, en vn lieu dit Arquua, voisin aux montagnes Euganees, ou par l'espace de cinq ans en estudes Philosophiques & Poëtiques il viuoit: auquel temps luy fut enuoie de la communauté de Florence Iehan Boccacio da Certaldo, avec lettres, qui contenoient la restitution de tous ses biens paternels, & la remission de son exil, comme en vne sienne responsive à telle communauté se lit. Paruenü puis à la septantiesme année, estant (cōme aucuns vueillent) de certain Paroxisme du mal caduc assailli, au dixhuitiesme iour de Iuillet en l'an M.CCC.LXXIIII, il rendit l'ame à sō createur: laquelle en récompense de ses louables oeures & vertus singulieres, (comme il est à croire) en la celeste patrie

patricie entre le nombre des eleus est bien heurée, ou pour ceux qui se delectēt de ses diuines oeuvres, il prie le chef & eternal Pere. Son corps, comme premiere-ment il auoit ordonné, fut mis au mesme lieu, deuant la porte de l'Eglise, en vne tombe de pierre rouge, mise sur quatre colonnes de la mesme pierre, à laquelle par deux degrez de mesme pierre on monte. Et pour l'honorer s'y trouua Francisco de Carrara Seigneur alors de Padoue, l'Euesque avec toute la clergie, freres & moynes de Padoue, & de son destriēt, tous les Cheualiers, Docteurs & Escoliers, il fut porté de sa maison d'Arqua iusques à l'Eglise sur vne bierre couuerte de drap d'or, & avec vn baldoquin d'or fourré d'ermes. Et en sa louange luy fut fait de frere Bonauentura de Peragna, de l'ordre des Heremitains (qui fut apres Cardinal) vn Roial sermon: sur la tombe se lit encores l'epitaphe suiuant.

Frigida Francisci lapis hic tegit ossa Petrarce,
 Suscipe Virgo parens animam: Sate Virgine parce,
 Fessaque iam teris, coeli requiescat in arce.

Au second des deux degrez, dessus dits, sont les suiua-tes paroles engrauees.

Viro insigni Francisco Petrarce Laureato, Francisco-
 lus de Borfano Medici filius, gener indiuidua conuersa-
 tione, amore, propinquitate & successione, memoria.
 Moritur anno Domini 1374, 18. Iulij.

Il fit son testamēt a Padoue, deuant qu'il alloit demeu-
 rer a Arqua, & laissoit son beau fils Francisco Borfano
 heritier

heritier, comme auons dit dessus, & en particulier à tous ses seruiteurs, outre leur deu salaire, selon leur condition aucune chose. Le semblable fit il aussi à tous ses amis: en ses coustumes il fut mespriseur des richesses, non qu'il les refusoit, quand on les luy offroit, comme en vne sienne epistre il afferme, mais il haïsoit le travail, lequel il faut endurer pour les acquerir, & le perpetuel soin qu'on doit porter pour les garder. Il estoit de peu & de commune viande, il haïoit les superflus & grands bancquets, & tout desordonné menger, rien luy pleut tant, que modestement viure avec les amis, & iamaïs il ne mengeoit ioieusement estat seul, il m'esprisoit toute pompe, en amour il fut vehement, & constant, mais seul & honneste, de nature desdaigneux mais contentable, des benefices receus tresmemoratif, desirieux d'amities, amateur des choses honnestes, tresheureux aux amities des hommes grands, il estoit de telle allegresse, qu'avecque luy on ne pouuoit estre qu'allegre, au boire il vsoit assez d'eau, & mengeoit volontiers des fruits, il auoit pour coustume de ieusner trois fois la sepmaine, & le samedi a pain & a eau seulement; il dormoit peu, il se leuoit toujours à minuit pour louer Dieu, & puis s'employer en ses estudes; il vsoit souuentefois de dormir vestu, il fut de commune stature, non de grãde force, mais fort adroit, d'excellente forme, de couleur entre le blanc & le noir, des yeux tresvif, & de veuë tant parfaite, qu'entre les soixante ans encores sans lunettes il lisoit
toute

toute trespetite lettre, Il escriuoit outre ceste presẽte
oeuvre les moralissimes triõphes, & en latin tant en
vers qu'en prose, beaucoup des oeuvres vtilles & dignes,
desquelles d'autant qu'elles sont à tous studieux tres-
cognues, il n'est besoin faire mention icy.

LA VIE ET QUALITE DE M. LAVRE.

DE M. Laure, ie n'ay de parmy rien que
ie puisse affermer avec le tesmoignage du
P. mesme, ou d'autre aucun digne escriuant,
cõme iay faict à l'escrire des autres choses, si-
nõ qu'on trouue, qu'elle soit née en vne place
humble au pied de montagnes, aupres de Vau-
cluse; mais nõ pourrât d'obscur ou vil lignage
car ce q̃ le Poëte disoit, *Et hor d'un picciol borgo
un sol n'ha dato.* dont aucuns abusiuement esti-
moient, qu'elle estoit vne des villageoises: ne
signifioit autre chose, q̃ l'humilité de la terre,
ou elle naquît & demouroit. mais ainsi qu'ou-
uertemēt il nous a déclaré sa noblesse au sõnet
In nobil s'ague vita humile & queta. Plus cleremēt
il le nous a demõstré es vers latins, qu'il escri-
uoit à l'Eueque Colõna, parlant, cõment en
vain il auoit tēté de la mettre hors de sõ esprit
*Est mihi post animi mulier clarissima tergum,
Et virtute sua, & sanguine nota vetusto.
Carminibusq̃ ornata meis auditaq̃, longè,
Sed redit in frontem, & variis terroribus implet.*
Et il est par l'aduis de plusieurs vray sēblable,

que par autant que pouuons comprendre du sonnet, *Vna candida cerua*, & aussi des passages du Poëte, qu'elle n'a iamais eu mari, avec ce qu'es escrits du Poëte nous la trouuons toujours en vn pais, ce que n'aduiët aux mariees, quand elles sont les principales en vn bourg, comme elle estoit: car n'y trouuant vn mari de leur qualité, il faut qu'ailleurs elles le trouuēt, si elles se vueillent marier. Elle viuoit iusques a la plus belle fleur de ses ans, entre 33. & les 35. ainsi qu'il est escrit au sonnet.

Nella età sua piu bella, & en celuy. *Tutta la mia fiorita e verde etate*, & en aucuns autres, par ce qu'il s'enamoura d'elle, quād elle estoit entre les douze & les quatorze ans: ce q̄ nous voiōs en la chanson, *Anzi tre di creata*. Elle mourut puis en l'an 1348. le mesme iour du mesme mois, & à la mesme heure, qu'il commençoit de l'aimer ardamment, ce qui est digne de merueille, ainsi comme il demonstroit au sonnet. *Tornami a mente anzi e dentro quella*, auquel temps il estoit en Lombardie, cōme nous l'auons dit en sa vie. Quelles estoient ses vertus & beautez, d'autant que les Sonnets & Chansons qui s'ensuiuent les tesmoignent assez, ce seroit chose superflue d'en parler icy. Et combien que luy la face sur toute autre gentile, sainte, sage, gaillarde, hōneste & belle, & par
auch-

auenture qu'outre le vray, comme vn Poëte
 enamouré, il l'ait louée, neantmoins nous la
 pouuons estimer auoir esté tresbelle & tresuer-
 tueuse: & que non sans occasiō ou par electiō,
 ou plustost (comme il dit) par quelque destin le
 Poëte ait entrepris de l'aimer & louer. Mais
 pour vous dire ce qu'autres nous ont laissé par
 escrit, i'en trouue deux opinions, l'vne ainsi
 cōme plus ancienne, ainsi par auenture moins
 veritable, que ses parents estoient d'Auignon:
 lesquels aians leurs biens à Grauesons, vn des
 bourgs d'iceluy quartier, gueres loin de Vau-
 cluse, ils souloient demeurer en huer en la
 ville, & en esté au village, & parce elle naquit
 en Grauesons: mais que le poëte s'enamoura
 d'elle en l'Eglise de sainte Clare en Auignon,
 ou qu'elle en l'an mille trois cents & quarante
 huit, au mesme iour d'Auril, & à la mesme
 heure, qui fut le commencement à sa longue
 amour, mourant, le soir aux vespres en l'Eglise
 des Freres Mineurs elle estoit enseuelie; Ce
 qu'en partie me semble vne manifeste bourde
 veu que le Poëte non vne fois a demonstré
 qu'il s'estoit enamouré d'elle, non en la cité,
 mais au village, & non en l'Eglise, mais entre
 les fleurs & l'herbe, entre deux fleuves, entre
 la Sorgue & le Rofne, par auenture, parce
 qu'il dit au Sonnet, *Rapido fume*; ou entre la
 Sorgue

Sorgue & la Durance. Car lors qu'il parle de M. Laure en l'epistre, cxvi. de familiares, il dit, qu'elle seule non la Sorgue, mais la Durance luy auoit fait plus agreable que le Tefin. Eten la x. Ecloge monstrant ou nacquit son amour, il dit, que ce fut là dōt des diuers mōts la clere Sorgue & pāle Durance au Rosne se messlent: & en aucuns anciens textes des Triomphes, au premier chapitre de la mort on trouue escrit. *Doue Sorga & Durenza in maggior Vaso coniuogon le lor chiare & torbide acque, La mia Accademia vn tempo e' l' mio Parnaso tui, onde a gli occhi mei quel lume nacque, Ch' e hoggi ignudo spirito e poca terra, Quella per cui ben far prima mi piacque* ou bien entre les deux riuieres de la Sorgue mesme, qui se diuisant en deux branches fait vne Isle. Et il le dōnoit a entendre au Sonnet *Vna cādida cerua soua l' herba, & en celui. Amor fra l' herbe una leggiadra rete; & ausiau Madrigal Nuoua angeletta soua l' ale accorta, Scese dal cielo insula fresca riuo, La vnd' io passaua sol per mio destino: Poi che senza compagna & senza scorta mi uide vn laccio che di seta ordina. Tese fra l' herba ond' è verde l' camino; & autres passages à tels propos on pourroit alleguer.*

Et cōbiē que ces choses soiēt Metaphoriques, il n'y a pourtant vne seule, qui donne à croire que le lieu ou qu'il fut prins, ait esté l'Eglise,

B mais

mais au cōtraire entre les verds fleurs riuagés. Par ou nous croions, que ce ne soit l'epistre du Poëte, celle qu'on dict auoir esté trouuée escripte de sa main, en vn Virgile en la librairie de Pauie, mais de quelque autre, qui estant de la mesme opinion, l'ait inuenté, & voulu faire croire que le Poëte l'eut escrit. Elle cōmence *Laura propriis virtutibus illustris.* & ce que suit, contient ce que j'ay dit. L'autre opinion plus nouuelle, laquelle est de ceux la, qui si tant qu'ils ont mis de deuoir à rechercher les lieux ou que le Poëte demeueroit; ils eussent fait à remuer & visiter ses liures, & à remarquer ce qu'il en a escrit, ils eussent de grand trauail nō seulement moy, mais les autres plus studieux dechargé. Et toutefois leur industrie est digne, que nous leur en rendions mille graces; L'autre opinion dis-ie est, qu'elle a esté fille d'un, ie ne scay qui *Anni Chiabau* Seigneur de Cabrières, qui est vne petite terre située aux pieds des dites montagnes, qui sont a l'espaule de Vaucluse vers l'orient; & qu'elle seroit illec née l'an mille trois cents & quatorze, ce qu'ils disent auoir trouuée es liures, ausquels par ancienne coustume en Auignon on escrit les nōs des petits enfans des parochiens, & de leurs parents, & leur lignage, & la terre ou ils sont nés, lors qu'on les apporte pour estre baptisez: & en

& en ce temps, qui est susdit, allant le Poëte pour oûir le diuin office a l'Isle, laquelle terre est située en l'Isle, sur l'une des deux branches, que fait la Sorgue, & en ce chemin voyant M. L. qui pource qu'a Cabrieres ne se dit plus qu'une messe, alloit par auenture aussi a l'Isle, d'autant que la distance n'est que d'une lieuë, qu'il se seroit enamouré d'elle. Et ils croient qu'elle mourant fut aussi enterrée aux Freres Mineurs a l'Isle, ou ils disent qu'écôre aujourdhuy les Seigneurs de Cabrieres, & ceux de leur maison sont enterrez, quand quelque vn d'eux vient à mourir, d'autant que les dits freres en leur office sont assez ceremonieux. Laquelle opinion, comme la plus vray semblable, ie ne rejette: & estant toutefois assez prise comme par coniecture, ie ne l'oserois aussi affermer, mais ie laisse la foy aupres de l'auteur mesme. Bien est vray, que quant à ce que leur opinion apporte pour condamner les autres, touchant le lieu ou elle nacquit; & ou elle mourut, & de sa sepulture, & de ses parents, elle n'est telle qu'elle ne pourroit estre pareux defendue. Et ce que puis se dit, que le Poëte auoit planté vn laurier sur le bord d'un ruisseau, nommé Lumergue pres de Cabrieres, il ne me semble ainsi vray semblable, cômme qu'il l'auroit planté au bord de la Sorgue,

B 2

ou il

ou il auoit son bien & son Academie, où qu'il auoit planté oliuiers & autres arbrisseaux : ou demurât il escriuoit tantost des vers, & tâtost prose. Car où en memoire d'elle le deuoit il mieux planter, quelà où qu'il demeueroit? & en fin de la Chançon, *Di pensier en pensier*: & ce du Sonnet. *Non Tifin Po.* quel autre lieu signifient ils, si non celuy auquel il souloit tenir son nid? & cecy apporte de la concurrence, que iamais il ne demonstroit d'estre ailleurs qu'a la fontaine, & aux frais bords de la Sorgue.

LES



LES

SONNETS ET
CHANSONSDe M. F. Petrarque, durant la vie
de M. Laure.

SONNET I.

Vous qui prenez plaisir d'ouïr la resonance
Des souffirs diuulguez en vers, dont fut mon coeur
Nourri, lors qu'il estoit saisi de ieune erreur,
Quand autre homm' qu'or' i'estoy d'ans, de moeurs &
d'vsance.

Et du stile diuers qui fait ma doleance,
Traittant vn vain espoir ioint à vaine douleur,
I'attends, outre pardon, pitié de mon malheur,
Si par preuue vn de vous d'amour a cognoissance.

Mais ie voy maintenant, que i'ay donné lontemps
Matiere de parler au peuple en passer temps,
Dont de moy-mesme en moy souuent la honte abonde.

Et de ma vanité la vergogne est le fruit,
Auec vn repentir, auquel ie voy deduit,
Que c'est vn songe bref tout ce qui plait au monde.

Cestuy Sonnet est cōme le Proëme de toute l'oc-
cure, par lequel l'Autheur cherche de gagner la be-
neuolence du Lecteur, & d'vne heure trouuer excuse

A 3

& mi-

& misericorde, confessant son erreur, disant aux premiers huit vers, qu'il espere trouuer pitié, nō seulement pardon, d'auoir escrit tant des vers amoureux, & celà aupres de ceux qui sçauēt, que c'est chose humaine pecher, & qui encore par preuue ont sçeu ce que peut amour: aux six derniers vers il confesse son erreur, dont il a honte & repentance, aiant cognu combié sont vaines, & de petite durée les choses humaines.

SONNET II.

*Pour offenses punir plus de mille en vn iour
Et monstrier vn beau tour de sa vengeance fiere,
Cupidon sans desy print en sa main meurtriere
Son arc, cōme vn qui guette à nuire autrui, son tour,
Ma vertu lors au cocur faisoit vn doux seiour
Pour illec, & aux yeux me seruir de barriere.
Quand vn coup tout mortel vint de force guerriere
Au lieu qui de pointoit ia tous les traits d'Amour.
Mais du premier assaut non attendu troublée
Elle estoit tant du temps que de force frustrée
Pour vestir au besoin en sursaut le harnois.
Ou d'vn aspre & haut lieu me faire vne retraite
Pour fair accortement le coup de ma desfaite,
Ce qui ne m'est permis or quand ie le voudrois.*

Icy commence le Poëte a compter le commencement de ses fortunes amoureuses & aux premiers six vers demonstrent qu'Amour, comme son ennemi le vint couuertement assaillir, pour le punir des offenses qu'il luy auoit faites en luy resistant tant par le passé; & aux autres que toute sa vertu s'estoit retirée au cœur pour se defendre des tentations qui cloignent l'esprit de Dieu

de Dieu. Et ainsi pendant qu'il auoit les pensées au ciel, il ne print garde des accidents exterieures par lesquels il fut prins en rencōtrant le regard de M. Laure. & aux autres six vers il se plaint qu'il n'auoit ny la puissance ny le temps pour s'opposer à telles tétations, ou se retirer a la roche de la raison, par laquelle il s'eut peu defendre de ne venir en proie a l'appetit sensuel.

SONNET III.

*Au iour que par pitié de son vray createur
Le Soleil de ses rais eut la couleur obscure,
Sans que de m'en garder, Madame, i auoy cure
Vos beaux yeux me lioyent de leur grande douceur.*

*Il ne me sembloit temps d'auoir aucune peur,
Ou d'auoir pour les traits d'Amour lors couuertare:
Mais i allois assure d'une franche posture
Sans soupçon, dont me print la commune douleur,*

*Amour me trouua foible, & tout denue d'armes,
Et voie ouuerte au coeur par les yeux, qui aux larmes
Pour isir sont la porte & vn creuse canal.*

*Mais que ce luy soit gloire en tel estat me prendre
Par l'acier de ses traits ie ne le puis comprendre,
Et à vous qui veillez, cacher l'arc deloial.*

Le Poëte escrit par les huit premiers vers de ce Sonnet, le temps & le iour auquel il s'en amouroit: & avec quelles armes il fut prins au temps qu'il ne pensoit que telle chose luy pouuoit suruenir, a scauoir au bon vendredi. Puis il dit qu'Amour le trouuoit desarmé, cōme aiant toutes ses pensées a Dieu, rien moins que celà pensant, & aiant laissé ouuertes les voies des sentimēts, par ou Amour entroit comme par trahison.

puis aux trois derniers il dit & conclud, qu'avec peu d'honneur Amour le print, quand il ne se gardoit, & qu'à M. Laure, qui estoit bien pourueüe contre la concupiscence, il ne monstroit son arc pour la rendre amoureuse, montrant par ledit Sonnet, qu'il ne suffit d'auoir les pensées au bien, mais qu'encores il faut soigner de fuir le mal.

SONNET IIII.

*Celuy qui nous monstroit en admirable ouurage
Preuoyance infinie ensemble avecque l'art,
En creant l'Hemisphere icy & aut repart,
Et qui fit Iupiter, plus que Mars, doux & sage.*

*Venant sur terre oster des papiers le nuage,
Par le vray, dont encor elle n'auoit eu part,
Fit à Pierre & à Iean le pescher mettre apart,
Et au ciel leur faisoit autre & meilleur partage.*

*De sa natiuité il vouloit honorer
La Iudée, non Rome, afin de nous monstrier,
Qu'il luy plait exhaucer sur tout l'humble lignée.*

*Et nous donne à present d'un bourg peu renommé
Tel Soleil que nature à luy en scait bon gré,
Et le lieu duquel fut tant belle Dame née.*

Par ce Sonnet il demonstre le lieu d'ou nacquit M. L. par lequel pour estre humble & obscur, il dit que Dieu a pour coustume d'eleuer tousiours les choses basses, donnant l'exemple du Sauueur, qui ne vouloit naistre Romain, mais vn abieët Bethlehemite, & eleut pour Apostres homes humbles, & ainsi accômodant la comparaisôn a M. L. il dit, que voulant eleuer ledit humble lieu, il y a fait naistre vn si beau Soleil, entendant ladite M. L.

SON-

SONNET V.

*Quand vous nommer du nom entre souspiers je tète,
Lequel amour au cœur m'a de sa plume escrit,
L'AVgure de son los par le son est predict.
Car des accents premiers la douceur le nous chante:*

*Puis vostre estat REal me rencontrant augmente
A tant haute entreprinse en moy l'art & l'esprit:
Mais la fin dit TA force à tel faix ne suffit,
Et tes espaules n'ont la roideur y duisante.*

*Ainsi la seule voix louer & respecter
Enseigne, encas qu'aucun vienne se presenter,
Qui vous (ô d'honneur digne, & de tout respect) nōme.*

*Ne soit que d'aventure Apollon mal content.
Fut, que de son fueillage en tout temps verdoyant,
La langue ose parler d'un non immortel homme.*

Or il escrit le nom de la dame, lequel estoit Laureta, puis de luy appelé Laura, & dit qu'encore ce nom monstre combié elle est digne de louange, pour ce que la premiere Syllabe est *Lau*, ce que signifie laude, la seconde *Re*, ce que signifie chose reale, la troisieme *Ta*, ce que veut dire, taci, tais, de maniere qu'au mesme nom se voit, *Los*, Maiesté, & Reuerence, quand on l'appelle: & aux troix derniers vers, il touche la fable de Daphne, dont s'enamouroit Apollon, laquelle convertie en laurier, il alloit tousiours couronné d'iceluy dont il vse d'allusion sur le nom de M.L. lequel Apollon, il dit par aventure se pouoir dedaigner, qu'aucun mortel voudroit parler des choses diuines, comme estoit M.L. aimée de luy.

SON-

I. PARTIE
SONNET VI.

*Si fort est deuoïé mon peu sage desir
A suivre celle la qui de moy prend la suite:
Et qui des rets d'amour libre, légère & vite
S'en vole, & se derobe à mon tardif courrir.*

*Que plus que ie l'appelle, & moins il veut ouïr,
Ny choisir seur chemin auquel tant ie l'inuite,
Le tourner ne me vaut, l'esperon moins profite,
Par sa nature Amour le fait desobeïr.*

*Et puis que prendre aux dents son dur mors il
s'obstine*

*Seigneurie de luy sous la loy ie chemine
A la mort, qui tout droit m'emporte malgré moy.*

*Et ce tant seulement pour le laurier atteindre,
Dont se cueillit sur fruit, lequel au lieu d'estaindre
Le mal de son gousteur, apporte plus d'esmay.*

L'homme a l'appetit des sens commun aux bestes
& la raison de L'entendement aux anges & a Dieu,
Dont se plaint le Poëte que son appetit sensuel est tant
hors du chemin de la raison a suivre M. L. qu'il ne luy
vaut rien l'appeller en derriere avec la raison. tellement
qu'il le compare a vn cheual opiniastre & rebelle, qui
emporte son maistre, & ce tout pour paruenir au Lau-
rier, entendant M. L. duquel laurier se cueillit sur &
aigre fruit, qui augmente le mal de celuy qu'en goust
au lieu de luy donner remede.

SONNET VII.

*Gourmandise & sommeil & la trop niche plume
Ont du grand vniuers banni toute vertu,*

Par on

*Par omnostre nature estant de son cours deu
Foruoïée, a quité sa place à la coustume.*

*Et tout ce que du ciel la vie humaine allume
Et guide a faire bien, est si peu recognu,
Que pour chose admirable il est monstré & veu
Qui faire d'Helicon naistre vn fleuve presume.*

*A quoy sert le laurier? a quoy le mirte vaint?
Pauvre Philosophie, & nue ou est ton gain?
Dit la trouppes a qui sert le vil profit de gage.*

*Par l'autre voie auras des rares compagnons,
Pourtant esprit gentil tant plus ie te semonds
A suiure ton but noble auécque bon courage.*

Le Poëte enuoie ce Sonnet a quelque sien ami, ou comme aucuns pensent, a M. Icani Boccace lequel suiuant les honorables estudes de la Philosophie, se tiroit en arriere, voiant qu'un chacun les fuioit. & ainsi y allegue la cause par ou les vertus s'ont mesprisées, lesquelles sont la geule & le sommeil, a scauoir la volupté & l'auarice: mais puis l'enhorte a la reprêdre, & d'autant plus qu'elles sont mesprisées d'un chacun, que tant plus il se doit euertuer de suiure si louable empreinte commencée.

SONNET VIII.

*En la douce vallee ou que premierement
Des membres terriens print la belle parcure
La dame, qui a il qui nous mande a ceste heure
A toy, oste le somme a pleurer trop souuent.*

*Ceste vie mortelle en paix & librement,
Nous passames a quoy tout animal labeure,
Sans soupçon de trouuer la voie autre que seure,*

On

Ou ce qui à nos pas donnaſt empeſchement.

*Mais du piteux eſtat & mort, eſquels la vie
Autre qui nous eſtoit benigne, eſt conuertie,
Pour conſolation vn ſeul confort auons:*

*D'eſtre vengez de cil' qui nous fait ceſte peine,
Lequel forcé d'autrui rend à peu prez. l'haleine
Derniere, eſtant lié de plus peſants chaiſnons.*

Aiant le Poëte prins en chaſſant quelques animaux
il les empoioit, & fit donner a quelque ſien ami, avec ce
Sōnet, & les fit par ledit Sōnet parler a luy, & ſe plain-
dre, qu'entretant qu'ils paſſoient au beau lieu ou M.L.
macquit, il les print : mais que touteſois ils ſe confor-
toyent, qu'en leur vengeance il eſtoit prins & lié avec
des plus fortes chaines.

SONNET IX.

*Quand la Planete vient qui nous mōſtre les heures
Du jour, en retournant chez le Toreau loger
La bruſtante chaleur des cornes, vient changer
Le monde de couleur avec neuues pareures.*

*Et non tant ſeulement de fleurs exterieures
Les bords des clers ruiſſeaux & champs fait arbriger,
Mais par dedens ou n'eſt en nul temps paſſager,
Le jour fait engroſſir de ſoy les terres meures,*

*Dont il ſe peut cueillir tel & ſemblable fruit,
Tout ainſi celle là qui entre Dames luit,
Cōme vn Soleil, des rais de ſes beaux yeux fait naiſtre*

*Des penſées d'amour & œures & diſcours,
Mais combien qu'elle face & tours & des retours,
Vn Printemps, las, pour moy je ne voy jamais eſtre.*

Il com-

Il compare en ce Sonnet les yeux de M. L. au Soleil, & soy à la terre, & il dit, qu'ainsi comme le soleil commence a rechauffer la terre au premier d'Auril, quand il entre au Toureau, il crée des fleurs & des herbes & fruits pour ornement de la terre. Ainsi M. L. avec la clarté de ses yeux, quand elle les tourne vers luy, crée en luy pensées, faits & paroles: mais en cela il est différent de la terre, qu'elle aiant prins la vertu du Soleil de produire, enuoie dehors, fleurs, herbes & fruits, mais luy ne peut mettre en effect ses pensees qu'il a de pouuoir tirer quelque fruit de l'amour de M. L. pourtant il dit, qu'il n'est iamais printemps pour luy.

SONNET X.

*Glorieuse colonne appuye de mon espoir
Et du haut nom latin renommé par sa grace,
Laquelle n'a encor quitte la vraye trace
Par l'ire foudroiante, & le venteux pleuvoir.
Icy n'est nul palais, nul theatre ou manoir
Riche, ains vn pin, abeau ou tilleu en leur place,
Entre vn beau mont voisin & champs á verde face,
Qui de nos pieds fraiez, les muses font valoir.*

*Ceux la ensemble au ciel eleuent de la terre
Nos esprits, cependant que doucement sa guerre
Le Rosignol plaignant en l'ombre nous oions*

*Toute la nuit: qui fait en nous amour & vie,
Mais (Seigneur) pour nous voir faillir ta compagnie,
Vn si grand bien ne vient à ses perfections.*

Il escrit ce Sonnet à quelque Seigneur de la maison de Colonna, auquel il depaint le lieu, ou avec aucuns de ses amis il se trouuoit, & le plaisir qu'illec ils prendrent

drent de leur vie, mais que leur plaisir n'estoit accompli pour auoir faute de la compagnie

CHANSON I.

Dame ie n'ay sans voile onc ton visage
Ny par Soleil, peu voir, ny par ombrage,
Des qu'en moy as le grand desir connu,
Pour qui nul autre en mon coeur est receu,
Quand ie tenoy les plaisantes pensees,
Qui par desir l'esprit tenoient celées,
Je vy ton front pitoiable vers moy,
Mais dés qu'Amour me decouuroit a toy,
Lors ta blondeur fut du voile vestue,
Et prinse a soy fut l'amoureuse veüe;
Ce qu'en toy plus i' aimoy voir m'est osté;
Du maistre voile, ainsi suis-ie traitté,
Qui pour ma mort tant au chaud qu'en froidure
De vos beaux yeux la clarté rend obscure.

Le Poète se plaint par ceste chanson du voile de M.
L. lequel dés l'heure quelle s'estoit aperceüe de son amour; a tousiours tenu caché son beau visage & ses
beaux yeux.

SONNET XI.

Si ma veüe peut tant resister a l'enui,
Au trauail & tourment aspre & intolérable,
Que la force des ans dame douce, honorable
Le dard de tes beaux yeux me monstre estre esbloui.

Et les cheueux d'argent (estant euanoui
Leur taint d'or sans guirlande ou coiffure semblable
Et au verd parement la face inconuenable
Qui a plaindre (a mon dam) m'a prins coeur & appui.

Amour

*Amour me donnera au moins la hardiesse,
Que ie deconuriray la cause de ma presse,
Quels ont esté mes iours, mes heures & mes ans.*

*Et si la saison est aux beaux desirs contraire,
Ce ne sera point sans que ton coeur debonnaire
Face vn sousspir pour moy bien que hors de son temps.*

Le Poëte n'ayant la hardiesse de decouurir a M. L. quel estoit son martyre, dit que s'il peut tant resister a ses ennemis & tourments, qu'il puisse deuenir viel, & elle aussi, qu'alors par l'amour il prédra tât de hardiesse que de luy dire, quelle a esté sa peine, que pour l'amour d'elle il a souffert.

SONNET XII.

*A toute heure qu'Amour m'enuoie au beau visage
De ma dame, lors qu'elle entre autrés s'eioit,
Autant qu'au regard d'elle en beauté moins reluit
Chacune, autant croit plus l'amour en mon courage.*

*Le beny & le lieu & les heures & l'age
Auquel mes yeux si haut ont conduit mon esprit:
Et toy dy-ie, ame dois rendre grace en acquit,
Que d'un si grand honneur tu as eu l'aduantage.*

*D'elle te vient le bien de l'amoureux discours,
Qui lors que tu le suis t'offre au plus grand secours
Estimant bien peu cil auquel chacun s'auance.*

*D'elle aussi vient le coeur magnanime & ioyeux
Qui te met au chemin conduisant droit aux cœurs,
Tant que ie marche ia hautain par esperance.*

Il dit par ce Sonnet, que tousiours quand M. L. se mōstre a luy vn peu pitoiable tant plus qu'elle est plus belle, que toutes les autres dames, tant plus croit son desir

desir amoureux, puis il benit l'heure qu'il a mis son amour si haut, lequel l'esperonne non à Lasciuité, mais au principal bien celeste, estimant peu les choses du monde suivies & aimées des hommes.

CHANSON II.

*Mes yeux laissez tant qu'en la belle veuë
 Je vous retiens, de celle qui vous tue,
 Soiez, ie prie, accorts, car le defy
 Ia vous à fait Amour, dont i'ay ennui,
 La mort serrer peut seule à mes pensees
 L'amoureux pas, par ou elles guidées
 Sont au doux port, auquel leur salut est:
 Vostre clarté se peut par moindre obiet
 Celer a vous, comme faits de matiere
 Moindre, & aiant la vertu moins entiere:
 Mais tristes, las, deuant que des pleurs soient
 Les heures cy, dont le temps ia nous point,
 Ne faites faute, or' au partir de prendre
 Vn brief confort à vn si long attendre.*

Comme le Poëte se deuoit eloigner de M. L. il alloit prendre congé d'elle, par ou il prie par ceste chanson, à ses yeux, qu'ils prennent deuant partir quelque confort des beaux yeux d'elle, pour se pouuoir d'iceluy defendre, durant si longue absence, contre le regret qu'ils auront d'estre priuez de sa veuë.

SONNET XIII.

*Je retourne mes pieds en arriere à tous pas
 Auec le corps lassé, qu'a grand peine te porte
 La masse, & lors vostre air mon haleine conforte,
 Me fai-*

Me faisant passer outre & dire, hélas, hélas.

*Puis pensant que ie laisse vn tant miellé soulas,
Ce que mon long chemin, & mon bréf viure importe,
Estonné ie fais alte ayant la face morte,
Et ie porte ma veuë en larmoiant embas.*

*La doute à fois se mesle au plaindre qui m'accable,
Comment le corps sera de l'esprit separable:
Et comment loin de moy viure il pourra longtemps.*

*Amour lors me respond, n'as tu pas souuenance,
Qu'vn priuilege apart outre toute puissance
Humaine, tient en vie, & soustient les amants.*

*Le Poëte s'estant mis au chemin, suiuant l'adieu de
la chanson precedente, declare, comment luy fut en-
nuieux & dur le departir, se tournant en arriere à toute
heure, tant luy depleur laisser derriere l'aimée face
de M.L.*

SONNET XIII.

*Le vieillardot grisard, & chauue du doux lieu
Deloge, ou qu'il a fait l'amas de son grand âge,
Et de la familllette estonné au courage,
Voiant son cher patron tant foible dire à Dieu.*

*Puis de la retirant son corps debile & vieu,
Par l'extreme labeur & penible voiage
De sa vie, a son coeur le mieux qu'il peut engage,
Ses pieds rompus des ans, & du grand entre-lieu.*

*Et à Rome paruient, suiuant son esperance,
Pour visiter de cil' la vraye ressemblance,
Lequel la haut au ciel il espere encor voir.*

Ainsi souuentefois, Dame, estant las ie tache

C

De

De trouuer de ta vraye & desirée face

En celle de quelqu' autre vn monstre au vis miroir.

Estant le Poëte cloigné de M. L. il dit que ne pouvant voir son visage, il cherçoit le voir par celuy d'une autre, qui la ressembloit, ne faisant autremēt que le viel lard pellerin, qui va de lointain pais à Rome, pour voir le saint visage, qui luy pourroit représenter celuy du Sauueur.

SONNET XV.

*Comme pluie en ma veüe vne eauue amere abonde,
Auec vn vent serré des sousspirs angoisseux,
Toussours quand enuers toy i' achemine mes yeux,
Par qui seule en abstract ie delaisse le monde.*

*Il est vray, que ton ris dont la douceur seconde
Vn plaissible maintien, appaise mes zeleux
Et enflamme desirs, m' emblant du feu affreux,
Qui me bourelle alors qu' en toy mon oeil fait ronde.*

*Mais peu apres mes sens deuiennent engelez,
Quand ie voy au partir de tes gestes miellez
Les estoiles partir, qui me sont destinées.*

*L' ame en fin elargie avec les clez d' Amour
Du corps sort, à te suivre autant de nuit qu' au iour,
Et d' iceluy s' elance avec mille pensées.*

Le Poëte demōstre par ce Sonnet des effects diuers disant que toussours quand il regardoit les yeux de M. L. il souspiroit & pleuroit amerement, par auenture meū de la pitié de soy mesmes, & de la douceur qu' il sentoit de son long trauail; & puis il dit, qu' apres quasi subitemēt en riant, elle le remplissoit de merueilleux plaisir

plaisir, appaisant la douleur, & le tirant du martire; & puis quâd il voit avec des doux gestes se retirer de luy les beaux yeux pour partir, il devient vne froide glace, & que l'ame en fin animée par l'amour, sort du coeur en s'clançant de luy avec des profonds souspirs.

SONNET XVI.

Lors que comme transi ie suis totalement,
Ou que luit la splendeur du beau front de ma dame;
Et qu'au penser ie sens sa cler-luisante flamme,
Qui peu à peu me mine & ard entierement.

Craignant du coeur, qui cause à moy tel different,
Et voiant ma lumiere en point pour rendre l'ame,
Ie vay comme vn aueugle, ou cil' qui en mer rame;
Sans scauoir ou qu'il va, se donnant à tout vent.

Deuant les coups mortels ainsi ie prens la fuite,
Mais non si vistemment que ie n'aye conduite
Du desir, a me suiure étant accoustumé,

Ie m'en vay sans parler, afin que ia la morte
Parole, à quelqu'vn autre aucun ennui n'apporte,
N'aimant point qu'en mes pleurs ie soye accompagné

Il dit icy pourquoy il fuit quelquefois le regard de M. L. ce qui est, que quâd il est où qu'elle est, luy estât demeuré en la pensée, combien est admirable sa beauté & combien qu'elle opé en luy ardent & cōsumant, il se part, voiant aprocher par l'ardeur la fin de sa vie, qu'il appelle lumiere: & ainsi se partât sâs la belle veuë de M. L. il demeure comme aueugle, qui ne scait ou qu'il va; & ainsi il dit, qu'il fuit la mort, mais soudainement l'accompagne le desir de retourner vers icelle lumiere

De trouuer de ta vraye & desirée face

En celle de quelqu'autre vn monstre au vis miroir.

Estant le Poëte cloigné de M. L. il dit que ne pouvant voir son visage, il cherçoit le voir par celuy d'une autre, qui la ressembloit, ne faisant autremēt que le viel lard pellerin, qui va de lointain pais à Rome, pour voir le saint visage, qui luy pourroit représenter celuy du Sauueur.

SONNET XV.

*Comme pluie en ma veüe vnē eäue amere abonde,
Auec vn vent serré des sousspirs angoisseux,
Toussiours quand enuers toy i'achemine mes yeux,
Par qui seule en abstract ie delaisse le monde.*

*Il est vray, que ton ris dont la douceur seconde
Vn plaissible maintien, appaise mes zeleux
Et enflamme desirs, m'emblant du feu affreux,
Qui me bourelle alors qu'en toy mon oeil fait ronde.*

*Mais peu apres mes sens deuiennent engelez,
Quand ie voy au partir de tes gestes miellez
Les estoiles partir, qui me sont destinées.*

*L'ame en fin elargie avec les clez d'Amour
Du corps sort, à te suivre autant de nuit qu'au iour,
Et d'iceluy s'elance avec mille pensées.*

Le Poëte demōstre par ce Sonnet des effects diuers disant que toussiours quand il regardoit les yeux de M. L. il sousspiroit & pleuroit amerement, par auenture meu de la pitié de soy mesmes, & de la douceur qu'il sentoit de son long trauail; & puis il dit, qu'aprez quasi subitemēt en riaut, elle le remplissoit de merueilleux plaisir

DES SONNETS.

99

plaisir, appaisant la douleur, & le tirant du martire; & puis qu'ad il voit avec des doux gestes se retirer de luy les beaux yeux pour partir, il deuient vne froide glace, & que l'ame en fin animée par l'amour, sort du coeur en s'elançant de luy avec des profonds soupirs.

SONNET XVI.

Lors que comme transi ie suis totalement,
Ou que luit la splendeur du beau front de ma dame;
Et qu'au penser ie sens sa cler-luisante flamme,
Qui peu à peu me mine & ard entierement.

Craignant du coeur, qui cause à moy tel different,
Et voiant ma lumiere en point pour rendre l'ame,
Ie vay comme vn aueugle, ou cil' qui en mer rame;
Sans scauoir ou qu'il va, se donnant à tout vent.

Deuant les coups mortels ainsi ie prens la fuite,
Mais non si vistemment que ie n'aye conduite
Du desir, a me suiure étant accoustumé,

Ie m'en vay sans parler, afin que ia la morte
Parole, à quelqu'vn autre aucun ennui n'apporte,
N'aimant point qu'en mes pleurs ie soye accompagné

Il dit icy pourquoy il fuit quelquefois le regard de M. L. ce qui est, que qu'ad il est où qu'elle est, luy estât demeuré en la pensee, combien est admirable sa beauté & combien qu'elle opé en luy ardent & cōsumant, il se part, voiant aprocher par l'ardeur la fin de sa vie, qu'il appelle lumiere: & ainsi se partât sās la belle veuë de M. L. il demeure comme aueugle, qui ne scait ou qu'il va; & ainsi il dit, qu'il fuit la mort, mais soudainement l'accompagne le desir de retourner vers icelle

C 2

lumiere

lumiere de M. L. partant secrettement avec parolles,
qu'il parloit a soy mesmes, lesquelles il appelle mortes,
pour n'estre entendues ou exprimées, & qui faisoient
pleurer ceux qui les oïroient.

SONNET XVII.

*On voit des animaux au monde, qui la veüe
Si fiere ont, qu'elle attente à vaincre le Soleil:
Autres, ausquels defaut vn naturel pareil,
Le craignants sur le soir commencent leur issue.*

*Autres d'un fol desir suiuant par l'incogneau
Voie, esperant iouir du feu comm' du Soleil,
Sentent vn autre effect, qui leur cause vn sommeil
Mortel, avec ceux la simple, hélas, ie me tue.*

*Car ie n'ay pas la force a souffrir la clarté
De ceste dame, & moins ay-ie l'habilité,
Pour m'aider de la mort, ou d'une obscure grotte.*

*Car avec l'oeil debile & rouge de pleurer,
Ie me sens pour la voir de mon destin mener,
Et apres ce qui m'ard, ie scay bien que ie trotte.*

Le Poëte allegue icy trois especes d'animaux, mais
il dit, qu'il ressemble seulement à la troisieme, qui est
celle qui se pense iouir de la clarté de la chandelle & es-
le s'y consume & le tue, comme luy qui ne peut regar-
der la grande lumiere de M. L. ne se defendre, qu'elle
ne luy soit à toute heure au deuant, & qu'il est forcé de
l'aller voir, & s'y consumer & ardre, comme ces der-
niers animaux susdits se consomēt en la chandelle.

SONNET XVIII.

*Estant par fois honteux, qu'encor ma rime tait
(Dame) ta grand' beaute, ie retourne en arriere*

AN

*Au temps qui m'a donné l'occasion premiere,
Que telle ie te vy, que nulle autre me plait.*

*Mais ie trouue vn fardeau nō de mes bras, qui fait
Que ie vois a polir telle oeuvre, ne suffire
Ma lime, & que l'engin mesurant la matiere
A la force, se vient refroidir sur le fait.*

*Plusieurs fois en ouurant les leures ie fy mine
De parler, mais la voix restoit a la poitrine:
Mais quel accent pourroit oncques monter si haut?*

*I'auoy souuent l'esprit prest pour coucher en rime,
Et la plume en la main, mais d'un fait tant sublime
Vaincus, ils se rendoient tous au premier assaut.*

*Il dit en ce Sonnet qu'ayant honte d'auoir tant at-
tendu de chanter la merueilleuse beauté de M. L. &
que voulant commencer, il s'a remis en memoire, cō-
ment qu'il la vit belle, quand il s'enamouroit premie-
rement d'elle: mais qu'il la trouuoit tant surpasser son
engin, qu'il n'y a peu arriuer, pour le faire dignement.*

SONNET XIX.

*I'ay mille fois le coeur te presente pour grace
(O ma douce guerriere) & ma paix obtenir,
Auecque tes beaux yeux, mais à toy conuenir
Il ne semble, si bas que ton fier oeil, s'attache.*

*Et si (peut estre) en luy dame autre espere place,
Elle ne fait qu'en vain d'espoir s'entretenir:
Il ne peut comme ia mien estre à l'aduenir,
Car ce qui ne te plait, celà aussi me fache.*

*Si ie le chasse, & qu'il ne trouue aucun secours
A toy en son exil, ny scait estre toujours*

*Seul, ny se transporter ou quelque autre le mande.
 Sa nature pourroit faillir du chemin droit,
 Dont trop de coulpe à toy & à moy on donroit,
 Et plus à toy vers qui il porté amour si grande.*

Il dit aux quatre premiers vers, qu'il a offert à M. L. mille fois son coeur pour auoir paix, mais qu'elle l'a desdaigné; aux autres il dit, qu'il ne peut estre à autre qu'à elle; puis il dit, si son coeur enchaissé, en son exil ne trouue secours d'elle; & ne peut estre ailleurs, qu'il pourroit venir à faillir à la vie, ce qui seroit grâde faute pour elle, & pour luy, mais plus pour elle.

CHANSON III.

*Tout animal sur la terre habitant,
 Sauf quelques vns qui Phœbus ont en haine,
 Pour trauailler à temps le iour durant:
 Mais quand le ciel ses estoiles rameine,
 Tel reste au bois, tel au logis reuient,
 Pour dormir, tant au moins que l'aube vient.
 Moy des que l'aube en beauté sans pareille
 Vient chasser l'ombre au terrestre circuit,
 Et qu'en tout bois tout viuant elle cueille
 Avec Phœbus, de pleurs ie n'ay respit:
 Puis quand ie voy l'estoilee lumiere,
 Le iour reuoir, pleurant lors ie desire.
 Quand le brun soir enchasse le cler iour,
 Et nostre nuit l'aube ailleurs rend visible,
 Je voy pensif des astres le dur tour,*

Lequels

Lesquels m'ont fait d'une terre sensible,
 Damnant le iour, que ie vy le Soleil,
 Qui me monstre estre au sauuage pareil.
 Qu'onc par les bois paissä tant aspre beste,
 Non plus de nuit que du iour, ie ne croy,
 Comme est qu'à l'ombre & Soleil ie plains ceste
 Et l'aube ou soir lasseur ne font à may,
 Car or que terre & chair ie soy mortelle,
 Mon desir vient des cieux, qui me martelle.
 Deuant qu'à vous ie tourne astres luisants,
 Ou touche embas l'amoureuse fueillée,
 Laisant le corps comme poudre des champs,
 Si sa pitié ie visse, vne iournée
 Vaudroit maint an, & deuant l'aube au choir
 Du beau Soleil, i'aurois vn grand auoir.
 Phœbus couchant si ie fusse aupres d'elle,
 Et qu'autres plus qu'astres ie n'y voiois
 Seule vne nuit, & que plus l'aube belle
 Ne fust, & elle oncques plus vn verd bois,
 Pour m'eschapper, comme au iour qu'à sa suite
 Icy sur terre Apollon fut si viste.
 Plustost sera mon corps en vn sec bois,
 Sous terre & plein, du iour, d'astres le monde,
 Que le Soleil si douce aube seconde.
 En ceste chanson le Poëte compte son malheureux
 estat, & puis ce qu'en iceluy il desire, & puis comme il
 se desespera. Et en la premiere stance il demonstre,
 qu'à tous animaux de la terre, est donné le travail, pour
 autant que dure le iour, sauf à quelques peu qui ne

ne peuuent souffrir la clarté du Soleil) & de nuit sont en leur repos; En la seconde & troisieme stance il dit, que luy sur tous les animaux trauaillant du iour, quand la nuit vient, ne se prepare au repos, mais aux larmes, & aux trauaux procedants des pensees amoureuses, maudisant le iour qu'il vit le Soleil, c'est M. L. qui le fait ressembler vn homme sauuage, estant fait solitaire. Et en la quatrieme il se plaint de la cruauté de M. L. & qu'il ne se lasse jamais ny de nuit ny du iour, luy estat son desir destiné du ciel, qui le fait plaindre & soupirer. En la cinquiesme il monstre son desir, lequel est, qu'elle d'aspre & cruelle deuiant pitoyable enuers luy, deuant qu'il mourust, allant au ciel ou en l'enfer. En la sixiesme explique le Poëte le mesme desir, desirant d'estre avec elle vne nuit, en laquelle onc ne se fit iour Et aux trois derniers vers combien soit vain cestuy son desir, lequel il n'espere onc obtenir.

CHANSON IIII.

*Au temps plaisant du premier & doux âge
 Qui maistre, & comme estre en herbe encor vit
 Le fier vouloir, qui creut pour mon dommage,
 Puis que le dueil en chantant se meurit:
 Je chanteray quelle estoit ma franchise,
 Tant que mon coeur Cupidon dedaigna
 Puis ie suivray comme à trop haute guise
 Il se fachoit, à mon malheur, par là,
 Dont ie suis fait exemple en mainte ville,
 Or que mon mal & dur martire soit
 Escrit ailleurs, iusqu'à en lasser mille
 Plumes, & plus, & que quasi on vit,
 Que mon gemir en tous vaux Echonise,*

Dequoy.

DES SONNETS.

Dequoy ma vie, avec l'ennui fait foy
 Et ma memoire icy si ne m'aduse,
 Comme elle souloit, que m'excuse l'esmoï,
 En vn penser lequel tout seul l'offence
 Tel qu'à tout autre il a tourné le corps,
 Et de moy-mesme il me cause oubliance:
 Car mon dedans il tient, moy le dehors.

Des le iour dy-ie auquel l'amour l'attache,
 Me fit premiere, estoit maint an coulé,
 Tant que i' auoy changé la ieune face,
 Et maint penser autour du coeur gelé,
 L'auoit fait masse estre diamantine,
 Qui ne laissoit adoucir le dur but,
 Et larme encor ne baignoit ma poitrine
 My m'esueilloit, & qu'en moy ce ne fut
 Mais en autruy, i'en eu l'ame admirée:
 Helas, que suis-ie ou que fu-ie? la fin
 Loue la vie, & le soir la iournée.
 Ce que sentant (dont ie dy) le chagrin,
 Que iusqu' alors de sa flescche la pointe,
 N'auoit passé encor que mon saion
 Dame, avec luy puissante il meime iointe
 Vers qui vaut peu, & moins valoit pardon
 Prier, ou force vser de sage maistre:
 Ce que ie suis, les deux doncques m'ont fait
 Et d'homme vif vn verd laurier fait estre,
 Dont vne fueille aucun froid ne defait.
 Quel me faisoï-ie alors, que ma personne

Per-

Et les cheueux en fucilles (dont couronne
 L'esperoy ia) i' aperceu conuertis?
 Et que mes pieds, qui debout me soustindrent,
 Comme tout membre à l'ame correspond,
 Sur le courant deux racines deuindrent,
 Non ~~de~~ Peneüs, mais d'eau d'autre fond,
 Et que mes bras se changeoient en deux braches,
 Ne moins encor m'engèle ce pendant
 L'estre couuert apres des plumes blanches,
 Alors que mort & foudroié gisant
 Fut mon espoir, qui print trop haute voie,
 Car pour autant qu'ou, ou quand ie ne sceus
 Le retrouver: seul larinoiant i' alloye
 Ou i' en fyperte, & iour & nuit soigneux,
 Foullant autour & dedans la riuere:
 Ma langue aussi taire onc ne sceut depuis,
 Tant qu'elle peut de sa cheute meurtriere,
 Dont voix de cigne & la couleur i' ay prins.
 Ainsi i' alloy flancquant l'aimée riue,
 Car en voulant dire mots ie chantoy
 Grace, criant à voix neuue, or que riue
 Et exprimer oncques ie ne scauoy
 Si doucement l'amoureuse contrainte,
 Qu'humilier le fier coeur i'eusse peu.
 Quel à sentir quand d'y penser, i' ay crainte?
 Mais ce qui est par auant aduenü
 De ma partie, & douce aigre ennemie,
 Or que vaincu estre d'elle ie sens

Tout

DES SONNETS.

43

Tout dire il faut qu'encores ie le die,
 Ceste qui vole avec les yeux les sens,
 Disant, n'en parle à nulluy, ma poitrine
 Mououroit, & print le cœur avec la main:
 Puis ie la vis en autre habit & mine,
 Seule, incognue à moy, o sens humain,
 Mais plein de poeur ie parloy sans faintise:
 Et, las, pour moy elle tost reprenoit
 Du tout sa forme, & vfitée guise,
 Et comme vn mort & dur roc me rendoit.
 Par son parler & sa troublée veüe
 Tremblant i'estois en celuy dur rocher,
 Par auenture icelle par toy creue
 N'as, dire oiant: si ceste derocher
 Me vient lors dy-je ennuy plus ne m'assomme,
 Reuicns, mon Sire, à me rendre les pleurs,
 Ie m'en partoy pourtant ie ne scay comme,
 Donnant la coulpe à moy & non ailleurs:
 Tout celuy iour estant tant mort qu'en vie,
 Mais pour autant que le temps est si bres,
 La plume manque à seconder l'enuie,
 Dont mainte chose escrete dans le chéf
 Ie passe, & seul d'aucunes ie raisonne,
 Qui font merueille à celuy qui les oir,
 Autour du cœur i'auoy la mort selonne,
 Le taire aussi sauuer ne me pouuoit,
 Ou secourir aux vertus affligées,
 De vne voix yser ie ne pouuoy,

Don

Dont ie faiſoy par encre mes criées,
 Ie ne ſuis mien, ſi ie meurs dam pour toy.
 Deuant ſes yeux i'eus ainſi confidence
 D'indigne digne eſtre de grace fait,
 Et i'en bon coeur parmy ceſte eſperance
 Mais l'humble coeur l'aigreur par fois de fait,
 Parſois l'enflamme, & ce puis ie ſcauoye
 Longue ſaiſon de tenebres veſtu,
 Qu'a ce prier ma clarté ie perdoye,
 Et de ſes pieds la autour lieu batu
 Ne retrouvant, ny d'elle aucun ombrage,
 Ainſi qu'un homm' qui dort en cheminant,
 Un iour laſſé, ie me mis ſur l'herbage;
 Accuſant lu le raion enſuiant,
 Aux triſtes pleurs ie donnoy libre bride,
 Les laiſſant choir, comme il leur ſembla bon,
 Ny ſous Phoebus neige onc ne vint liquide,
 Comme ie vy ma diſſolution,
 Et ſous le pied d'un fau ie me vis eſtre
 Un font, & frais longtemps ie tins ces pas,
 Mais d'un vray homme, onc qui vit ſource naiſſre
 C'eſt choſe vraye, autre ie ne dy pas.
 L'ame que Dieu a fait noble & louable,
 Seule (car ia d'autre ne vient tel don)
 Retient eſtat à ſon ſeigneur ſemblable.
 Pour ce n'eſt laſſe onc de faire pardon
 A cel' qui vient de coeur, tant que de mine
 Humble, apres mal quelconque pour merci.

El si contraire à son stile elle obstine
A tost le faire, elle se mire en luy,
Et ce fait elle, afin que mieux on cesse
Du faire mal, car bien ne se repent
De l'un peché, qui tost l'autre redresse:
Puis quand Madame en soy pitie aiant
Daignoit me voir, & aperceuant ma peine
Aller egale au mal commis par moy:
A me reduire elle estoit treshumaine,
Mais qu'en rien ayt vn sage au monde foy,
Car comme encor ie prioy mon corsage
En pierre a feu ell' changeoit, & pour sort
Du viel faix rien que la voix d'aduantage
Laissoit, criant seule icelle & la mort.
Il me souuient que d'esprit par tristesse
Errant au bos, sous maint roc pellerin,
Maint an i'ay plaint ma libre hardiesse,
Et puis encor i'eu de ce mal la fin,
Et de mon corps ie fyl la reconqueste:
Pour plus ie croy y sentir de tourment:
Et ie suiuy tant le but de ma teste,
Qu'a ma coustume vn certain iour chassant
Ie m'en allois, & la belle inhumaine
Fiere y estoit, alors que le Soleil
Ardoit plus fort, nue en vne fontaine,
Moy qui ne prends d'autre veue reueil
Pour l'admirer i'arrestoy, dont vergogne
Elle eut, & tost pour venger son effroy,

On se

Ou se cacher (c'est verité non songe)
 Elle iettoit de sa main l'eau sur moy,
 Dont en vn chers errant & solitaire
 De bois en bois, changer ie me sentis,
 Ainsi perdant ma figure ordinaire,
 Et de mes chiens tant encor ie suis.
 Chanson la nue onc ie ne fus dorée
 En pluie exquisite apres qui descendoit,
 Dont Iupiter sa flamme eut appaisée:
 Bien fu-je vn feu, qu'un bel oeil allumoit,
 Et l'aigle en l'air plus haut montant i'estoye.
 Celle, a qui los mes vers donnent haucant
 Pour forme neuue, aussi ie ne laisseye
 L'arbre premier, car sa douce ombre prend
 Hors de mon coeur toute moins belle ioie.

Le Poëte fait en ceste chanson vn discours de tout
 son estat, tel qu'il estoit deuant qu'il s'enamouroit, &
 depuis qu'il fut prins de l'amour de M. L. & pour ex-
 primer des diuers cas de ses amours, il fait vne section
 d'auoir esté trāsformé en diuerses formes; & la premie-
 re stance est, comme le proëme de toute la chanson,
 disant d'auoir a chanter, comment il viuoit en liberté
 en ses ieunes ans, lesquels il appelle le premier âge, de-
 uant qu'il s'enamouroit, dedaignant l'amour. Puis
 il dit d'auoir à suiure, comment Amour le print mal,
 & ce que luy en aduint, combien que sa trauailleuse
 peine soit escrite en autres lieux. En la 2. il dit, que
 beaucoup des âs s'ont passez. du iour, qu'Amour l'assail-
 lit premierement, pour le rendre amoureux, iusques au
 iour qu'il commençoit venir en âge meür, ne donnât
 plus lieu aux pensées amoureuses, dont Amour le fit
 amoureux

amoureux de M. L. par la disant l'auoir transformé en vn laurier, c'est de l'auoir fait tourner toutes ses pensées & tout son coeur a l'amour de M. L. laquelle poeticquement il appelle vn laurier. En la 3. il poursuit d'escrire sa transformation de partie en partie, & dit q' nō moins il s'engele d'estre couuert de plumes blanches, ce qui est qu'il deuenoit passe & mort, alors qu'il fut batu de son ire, lors quil perdoit son espoir : lequel voiant n'estre recouurable, il alloit au lieu ou que de M. L. luy fut prins ledit espoir, & se plaignant & larmoyant, il se changeoit en vn cigne, prenant l'allusion de la fable de Cygnus Roy de Ligurie, qui par le tomber de Phéon fulminé de Iupiter, se lamentant avec vne triste voix fut chāgé en vn oiseau ainsi nōmé. En la quatriesme stance il dit ce qu'il faisoit depuis qu'il fut transformé en cigne, & qu'il alloit tout au long de la riue de la sorgue, armée de luy pour M. L. sur laquelle chantant il se plaignoit de sa cruauté, iusques a tant qu'elle troublée luy print le coeur, duquel sortoiēt les voix & les soursirs, luy commandant que plus il ne parlast de telle chose. Puis se monstrant plus benigne qu'a l'accoustumée, il print la hardiesse de manifester a elle la cause de ses soursirs, & de la prier qu'elle en eut pitie, dont elle retournant a estre aspre & cruelle, le transformoit en vne pierre, c'est qu'elle le fit estre foruoie de tout sentiment par la pœur que luy apportoit sa terrible veüe. En la cinquesme il demonstre les hautaines & desdaigneuses paroles de M. L. qui le faisoient trembler, dont pour moins de mal il prioit Amour, qu'il le fit reprendre les larmes, mais prenant vn peu de vigueur, il se partit dela encoulpant soy mesme de son mal. Il dit depuis quil trait les autres choses qui suiuoient, en escriuant seulement aucunes, entre lesquelles il fut conduit bien près de la mort, & en telle pœur qu'il n'osoit parler, mais par escrit seulement il manifestoit

manifestoit qu'il estoit plus a M. L. qu'a soy mesme, & que s'il se perdoit par consequence c'estoit la perte de M. L. non la sienne. En la sixiesme il poursuit d'escrire le desdaing de M. L. Laquelle afin qu'il se humiliast, ne deuenoit moins dure, mais se monstrant a luy plus aspre & cruelle, le fit tant pleurer, qu'il se transformoit en vne fontaine, signifiant les larmes & plaints qu'il fit pour la cruauté de M. L. En la septiesme il demonstre premierement, qu'avec humbles & chastes prieres il impetroit pardon de sa faute, Mais prenant hardiesse de ses beaux regards, de nouveau il se mit a la reprier chose qui luy depleur, dont il la mit tellemēt en colere qu'elle le changeoit en vn caillou; En la huitiesme il compte qu'elle estoit sa vie estant demeure vne nue voix. En fin elle deuienne apres plusieurs ans benigne, son mal eut fin. Puis comme par allusion de la fable de Actéon, il dit l'auoir veue nue en vne fontaine, & qu'elle l'a transformé en vn Cheref: & ce qu'en faits il vouloit dire, les opinions des commentateurs sont diuerses. En la derniere, il dit, combien qu'il se transformoit en diuerses formes, il ne se pouuoit pourtant iamais transformer en quelque forme, en laquelle il eut peu venir a son desir avec M. L. cōme fit Iupiter, quand il se transformoit en pluie d'or, descendant au giron de Danae, dont il eut en telle forme ce qu'il voulut: dont il dit n'auoir este onc celle pluie, mais vne flamme tousiours brulante pour l'amour de M. L.

SONNET XX.

*Si la fœuille honorée a qui le ciel tré
Fauorable est alors quand le grand Iupin rōne,
Ne m'eust fait le refus de la belle couronne
Qui se donne au Poète, & le rend admiré.
Vos diues i'aimoy bien dont le trop empire*

Siccle

DES SONNETS.

49

*Siecle, & vil a present si peu de soin se donne,
Mais telle iniure loin de celle m'esperonne,
De qui son los premier l'oluiuer a tiré.*

*Car sous l'ardant Soleil l'Egyptienne arene
Onc on ne vit boullir tant, que ie me demene
Vn bien si propre a moy perdant que i'aime tant.*

*Cherche doncques fontaine ailleurs plus reposée.
Car toute la liqueur de la mienne est sechée,
Sauf celle qui de pleurs va ma face arroussant.*

Ce Sonnet est la responce à quelque sien ami, qui l'auoit requis, qu'il le voudroit faire participant de ses compositions & rimes, & il s'excuse, de ne le pouuoir faire par l'iniure que luy fit M. L. le priuant avec son fier dedaing de tout sentiment. Tant qu'il n'auoit plus de scauoir, ny de stile, par lequel il meritaist d'estre compté entre les Poëtes: & ainsi dit il, que M. L. qu'il appelle laurier, est celle qui l'a priué de telle couronne, concluant que celuy son ami auoit plus reposée fontaine que la sienne, à scauoir la veine Poëtique plus iocuse, car la sienne estoit troublée & sechée.

SONNET XXI.

*Amour avecque moy quelque fois fit sa plainte,
Duquel ie n'en i'amaïs mes pieds fort eloignez,
Voiant par les effects estrangement menez,
Et durs, de ses liens vostre ame estre deçainte.*

*A present qu'au pas droit Dieu par sa grace sainte
L'a mis, ie luy rends grace (enuers les raisonnez
Cieux leuant mes deux mains) qui les voeus raisonnez
Du genre humain escoute en leur iuste complainte,*

D Et B

Et si te retournant au deduit amoureux,
Rencontrent de torrens & monts hauts & facheux,
Pour à ton beau desir faire obstacle ou affronts:

C'est monstrier combien est espineux le chemin,
Et Alpestre l'issue & dure, qui la fin
Monstre, qui fait que l'homme à vraye valeur monte.

Il escrit ce Sonnet à quelque sien ami, lequel il mō-
stre auoir esté enamouré, & puis par auenture espou-
uâté des sōucis amoureux : ou empesché de ses affaires
auoit quitte l'emprinse. Et apres y estoit retourné, la-
quelle trouuant trauailleuse, il doutoit que deresché
il ne la quitast, & pourtant luy escrit, l'exhortant à ne
laisser telle entreprinse, combien qu'elle soit facheuse:
car tant plus qu'une chose est difficile, tāt plus mōstre
l'homme sa valeur en la suiuant.

SONNET XXII.

Le bateau combatu, & ia vaincu de l'onde
A terre ne se voit, autant que moy, ioieux,
Quand les gens par pitie aiants le taint poeureux,
Rendent grace à genoux sur la riuē seconde.

Ny tant que moy est aise vn a qui de profonde
Prison sortant la hard s'oste du col poeneux,
Quand ie voy au fourreau caché l'estoc noizeux,
Qui fit à mon Seigneur tant de guerre en ce monde.

Et vous tous qui louez par vos rimes Amour,
Rendez au bon tiseur des beaux dits pleins d'amour,
L'honneur, car comme ia plus il ne se foruoie.

CAT

DES SONNETS.

4

*Car vn vray repentí rend le ciel si content,
Qu' autres nonante & neuf bons & iustes, autant
Que luy, onc ne pourroient y apporter de ioye.*

Au Sonnet precedent le Poëte s'estoit reüni de ce-
luy son ami, qui auoit repris la vie amoureuse, or a-
uec cestuy en deux comparaisõs il dit, quelle allegresse
il a de voir son ami auoir laissé le dedaing, & retourner
à suiure l'amour: & avec telle allegresse il se tourne aux
amateurs des rimes & vers amoureux, les priant de se
voulõir reüinir avecque luy, que celuy qui s'estoit for-
uoie du chemin d'amour, l'auoir retrouué & repris,
monstrant qu'il auoit esté bon & gaillard Poëte

SONNET XXIII.

*Celuy qui succedant à Charles, la couronne
De son ancien porte au chéf pour ornement,
A pour flocbir les cors, ia soldats au serment
A Babilonne, & cil' qui sa loy trouue bonne.*

*Et le puissant vicaire, à qui Christ le faix donne
Des cléx, & du manteau, retourne au logement
Propre, & sans le detour de quelqu' autre accident,
Il viendra voir Boloigne, & puis Rome en personne.*

*Et vostre agneau priué tout paisible & gentil
Abat les loups felons: ie soubhaite que cil'
Voise ainsi, par qui va la vraye amour faucée.*

*Consolez donc celuy qui encores attend,
Et Rome qui tousiours plaint son espous absent,
Et caignez desormais pour Iesus vostre espée.*

D 2

16

Le Poëte escrit ce Sonhet à certains siens amis Florentins, estant sur main l'emprinse des Princes Chrestiens contre les Turcs : & dit, que Philippe Roy de France, Successeur de Charles, auoit prins les armes contre le Soldan : & que le Pape partant d'Auignon, retournoit à Rome: depuis il dit, que le paisible agneau attendant de Florence, abat les loups, à scauoir les grands, qui la vouloyent opprimer. Apres il admoneste les amis, afin qu'ilz consolent Florence & Rome, l'vne en travail par lesdictes dissensions, & l'autre pour l'absence du Pape triste; & les anime en fin, pour se joindre à l'emprinse, pour l'aduancemēt de la Foy Chrestienne.

CHANSON V.

O ame belle & heureuse attendue
 Au ciel, qui vas du corps humain vestue,
 Et non chargée ainsi comme autres sont,
 Pour ton passage auoir moins dur de fond.
 Seruante prompte & de Dieu bien voulue,
 D'ou à son regne on va d'icy montant:
 Voycy ta barque ore nouvellement,
 Qui ia l'espaule au monde aveugle monstre,
 Afin qu'un port meilleur elle rencontre,
 Un doux confort d'un occidental vent,
 Qui parmi ceste, obscure tant, vallée,
 Ou d'autrui faute & la nostre est pleurée,
 De tous vieux lacs libre la guidera
 Par le chemin, par ou droit on s'en va
 Vers l'orient, ou elle s'est tournée,
 De nous mortels le denot supplier

Pent

Peut estre ioint à vn saint larmoier,
 S'est présentée à la bonté supreme,
 Par auanture aussi non tant extreme,
 Et vertueux, que par la se plier
 Deut de son cours la iustice eternelle:
 Mais ce bon Roy, lequel le ciel modells,
 Au lieu sacré ou en croix il fut mis,
 Tourne ses yeux par la pitie espris,
 D'ou dans le coeur du nouueau Charles celle
 Vengeance vient, dont le tarder nous mist:
 Tant que maint an l'Europe en a despit,
 Ainsi aider à sa chere espousée,
 Il vient & rend Babilonne estonnée
 De sa voix seule, & luy trouble l'esprit.
 Quiconque au mont & Garonne confine,
 Et qui au Rhin, Rhosne & la mer voisine,
 Va conuoier les drapeaux treschrestiens:
 Et qui eut onc cure des parfaits biens
 Du Piren, iusqu'ou l'occident, decline:
 Vuide lairra l'Hispaigue & l'Arragon,
 La terre Angloise, & iusqu'ou s'oit le son
 De la leçon du tresaint Helicone:
 Les Isles qui entre chasque colonne
 Et le char ont l'Ocean d'enuiron,
 D'armes, de langue & robe non semblables,
 Au haut dessein charité rend capables.
 O quel si digne, ou si licite amour?
 Quels fils, ou bien quelles dames vn iour

Furent matiere à desdains tant louablez
 En l'Vniuers se trouue vn tel endroit,
 Qui est tousiours glacé, neigeux & froid,
 Tout eloigné d'ou le Soleil voiage.
 La sous les iours courts & pleins de nuage,
 Vn peuple ami des guerres naistre on voit;
 Et qui ne craint la mort par sa nature.
 Si plus cestuy qu'il ne souloit à cure
 De son fer ioindre à cil' du furieux
 Thudesque; au Turc, Arabe, Hebrieu, ou ceux
 Qui font des Dieux l'idolatre culture
 Deça la mer, qui l'onde rouge fait.
 Tu scais combien peu leur vaudrá leur trait.
 Peuple poeureux & nu, si bien que niche
 Du ieù du fer ignorant l'artifice,
 Et qui au vent tout son dardet commet.
 Il est donc temps ores qu'on se desface
 Du ioug antique, & que le voile on trace,
 Qui tient voilez nos yeux iusqu'à present:
 Et que des cieux le noble entendement,
 Dont l'immortel Phœbus t'a fait sa grace,
 Et l'eloquence ores monstre son pris.
 Or par la langue, or par louez esprits.
 Car en lisant d'Amphion & d'Orphée,
 Si n'as en toy la ceruelle estonnée,
 Bien moins l'auras l'Italie & ses fils,
 Prompte voiant tant par ton eloquence,
 Que pour Iesus elle prenne sa lance;

Car si au vray voir ceste vieille veut
 Mere ie dis, on voirra qu'elle n'eut
 Onc meilleur droit de remuer la manche.

Toy qui pour estre enrichi d'un beau bien,
 Maint liure, as leu moderne & ancien,
 Chargé de terre, au bourg volant celeste,
 Scais des Romule & l'Emperiere reste
 Jusqu'à Auguste, à qui a l'honneur sien
 Le verd laurier trois fois ornoit la teste.
 Quantes fois Rome à prompte esté & preste
 Pour de son sang venger le tort d'autrui.
 Pourquoi donc non serât elle auiourdhuy
 Courtoise, ains plus cognoissante & discrete
 A la vengeance, avec le glorieux
 Fils de Marie, enuers les rigoureux
 Crimes? & donc qu'est ce que plus espere
 Des bras humains nostre fier aduersaire,
 Si quant & nous Christ est contraire a eux.

Voy de Xerxes la plus que hardiesse,
 Qui pour fouler nos marches, sans paresse
 Par nouueaux ponts fit outrage a la mer,
 Des morts maris les compagnes porter
 Voirras en Perse vn habit de tristesse,
 Et vermeillé l'ondeux flot Salamin,
 Et non tout seul par ruineuse fin
 Le peuple las de l'Orient victoire
 La te promet, mais, encor avec gloire
 La Marathonne, & l'estroit fait sanguin.

Lequel Leon gardoit à peu de suite,
 Et mille encor que ton sens te limite,
 Par ou il faut encliner enuers Dieu,
 Quant & l'esprit les genoux, qu'a tellien
 Et si grand bien il te garde & inuite.
 L'honoré bord, & le Thusque terroir
 Voirras chanson, dont le fruit de les voir
 Ne m'oste mont, fleuve, ou eue marine,
 Mais seule amour: de sa fiere clarté
 Ou elle m'ard plus me rendant tenté,
 Coustume aussi sur nature domine.
 Va donc flanquant les autres a ton tour,
 Car seul logis n'a sous voiles Amour,
 Pour qui on fait or' triste or' bonne mine.

Se deuant faire l'emprinse des Princes Chrestiens
 contre les Turcs, en estant l'autheur le Pape, comme
 aucuns disent, Clement sixiesme, & Philippe Roy de
 France. Le Poëte louë icy pour le premier le Pape, di-
 sant metaphoriquement, par la barque, laquelle il préd
 pour sa vie, ceste emprinse persuadée de luy, & lame de-
 liée des liens corporels auoir à passer au trauers de ce-
 ste vallée, c'est la vie humaine pleine des miseres, & se
 conduire au salut eternel, & ce par l'esprit qui le pousse
 à cōduire si sainte oeuvre, lequel il appelle vent occi-
 dētal, parlant metaphoriquement de la barque. En la
 seconde stance il demonstre, que ceste expedition plait
 grandement a Dieu, par auenture meue des deuotes
 prieres des mortels, ou de sa grande bonté, dont il
 inspire le coeur du Roy de France, à prendre les armes
 au secours de l'Eglise contre les infideles; par laquelle
 entre-

entreprinse il dit ia le Soldan de Babilonne estre espou-
 uanté. En la troisieme il denomme toutes les gens &
 nations, qui se mouueront à telle entreprinse, dont est
 à esperer la victoire. En la quatriesme aiant dessus escrit
 quasi toute l'Europe, il retourne aux peuples Septen-
 trionaux, lesquels estants hommes tresbelliqueux, si
 ils s'accompagnent avec les Alleimans, à telle entre-
 prinse les infideles ne pourront resister. En la cinquies-
 me il exhorte vn chacun à telle entreprinse, disant qu'il
 est temps de se deliurer des iougs des infideles, & d'ou-
 urir les yeux; & qu'il est temps, que le noble engin,
 entendant le Pape, doit à present tant par paroles, que
 par escrits animer vn chacun a telle entreprinse; y ap-
 pliquant l'exéple d'Orpheus & d'Amphion; & qu'avec
 moindre eloquence que la leur, l'Italie se pourra indui-
 re à prendre les armes pour Iesus, c'est pour l'acquest
 de la terre sainte, aiant Orpheus & Amphion avec
 leur eloquence fait plus grande chose. En la sixiesme
 il adresse son parler au Pape, disant, que pour estre
 trefage, il a leu assez de liures, & scait ce que Rome à
 tant de fois fait du temps passé, & ce que or' elle pour-
 ra, & deuroit faire pour chose tant plus grande; & que
 Christ estant du costé des Chrestiens, les ennemis ne
 peuuent esperer la victoire. En la huitiesme il dit qu'il
 considere Xerxes, qui venoit en Europe avec vn nom-
 bre infini de Perfes, & de peu de Grecs, il fut rompu
 par terre & par mer. Et en la derniere il parle à la chan-
 son, disant qu'elle verra Italie & Rome, ou qu'il auroit
 enuoie autres siennes chansons: laquelle Italie estoit
 celée à ses yeux, non par la mer, montagne, riuere, ou
 autre tel empeschement, mais par l'amour de M. L. qui
 le retenoit en ce lieu. En fin il dit, qu'elle s'en aille,
 car s'il ne traite de M. L. amour est en autres obiects,
 qu'en belles dames.

CHAN

I. PARTIE
CHANSON VI.

Dame oncques n'eut accoustrements au dos
Rouges, obscurs, pourpres ou verdelots,
Ny cheueux d'or liez en blonde tresse
Si belle, comme est celle qui m'empeſche
Le franc arbitre, & qui à soy du pas
De liberté, me tire tant que pas
Ie ne souſtiens vn ioug qui moins me presse.
Et si par fois l'ame fait son effort
Pour se douloir, n'ayant aucun confort
De bon conseil, douteuse en son martire,
Toſt le vouloir debridé se retire,
Dés quelle à veu celle qui hors du cœur
Tout ſol deſſein me tire, & toute aigreur
Me ſemble vn miel, alors que ie l'admire,
De tout que i'ay onc ſouffert par amour,
Et de ce dont i'attends encor mon tour,
Tant que mon cœur qui l'a blecé conſorte
Celle ſans grace, & qui pourtant l'enhorte,
I'auray raiſon, ſi contre humilité
Orgueil & ire au beau pas ſoubhaité,
Dont ie depens, ne vont ſerrant la porte,
Mais l'heure & iour, auquel les yeux i'ouuroy,
Au plaiſant noir & blanc, deſquels i'eſtoy
Chaffé de là, ou l'amour print ſa place,
De ceſte vie eſtoient, qui tant me fache,
Neuve racine, & celle le miroir
De ce noſtre âge, ou qui s'y met à voir.

DES SONNETS.

9

Est plom ou bois, s'il ne change de face,
La larme donc dont les yeux frais i' ay eu,
Tant par les traits de cil' qui apperceu
Premier s'estoit, lesquels au coste gauche
Il baigne, en moy mon vouloir ne debâche,
Car la sentence à prins vn iuste endroit:
L'ame pour elle est en souspirs, par droit
Donc de lauer sa plaie elle à sa sause,
Mes pensers sont faits contraires à moy,
Telle ia, quel or' las ie suis, en soy
Me sme, tournoit la bien aimé espée,
Pour estre absous pourtant de moy priée
Elle n'est, car plus droite enuers les cieux
Nulle rue est, & seur au glorieux
Regne, on n'aspire en barque plus fondée.
Astres benins dont fut accompagné
Le flanc heureux, quand le beau fruit fut né
Au monde, qui est d'astreuse puissance
Sur terre, & comme au laurier la constance
De sa verneur, ainsi le pris gardant
D'honnesteté, elle va ou ny vent
Ou foudre spire aucun onc qui l'offence.
Moy ie scay bien à vouloir clorre en vers
Ses los, nulluy suffire en l'vniuers,
Fut il premier des escriuains en gloire:
Ou qui reçoie, est icelle memoire
Tout ce que voit de vertu & beauté,
Qui voit les yeux signaux d'honnesteté,

On

*Ou de mon coeur la douce clef s'engage.
 Sous le Soleil amour n'a plus cher gage,
 Dame, que vous, cela est verité.*

En la premiere stâce le Poëte exprime la singuliere beauté de M. L. telle qu'elle luy prend sa liberté, mais s'õ ioug est si doux, que nulle autre chose luy est moins pesante, qu'iceluy. En la deuxiesme il dit, que toutes les fois qu'il se met à se plaindre ou lamenter, subitement, qu'il voit sa belle veuë, non seulement s'en va de luy toute pësée triste, & debridé vouloir, mais tout dedaings se fait doux & amiable. En la troisieme il monstre que ses beautez sont de si merueilleux plaisir, qu'il seroit vengé, & païé de tout ce qu'il a souffert, & à souffrir encore par amour, iusques à tant qu'il ait la fin de ses peines, moiennant que quand luy humblement la regarde, il ne la trouuast courroucée : & avec alteration & colere elle ne le priuast de ses yeux, dont il depend, & esquels est toute son intétion. En la quatriesme il demonstre qui fut la premiere cause de son amoureux ducil, & quelle fut l'heure & le iour qu'il regardoit es yeux de M. L. En la cinquiesme il dit, que par tout son pleurer, il ne laissera iamais l'ardât vouloir estant chose iuste, que les yeux, par lesquels passoient les traits d'amour, respendent les larmes, dont l'ame guerrië ses plaies. En la sixiesme il dit, que ses pensées sont faites tellement diuerses de luy, que Didon en aiant semblables aux siennes, se lassant en icelles comme luy, ne les pouuant souffrir se tuoit. neantmoins luy pour estre lassé de si long martyre, ne cherche point de se deliurer de tel noeud amoureux, affirmât n'auoir meilleur moië de mōter au ciel que de suiure l'amour de M. L. En la septiesme il retourne aux louanges de M. L. comptant avec combien de faueur des cieux elle acquit, prisant ses beautez & honnesteté. En la huitiesme

DES SONNETS.

81

mesme il dit que nul escriuain quel qu'il fust, ne serois
suffisant pour dignement exprimer ses louanges, &
qu'aucune memoire ne soit suffisante à retenir, combien
de vertu & beauté voit celuy qui regarde en ses yeux
qui luy serrent le coeur. les deux dernieres vers sont
faciles à entendre.

C. HANSON VII.

De sous vn verd Laurier ie vis vne ieunette,
Laquelle plus que neige estoit froide & blanchette,
Qui de maint an ne fut ou que le Soleil ard,
Et ses mots, ses cheueux, quant & son beau visage,
Tant me pleurent que i'ay, soit au mont ou riuage
Tousiours la ou ie suis, icelle a mon regard.
Mes pensees alors seront au bord venues,
Quand fueilles au Laurier verdes ne seront venues:
Quand le coeur reposé i'auray, & secs les yeux,
La neige ardre on voirra, les flammes engelées.
Tant, qu'attendre le iour ie voudroy, des années
Ie ne porte des poils entre ces miens cheueux.
Mais s'enfuiants les ans par le temps qui s'enuole,
Tāt qu'e vn seul mo mēt la mort nous prēd & vole,
Ou auecque les bruns ou bien les cheueux gris,
L'ombre de doux Laurier ie veux suivre sans cesse
Par la neige, & par là où plus le Soleil presse,
Tant que du iour dernier i'auray les ieux taris.
Si gaillards & beaux yeux onc aperceus ne furent,
Ou en nostre âge, ou lors quand noz aues v'escurēt,
Dont en neige au Soleil ie m'en vay me fondant,
Par ou, par amour viēt vn fleuve de pleurs. naistre

Axx

Aux pieds du dur Laurier, qui garni se mōstre estre
 De cheueux d'or sur branche egalé au diamant.
 J'ay crainte de changer plustost cheueux & face,
 Que me monstre les yeux auecque vraye grace,
 Mōn idole engravé dedans vn vis Laurir:
 Car ce sont huy sept ans, si bien ie ne m'abuse,
 Que de riuc pleurant en riue ie m'amuse
 De nuit, du iour, d'esté, en Ianuier & Februier.
 Mais flamme par dedans, & dehors neige blanche
 Ces pensees portant, seul mais à difference
 De poil ie m'en iray, en pleurant tout par tout
 Pour mouuoir à pitié les yeux par auenture,
 De qui apres mille ans naistrá, si bien tant dure,
 Le bien nourri Laurier, & se maintient debout.
 De Topaces & l'or la gloire est abatue
 Sur la neige au Soleil, du blond poil lez la veuë,
 Qui si viste arriuer faict mes ans iusqu'au bout.

En la premiere stancel le Poëte compare la beauté
 de M. L. & sa cruauté pareillement a la neige, toute-
 fois ses graces luy pleurent tant qu'il aimera à iamais.
 En la deuxiesme il dit combien il desespere de ses a-
 mours, & que lors qu'il sera sans larmes, aduiendront
 choses impossibles.

En la troisieme qu'estât le temps des hommes court,
 il veut poursuite d'aimer M. L. iusques a sa fin.
 En la quatriesme il retourne a louer M. L. les beaus
 yeux de laquelle il dit le destruire comme le Soleil
 la neige: demonstrent les larmes qu'il respendoit pour
 elle, dont il dit qu'amour le conduit au Laurier, qui à
 les branches de diamant, signifiant sa cruauté.

En la

En la cinquesme il dit qu'il deviendra plustost vicil,
 que de la voir vne fois pitoiable vers luy.
 En la sixiesme, qu'il ira tout le temps de sa vie plaig-
 nant, afin que s'il ne la peut faire auoir compassion
 de luy, il la face au moins auoir a iceux, qui liront
 ses souspirs & plaintes.
 Et dernièrement il conclut en la beauté de M. L. que
 ses tresses mises alentour de ses beaux yeux, sont plus
 belles que l'or, & les Topaces mises au Soleil.

SONNET XXIIII.

*Si ceste ame gentile en point pour deuant l'âge
 Partir vers l'autre vie, y se voiant citer
 Reçoit la haut l'honneur, ainsi que meriter
 On la voit, elle aura au ciel heureux partage.*

*Entre la tierce estoile & Mars s'ell' prend l'estage,
 Phœbus a sa clarté ne pourra resister:
 Car lors toute ame heureuse y viendra s'arrester,
 Pour l'accoster & voir vne si belle image.*

*Et s'elle s'arrestoit au quatriesme logis,
 Lors chacune des trois seroit moindre de pris,
 Car sa beauté tiendroît en renom la victoire.*

*Quant au cinquesme cercle, elle n'y restera,
 Mais en volant plus haut, ie croy qu'elle obtiendra
 Sur toute autre Planète & Iupiter la gloire.*

Il semble que le Poëte ait fait ce Sonnet, durant quelque dangereuse maladie de M. L. & voulant louer son ame, il dit que selon sa valeur & beauté elle sera receu au ciel: & puis dit, que si elle arreste entre la sphere de Mars, qui est la cinquiesme, commençant de la Lune, & la troisieme qui est Venus, qui sera la sphere du Soleil, le Soleil en deviendra moins beau, estant l'ame de M. L. plus belle; mais si elle s'arrestoit en aucune des autres trois spheres dessous le Soleil, estant chacune des trois moins belle qu'elle, icelle sphere ou ciel ne seroit plus appelé de la Lune, Mercure, ou Venus, mais de M. L. & on le diroit le ciel de Laura. Dont n'estant la sphere de Mars sa demeure, pour estre de nature fiere, il dit, qu'allant plus haut de sa splendeur toute autre estoile, avec Jupiter mesme sera vaincue.

SONNET XXV.

Tant plus que ie me sens voisin du iour dernier
Ordinairement bres par l'humaine misere,
Tant plus voy-je le temps (qui tout ce que i'espere
De luy rend sans effect) passer viste & legere,

Ie dis a mes discours nous n'auons grand mestier
De tant parler d'amour, car comme fraische & clere
Neige, nostre terrestre & dur faix se desire,
Et fond, & nous appreste au repos le sentier.

Car par là lessera la fragile apparence
Qui a causé en nous tant de vaine esperance,
Et quant & quant les ris, les pleurs, l'ire & la poeue.

Et apres clairement voirrons quel aduantage
Souuent autrui reçoit par vn douteux orage,
Et qu'en vain les souspirs lassent souuent le coeur,

Ls

Le Poëte parle à soy mesme & a ses penſées, & dit, s'en allant le temps, & s'approchant à la mort, fin de toutes les miſères, il ſeroit preſt de ne parler plus d'amour, d'autant que par la dite fin ſeroient auſſi finis tous ſoins & cures, dont il eſpere apres la mort auoir repos. Et quand l'ame ſerá partie du corps, on voit pour quelles friuoles l'homme ſe tourmente.

SONNET XXVI.

*Ia l'amoureuſe eſtoile eſclairoit l'Orient,
Et l'autre qui ſouloit remplir de ialouſie
Iunon, de ſa beauté & lumiere accomplie
Aux Septentrionaux fit part aboñdament.*

*La vieille eſtoit debout pour diligemment.
Filer, toute deçainte & dechaus l'endormie,
Flamme eueillant, & l'heure aux amants ennemie,
Qui les fait l'armoier, ſonnoit le partement.*

*Quand mon eſpoir conduit ia au bord de la roie
Se ioint au coeur, mais non par l'ordinaire voie,
Close par le ſommeil & la douce douleur,
De ſon eſtre premier, las, quelle difference?
Elle alors ſembloit dire, encor ſans eſperance
Tu n'es de voir ces yeux, pourquoy dõc perds tu coeur?*

Il eſcrit es huit vers de ce Sonnet l'apparoir du iour, & es fix, comment à l'heure de l'aube luy apparut M. L. qu'il appelle eſpoir, le confortant à eſtre de bonne volonté, & qu'il ne luy ſerá refusé de la voir. Aucuns diſent, qu'il eut vne telle viſion, quand M. L. eſtoit malade, & qu'elle luy confortoit, diſant, qu'il ne penſaſt quelle deuoit mourir, & diſent, quelle luy promit d'eſtre plus compaſſieuſe de luy, qu'elle n'auoit eſté du paſſé.

E

SON-

SONNET XXVII.

*Apollon s'encor regne en toy le beau desir,
Lequel ia t'enflammoit sur l'onde Theſſalixe:
Et ſi le temps paſſé permet qu'encor domine
Des blonds amiez cheueux en toy le ſouuenir.*

*Du pareſſeux geler, & du temps aſpre & fier,
Qui tant que ton viſage eſt taché, fait bruine:
Deſends la fueille ſainte, honorée & diuine,
Dont i eſtois englié, & tu fus le premier.*

*Et en vertu de celle eſperance amoureuſe,
Dont tu te ſouſtenois en ta vie facheuſe,
Purge l'air de froidure & du greſleux amas.*

*Lors pour voir noſtre dame aurons pleine fraîcheſſe,
Faiſant eſmerueller chacun ſur l'herbe aſiſe,
Et faiſant à ſoymeſme ombrage de ſes bras.*

Aiant le Poëte planté vn Laurier en memoire de M.
L. & craignant que par les froidures de l'huiuer il ne ſe
gaſtaſt, il prie Apollon, à ſcauoir le Soleil, pour l'a-
mour qu'il portoit à Laphne, qui ſe transformoit en
tel arbre, qu'il pouille garder tel Laurier de la vehemen-
ce de l'huiuer, car en eſtant deliuré, ils voirront à ſca-
uoir Apollon du ciel, & luy de la terre, le Laurier, qui
en figure humaine fut la dame d'Apollon, & a preſent
du Poëte, comment ſont accouſtumées les plantes
faire ombre avec leurs branches ſur les herbes, & à eux
meſmes, à ſcauoir à leur tronc.

SONNET XXVIII.

Je voy ſeul & penſif les champs plus eſgarez

Et

DES SONNETS.

*Et deserts mesurant d'une marche tardive,
 Et ie porte la veue a fuir ententive
 La terre, ou que les pieds humains sont figurez.
 Ie ne scay autre tour, afin que separez
 Les hommes soient de moy, & toute autre ame viue,
 Car en mes faits, desquels rien qu'un pleurer deriue,
 Les chauds traits que ie sens au coeur, sont declarez.
 Tant que d'or sen auant ie croy que les riuieres,
 Les montagnes & bois cognoissent les manieres
 De ma vie, & son but incognu á autrui.
 Toutefois ie ne scay chercher tant aspre voie
 Ny sauuage, qu'Amour tousiours ne me conuoie,
 Auec moy raisonnant, & moy auecque luy.*

Le Poëte dit par ce Sonnet, qui est assez facile, comment il est deuenu amateur de la solitude, & ennemi de la conuersation des hommes. Et que pourtant il cherche les deserts, lesquels auec les monts & fleues cognoissent la façon de sa vie, & dit en fin, que pourtāt Amour ne l'abandonne iamais.

SONNET XXIX.

*Si ie pensoy par mort extirper l'amoureuse
 Pensée, qui m'abat, i'eusse mis au tombeau
 Auec mes propres mains pieça ce grand fardeau,
 Et ces membres viuants de façon ennuieuse.
 Mais de plainte craignant tomber en plus pitieuse,
 Et d'une guerre en l'autre auec plus dur bourreau,
 Deça les pas (combien que sous un dur marteau)*

Las ie reste entre-deux, menant vie douteuse.

*Il seroit bien tost temps, que le cruel tendu
Cordon eut décoché son dernier trait aigu,
Qui, se baigner au sang d'autrui, a pour v'sance.*

*Et ie supplie l'Amour, & celle sourde mort,
Dont porter la couleur me fait mon triste sort,
Pourtant de m'appeller a soy n'a souuenance.*

Ce Sonnet est aussi facile, disant le Poëte le grand desir qu'il a de mourir, a quoy il eut trouué bien le moyen, s'il n'eut crainct la pire mort : pourtant il se tient entre deux, & il se plaint de la mort, dont par son malheur il porte la couleur.

CHANSON VIII.

Par vn filet si foible est soustenue

*Ma triste vie & sombre, que l'appui
D'autrui n'ayant dont ell soit secourue,*

Son cours, belas, sera bien tost fini,

*Veux que depuis la mauuaise retraite,
Que de mon bien doux & plaisant ie fis*

Vn seul espoir, cause que iusqu'à ceste

Heure deboat & vif encor ie suis :

Disant combien que de la veüe aimée

Privée sois, ne vueilles perdre espoir,

Mais maintien toy ame desconsolée,

Que scais si temps pourras meilleur auoir,

Et iours plus gais, & la chance meilleure?

Et si pourras rauoir le bien perdu?

Ce mien espoir m'a soustenu mainte heure,

Qui or me faut m'ayant trop d'ans deceu.

Le

DES SONNETS.

Le temps se passe, & les heures si prompts
 Sont à fournir le voiage, que temps
 Assez ie n'ay pour bien faire mes comptes,
 Et penser comme à la mort ie descends.
 Phoebus à peine vn rayon en voit faire
 En l'Orient, qu'à l'autre mont on voit
 Le reuenir de l'Orizon contraire,
 Aiant passé maint courbe, long endroit,
 Les vies sont si courtes, & debile
 Tant est le corps, telle est la pesanteur
 De nous mortels, que lors que la gentile
 Face, de moy par si grande longueur
 Distante, hélas, estre mon oeil m'atteste,
 Ioindre au desir les ailes ne pouuant,
 De mon confort vsté peu me reste,
 Ne scachant comme ainsi rester viuant.
 Je me contriste, en tous lieux & contrées,
 Ou ie ne voy les beaux mielez yeux,
 Porteurs des clez de mes douces pensées,
 Pendant le temps qu'il pleut ainsi aux Dieux,
 Et por me faire vn exil moins portable,
 Si ie m'asseois, si ie vay, si ie dors,
 Nulle autre chose à moy est agreable,
 Haïant ce tout, que i'ay veu des lors,
 Combien de monts, & combien de riuieres,
 Combien de mer avec maint cler ruisseau
 Me vont cachant icelles deux lumieres,
 Qui ainsi comme au midi vn air beau

Faisoient ma nuit, pour de la souuenance
 Plus me donner de peine & de douleur:
 Et tant que plus ma vie eut de plaifance,
 Or' me monstrier plus facheux mon malheur.
 Si d'en parler, helas, l'enuie ardante
 De mon desir croit, & se refreschit,
 Qui au iour mesme, auquel ma plus plaifante
 Part ie laissois en derriere, naquit:
 Et si l'amour par long oubli se passe,
 Qui me conduit à l'amorce & repas,
 Dont mon mal croit, & ma douleur s'amasse,
 Par taire vn roc, pourquoy ne suis-je pas?
 Et par dehors en vn cristal monstree,
 Ou en vn voirre encor ne fut iamais
 Si bien au vray autre couleur cachée:
 Que nos discours ne monstre plus assez,
 Et celle au cœur douceur fiere sans grace,
 Le plus qu'il peut porter dolent esprit.
 Par les yeux prompts tant à mouiller la face,
 Que qui les saoule, il cherche iour & nuit.
 Plaisir nouueau: que l'humaine ceruelle
 Souuentefois on voit ouuertement
 Aimer la chose estrangere & nouuelle,
 Qui porte en soy amas de pleurs plus grand.
 Et ie suis vn des amateurs des larmes,
 Et il appert que ie fais mon deuoir,
 Afin qu'aux jeux i'aye tant des alarmes
 De pleurs, que d'ueil on voit mon cœur auoir

Et

Et pour autant qu'à cela m'esperonne
 Le raisonner & parler des beaux yeux,
 Et que rien n'est qui plus fort m'epinçonne,
 Ou qui plus m'entre aux interieurs lieux:
 Je cours souuent, & souuent me remettre
 Je m'en voylà, ou le dueil sort plus fort.
 Et ioint au coeur puni chaque oeil puisse estre,
 Qui m'ont guide vers l'amoureux resort.

Les tresses d'or qui de beaucoup d'enuie
 Deuroient charger en son cours le Soleil,
 Et le regard de beaute non ouie
 Sèrain, ou fait Amour si chaud reueil:
 Que deuant temps il me rend mort & blesme.
 Et les beaux mots d'une accorte façon,
 Rares au monde & voire au Soleil mesme,
 Qui de soy m'ont ia fait vn courtois don,
 On m'a osté, & plustost ie pardonne
 Tout le dedain qui fait onc à moy fut:
 Que ie ferois, qu'il faut que i'abandonne
 Iceluy doux & angelique salut,
 Lequel souloit par volonte ardente
 Tant esueille à la vertu mon coeur,
 Qu'ont ie ne croy chose ouir suffisante.
 Pour m'aider, fors qu'à grossir ma douleur.

Et pour à l'aise encor m'es plaintes faire
 Les blanches mains & subtiles, les bras
 Beaux & gentils, & celle non vulgaire
 Sienne façon, siere ains amere pas,

Les doux desdains, humbles sous fiere mine,
 Et la tour haute en sens & en scauoir,
 La belle, ieune, & plaisante poitrine,
 Ces lieux Alps fiers ne me laissent voir.
 Et ie ne scay s'il faut que plus i' espere
 De voir icelle encor deuant ma mort;
 Car d'heure en heure en moy l'esperoir s'ingere,
 Et va croissant, & puis ne se tient fort:
 Mais retombant que voir celle, il m'assure,
 Ie ne doy plus qui honnore les cieux,
 Ou la courtoise honnesteté demeure,
 Et ou ie prie estre loge des Dieux.
 Or' nostre dame allant voir Chansonnette,
 Si tu la vois au plaisant & doux plain,
 Ie le croy bien qu'à cela tu t'arreste,
 Quelle donra à toy la belle main:
 Dont si longtain ie suis, mais ne la touche,
 Mais reuerete à pied tien ces propos,
 Que i'y seray tost, si tant d'heur me pousse.
 Ou nu esprit, ou bien en chair & os.

Il monstre en ceste chanson, que par l'eloignement
 de M. L. & ne pouuoir retourner vers elle, l'auoit tant
 de peine & douleur, qu'il en estoit à peu pres mort.
 Ce qu'il dit en la premiere & deuxiesme stâce, ou qu'il
 se plaint que l'esperoir de la reuoir, qui iusques alors le
 tenoit en vie, luy commence à faillir, ne pensant la plus
 voir deuant sa mort, considerant la bresueté du temps,
 qui s'enuole. Et par allusion il parle du filé de Parques
 lequel estoit tant diminué, que sans nouveau renfor-
 cement il estoit pour se rompre. En la troisieme il
 declare,

declare, pourquoy telle vie luy soit ennuyeuse, ce qui est pour estre priué du bel obiet de M. L. & par la pensée qui le tourmente, pensant combien de distance soit de luy a M. L. & par s'en souuenir par ceste triste vie, combien estoit allegre l'autre, quand il estoit iouissant de la belle veüe de la dame. En la quatriesme il fait trois demandes, la premiere, si raisonnant de M. L. se renouuelle & s'allume en luy le desir de retourner a la reuoir, pensant qu'il se deuoit estaindre. Et l'autre, si l'amour s'en va par long oubli d'estre longtain, qui le conduit a raisonner de M. L. & se souuenir d'elle. La troisieme est pourquoy en se taisant, il ne s'endurcit, comme vne pierre plustost, que par raisonner croire d'effacer le dueil, qu'il fait croistre. Puis il suit a dire, que si bien il fust deuenü comme vne pierre, nō moins pourtant seront cognues ses pensees, plus que ne fait le cristal ou le voirre cognoistre les couleurs cachees desous eux, les voiant a plein escrites en ses yeux. Puis il dit, combien luy plait le plaindre, & se plaint d'estre priué de pouuoir ouir & voir toutes les excellentes beautez & gestes de M. L. & d'ouir toutes les sages paroles. Puis il dit qu'ores il espere, tantost il se desespere de la voir iamais. Et pour le dernier il dit a la Chanson qu'elle voise vers elle, & qu'elle s'y presente reuerentement, luy assurant, qu'ou vif ou mort il la viendra bien tost voir.

SONNET XXX.

Or son oncques vn fleuve, ou estang, ou fossé,
 Ou la mer qui reçoit tout ruisseau & riuere,
 Ou vn mur, montagnette, ou rameau, ou barriere,
 Ou bruine mouillant les prez sous l'air muë:
 Ou autre empeschement ne m'ont tant offensé,
 Ny tout ce qui peut nuire a l'humaine lumiere,

Qu'un

*Qu'un voile qui cachant deux parfaits yeux derrière
Soy, semble dire apprens viure non caressé,*

*Et ce leur abbaïser qui toute ma liesse
Consumme, ou par orgueil, ou par humble simplesse
Du monde, auant le temps me fairs à déplacer.*

*Et d'une blanche main encor te me lamente,
Qui pour me faire ennui tousiours tresdiligente
Contre mes yeux s'est mise ainsi qu'un gros rocher.*

Le Poëte enuoie ce Sonnet à son ami Orson, se plaignant non tant de tout autre grand empeschement, que du voile de M. L. & de sa belle main, laquelle il dit tousiours estre pröpte pour luy faire ennui, & de luy empeschier la veüe de ses beaux yeux, de l'abbaïser desquels il se plaint aussi, disant, que par la il passera de ce monde deuant le temps.

SONNET XXXI.

*Des beaux yeux le rencontre & assaut ie crains tãt
Ou Amour & ma mort ensemble ont residence,
Que i' imite l'enfant lequel fuiant deuançe
La verge, & ie m'en vay passé long temps fuiant.*

*Mais vn lieu ne sera si haut d'or' en auant
Ny facheux, ou qu'au moins mon vouloir ne m'auãce,
Pour ne trouuer tousiours ce que mes sens offense
Pour coustume plus froid, qu'un marbre me laissant.*

*Si donc tard ie me suis tourné pour voir ta face,
Pour ne m'auoisiner à te qui mon bien trace,
On peut par auenture excuser tel faillir,*

*Puis le retour illec ou l'homme vit en crainte,
Et le coeur auquel i'ay la peur rendue estainte,
Ont esté de ma foy vn gage non leger.*

Passant

DES SONNETS.

79

Passant M. L. par vn lieu ou estoit Petrarque, ne s'estant bien tost tourné vers elle, il s'excuse par ce Sonnet, disant, que la cause en estoit la pœur qu'il auoit de regarder ses beaux yeux, lesquels pouuoient tant en luy qu'ils le faisoient trembler, dont par crainte il s'en fuyoit d'iceux, comme l'enfant de la verge: dont pour l'aduenir il n'y aura lieu si difficile, vers ou qu'il ne s'en fuie, pour ne récontrer ce qui le ruine. Par ou il cōclud qu'il est digne d'excuse; & s'il s'est tard tourné vers elle, qu'il l'a fait pour fuit la mort.

SONNET XXXII.

*Si Amour ou la mort ne font quelque detour
A la toile, que i'ay commencée or nouvelle,
Et si de la glus forte aussi ie me demesle,
Entretant que ie mets l'un vray & l'autre au iour,
Ie fairay d'auenture oeuvre de si bon iour,
Entre l'ancien stile & cil' qu'or nous modelle
Nostre âge, que le bruit (craintif ie le reueils)
Será oui à Rome, & illec alentour.*

*Mais il me faut vn peu pour par faire l'ouurage
De ces filets benoits, & du saint equipage,
Dont mon bien aimé pere estoit tant adressé.*

*Pourquoy as tu vers moy la main tant endormie,
Contraire à ta coustume, ouure' la ie t'en prie,
Et en voirras isir ouurage bien troussé.*

Le Poète-escrit, qu'il estoit pour escrire vne oeuvre telle, qu'on en parlera par tout; mais pour la conduire, qu'il luy faut des oeuvres de S. Augustin, & il l'enhor-te, afin qu'il luy les preste, se plaignant que iusques à present il ayt esté tant auare enuers luy, de ne les luy auoir concedé

SON

I. PARTIE
SONNET XXXIII.

Quand de son propre lieu le bel arbre se mue,
Qui a d'Appollon fut aimé en corps humain:
Vulcan sousspire & sue au travail de la main,
Pour faire à Jupiter ses traits à pointe aigue.

Qui mande or le tonnerre, or pluie, or neige drue
Sans honorer Casar plus que Ianus hautain,
La terre pleure, estant Phoebus d'elle longtain,
Pour voir sa chere amie absente de sa veüe.

Alors reprennent coeur Saturne & Mars, selon
Aussi bien l'un que l'autre, & l'armé Orion
Aux tristes mariniers rompt gouvernail & poupe.

Eole tout troublé fait à Neptun sentir,
Et à Iunon, & nous le regrette partir
Du beau front attendu de l'angelique troupe.

Estant partie M. L. du lieu de sa demeure, pour aller
ailleurs, il aduint qu'apres son partement, en son pais
d'ou elle estoit partie, il commençoit a pleuvoir, ton-
ner & esclairer, faisant grande tempeste en l'air, dont
le Poëte feint l'absence de M. L. auoir esté cause: laquel
le estant partie de son lieu ordinaire, subitement le ciel
mōstroir signe de dueil; & aussi l'air & la terre, & tou-
tes les mauuaises estoiles & tempestueuses prenoient
force & vigueur.

SONNET XXXIIII.

Mais puis que le doux ris humblement moderé
Nous laisse derechef voir sa beauté nouvelle,
Le plus vieil ferrurier de Sicile bourelle
En vain ses bras rompus sur l'enclume acéré.

Car Iupin a mis bas tous ses traits au souffré

DES SONNETS.

Montgibel accoustrez d'une trempe cruelle,
 Semblant qu'aussi sa soeur encor se renouvelle
 Peu à peu par Phoebus, & son beau front doré.

Du costé d'Occident sourd un doux benéfice
 Du vent, qui rend la mer seure sans artifice,
 Et par mi l'herbe cueille en chaque pré les fleurs.

Les astres ennuieux abandonnent la place
 Espars de tous costez par l'amoureuse face,
 Qui a ia fait des yeux couler beaucoup de pleurs.

Ainsi que par le partement de M. L. s'emouuent
 des grandes tempestes, ainsi par son retour le ciel, l'air
 & la terre se montrent allegres & ioieux, s'enfuiants
 les mauuaises estoiles & vêts furieux, & soufflant dou-
 cement le doux zephire.

SONNET XXXV.

Ia le fils de Latone auoit monstré sa face
 Neuffois ça bas à nous du supreme sommier.
 Pour celle qui en vain luy a meu maint sousspir,
 Dont un autre à present à tel pres tient la place,
 Mais puis que las au lieu là ou qu'elle se cache,
 Cherchant & pres & loin il ne peut paruenir,
 Il nous monstre combien est grand le déplaisir
 De cil' qui perd le bien, auquel ie trouue grace.

Et separé ainsi étant triste & faché,
 Il ne vit retourner l'oeil qui sera haucé
 Par moy, en mille escrits s'Atropos me l'endure.

Et luy mesmes estoit changé par la pitié
 Si fort, que ses beaux yeux larmoioient en partié,
 Mais l'air tenoit tousiours sa premiere parure.

Il do-

Il demonstre par ce Sonnet, que M. L. auoit esté neuf iours sans se laisser voir, ou pour auoir demeuré a la maison, ou pour estre partie ailleurs, d'oïl il dit, que le Soleil en pleuroit, d'autant qu'il auoit pleu quelque peu, & que l'air troublé demeuroid au mesme estat, dequel se traite au Sonnet precedent, qui parle de son partement.

SONNET XXXVI.

*Cil qui en Thessalie auoit tant prompte & telle
La main, du sang ciuil qu'elle auoit la couleur,
Plaignoit l'occis mari de sa fille en douleur,
Voiant sa teste morte affirmer la nouuelle.*

*Le berger qui rompoit le front & la ceruelle
De Golie, plaignoit son mort fils rebelleur,
Et ouït de Saul la mort avec aigreur,
Dont encor le fier mont à cause de querelle.*

*Mais vous à qui pitié changer couleur ne fait
Iamais, & qui auez le bouclier tousiours prest
Contre la fiesche & l'arc d'amour, en vain qui tire.*

*Ne voiez en gehenne a mille morts tendu,
Sans que descendre larme onc seule vne on ait veu
De vos beaux yeux, mais bien dedain courroux, & ire.*

Petrarque veut demonstrier icy, que M. L. est plus cruelle qu'aucun personne, avec l'exemple du contraire, alleguant l'exemple de Cæsar & de Dauid, qui auoient pitié de leurs ennemis & persecuteurs; mais elle se monstroït plus fiere & cruelle contre luy, iamais n'ayant pitié de ses afflictions. Cæsar plenroit sur la mort de Pompée, & Dauid de Saul, & Absalon son rebelle fils.

SON-

SONNET XXXVII.

Mon aduersaire auquel tes yeux de Chyterée,
 Et du ciel honnores tu soulois admirer,
 Auec non ses beautez te vient enamourer,
 Qui passent en douceur toute humaine pensée,
 Dame tu m'as chassé par luy si conseillée
 Du doux logis, duquel ie pensoy m'emparer.
 O miserable exil: combien que demeurer
 Ie ne meritaſe, ou que ſeule es retirée.

Mais ſi i'y fus lié d'un fort noeud & eſtroit,
 Le miroer pour celà à mon dam ne deuoit
 A tant plaire a toy-mesme aſpre te faire & fier.

Certess'il te ſouuient de Narcisse, & ſa fin,
 Son cours & ceſtuy-cy tendent a vn deſtin,
 Combien qu'à telle fleur l'herbe eſt trop minuiere.

Il ſe plaint icy du miroër de M. L. l'appellant ſon ad-
 uerſaire, d'autant que regardant en iceluy, elle s'eſtoit
 enamourée non de la beauté du miroër, mais de ſes
 propres yeux, & tellemēt qu'elle ne ſe ſoucioit plus de
 luy, l'ayant par le conſeil dudit miroër chassé enuoie,
 enamourée de ſoy-mesme. Puis il dit, que pour ce qu'il
 eſtoit arreſté & lié au cœur d'elle, que pourtant le mi-
 roër ne la deuoit faire fier & ſuperbe par plaire à ſoy-
 meſme. Et auec la fable de Narcisse il l'eſpouuante, &
 l'admoneste de ſe garder de pexir, comme luy en plai-
 ſant trop a ſoy-mesmes.

SON-

SONNET XXXVIII.

L'or, les perles, la fleur, tant vermeille que blanche
 En huiuer qui deuoient se passer & secher,
 Me viennent comme vn Philtre aigrement attacher,
 Dont au coeur & aux flancs i'en ay l'experience.

Par ou mes iours viendront par pleurs en decadence,
 Car on voit peu de fois grand dueil l'âge auancer.
 Mais aux miroërs ie me doy plus facher,
 Lesquels tu as lassé à voir ton excellence.

Ceux cy à mon Seigneur, qui pour moy te prioit,
 Imposèrent silence, & lors il se taisoit,
 Voiant ta volonté en toy estre finie.

Ceux cy au lac d'abisme ont esté preparez,
 Et d'eternel oubli par apres coulorez,
 Dont sa source a le coup, lequel m'oste la vie.

Le Poëte se plaint en ce Sonnet, premierent des gail-
 lards ornemets de M.L. qui à son dam la faisoient plus
 belle, & luy caufoient plus d'amour, & plus de danger
 de sa mort : mais plus encore il se plaint des miroërs
 lassez par ses regards, qui ont fait taire Amour son Sei-
 gneur, qui la prioit pour luy, & pour tant condemnât
 iceux miroërs il dit, qu'ils sont faits en l'Éser, & mouil-
 lez au fleuue Lete, pour faire à M.L. mettre toute chose
 en oubli, dont a sa source le coup, qui le fait mourir.

SONNET XXXIX.

Ie sentoy par dedans au coeur ia s'amoindrir
 Les esprits, dont la vie est par vous maintenue,
 Et naturellement depuis que s'euertue,
 Tout animal terrestre, à la mort guerre offrir.

Ie laisoy

DES SONNETS.

31

*Je laissoyle desir (qui or'est mien) courrir
Vn peu suiuant sa voye, à bien peu pres perdue:
Car iour & nuit il veut qu'illec droit ie m'erue,
Et ie le meine ailleurs maugré son requerir.*

*En fin il me conduit tardif avec vergogne
A reuoir les gais yeux, dont assez ie m'eloigne,
Gardant que ne leur vienne aucun ennui par moy.*

*Le viuray desormais vn temps, puis qu'a mon viure
Vn seul vostre regard autant de force liure,
Puis ma mort ensuiura s'au desir ie ne croy.*

Il demonstre icy, qu'il luy faut obeir à son desir, ce qui est d'estre là, ou qu'est M. L. car estant quelque temps sans la voir, & tentant de se retirer de l'entreprinse, il sentoit defaillir son cueur & ses esprits, qui prennent leur vie d'elle. Dont estant chose naturelle à tout animal de fuir la mort, il fut contraint de l'aller reuoir. Et portant dit il auoir donné la bride au desir luy donnant liberté de cheminer par la voie du plaisir, de laquelle il estoit quasi foruoie. Et ainsi il dit, que son desir l'a reconduit à reuoir ses yeux, de la veüe desquels il s'abstient, pour ne les facher. finalement il dit, que par telle veüe, par forme de recreation il viura quelque temps, & qu'il mourra toutes le fois, qu'il ne veut fuiure son desir.

SONNET XL.

*Si feu oncques par feu, ou par pluie riuiera
On n'a veul vn s'estaindre, & l'autre se secher,
Mais toujours l'vn pareil par l'autre s'auancer,*

F

32

Et l'vng contraire à l'autre à fois donner matiere.

Amour de nos discours qui la disspence entiere

As, & qui fais vne ame en deux corps reposer.

Pourquoy par grand vouloir en elle moins haucher

Fais tu les volonteZ par nouvelle maniere?

Par auenture ainsi que le Nil deuallant

D'en haut, fait les voisins sourds par bruit vehemēt.

Et que le Soleil nuit à qui trop le regarde,

Ainsi le grand desir qui ne s'accorde en soy.

Par l'obiet debridé se met en desarroy,

Et par vn trop picquer sa fuite se retarde.

Estant accoustumées deux choses semblables iointes ensemble accroistre, & augmenter la vertu, & de plus qu'une chose contraire iointe à une autre luy accroist la force, il se plaint avecque Amour, à qu'il s'arrestoit qu'une ame en deux corps, face en elle par trop vouloir les volonteZ moins puissantes. Et dit cela par auenture aduenir, d'autant que les choses trop excessiuelement grandes empeschēt les vertus sensuelles, donnant la comparaison du Nil, qui par le bruit qu'il fait, ou qu'il tombe, rend sourds les voisins d'y alentour, de maniere qu'ils n'oient chose aucune. Et comme le Soleil, qui par trop de clarté esblouit la veuë de celuy qui le regarde, disant auoir esté ainsi le desir, qu'il ne s'accorde avecque l'ame, comme celle qui n'est capable de si grand desir, dont il viēt perdant en son debridé obiet, qui est Amour. Et ainsi par trop desirer la chose desirée, il deuiet tardif, & insuffisant pour l'obtenir: Voulāt dire, que si son desir fut mesuré, & moins vehement, que plus tost il obtiendrait.

SON.

DES SONNETS.

85

SONNET XLI.

Pour t'auoir de mësöge au mieux que i' ay peusfaire
 Gardé, & ton honneur maintenir desiré,
 Je n'ay (o langue ingrate) esté remuneré
 Par toy d'honneur, mais bien par vergogne & colére.
 Car quand de ton secours i' ay au plus fort afaire
 Pour requerir merci, lors s'il vient profexé
 Par toy froide aucun mot, il est ou alteré,
 Ou comme d'un songeāt, qu'il vaudroit mieux le taire
 Et vous mes tristes pleurs, la ou ie voudroy seul
 Estre, toute la nuit, m'accompaignez de dueil,
 Puis fuir de ma paix ne vous semble estre honte.
 Et vous sousspirs si prompts à me causer douleur
 Et angoisse, sortez lors tardifs sans valeur,
 Ma venie seulement l'estat du coeur racompte.

Le Poëte estant deliberé de dire a M. L. quelle estoit sa vie, afin qu'il la fit auoir pitie de luy, il aduient, qu'ayant la commodité de le pouuoir faire, que la langue luy faisoit faute. Dont il se plaint en ce Sonnet de sa langue, larmes & sousspirs, les accusant de ne l'assister à son plus grand besoin, ce qu'assez facilement on entend par le Sonnet, concludant que seulement sa veue, & sa ce passe tesmoignoient, quel estoit son coeur.

CHANSON IX.

En la saison que le ciel rauissant
 Vers l'occident s'encline & vers la gent
 Nostre iour vole, ou on l'attend peut estre,
 Se voidant seule en lieu lointain champestre

F 2

La

La pelerine, & lasse & grande d'ans,
 A double pas elle trenche les champs,
 Et puis ainsi seule sans compagnie,
 Et sa iournée estre voiant finie,
 Alors confort receuoir elle vient
 D'un bref repos, dont plus ne luy souuient
 De tout l'ennui de la voie passée.
 Mais toute peine au iour par moy portée,
 S'augmente alors, hélas, quand le Soleil
 En se partant nous doit donner sommeil.
 Quand le Soleil son char brulant deplace,
 Pour retournant a la nuit faire place,
 D'ou des hauts monts la grande ombre descend:
 Le vigueron chice sa faux reprend,
 Et en accents & Alpestre langage
 De tout ennui son coeur il desengage:
 Et puis la table il ordonne & fournit
 De pauvres mets d'herbes, & commun fruit
 A celles glands du temps passé semblables,
 Que l'Vniuers fuisant nomme honorables.
 Mais que plaisir prenne celui qui veut,
 Car du plaisir encore mon coeur n'eut,
 Je ne diray, mais repos, vne heurette,
 Ny par le tour du ciel, ou de planete.
 Quand le berger voit les rais tendre au mid
 Du grand Planete, illec ou il se git,
 Et d'orient embrunir la contrée,
 En se leuant, la boulette vfitée

Il prend

DES SONNETS.

Il prend, les fons, l'herbe, & les saus laissant,
 Et fait bouger sa troupe doucement.
 Puis loin du peuple il se ferme & s'arreste
 En vne grotte, ou quelque maisonnette,
 Qu'illec il a des verdes fueilles fait:
 La sans souci a dormir il se met.
 He dur' Amour: mais tu plus lors me pousse
 Apres la voix & pas d'une farouche
 Et siere, helas, qui me blece & destruit,
 Celle laissant qui se cache & s'enfuit.
 Et le nocher en quelque basse place
 Close, le corps quand le Soleil se cache,
 Sur le dur bois met en vn gros manteau:
 Mais moy combien qu'il se plonge dans l'eau,
 Laisant au dos l'Hispaniol pasturage,
 Maroc, Grenade & l'Herculin ouurage,
 Et que repos recoiuent de leurs maux,
 L'homme & la femme, & tous les animaux
 De l'Vniuers, ie ne conduis a riue
 Ma facherie & peine tousiours viue,
 Et i'ay regret qu'a l'ennui chaque iour
 Adiousté, aiant quasi ia fait son tour
 Le dixiesme an, qui m'augmente ce viure:
 Et ie ne puis songer qui m'en deliure.
 Et comme vn peu parlant i'esteinds mon feu,
 Du soir ie voy les boeufs aians rompu
 Les champs, dissouls retourner a l'estable.
 Pourquoy uoy n'est le soupir ostable:

Et le dur ioug ? quand auray-ie mon tour ?
 Pourquoy si mols sont mes yeux nuit & iour ?
 Las, pauvre moy, quelle estoit ma pretente,
 Lors que premier ma veüe tant attente
 I'auoy, pour voir la sienne belle tant,
 Pour l'engrauer au lieu, imaginant
 D'ou ny par art, ny par aucune force
 On l'ostera iusqu'à ce que qui force,
 Et depart tout face, butin de moy :
 Et ie ne scay qu'encores d'elle ie croy.
 Si pour m'auoir par maint lieu & chemin
 Chanson, suyui au sortant qu'au matin,
 Es deuenue egale à ma nature,
 De te monstrer par tout tu n'auras cure,
 Et d'autrui los auras si peu de soin,
 Qu'il te sera assez de coin en coin.
 Aller pensant, comment le feu me trachte
 De ce vis roc, auquel tout ie me arreste.

Il demonstre en ceste chanson avec l'exemple des
 hommes & autres animaux, que sur la terre n'est estat
 pire que le sien, car tous ont la nuit quelque allegement
 de leur trauaux, & luy nuit & iour est en douleur &
 ennui : & il se sert bien à propos de l'exemple de la vieil
 le pelerine & du laboureur, du berger & des mariniers,
 & finalement par la comparaison des bœufs il mon-
 stre, qu'il est le plus malheureux de tous les ani-
 maux d'autant qu'iceux après qu'ils ont trauaillé tout
 le iour, sur le soir dessous retournent à leur repos,
 mais luy & de iour & de nuit demeure au trauail du
 ioug amoureux, & des souspirs & plaintes. En fin il
 dit

dit a sa chanson , d'autant qu'il auoit composée en
haste, & en lieux sauuages & solitaires, qu'elle demeu-
re aupres de luy, sans auoir soin destre louë des lecturs.

SONNET XLII.

*S'vn peu plus pres i'eusse eu mon oeil de celle torche
Qui le rend esbloui, quand de loin il la voit,
Comme icelle changer Thessalie voioit,
I'eusse eu vn changement de ma premiere escorce,
Et si me transformer en elle ie m'efforce,
En vain plus que ie suis (non que fruit ce me soit)
Tout pensif auioirdhuy, & ma face on veroit
Ainsi que la pierre est, qu'on n'entaille qu'a force.*

*Ou cōme vn beau blāc marbre, ou cōme vn diamāt
Par la poeur d'auenture, ou vn laspe apparent
D'estre en pris puis au chice & sot vulgaire nombre.*

*Et franc du ioug pesant & affre ie serois
Par lequel i'ay enuie au vieil las porte-poix,
Qui fait aux Mauritains par ses espaules ombre.*

Le Poëte explique icy certain cas amoureux luy ad-
uenu , lequel estoit , que voiant vn iour vu peu de loin
M. L. il commençoit à trembler de nouelle glace, tel-
lement que s'il eut approché vn peu plus, il se fust trās-
formé en vne autre forme , comme Thessalie la vit
changer en Laurier, prenant l'allusion de Daphne.

Et pourtant qu'il ne se pouuoit transformer en M. L.
plus qu'il n'estoit, (bien que cela ne luy vaut pour im-
petrer pitié d'elle) par la poeur qu'il sentoit en la regar-
dant, il se fust fait de pierre, ou de diamant, ou de Mar-
bre , ou de laspe , dont depuis il auroit esté en pris au
peuple sot & auare.

CHANSON X.

Non tant Diane a son amant plaisoit,
 Quand par hazard semblable toute nue
 En l'eau froide icelle estre il voioit:
 Que la bergere a moy alpestre & crue
 Lauant vn voile exquisément gaillard,
 Que le poil gay & blond, laure, il te cache:
 Tel qu'il me fit ore quand le ciel ard
 Tout tremblottant d'une amoureuse glace.

Il dit par ce madrigal, auoir veu vne villageoise l'annant en vn ruisseau vn gaillard voile, lequel il vouldroit qu'il couurist les cheueux de M. L. puis il se sert de la fable d'Acteon, qui se transformoit en Chers, trouuant ainsi hazard eusmēt Diane, cōme luy ceste villageoise

CHANSON XI.

Esprit gentil des membres la conduite
 Et guide, esquels en pelerin habite,
 Vn Seigneur sage, accort & valereux,
 Puis qu'a toy vient le Sceptre glorieux,
 Duquel tu peus Rome regir en maistre,
 Et les errants au vieil chemin remettre,
 Je parle à toy, en nul trouuant si haur
 Rais de vertu, dont le monde à defaut,
 Et ie ne voy vn honteux de son crime,
 Ce qui s'attend, ie ne scay, ou qu'estime
 Nostre Italie, au mal sans sentiment,
 Vieille & oisue & niche se monstrant,
 N'aurons pas vn qui eussillerà ceste?

Pour-

DES SONNETS.

59.

Pourquoy les mains n'ay-ie au poil de sa teste.

Du niche somme eueillée la voir

Par le deuoir d'homme ie n'ay espoir

D'un si dur poix, las, elle est oppressée:

Mais a tes bras non sans grand destinée,

Qui secourir peuuent fort ses ennuis:

Nostre chef Rome est à present commis,

Mets seulement es cheueux venerables

La main, paumant les tresses mal ioignables,

Tant que l'oisiue isse du fangeux lit,

Moy qui son mal lamente iour & nuit,

De mon espoir le plus en toy ie plante:

Car si la gent qui descendre se vante

De Mars, l'honneur propre doit prendre aux yeux,

Ie croytes iours auoir le don des cieux.

Les vieux ramparts lesquels aime & redoute

Le monde encor, quand du vieil temps la route

Il rememore & remet en propos,

Et les cercueils de tels serrants les os,

Qui ne seront sans renom & sans fame,

Si l'vniuers deuant ne se desfame,

Et tout celá qu'une ruine ceint

Par toy espere acquerir meilleur teint,

O tous deux grands, Scipions, quelle ioie?

Et Brute a toy? pourueü que chascun oie

Le bruit la bas de l'estat bien pourueü,

Et la nouuelle ai ant comment crois tû,

Qu'au ciel sera Fabrice vn content homme,

Et

II. PARTIE

Et dirâ belle encor seras ma Rome,
 Et si le ciel a soin des bas exploits
 Tout esprit prie illec. estant bourgeois,
 Aiant le corps abandonné en terre
 A toy pour fin de La ciuile guerre,
 Parqui le peuple est si mal assuré,
 Dont leur chemin à leur toits est serré
 La si deuots, mais comme vne tanniere
 Or de loger les meurtriers coustumiere,
 Et seulement la porte est close aux bons,
 Et toute fraude on traite & trahisons
 Sur les autels pres des statues nues,
 O trein diuers des offerandes fenes,
 Ny sans la cloche on ne sonne l'assaut,
 La a l'honneur de Dieu leuée en haut.
 Les dames, las, aiant l'oeil frais des larmes,
 Le ieusne peuple & le vieil las sans armes,
 Haïant soy-mesme & les ans trop courants,
 Les freres noirs, les meslez, & les blancs,
 Et l'autre troupe a toy foible & lasée
 Avec la gent miserable estonnée,
 Crient Seigneur secours & aide nouz:
 En te monstrant leur mille & mille coups,
 Lesquels rendroient Hannibal pitoiable:
 Et si tu vois l'eglise d'un oeil stable,
 Or toute en feu pour le peu qu'esteindras
 D'iceluy, paix en leurs vouldirs mettras,
 Esquels la flamme or'est si manifeste,

Dont

DES SONNETS.

91.

Dont los auras en la sale celeste:
 Ours & Lions, Loups, Aigles & Serpents
 S'en vont souuent a leur dam molestants
 Vne de marbre excellente collonne:
 De ceux la pleint la dame noble & bonne,
 Et que tu trace, elle veut, de leurs fons
 (Ne fleurissans iamais) les faux iertons.
 L'année or' est ia mille fois passée,
 Que de grands coeurs elle estoit delaisée,
 Qui l'auoient mis au lieu ou qu'elle estoit.
 He neuue gent, superbe outre tout droit,
 Irreuerente a telle & si grand' merc:
 Toy le mari, & ensemble le pere,
 Toute assistance elle attend de ta main,
 Car le saint pere ailleurs a son dessein:
 Les hauts desseins peu secours de fortune
 Iniurieuse amour chose est commune
 Aux faits gaillards accordant mal ou pas.
 Or' nettoiant par ou tu viens le pas,
 Qu'autre maint mal ie luy passe elle cause,
 Qu'au moins icy son vieil troin elle pause.
 Mais tant qu'au monde auoir memoire on peut,
 Chemin ouuert onc mortel homme n'eut,
 Comme as d'auoir nom d'eternelle vie.
 Pouuant leuer la chéfue monarchie
 (Si bien i'aduse) entierement debout
 Quelle a toy gloire ouir dire par tout
 Autres l'aidoient en sa force & ieunesse.

Cestuy

*Cestuy de mort la sauue en sa vieillesse.
 Desus le mont Tarpée vn Cheualier
 Chanson voirras plus qu'au particulier
 D'autrui pensant, que l'Italie honnore:
 Et dy luy vn qui ne t'a veu encore,
 Si non ainsi qu'on aime par rapport,
 Dit, que sans fin pour merci & confort
 Rome aiant mols & frais par facherie,
 Et dueil les yeux, des monts tous sept te prie.*

L'opinion commune est, que le Poëte escriuoit ceste chanson au Seigne ur Nicolas Renzo bourgeois de Rome, lequel desireux de deliurer sa patrie, estant la court Romaine en A uignon, print le Capitole, & enchassoit tous les lieutenants, qui y estoient pour le Pape; par laquelle nouuelle toute l'Italie print bon espoir d'ainsi se deliurer des Barbares. Et en la premiere stance Petrarque parle a l'esprit d'iceluy, plaignât que l'Italie ne semble cognoistre son mal, pourtant il dit, puis qu'elle par soy ne se schait aider, aides la tu, n'y estât au tre qui ait tant de vertu. En la deuxiesme il dit, que Rome n'est point esueillable de son somne, mais que par destin elle est venue sous son gouvernement, pour estre par ses mains tirée de la fange, a scauoir de la seruitud. En la troisieme il continue à louer ledit Seigneur, & l'animer par diuerfes belles allegations des hōmes illustres du vieil temps. En la quatriesme il dit, que les ames du ciel, si la en haut on a soin de nous, le prioient qu'il vueille mettre fin aux guerres ciuiles de Rome. En la cinquesme il compte que toutes personnes inhabiles pour porter les armes, luy requeroient secours, & il adioute, s'il considere l'Eglise de Dieu, quel bien qu'il faira a estaindre les estincelles de tresgrands maux:

apres

DES SONNETS.

8

après il compte tous les puissants contraires à la tranquillité, & à ses Colounois, dont il dit, que Rome se plaint qui l'appelloit pour extirper les mauuaises plantes, adioustant que ia mille ans estoient passez, qu'en Rome failloient les ames pelerines des excelléts hommes, qui l'auoient mis en la hauteur, ou que ia elle fut: Puis il accuse la nouuelle gent de superbité & irreuerence enuers vne telle mere. Par ou il conclud, que de luy, comme mari ou pere, s'attend le secours, estant le chef Pere, à scauoir le Pape, empesché ailleurs. Puis il dit, que la fortune ordinairement contraire aux grâds desseins, luy estoit fauorable; par ou qu'il deuoit tant plus poursuiure son entreprinse, & s'acquiescer vn nom eternal, & renoueller la Seignorie Romeine: & que d'autant plus grande seroit sa gloire, qu'il aideroit sa patrie en sa vieillesse estant foible & debile. Au dernier enuoiant sa chanson audit Seigneur Nicolas, tourné vers elle, il dit, qu'elle voirra à Rome, (ou qu'elle ira) vn cheualier, que toute l'Italie honnore, pensant plus à autrui, qu'à soy-mesmes; à laquelle il en charge qu'elle dise, qu'un qui ne l'a iamais veu (à scauoir luy Petrarque) si non par bruit, luy faisoit dire, que Rome toute espleurée luy prioit merci.

CHANSON XII.

*D'autant qu'au front portoit la pelerine
D'amour la marque, elle esmeut mon coeur vain:
Qui la iugeoit d'honneur plus qu'autre digne.
Et la suivant par l'herbage a verd seing.
Dire i'ouy tout haut d'un lieu lointain,
Tu perds au boi tant de pas quel dommage?
Lors tout pensif tout par tout regardant.
Ie m'arrestoy sous vn hestieux ombrage:*

Et moi

*Et mon voyage assez mal seur voyant
Près du midi ie sy du retournant,*

Il demōstre en ce Madrigal, comment il s'enamou-
roit, & dit, p'ourtant qu'une pelerine, entendant M. L.
portoit la marque d'amour, & monstroït au visage de
estre amoureuse, son coeur s'eueut à l'aimer, & à la
suiure, quand il sentoyt vne voix, à scauoir le remors
de la raison, qui luy dit, que cela estoit vn perdre de ses
pas : c'est le temps, par ou il se retiroit à la solitude &
contemplation : ce qu'il entend par s'estre retiré sous
vne Fau. Et en ceste contemplacion il cognut, combié
estoit dengerieux le voyage qu'il faisoit par le bois de
ce monde.

CHANSON XIII.

*Le feu qui fut estaint à mon aduis
Par le froid tamps, & l'âge plus rassis,
Flamme & martyre en l'ame renouuelle.
Et je voy bien les estincellants traits
Avoir esté couuerts, esteints iamais:
Et que l'abus second, ie crains, n'excelle,
Par mes pleurs mille & mille la douleur
Doit par les yeux se distiller du coeur,
Ayant à soy l'estoffe & l'estincelle.
Non quelle ell' fut, mais croistre elle apparoit,
Quel feu estaint & amorti n'auroit
L'eau en mes yeux tristes continuelle?
Amour (combien que tard i'entends mon sort)
Soigne, entre deux contraires, de ma mort,
Et rets diuers il me tend peste-meste.*

Cal

*Car quand i'espere auoir plus le coeur hors,
Il me renglue au beau front plus alors.*

Il dit, quād il pensoit par le temps de son plus meur
âge, que son feu d'amour fut esteint, que lors se renom
uelloit la flamme & le martire, dont il dit, qu'il voit,
qu'il estoit couuert non estaint : & qu'il craint que le
erreur seconde sera pire que la premiere, disant que par
larmes il deuoit se decharger dela douleur desd̄ coeur.
Et puis croissant son deuil il demande, quel feu n'au
roit point esté par ses larmes estaint, disant qu'amour
voulloit, qu'il se consumast entre deux cōtraires, & sca
uoit entre l'eau de ses larmes, & l'ardāt feu d'amour,
& qu'il luy tend tellement des attrappes, que quand il
pense se defaire de l'amour, alors plus il s'en enuolppe

SONNET XLIII.

*Si les heures comptant avecque volonté
Aueugle, qui destruit le coeur, ie ne m'abuse:
Ce pendant que ie parle à present le temps s'vse.
Qui me fut par promesse & saueur arresté.*

*Et quelle ombre a en soy si dure cruauté,
Qui la semence preste à porter rend confuse?
Quel monstre en mon estable aux brebis fait la ruse?
Quel mur entre la main & l'espy est posté?*

*Helas, ie ne le scay, mais ie puis bien comprendre.
Qu'amour pour plus facheuse & malplaisante rendre
Ma vie, m'a repeu d'un espoir tant ioyeux,*

*Et de ce que i'ay leu, la memoire me monstre,
Que l'homme auant le iour de la derniere monstre
Fatale, ne peut estre appelé bien heureux.*

Le

Le Poëte monstre icy, que M. L. luy auoit donné quelque espoir d'auoir pitié de luy, comme de se trouuer en quelque lieu auprès de luy: ce que ne luy aduint; dont par similitude des trois empeschemens susdits, il demande, quelle soit la chose qui luy empesche vn si desiré bien, disant, depuis qu'amour pour agrandir sa douleur luy auoit fait tel espoir. Et depuis voiant sa pensée fallie, il dit qu'il se souuenoit du dire de Solon, que nully doit estre dit heureux deuant sa mort.

SONNET XLIII.

*Mes aduentures sont tardiuës à venir,
L'espoir est incertain, & le desir s'augmente:
L'attendre me deplait, le laisser me tormenté,
Puis le tygre au partir elles vont preuenir.*

*La neige tiede & noire on voirrà deuenir,
La mer seche, & monter les poissons sur la pente
Alpine, & Phoebus prendra, ou qu'il sourd, sa descète,
Et l'Euphrate & le Tigre à la source s'vnir.*

*Deuant que me soit paix, ou la treue accordée,
Ou que Laure ou amour changent l'accoustumée
Façon, qui a tort sont pour me nuire d'accord.*

*Et si i'ay aucun miel tant de fiel, y fait suite,
Que le goust par dedain a l'instant prend la suite
De leurs graces, ie n'ay iamais autre confort.*

Il se plaint icy, que ses bônes aduentures sont tardiuës à venir, & vistes pour partir: & môstre par aucunes choses impossibles, qu'il n'aurá iamais paix ou treues, & qu'amour & M. L. ne changerôt iamais leurs coustumes: & s'il à quelque bien parfois, il y va tant d'amertume, ioint qu'il n'a point le gout pour le sentir.

SON-

SONNET XLV.

*Fay reposer la iouë à plaindre la lasée
 Sur l'vn, mon cher Seigneur, & d'or en auant soit
 Plus de toy-mesme auare, au cruel descourtois,
 Qui paint d'vn pâle teint la troupe a luy vouée.
 De ta main gauche soit avec l'autre serrée,
 La rue ouuerte aux lacs à decevoir courtois,
 Qui l'Aougt & le Ianuier te font sembler vn mois,
 Car à nous le temps saut pour vne longue allée.*

*Et boy avec le tiers d'vne herbe la liqueur,
 Qui purge tout discours martirisant le coeur,
 Qui est douce à la fin, or qu'au premier amere.*

*Ou le plaisir se garde, ordonne place à moy
 Telle, que de douter Charon ie n'aye esmoy,
 Si de superbité n'a tache ma prière.*

Les expositions de ce Sonnet sont diuerses, & or
 qu'on ne peut par icelles estre dut out satisfait, il ne se-
 ra que bon d'alleguer icy les plus vray semblables, les-
 quelles sont que le Poëte escrinoit à quelque ami, qui
 luy auoit demandé remede aux choses d'amour. Dont
 comme les medecins sont accoustuméz de sauuer le
 malade avec trois medecins, c'est avec le repos, la diete
 & les medecines. Ainsi avec ce Sonnet il luy donne
 trois medecines contre l'amour, parlant metaphori-
 quement. premierement le repos, le confortant, qu'il
 mette son esprit en paix, & qu'il se garde de ce qui luy
 donne ennui, c'est d'amour, apres qu'il serre le chemin
 à l'occasion de son mal, c'est aux regards & pensées
 amoureuses. Apres qu'avec quelque suc d'herbes il
 purge son mal, lequel suc pourra estre le remors de la

conscience, qui le pourroit retirer de telles passions & vains soucis: & en fin il le prie, qu'il ayt tousiours souuenance de luy.

CHANSON XIII.

Or qu'en m'ostant ce dont i'eul le motif
Premier d'aimer, faute d'autrui n'opresse,
Mon vouloir n'est pourtant moins ferme & vis,
Amour cachoit ses rets entre la tresse
Dorée, dont il me print & lioit,
Et des beaux yeux il meut la froide glace,
Qui iusqu'au coeur penetrer me venoit,
D'une splendeur si viste, y prenant place,
Que d'y penser tant seulement encor
L'ame de soy tout autre vouloir pousse.
Puis i'ay perdu des plaisants cheueux d'or,
La veüe, hélas, confortatiue & douce,
Et de deux yeux honnestes en beauté
Le rais fuiant toute ma vie emmeine:
Mais au bien mort voiant estre acquesté
L'honneur, pour mort ie ne veux ny pour peine,
Qu'Amour d'un noeud si gentil me dechainé.

Il se plaint en ce Madrigal, qu'il ne peut voir les beaux yeux & beaux cheueux de M. L. disant, que cōbien il ne les peut voir, il ne peut pourtant, estre sans les aimer. Puis il suit, comment il s'en amoueroit, & que luy fut prinse la veüe d'iceux yeux & cheueux, mais non obstant ce, qu'il ne vouloit estre sans les aimer.

SON.

SONNET XLVI.

L'arbre gentil, que j'ay fort aimé mainte année,
 Quand à ses beaux rameaux ie n'estois en dedain,
 De mon debile engin fut fleurir le dessein
 Par son ombre, & ma force entre ennui fut haucée.

Puis quand ne me doutant de telle demenée
 Il deuint d'un doux bois cruel & inhumain,
 Je changeoy mes discours tous sur vn autre trein,
 Tousiours comptant leurs maux d'une voix contristée.

Que pourra dire cil' qui sousspire d'Amour,
 S'il eut par esperance attendu vn bon tour
 Par ma rime nouuelle, & qu'il la perd par ceste.

De Iupiter luy soit la faueur prinse, & l'heur
 De seruir au Poëte, & Phœbus en fureur
 Destruise sa verdeur, ainsi qu'une tempeste.

Le Poëte monstre icy par le gentil arbre, que cependant que M. L. se luy monstroit fauorable, qu'il escriuoit assez des choses plaifantes & belles : mais depuis qu'elle se luy monstroit cruelle, il ne pouuoit parler si non de son dam & mal: comme l'arbre, qui cependant qu'il est verd, fait douce ombre à celuy qui est desous luy; mais quand il est deuenu sec, il n'apporte aucun plaisir.

SONNET XLVII.

Le iour, le mois, & l'an, le temps & la saison,
 Aussi l'heure & le point soient benoits & la place,
 Avec le beau país, ou ie receu l'attache
 De deux beaux jeux, qui m'ont lié d'un fort chaisnon.
 Benoitte la premiere & douce passion,

G 2

Que



Que i'eu' pour a l'Amour me ioindre, & tant se face
Des flesches & de l'arc, dont ie sens l'efficace,
Et des plaies dont va iusqu' au coeur l'esguillon.

Benoites soient les voix, que i' ay par resonnance
Viue, nommant madame espars en abondance:
Et benoits les souspirs, les pleurs, & le desir.

Et les papiers esquels i' ay fait sa renommée
Viure, encor soient benoits auecque ma pensée,
Qui seule estant à elle en autre n'a plaisir.

Aiant eu le Poète quelque fauorable salutacion ou
regard de M.L. il fit ce Sonnet, beniant toutes les choses
qui y entreuindrent.

SONNET XLVIII.

Après auoir perdu (O Dieu) tant de iournées,
Après auoir les nuits vainement consumées
Auec ce fier desir en mon coeur allumé:
Voiant, las, a mon dam si propres les menées:

Par ta grace & clarté fay tendre mes pensées
Au change d'autre vie, & but plus estimé,
Tant que mon aduersaire ait sans profit semé
La zisanie, & rends ses attrappes frustrées.

De l'onfiesme an or' fay vn change (mon Seigneur)
Que i'ay suivi la loy du ioug plein de rigueur:
Lequel, les plus subiects lié à plus dure corde.

De mon irauail indigne ayez compassion,
Et guide à meilleur liau ma veine intention.
Fay qu' elle, que tu fus huy en croix, se recorde.

Ce

Ce Sonnet fut fait du Poëte en vn vendredi saint,
onze ans apres qu'il s'estoit enamouré : auquel il dit
qu'il s'est aperceu de son erreur , priant Dieu qu'il le
vueille tirer a meilleure vie , afin qu'Amour son aduer-
saire luy puisse en vein auoir mis des embusches pour
le faire enamourer.

CHANSON XV.

*Tournant mes yeux vers ma neuue copleur
Qui fait aux gens de ma mort souuenance;
Pitié t'esmeut, dont saluant, mon coeur
Par façon douce as tenu en essence
De tes beaux yeux, ie confesse estre vn don
Qui m'accompagne encor la foible vie,
Et de ta voix angelique de son.
Et qu'au ie suis, eux m'ont mis, ie ne nie,
Car ainsi comme esueille vn paresseux
Cheual la verge, eux mon ame pesante;
Dame, en la main tu as toutes les deux
Clez de mon coeur, & bien ie m'en contente
Prompt de cingler en mer à chaque vent,
Car doux honneur m'est tout de toy venant.*

Le Poëte monstre en ceste ballade, que M. L. le ren-
contrant, & le voiant pâle; & comme vne mort par
ses ennuis, meüe de compassion le saluoit gracieuse-
ment : laquelle salutation il dit luy auoir sauué la vie;
pourtant il afferme que des yeux qui le regardoient, &
de la voix qui le saluoit, il recognoissoit la vie, en la-
quelle il se trouuoit, disant en fin, que la vie & la mort
estoyent en la main de M. L.

I. PARTIE
SONNET XLIX.

*Si par signes troublez, onc il te fut possible,
Ou par caler les yeux, ou le chef bas porter,
Ou par scauoir plus qu' autre à fuir t' apprestier,
Et aux honnestes pleurs te monstrecr inuincible.*

*Te sequestrer, ou bien par autre art compatible
Du coeur, ou inainte branche Amour ne fait qu' enter
Du beau laurier premier, ie voudrois arrester
Ceste estre raison iuste à tor dedain terrible.*

*Qu' il semble estre indecè qu' en vn tout sec terroir
Soit la plante gentile, & portant d' vn vouloir
Naturellement gay, la place elle delaisse.*

*Mais puis que ton destin ne te permet loger
Autre part, porte soin au moins de t' aliger,
Pour n' y estre tousiours contre coeur sans liesse.*

Il parle par ce Sonnet a M. L. monstrent qu'il est impossible qu'elle puisse sortir de s^{on} esprit, quoy qu'elle face pour luy en donner occasion. & que si vne gentile plante, à scauoir le Laurier, n'est bien plantée en vn sec terroir, c'est M. L. au coeur de Petrarque, elle ne se doit pourrant le dedaigner, puis que son destin ne vent, qu'elle soit aimée d'vn plus grand engin, qui plus que luy la rende celebre, comme auroit esté ou Vergile, ou Homere, ou quelque Poète renommé: & il luy conseille de se contenter de sa fortune, & qu'elle ne porte tousiours telle haine vers luy, se contentant de ce que veut sa destinée.

SONNET L.

*Au premier iour, hélas, comment ie fu peu sage,
Lors que du coup d' Amour ie sentoy la roideur:*

Qui

*Qui apres peu à peu s'est fait du tout Seigneur
De ma vie, montant sur le supreme estage.*

*Que l'èffect de sa lime eut peu faire dommage,
Croire ie ne pouuois à la force & valeur
En vn seul point d'un dur & tant robuste coeur,
Mais qui tient plus de soy, qu'il n'est à tel partage.*

*Toute defense vient d'or en auant trop tard,
Sauf de voir si Amour prend peu ou prou regard,
De donner apostille a l'humaine requeste.*

*Ie ne pri ia scachant que se seroit en vain,
Qu'il ne soit a brusler mon coeur tant inhumain,
Mais que participante au feu soit encor ceste,*

Le Poëte se plaint par ce Sonnet, qu'au commencement de ses amours il n'a esté plus aduisé, estant peu à peu deuenu subiect à icelles, hors de son opinion; ce qu'aduient ordinairement à ceux qui trop se fient d'euxmesmes, dont estant demeuré vaincu, il dit n'auoir autre defense, que les prieres, lesquelles il vouloit faire à Amour, non afin qu'il bruslast son coeur plus mesurément, comme chose estant impossible, mais que M. L. eut aussi quelque part au feu de l'amour.

CHANSON XVI.

Estant chargé l'air des brquillats facheux

Enuironnez des vents impetueux,

Il faut que tost la terre soit mouillée,

Par pluie, & ia sont comme de crystal

Touts les ruisseaux, & pour l'herbe en tout val

La glace on voit, & la terre engelée.

Et moy ie sens dedans l'engelé coeur

G 4

PAT

Par fantasie vne egale vapeur,
 Laquelle à fois est en ces vaux conceüe,
 Qui sont serrez aux doux amoureux vents,
 Et entourez de sablonneux torrens,
 Quand le pleuuoir le ciel peu continue.
 Toute grand pluie est courte en sa vigueur,
 Et neige & glas se fondent par chaleur,
 Dont sont à voir les eues orgueilleuses.
 Et bruine onc tant le ciel n'ebrouilloit,
 Que le grand vent suiuant ne la chassoit
 Bien tost des vaux & places montagneuses.
 Mais le fleurir des vaux, las, n'aide a moy,
 A qui beau t emps ny pluie ostc l'es moy,
 Ny les froids vents, ou bien les amiables,
 Ma dame vn iour sera sans glace alors,
 Et sans nuée au dedans & dehors,
 Quand ie voirray toutes les mers guebables.
 Tant qu'en la mer les fleuves couleront,
 Et les forests les bestes aimeront,
 Me cachera les beaux yeux la bruine,
 Par qui des miens pluie sans cesse chet.
 Et le beau coeur sera vn crystal froid,
 Qui hors du mien tant de vents tristes mine.
 Pour vn ie doy pardonner à tous vents,
 Qui m'a enclos de deux fleuves plaisants,
 Entre vn doux glas, & tant belle verdure,
 Que i'ay l'ombrage ou i'estois onc, depaint
 En mille vaux, car pluie ou chaud n'ay craint.

*Ny en du son du tonner poeur ou cure.
Mais bruine onc ne s'enfuiroit par vent,
Comme ce iour, ny par pluie vn torrent,
Ny au printemps la glaceuse ouuerture.*

En ceste Chanſon, le Poëte faiſt comparaifon de l'eſtat del'hïuer, & du ſien. Et premierement il dit, qu'ainſi que des vapeurs naiſt la neige, & eſtant portée des vents & combatue, facilement par le froid ſe change en pluie, ainſi ſes grandes penſées en ſon eſprit luy font treſpeſante neige d'ennui, laquelle agitée des penſées, par trop de douleur en fin ſe change en larmes. Et il fait comparaifon de ſa neige à celle, qui s'eſleuoit ſouuent es vallees, entendant de Vaucluſe enuironnée des monts, par laquelle neige il ne pouuoit voir le bourg & la colline ou eſtoit ſa dame. Apres il monſtre la difference de ſon eſtat & de l'hïuer, laquelle eſt, qu'il n'y a pluie ſi grande, qui ne paſſe toſt; ou neige qui par les vents ne ſe perde auſſi bien toſt: mais a luy ne vient le ſemblable, car & en hïuer, & au printemps, & touſiours il plaint, & ce pour ce qu'il a vu continuel hïuer, ne ſe degelant la dure glace de M. L. par ſa bruſſante chaleur, ny auſſi l'eſpeſſe neige des dedains par la vigeur de ſes amoureux vents, ce qu'autrefois apres il conſerme. Finalement il dit, qu'il doit pardonner à tous vents, c'eſt à tous ſes tours contraires, pour vir qui luy aduint, entendant ou par M. L. ou par le premier ſouſpir qui premierement venoit au coeur du Poëte qui l'enferroit, c'eſt, le fit eſtre entre les verds préz de Vaucluſe, & la glace, c'eſt, la fontaine & le ſieue. Et tellement que depuis il eſcriuoit par pluſieurs lieux ſolitaires iceluy lieu ombrageux, ne craignant en icelle ſolitude de choſe aucune. Aux trois derniers vers il dit, que iamais neige par les vents ne s'enfuiroit

s'enfuoit si viste, ny riuere par pluie, ny glace par Soleil, comme s'enfuoit le iour que premierement il vit M. L.

SONNET LI.

*La ou la mer Thirrene aborde à la main gauche,
Ou rompues du vent les ondes plaindre on oit,
Mon oeil la fueille fiere incontinent voioit,
Dont il faut qu'escriuant tousiours le nom i'exhauce.*

*Amour qui en mon ame a boullir la debauche,
Me faisant souuenir du poil blond la piquoit,
Tant que ie vins tomber comme vn ia mort fairoit,
En vn ruisseau musée sous l'herbe enuers moy fauce.*

*Et seul entre buissons & collines estant
I'euhonte: au coeur gentil aduient bien tost autant:
Et d'estre esperonné plus ie n'auois a faire.*

*D'auoir changé mon style au moins, iay ioie au sein
Des yeux aux pieds, & plus si les yeux par leur bain
Essuier vn Auril venoit plus debonnaire.*

Il dit en ce Sonnet, qu'allant du Ponant a Rome par la mer Thirrene, il se mit pour son passetemps entre aucuns petits bois & collines du costé de la riuée de la dite mer, ou qu'il vit vn Laurier, vers lequel voulant aller pour la memoire de M. L. il tomboit, sans l'apercevoir, dedans vn petit ruisseau qui courroit entre luy & le Laurier; par laquelle cheute il monstre, qu'il auoit honte: concluant, qu'il luy plaist d'auoir changé de stile, car il souloit auoir baignez les yeux, & or il commençoit auoir baigner les pieds; & plus il luy plairoit, si vn plus courtois Auril luy essuialt les yeux.

SON-

SONNET LII.

Le saint sacré regard de vostre tant plaisant
 Pais, du mal passé me fait dueil lamentable,
 Criant, que fais ? à quoy penses tu miserable ?
 Et m'enseigne le pas au ciel qui va guidant.

Mais a cestuy discours, vn autre s'opposant
 Me dit, qu'est ce qu'a toy tant se monstre effroiable ?
 Qui te fait oublier fuiant l'irrecourable
 Temps, qui passe, au retour vers la dame s'offrant,

Alors moy entendant son dire, ie m'engele
 Par dedans, comme vn homme oïant quelque nouuelle,
 Qui tout subitement le coeur luy touche au vis.

Puis le premier retourne, & cestuy ne veut taire,
 Qui vaincra ie ne scay, mais ils ont fait la guerre
 Jusques à maintenant de plus que d'un estrif.

Il semble que le Poète ait escrit ce Sonnet a quelques siens amis Florentins, qui l'animoient à retourner a sa patrie, disant que le regard, luy engendroit vne pensée, qui le faisoit se plaindre du temps passé, & l'animoit a y retourner, mais vne autre pensée combattoit icelle, qui le pouissoit pour retourner a voir M.

L. puis il dit, qu'oyant la pensée amoureuse, il s'engeloit come vn qui oit vne nouuelle, qui luy touche le coeur. Puis il dit qu'icelles pensées ont ensemble combatu souues-tesfois, & qu'il ne scait qui vaincra, ou celle d'aller a Florence, ou l'autre d'aller voir M. L.

SON

I. PARTIE
SONNET LIII.

*Amour ie scauoy bien qu'onc ne fut de grand cōpte
Le conseil naturel a l'encontre de toy,
Tant auoy-ie tes rets & promesses sans foy
Esprouuē, & ton art, qui la fierté a prompte.*

*Mais (dont ie m'e(merueille) avec vn nouueau cōpte
Ie le diray ainsi que s'vn de ceux i'estoy,
Ausquels n'en chaut, & comm' sur mer ie le notoy,
Ou la riuē Thuscane a l'Elbe & Gille afronte.*

*Ie faioy de tes mains, & au chemin estant
Agité par le ciel, & par l'eauē, & le vent,
I'allous en pelerin & personne incognuē.*

*Quand voylà ie ne scay d'ou pour me l'expliquer
Venir tes seruiteurs: qu'au destin repliquer,
On se cacher n'est rien qu'une peine perdue.*

*Estant le Poëte parti de Prouence, pour aller à Ro-
me, esperant par l'eloignement se deliurer de l'amour,
il n'y alloit longtems, quil ne fut repris de l'amour,
qui le rencontroit, dont il ne pouuoit fuir, par ou qu'il
confesse, que conseil naturel ne vaut contre Amour, &
qu'il vaut peu combattre la destinée.*

CHANSON XVII.

*Las pauvre moy, qui ie ne scay ou mettre
Plus mon espoir, or' trahi plusieurs fois,
Car si nulluy en pitié oit ma voix,
Pourquoy au ciel tant de prier commettre?
Mais si encor qu'on m'accorde il peut estre,
De mettre fin (deuant qu'estre aux abois)
A ce pleurer & se plaindre yne fois,*

Mon reprier ne deplaise à mon maistre
De pouuoir dire en l'herbe & fleurs vn iour
Droit & raison me font chanter d'Amour.
C'est bien raison, qu'à fois mon chant on oie,
Puis qu'en souffirs i'ay vescu si longtems:
Car commencer ie ne puis onc en temps,
Pour egaler à tant de pleurs la ioie.
Et qu'aux saints yeux, si faire ie pouuoie,
Qu'aucun mien dit plaisant, du passetemps
Sceut apporter, de tous autres amants
Le plus heureux seul ie m'estimeroye;
Et plus heureux, quand ie dirois au vray,
Dame me prie, & pourtant ie diray.
Zeux desirs, guidé de vous i'amaïsse,
Tout bellement en disant si hauts mots:
Voiez comment madame a le coeur d'os
Où fer par moy, ou dedans ie ne passe,
Elle ne veut la veuë auoir si basse,
Que de penser d'escouter nos propos,
Car le ciel n'ie à nous si grand repos,
Et de combattre avec luy ie me lasse,
Dont comme au coeur ie deuïens aspre & sur,
Aussi ie veux en mon dire estre dur,
Que dis-ie ou suis-ie? ou quel autre m'abuse?
Fors que moy mesme, & le desir trop grand
De cercle en cercle au ciel ia transcourrant,
Nul astre à plaindre y me damne ou accuse,
Si mortel voile à mes yeux fait la ruse:

Pourquoy

Pourquoi le ciel m'en iray-ie enculpant,
 Ou la beauté à tort iniuriant.
 Elle est chez moy, qui iour & nuit m'amuse,
 Des que chargée de son plaisir le dard
 Me fit aller, ie dy, son dous regard.
 Toute beauté qui le monde orne, issue
 Bonne est des mains de l'eternel seigneur:
 Mais à moy lourd du profond discerneur
 Celle, esbloutit l'oeil de luy par tout veüe.
 Et l'oeil ne peut auoir ferme sa veüe,
 Quand ie reuiens vers la vraie splendeur.
 Sa propre coulpe vne telle flocheur
 Luy cause, & non le iour qu'a voir l'esleue
 Beauté des cieux i'eus ententifs les sens,
 En la douceur du temps des premiers ans.

En ceste chanson il se plaint, qu'ayant plusieurs fois
 prié Dieu pour estre deliuré de l'amour, il n'auoit esté
 oui. Et il monstre de nouveau par le moien d'Amour,
 desirer de parler a M.L.

Dont en la premiere stance il dit, qu'il ne scait ou
 tourner l'esperoir de se pouuoir defaire des rets amou-
 reux, qui a esté tant de fois trompé, pourtant il dit, si
 nulluy l'escoute, que le tant prier ne luy peut aider.

Mais s'il pourroit aduenir que deuant sa fin, on ne luy
 refusast de finir les voix, lesquelles plaignant il met en
 air, qu'il ne deplaise à Amour, si derechef il le prioit de
 pouuoir dire. Drez &c. cela est. droit & raison est que
 ie chante d'Amour.

Et ce dernier vers de ceste premiere stance est d'Arnault
 Danielli grand discueur des choses amoureuses.

En la

En la deuxiesme stance il poursuit son propos, qu'il seroit bien raison, qu'il chantast aucunesfois, aiant si longtemps soupiré. Puis il dit, qu'il luy plairoit fort de pouuoir dire chose, dont M. L. print plaisir, & de cela il seroit aise, mais plus qu'heureux, s'il pouuoit dire, que M. L. le priaist, estant ce vers d'une chanson de M. Guido Caualcanti.

En la troisieme il dit, que ces siés discours le menoient trop haut, & à desirer choses non impetrables, & les admonnest, qu'ils voient ce qu'ils pensent, estant M. L. si dure, qu'elle n'est point pour s'esmouoir par ses prieres. Dont il dit, qu'ainsi comme il auroit chanté de M. L. doucement, s'il eut eu sa faueur, ainsi se monstrant elle dure, il vouloit parler asprement, alleguant vn vers d'une chanson de Dante, qui commence à telle sentence.

En la quatrieme il confesse que la coulpe n'estoit au ciel de son mal, ny aussi a elle, mais qu'il venoit de luy-mesme, qui tousiours auoit la memoire de ce qui le tourmentoit iour & nuit, des le iour qu'il vit premierement M. L. mettant au dernier vers vn premier vers d'une chanson de M. Cino de Pistoie.

En la derniere stance il confirme ce qui s'est dit, concludant que luy-mesmes est la cause de son tourment, mais qu'il est trompé de ce qui luy semble plus beau, qu'autres choses plus veritablement belles; & que s'il aduient qu'il retourne à la vraye splendeur de

la contemplation des choses diuines, l'oeil ne

peut estre ferme en luy, par son infirmité

& debilité, & non par ce iour auquel

premierement il s'enamouroit;

mettant au dernier vers le

commencement

d'une sienne

chanson.

CHAN-

CHANSON XVIII.

D'autant qu'est bref le cours de nostre vie,
 Et que l'engin du haut dessein à poeur,
 D'elle ou de luy beaucoup ie ne me fie,
 Mais i'ay espoir, que la part ma douleur
 Ou elle doit, & ou ie la veux dite
 Sera, laquelle or' ie crie en taisant,
 Gays yeux esquels Amour vit & habite
 Mon foible stile à vous ie vay tournant,
 De soy tardif, mais le plaisir le pique,
 Et qui de vous parle ou fait mention,
 Tient du subiect la façon magnifique,
 Qui l'elevant par l'art d'affection,
 Luy fait sembler tout bas penser poison.
 Ainsi haucé ie viens à compter choses,
 Que par grand temps au coeur i'ay porté clofées,
 Non pour celà, que ie ne m'aperçoy,
 Combien d'iniure à vous mon louer face;
 Mais le desir combattre n'est en moy,
 Loquet me print des qu'à voir i'eu l'audace,
 Ce que ne peut pensée pareiller,
 Et moins mon dire, ou d'autre aucun, comprendre.
 Source du doux & aigre mien veiller.
 Autre que vous ie scay bien ne m'entendre.
 Quand ie deuiens neige aux ardents raions,
 Mon reng indigne offense d'auenture
 Vostre dedain gentil en ses façons;
 O si la poeur de ce ne mit mesure.

A la

A la chaleur dont la flamme i'endure,
 Heureux mourir: mourir plustost aimant
 Presens iceux, que sans rester viuant.
 Que moy obiect tant foible ie resiste
 Sans me de faire a vn si puissant feu,
 Ma valeur propre en tel cas ne m'assiste,
 Pour me sauuer, mais bien la poeur vn peu,
 Qui va gelant le vague sang es veines,
 Et pour plus fort l'ardre, refait le coeur.
 O Monts, o Vaux, Bois, Fleuues, Champs, Foraines,
 O vrayes tesmoings, de ma vie en douleur,
 Combien de fois haut appeller m'ouïtes
 La mort, helas, triste & douloureux sort,
 L'arrest me perd, & ie n'ay bien des fuites:
 Mais si de poeur plus grande le confort
 Ie n'eusse, fin a cest' aspre support
 De peines, tost mettroit la courte vie,
 Et la coulpe est à qui ne s'en soucie.
 Douleur pourquoy seruoiant me fais tu
 Dire celà, dont ie me mescontente?
 Laissez m'aller ou me pousse le ieu:
 Teux ia de vous ie ne plains, ny lamente,
 Outre le cours, & trait mortel serains.
 Ny de celuy qui à tel noëud m'attache,
 Voiez bien comme Amour tant des desseins
 Depaint souuent au mi-lieu de ma face,
 Et vous pourriez penser, quels sont ses coups
 Dedans moy ou iour & nuit sa puissance

H.

Ecc

Sur le dos i'ay par luy acquise en vous
 Belles clartez en heureuse plaiſſance,
 Sauf qu'à vous voir n' auez la iouiſſance,
 Mais tant de fois qu'à me voir arreſter
 D'autrui ſcauez vos bonnes qualitez.
 Si la beauté diuine & incroyable,
 Dont ie raisonne, à vous cognue eſtoit,
 Comme à celui qui la voit, importable
 Ioie & plaiſir le coeur en receuroit,
 De la vigueur peut eſtre naturelle,
 Qui vous renue, icelle eſt loin pourtant,
 Flambeaux du ciel l'ame qui ſe querelle
 Pour vous eſt riche, & par vous m'eſt plaiſant
 Le viure, & non pour aucune autre cauſe,
 Helas, pourquoy ce dont onc ie ne ſuis
 Saoul, ne ſe monſtroit a moy à plus grand pauſe?
 Et plus ſouuent pourquoy n'eſtes raſſis
 Pour voir le mal auquel Amour m'a mis?
 Et tant ſubit pourquoy m'oſtez la grace
 Du bien, qui a par fois en l'ame place?
 Cela ie dis, que par voſtre faueur
 Aucune fois dedans l'ame ie gouſte
 Hors d'vſance vne & nouuelle douceur,
 Laquelle alors tout autre faix deboute
 Des gros diſcours, tant qu'y ne reſte qu'un
 Seul de bien mille, & ce peu de la vie
 M'aide & non plus, & autre eſtat aucun
 Avoir ſemblable au mien ne ſe conſie,

Si quelque peu cestuy mien bien d'uroit,
 Mais enuieux autruy par auenture,
 Et moy superbe vn tel honneur faisoit,
 Pourtant, hélas, il conuient que l'vsure
 Du rire en fin par plaintes ie mesure,
 Et que l'ardeur des sens interrompant
 Ie m'en retourne à moy-mesmes pensant.
 Celuy penser plein d'amour qui se lege
 Dedans le coeur, ne se moastre en facon
 Si fort en vous, qu'autre icie deloge
 Toute delà, dont operation
 Et mots lors vont tels de moy que i'espère,
 Or que la chair muert m'exempter de mort,
 Vostre apparoir dueil & ennui digère
 Vostre partir les rameine d'accord:
 Mais comme a eux clost l'huis, & fait obstacle
 Le souuenir transi d'amour, delà
 Ils ne s'en vont vers l'extreme habitacle.
 Dont si beau fruit de moy naist ou naistrá,
 Premièrement en vous il s'engendra.
 Comme vn fond ses ie suis qui n'a que boire
 Rompu de vous, vostre est toute la gloire.
 Tu ne m'appaise ains enflammes Chançon
 Rendat cela, dont ie m'ay prins, notoire,
 Mais pour certain tu auras compagnon.

Le Poëte loue en ceste chançon les yeux de M. L. &
 premieremēt en la premiere stāce il semble, qu'il se de-
 fīe de son engin, comme insuffisant pour la louer assez,

& aussi de sa vie, comme trop briefue, pour bien celebrer si grande beauté : neantmoins il dit, qu'il espere que sa douleur sera entendue, ores qu'il taise, de M. L. laquelle il desire, qu'elle entende: puis il parle aux yeux disant, qu'il veut escrire d'eux qui sont gentil qui en parle, prenant toute vile pensée a celuy qui les regarde. En la deuxiesme il suit de parler avec les yeux, disant que ses louanges sont iniures a eux, pour ne scauoir dire tant qu'ils meritent; mais qu'il ne peut combattre avec le desir qu'il a de les louer. Apres il dit, que quand il deuient neige a leurs ardants raisons, que par auenture son estre indigne de les voir les offence. Et si cela ne bridoit l'ardeur, dont il est enflammé, que son mourir seroit vn heureux mourir, luy estant plus cher de mourir en leur présence, que de viure longuement sans eux. En la troisieme il suit le mesme propos, & dit, s'il ne se defait a vn si puissant feu, que ce n'est point par sa valeur, mais la pœur, laquelle luy engèle le sang, tellement; qu'elle restaure le coeur de son ardeur, mais que cela se fait, afin qu'il arde plus longuement, dont concluant il appelle les tesmoins de sa pesante vie, & dit, que telle est la douleur, qu'il se tueroit pour en sortir, si plus grande pœur ne le retenoit; estant de tout ce mal cause M. L. En la quatrieme, reprenant soy-mesmes il demande à sa douleur, pourquoy elle le meine hors de son propos, lequel estoit de chanter des yeux, & ainsi il retourne a les louer, disant les effects qu'ils font en luy. En la cinquieme il dit, si a iceux yeux de M. L. fut cognue leur beauté, que le coeur en auroit tresgrande allegresse; & il appelle l'ame heureuse, qui pour eux soupire, & pour lesquels il dit luy estre agreable la vie. En la sixiesme il suit le propos de la douleur, qu'il sent de les voir. En la septiesme il demonstre que tout vient d'iceux beaux yeux, ce qu'il parle ou escriit de beau ou de bô. & aux derniers trois vers il parle

DES SONNETS.

117

À la chanson, qui plus l'auoit enflammé qu'appaisé: &
pour cela il dit, qu'elle ne sera seule.

CHANSON XIX.

Le voy au trait en vos yeux agité,
Dame gentile vne douce clarté,
Qui vers le ciel me monstre la pie-sente.
Et par coustume ancienne au comprins
Interne, ou seul avec Amour ie suis,
Le coeur quasi decouuert se presente.
Ceste est la veuë, ou la vertu i' apprens
Et qui conduit à fin haute mes sens,
Du peuple loin ceste seule me meine,
Et ia compter quel en moy font exploit
Les yeux diuins à deux, onc ne pourroit,
Quelconque grace elle eut, la langue humaine,
Tant quand l'hier ses pluies estlargit,
Que lors que l'an sa ieunesse ramaine,
Comme il fit lors quand mon travail nacquît.
Je pense si la sus, d'ou qui remue
A tousiours mais les estoiles cognue,
De son labeur vne part nous a fait,
Se trouue encor autre si bel ouurage,
Ouvrir se puisse, ou clos ie suis la cage,
Et qui le pas me serre à tel souhait;
Puis ie retourne à ma guerre vstée,
Remerciant nature & la iournée
Que ie nacquy: que ie suis a tel heur
Gardé, & celle aussi qui mit en voie

H 8

Atant

A tant d'esper mon coeur, car ie couchoye
 Jusqu' alors plein d'ennui & pesanteur,
 Je me plaisois a moy des icelle heure
 D'un doux penser & haut comblant le coeur,
 Duquella clef chez les beaux yeux demeure.
 Ny onc auoient estat ioieux d'Amour,
 Ny de fortune inconstante en son tour,
 Qui plus leur grace au monde ont eu benigne;
 Qu'un ocellader plus cher ne me seroit
 Des yeux, desquels ainsi tout mon bien croit,
 Comme tout arbre a vie en sa racine,
 Traits desirieux des cieus, dont receoit heur
 Ma vie, esquels le plaisir en douceur
 Me destruisant, & fondant prend sa flamme,
 Comme s'ensuit voire s'esuanouit
 Toute clarté, ou la vostre reluit,
 Toutte autre chose ainsi sort de mon ame,
 Et tout penser, quand en elle descend
 Telle douceur, & le fils de la dame
 Chytère, seul quand & vous place y prend.
 Telle douceur oncques ne fut goustée
 Au coeur d'amants heureux, toute assemblée.
 En un lieu, comme est celà que ie sens,
 Quand vous parfoir d'une douce maniere
 Entre un beau noir & beau blanc la lumiere
 Tournez, ou prend Amour son passetemps.
 Et ie le croy qu'à ma fortune aduerse,
 Et ma foiblesse, un secours des la berce

Tel

DES SONNETS.

Tel m'ont preueu & destiné les cieux.
 Grand tort du voile & de la main ie souffre:
 Qui si souuent en s'entremettant s'offre
 Entre mon bien plus aimé, & les yeux,
 Dont iour & nuit le grand desir deuaille,
 Pour refroidir le coeur trop chalcureux,
 Qui au changer, de son regard s'egale.
 Puis que ie voy & à grand creuecoeur,
 Qu'à m'assister ma nature faueur
 Pour meriter si cher regard n'est nulle.
 D'estre au moins tel i'efforce mon deuoir,
 Comme il conuient à vn si haut espoir,
 Et au feu noble & gentil dont ie brusle.
 Si viste au bien & au mal paresseux
 Vn mespriseur de ce, dont curieux
 Est l'vniuers, ie puis veillant sans cesse
 Me faire aider d'auenture pourroit
 Vn tel renom à me faire doux droit.
 Vrayment la fin de mes pleurs & tristesse
 Du triste coeur non requise d'ailleurs.
 Des doux tremblants beaux yeux en fin se dresse
 Dernier espoir des vrayx amoureux coeurs.
 Vn peu deuant, Chançon, va la premiere,
 Et au lieu mesme vne autre des vos soeurs
 Preste ie sens, dont plus ie dois escrire.

Le Poëte suit en ceste chançon les louanges des yeux
 de M. L. qui avec leur rresbelle splendeur monstroient
 au Poëte le chemin d'aller au ciel, car la douceur qui

serroit d'iceux, le pouſſoit à contempler les choſes diuines: & pour ce elle luy eſtoit cauſe d'aimer toute vertu, & en tout temps cauſe de tout bien. Par laquelle contemplation, en la deuxieſme ſtance il dit, que ſi au ciel ſont les autres choſes faites tant belles de Dieu, qu'il deſire de mourir pour aller la enhaut; ce qui eſt celà qu'il dit, que la priſon s'œuure, en laquelle ie ſuis enclos &c. Mais apres ſe tournât a la guerre viſitée, que luy ſont les beaux yeux de M. L. il remercie la nature & le iour qu'il naquit, qu'ils l'auoient reſerné a tel bien; & elle qui luy dône ſi haut eſpoir de pouuoir paruenir a heureuſe vie par ſon moien, aiant par auant eſté ennuiſſeux à ſoy-mesmes: mais apres le premier iour qu'il s'enamouroit, il commençoit à plaire a ſoy-meſme, répliffant ſon coeur des penſées ſur les beaux yeux de M. L. En la troiſieſme ſtance, voulant démonſtrer comment eſtoit grande la douceur qui luy venoit des beaux yeux, il dit, que iamais aucun n'eut eſtat tant ioieux, ou par amour ou par fortune, lequel il n'eut changé pour vn ſeul tour des beaux yeux. En la quatrieſme il dit, que toute la douceur de tous les amants enſemble amallée, n'eſt rien au pris de celle qu'il a aucunesfois, quand M. L. tourne doucement ſes beaux yeux vers luy. & il dit, que le ciel luy a donné cela, afin qu'il print telle douceur pour ſuppler a ſes deſects, eſtant autrement imparfait. Apres il ſe plaint du voile qui luy empeſche la veüe de M. L. & auſſi de la main qui fait le meſme. En la cinquieme il dit, que la valeur des beaux yeux eſt telle, que ſon dot & vertu de nature ne le peuuent faire digne du regard, & pourtant il dit, qu'il s'efforce d'eſtre digne par vertu, qui le pourroit aider, ſuiuant au bien faire, approuué du iugement de M. L. car tout ſon plaindre viét de ſes beaux yeux. Au dernier il dit a ſa chanſon, qu'une ſienne ſœur eſt allée deuant, & qu'une autre la ſuivra.

CHAN

CHANSON XX.

Puis que par sort & mon fatal destin
Pour en parler l'ardant vouloir me force,
Lequel tousiours m'a causé maint soupir,
Amour la quelle a celà m'est l'amorce,
Soit mon conuoy & ma guide au chemin,
Et au desir ma rime egale en force:
Mais non ainsi que par trop de plaisir
Le cœur se fonde, ainsi que craint mon ame,
Ce que ie sens, ou l'oeil d'autrui ne ioint.
Car le parler m'enflamme ensemble, & point,
Ny par mes sens (dont tremblant ie me pafme)
Ie n'aperçoy moindre, comme autre fois
Celle d'esprit demesurée flamme:
Mais bien au son ie me perds de ma voix,
Comme si glace au chaud Soleil i'estois.
Au commencer ie croïoy par mon dire
A mon desir tant chaud quelque repos
Trouuer, ou bien quelque treue petise.
Par cest' espoir à faire des propos
De mon aduis, i'ay eu cœur & matiere,
Or' au besoin il me tourne le dos:
Il faut pourtant qu'au but haut ie m'acquiesce,
Continuant l'amoureuse Chançon.
Tel le vouloir est cil' qui me transporte,
Et qui tenoit la bride ores est morte,
Et plus n'y vaut, ie dy de la raison.

Me monstre au moins que dire en façon telle
 Je puisse, Amour, qu'encas qu'encques le son
 L'oreille bat de ma douce rebelle,
 Que la pitié non moy gaigne sur elle,
 Je dy celá si ia en la saison
 Que les esprits brusloient de gloire vraye,
 D'ancuns humains l'industrie a batu
 Mainte grãd mer, maint mont, maint bois, maint
 Et au passer choses d'election (hate,
 Cherchant, elle à choisi la fleur plus gaye,
 Depuis que Dieu & nature ont voulu,
 Aussi Amour es deux belles lumieres
 Toute vertu mettre dont gay ie vis
 Passer ceste eue, & l'autre a mon aduis.
 Il ne me faut ou d'air ou de riuieres
 Changer, mais bien a icelles tousiours
 Je recours comme à sources fontainieres
 De mon salut; & quand finir mes iours
 Cherchant ie cours, d'elles seul i'ay secours.
 Comme estant las le marinier par force
 Des vents, de nuit aux deux flambeaus en hant
 A l'oeil qui sont tousiours en nostre pole:
 Et la tempeste ainsi, & en l'assaut
 Qu'amour me fait des yeux la clere torche,
 Pour mon signal & confort scule vaut:
 Mais plus, hélas, est celá que ie vole
 Or ça or la comme m'apprend Amour,
 Que ce qui vient par grace fauorable.

Et ce bien peu de reste en moy louable
 D'eux vne regle à moy cause tousiour,
 Des qu'à les voir premier i'eu iouissance,
 Je ne sceu faire onc sans eux vn bon tout.
 Ainsi leur ay-je en moy donnée puissance,
 Que rien s'estime en soy ma suffisance.

Je ne pourrois imaginer iamais,
 Et moins compter quel effect & ouurage
 Font en mon coeur les plaisants & doux yeux,
 Tout autre bien & plaisir de nostre âge,
 Au regard d'eux, i'estime peu assez,
 Et beauté toute y perd son aduantage.
 Paix douce ainsi que l'eternelle aux cieux
 De leur beau ris enamouré demeure
 Libre d'ennui, au chose qui deplait.
 Que ie les visse ainsi à mon souhait,
 Comme l'amour doucement les cultiue,
 T'ioint de pres vn iour tant seulement,
 Sans que Phoebus allast plus à la riuë,
 Et sans qu'à moy ou à autrui pensant
 Je fusse, ou tant souuent mes yeux batant.
 Ce desirant pourquoy, las rends ie peine,
 Qui ne peut estre en aucune façon,
 M'entretenant d'une fausse esperance?
 Mais seulement Amour celuy cordon,
 Duquel il ceint ma langue quand l'humaine
 Veüe se rend au trop luisant raion,
 Denoué fust, & de dire assurance,

Lors

*Lors ie prendroy tant des nouueaux propos,
 Tels qu'ils fairoient larmoier la personne
 Qui les oiroit, mais le coeur nauré sonne
 Forcé des coups & plaies autres mors,
 Dont le semblant d'homme mort ie remonstre;
 Et le sang reste (ou ie ne le scay) clôs,
 Et ie ne suis quel ie fu ce qui monstre,
 Qu'Amour m'a mis à mort par ce rencontre.
 Chanson, laisser ia ma plume ie sens.
 Duraisonner long & doux avec elle,
 Non de parler a moy, mes pensements.*

Le Poëte poursuit encores en ceste Chanson les louanges des beaux yeux de M. L. Et en la premiere stance il prie Amour, qu'il soit sa guide, puis que par son destin il est contraint de parler des beaux yeux; & il le prie, qu'il opere tellement, que ses rimes soient egales a son desir, & nō ainsi que le cœur se destruisse par trop de douceur. En la deuxiesme il affirme, qu'il commençoit à parler des beaux yeux, pour appaiser l'ardant desir en traitant d'iceux, pourtant en aiant parlé iusqu'à present, il sembloit conuenable, que la chaude volôré s'appaisast; mais l'espoir luy manquoit, de pouuoir retenir son desir, car plus qu'il en parle, plus croist il; neantmoins contraint de l'ardant vouloir, il retourne à parler des beaux yeux, & il prie autrefois Amour, qu'il l'aide, afin qu'en disant il face M. L. amie de pitie. En la troisieme, il reprend louange des yeux, disant, puis que Dieu & nature auoient mis toutes les vertus en ses beaux yeux, qu'il ne deuoit courrir par le monde, comme faisoient plusieurs des anciens, pour l'apprendre, mais seulement auoir son recours vers iceux, comme les sources d'icelles, & de toute bonté & beauté.

En la

En la quatriesme il compare la vertu d'iceux avec les nochers, & les deux estoiles Septentrionales; & que comme le nocher nauiguant de nuit se gouuerne avec la clarté oultre-montaine, ainsi luy en la tempeste amoureuse il se guide avec la lumiere des beaux yeux. Mais il se plaint, que le consoit qu'il prend en regardant iceux or' en vn lieu, & or' en vn autre, comme Amour luy monstre, & plus comme en le volant que par volonté de M. L. mais ce tant qu'il en peut voir, luy est vne reigle à bonnes oeuures. En la cinquiesme, il continue es louanges des beaux yeux, affirmant qu'il ne pourroit ôc imaginer, & moins compter les effects que font iceux en son coeur: & que tous les autres plaisirs ensemble ne sont tant, que le sien seul, que luy apportent iceux, lesquels il voudroit vn iour, (estant libre de tous soings) voir sans battre ses yeux, & de plus que ce durast tousiours. En la sixiesme, il s'aperçoit qu'il desire choses impossibles, neantmoins il voudroit tant pouuoir souffrir la splendeur des beaux yeux de M. L. qu'il luy pourroit dire paroles, qui engendrassent pitie en son coeur: car il luy en diroit telles, qu'elles auroient force de la mouuoir iusques à là. Au dernier a l'accoustumée il parle a la chanson, disant qu'il se laissoit du long raisonner.

SONNET LV.

*Je me trouue ia las d'estre tousiours pensant,
Comment de tant penser à vous, ie ne me lasse;
Et que l'aimer de viure en moy encor ne passe,
Pour fuir le fardeau par sousspirs si pesant.
Et comment à parler du poil & front plaisant,
Et des beaux yeux, desquels tant de secours i' amasse,
Ma langue & voix, n'ont eu encor la force basse,
Vostre nom tant de iour que de nuit appellant.*

Et

*Et qu'en mes pieds encor on n'a veu apparence
De flocheté a suivre en tous lieux ta presence,
Perdant sans advantage vn million de pas.*

*Et d'ou tout l'encre vient, d'ou le papier deriue,
Que i'emploie a ton los: enquoy si delectue
Fut ma peine, l'amour & non l'art coulperas.*

Cestuy Sonnet depend de la fin des chansons expliquées, & combien que le Poète sentist lasser sa plume en raisonnant tant des beaux yeux de M. L. neantmoins ses pensées n'estoient onc laissées d'en penser & parler; mais il se laissoit à pèser, que ses pèsées ne se laissoient onc de raisonner avec l'esprit, en y pensant continuellement. Et mesmes il se lassa à penser, comment il ne mourust pour fuir tant des travaux, & comment luy ne manquoient les paroles à dire d'elle, & que ses pieds n'estoient lassez de suivre ses vestiges, & d'ou venoit tout l'encre & le papier, auquel il escriuoit son honorable nom, en laquelle chose, s'il failloit a n'escire si ornément qu'elle meritoit, il dit que la coulpe n'est sienne, mais d'Amour, pour le tourment qu'il luy donne, & aussi non le deffect de l'art oratoire ou Poétique.

SONNET LVI.

*Les beaux yeux dont i'estois atteint de la façon,
Qu'eux mesmes seuls pourroient consolider la plaie,
Et non l'herbe, ou magie, ou pierre, ores qu'on l'aye
De là de nostre mer hors du doré sablon,*

*M'ont coupé le chemin d'une autre affection,
Tant qu'un seul doux penser par contentement paie
L'ame, & si puis la langue a la suivre s'egaye,
Delle on ne peut mocquer, mais de l'intencion.*

Ceuxcy

*Ceux cy sont les beaux yeux, qui avecque victoire
Le but de mon Seigneur rendent riche de gloire,
En tous endroits & lieux, est plus sur mon costé.*

*Ceux cy sont les beaux yeux, qui par continuantes
Chaleurs, font en mon cœur estincelles ardantes,
Car le raisonner d'eux ne me rend alenté.*

Il suit en ce Sonnet la chose des yeux, lesquels seuls peuuent, dit il, guarir avec doux regards; la bleceure & douleur née d'eux, & non autre vertu d'herbes, pierres ou art magique; lesquels yeux, il dit, tellemēt luy auoir leué le goust de toute autrē amour, qu'une seule pēsee qui luy viēt d'eux, suffit a luy pouuoir appaiser l'ame de tout l'amer, qu'il auroit receu par elle; & si la langue est desirēse de fuiure telle douce pensée, que la pensée, qui est sa guide, peut estre reprise, & non la langue. Après il se tourne aux louanges des yeux, par lesquels il dit, qu'Amour a tousiours victoire de son entreprinse, & luy pour les auoir tousiours au cœur, il ne se laissoit iamais de parler d'eux.

SONNET LVII.

*Vers la vieille prison Amour vne autre fois
Me menoit par promesse, ainsi qu'est sa maniere,
Celle mienne ennemie y faisant geoliere,
Qui me tient par moy-mesme enchainé a son choix.*

*Deuant que ie fu prins, las, ie n'apperceuois
Le mal, & à present en la liberté chere
(Pour estre mal a croire a iuger i'ay matiere)
Ie retourne à grand peine, & pleurāte voix.*

*Et en vray prisonnier tout alteré de peine
Quant & moy bonne part de mes chaines ie traîne,
Et aux yeux & au front le cœur ie porte escrit.*

Quand

*Quand voirras que ma face est tant descolorée,
Tu diras, si ie iuge avec raison fondée,
Cestuy pour tost mourir n'estoit point forconduit.*

Il monstre par ce Sonnet, que s'estant parti des liës amoureux, pour viure en liberté, Amour le ramenoit à la subiection, de laquelle de nouveau il cherchoit se deliurer, ce qu'il dit estre vn si grand trauail, qu'il est incroiable.

SONNET LVIII.

*Policlète pour voir à preuue estant asis,
Et autres qui ont eu renom d'vn art semblable;
En mille ans ne voirront vn seul bien comparable,
A la grande beauté que le coeur m'a acquis.*

*Mais vrayement mon Simon estoit au Paradis,
D'ou partit ceste dame en vertu admirable,
Il la vit, & pour faire à nous ça bas croiable,
Sa face, en la plaignant il fit vn fait exquis.*

*L'ouurage fut des tels qui se peuuent comprendre
Au ciel, & n'ont ça bas entre nous ou la rendre
Ame, a pour voile vn cors & membres vapoureux.*

*Il se monstroit courtois, ne le pouuant lors faire,
Quand descenda, du chaud & froid portionaire
Il fut, & du mortel lors que sentoient ses yeux.*

Il louë par ce Sonnet la beauté de M. L. & l'art de Simon peintre du temps d'alors, disant que nul autre peintre eut sceu peindre ou pourtraire tant de beauté, comme estoit celle de M. L. mais que l'esprit de Simo estoit au Paradis, quand il la compaignoit; ou qu'il la vit en sa principale perfection, ce qu'il n'eut sceu faire en ce corps, estant occupé des sens.

SON-

SONNET LIX.

Lors qu'à Simon suruint la haute fantaisie,
 Qui pour moy luy mettoit à la main le pinceau
 A l'ouvrage, s'il eut donné qui fut si beau
 Et gentil, voix & sens si bien que l'effigie.

Il m'eut osté du cœur mainte melancolie,
 Car ils font ce qu'autre aime abiect en mon cerueau;
 Combien qu'elle en la veüe humble comme vn agneau
 Se monstre, & me promet paix par sa face amie.

Mais quand aucun propos ie luy pense compter;
 Assez benignement elle semble escouter,
 S'elle auoit, pour respondre à mon dire, la force.

Pigmalion quel lós t'attribuer peus tu,
 Si mille fois & plus de ton image as eu
 Ce, dont ie voudroy bien auoir la seule amorcé?

Il se plaint par ce Sonnet, qu'à la pourtraiture ne
 se pouuoient donner la voix & les sens, disant pour-
 tant Pigmalion auoir esté heureux, pour auoir eu cela
 au regard de son image

SONNET LX.

Si du quatorziesme an, que sousspirant i'endure,
 La moitié & la fin ont le commencement,
 Egal l'air ne me peut plus sauuer ny le vent,
 Tant prend le chaud desir en moy sa nourriture.

Amour qui me fournit pensées sans mesure,
 Sous qui sans respirer ie sers incessamment,
 Fait que ià ie ne suis qu'à demi seulement:
 Par les yeux, dont l'agnet mon propre dam procure.

I

Ie vray

*Je vay en defaillant ainsi de iour en iour
Et si secretement, que seul ie voyle tour,
Et celle qui mon coeur de sa veüe ruine.*

*A peine iusqu'icy ie sens l'ame estre en moy,
Et ie ne scay combien, que i' auray conuoy
Car la vie s'en vole, & la mort s'auoisine.*

Le Poëte estoit venu iusques a la quatorzième année de son amour, quand il composoit ce Sonnet, & il dit, si la moitié & la fin d'icelle année seront selon le commencement, qu'il n'est possible qu'il ne meure par trop d'ardeur.

CHANSON XXI.

*Qui veut mener entre rochers sa vie,
Et sur la mer pleine de tromperie,
Entre la mort & soy qu'un bois petit
Aiant, ne peut fort loin de sa fin estre.
Pourtant au port il vaudroit mieux se mettre,
Tant qu'en la voile a le nocher credit.
L'aure plaisante à qui entrant aux toiles
D'amour, commis i'ay gouuernail & voiles,
Quand prendre port plus aisé i'esperoy,
Me conduisoit en des rochers sans nombre.
Et les motifs de ma fin triste & sombre,
Tant, qu'alentour, dedans le bois i'auoy.
Au bois aucugle enclos longtems i'erroye,
Sans qu'à la voile oncques l'oeil ie leuoye.
Qui deuant temps me conduit à la mort.
Il pleut depuis a cil, dont i'ay l'essence
M'appeller tant qu'au moins a grand distance*

Der

DES SONNETS.

111

Des rocs ramant de loin ie voy le port.
 Comme de nuit en aucun port lumiere
 De haute mer onc vit bois ou nauire,
 Si la tempeste ou rocs ne l'empeschoient,
 Ainsi d'en haut dessus la voile enflée,
 De l'autre vie apperceu- ie l'entrée,
 Et vers ma fin mes souffirs lors tendoient.
 Non qu'encor seur d'estre à la fin ie cuide,
 Car desirant qu'au port le iour me guide,
 C'est grand chemin en ce brefcours vital.
 Puis de me voir en bois foible i'ay peine,
 Et plus voiant trop la voile estre pleine
 Du vent, causant sur ces rochers mon mal.
 Des rocs douteux si vis ie me depeſche,
 Et mon exil à belle fin s'adresse
 Tourner la voile, o, comment ie voudrois
 Et ietter l'ancre en quelque port sauf celle
 Flamme, dont comme ardent bois i'estincelle
 Tant le vieil train laisser m'est pesant poix.
 Dressez (Seigneur) de ma vie & issue
 Deuant qu'au roc ie consume le bois,
 A vn bon port la voile trop batue.

Le Poëte monstre en ceste sixaine par diuerses comparaisons, qu'il desire se retirer de la vie passée. Disant en la premiere stance, que cil' qui veut viure avec peu de bois sur la mer dangereuse, ne peut estre loin de sa fin. En la deuxiesme, il dit, qu'il est encouru tel danger, aiant cōmis le gouvernement de sa vie a M. L. & ce par allusion de la douce aure.

En la troisieme, il suit qu'il alloit ainsi long temps errant clos en son corps, commis au gouvernement d'Amour, & M. L. qui l'auoient conduit en beaucoup de passions & dangers de mort; & que puis il pleut a Dieu de le tirer hors de tant de trauaux. En la quatrieme il dit qu'ainsi, qu'un bateau ou bois voit de nuit quelque port, ainsi voit il la marque qui enseigne la voie de la vie celeste, & lors en soupirant il soubhaitoit sa fin pour y paruenir. En la cinquiesme il dit, que combien qu'il auoit ia apperceu l'heureuse vie, qu'il conuenoit avec bonnes oeures y arriuer, aquoy il disoit, qu'il estoit foible, & que le voiage estoit grand. En la sixiesme il dit, le debat que la raison a avec les sens. & qu'il luy est dur laisser la vie passee. Finalement il prie Dieu pour son secours.

SONNET LXI.

*De sous le vieil fardeau de mon vsité train
Mauuais en mes pechez, ie suis tant las, qu'en peine
Ie suis, que mon chemin iusqu'au bout ie ne meine,
Et qu'a mon ennemi ie ne tombe a la main.*

*Bien vint pour me sauuer vn grand ami, qui plein
Estoit de courtoisie extreme, & plus qu'humaine,
Puis s'enuolant sa venie il me rendoit longtame
Si loin, que pour le voir ie me travaille en vain.*

*Mais sa voix icy bas encores nous resonne,
O vous qui travaillez, voycy la voie bonne,
Venez vers moy, s'a vous autrui ne clot le pas.*

*Quelle grace, ou amour, ou quelle destinée
Au coulomb me rendra semblable en la volée?
Pour me mettre en repos sortant de ce lieu bas.*

Encc

En ce Sōnet methaphoriquemēt il dit, qu'ainsi que
quelqu'un estant desous vn grand poix, ainsi luy trop
chargé d'amour lassé il craingnoit de mourir, & de tō-
ber es mains de son ennemi, & celuy de tous les chre-
stiens. Il est vray qu'il fut appellé au vray chemin, mais
pourtant qu'il ne suiuoit tost la voix, se disparut: de ma-
niere que la voulant apres suiure, il ne sceut, neātmoins
la resonnance qui luy restoit encores, le rendoit des-
seur pour se releuer, & aspirer a la vie celeste.

SONNET LXII.

*Madame de t'aimer onc las ie n'ay esté,
Comme ie ne seray tant que ie suis en vie:
Mais de hair moy mesme or morte m'est l'ennuie,
Et ie me lasse d'estre en pleurs tant agité.*

*Et ie veus que ma tombe à la posterité
Soit muette, plustost qu'à mon dam se publie
Ton nom en aucun marbre, ou soit ma chair pourrie
Sans ame, & qui encor elle tient fermée.*

*Mais s'un coeur plein d'amour & de foy a la force,
D'appaiser ton esprit sans que vif tu l'escorce,
Vueille faire a cestuy d'or en auant pardon.*

*Si ton dedain se veut saouler d'une autre sorte,
Il erre, & ce qu'il croit fausement le conforte,
I'en remercie assez moy mesme & Cupidon.*

Le Poëte dit par ce Sonnet, qu'il ne s'est onc lassé
d'aimer M. L. mais qu'il ne veut plus hair soy mesme:
& que plustost il ne veut auoir epitaphe, qu'on sache
la cause de sa mort, ce que pourroit la faire hair des gens
apres sa mort, qui la liroient. Puis il la prie qu'elle aye
pitié de luy ayant esgard a sa sincere amour; car si elle

desire sa mort par son dedain, il dit, qu'elle errt, car son
 amour est si bien temperée, qu'il n'en mourra point

SONNET LXIII.

Si deuant la blancheur mes deux temples ne cache,
 Lesquels semble mesler le temps tout bellement:
 Je ne seray onc seur, bien que par fois ou tend
 Amour son arc, ie suis, & ou qu'il tire & lache.

Ie ne crains ia que plus il me tue ou de face,
 Ou me retienne encor que par glus il me prend,
 Ou le coeur m'ouure encor qu'exterieurement
 Par ses dards venimeux il te chiquette & hache.

Les pleurs ormais d'isir des yeux n'ont le pouuoir,
 Mais bien en ont d'aller iusqu'a lá le scanoir,
 Tant qu'a peine onc aucun serrera le passage.

Bien me peut rechauffer le rais sier sans pareil,
 Mais non tant que ie brusle; & rompre mon sommeil
 Ne peut, mais bien troubler la crue & asspre image.

Il dit icy, s'il n'est deuant vicil, qu'il ne sera onc seur
 la ou qu'Amour peut quelque chose; neantmoins il ne
 craint qu'il ayt plus tant de force en luy cōme du passé

SONNET LXIIII.

Mes yeux tenez au coeur en ses pleurs compagne,
 Qui par vostre faillir souffre & soustient la mort:
 Tout celá faisons nous, & nous auons pour sort,
 Plaindre celle d'autrui plus que nostre folie.

Sans vous Amour n'eut seu entrer, ou qu'il n'oublie
 Encores de venir ainsi qu'au propre port,
 Nous luy si fines le pas par l'espoir, qui si sort

S'esmeut

S'esmeut dedans celuy qui va minant sa vie.

La raison n'est d'accord a vostre aduis en rien,
Car au premier rencontre au dam vostre & le sien,
Vostre affection fut a conuoiter trop preste.

Or' cecy deuant tout contriste nostre esprit,
Que des iuges parfaits le nombre est si petit,
Et par faute d'autrui qu'un autre blame acquiesce.

Cestuy Sonnet est comme un Dialogue, auquel le Poëte parle aux yeux, afin qu'ils plaignent avecque luy; les yeux disent qu'ils le font, mais l'erreur d'autrui: le Poëte leur dõne la coulpe, disant qu'ils ont dõné l'entrée a Amour; ils disent l'auoir donnè par le trop grand espoir de son coeur. le Poëte donne la sentence, qu'eux sont cause de l'erreur, & ils se plaignent, qu'on ne donne iugement aucun à droit, mais le plus souuēt à tort.

SONNET LXV.

J'aimoy tousiours, & j'aime encor outre mesure,
Et j'entends encor plus aimer de iour en iour.

Le doux lieu, ou plaignant tant de fois de retour
Je suis alors qu'Amour mon coeur par dueil torture,

Et d'aimer resolu l'heure & le temps j'obdure,

Qui tout l'indigne soing me leuoient d'alentour.

Et plus celle de qui l'orné beau front l'amour

Me cause de bien faire ensuiuant sa nature.

Mais qui pensoit onc voir ensemble vnanimex,

Touts ces doux ennemis de moy si fort aimez,

Pour m'assaillir au coeur or' à gauche or' à droite.

Amour par quel effort m'as tu ore vaincu?

Et ne fut qu'au desir croire l'espoir attendu,

La mort lors m'abbatroit, quand moins ie la conuoite.

Il parle icy de quelque lieu, ou qu'il vit M.L. ioyeuse
& benigne vers luy, dont il dit de l'auoir depuis aimé,
& qu'il l'aime, & l'aimera, recourrant celle part quand
Amour le martirise, lequel lieu, temps & heure, & M.
L. il appelle ses ennemis, d'autant qu'ils furent tous
occasion de sa peine amoureuse.

SONNET LXVI.

En tout temps me sera la fenestre odieuse,
D'ou Amour ia deux fois cinq cents darts me lançoit,
D'autant que nul d'iceux a me ruer valoit,
Car il fait beau mourir durant la vie heureuse.

Mais, las, suruure au monde en prison ennuyeuse
Me cause infinis maux, & plus doeut qu'on voit,
Qu'auccque moy sera immortel leur exploit,
Puis que l'ame est tât ferme au coeur: o malheureuse.

Car pour estre aduisée ormais elle a raison
Par longue experience, entant, que la saison
Pour nulluy ne recule, & a bride ne cede.

Ie l'ay souuent par mots semblables aduerti,
Vat en triste: car cil n'est trop tost departi,
Qui, laissant ses bons iours derriere soy, decede.

Il dit icy, n'auoir en haine M.L. mais la fenestre, de
laquelle Amour tant de fois luy a lancé des dards &
des traits, & ce pour ne l'auoir occis d'iceux.

SONNET LXVII.

Dés que l'archer rusé voler de son arc laisse
Son dard, il a sobit de loin son iugement,
Quel coup est inutile, ou quel certainement
Guidé par son dessein la pointe bien adresse.

Vers

Vers mes entrailles, Dame, ainsi as tu la flasche
De vos yeux bien senti' aller, & droitement
Passer, dont le coeur est perpetuellemēt
Par la plaie fondant larmes a grand largesse.

Et ie suis seur, qu' alors tu disois pauvre amant,
Ouse voit il menē par vn desir ardent,
Voy-cyle trait duquel Amour veut qu' il se meure.

Or' voiant la façon dont me bride le dueil,
Et que mes ennemis me font tout tel recueil,
Non la mort, mais du mal, beaucoup plus m'ē demeure

Il fait icy vne comparaison entre le tireur ou archer
& M. L. disant, que comme le bon tireur si tost qu'il a
tiré, iuge du coup, ainsi M. L. si tost qu'issit le regard
de ses yeux, cognut ou deuoit arriuer le dard amoureux

SONNET LXVIII

Puis que mon esperance a venir tarde tant,
Et que la vie humaine est de si court passage,
Ie voudrois auoir prins plustost mon aduantage,
Pour fuir en derriere, & plus, qu' en galoppant.

Et ie suis encor ainsi faible & clochant
De l'vn costé, auquel le desir m'endommage
Assuré de sormais, mais la marque au visage
M'est, que i'ay prins d'Amour, des le commencement.

Dont a vous au chemin qui estes ie conseille,
Retournez, & chacun d'entre vous auants vieille,
Ne le remettant pas iusqu' a l'extreme ardeur.

Car combien que ie vis, il n'eschappe vn de mille,
Mon ennemie estoit non moins forte qu'habille,
Et ie l'ay vou blecée au mi-lieu de son coeur.

Le Poëte

Le Poëte voiât tarder tant son espoir de iouissance, se plaint, qu'il ne s'en est apperceu plustost, car il eut prins la fuite vistement, au lieu qu'il s'enfuit à présent debile & malade par les trauaux amoureux. Puis il cōseille les amants de se retirer d'Amour, sans le remettre, & que cest vn de mille qui escappe, & M. L. or que bien forte en a esté aussi blecée.

SONNET LXIX.

*Dames pour vous compter par trop long il seroit,
Comment ie regrettoy ma neuue deliurance,
Quand ie fuioy la cage où prins en sa puissance
Amour beaucoup des ans m'eut ainsi qu'il vouloit.*

*Le coeur me dit, qu'vn iour par soy il ne scauroit
Viure, puis a chemin le traistre en ma presence
Masqué se presentoit par si sainte semblance,
Qu'vn plus sage que moy abuser il pouuoit.*

*Dont souuent sousspirant pour le passé, la chaîne,
Le ioug & les liens, ie disoy, moins de peine
A moy, hélas, donnoient, qu'vz marcher de trappé.*

*O pauvre moy, que i'ay tard cognu ma disgrâce,
Et avec quel tranail à me trencher ie tache
Du faillir, auquel i'ay moy-mesme enuélé.*

Le Poëte feint de parler & dire à aucunes Dames, combien en fuyant la prison d'amour, luy depleut la nouvelle liberté, & par la comme trappé, & mocqué d'amour il retournoit au premier estat; dont s'estant apperceu, il s'appelloit miserable pour le tranail, qu'il auoit à se desenuelopper de l'erreur, en laquelle il estoit tombé.

SON.

SONNET LXX.

Esparse à l'aure estoit la riche cheueleure,
 Dont mille doux anneaux & noeuds elle faisoit,
 En la splendeur gaillarde outre mesure ardoit
 De ces beaux yeux, qui or me font la part si dure.

Et lors (si faux ou vray ie ne scay) vn augure
 Compassieux, la face a moy donner sembloit,
 Et l'armoist amoureuse en mon coeur ia estoit,
 Qui s'esbahit qu'au point du feu i'eu la torture.

Sa marche surpassoit la mortelle façon,
 Comme estant angelique, & bien vn autre son.
 De ses mots procedoit, que de la voix humaine.

Vn esprit tout celeste, & vn viuant Soleil
 Fut celuy que ie vis: & s'il n'est or pareil,
 L'arc floche apres le coup la santé ne rameine.

Il escrit icy, comment il trouuoit M. L. quand il
 s'enamouroit premierement d'elle, concluant qu'en-
 cor qu'elle n'estoit point si belle, quand il escriuait ce
 Sonnet, que neantmoins cela ne guarrit point sa plaie
 amoureuse, luy estant demeurée en la memoire la pre-
 miere impression.

SONNET LXXI.

La belle qui estoit de toy ia tant aimée,
 S'est partie de nous par trop subitement:
 Mais i'espere d'autant que si parfaitement
 Doux estoient rous ses faits, qu'au ciel elle est môtée.

De r'auoir de ton coeur les clefs dont la passée
 Fut maistresse en sa vie, il est temps à present,
 La suuant par chemin droit & expedient,

Et

Et plus du faix mondain n'ayant l'ame chargée.

*Du fardeau plus pesant puis que tu es absous,
Il ne te faudra tant pour bas mettre autres tous,
S'autant en pelerin viste & prest au voiage.*

*Tu vois ormais comment tout s'en court a la mort,
Ce qui est né, & comme aller nette plus fort
Et legere doit l'ame, au dangereux passage.*

Il semble qu'il escriit cecy à quelque sien ami, dont la dame estoit trespasée, luy conseillât de s'en retourner a la liberté, & ne suivre la vie entriquée d'Amour, ce qu'il pouuoit bien faire, estant libre de l'amoureux fardeau.

SONNET LXXII.

*Dames employez vous a plaindre avec Amour,
Et en chacun pais dames quittez lieffe:
Puis que celuy est mort, qui eut telle sagesse,
Pour lors vous faire honneur qu'au monde il fit sejour.*

*Je prie à ma douleur tant aigre tout le iour,
Que les larmes & pleurs a moy elle n'empesche,
Et pour saouler mon cœur par souspirs la largesse
Et courtoisie vueille a moy faire vn bon tour.*

*Pleurez, rimes & vers, & sur la vie esteinte
De nostre amoureux Cœur augmentez la complainte,
Qui de nous fraichement est comme esuanoui.*

*Plaiguez Pistoie, & vous mauuaise bourgeoise,
Qui d'vn tant doux voisin perdez la compagnie,
Et le ciel soit ibieux vers ou qu'il est parti.*

Le Poëte plaint par ce Sônet la mort de messire Cœur, & il anime les dames amoureuses a plaindre aussi.

SON-

SONNET LXXIII.

*Escriuez, escriuez, Amour ia m'auoit dit
Souuent, ce qu'auuez veu d'une lettre dorée,
Comment ceux de ma fuite ont la face cendrée,
Dont ie say que le taint en vn coup meurt & vit.*

*La preuue d'autrefois a vous mesmes le dit
Exemple toût commun au chœur de Chyterée;
Puis de mes mains vous print autre ouurage & pësée,
Mais tost a vous, fuisant, reioient estre on me vit.*

*Et si bien les beaux yeux qui m'ont fait vous cognoi-
Ou on vit ma douceur toute entiere apparoiſtre, (ſtre,
Quand par moy voſtre coeur tant dur fut tranſſercé.
Me rendent l'arc qui brîſe & fend tout par ſa fleſche,
La face vous n'aurez d'auenture ſi ſeche,
Car de larmes ie vis, a vous il n'est caché.*

*Il ſaint icy qu'amour luy auroit dit, qu'il eſcriueroit
ce qu'il auoit veu, ce qui eſt qu'il deſcolore ceux de ſa
fuite par ſa force, qui deuient or' morts or' vifs; &
qu'il le pouuoit bien eſcrire, l'ayant ia eſproué, & ſi
bien les regards de M. L. ne le fauoriſoient plus com-
me deuant, neantmoins il ne deuoit touſiours demeu-
rer ſans plaindre, car Amour ſe repaiſt des larmes.*

SONNET LXXIIII.

*Alors qu'au coeur profond ſe ioint l'image d'ame,
Par les ieux lors s'en va toute autre incontinent,
Les vertus dont le ſang a le gouuernement,
Laiſſent le corps en poix immobile ſans ame.*

*Et du premier miracle vn ſecond lors s'entame,
Car la bande enchaſſée, vn lieu fuisant ſurprêd*

De ſoy-

*De soy-mesmes qui fait vengeance promptement,
Tant qu'elle en son exil d'aise a peu pres se pisme.*

*En deux faces ainsi couleur morte apparoit,
D'autant que la vigueur qui viure les manstroit,
Et d'une part & d'autre a delaisé sa place.*

*Et de cecy i auoy souuenance à ce iour,
Que ie vy transformer deux disciples d'Amour,
Et auoir comme i ay de coustume, la face.*

Il escriit icy, comment l'amâr voiant la chose aimée au premier regard l'image d'icelle luy ioint au coeur, dont elle enchasse toute autre pensée, & imagination, & tire a soy tous les esprits desireux & espars par les membres, dõt la face & autres parties exterieures sont comme mortes. Et delà souloit aucunesfois soudre vn autre miracle, que l'ame avec son imagination, & avec ses esprits de soy-mesmes enchassée, par la nouvelle puissante image venue au coeur, & toute tournée vers la chose aimée, arriue en elle, & est occasion que s'aperceuant par le deuenir passe de l'amant, commet son imaginatiõ est toute adressée a elle l'image de luy, tost luy vient au coeur, comme estoit la sienne au coeur de luy, & fait l'effect en elle, qu'elle auoit fait en luy, c'est qu'elle ressemble passe de visage, dont il dit auoir souuenance vn iour, qu'il vit deux amants ainsi se transformer, & faire cela, qu'encore luy souloit faire.

SONNET LXXV.

*Si d'enserrer en vers il fut en mon pouuoir,
Mes pensées si bien qu'au coeur ie les limite,
Onques esprit si cru ne fut, ny si depite,
Que ie ne fisse en soy par pitié le mouuoir.*

Mais vous yeux bien heureux qui le coup receuoit
Me

*Me fistes. ou l'escu ny l'heaume profite,
Par dehors & dedans cognoissez ma conduite,
Bien qu'à plaindre le dueil ne se laisse encor voir.*

*Puis que vostre regard passe en moy de maniere,
Comme passent les rais du Soleil la voirriere,
Suffise le desir sans que i'en parle à vous.*

*Helas, la foy à Pierre & encor à Marie
Ne nuisoit, qui à moy seule est tant ennemie,
Et ie scay qu'à m'entendre estes seuls entre tous.*

Il escrit ce Sonnet aux yeux de M. Laure, disant
premierement, qu'il voudroit aussi bien scauoir clorre
en vers, a scauoir escrire ses pensees, comme il les a en
closés au coeur; & qu'il mouueroit à pitié les plus durs:
Disant apres, qu'iceux yeux voyoient assez bien en luy,
combien qu'il l'aimoit, & quelle estoit sa foy, qui nui-
soit à luy, combien qu'elle aidast a Pierre & a Marie: &
puis qu'elle voit en luy tout son secret, qu'il n'est be-
soing qu'il luy dise tout son desir.

SONNET LXXVI.

*L'attendre desormais me rend si treslasé,
Et la guerre des pleurs en moy tant continue,
Qu'une aigreur sur l'espoir & desirs m'est venue,
Et tous les rets desquels mon coeur est enlasé.*

*Mais le beau front gaillard que ie porte encasé,
Et qu'au coeur pàint ie voy ou que ie me remue,
Me force, dont se rompt ma volonté conceüe,
Et au premier martire & dur ie suis chasé.*

*Ie faisoy faute alors quand la rue ancienne (ne,
D'aduis libre on me print, & qu'elle n'estoit plus miè-
Car*

Car suivant ce qui plait aux yeux, on se repent.

*Lors courroit en son mal libre & abandonnée,
Maintenant à plaiser d'autrui s'en va menée
L'ame, qui n'a failli qu'une fois seulement.*

Il dit, que tant luy deplait l'attente de quelque secours de M. L. en ses soupirs, qu'il a en haine l'espoir qui le fait attendre, & les desirs qui le font soupirer, & tout amoureux ret dont le coeur est prins : mais il est forcé du beau visage de M. L. de retourner à l'amoureux martire; Puis il dit, comment il a failli, & comment il a perdu sa liberté.

SONNET LXXVII.

*Comment m'as tu monstre, ô belle liberté,
Partant, de mon estat l'estre & la coniointure,
Lors que le premier trait me faisoit la bleceure,
Dont i'amaïs guarison ie n'auray ny santé.*

*Les yeux lors ont leurs pleurs d'un tel zele appressé,
Que plus à la raison il ne reste ouverture.
Car de tout fait mortel ils n'ont aucune cure,
Las du premier ainsi ie les ay euenté,*

*Ie ne puis escouter, fors celuy qui raisonne
De ma mort, car ie vay de son nom, seul qui sonne
Si cler & doucement, l'air par tout remplissant.*

*Lesperon de l'amour autrepart ne me pique,
Et d'un autre chemin les pieds n'ont la pratique,
Et la main pour louer quelque autre ne s'entend.*

Il se lamente icy, qu'ayant perdu sa liberté, la raison estoit vaincue des sentimens amoureux, lesquels devenus desirieux de la haute beauté de M. L. desestimoient tout autre objet, tellement qu'il ne pouvoit

ouir

mourir qui ne parloit de M. L. qu'il appelle la mort, pour
ce que pour elle il se sentoît mourir; & de tant plus,
qu'il ne pouvoit aller autrepart que là où qu'elle es-
toit, ny escrire d'autre que de ses choses.

SONNET LXXVIII.

Orson à ton destrier on pourra bien donner
Vn mors, qui de son cours le recule en arriere.
Mais qui faira au coeur qu'il n'eschappe barriere,
S'il aime honneur & craint se deuoir vergogner ?
Ne sousspire' combien qu'à toy t'y personner
N'est permis, tu auras au pris ta part entiere,
Car ainsi que la fame en publicq fait carriere,
Il estia le premier a s'y debuiffonner.
Suffise qu'au mi-lieu des champs il se presente
Au iour prefix armé de ce, dont sa descente
Et l'amour, & le temps l'ornent & sa valeur.
Criant d'un franc desir enflammé, ie me liure
Auecque mon Seigneur, lequel ne me peut suiure,
Et vit pour n'estre icy en tourment & langueur.

De cestuy Sonnet sont deux aduis des commenta-
teurs: le premier est, que se trouuant la dame a quelque
feste, d'où estoit amoureux cestuy Orson, à qui le Poète
enuoie ce Sonnet; en quelque place ou iceluy Orson
ne pouuoit estre, le Poète luy dit, que combien qu'il ne
pouuoit venir en personne, que son coeur y seroit, pre-
nant le cheual pour le corps, ou la personne d'icelluy
Orson, qui n'y pouuoit estre en persône. L'autre aduis
est qu'il se deuoit trouuer en quelque iouste ou tournoy
mais que pour empeschements il n'y pouuoit estre: &
pourtât le Poète luy dit, que conbié qu'il ne se pouuoit
trouuer là, q̄ pourtât sō coeur ne feroit faute d'y estre.

K

SON.

SONNET LXXIX.

Puis qu'à vous & à moy souvent l'experience
 A monstre nostre espoir au vray nous decevoir,
 A plus heureux est-il faut le coeur mouvoir,
 Suivant le premier bien, franc de la repentance.

Ceste vie mondaine a d'un pré ressemblance,
 Car le serpent sous l'herbe, & fleurs a son manoir,
 Et s'aucunement l'oeil prend goust en son miroir,
 C'est pour l'ame engluier de plus gre sue alliance.

Si doncques vous voulez deuant le iour dernier
 Faire estre vostre esprit d'un repos heritier,
 Suivez le peu, & non la commune mal seure,

On peut bien dire à moy, frere tu vas montrant
 Aux autres le chemin, auquel en fouruoiant
 Tu as trotté souvent, & plus qu'onc à ceste heure.

Il escrit ce Sonnet à quelque sien ami, luy conseil-
 lant de laisser l'emprise d'amour, & de suivre le che-
 min qui mène au bien principal; comparant la vie hu-
 maine à un pré, ou que le serpent se cache sous l'herbe,
 c'est à dire, que la vie est pleine de tromperie. Et il en-
 seigne la voie, pour aller vers le ciel; non comme si luy
 la cheminast, mais comme celuy qui par longue preu-
 ue scauoit de quel mal estoit cause le suivre d'amour.

SONNET LXXX.

La fenestre ou se voit l'un Soleil, quand il plait
 A luy, & au mi-di ou le second arrive;
 Et celle ou de l'air froid on sent la tempestive
 Musique, dont Borée es courts iours se refait,

Et

Et la pierre ou madame apart seule se met
Aux grands iours, en parlant à soy-mesme pensue,
Auec tous les endroits, ou de sa belle & vaine
Personne, onc fut ombrage ou pas de son pied fait.

Et le hautain passage ou m'eut a sa cordolle
Amour, & la saison qui neuue renouuelle
A tel iour d'an en an la vieille plaie en moy.

Et la face, qui m'est comme aussi le langage
Dedans le coeur confite, ainsi qu'un bien haut gage,
Font mes yeux desireux de plaindre leur esmoy.

Il rememore icy quasi toutes les choses, desquelles
Se souuenant comme causes de son amour, luy vient
Le desir de plaindre

SONNET LXXXI.

Helas, ie scay fort bien, qu'un funebre butin
Celle là fait de nous, qui à nulluy fait grace.
Et de nous tost quitter, que le monde a la tache,
Et sa fidelité est d'un petit termin.

Ie voy d'un grand languir peu de merci en fin,
Et ia le dernier iour me sonne, changeons place,
Amour des forts liens pourtant ne me detache,
Qui veut tribut des yeux suivant son vieil chemin.

Ie scay que les moments, les heures, & iournées
Nous emportent les ans, & ie ne sens trompées
Les forces, qui en fait passent l'art du charmeur.

La volonté a fait à la raison la guerre
Quatorze ans, & du bien, si les ames sur terre
Presagent la meilleure, aura le nom vainqueur.

Le Poëte se plaint de la bresue vie humaine, & du peu de merci, qu'a son long languir: & que ia se voit approcher le dernier iour; mais que pour tout celà il ne se peut desenuelopper des mains d'Amour, & que quatorze ans ont combatu l'appetit & la raison, & qu'au dernier il pense que la raison vaincra.

SONNET LXXXII.

*Cesar (comme on escrit) a l'heure qu'il receut
La presentation de l'honorée teste,
Par le traistre d'Egypte, en lieu d'en faire feste,
Pleurant dissimuloit la ioie qu'il en eut.*

*Et lors quand Hannibal la fortune apperceut,
Pour l'Empire affligé molester, estre preste,
Riant par-mi la gent de pleurs & dueil defaite,
Il saouloit ce qui tant aigrement luy depleut.*

*Ainsi couure l'esprit de contraire parure
Toutes ses passions, or d'une nue obscure,
Or de clere couleur la face deguisant.*

*Mais si bien quelque fois ie ris, ou si ie chante,
Ie le fay, pour n'auoir voie autre suffisante,
Que telle pour celer mon angoisseux tourment.*

*Il dit icy, que combien qu'il monstre quelquefois
d'estre allegre, qu'il ne laisse pourtant d'estre plein de
toutment & ennui, dissimulant avec l'allegresse la dou
leur, comme fit Cesar, qui simuloit l'allegresse avec
les larmes, & Annibal le dueil avec le ris.*

SONNET LXXXIII.

*Hannibal fut heureux à vaincre, mais vser
Après il ne sent bien de son heur & victoire,*

Pourtant

Pourtant, mon cher Seigneur, pour n'amoindrir ta
Par semblable defect, il y faut aduifer. *(Glorie)*

Pour de ses oursellets le dam recompenser,
Qui auoient la pasture au May trop aspre & noire,
L'ourse en rage se ronge & venge en sa memoire,
Et ne fait que ses dents & ongles aiguïser.

Entre tant donc qu'au coeur elle a la fraische paine
L'honoré constelas ne remets en la gaine,
Mais suy là ou t'inuite & t'appelle ton sort.

Par la rue tout droit, qui de toy renommée
Peut au monde laisser, & la rendre honorée
Mille années & mille autres apres ta mort.

Il exhorte par ce Sonnet le Seigneur Stephano Colonna à pourluiuie sa victoire contre les Ourfins, lesquels il auoit rompu avec tous ceux de leur faction.

SONNET LXXXIIII.

L'attendue vertu qui en vous fleurissoit,
Quand Amour commençoit limiter de sa corde
Vos combats, or' produit le fruit qui bien accorde
A celle fleur, & donne a mon espoir son droit.

Par ou le coeur me dit, qu'au papier ma main doit
Couchee dont par tout vostre renom aborde:
Car afin qu'à iamais de l'homme on se recorde,
On ne le peut tailler en plus durable endroit.

Croiez vous que pour tant que Cesar, & Marcelle
Et Paule, & l'African ont cy vie eternelle,
Que l'enclume & marteau les ont fait estre tels.
Ces oeuvres mon Pandolphe, à la longue durées

Ne résistent, mais bien par fame & renommée
Nostre estude est, qui fait les hommes immortels.

Il escript ce Sonnet au Seigneur Pádolfe Malatesta, res-
bō Capitaine de guerre de son tēps, disant que la ver-
tu de la cognoissance militaire, qui fleurissoit en luy des
sa ieunesse, quand Amour le vouloit mettre sous son
ioug, croit alors en luy fruit de louage & gloire, telle-
mēt qu'il s'apprestoit pour s'crire de luy & de sa vertu.

CHANSON XXII.

Je ne veus plus chanter comme i'ay fait,

Car ie n'estois entendu, dont i'eu honte.

On voit aussi qu'un beau sejour deplait.

Et souffrir et souffrir rien ne décompte.

La neige contre aux Alpes in les bouts.

Et ie le iour qui m'esueille auoisine.

Gentil bien est un fait honneste & doux,

Dame amoureuse, encor me plait à mine

Hautaine allant monstrant quelque dedain.

Non que se tourne ailleurs fiere & mauuaise,

San glaiue Amour maintient son regne en train.

Le serueir d'un beau retour s'appaise.

Et que cil couche au verd, qui n'a logis.

Et qui n'a l'or, ou à qui on l'a pris,

Hors d'un beau voirre eue, ou vin boiue a l'aise.

Celui qui peut, m'entende ie m'entends.

Je sy ben garde, ore non plus Saint Pierre.

A tenir pie, meunais il faut des sens.

Tant que ie puis seuler ie me depierre

L'oy Phaeton cheu mort au Pau gousseux,

Et ie

Et ia le merle a trauersé le fleuve.
 Helas venez, le voir, or ic ne veus.
 Ce n'est point ieu qu'en l'eau vn roc se treuve
 Et de la glus aux fueilles, encor plus
 Je plains alors qu'en dame belle, honnesté,
 Trop grand orgueil cache plusieurs vertus.
 Aucun respond à cil qui ne l'affette,
 Autre de cil qui l'appelle s'en suit.
 Autre en la glace en plaignant se destruit,
 Autre sa mort & iour & nuit soubhaite.
 Aime qui t'aime, est vn dit du viel temps
 Laissons celà ie scay que ie veus dire:
 Car il faut qu'autre apprend a ses despens,
 Vne dame humble vn doux ami souffire,
 Mal se cognoit la figue à mon aduis.
 Sage est qui tard trop haut dessein commence.
 Et bon recue il on trouue en tout pais.
 Autre est tñe d'infinie esperance.
 Et i'ay par fois dansé la dance aussi.
 Mon peu de reste aura qui le demande,
 Si le donner ie me resouls a luy.
 A cil se fie au monde qui commande,
 Et loge au bois ceux qui le vont suiuant,
 Afin qu'ormais aussi benignement
 Paistre il me meine avec ceux de sa bende.
 Chacun qui lit (peut estre) ne s'entend,
 Et les rets tend tel qui ne peut rien prendre.
 Et rompt ses sens qui trop finir pretend.

La loy soit droite ou autrui vient s'attendre.
 On descend fort, afin d'estre en lieu seur.
 Tel beaucoup semble, & puis on le mesprise.
 La beauté close a plus qu'autre en douceur,
 Benoitte soit la clef qui au coeur mise
 Adelié, l'amie, & de tels chaisnons
 Sauuée, & qui a lauë ma poitrine
 Des forts souffirs, compter par millions.
 Ou plus de mal i'eus autrui or' se mine,
 Et mon dueil vient par dueil doux, dont ie rends
 Grace à Amour, lequel plus ie ne sens,
 Et moins pourtant que ia il n'y domine.
 Sous beau silence accorts, & sages mots
 En le son qui m'oste tout soin & peine,
 La prison noire, ou le bel astre est clos,
 Et la viole à la nuit en la plaine.
 Et animaulx cruels entre les murs,
 Et la poeur douce, & la gentile grace,
 Et vn doux fleune ordi de deux fontz purs,
 La ou ie l'aime, & ioint en toute place
 A laloufie amour, m'ont prins le coeur
 Et les signaux du beau & gay visage,
 Me conduisants par le chemin plus seur
 Amou espoir, & la fin de l'orage.
 Mon bien caché, hélas, & ce qui suit,
 Or' paix, or' guerre, or' de guerre vn respit,
 Ne me quittez onc en cest equipage.
 Je ris & plains de mes pazez ennuis

Carm

Car en celà que i'oy, fort ie me fie:
 Et iusqu'à mieux du present, ie iouis;
 Les ans ie chante, & ie tais & ie crie,
 Et de façon ie niche au beau rameau.
 Qu'au grand dedain louange & gré ie donne.
 Lequel en fin rompt l'obstiné cerueau,
 Et paint en l'ame vn bruit qui ma personne
 Rendroit monstree au doigt, puis a estaint
 En moy ces mots (tant viue est ma peinture
 Que les diray) as tu pauvre tant craint?
 Qui m'a blecé le flanc, & qui le cure,
 Par qui au coeur plus qu'au papier i'escris,
 Par qui ie muers, parqui aussi ie vis,
 Et en vn point feu & glace i'endure.

Le Poëte se plaint icy en ceste chanson de la lubri-
 cité & ingratitude de Prelats, & de leur auarice, & peu
 de foy. Au particulier entendement de laquelle ie re-
 mets le lecteur aux commentateurs Italiens, qui en
 escriuent plus au long.

CHANSON XXIII.

Vne angelette aux ailes neuue & sage
 Ca bas venoit du ciel au frais viuage,
 Ou ie passoy tout seul par mon destin:
 Puis quand sans guide & compagne au chemin
 Elle me vit, vn ret qu'el' fit de soye,
 Elle mettoit sous l'herbe & verde voie:
 Lors ie fu prins, & regret plus ie n'eus,
 Tant douce estoit la clarté de ses yeux.

Il raconte

Il racompte en ce Madrigal comment il fut prins, & en quel lieu de M. L.

SONNET LXXXV.

Je ne voy le moien d'eschapper de sermais,
La guerre des beaux yeux tant en moy continue,
Que ie crains que la peine, helas, tant soustenue
Ne destruiſe le coeur, qui treues n'a iamais.

Je voudroy bien fuir, mais des amoureux rai
Iour & nuit ma ceruelle est si fort esperdue,
Qu'en la quinsiesme année est ma force vaincue,
Plus qu'au iour que premier ie receuy leurs traits.

Et leurs images sont tant esparses, que mettre
Je ne me puis en place, ou sans voir, ie puisse estre
Celle ou semblable d'elle allumée clarté.

Seul au laurier tel bois verdoie & monstre vie,
Auquel par les rameaux par rare art, ma partie
Desireux me conduit selon sa volonté.

Il se plaint en ce Sonnet de la guerre, que luy font les yeux de M. L. lesquels luy sont tousiours si clers en son esprit, qu'il craint qu'ils ne destruisent son coeur. Et puis il dit, qu'Amour le conduit pour le suivre là où qu'il luy plait

SONNET LXXXVI.

Auentureux terroir plus qu'autre, ou i apperceus
La Amour arrester les pieds, & la lumiere
Sainte vers moy tourner, qui deuant & derriere
Soy, & tout alentour rend le ciel gracieux.

La figure engruée au dur diamant mieux
Avec le temps pourroit faillir en sa matiere,

Que

*Que ie n'aye au deuant telle douce maniere,
Dont i'ay de ma memoire & coeur rempli le creux.*

*Et quand ie te voirray oncques, & à toute heure
Je chercheray la trace & la douce foulleure
Faitte par le beau pied, faisant le tour courtois,*

*Mais s'en coeur valereux amour n'est endormie,
Lors quand tu le voirras mon Sennuce supplie,
Qu'il iette vne larmette, ou sou spire vne fois.*

Le Poète se souuenât d'un fait gaillard & gracieux,
que fit M. L. quand elle se tournoit vers luy pour le
voir, & pour se faire voir a luy il escriuoit ce Sonnet à
Sennuce, & parlât a celuy pais, il l'appelle heureux sur
tout autre, & finalement le prie, q̄ voiant Sennuce il le
prie, qu'il face pour luy sortir quelq̄ soupir ou larme.

SONNET LXXXVII.

*Las, combien des assauts l'archer ailé me liure,
Qui sont entre le iour & la nuit mille & plus:
Je retourne ou estoient les dards bruslants connus
De moy, que font le feu de mon coeur tousiours viures*

*Je prends là mon repos: & ainsi se m'eniure,
Que d'aise d'y penser mes sens sont tant embus:
Au soir, a l'aube, a nonne, & aux vespres, qu'esmeus
Ils n'ont memoire ou soin d'autre chemin ensuivre.*

*L'air agreable & doux qui du visage cler
Se mue avec le son de son accort parler,
Pour faire vn doux serain à tous costez ventile.*

*Auquel qu'il me cōforte il m'est tousiours d'adulte,
Comme vn esprit gentil venu du Paradis,
Tant qu'autre part ne vit le coeur las & debile,*

Il dit icy, luy estant demeuré en la memoire le signe de la beneuolence, que toutes les fois, qu'il se sent assailli des amoureuses pensées, il retourne avec la memoire au courtois tourner des yeux & doux fait, quand il vit bruster les amoureuses estincelles, qui sortoient de ses beaux yeux, lesquelles faisoient le feu de son coeur immortel, car de la memoire d'elle il estoit tousiours enflammé, & telle est la tranquillité & douceur d'icelles, qu'il n'a d'autre chose soin ou souuenance.

SONNET LXXXVIII.

*Aulieu accoustumé suiui d'amour estant
Retiré, comme est cil' qui de Mars craint l'orage,
Qui par tout les pas serre, & se pouruoit en sage,
Des discours anciens ie m'armoy dextrement.*

*Et par Phœbus ie vy de costé me tournant
Vne ombre faite en terre, & i'y cognu l'image
D'une, qui me sembloit meriter dauantage,
Qu'en estat immortel viure eternellement.*

*Ie disois en mon coeur, pourquoy es tu en crainte?
Mais la pensée en moy ne fit si tost l'attainte,
Que les rais me perdans en presence y estoient.*

*Comme avecque l'esclair on oit tost le tonnerre,
Ainsi des beaux yeux fu-ie & par la splendeur clere,
Et d'un doux saluer d'une venue adioint.*

Le Poëte poursuit, disant, qu'ainsi comme font les amoureux, il s'estoit mis en vn lieu, ou il pensoit que M.L. deuoit passer, lors quelle y suruint, deuant qu'il s'en apperceut, & elle le saluoit :

SON-

SONNET LXXXIX.

Celle qui mon coeur porte enclos dans son visage,
 Ou seul entre discours plaisants & amoureux
 I'estoy, se me monstroït, & ie me mis zeleux (mage.
 En pied, pour l'honnorer d'un front mort plein d'hon-
 Si tost qu'elle apperceut, ou que i'estois en gage,
 Elle se tourne à moy d'un taint si gracieux,
 Qu'elle eut à Iupiter estant tout furieux
 Osté des mins la foudre, & de son chef la rage.
 Je reprins coeur, & elle outre, en parlant, passoit,
 Car de ses tant doux yeux l'estincellant exploit
 Avecque ses doux mots souffrir ie ne scauoye.
 Je reçoÿ du plaisir or si diuersement
 Sur un tel saluer, pensant & repensant,
 Que ie n'ay, ny ie n'eu depuis faute onc de ioie.

Il suit icy la mesme matiere, disant, que quand M. L.
 luy apparut, qu'il hauçoit le visage pour l'honnorer,
 tout reuerent & passé: mais elle l'aperceuant, elle se
 monstroït si gracieuse en la face, qu'elle eust amorti
 toute ire & tristesse; dont il reprit coeur, & hardiesse.
 & elle passoit estincellant avec les beaux yeux, & dou-
 cement parlant, tellement qu'il ne souffroit ny le doux
 estinceller des yeux, ny les douces paroles: toutefois
 le fait estoit de si merueilleux plaisir, qu'y repensant il
 mit en oubli toute douleur.

SONNET XC.

Je veus que vous sçachez Sennuce, en quels abois
 Je me trouue, & comment ma vie va menée

Outre que ie me perds, i' ards a l'accoustumée,
 Laure me tourne, encor ie suis cil qui i'estou.

Icy humble du tout, fiere icy ie la vois
 Ore douce, ore dure, or bonne, or redoutée,
 Ores en robe honnestes, ores en bigarrée,
 Paisible quelque fois, dedaigneuse autre fois.

Icy elle chantoit, icy fut elle asise,
 Et icy elle estoit tournée, icy remise,
 Icy de ses beaux yeux elle perca mon coeur,

Icy fit elle vn mot, icy des soubriſées,
 Icy changeoit sa veüe, en si faites pensées,
 Nuit & iour, las, me tient Amour nostre seigneur.

Il escrit cestuy Sonnet a son ami Sennuce, luy donnant a cognoistre en quel estat il se trouuoit, & raconte tous les lieux ou qu'il vit M. L. & comment qu'il la vit.

SONNET XCI.

Icy ou ie ne suis que demi, mon Sennuce,
 (Qu'ainsi i'y fusse entier, & vous aussi content)
 Je venois en fuyant la tempeste & le vent,
 Qui troubloient tout subit l'air comme par embusche.

Et icy seur estant (pourquoy ie ne me mussé
 De la foudre craintif, comme i'ay fait deuant)
 Je veux dire, & pourquoy mon desir tant ardent
 N'est estaint ny baissé tant que vaut vne puce.

Ausi tost que mon oeil l'amoureux palais vit,
 Ou Laure douce & nette & gentile nacquit,
 Qui rappaise le ciel, & le tonner limite.

Amour en l'ame ou elle a le droit du Seigneur,

La

*La flamme rallumoit, & effacá la pœur,
 Doncq que fairoy-ie aiant ses yeux a l'opposite.*

Il escriuoit de Vacluse a Sennuc son ami, & mon-
 stroit que depuis qu'il y partoit d'Auignō, il auoit tou-
 siours eu mauuais tēps au chemin; & il luy escrit trois
 choses, a sçauoir comment qu'il vint a Vacluse, &
 qu'il ne craingnoit la foudre, & que le feu d'Amour ne
 le brusloit moins que parauant: & il dit, qu'il n'estoit
 la que demi, c'est a dire, avec le corps, estant l'esprit
 avec M. L.

SONNET XCII.

*Le peruers Babilon, d'ou ore a prins la fuite
 Toute vergogne, & dont tout bien's est absentié.
 Logement de douleurs, mere de vanité,
 Pour alonger mes iours en me fuitant ie quite.*

*Icy or rime, or fleurs, & comme Amour m'inuite,
 Or l'herbette cueillant, i'ay le pied seul planté,
 Parlant avecque luy, & au plus soubhaitté
 Siecle, tousiours pensant, ce seul mon mal limite.*

*De fortune ie n'ay ny du peuple souci
 Des choses viles nul, peu de moy-mesme aussi,
 Grande chaleur dedans ny dehors ie n'endure.*

*Seulement ie requiers deux dasquels ie voudrois,
 L'une enuers moy auoir le coeur doux & courtois,
 L'autre auoir tant qu'il eut onc ferme sa posture.*

Il montre or d'estre enfui de la court d'Auignon,
 & de ses ords vices, & d'estre retourné a sa demeure
 de Vacluse, ou qu'il estoit paisiblement, desirant seu-
 lement deux choses, l'une d'auoir bonne paiz avec M.
 L. & l'autre que son Colonna fut assleuré en son estat.

SON-

SONNET XCIII.

*Vne hautaine dame entre deux ses amis
 Je vis & treshormeste, & le Sire avec elle,
 Qui regit la diuine & humaine ceruelle,
 Et Phœbus d'un costé, de l'autre ie me mis.*

*Lors qu'elle s'apperceut enclose du compris
 Du plus bel amoureux, tout allegrement elle
 Se tournoit vers mes yeux, ie voudroy que cruelle
 Elle ne fut onc plus, qu'estre alors ie la vis.*

*Tout subit deuenoit en ioie conuertre
 Du rencontre premier la grande ialousie
 Au coeur, qui pour partie tant haute me nacquit.*

*A luy couvrir la face espleurée & piteuse
 Venoit vne nuette obscure & tenebreuse,
 Tant de se voir vaincu, triste il auoit l'esprit.*

Estant le Poëte vn iour regardant M. L. il aduint,
 que le Soleil de l'autre costé luy vint au visage, dôt elle
 offensée, toute ioieuse se tournoit vers luy riant pour
 tel accident : Dont il dit, que le Soleil & luy aimoient
 M. L. & qu'ils estoient pour le regarder l'un d'un costé
 & l'autre de l'autre. Et elle fâchée du Soleil, pour mō-
 strer qu'elle aimoit plus Petrarque que le Soleil, elle se
 tournoit ioieuse vers luy, dont la douleur d'auoir vn
 tel competeur en amour, se changeoit en allegresse
 par la faueur luy faite par M. L. dont le Soleil par la
 douleur deuint passe & troublé.

SONNET XCIIII.

*Plein de celle douceur que de la belle face
 Mes yeux tiroient au iour que i'auoy volonté*

Treshorme

Tresbonne de les clore, afin qu'une beauté
Le ne visse oncques moindre en estime & en grace.

Ce que j'aime le plus ie laissois, & sa trace
Vieille l'esprit suivant a voir ceste arrestée
Seule est, & ne voit autre, (ainsi ia vsté)
Et tient ce qui n'est elle indigne de sa place.

En un val enserre & clos de tous costez,
Qui est le refrigerer a mes sousspirs mattez,
Tardif avec Amour ie vins, & en pensée.

La non dames, mais fonts & rocs tout alentour,
Et l'image ie trouue encor d'iceluy iour,
Qui d'y penser aux yeux par tout m'est figurée.

Le Poëte apres auoir eu faueur de M. L. demonstre
estre parti plein d'indicible douceur, que ses yeux a-
uoient prins de son beau vilage; au iour auquel pour ne
voir iamais moindre beauté, il les eut volontiers clos
iamais, aiant en haine tout ce qui n'est M. L.

SONNET XCV.

Si la roche par qui plus est ceste vallée
Close, & de qui luy vient son propre nom, auoit
(Par nature impossible) enuers Babel tout droit
L'espaule, & enuers Rome eut la face tournée:

Mes sousspirs s'en iroient par voie plus aisée
Au lieu ou leur espoir vie & ioie reçoit:
Or ils s'en vont espars, un seul ne me deçoit.
Pourtant, de se trouuer à la place assignée.

Et comme j'appreçois ils sont si doucement
Receus, qu'un d'eux ne pense onc au departement,
Tant est leur ioie illec de contentement pleine.

L

AUX

*Aux yeux reste le duril, qui si tost qu'il fait iont
(Si grande est des beaux lieux a eux estez l'amour)
M'accõmodent de pleurs, & mes pieds las de peine.*

Le Poète s'estoit retiré à Vaucluse, laquelle est située de maniere que la roche qui l'environne, est tournée avec les espaules, ce qui est avec l'aspre & estroite issue vers l'Orient, & regarde Rome, & de ce costé la estoit la demeure de M. L. & avec la face elle estoit vers Auignõ, ou demeurait le Poète, de maniere que voulant voir ou que demeurait M. L. il devoit monter iusques au plus haut d'icelle roche.

SONNET XCVI.

*Le temps de mes sousspiers va surpassant l'année
Besiesme, & ie chemine outre enuers l'an dernier,
Il me semble pourtant qu'il n'est que depuis hier,
Que d'un si grand travail la source est commencée.*

*L'amer me semble doux, & mon dām me reciet,
Le viure poise, à qui ie pris n'estre cher,
D'avancer le dur sort, & ie crains que premier
La mort clorra l'oeil beau, dont ma langue est guidée.*

*Or ie suis las icy d'autre lieu desireux,
Et ie voudroy vouloir plus & plus ie me veus,
Et pour plus ne pouuoir au mieux ie m'euertue.*

*Aussi des vieux desirs le nouveau larmoier
Me dit de mon vieil estre en rien ne deuoir,
Et que pour mille assauts encor ie ne me mue.*

Le Poète escrit la miserable vie, en laquelle il se trouuoit, estants passez les seise ans qu'il auoit tousiours sousspiré.

CHAN.

DES SONNETS.

CHANSON XXIIII.

Une plus belle & plus luisante dame
 Que le Soleil, & d'autre autant de temps
 Avec beauté connue par sa fame,
 En son troupeau m'a mis ieune encor d'ans.
 Ceste en ouvrage, en mots & en pensées,
 (Des rares cas ça bas au monde estant)
 Par mille coins, ceste & mille contrées
 Gaye & hautaine a moy fut au deuant.
 Seule ie changeoy pour elle de mon estre,
 Puis que ses yeux ie vins souffrir de pres,
 Pour son amour ainsi ie m'alloy mettre
 A vn dessein tant peneux tempre assez.
 Que si mon heur au port requis me liure,
 I'ay lors espoir par elle lontemps viure,
 Quand on m'estime estre des trespassez.
 Je fus mené par ceste mienne dame
 Maint an bruslant plein d'un ieune vouloir,
 Ainsi comme or ie comprens bien en l'ame
 Seul, pour de moy plus seure preuue auoir.
 En me monstrant les draps, voile & ombrage
 Par fois de soy: mais la face cachant
 Et moy croiant, las, par tout mon neuf âge
 La voir assez ie m'en alloy content:
 Et la mémoire vn bien me fait, quand d'elle
 D'or en auant quelque chose ie voy,
 Je dy n'aguerre ell me se monstra telle

Au decouvert, qu'elle onc ne fit à moy
 Jusqu'à présent, dont au coeur vne glace
 Me naquit, qui encor y tient sa place,
 Et tiendra tant qu'elle me prenne à soy.
Mais non obstant & la glace & la crainte,
 Je me donnoy tant de courage au coeur,
 Qu'en m'arrestant ie la tenoy contrainte,
 Pour de ses yeux tirer plus de douceur,
 Elle qui i a deuillée ent la teste,
 Deuant les miens, or vois ami, me dit,
 Comm'ie suis belle, & fay or ta requeste,
 Comme à ton âge à ton propre aduis dunt.
 Madame dy-ie en vous la longtems hoste
 Est mon amour, lequel ie sens auoir
 Or tant d'ardeur: dont en cest'estre s'oste
 Autre vouloir à moy & non vouloir.
 Lors d'une voix de trempe si nouuelle
 Elle disoit, & d'une face telle,
 Que i en auray tousiours crainte & espoir.
Au monde rare en trouppes tant espesse
 Fut, qui oiant parler de ma valeur,
 Pour vn bres temps ne sentit quelque presse
 D'une estincelle au moins dedans son coeur.
 Mais ma partie qui resiste au bien faire,
 L'esteint bien tost: dont meurt toute vertu;
 Et vn seigneur lors regne, autre & contraire
 Qui plus deax viure assure & plus voulu.
 Amour qui fit la premiere ouuerture

De ton

De ton esprit, me dit choses vraiment,
 Dont remarquant le grand desir i' augure,
 Que dignité de fin hauteur attend.
 Et comme ia des amis ie te compte
 Rares, par la dame encor ventras prompte,
 Pour a tes yeux donner vn heur plus grand.
 Je vouloy dire impossible est la chose.
 Quand elle dit, l'oeil leue or & voy doncq
 Dame, en vn lieu secret & place close,
 Qui a esté à bien peu montrée onc.
 Tost ie enclinoi ma face vergogneuse,
 Vn feu nouue au plus grand feu tant dedant.
 Elle le print pour matiere ioieuse,
 Disant, ie voy tres-bien ou tu le prens,
 Comme Phœbus par son fort raisonnement
 Toute autre estoile enchasse en vn moment.
 Ainsi moins beau or appert mon visage,
 Qui à clarté plus grande aussi se rend:
 Pourtant les miens ie ne veux que tu quies,
 Car ceste est ia deuant, moy puis, produite
 D'une semence, & d'un enfantement.
 Cependant fut la honte en moy rompue
 Tout alentour, qui ma langue ceignoit
 Sur la premiere affrontée entreueüe,
 Quand i' apperceu qu'elle s'aperceuoit,
 Si ce que i'oy (lors ie dy) on peut croire,
 Heureux le pere, & benoite soit l'eleu
 Jour, qui par vous au monde cause gloire,

Et pour vous voir le temps que i' ay couru.
 Et si i' ay onc laissé la droite voie,
 Plus qu' on peut voir (peut estre) il me deplait
 Mais si d' ouir digne estre ie pouuoie,
 Plus de vostre estre vn chaud desir me pait.
 Lors respondant pensue celle bonnesté,
 Et douce veüe en moy ferme elle arreste,
 Qui mots & veüe en moy entrer a fait.
 Ainsi qu' il pleut à nostre eternal pere,
 Nee immortelle est chaque de nous deux:
 Mais que vaut il à vous pleins de misere?
 En nous la faute, a vous las, vaudroit mieux,
 Aimées ia, ieunes, gayer & belles
 Fustes vn temps, & telles maintenant,
 Que ceste bat pour retourner les ailes
 Vers l'ancien & premier logement.
 Pour moy ie suis vne ombre: or de mon dire
 As, ce que peut par toy s'entendre en bref.
 Puis ia en pied, que loin ie me retire
 Disant, ta poeur ne te face aucun grés,
 D'vn verd laurier vne guirlande belle
 Ses mains cueilloient, de laquelle puis elle
 Tout alentour m'environnoit le chef.
 Qui ra raison, Chançon, diroit obscure,
 Il ne m'en chaut, dy, car peu tardera
 Le messager, qui du vray l'ouuerture
 I'espere, en voix plus clere en tout farrâ,
 Pour cueiller seulement le venoye.

AUTRE

*Au ruy si cil en cecy quy m'emploie,
Quand ie partoy de luy ne me trompa.*

Les interpretes sont diuers en leur opiniõ au regard de ceste dame, dont parle icy Petrarque, Aucuns veulent que ce soit la Philosophie, autres la Theologie, & aucuns la Renommée. Et ceste telle dame ou la Philosophie, ou Theologie ou Fame, qui qu'elle ayt esté, il appelle plus belle que le Soleil, pource qu'il s'entend de la science, estant certain que la clarté de l'entendement luit plus qu'autre aucune lumiere corporelle. Et ainsi encore la Fame, laquelle luit es tenebres; & ceste telle le tiroit a soy, & tellement ouuroit en luy, qu'il viurá tousiours. En la seconde stansc il compte, comment ceste dame se laissoit voir, dõt la voiant tant belle, il demeueroit tout froid; mais s'estant assieuré, il approchoit plus pres, pour mieux pouuoir contempler ses beautez, Et il entroduit par forme de Dialogue a parler avecque telle dame, laquelle il dit le rechercher tant qu'il est conuenable a son âge, soit que voudrons entendre ou de la fame, ou la clarté intellectuelle. A laquelle il respond, que ia passé long temps il a mis son entente sur elle. En la quatriesme la dame respõd, qu'il ne se doit émerueiller de sa beauté, car celuy qui tant peu que ce soit la regarde, ne peut puis aimer autre chose terrestre; mais elle dit, que son aduersaire, qui est la volupté, qui trouble tout bien, esteint tous honestes desirs: mais l'honneste desir de Petrarque, dit elle, d'autant qu'elle entend d'amour, se fera digne d'honorable fin, & en signe de ce, qu'il voirra dame qui fera ses yeux bien heureux. En la cinquiemesme le Poëte s'apprestoit pour dire, qu'il estoit impossible qu'on luy monstrast dame plus belle, quad luy rôpant la parole, elle dit, qu'il regardast en haut, luy montrant ou la Vertu, ou la Theologie, a laquelle le plus ils esleuoit,

& par vergogne il abaissa sa veuë. mais telle dame le conforte, disant, que si bien icelle autre dame luy sem-
ble plus belle, que pourtant elle ne se part d'elle, estant
sa sœur. D'autant qu'il s'entend que la premiere dame
fust la saine, & la deuxiesme soit la vertu: & s'il s'entend
que la premiere dame estoit la Philosophie, la seconde
sera la Theologie. En la sixiesme il demonstre, que voi-
ant comme la premiere dame ne se soucioit, qu'il esti-
moit plus la deuxiesme, il quitoit la vergogne, & lou-
ant chacune il requiert de scauoir plus de leur estre.
Par où la premiere respond en la septiesme stance, que
l'une & l'autre est faite immortelle, lesquelles iadis es-
toient aimées des homes valeureux. En fin il se tour-
ne vers la chanson, & dit, qu'elle ne se soucie, si quel-
qu'un la tiene pour obscure.

SONNET XC VII.

*Les piteux vers dont i ay l'entiere cognoissance
De vostre amour courtoise, & vostre bon esprit,
Tant de force en ma veuë eurent, que tout subit
I'euy la plume en la main pour donner assurance.*

*A vous, que ie n'ay oncques experience,
Comment de celle la le dernier mordre nuit,
Dont i attends la venue avec tout ce qui vit,
Mais les huys de sa court ie vy sans des fiance.*

*Après ie retournoy en arriere, voyant
Sur la frontiere escrit, que le termin estant
A mes iours destiné, n'estoit venu encore.*

*Bien que le iour ny l'heure illec ie ne lisois.
Doncq vostre affligé coeur ne soit triste autre fois,
Et cherche un homme digne alors quand on l'honore.*

n

Il escriit ce Sonnet a vn sien ami, qui auoit entendu que Petrarque estoit mort, luy donnant à entendre, qu'il auoit esté pres de la mort, mais qu'il estoit guaris & aiant esté d'iceluy son ami assez loué, il dit que la louange qui fut donnée a luy, deuoit estre attribué a plus digne que luy.

CHANSON XXV.

*Que ieune dame, Amour, ore tu vois,
Mon mal n'estime, & ne craint ton carquois,
Et entre deux tels ennemis ne doute.
Sans coiffe en robe armée elle te voit,
Sur l'herbe a fleurs se dechausse & s'asseoit
Verstoy superbe & cruelle a moy toute.
Je suis aux lacs, mais si pitie encor
Ton fort arc garde, & quelque dard, say or
Que de nous deux la vengeance elle gouste.*

Le Poëte parle en cestuy petit Madrigal a Amour, & il fait deuoir pour le mouuoir à faire vengeance contre M. L. qui m'esprisoit son regne, & le mal de Petrarque.

SONNET XCVIII.

*Le ciel a desjà fait le tour dix & sept ans,
Depuis que du premier i'ay bruslé sans remise.
Mais alors qu'il aduient qu'a mon estat i'aduise,
Au mi-lieu de la flamme vne glace ie sens.
Il se dit bien, qu'autrui deuant les moeurs ou sens
Le poil change, & encor que l'âge les tamise,
L'humaine affection pourtant ne rappetise,
Tant le voile pesant est plain d'empeschements.
Helas, hélas, & quand sera celle iournée,*

Que

Que voyant enfuir l'une apres l'autre année,
Du feu & long travail ie soie rançonné?

Voyray- ie oncques le iour, qu'à ces yeux agreable,
Autant que ie voudrois, & qu'il est comuenable,
Soit le miellé regard du beau visage orné.

Il se plaint icy, que tant plus qu'il alloit auant avec
le temps, ta nt plus luy faillloit l'esperoir du repos, estés
ia passez les dix & sept ans qu'il n'auoit peu se deliurer
d'Amour. SONNET XCIX.

Celle pâle couleur & tant vague, laquelle
D'un nuage amoureux le doux riué courroit,
En maiesté si grande au cour se presentoit,
Qu'au mi-lieu de la veue il rencontroit icelle.

L'apperceuois alors l'un l'autre en façon telle
Se voir au Paradis, ainsi se decouuroit
Celuy penser piteux, au ruy qui ne deçoit:
Mais ie le vy, car là seul ma veue estincelle.

Toute angelique veue & toute humilité,
Qui fut oncques en dame, ou l'amour ait esté,
Ne seroit qu'un dedain pres de ce dont ie traite.
Vers terre elle abbaissoit le beau regard gentil
Sans sonner mot, disant (ainsi me sembloit il,)
A mon loial ami qui cause la retraite?

Se deuant le Poëte partir de M. L. il la vouloit aller
visiter, & M. L. ne scachant qu'il deuoit partir, le re-
cueilloit benignement, toute riant & allegre; mais
aiant apres entendu son partement, elle monstrois sé-
blant d'en estre triste, & deuint toute pâle, & comme
morte. Dont il dit que sa paleur rencontroit avec telle
Maiesté par la voie des yeux le coeur de luy, que le dit
coeur

DES SONNETS.

*Le cœur reconnoît la pueur au mi lieu de la veuë de luy,
pourtant qu'estant cognue par la pueur la douleur
qu'elle auoit de son partement, il ne pouuoit estre qu'il
ne se contristast aussi, dont il deuint aussi mort & pâle:
& par là fit il, qu'alors il cognut, comment les ames
se voient l'une l'autre au Paradis, & les conceptions
l'une de l'autre.* SONNET C.

*Amour & la fortune, & mon esprit, tenant
Peu de cela qu'il voit, & qui du passé cure
Seul a, m'affligent tant qu'une enuie bien dure
Sur ceux de l'autre riuë aucune fois ne prend.*

*Amour me rompt le cœur, mon sort d'entendement
Le priue & de confort, dont l'esprit sot murmure,
Et se courrouce, ainsi en extreme torture
Je suis toujours forcé de viure en combattant.*

*Et de voir retourner mes doux iours ie n'espère,
Mais ma vie à venir de plus en plus amere,
Et desia la moitié de mon cours i'ay passé.*

*L'esperance ie voy, las, non diamantine,
Mais de voire, tomber de mes mains en ruine,
Et tout mon penser est à mi-chemin cassé.*

*Icy il se lamente d'Amour, de fortune, & de son es-
prit. d'Amour, pource qu'il destruit le cœur. de for-
tune, d'autant qu'elle cauoit son partement de M. L.
de son esprit, pource qu'il se courrouce & plaint; & il se
voit toujours aller auant de mal en pis.*

CHANSON XXVI.

*Si lo penser qui me perd & accable,
Ainsi qu'il pique, & ainsi qu'il est fort,
Me vint vestir d'une couleur semblable,
Tel m'ard & suit qui peut estre en mon sort*

D'ardre

D'ardeur viendroit prendre aussi son partage,
 Ou Amour dort, il se reueilleroit.
 Et de mes pieds laissez du promenade
 Es lieux deserts, moindre marque on viroit,
 Et aux coustants, champs, & mainte autre place,
 Et les yeux mots moins seroient a tout temps
 Pour celle ardant, qui plus froide est que glace,
 Qui dragme au corps ne me laisse & aux flancs,
 Ou toujours feu & flamme ie ne sens.
 Mais comme Amour de force me denne,
 Et le scauoir me vole du cerueau,
 Ie parle en rime aspre, & de douceur nue,
 Mais non toujours en l'escorce vn rameau,
 Ou en ses fleurs ou ses feuilles decouure
 Par le dehors son naturel pouuoir.
 Amour cela que le cuer serre & coütre
 Voie, & aussi les beaux yeux, ou le voit
 On peut a l'ombre assis a sa plaisance:
 Et s'il aduient que le dueil hors sorti
 En tristes pleurs & lamentees se lance,
 L'un nuit a moy, l'autre nuit a autrui.
 D'autant qu'au bruit ie le fais estre ouï,
 Doux & gais vers dont contre les alarmes
 Des premiers d'ard' d'Amour vsance l'eus,
 Quand ie n'auois autres aucunes armes,
 Qui verra onc vn tant ingenieux,
 Qui ce mien coeur tant ferme & dur penetre
 Que refroidir ie me puisse du moins,

Ainsy

Ainsi que ia: car en luy me semble estre
 Vn qui depaint madame de tous points
 Toujours; & d'elle a toute heure il raisonne,
 Pour la retraire apres ie n'ay pouuoir
 A mon semblant, tant deuient-ie inuidine:
 Helas, ainsi raur il me faut voir
 Mon doux secours, que ie voudrois auoir.
 Comme vn enfant qui la langue avec peine
 Denoue & tourne, & qui dire voulant,
 Ne le scait faire & taire, ennui luy meins,
 Ma volonté ainsi me va guidant
 Pour aussi dire: & qu'auant ma mort m'ois
 Ma partie douce, or qu'aduerse, ie veus.
 S'il est ainsi que de toute sa ioie
 Son beau visage est seulement heureux,
 Tant qu'elle n'a plus d'autre chose cure,
 Oyle donc toy bord d'eau verd & herba,
 Et vol tant large à mes souspirs procure,
 Que tousiours soit à vn chacun cognu;
 Comment i'estois à toy le bien venu.
 Tu le scais bien, qu'onques ne fut touchée
 D'un pied la terre egalable en beauté,
 A celuy, dont ia tu estois signée,
 Dont le cœur las & le flanc tourmenté
 Font leur retour, pour faire leur partage
 Auecque toy, de leurs discours cachez.
 O des beaux pas s'encore sur l'herbage
 Entre les fleurs, effarlement celer.

Vne

Vne reserve a moy il t'eut pleu faire
 Qu'en l'armoiant, ma vie rien qu'aigreur
 Eut peu trouver, ou vn peu se refaire;
 Mais l'ame vague incertaine, & en poeur,
 Comme elle peut appaise sa douleur.
 En tous endroits ou ie toyrne, & ie vire
 Les yeux, ie trouue vn doux plaisant serain,
 Pensant icy battoit celle lumiere
 Vague, & quelconque herberte ou fleur ma main
 Cueille, ie croy qu'elle soit racinée
 Dans le terroir, ou coustume elle auoit
 Entre la fleuve aller & la contrée:
 Et ou vn siege elle à fois se faisoit
 Frais & fleuri, entre verde plaisance,
 Ainsi se voit qu'illec ne se perd rien,
 Et pis seroit d'auoir plus d'assurance,
 Esprit heureux, quel est le bon heur tien?
 Qui fais autrui riche d'un si grand bien.
 Que de toy-mesme as ie cr oy cognoissance,
 O ma pauurette, & comment peu tu sois
 Et mal ornée: or demeure en ces bois.

Voulant le Poëte celebrer le lieu, où qu'il vit M. L.
 & l'heureux iour, il dit en la premiere stance, que si la
 pensée qui le destruit, l'accoustroit de couleur confor-
 me a telle destruction, qu'il seroit pâle & mort & mai-
 gre, & telle le fuit, qui est M. L. qui par pitié seroit ef-
 meüe pour l'aimer, le voiant se consumer pour elle: &
 ainsi auroit sa part du chaud. Et les vestiges de ses pieds
 seroient moins solitaires, car ils auoient la compagne

de ceux de M. L. Et par la ses yeux seroyét moins baignez des larmes, car par elle eōpagnie l'occasiō des plaintes cesseroit. En la 2. stanse il dit, que ses rimes sont aspres & lourdes, & que le defect vient d'Amour, qui par trop de tourmēt leur oste le scauoir. Dōt il desire, qu'il ne regarde à ses paroles, mais à ce qu'il clost au cœur; car ainsi qu'à l'escorse ou aux fleurs ne se cognoit tousiours la vertu naturelle de la plante, ainsi sa pensee ne se peut cognoistre de ce qui apparoit en luy par dehors. En la troisieme il montre, qu'il desire de retourner à esteindre le feu de son cœur avec celles gaillardes rimes, qu'il faisoit au commencement de ses amours. Apres il se tourne à icelles rimes, qui luy estoiet armes contre l'assaut d'Amour, & il leur demāde, qui sera celui qui ouurira son cœur de pierre, la dureté duquel ne luy laissoit faire rimes douces & gaillardes, dōt il pourroit escrire les hautes beautez de M. L. ce qu'il ne peut faire; car Amour luy oste le scauoir. Il suit en la 4. stāse, que si biē il ne peut exprimer les hautes beautez, il fait comme le petit enfant, qui combien qu'il ne sçait parler, ne peut taire: dont luy ainsi qu'il peut, est cōrain de dire, & il veut estre ouï d'elle deuant qu'il meurt; mais si elle ne se souciait de son parler, il prie à la verde rive du païs, ou qu'il estoit, qu'elle l'oie. En la 5. il suit parlant à la rive, disant, que iamais pied tant beau ne touchoit terre. cōme estoit celui de M. L. duquel toy rive, esties marquée. Par ou il dit, qu'il reuient a partir avec elle ses secrettes pensees: & il se plaint qu'il n'a reserué en soy aucunes des marques d'iceluy beau pied. En la 6. il suit de parler de M. L. & montre, comme se reioit le cœur en celui doux lieu, dont il mōstre que pour son confort il alloit souuent sur la verde rive, ou qu'elle auoit esté. Au dernier il parle à la chanson, disant, que d'autant qu'elle est si lourde & simple, qu'elle demeure chez soy.

CHAN-

CHANSON XXVII.

Clere & fraische caue & douce, ou souloit mettre
 Le beau corsage alors qu'elle se lanoit
 Celle, qui seule a moy dame semble estre.
 Gentil rameau, dont à elle il plaisoit
 (Auec souffirs ie le me r'incruelle)
 Vne colonne à son beau flanc choiser.
 Herbes & fleurs qui ia souloient à elle
 La robe gaie & gentile couvrir,
 Et quant, & quant la poitrine angelique,
 Air pur & saint, ou le Cyprin enfant
 Par les beaux yeux, guides de sa pratique
 Le coeur m'ouuroit; escoutez iointement
 Las, mon extreme & triste parlement.
 Mais si mon sort tellement le destine,
 Et que le ciel en cela soit serui,
 Qu' amour ces yeux par larmes exterminie,
 Que ce corps pauvre au moins quelque merci
 Recourir puisse entre vous, & la nue
 Ame retourne à son propre logis.
 La mort sera moins regrettée & crue,
 Si cest' espoir porter auec ie puis
 Vers le douteux & incertain passage.
 Car l'esprit las pour obtenir repos
 Onc ne pourroit en cercueil ou riuage
 Plus reposer, fuir mieux a propos,
 La chair lassée & les travaillez os.

Le

Le temps pourra venir encor (peut estre)

Que de retour à l'vsté ſcjour,

La ſiere & belle & douce, viendra mettre

(Ou que i' estois au ſaint & benoit iour

D'elle apperceu) ſu' deſireuſe veü

Et recreante, en m'y allant chercher,

Et, o pitie, entre pierres menue

Terre ia eſtre & cendre me voiant,

Qu' amour prenant en elle auſſi ſa place,

Luy cauſera ſouſpirs tant gracieux,

Qu' elle obtiendra pour moy merci & graco,

Et forcera & contraindra les cieux

De ſon beau voile en s'effuiant les yeux.

Des beaux ſameaux (douce eſt la ſouuenir) 100

Sur ſon giron vne pluie tomboir

De belles fleurs en très grande abondance

Et elle aſſiſe en telle gloire eſtoir

Humble de mœurs, de geſtes & de face,

Conuertea de la pluie d'amour.

La vne fleur ſur ſes fraiz es ſ'attache,

Sur ſon poil blond vne autre apres a tour,

Qui d'or forge & perles non communes

Sembloient à l'oeil à ce iour, & auſſi

En terre on vit, & deſſus l'eau aſcaines,

Et d'erreur vague autres faire maint ply

En l'air, ſemblant dire, Amour regne icy,

Combien de ſou le diſoy- ie à celle heure

Tout eſtati, eſte vrayment nacquis

Au Paradis, c'est chose plus que s'enre
 Chargé d'ouli ainsi estre me fit:
 Le maintien d'ange, & ausi le visage,
 Et le doux ris, & son dire admire,
 M'ont tellement fait estre de l'image,
 Vraye & parfaite arriere & separé,
 Que sousspirant entre moy ie disoye,
 Comment icy suis-je venu, & quand?
 Croiant qu'au ciel ie fu, non ou i'estoye,
 Et des lors ceste herbe me pleut tant,
 Qu'en autre lieu ie n'ay appaisement.
 Tu pourrois bien Chançon quiter la voie
 Des bois, si tant tu auois d'ornements,
 Comme as l'eynuie, & i'accoster aux gens.

Il suit le chant commencé de la chançon antérieure,
 Il escrit comment il la vit, & cōbien que luy sembloit
 merueilleuse la beauté. Et il parle aux eaux, herbes &
 aux fleurs, les priant, qu'elles donnent audience à ses
 paroles. En la seconde stanse, il demande disant, que si
 le destin veut qu'il serre les yeux par l'amour en lar-
 moiant, que la grace soit faire au malheureux corps,
 qu'il soit conuert être vous arbres, herbes & air, & l'a-
 me en son propre logis, qui est le ciel. Autres enten-
 dent par ce logis M. L. Et s'il meurt, avec tel espoir, il
 dit que la mort doit estre moins cruelle, ne pouvant
 estre la chair en plus reposé lieu. En la troisieme stan-
 se il dit la raison, pourquoy il dit de desirer d'estre en
 tels lieux, laquelle est qu'il eseroit que M. L. devoit
 passer quelquefois par iceux lieux, & le voiant mort,
 qu'elle en auroit pitié. En la quatrieme il retourne à
 dire de la douce façon, en laquelle M. L. se renoit à celuy
 arbre

arbre fleuri, & le desir que cestoit de voir les fleurs, ce qu'il luy dit estre doux, quand il y penſe, & qu'elle en telle gloire estoit humble. En la cinquiesme il dit, comment il s'emerveilloit la voyant tant belle & si gaillarde, tellement qu'oubliant soy-mesmes, il croioit estre au Paradis: dont depuis il ne trouvoit lieu qui plus luy pleut. Finalement il dit à la Chanson, qu'elle demeure cōme peu ornée en iceux lieux solitaires cōme l'autre.

CHANSON XXVIII.

En telle part ou Amour m'esperonne,

Mes tristes vers il conuient que i ordonne

Comme suiuaſt mon affligé esprit:

Mais cil qui traite avec moy mon confis,

Me fait douter, tant est confus son dire,

Quels ie diray deuant ou quels derriere,

Mais de l'histoire en mon coeur tant que i'ay

De sa main propre écrite tout au vray,

De mes douleurs (que si fort ie recole)

Ie compteray, puis que par ma parole

Les sousspirs ont treue, & mon mal secours.

Ie dy qu'encor que choses tous les iours

Diuerſes mille, aux yeux i'ay, ie regarde

Seule vne dame, & sa face gaillarde.

Puis qu'estoigné de mon plus grand confort

Et bien ie suis, par mon malastre sort

Inexorable & fier & domnageable,

Par la memoire Amour seul me tient stable,

Dont si ie voy en quelque ieune objet,

M 2

Que

Que l'Ymiers en herbe se romet,
 Que l'âge inmeur il semble me revele,
 Quand am' or est celle ieune te belle,
 Puis quand Phoebus sur monte rebau fait,
 Au feu pareille elle est à mon semblant,
 D'amour lequel de cœur baur se fait maistrer,
 Mais quand de luy lequel retournant est le
 Pas à pas moind' il voit le iour se plaint,
 Je voy qu'elle a ses parfaits iours attainit.
 Aux branches fleurs volant & la verdure
 Pourpree; au temps qui chasse la froidure,
 Et quand la force aux meilleurs astres vient,
 Mon oeil encor la viole retient
 Et le verd dont au premier de ma guerre
 Amour s'armoit tant qu'encor il me serre,
 Et celle douce & gaye escorce au corps
 Tendre & menu qui faisoit le dehors,
 Ou se loge or l'ame noble & gentile:
 Laquelle a moy toute ioie fait vile
 Sembler; si fort ma souvenance accroit
 De sa mode humble, & qui lors florissoit,
 Et puis croissoit; loin anticipant l'âge
 Tout seul la cause & paix de mon orage.
 La tendre neige aux montagnes voiant
 De loin se fondre au Soteil raionnant,
 Coume Phoebus la neige, Amour me reuge,
 Pensant au front non terrestre, mau d' Ange,
 Qui peut de loin mon oeil mettre en moiteur,

Mau

Mais l'esblouir de pres vainquant le coeur:
 Ou entraineux de la couleur dorée
 Et le beau blanchir tousiours chose est montrée,
 Jusqu'à quel on croit mortel ne s'en fait:
 Que le mien croy-ir, & vne desir si chaud
 Qu'en m'ard ainsi quand en souffrant elle
 Soubris, qu'on ble à l'approcher n'escheffe,
 Mais il deuoit sans fin & le changer
 L'esté ne peut, ny l'estuindre el huer:
 Je n'ay onc vcu errer la torche estree
 Par l'air serain, & entre la roussee
 Luire & la glace, alors qu'il auoir plein
 De nuit, qui a moy au deuant ie n'ay en
 Les beaux yeux, dont ma vie se soulage:
 Quels de les vy sous le voil d'ombrage.
 Et comme fu leur beaux reflecter comme or
 Le ciel ce iour, ainsi baignez encor
 Estinceller de les voy, dont que i arde
 Il faut tousiours si monter le regard
 Phoebus, lors l'air m'enflant m'apparoit
 Si se coucher au sair vers l'autre endroit,
 Quand il s'en va lors le voir il me semble,
 Laisant obscur le lieu duquel il s'emble.
 Si mes yeux ont roses ont admiré
 De coeur rouge & blanc en plar doré,
 Qu'auoit oueilly fraisches la main pucelle,
 Ils pensoient voir le visage de celle,
 D'autre en merueille egal qui n'aput

Avecque trois y conioints rares cas
 La tresse blonde au col blanc estendue,
 Ou pour tout lait la preuue trois pardua
 Et puis la ioue ornée d'un doux feu,
 Puis quand le vent aux pais a esmu
 Vn peu la fleur blanche & iaune, & la tourne
 Et branfle, en l'ame alors le lieu retourne,
 Et l'aisné iour qu'à l'air espars ie vis
 Les cheueux d'or a m'ardre si subits.
 Compter de reng les estoiles (peut estre)
 Et toute l'eau en petit verre mettre,
 Je croioy lors qu'en papier si petit
 Noutre au vouloir de racompter me prît,
 Comme en maiqt lisi la fleur des belles sems
 Sa clarté douce, en restant chez soy-mesmes,
 A fin que d'elle on ne sois absent,
 Aussi ne vens-je, & si par fois partant
 Je fuy, sur terre & au ciel le passage
 Elle m'a clés, car tousiours son visage
 Mes yeux laissez au present, dont ie suis
 Du tout destruit, & tellement assis,
 Qu'autre samais ie ne veux ny desirer,
 Ny criant non d'autre quand ie souspire.
 Chanson tu scais tout mon dire estre un rien,
 A l'amoureux & secret penser mien,
 Lequel en l'ame & iour & nuit ie porte,
 Et qui tant seul m'assiste & me conforte,
 Entre combats si longs me tenant droit.

Car mû à mort passez longtemps m'auroit.

Mon durcil plaignant de mon coeur la distance,

Mais de mourir par là ie me dispence.

Estant le Poëte éloigné de M. L. il escrit en ceste Chanson, comme sa pensée estoit tousiours en elle. Et brièvement il propose en la premiere stance, ce que diffusément il escriuera, concluant en elle, qu'il voit tant de choses qu'il vaitille, il ne voit autre que M. L. luy estant tousiours deuant les yeux. En la deuxiesme, il se plaint de sa cruelle fortune, qu'elle l'a éloigné de M. L. dont commençant du premier, quand il s'enamouroit, il remémore toutes les choses qu'il vit en elle, & qui luy pleurent, faisant comparaison des saisons de l'année à la vie humaine. En la troisieme stant se, aiant par les trois saisons de l'année démontré les trois parties de M. L. avec le verd & fleurs du printemps, il depaint & l'un & l'autre estre du corps & de l'ame, qu'au cōmencement de ses amours elle portoit, bien qu'apres qu'elle estoit dame, elle le changeoit. En la quatriesme, que quand il voit la tendre neige par les collines, se souvenant de M. L. il deuient comme neige au Soleil, par la douleur qu'il a destre éloigné, pensant au beau visage, qui de loin le fait larmoyer, & de pres l'esblouit, ou, cela est au beau visage entre les ioues & les cheueux se monstre es yeux chose, c'est, beauté, qu'onques ne vit autre oeil que celuy de Perarque. En la cinquesme il fait trois comparaisons, par lesquelles il représente les beautez de M. L. l'une est des estoiles, lesquelles apres la pluie de la nuit se voiet reluire, aus beaux yeux de M. L. lesquels a l'ēbre d'un beau voile il auoit vu iour veu pleurer: la deuxiesme est du lever du Soleil, à l'apparoistre d'elle; la troisieme est du remonter, au partir d'elle.

M 4

En

104 I. PARTIE

En la sixiesme il fait deux autres comparaisons, l'une est du plat d'or plein de blanches & vermeilles roses, par lequel il entéd le visage de M. L. l'autre des fleurs blanches & jaunes, veut signifier son cor blanc & ses tresses blondes. En la sepriesme il demonstre, combien estoit vaine sa pensée à vouloir exprimer les finesses; esquelles il luy sembloit la voir, comme tant faciles à dire, come il est facile à comprendre toutes les estoilles, & clore toutes les caues en vn petit vaisseau, finalement parlant à la Chanson, il dit, que tout ce qu'il en a parlé; au respect de ce que son discours & penser amooureux en comprend, n'est rien.

CHANSON XXIX.

Mon terreur Thus, que or qu'en vain la parole
Soit pour les coups lesquelz men oeil martele
En ton beau corps souuentefois recole
Ce m'aide à ramours que mes soupirs soient tels
Comme le Tibre avec l'Arne se fere,
Et le Pau au ruisseau & sombre or se ve,
Te te requiers du cruel rocheur & pere,
Que la pieu qui sur terre t'a mis
A retourner, t'incite enuers la terre
Aimée, au peu de cause (o doux Seigneurs)
Tu vois tenir vne cruelle guerres
Les coeurs aussi durs & clos par l'aigreur
Du felon Mars enflé d'orgueil & d'ire
Ouvre les Pere, & le noeuil delians
Ta verité y permets par mon dire
(Quel que ie soy) auoir aceroissement
Vom qui auant par don de la fortune

DES SONNETS.

Es moins le mors du quartier beaux & doux,
 Dont que pitien auez, il semble aucune
 D'estrange acier pourquoy tant entre nous ?
 Pourquoi voit on auoir la verde pleine
 Du sang Barbare vn rouge & vermeil teint ?
 La vaine exreur vous decoit & formcine,
 Vostre oeil voir pense assez, mais peu estraint,
 Car vous cherchez au cocur mis a la voute
 Amour ou sayeil qui tient plus de gens
 Des ennemis plus grand nombre sustente:
 Deluge vni, es quels estranges champs
 Ou durs deserts as tu prins origine,
 Pour inonder nos champs pleins de douceur ?
 Des propres mains si nous vient la ruine
 Pour se sauuer qui aura la valeur ?
 A nostre estat bien a preuen nature,
 Quand entre nous & l'Allemand ieux
 Mettre vn ruyart des Alpes elle eut eue:
 Mais a son bien contraire & priné d'yeux
 Le desir, puis a este si peu sage,
 Qu'il a la ronge en vn corps sain & beau
 Soy procuree: or ioints en vne cage
 Fiers ammaux, & vn tant doux troupeau
 Se sont taur nud, tant qu'incessamment pleure
 Le meilleur d'eux & semence est cecy
 Pour plus d'ennui, du peuple on ne demeure
 La loy, auquel Marius a ainsi
 Comme on le lit, enuoye la flanc, qu'entiere

La

La memoire est encores de l'exploit.
Quand mort de soif & las de la riuiere
D'eau non plus que de sang il buuoit.

Le ray Casar, qui par toutes contrées
Sanguinolent & l'herbage rendu,
Des veines ia par nos espes couppees:
Or que le ciel il me semble a conceu,
Par quel ne scay-re estre dur sur nous haine,
Vostre merci a qui tant s'est commis,
Vos volontez n'allants d'egale haleine,
Gastent du monde vn beau & grand pais:
Quel iugement, quelle erreur destinee,
Quelle eschacheux estre au pauvre voisin,
Et la fortune esparse & affligee
Pour suiure, & gens chercher par long chemin,
Et trouuer bon que le sang ils respandent,
Et vendent l'ame & la meritent a priu
Pour le vendre dire, icy mes mots s'estendent,
Non que par haine aulruy i'aye en mespris.

Ne voiez vous par tant d'experience,
La ruse encor du Bauiere squo trait,
Qui bat la mort du doigt, & ne le pense?
Plus que le dam la honte me deplait.
Mais vostre sang pleut a plus de largesse,
Vostre courroux estant plus vehement.
Des le matin pensez a vostre presse
Iusques a tierce, & vous voirez comment
Tient cher aueruy qui se pou de soy vider

O tout

O tout gentil & noble sang Latin,
 De ces fardeaux te ruinants te vuide,
 Et d'un nom vain faire idole fay fin,
 Vain dy-ie, à qui le subiect n'accompagne:
 Car nos pechez, non naturel de fault
 Font que d'esprit la furie nous gaigne
 Du peuple fier & retif de la haut.
 N'est ce lieu pas celle terre premiere,
 Que j'ay touchée? & mon nid n'est cestay?
 Qui m'a nourri en douceur nourriciere?
 Et n'est de point ma patrie & appuy?
 Mere benigne & bone, & couverture
 Des os cendreaux de tous deux mes parens.
 Qu'en vostre esprit pour Dieu s'ace ouuerture
 Par fois cecy, & les cris abondants
 Du triste peuple avec pitié rencontre,
 Qui apres Dieu seulement son repos
 Attend de vous, & en vous si se monstre
 Aucun signal de pitié a propos,
 A la fureur la vertu bien armée
 S'opposera, & fera court combat.
 Car la valeur du vieil temps tant louée
 Es cours Thuscans à present encor bat.
 Voyez Seigneurs comment le temps s'en vole,
 Et comment vif est la vie à fuir,
 Et que la mort suit, & ia nous accolle,
 Estant or cy pensez au departir:
 Car l'ame nue & non accompagnée,

Doit

Doit arriver au passage incertain,
 En traner sans par-mi ceste vallée,
 Je prie ostez la haine & le dedain,
 Vents ennemis a la vie joyeuse,
 Et le temps mis en fuits, dont on destruit
 Autrui, soit or' mis en plus vertueuse
 Chose, en oeuvrant de la main ou d'effort
 A quelque los, des biens la recompense,
 A quelque estude honneste & genereuse,
 Ainsi ça bas prend on reconissance,
 Et le chemin on trouue ouuert aux cieux.
 Que ta raison, Chanson, je t'admonnesta,
 Tu dise en mots courtoisement humains,
 Car entre gens de fiere & verde testa,
 Tu dois aller, & les vouldoirs sont pleins
 Ia de l'vsance execrable & amigue,
 Qui ennemie au vray tousiours se fait.
 Tu prouueras ton sort bon ou unique
 Entre grands coeurs peu en nombre, ausquels plain
 Le bien: & d'eux ou est il qui m'assura
 Le vray criant paix, paix, paix à toute heure.

Petrarque se plaint en ceste chanson des miseres, & quelles se trouuoit l'Italie en son temps, & de la malice des Princes Chrestiens, qu'ils la faisoient ainsi miserablement ruiner, & le plus des Italiens qui n'ont vergogne de la laisser en proie aux Barbares, demonstrent que quand les Italiens ont voulu monstrier leur valeur, ils ont vaincu ceux, ausquels ils sont à present la proie avec leur grande honne: puis que comme viles femmes

femmes & pleins de poeur, ils ne se mettent ensemble
en vnion pour se deliurer de si estrange seruitude. Les-
quels s'ils lisoient ceste chanson, voutroient combien
peut la valeur Italienne, laquelle estât vnice, a tousiours
vaincu les nations barbares, ausquelles desunie elle sert.

CHANSON XXX.

De mont en mont & mainte fantasie
Me guide Amour, car tout chemin cogno
Contraire m'est à la tranquille vie.
Ou fleuve ou font sont en lieu peu battu,
Ou deux constants font à vn val ombrage.
L'ame estonnée illec trouue repos.
Qui comme Amour l'inuite or s'encourage,
Or craint, or rit, or forme tristes mots,
Et le front qui suit ou elle le meine,
Rien peu de temps en son estat durant,
Se change & trouble, & puis se rassereine,
Dont de la veüe vn qui tel point entend,
Droit, cestuy ard en estat branslant.
La place m'est aux yeux comme morselle,
Ou hantent gens, & par les aspres boy
Et les hauts monts mon coeur moins se querelle,
Et a tous par marchant i ay chaque jour
Vn fraiz penser, de ma dame qui tourne
Souuent en ieule tourment que de fait
Pour elle, ie souffre, & quasi qu'on destourne
De moy tel viare, amer doux me desplaist.
Car, Amour, dy-ie encor par auenture
A temps.

A temps meilleur te garde, & à autray
 Peut estre es cher, or que tu te mesure
 Vile, & ie passe en sonspirs par cecy,
 Il pourroit estre, or comme, or quand ainssi
 Ou ombre vn mont ou bien vn haut pin donne,
 Parfois ie pause : & son front excellent
 Au premier roc en l'esprit ie faconne,
 Puis la pitie, à moy-mesmes venant,
 Fait que ie voy molle estre ma poitrine:
 Alors ie dy, las, d'ou es tu desioint?
 Et ou es tu mais pendant que i'encline
 L'esprit errant au ia pourpensé point,
 Et qu'au moy-mesme en la voiant i'oublie,
 Le sens Amour tant de prés, qu'à l'ame est
 Sa propre erreur vne ioie accomplie:
 En tant de lieux ie voy son beau pourtrait,
 Que si l'erreur dure, rien plus me plait
 I'ay plusieurs (qui est qui soy me preste?)
 Veu viue icelle en l'ondeuse clarté,
 Et dans vn tronc d'une fau, en l'herbette,
 Et dans l'air blanc si faite, qu'en beauté
 Lada pouuoit, sa fille perdre, dire,
 Ainsi qu'un astre estant des rais couuert
 Du cler Soteil: & si ie me retire
 En lieu sauuage, ou vers vn bord desert,
 Plus sa beauté i'ay imaginative,
 Puis quand le vray la douce erreur au doigt
 Monstre au lieu mesme encor sur pierre vne,

Pierre

Pierre ia morte & si ie suis de froid,
 Comme vn qui pense, escrit & plaint, fairoit.
 D'vn autre mont ou l'ombrage ne touche
 Vers vn plus grand & plus proche des cieux,
 Vn grand desir par coustume me pousse,
 Dont ie commence à mesurer des yeux
 Mon dam, & lors par larmes ie dispense
 Le coeur chargé d'vn trop facheux ennuis
 Quand y pensant ie voy celle distance,
 Qui me depart du front beau & rali,
 Qui m'est si pres & si loin a toute beure,
 Que scais tu pauvre, apres chez moy, ie dis
 Tout beau (peut estre) elle or'en sa demeure
 Plaint, que tu sois en si loingtain pais,
 Et ce pendant ie reprens mes esprits.
 Passant delà des Alpes, Chansonnette,
 Qu le ciel est plus serain & plaisant,
 Me reuoiras sur vne eau non secreete,
 Et viste au cours, au d'vn bien odorant,
 Et frais laurier l'aure d'ouee s'arreste,
 La est mon coeur, & cell' qui me le prend,
 Ma forme icy tu peu voir seulement.

Le Poëte escriuoit ceste Chanson estant toutin
 de M. L. dont en la premiere stansc il monstre, qu'il d
 en haine tous lieux non solitaires, pour estre plus à
 repos en ses pensées amoureuses.
 Puis il suit en la deuxiesme, comment il aime les lieux
 solitaires pour mieur pouoir pèser à M. L. luy naissant.
 à tous

à tous pas vne nouuelle pensée d'elle, & que plus
l'esperoir qu'il auoit de pouuoir encore iouir de la veue,
il se contentoit d'un tel sien viure. En la troisieme il
compte deux pensees contraires, l'une estoit qu'à luy
se representoit la dame, comme elle estoit belle & gail-
larde, dont il prenoit grand plaisir: & l'autre que tost
apres il commençoit penser, combien qu'il estoit lon-
tain de M. L. & perdoit de son bel Soleil, dōt il auoit
tant de douleur, qu'il pleuroit. Et il dit, que cependāt
qu'il pouuoit auoir l'esprit ententif à la premiere pen-
sée, qui estoit de M. L. qui le fit oublier soy-mesmes,
& sentoit Amour au près de soy, & vit M. L. estre à
luy voisine, que l'ame demouroit contentē de son er-
reur, & il la vit en tāt de lieux, & si belle, que si l'error
eut duré, il n'eut desiré autre chose. Et la quatriesme
il compte, en combien de lieux il la vit si belle em-
bruant sa premiere pensée. Puis il retourne à l'autre, par
laquelle il s'aperceut de son erreur. En la cinques-
me, il suit de se plaindre de se trouuer si eioigné d'elle,
dont parfois luy vient vn grand desir, lequel le fait
monter sur quelque haut mont, & de là il mesure la
grande distāce qui est entre luy & elle, dont il se plaint
auec grande tristesse. Et finalement il se console, pen-
sant que M. L. soupire aussi pour luy, & apres il dit a
sa Chanson, ou qu'elle le trouuera, se deuant droit re-
uer a M. L.

SONNET CI.

*La voie de merci puis qu'a moy ie voy close,
Ie me suis eioigné des yeux par vn chemin
Desesperé, esquels (ie ne scay par destin
Quel) de toute ma foy le guerdon se repose.
De soupirs ie repais le coeur, qui n'attre chose
Né desir, & des pleurs, né pour semblable fin,*

Ie vi

Je vis, te qui me plaît, car en tel estre en fin,
 Le plaindre plus m'est doux, qu'autrui ne presuppose.
 Et ie viens m'attacher tout seul à vn pourtrait,
 Non par Zeuse ou Prasite, ou par Fidias fait,
 Mais d'un maistre meilleur de plus haute industrie.
 Quelle Schitie doncq me donnera seurte
 Ou Numidie? si de mon immerité
 Exil, non saoule, ainsi caché, me trouue enuie.

S'eloignant Petrarque de M.L. il fainct que desespé-
 rant de l'attendue grace des beaux yeux, il s'eloignoit.
 Puis il compte qu'eloigné comme il fut, comment il
 nourrissoit son coeur de souspirs & de l'armes; & que
 l'image d'elle & sa pensée le soustenoient: & a la fin il
 se plaint, que la fortune s'oppose a tout son dessein.

SONNET CII.

Je chanteroy d'Amour en façon si nouuelle,
 Qu'à chacun iour sortir du flanc dur ie fairoie
 Mille souspirs par force, & que i'allumeroy
 Encor hauts desirs mille en la froide ceruelle,
 Et ie viroy souuent changer la face belle,
 Et les yeux se baigner, & plusieurs tours courtois
 Par pitié faire ainsi, que cil qui se par soie
 Trop tard de son erreur & mal d'autrui querelle,
 Et les vermeilles fleurs entre la neige au vent
 Se muer, & monstrier l'ynoire ouuertement,
 Qui tel de marbre fait, qui de pres le regarde.
 Et tout calé, d'autant qu'au viure court & bref

N Je ne

*Ie ne me donne ennui, mais ie porte le chef
Haut, d'estre reserué pour la saison plus tarde.*

Il semble que quelqu'un luy auoit demandé ce qu'il eut fait, s'il eust esté auprès de M. L. & luy auroit respondu, ie chanteroy &c. ou il veut dire, si M. L. le luy commandoit, il chanteroit si nouuellement.

SONNET CIII.

*Si ce n'est point Amour, qu'est ce doncq que ie sens?
Si c'est Amour, pour Dieu, que chose doncq & quelle?
Si bonne, d'ou la peine aspre tant & mortelle?
Si mauuais, ed'ou sont si doux tous les tourments?*

*Si volontaire i'ards, d'ou les pleurs & accents
Tristes? si maugré moy, que me vaut laquerelle?
O mort viue, o doux mal, comment peut estre telle
Ta force en mon endroit? si ie ne le consents.*

*Et si ie le consents, à tort ie me lamente,
Entre si diuers vents en barque peu puissante
Sans gouuernail en mer ie me trouue agité.*

*De scauoir tant legere, & d'erreur tant chargée,
Qu'en moy-mesme ie n'ay ma preiente arrestée,
Et ie brusle en huiuer tremblant à mi-esté.*

Le Poëte parle à foy-mesme, & il demande, si ce n'est point Amour ce qu'il sent, quelle chose d'oc que ce soit; & si c'est Amour, quelle chose, & si bonne, pourquoy l'effect tant aspre; si mauuaise, pourquoy sont les tourments qui en sourdent, si doux. Depuis il demande, s'il ard en le voulant, dont nait le plaindre; & si contre son gré, a quoy que luy sert se lamenter, & par la il desinit l'amour ou vne viue mort, ou vn plaisant mal.

SON-

SONNET CIIII.

*Par Amour comme vn but a la fiesche, il me faut
Estre, & comme la neige au Soleil, & la cire
Au feu, & comme au vent la bruine, & i'empire
Ma voix en criant grace, & dame a toy n'en chaut.*

*Ainsi le coup mortel, contre qui ne me vaut
Ny temps, ny lieu aucun, vos yeux ont sceu produire,
Et tu seul es la source (& il te semble vn rire)
Du Soleil, feu & vent qui me font tel assaut.*

*Les pensees sont dards, & vn Soleil la face,
Et le desir vn feu, ainsi armé m'attache
Amour, & m'esblouit, me pique, & me destruit.*

*Et l'angelique chant, & de la douce aleine
Les mots, dont ie ne puis donner aide a ma peine,
Sont l'aure, deuant qui ma vie s'enfuit.*

Il demonstre son miserable estat pour l'amour de
M. L. disant d'elle sortir les fiesches, dont il est blescé,
& le Soleil, & le feu, dont il est consumé; & combien
qu'il soit enrôué de luy crier merci, que toutefois il
n'en chaut a elle de son mal. Et il dit, qu'Amour l'a
mis comme vn signe a vne fiesche, & comme neige &
cire au feu: & apres il dit, quelle elle estoit a sō respect.
Finalement il explique les susdites choses, puis parlant
du vent qui d'elle procede, il dit, que l'angelique chant
& les paroles sont l'aure deuant laquelle la vie fuit.

SONNET CV.

*Ie n'ay dōt faire guerre, en vain pais ie pourchasse,
Et ie crains, & i'espere, & i'ards de glace estant,
Et ie m'en vole aux cieux sur la terre couchant,*

Ie n'estrains rien, pourtant tout le monde i'embrasse.

*Tel ne m'ouure ny serre, & en prison me lasse,
Ny pour sien me retient, en ses lacs me tenant,
Et Amour ne me tue, & des fers ne me prend,
Vif aussi ne me veut, & mon enui ne casse.*

*Sans langue auoir ie crie, aussi ie voy sans yeux,
Et ie voudroy perir, de secours desirieux,
I' aime autrui, & ie porte vne haine a moy-mesme,
De douleur ie me pais, & en plaignant ie ris,
Ennemi à la vie & à la mort ie suis,
Pour vous dame ie vis en cest estat extreme.*

Il escrit par ce Sonnet son estat troublé, & qu'il a en
haine soy-mesmes, & qu'il aime autrui.

CHANSON XXXI.

*Quelle chose onc fut plus diuerse ou neuue,
En quelque estrange ou eloigne pais,
Celle si bien on recherche la preuue,
Plus me ressemble; Amour, là m'as tu mis,
La d'ou le iour à l'issue ordinaire
Sans femme seul vit & vole vn oiseau:
Lequel renait d'une mort volontaire,
Et pour reuiure, en tout se fait nouveau,
Ma volonté se trouue ainsi rengée
Vers le Soleil au plus haut estendant,
De ses discours haut conceus sa valée.
Et ainsi va soy-mesmes de faisant,
Et vient ainsi à l'essence pristine,*

Et

Et ard. & meurd, & ses nerfs se raffine,
 A la Phenix au viure s'egalant.
 La mer Indique vne pierre a si forte,
 Qu'à soy le fer par naturel effort
 Ell' fait venir, & des aix tire, en sorte
 Que les bateaus elle perd a l'abbord.
 De cecy preuue en l'eau de mes larmes
 Ameres i'ay, car celuy tant beau roc
 De son orgueil si dur m'a mu aux charmes,
 Dont d'enfondre ma vie aurá le choc:
 A l'ame ainsi le coeur vole & rauage,
 Lequel la chose impenetrable estoit,
 Me tenant vn, qui suis or' au partage
 Vn roc, au trait de la chair, tant estroit
 Que du fer lautre: O fortune abortius,
 Qu'en chair estant me tirer a la risue,
 D'un doux aimant & vif mon oeil or' voit.
 Ou l'occident plus extreme on estime
 Douce & paisible, vne beste est si forte
 Que nulle plus: mais tristesse sublime
 Qui porte & dueil aux yeux, voire la mort.
 Il conuient bien la veüe estre aduisée,
 Qui pour la voir auenturer se veut,
 Qu'elle ne soit de voir ses yeux tentée,
 La reste voir tant seulement se peut.
 Mais moy tousiours peu sage & miserable,
 Mon mal ie cherche, & ce que i'ay souffert,
 Et que i'attends ie scay, mais l'insatiable

Vouloir auueugle & sourd si bien me sert,
 Que les gais yeux & la sainte & plaisante
 Face, seront cause que l'innocente
 Fere angelique est celle qui me perd.
 Sur le mi-di s'eleue vne fontaine,
 Qui du Soleil la fontaine se dit;
 A qui nature estre de iour enseigne
 Froide, & boullir fait chaudement de nuit.
 Et la froidure en tant elle modere,
 Que le Soleil monte & va l'approchant;
 Le mesme cas en moy-mesme i' auere
 Vn font de pleurs, & leur seiour estant,
 Quand la clarté belle ornée & plaisante,
 Mon Soleil dis-ie est loin, lors sont dolents
 Et seuls mes yeux en nuit noire & pesante,
 Lors i' ards; mais si l'or & les rais montants
 Du vif Soleil ie voy, en façon telle
 Ie change en tout, qu'au dedans ie m'engèle,
 Et au dehors tant de froid ie reprens.
 Vne autre source en Epire a la force,
 Ainsi qu'a nous es liures on le paint,
 Que froide estant elle allume la torche
 Esteinte, & qui brusle ia elle esteint.
 Mon ame encor qui goust de la flamme
 N'auoit iamais, qui procede d'amour,
 S'auoisinant de celle froide dame
 Vn peu, pour qui ie souffire tousiour,
 Ardoit ainsi, qu'un martyre semblable.

Onc ny Soleil, ny aſtre aucun a veu:
 Lequel vn coeur de marbre eut fait traittable.
 Puis enflammée elle eſchappoit du feu
 Par la vertu froide gelee & belle.
 Mon coeur ainſi maint feu & glace eut d'elle.
 Souuent fachée ie l'ay ſenti & ſceu.

On trouue encor aux iſles de fortune
 Deux de renom ſources loin de nos bords.
 Celuy ſe meurt riant qui boit de l'une,
 Buuant de l'autre, il va ſauué du corps.
 Vn ſort pareil en mon endroit s'emploie,
 Qu'auiſi mourir en riant ie pourrois,
 Tant que ie prends, exceſſiue eſt la ioie.
 Si de douleurs temperée ie n'eſtois.
 Amour qui m'eſ guide encor a l'ombrage
 D'un nom caché & brun, ie ſuis d'adun,
 Ne faire icy de la ſource langage
 Pleine touſiours & plus alors qu'unis
 Et ioints Phœbus & le Toreau demeurent.
 Mes yeux ainſi en toute ſaiſon pleurent,
 Mais plus au temps que madame ie vis.

Ce que ie fais, Chanſon qui eſpiasse
 Sous vn grand roc, tu pourrois dire a luy
 Ou ſourd la Sorgue, en vne cloſe & baſſe
 Vallée il eſt, n'eſtant guidé d'autrui,
 Lors que d'Amour, qui touſiours le talonne,
 Et du pourtrait d'une qui l'eſpoince
 Car par ſoy-meſme il n'aime auoir nulluy.

Il parle encor en ceste Chanson de son estat malheureux, avec la comparaïson des plus rares choses qui se trouvent au monde. Et en la premiere stanse il se resé-ble a la Phoenix, & M. L. au Soleil, qui l'ard, & depuis le fait retourner a son premier estat. En la seconde, il compare à la pierre calamite M. L. & soy mesmes a la nerge & a la mer, & son coeur au fer. En la troisieme il compare M. L. à vne beste qui se nomme Catoblepa, qui de soy mesmes est paisible, mais de veüe si cruelle, qu'elle tue celuy qui la regarde. Et cela aduient à luy, que par le gourmand vouloir de voir les yeux de M. L. elle sera cause de sa ruine. En la quatriesme, il fait comparaïson de soy a vne fontaine, dont les eaues sont en esté au midi douces & froides, & depuis quand le Soleil se part allant a l'occident, elle deuient chaude, & perd la douceur, tant qu'a mi-nuit elle a les eaues bouillantes & amères. Et ce mesme il dit aduenir a luy, estant vn receptacle de larmes, & pourtant tant plus qu'il est eloigné de M. L. son Soleil, tant plus il ard, & tant plus qu'elle aproche vers luy, tant plus il s'engèle. En la cinquiesme, il compare M. L. a vne fontaine, qui estât de trèsfroides eaues, allumè touté torche, laquelle estant estainte, y soit mise dedans: & ainsi M. L. estât froide, allumoit & enflammoit son ame. Il allegue puis la comparaïson de trois autres fontaines, les deux desquelles sont de telle nature, que qui goust de l'vne, meurt en riant: mais s'il boit de l'autre, il est sauué de la mort. Et ainsi il dit, qu'Amour par telle maniere dispose de la vie, d'autant que par le grand plaisir qu'il a de voir M. L. il mourroit en riant, si le plaisir n'est temperé par les grands douleurs qui luy venoient de ses passions amoureuses. Par la troisieme fontaine il entend la Sorgue, laquelle combien qu'elle abonde tousiours d'eau, neant moins au printemps en abonde **merueilleusement**: & de ceste, il dit, qu'il veut eire, laquelle

laquelle est tousiours abondante d'eau a l'ouurer de l'année. Et ainsi luy, combien qu'il soit tousiours abondant des larmes, neantmoins il pleure tousiours plus au temps qu'il vit M. L. qui fut encore en ce printéps. Finalement il parle à la Chançon, disant ce qu'elle doit répondre, si quelqu'un demande ce qu'il fait.

Les trois Sonnetz ensuiuans, asscauoir,
C VI. C VII. & C VIII. sôt icy gliffiez
& obnuz par le Translateur, pour cause.

SONNET CIX.

*Tant plus que desireux, o douce troupe, amie
Les ailes enuers vous i'ouure, fortune autant
Plus par glu à mon vol fait de l'empeschement,
Et me fait en errant viure vne triste vie.*

*Je rappelle le coeur, or' qu'il n'en ayt enuie
Tousiours avecque vous en ce doux val estant,
Or plus nostre mer va les terres inondant,
Je sy pleurant l'autre hier de luy la departie:*

*Je le prenois à gauche, & luy à droite main,
Je vay forcé, & luy suit l'amoureux dessein,
Luy en Hierusalem, moy en l'Egypte seiche.*

*Mais la souffrance m'est en la douleur appuy,
Car d'une vsance longue entre moy ia & luy
Nostre estre ensemble est rare, & subitement cesse.*

Il escrit ce Sonnet a M. L. & à celle douce troupe de dames, qui luy tenoient compagnie, disant, que tât plus qu'il estudioit de retourner ou elles estoient, tant plus

plus l'empeschoit la fortune. mais que le cœur estoit
 toujours avec elle en la vallée de Vaucluse, ouuerte, &
 regardant le Soleil, du costé de la terre, ou la mer me-
 diterrane, qu'il appelle nostre, embrasse la terre; & dit
 estre parti de son cœur propre, car partant de M. L. il
 luy fallut partir de son cœur. Et luy, ie dis Petrarque,
 alloit de la main gauche, c'est ou le menoit sa malheu-
 reuse fortune ou destin, & son cœur alloit droit vers
 M. L. & ainsi le cœur alloit en Iherusalem, c'est au re-
 pos & liberté; & luy à scauoir Petrarque alloit en Eryp-
 te, c'est à la douleur, tourments, & seruitude: mais il
 dit, que la souffrance est son confort.

SONNET CX.

*Amour qui s'õ chef siege en m'õ coeur dresse & plâie,
 Et vit en ma pensée a plein gouuernement;
 Aucune fois au front armé vient s'y logeant
 Et campant, & y met son enseigne & sa tente.*

*Celle, aimer qui nous monstre & souffrir & attêre
 Qu'avec honte & respect raison voise tenant
 Le grand desir sur bride, & l'espoir ia brulant
 En soy-mesme, n'est bien de nostre oser contente.*

*Dequoy Amour poeureux prẽd son refuge au coeur,
 Et plaignant & craignant n'est plus entrepreneur,
 Là il se cache, & plus il n'a d'yssir enuie.*

*Que puis-ie faire moins, si mon seigneur ie crains,
 Que iusqu'au point dernier ioindre aux siens mes des-
 Car qui meurt bien aimant, a belle fin de vie. (seins,*

Il demõstre, cõment qu'il alloit aucune fois voir M.
 L. avec l'intétion de la rẽdre cõpassiueuse, & par crainte
 il ne pouuoit parler, la voiat troublẽe pour sa hardiesse,
 Dont

Dont Amour qui a le siege en son cœur, estant venu au visage, celà est dehors comme en la campagne, se renfuit au cœur, & s'abstient de dire tout ce qu'il auoir proposé.

SONNET CXL.

Comme le papillon à quelqu'un quelque fois
En esté par simpleesse en luy accoustumée,
Vole aux yeux, qui à voir la clarté se recrée;
Dont autrui plaint, & luy est aux derniers abois.

Vers mon fatal Soleil ainsi toutes les fois
Des yeux ie cours, desquels l'attache est tant miellée,
Que l'amour fait aller la raison en fumée,
Et deuant elle encor le vouloir a les voix.

Et ie voy que de moy ils font bien peu d'estime,
Et ie scay bien, qu'il faut que la mort tost m'opprime,
Car ma vertu se rend au traueilleux effort.

Mais Amour m'esblouit, & par douceur m'engage
Tant, que ie plains le mal d'autrui, non mon domage,
Et l'ame aueugle vient consentir à sa mort.

Il fait comparaison entre luy & le papillon, lequel prins du desir de la clarté, est accoustumé de voler aux yeux, & ne s'en soucie s'il en est chassé, dont en fin il meurt; ainsi luy esperonné de l'ardant vouloir, va continuellement pour voir les beaux yeux, lesquels pour estre molestez de luy, se troublent, & luy pourtant ne cesse d'aller pour les voir, dont elle en a ennuy, & luy en meurt.

CHANSON XXXII.

I'alloy fuyant de sous le doux ombrage
Du beau feuillage, vn astre sans merci:
Qui du tiers ciel me brusle iusqu'icy.

Et sur

Et sur la neige aux coustaus aduantage
 L'aure amoureuse auoit ia qui le temps
 Reneue, & ia tout fleurissoit aux champs.
 Si gays rameaux onc ne furent sur terre,
 Ny feuilles onc tant verdes remuâ
 Le vent, qu'à moy le printemps se monstra,
 Tant que craignant de l'astre ardant la guerre,
 Je ne vouloy des coustaus l'ombre auoir,
 De l'arbre bien cher à l'astre manoir.
 Lors vn Laurier du ciel me gardoit donques,
 Dont desireux des beaux rameaux souuent
 Puis par coustaus & bois i' allooy passant,
 Et feuille ou tronc puis ie ne trouuois oncques,
 Tant en honneur à la haute clarté
 Qui ne changeoient a temps leur qualité.
 Mais plus constant ie suiuy d'age en age
 Toutsours la ou, du ciel citer m'oyoy,
 Et vn cler astre & doux. m'estant conuoy,
 Je retournoy vers le premier fueillage
 Toutsours deuot, tant lors que Phœbus fait
 Verd les coustaus, que quand la feuille choit.
 Bois, rocs, coustaus, fleuues, champs & vallées,
 Tout cas crée change & vaincqt la saison,
 Dont ie requiers a ces feuilles pardon,
 Si i' ay depuis maint retour des années
 Voulü fuir les rameaux engluiez,
 Si tost que i' eu les yeux illuminez.
 Tant au premier me pleut la douce veüe

Qu'aise

*Qu'aise ell' m'a fait des grands coustaus passer,
Pour aux rameaux tant aimez approcher.
Or m'ont monstre au ciel autre aduenue,
La bresue vie, & le temps, & le lieu,
Et non fleurs faire, ou fueille, ains fruit en Dieu.
Autre fueillage, autre amour, autre venie,
Autre au ciel pas, par coustaus differents,
Autres rameaux, ie cherche estant ia temps.*

Il fait en ceste sixaine vn discours de toutes les amours, & en la premiere stanse il dit, qu'il courroit fuiant vne cruelle lumiere, qui des le troisieme ciel iusques en terre l'ardoit, & il print son refuge à l'ombre d'un laurier, ce qui signifie, que ne se pouuant defendre du fait venerien, il courrut a M. L. qui estoit treschaste, qui luy print toute mauuaise pensée. En la deuxiesme stanse il poursuit de louer les singuliers beautez d'icelle, dont il dit, que craignant l'ardante clarté de la fureur Venerienne, il recourrut a M. L. ne voulant pour se sauuer autre ombrage, que celle de la plâte du laurier. Et ainsi encore en la troisieme il demontre que d'icelle auugle fureur l'a defendu vn laurier, car tournant ses pensées a M. L. dame treschaste, luy encore l'aimoit chastement, Et il adioust, qu'il ne trouuoit iamais tronc, ny fueilles, c'est dame aucune, qui ne changeast à temps sa qualité, fors que la sienne M. L. qui tousiours demeueroit ferme en son honnesteté Et pour celà dit en la quatrieme stanse que luy encore sans changer onc de deliberation, estoit constant à aimer icelle. Et en la cinquieme, que s'il onc il chercha de s'enfuir de l'amour de M. L. cela estre aduenu par la condition du temps, qui fait par fois changer toutes choses, & ainsi changer la proposition; mais de celà il luy

luy demande pardon. En la sixiesme il suit, que tant luy pleurēt les beautez de M. L. que pour la pouuoir voir il passoit assez grands coustaus. Mais a present la brefueté de la vie, & le lieu, estant à Rome, & le temps (à cause que c'estoit es iours saints) luy monstrent autre chemin pour aller au ciel, c'est la contemplation, & cela il confirme encores en la derniere stanse.

SONNET CXII.

*Quand de ton doux parler le son mon oreille oit,
Comme Amour propre enseigne à ceux de sa baniere:
Mon allumée desir rien qu'une flamme tire,
Tant que toute ame esteinte enflammer il deuroit.*

*La belle dame alors presente en chascun endroit
Le trouue, ou qu'elle onc fut vers moy douce ou peu sie-
De façon qu'à la cloche euciller coustumiere (re,
Bien souuent mes soussirs vont derobant le droit.*

*La chevelure esparse à l'air ie voy, & elle
Retournée en arriere, & ainsi (comme celle
Qui a la clef) au coeur reuiert tout bellement.*

*Mais l'abondant plaisir, lequel ma langue empesche,
En la quelle son siege elle a comme maistresse,
Cause que la monstrier ie n'ose ouuertement.*

Tournant icy son parler à M. L. il dit, quand il l'oit parler doucement, comme Amour montre à ceux de sa secte, qu'il estincelle entierement: de maniere que non seulement il deuroit enflammer les ames, qui sont avec les corps vifs, mais celles qui par la mort sont priuées d'iceux. Et alors il dit, qu'il trouue M. L. mesmes presente douce, & paisible, & en tel estre il l'imagine auquel elle le reueille souuent, mais il dit, que l'abou-

l'abondant plaisir, qui s'entremet à sa langue & l'en-
pêche, fait qu'il n'ose la monstrier, c'est d'escrire pu-
bliquement, comment & avec quelle maïesté elle s'af-
fiet en son coeur.

SONNET CXIII.

Je n'ay onc vëu Phoebus se levant telle face
Avoir, quand l'air plus cler & sans bruine estoit,
Ny qu'oncques l'arc celeste après la pluie auoit
Par l'air a bigarrer ses couleurs telle grace, (place
Comme eut au iour qu'Amour prenoit en moy sa
Ce visage, lequel ardent se transformoit,
Lequel encor (ie suis en mon parler estroit)
En los toute beauté par son regard efface.

J'apperceuois Amour qui les beaux yeux tournoit
De si douce façon, que des lors commençoit
Toute autre veüe à moy sembler obscure & triste.

Je le vy, mon Sennuce, & l'arc lequel si fort
Il benda, que ma vie onc n'eut plus vn seur port,
Et de le vouloir voir elle encor ne desiste.

Il escrit en ce Sonet à Sennuce, en quel estat il vit
M.L. quand il s'enamouroit d'elle : a laquelle, il veut
dire, que nulle chose se peut egaler.

SONNET CXIII.

Mettez moy ou Phœbus les fleurs & l'herbe tue,
Ou là ou par la glace & neige il est vaincu:
Mettez moy ou son char est moins chargé de feu,
Ou d'ou qu'il vient, ou là, ou nous perdons sa veüe.

Mettez moy en fortune ou haute ou incognue,
A l'air doux & serain, au sombre & corrompu:

Met-

Mettez moy a la nuit au iour court, au parcreu
Mettez moy grise aiant la ioue ou toute nue,

Mettre moy en la terre ou en vn lac sans fond
Au ciel, sur vn mont haut, ou en vn val profond,
Et que l'ame sans corps i' aye, ou bien au corps iointe.

Mettez moy en renom obscur ou loin connu,
Ie seray, ie viuray ainsi que i' ay vescu,
Suiuant de mes souspirs ia tri-lustres la pointe.

Il n'est point cler à qui il escrit ce Sonnet, mais en iceluy il demonstre, qu'en tout pais, en tous lieux, en tout temps, & en quelquonque estat, en la vie, & en la mort, ou & quand, & quel il soit, il aime & aimera tousiours M. L.

SONNET CXV.

O d'ardante vertu ame gentile ornée
Et chaude, par qui i' ay forgé tant des escrits:
O ia Soleil entier d'honneur logis
Tour en haute valeur & constance fondée.

O flamme, o mixtion des roses adiencée
De viue neige, en qui ie me mire & polis:
O plaisir dont ie volo enuers le front exquis,
Passant toute clarté par Phoebus eschauffée.

De ton nom, si mes vers si loin ouïs estoient,
Le Thil, Battre, & la Tane, & le Nil pleins seroient
El l'Olimpe, & le Calpe, & l'Atlas en Afrique.

Mais ne pouuant emplir d'iceluy l'vniuers,
Le beau pais l'oirra qui des Alpes & mers
Est ceint, & l'Appenin a pour vue enredique.

Il loue aussi en ce Sonnet les beautez de l'esprit de M.
L. tant que celles du corps, & il dit, si ses rimes estoient
entendues par tout le monde, il eut fait en chantant,
son beau nom resonner par tout l'Vniuers : mais puis
qu'il ne le peut rendre cognu à tout le monde, il le fai-
sa cognu a l'Italie.

SONNET CXVI.

Alors que la vouloir qui avec deux ardants
Esprons, & vn dur mors me gouuerne & commande,
De l'vstée loy quelquefois se debande,
Pour rendre mes esprits aucunement contents.

Il trouue qui d'entendre en la face a les sens
Du coeur profond, la poeur & hardiesse grande,
Et voit Amour qui tient ses emprinses en bande,
Virer sa fouldre es yeux troublément piquants.

Dont comme cil' qui craint du grand Iupiter l'ire,
Il s'eloigne du coup reculant en arriere;
Car excessiue poeur bride bien grand vouloir.

Mais le feu froid mestie d'estonnée esperance
De l'ame, estant egale au voire en transparence,
Sa douce veuë alors par pitie vient mouuoir.

Il monstre en ce Sonnet qu'a toutes les fois qu'en
l'aimer de M.L. il sortoit des limites d'honnesteté, il
estoit d'elle par sa troublée veuë corrigé & bridé, &
que la terreur qui d'elle luy vient, ayt force de la redou-
cir, & la faire humaine & gracieuse vers luy.

SONNET CXVII.

Non la Pau, Vars, Adige, Arne, Tibre & Tesin,
L'Eufrate, Gange, Tigre, Herne, Inde, Nil, Garonne,
Tane, Alfer, Hystre, & Albe, Hibern & Here & Rosne

Et la mer qui se rompt, la Seine, Hebre & le Rhyn.

Non le lierre, abeau, hestire, gèneure, ou pin
Pourroient rarder le feu, qui le coeur triste estonne,
Autant qu'un beau ruisseau qui a mes pleurs consonne
Avec l'arbre chanté par moy tard & matin.

Cestuy m'est un secours, alors qu'Amour m'affaile,
Duquel il faut qu'armé menant ma vie i'aille,
Qui pour finir son cours tant redouble ses sauts.

Ainsi le beau laurier soit croissant sur la rive
Fraîche, & qui le plantoit au son de l'eau écrite
De son ombre couuert discours gaillards & hauts.

Le Poète veut icy demonstrier, combien luy plect la
riuierette de la Sorgue, & le laurier planté sur son bord,
en memoire de M. L. & il dit, que toutes les eaux du
môde, & les ombrages de tous les arbres ne luy pour-
roient apporter tant de plaisir, que les fraîches eaux
de la Sorgue, & la douce ombre de son laurier. Disant
que cestuy est son unique secours entre les affaires d'A-
mour, dont il faut qu'il viue armé & pourueu. Et pour
cela il desire que le beau laurier puisse croistre, & celuy
qui l'a planté.

CHANSON XXXIII

De temps en temps moins à moy se fait dure
Par le doux ris l'angelique figure,
Et le regard des beaux & gaillards yeux,
Et du beau front, moins sombre & bruneux:
Touts ces souffirs qui font en ma poitrine
Ormais, qui ont d'ennui leur origine,
Et qui à tous l'angoisse & de espoir

De ma

DES SONNETS.

215

De ma vie ont par le dehors fait voir
 Si que ie tourne il aduient, le visage
 La part pour mettre en repos mon couraige
 A mon semblant, Amour pour maintenir
 Mon droit ie voy, & pour me secourir.
 Pource la guerre encor ie ne voy morte,
 Et de la peine encor mon coeur supporte
 Car le desir tant plus me vá brulant,
 Que par l'esperoir plus ie voy m'asseurant.

Le Poëte se console en ceste ballade, luy sèblant que de iour en iour M. L. laissast sa dureté, dont il dist que besoing m'est il de tant de plaintes & souspirs, car s'il aduient que ie me tourne la part ou qu'elle est, pour appaiser mon coeur, il me semble que ie voy Amour, c'est M. L. maintenir ma raison, & me donner assistance. Mais avec tout cela il adionste, qu'il ne trouue la guerre finie, car qui aime, n'a jamais tout cequ'il desire Et pour cela dist il, que tant plus que l'espoir l'assure, tant plus le desir luy ard le coeur.

SONNET CXVIII.

Toujours sans paix, sans treue, en eternelle guerre
 Nstre, ame, nous faut il ? que fais, que pense tu ?
 Le futur ie ne scay, mais parce que i'ay veu,
 I'estime nostre mal à ses beaux yeux deplaire.
 Quel prouffit ? si d'iceux icelle nous vient faire
 En este vne glace, & en huiuer vn feu ?
 Elle non, mais leur chef qui l'a ainsi voulu.
 Qu'est cecy pour nous s'elle en le voyant veut taire ?
 A telle heure la langue est coye, que le coeur

O 2

Lamenta

*Lamente à haute voix & à face sans pleur.
Pleure, ou autrui voyant pour le voir n'est capable.*

*Pour tout celà l'esprit ne repose, rompant
La tristesse qui va en luy s'accumulant,
Car à l'espoir ne croit l'homme estant misérable,*

Le Poëte raisonne icy avec l'ame, & luy demande, s'ils n'auront iamais paix de leur amoureuse passion, laquelle il introduit, qu'elle luy respond, qu'elle ne scait proprement ce qui en fera d'eux; mais, par tant qu'elle peut voir, que leur mal ne plait aux beaux yeux de M.L. dont de nouueau il demande à elle, ce que celà leur profite, si elle avec ses yeux le fait en esté vne glace, & en hiuer vn feu; à quoy l'ame respond, que ce n'est point M.L. mais Amour, duquel iceux yeux sont gouuernez; surquoy le Poëte luy demande autrefois, ce que celà leur vaut, si elle le voit & se tait, monstrât de n'en faire estime. l'ame respond, que bien que M.L. le voye, & monstre de ne s'en loucher, que parauanture par dedans au secret elle est autre, qu'elle ne monstre par dehors. Et au dernier il dit, que pour tout celà l'esprit ne s'appaise, car l'homme misérable ne croit au grand espoir.

SONNET CXIX.

*Onc vn las batelier, n'a fuy la noire ire
De la mer, pour gaigner vn port subitement,
Comme de mes discours troublez ie voy fuisant
La ou le grand desir m'esperonne, & m'attire.*

*Ny l'oeil mortel fut onc par diuine lumiere
Vaincu, comme le mien par ce rayon brauant
Du beau doux blanc & noir, dans lequel les dorant*

A fine

Affine ses forts traits le petit Cyprin Sire.

Je le voy non aveugle, ains d'un carquois troussé

Nu, fors de ce qu'en luy vergogne tient caché,

Jeune garçon ailé & vis, non en peinture.

Delà mes mots d'Amour, & tout ce que j'escri,

Et celà qu'à plusieurs il cèle, j'ay appris,

Car j'ay hors des beaux yeux la parfaite lecture.

Il dit en ce Sonnet, que cōme le nocher préd volon-

tiers son refuge vers le port, estant lassé de la tempeste;

Ainsi Petrarque fuyant des troublées & sōbres pensées

qu'apporte le monde, préd son refuge à la diuine lumie-

re de M. L. & adioint qu'ē ses yeux logé Amour, & qu'ē

iceux il fabrique ses dards, & que d'iceux il luy mōstre

tout ce qu'il escrit d'Amour, ce qu'il cèle à plusieurs.

SONNET CXX.

Qui d'un tigre a le coeur sous humaine apparence,

Ou d'ours, ceste humble fiere, & un ange au pourtrait,

Entre crainte & espoir de tant de tours me paît

En pleurs & ris, qu'en tout, mon estre elle balance.

S'elle de bré ne m'aide avecque deliurance,

Mais me tient entredeux, comme elle a tousiours fait,

Que ma vie (O Amour) ie sens bien, se de fait,

Car le doux Philtre au coeur par les veines s'auance.

La vertu qui s'engèle & brusle au mesme point,

Variant sa couleur à tous points, plus n'a point

La force qui aux coups tant & diuers s'oppose.

De finir ses douleurs fuyant elle a espoir,

Comme qui d'heure en heure est moindre de pouoir:

Car qui ne peut mourir, vrayemēt peut peu de chose.

Le Poëte se plaint, que M. L. le tient tant suspendu entre l'espoir & la crainte, car si de brief elle n'y met quelque remede, sa vie est au bout de son cours par le venin, c'est l'amoureuse flamme qui se sent aller par les veines droit au coeur, car sa fatale vertu la lassée, ne peut supporter tant de varietez, laquelle vertu dit, qu'elle espere en fuyant finir ses douleurs.

SONNET CX XI.

*Allez mes chauds souffirs penetrer le froid coeur,
La glace degelant qui la pitie engèle,
Et s'en escoute au ciel la priere mortelle
La fin de ma douleur merci ou la mort soit.*

*Allez mes doux pensers parlant hors de l'endroit
Interieur, lequel au beau regard se cèle,
Son aigreur, ou mon astre encas que nous bourelle
Hors d'erreur & d'espoir nous serons qui decoit.*

*Il se peut bien par vous or que non à plein dire,
Que sans aucun repos nostre estre est vn martire,
Ainsi comme le sien est pacifique & cler.*

*Allez de formaux seurs, car Amour vous conuoie,
Vn aduers sort peut bien aussi perdre sa voie,
Si hors de mon Soleil ie puis iuger de l'air.*

Il parle en ce Sonnet avec ses souffirs & dit, qu'ils voient vers M. L. & qu'avec leur chaleur ils rompent la froide glace de son coeur. Et depuis il prie le ciel, que la mort ou la grace puissent finir ses douleurs. Apres tournant son parler vers ses amoureuses pèlects, il dit, qu'ils voient parlant de ce que le beau regard de M. L. ne peut voir, entendant de la passion du coeur; pourant si, quand elle l'aura entendue, l'aigreur de M.
L. ou

DES SONNETS.

211

L. ou son cruel destin les offensent, ils seront hors d'espoir, & hors d'erreur. Et il adioust, qu'on peut dire, que leur commun estat est sans repos, comme celuy de M. L. est pacifique & serain. Et au dernier il les admoneste, qu'ils doiuent aller, car ils seront accompagnés d'Amour; & il pourra estre, que leur mauuais sort deuiendra moindre, s'il cognoit bien l'air de son Soleil, c'est l'esprit & la disposition d'elle.

SONNET CXXII.

Le ciel, les elements & astres de leur art
Ont la preuue monstrée à toute diligence
En la viue clarté, ou se mire à plaisance
Nature & le Soleil, qui n'a pair autrepars.

L'ouurage est si nouueau, si haut & si gaillard,
Que le regard mortel n'endure sa puissance:
Tant il semble, qu'Amour de douceur abondance
Et de grace, aux beaux sur mesure, depart.

L'air de leur doux raions aiant senti la torche
D'honnesteté, s'enflamme, & acquiert telle force,
Que tout nostre penser & dire est surmonté.

L'honneur & la vertu s'y logent, non la vile
Volonté. qui dira, qu'il ne soit difficile,
Qu'un bas vouloir s'estaint par extreme beausé.

Petrarque louant en ce Sonnet les beautés de M. L. il monstre, que toutes les vertus & puissances célestes ont mis tout leur soing a former M. L. tellement que la nature se mire en elle: & aussi le Soleil ne trouuant ailleurs beauté, qui soit égale a luy, tant que la beauté d'elle. Et pour cela il dit, que nul regard mortel s'assure en elle; car comme

nulluy, pour sa trop grande splendeur, ne peut voir le
Soleil, ainsi on ne peut voir es yeux de M. L. beaus sur
mesure. Et en somme sa beauté est telle, qu'elle sur-
monte non seulement tout parler, mais penser humain
& il dit, que là où bateut les raions de ses beaux yeux,
n'est aucun bas desir, mais seulement desir d'honneur &
de verrez. D'or comme esbahi, il demande quand onc il
fut, que par tresgrande beauté estoient estaintes les vi-
les volonteiz, comme elles estoient par les beautez de
M. L.

SONNET CXXIII.

*Iupiter & Cesar n'eurent onc tel vouloit,
Celuy pour foudroier, & cestuy pour occire:
Que la pitie n'eut bien, pour estaindre leur ire,
Et pour vn chascun d'eux desarmer, le pouuoir.*

*Madame sousspiroit, & i'estoy pour la voir,
Et pour son dueil ouir enuoie de mon sire,
Pour me remplir de dueil, & d'un zeleux martire,
Et iusqu'à la mouelle en mes os m'esmouoir.*

*De ce doux plaindre amour ne m'a paint l'effigie,
Mais graüé, m'escriuant de ces mots l'harmonie
Douce, au mi-lieu du coeur comme en vn diamant.*

*Ou pour d'y tirer hors avec ingenieuses
Et fermes clez des voix longues & sousspireuses,
Et vn larmoier rare, il retourne souuent.*

*Le Poëte auoit vn iour veu M. L. lamenter, & se
plaindre pour quelque sien grand accident, & avec tel-
le pitie, & si merueilleuse grace, qu'elle eut mené a pitie
Iupiter & Cesar, estans empeschez l'un à foudroier, &
l'autre à tuer. Apres il dit, qu'Amour vouloit, qu'il
fallast voir & ouir ses plaintes pour se comber de dueil
& de*

& de desir, luy imprimant tel dueil, dedans la mouelle,
& dedans les os. Dont il dit, qu'Amour luy entailloit
& escriuoit au mi-lieu du cœur, comme en vn diamant
la douce plainte & ses suaves dits.

SONNET CXXIII.

J'ay veu çabas sur terre angeliques manieres,
Vne beauté seule au monde, vn don des cieux,
Tant que m'en souuenant i'en suis triste & ioieux,
Toutes autres beautez, estimant mensongères.

Et ie vy larmoier les deux belles lumieres,
Qui mille fois ont fait le Soleil enuieux,
Et i'ouy dira mots assez, compasïeux,
Pour remuer les monts, & arrester riuieres,

Amour, valeur & sens, pitie & dueil faisoient
Plus douce resonnance, ainsi qu'ils se plaignoient,
Que toute autre qui fut onc au monde vûtée,

Et le ciel ententif à l'harmonie estoit,
Tant qu'une seule feuille aux branches ne bougeoit,
Ainsi du vent & l'air fut la douceur goustée.

Le Poëte suit à compter, les beautez, coustumes &
l'armes de M.L. & les tresdouces paroles qu'il ouït di-
re, soupirant pitoiablement. Et il dit, s'accordant en-
semble en s' plaindre Amour, les sens, la valeur, pitie,
& le dueil, ils faisoient ensemble vne douce harmo-
nie, que le ciel qui y estoit ententif, ne s'en mouuoit.

SONNET CXXV.

Iceluy honnoré & tousiours aspre iour
Son image enuoioit au cœur si vraye & viue,
Qu'un stile onc ne sera, ou engin qui l'escriue,

Mais souvent la memoire y me rend de retour.

Le fait, qui de pitié du tout noble eut l'atour

Et l'amer doux pleurer, mon oreille attentive

Si mortelle elle estoit, firent douter ou diue,

Qui fit le ciel serain par tout y alentour.

Le chief d'or fin, le front de neige chaude & blanche,

D'hebene les forcils, & les yeux dont ne lance

Ambur onc trait en vain, deux estoiles estoient.

Perles rares illec & roses vermeillantes

Où l'assemblée d'ueil fit voix belles & ardantes,

Les larmes de cristal, & les souspirs ardoient.

Il suit d'escrire le iour auquel il vit plaindre sa dame.

Et combien qu'il dit, que nul engin ou stile serroue

qui pourroit escrire cōme il l'auoit engraue au coeur,

neantmoins il explique les coustumes angeliques, &

ies celestes beautez, & quelles estoient ses paroles, &

les souspirs, & les larmes.

SONNET CXXVI.

Où i ay tourné, ou mis les yeux las, le desir

Appaiser desirant qui les pousse, la vie

Je trouue, qui depaint de la dame accomplie,

Pour faire mes desirs à tousiours mais verdir.

Il semble qu'elle aspire entre vn gaillard souffrir

Vne haute pitié, qui vn coeur gentil lie:

Oltre la veüe elle orne & imprime en l'ouïe

Ses viues voix, qui font ses saints souspirs ouïr.

Amour & verité, qu'au monde, m'ont fait dire,

Ces beautez que i ay veu, on voit seules reluire,

Non veues onc deuant desom le ciel astreux.

*Et on n'eût iamais si douces & piteuses
Paroles, & sortir larmes tant gracieuses
Onc le Soleil ne vit des yeux tant gracieux.*

Cestuy cy est le quatriesme Sonnet escrit du Poëte sur les plaintes de M. L. auquel il demonstre, qu'il ne les peut oublier, pourtant qu'en tous lieux ou qu'il tournoit les yeux pour appaiser le desir qui les pousse, pour voir M. L. il trouuoit qui illec paignoit belle dame. Et cela entend il d'Amour, qui en tout lieu luy la representoit en la forme qu'il l'auoit veüe plaindre, pour faire les desirs tousiours verds, c'est qu'en luy ne manque iamais le desir de la voir.

SONNET CXXVII.

*En quel endroit du ciel, en quelle idee estoit
Le patron, dont nature a prins ce beau visage:
Lequel elle vouloit seruir de tesmoignage
Ca bas, combien la haut sa puissance pouuoit?*

*Qu'elle d'un ar si fin cheueux onc delioit
A l'aure Nymphes es fonts, ou deesse au bocage?
Quand fit onc en un coeur la vertu tel ouurage?
Bien que par la grandeur ma mort causer se voit.*

*Pour voir beauté diuine, en vain prend en la teste
Qui iamais n'eut le bien de voir les yeux de ceste,
Comment elle les tourne & meine doucement.*

*Celuy ne scait comment Amour guarit & tue,
A qui de ses soupirs la douceur n'est cognue,
Et comme est doux au rire & parler son accent.*

Petrarque voulant louer les diuines beautez de M. L. & monstrier que nature ne fit onc chose si belle, il demande (comme en s'esmerueillant)
en quel

en quel quartier du ciel nature a prins le patrō, de former si belle chose. Puis il se met à louer son beau visage par parties.

SONNET CXXVIII.

Comme cil qui ne vit oncques chose incroyable
Amour plein de merueille estoit si bien que moy,
Voiant ceste estre seule à nulle autre qu'a soy
Mesme, quand elle parle ou rit en moeurs semblable.

Des deux sourcils, du front serain & agreable,
Mes deux astres loiaux estincollants font soy
Telle, qu'autre clarté il ne faut ou conuoy
Acil' qui d'aimer haut trouue en soy conseillable.

Qu'elle miracle est ce alors, qu'elle comme vne fleur
Et parmi l'herbe asise, ou quand elle a son coeur
Et sein blanc, la verueur d'un glason ioli presse?

Combien est de la voir douce l'occasion
Aller seule & pensue en la crue saison,

Quand d'or bruni & cresse vn beau cercle elle tresse?

Mout encores en ce Sonnet les admirables beautés
de M. L. disant, que quand elle parle ou rit, Amour &
luy la regardent avec admiration, comme vn qui n'a
onc veu aucune chose. Et il dit, qu'elle se ressemble à
soymesmes, & à nulle autre, car nulle autre est belle
comme elle est. Apres il se met à louer les yeux, & d'i-
ceux tous ses deportemens, aux courroux, & en l'af-
fcoir, du beau serain du beau front plein de ioie, & qui
reioit cil qui le regar de.

SONNET CXXIX.

O pas espars par tout, o discours desireux,
O tenante memoire, o fiere ardeur bruslante,

O floche

DES SONNETS.

*O fache & foible coeur, ô volonté puiffante,
 O mes yeux, qui ia fonts estes, & non plus yeux,
 O fueille hõneur des fronts renommez & fameux,
 O de double valeur marque feule & plaifante,
 O trauailleufe vie, ô douce voie errante,
 Qui me faites chercher les monts & lieux douteux,
 O beau visage, auquel Amour enfemble applique
 La bride & l'efperon, dont il me tourne & pique,
 Comme il veut, fans qu'il m'aide, y vouloir refifter.
 O vous ames d'amour & gentilleffe, amies
 S'aucunes le monde a, & vous d'y departies,
 Voyez quel mal, helas, il me faut fupporter.*

Le Poëte appelle toutes les prefentes'choses mifes
 en ce Sonnet, & il les prie, qu'elles s'arrestent à voir le
 mal, efpérant ainfi trouuer pitie aupres d'elles: puis par
 l'honneur double il entend l'honneur des Poëtes, &
 des gens d'armes.

SONNET CXXX.

*Ioieuſes fleurs & herbe en bonne heure & biẽ nées
 Par m. i penſiue dame applantées ſouuent,
 Couſtant qui eſcoutez ſon parler doux-ſonnant,
 Et gardez du beau pied quelque marque reſtée.
 Coys arbriffeaux, & verde or que crue fueillée,
 Fleur d'amour, violette à front fleur-delifant,
 Et buiſſons embrageux ou le Soleil batant
 Vous rend fiers & hautains par ſa ſplendeur dorée,
 O contre agreable, ô pur fleuue & vitreux,
 Qui le viſage exquis baignez & les clers yeux,
 Et prenez qualite de la riuẽ lumiere,*

Qu'elle

Quelle envie ay-ie à vous des honnestes chers faits,
 Il ne sera rocher en vous qui part ormais,
 Par coustume n'aura de ma flamme meurtriere.

Le Poëte escrit par ce Sonnet l'heur des fleurs &
 l'herbe & des arbrisseaux, des fucilles, des pâles violet-
 tes, des bois, des fleuves, par lesquels M. L. auoit cou-
 stume d'aller, dôt il a envie qu'ils iouissent de ses doux
 faits, & il y adioint, qu'il ne fera rocher aucun entre
 eux, qui n'apprendra à brusler avec la flâme de l'amour
 d'elle.

SONNET CXXXI.

Amour qui par les yeux cognois toute pensée,
 Et les durs pas ou seul tu m'es le conducteur,
 Tu fais ta veue entrer dans le fond de mon coeur,
 Dont l'entrée est à tous, fors qu'à toy seul fermée.

Pour te suivre tu sçais ma peine supportée,
 Tu te leues pourtant d'une à l'autre hauteur
 De iour en iour: n'ayant souci de ma douleur,
 Qui suis tant las trouuant la voie trop serrée.

Je voy la douce flamme or que d'elle éloigné,
 Ou par des durs sentiers tu me rends espronné,
 Et tourné, mais ie n'ay ainsi que toy des ailes.

Tu laisses mon desir assez & bien content,
 Or que ie me consume à elle bien rueillant,
 Si i'entends mes souspirs luy plaire & mes querelles.

Il se plaint icy avec Amour, de combien qu'il auoit
 soustenu iusques alors en le suivant, monstrant qu'il
 estoit d'ores en auant tellement oppressé du temps,
 qu'il n'a plus de force pour le pouoir suivre. Et il dit
 qu'il voit bien de loïn la clarté des yeux de M. L. en
 signi-

Signifiant qu'il estoit loing du desir, qu'il auoit d'en pouuoir iouir, a laquelle lumiere il dir, qu'Amour l'esperone, & tourne par voies aspres, mais qu'il n'a point des ailes come luy pour y pouuoir paruenir, c'est qu'il n'a point la vertu, ny la puissance, par ou il cōclut, qu'il se contente de se consumer, & de mourir en aimant, moieniant qu'il ne deplaise à elle, qu'il soupire pour elle.

SONNET CXXXII.

Or quand le ciel se tait, & la terre, & le vent,
Et bestes, & oiseaux font au sommeil hommage,
La nuit son char astre, tournant, guide au nuage,
Et Thetis en son lit couche paisiblement.

Je voy, ie pense, i' ards, ie plains & au deuant
Toufiours qui me de fait, m'est pour mō doux outrage.
Mon estre est vn combat plein de dueil & de rage,
Et ie n'ay autre paix, fors qu'à elle pensant.

Et seulement ainsi d'une clere fontaine
Sourd le doux & l'amer, qui me tient en haleine,
Ie me trouue piqué & guarì d'une main.

Et tous les iours afin que mon mal ne s'acheue,
Ie me muers mille fois, mille fois ie me leue,
Tant de ma guarison, helas, ie suis loingtain.

Il demonstre icy, quel estoit son estat encores de nuit, car alors quand toutes choses sont en repos, luy il se defait, plaignant en continuelle guerre; & tout cela luy vient de M. L. & neantmoins entre tant de combats il a quelque paix, pensant a M. L. dont il recueille, que d'elle vient le doux & l'amer, c'est la peine amoureuse & le confort en elle.

SON-

Quelle envie ay-ie à vous des honnestes chers faits,
 Il ne sera rocher en vous qui part ormais,
 Par custume n'aura de ma flamme meurtriere.

Le Poëte escrit par ce Sonnet l'heur des fleurs &
 l'herbe & des arbrisseaux, des fucilles, des pâles violet-
 tes, des bois, des fleuves, par lesquels M. L. auoit cou-
 stume d'aller, d'ot il a envie qu'ils iouissent de ses doux
 faits, & il y adioint, qu'il ne sera rocher aucun entre
 eux, qui n'apprendra a brusler avec la flâme de l'amour
 d'elle.

SONNET CXXXI.

Amour qui par les yeux cognois toute pensée,
 Et les durs pas ou seul tu m'es le conducteur:
 Tu fais ta vœue entrer dans le fond de mon coeur,
 Dont l'entrée est à tous, fors qu'à toy seul fermée.

Pour te suiure tu scais ma peine supportée,
 Tu te leues pourtant d'une à l'autre hauteur
 De iour en iour: n'ayant souci de ma douleur,
 Qui suis tant las trouuant la voie trop serrée.

Je voy la douce flamme or que d'elle éloigné,
 Ou par des durs sentiers tu me rends espronné,
 Et tourné, mais ie n'ay ainsi que toy des ailes.

Tu laisses mon desir assez & bien content,
 Or que ie me consume à elle bien rueillant,
 Si j'entends mes souspirs luy plaire & mes querelles.

Il se plaint icy avec Amour, de combien qu'il auoir
 foustenu iusques alors en le suiuant, monstrant qu'il
 estoit d'ores en auant tellement oppressé du temps,
 qu'il n'a plus de force pour le pouoir suiure. Et il dit
 qu'il voit bien de loïn la clarté des yeux de M. L. en
 signi-

Signifiant qu'il estoit loing du desir, qu'il auoit d'en pouuoir iouir; a laquelle lumiere il dit, qu'Amour l'esperone, & tourne par voies aspres, mais qu'il n'a point des ailes come luy pour y pouuoir paruenir, c'est qu'il n'a point la vertu, ny la puissance, par ou il cōclut, qu'il se contente de se consumer, & de mourir en aimant, mōienant qu'il ne deplaise à elle, qu'il soupire pour elle.

SONNET CXXXII.

Or quand le ciel se tait, & la terre, & le vent,
Et bestes, & oiseaux font au sommeil hommage,
La nuit son char astre, tournant, guide au nuage,
Et Thetis en son lit couche paisiblement.

Je voy, ie pense, i' ards, ie plains & au deuant
Toujours qui me defait, m'est pour mō doux outrage.
Mon estre est vn combat plein de dueil & de rage,
Et ie n'ay autre paix, fors qu'à elle pensant.

Et seulement ainsi d'une clere fontaine
Sourd le doux & l'amer, qui me tient en haleine,
Le me trouue piqué & guari d'une main.

Et tous les iours afin que mon mal ne s'acheue,
Le me muer mille fois, mille fois ie me leue,
Tant de ma guarison, helas, ie suis loingtain.

Il demonstre icy, quel estoit son estat encores de nuit, car alors quand toutes choses sont en repos, luy il se defait, plaignant en continuelle guerre; & tout ce la luy vient de M. L. & neantmoins entre tant de combats il a quelque paix, pensant a M. L. dont il recueille, que d'elle vient le doux & l'amer, c'est la peine amoureuse & le confort en elle.

SON-

SONNET CXXXIII.

Lors que par l'herbe fraische-ell' fait honestement
Du blanc pied les doux pas, on iugeroit que celle
Vertu, qui y autour les fleurs ouure & nouvelle,
De sa subtile plante a son commencement.

Amour qui les gays coeurs englue seulement,
Et l'essay de sa force autrepart ne modelle
Des dous beaux yeux distille vne plaisance telle,
Qu'autre bien ie ne veus moins vn autre aliment.

Et à son doux regard & doux marcher ensemble
En valeur le doux son de son parler ressemble,
Et l'effect non soudain, doux, plein d'humilité.

De tels quatre charbons, & ia nō seuls vient naistre
Le grand feu, qui me fait viure & bruster, & estre
Comme vn oiseau de nuit au Soleil hebeté.

Il dit en ce Sonnet, que quand M. L. alloit chemi-
nant par les prez, il sembloit que de ses plantes sortoit
vne vertu, qui ouuroit & reneuoit les fleurs entre
l'herbe verde. Et de cela prenāt l'occasion, non seule-
ment il loue son marcher, mais ses beaux yeux, esquels
il dit qu'Amour reside: dont vient de ses yeux vn tel
plaisir, qu'il ne se soucie d'autre bien. Et les quatre
estincelles, ou charbons sont l'aller, le doux regard, les
tresdoucees paroles, & le fait paisible. Dont il dit

naistre le feu qui l'ard, & dudit feu il est
fait comme vn oiseau de nuit au So-
leil, ne pouuant resister à la
clarté des beaux yeux,
en clarté egaux
au cler So-
leil.

SON.

SONNET CXXXIII.

*Si ferme à la spelonque ou Phœbus eut le don
D'augurer, i eusse esté, d'un Poète Florence,
Comme Aronque & Veronne eut eu la iouissance,
Par auenture egal au Mantouan Maron.*

*Mais comme mon terreur par la desionction
De l'humeur de la pierre, est sec à autre vsance,
Autre estoile me guide, & de mes champs i elance
Des ioncs & des chardons d'un courbe serpillon.*

*L'oliue est seche, & l'eauue autrepant prend sa course
Qui du Parnasse vient hors de la viue source,
Par qui en aucun temps elle fut en sa fleur.*

*Ainsi fortune aduerse ou peché me despoille
De tout bon fruit, si Dieu l'eternel ne me mouille
De sa grace, par là me rendant la vigueur.*

Il dit en ce Sonnet, si tout le temps qu'il auoit mis
à suivre la court Romaine, ou apres les soucis amou-
reux, il eut mis aux estudes de la Poësie, qu'il fut de-
uenu Poète. Mais il dit, que son terreur ne fleurit de
l'humeur de celle pierre, c'est du font Castalien, qui
naist aupres du temple d'Appollon. Et en sentence,
pour ce qu'il ne s'emploie plus aux estudes, il faut qu'il
s'emploie à autre chose, & qu'il cueille de ses champs,
des ioncs & des chardons. Et il dit, que l'oliue est se-
che, entendant la sagesse, & les eaux du font de Par-
nasse sont tournées ailleurs, mettant en autres choses
son soing, qu'aux estudes d'eloquence & de Poësie, &
ainsi il deuient priué de tout bien, si Dieu ne l'aide.

SONNET CXXXV.

Quand vers la terre Amour les beaux, gays, yeux a-
 Les desireux esprits en vn soupir tirant (baisse,
 A soy avec les mains, & puis les deliant
 Par la voix en douceur semblant d'une Deesse.

Je sens de mon coeur estre vne larronesse
 Douce, ainsi mes discours & desirs changeant,
 Que ie dis, ma fin est prochaine maintenant,
 Si mort tant honorable au ciel on ne m'enpêche.

Mais par le son qui lie à sa douceur les sens
 L'am', qui veut estre heureuse à voir les accents,
 Estant presté à partir, se sent estre arrestée.

Ainsi ie vis, & ceste entre nous seule icy
 Du ciel seraine ordonne, & de serdonne ainsi
 Tout le cours de la vie a moy portionnée.

Il dit ores, que quand Amour, c'est M. L. encline les
 beaux yeux vers la terre, & recueille les desireux esprits
 en vn soupir, & puis qu'elle les a recueillis, les iette de-
 hors avec vne clere voix, il se sent ravir le coeur, & il
 sent en celuy, coeur changer les pensées & vouloirs, des
 tristes en ioieux, des ameres en doux; & tellemēt qu'il
 estoit, qu'il meurt de douceur. mais il dit, que le son de
 celle voix, fait qu'il a les sētiments entêtifs à escouter, &
 ainsi il retiēt l'ame, qui estoit presté pour partir deluy.
 Et qu'il vit en telle maniere, q̃ M. L. cōme celle veut or-
 dōne & dispose le fillet de la vie, c'est le cours de la vie.

SONNET CXXXVI.

D'Amour ore me vient l'amiable pensée,
 Qui l'ancien secret garde en soy de nous deux,

Et me

Et me dit, qu'il n'a eu le cœur onc tant zeleux.
Qu'ore pour seconder ma pretente esperée.

Et moy pour autrefois auoir trouué bourdée
Sa parole, & par fois vraye, ie suis douteux,
Si croire ie le doy, dont ie vis entre deux,
De l'oui & du non, n'ayant chose assuree.

Ce pendât le temps passe, & ma marche au miroir
Vers la saison, qui est contraire à mon espoir,
Et à son mot donné ie voy tresmanifeste.

Seul viel ie ne deuieus: aduienne ce qui peut,
Pour l'âge mon desir ia varier ne veut,
Mais le bres viure bien ie crains, lequel me reste.

Il semble qu'en ce Sonnet il vueille monstrer, qu'il auoit eu quelque promesse de Mad. Laura, & qu'il doutoit, s'elle luy deuoir aduenir ou non, d'autât qu'il auoit plusieurs fois este trompé de tel espoir, se plaignant qu'au tant sien attêdre & esperer il deuenoit viel. Neantmoins il se conforte, qu'il ne deuiert seul viel, mais que M. L. s'enuieillit aussi. Et par l'âge son desir ne se change, mais il craint sa bresue vie, car il pourroit mourir, deuant que la dite promesse vint a s'effectuer.

SONNET CXXXVII.

Plein d'un zeleux penser qui fait de moy partir
Touts autres, & qui rend solitaire ma vie:
A tout temps hors de moy ie fais vne salie

Celle tousiours cherchant, que ie deuroy fuir.

Et ie la voy passer d'un pas si doux & fier,
Qu'un trembler à peu pres met l'ame en agonie,

Tant des souspirs armez ceste belle ennemie
Ameine, qui Amour & moy ose assaillir.

De pitié (si ie n'erre) on voit bien quelque trace
Ouraion, en sa fiere & nubileuse face,
Laquelle aucunement rassereine le coeur.

Alors ie reprens l'ame, & puis que l'aduis porte,
Qu'elle sçache de moy quel travail ie supporte,
I'ay a luy dire tant qu'à commencer i'ay poeur.

Il dit ores qu'aucune fois en se derobant, il va cherchant M. L. la quelle estant l'occasion de son mal, il deueroit fuir: & l'ayant trouuée, il dit qu'il la voit passer si douce, & mauuaise que l'ame est pour se partir, tant de souspirs il tiroit de sa poitrine; neantmoins il dit, qu'il apperçoit vn rayon de pitié en sa troublée & hautaine veue, qui reconforte le triste coeur. Et alors il reprend la hardiesse, de decourir son mal, mais qu'il a tant à dire à elle, qu'il ne sçait d'ou commencer.

SONNET CXXXVIII.

I'ay prins ia plusieurs fois du bel humain semblant
Hardiesse, en la foy de mes guides fondée,
D'assaillir par parole honnestes & bien rengée
Mon ennemie, en fait humble, plein & decent.

Par ses yeux ma pensée est puis mise à neant,
Car en ses mains mon bien, mon mal, ma destinée,
Mon sort total, ma vie, & extreme iournée,
Celuy a mis, qui seul pour le faire est puissant.

Par ou pour dire vn mot, ie n'eus onc la puissance,
Dont autre que moy-mesme eus eu la cognoissance.

Amour

Amour ainſi m'a fait tremblant foible & recueu.

*Et qu'à autrui or' prend les eſprits, ie ne nie,
L'ardante charité & la langue auſſi lie,
Qui peut comme il ard dire, eſt en vn petit feu.*

Il monſtre en ce Sōnet, de deſirer pouuoir exprimer
a M. L. ſa douleur, comme il a dit deſſus, dont ſuit, que
maintes fois pour s'eſtre monſtrée benigne en la veüe,
il a prins hardieſſe de parler à elle, pour la rendre amie
à luy: mais que ſi toſt qu'il regarde en ſes yeux, qu'il
perd toute hardieſſe, & craignāt il ne peut former vne
parole. dont il apperçoit eſtre la cauſe ſa grande amour
dont il dit, que celuy aime peu, qui peut dire, combien
qu'il aime.

SONNET CXXXIX.

*Amour entre beaux bras & durs, leſquels à tort
Me tuent, m'a plongé: & ſi ie me lamente,
Le mal eſt redouble: dont mieux vaut que i'attente
D'aimant, taiſant paſſer (comme i.) vers la mort.*

*Car ceſte ardroit le Rhin engelé au plus fort
De ſes yeux, & romproit toute roche eminente,
Et du plaſiſir d'autrui elle ſemble dolente,
Tant avec la beauté elle a l'orgueil d'accord.*

*Pour vn bien peu leuer, mon engin n'a la force
Du tant beau diamant, de ſon dur coeür l'eſcorce,
L'autre eſt vn poli marbre allant & reſpirant.*

*Encor mes doux ſouſpirs ny ma ferme eſperance,
Elle onc ne chaffera de ſoy par malueillance,
Ny par tout ſon dedain, ny par obſcur ſemblant.*

P ;

Il monſ-

Il montre en ce Sonnet, le malheureux estat auquel il se trouue, par l'aigreur de M. L. Et il dit, qu'il ne peut leuer de son coeur de diamant chose qu'il desire. Et neantmoins il conclud, que pour dedain ou cruauté qu'elle luy montre, que pourrait elle ne luy prèdrait ses espoirs, & les doux souspirs qu'il fait pour elle.

SONNET CXL.

O enuie ennemie à la vertu rusée

*Pour au beau commencer opposer quelque aigreur,
Par quel art as tu fait changement au beau coeur,
Et comment tant secrète y as tu fait entrée?*

*Ma sauueté par toy toute est deracinée,
A celle tu as dit, que j'aime avec trop d'heur,
Qui vers ma priere humble & chaste sa douceur
Monstroît vn temps, laquelle or semble reboutée.*

*Mais combien qu'aigrement elle plaint tant mō biē,
Et qu'elle prend plaisir & rit du plaindre mien,
En vn seul mien penser elle ne mettrā change.*

*Et or qu'elle me tue, & mille fois par iour,
J'auray en elle espoir, & enuers elle amour,
Car lors qu'elle m'estonne, Amour en pied me renga.*

Le Poëte suit à se plaindre, & il exclame contre l'Enuie l'appellant ennemie de vertu: & il luy demande, comment & par quel chemin qu'elle est si secretement entrée en la belle poitrine de M. L. & avec quel art elle la changé, car par auant elle se monstroît à luy humaine & gracieuse, & alors elle se luy monstroît superbe & desdaigneuse. Neantmoins il conclud ainsi qu'au Sonnet precedent, que pour tout qu'elle luy face, elle ne fera point qu'il ne l'aime.

SON-

SONNET CXLI.

*Le tant serain Soleil des beaux yeux regardant,
Ou est qui les miens baigne, & souvent represente:
Du coeur l'ame laissée & rompue s'absente,
Son paradis terrestre à grand zele suivant.*

*Puis plein si bien de fiel que de miel le trouuant,
Tout estre vne araignée, elle voit ce qu'attente
L'h'omm', dont elle est de foy & d'amour mal cõtente,
Qui les esprõns tant chauds & dur le mors a tant.*

*Ces deux extremittez ensemble & differentes
Auecque volonteiz la font ores ardantes,
Or' engelées estre entre l'heur & malheur.*

*Mais des ioieuses peu plusieurs tristes pensees
Elle a, souvent plaignant ses par trop auancées
Emprinses: on moissonne ainsi qu'on est semeur.*

Il escrit encore par ce Sonnet son malheureux estat, car regardant les yeux de M. L. il sent son ame partir & aller vers elle: mais la trouuant apres pleine de douleur & d'amertume, il cognoit combien de vaines & fauses pensees qu'on a au monde, dont il se plaint chez foy, pour n'auoir bien sceu cognoistre le vray, & auec Amour il se plaint, pourtant qu'il a si chauds esperans, c'est le desir d'aller vers M. L. & le mors si dur, c'est la resistance qu'il trouue en elle. Et ainsi entre ces deux contrarietez extremes, est l'ame entre l'heur & le malheur. Mais il dit, que ses pensees sont peu ioieuses, mais assez tristes. Et au dernier il dit, que les plus de fois il se repent de ses hardies emprinses.

SONNET CXLII.

Vn fier astre regnoit au monde à ma venue,
 Si le ciel a sur nous la force qu'aucun croit,
 Et fier fut le berceau, qui ne me receuoit,
 Et la terre qui fut puis de mes pieds batue.

La dame fiere estoit, qui avecque sa veüe
 Et l'arc, qui pour son but seul prendre me vouloit,
 La plaie, (Amour) dont tant ie t'ay parlé, faisoit,
 Car tu me peus guarir du mesme arc qui me tue.

Mais tu prends ton plaisir de mes maux & douleurs,
 Ell' ia non; dont ne sont plus dures leurs aigreurs:
 Ce n'est point vn espieu, mais vn dard qui me bleche.

Mais il m'aide, qu'il vaut plus se voir en esmoy
 Pour elle, que iouir d'une autre, & ie le croy:
 Et tu me l'as iuré par ta dorée fleche.

Il se lamenta de sa constellation, sous laquelle il naquit, & du lieu de sa naissance, & de son berceau & de la terre, sur laquelle il marchoit premierement. Et sur tout de sa dame aimée, il se plaint avec Amour: Et au dernier il dit, que le lâguir pour elle, est meilleur, qu'estre ioieux pour autre dame.

SONNET CXLIII.

Quand le temps & le lieu me viennent au douant,
 Ou ie perdoymoy-mesme, & le noeud vn cher gage,
 Dont Amour de sa main me liant, tel ouillage
 Fit, que l'amer m'est doux, & le plaindre plaisant.

Je suis tout souffre & past; le coeur est son ardent
 D'iceux sans deux esprits, dont tousiours la rancune
 l'oy

*I'oy, embrasé si fort qu'ardant ie m'en courage
Et i'en vis, assez peu d'autre chose soignant.*

*Le Soleil qui aux yeux m'est la clarté vnique
De ses rais desireux encor de la patrique*

En moy autant du soir qu'il n'a fait au matin,

Et ainsi il me sert de loïn, de feu & hache

Me monstrant celuy noëd, & le temps, & la place,

Par la fraische memoire à toute heure & sans fin.

Le Poëte monstre, que tant de loïn que de pres il s'enflammoit des beaux yeux de M. L. car luy venant à la memoire le temps & le lieu ou auoient commencement ses amours il s'enflamme de nouueau, comme si alors commençoit son ardeur, par laquelle il dit, qu'il vit, luy semblant auoir au deuant le gaillard visage, qui le rechauffe tât en c'est âge graue, comme au printëps, c'est quand premierement il s'enamouroit d'elle.

SONNET CXLIII.

Ie voy seur trauerfant les forests non hantées,

Ou a grand risque vont le peuple & les soldats:

Car nul sauf le Soleil, ny estonne mes pas,

Qui a de viue amour ses flammes raionnées.

Et ie marche chantant (ô mes folles pensées)

Celle la dont le ciel ne m'eloigneroit pas:

Car ie l'ay en mes yeux, dont pour dames, vn tas

De sapins & de faux, ie voy de ses aimées.

Ie la pense ouir lors quand l'air & les rameaux,

Et le fueillage i'oy, & murmurant les eax

Fuir par les verds champs, & l'oiseau qui lamente.

Pau oncques vn silence vne deserte horreur

D'vn

*D'un grand ombrageux bois ont pleu tât a mon coeur,
Sauf que de mon Soleil par la trop ie m'absente.*

Il semble qu'il fice Sonnet, estant en voiage, & passant par les bois: ou il môstre, que par desespoir il alloit assuré, car il dit, que rien le pouuoit estonner, que le Soleil, qui a les rais, ce sont les regards de viue amour, entendant de M.L. laquelle il va châtant. Et que pour l'auoir tousiours aux yeux, c'est en toutes ses penſées, le ciel ne la luy scauroit faire longtaine, & par la mesme raison, toute chose qu'il sent en ce lieu, luy semble que c'est elle. Et finalement il dit, que peu luy pleut onc tant, un silence tel d'un bois ombrageux, sauf qu'il estoit trop eloigné de M.L.

SONNET CXLV.

*En un iour mille monts, & bien mille torrens
Par l'Ardennois fameux i'ay veu par la conduite
D'amour, qui donc aux pieds & coeur s des siés la viste
Plumé, pour s'envoler au tierſ ciel tous viuants.*

*D'auoir esté tout seul, m'est doux ou ses Tyrans
Mars sans faire semblant a décocher incite,
Comme, sans gouuernail & baston qui limite
La voile, un bois en mer plein de discours pesants.*

*Mais aiant achemé le tant obscur voiage,
Discourant d'ou ie viens, & avec quel plumage,
D'auoir trop entrepris ie sens naistre vne pœur.*

*Mais le coeur ia tourne vers la ou que demeure
Sa clarté, par l'acueil frais & serain s'assure
Du fleuve & beau pais, tant forte est leur douceur.*

Il suit icy son parler precedent, & il conte comment
à la fin de son voiage, il vint au beau pais & delectable
fleuve:

fleuve: lequel, pour s'approcher à sa chère dame avec
vn serain recueil, luy rend assésuré le coeur, ia tourné la
part ou demeure sa clarté.

SONNET CXLVI.

*Amour me retenant me donne l'esperon,
M'effroiant il m'assure, & m'ardant il m'englace,
Il dedaigne acceptant, ni appellant il m'enchasse,
Il me donne or' espoir ores affliction.*

*Il mene or' mon las coeur haut eleué or' non,
Dont le zeleux vouloir fait perte de la trace,
Et son plus grand plaisir fait maigrir sa face,
Tant a de neuue erreur l'ame sa portion.*

*Le gué à elle enseigne vne amie pensée,
Non de l'eau des yeux vainement distillée,
Mais pour aller ou elle espere appaisement.*

*Puis comme si de là la tiroit plus grand force,
A autre vie il faut malgré soy qu'ell's efforce,
Consentant à ma mort, & son retardement.*

Le Poëte monstre en combien de contrarietez il se
trouuaist, dont il dit son esprit estre plein de nouuelle,
& non ouie erreur. Et comment il est combatu de la
raison, laquelle il entend par l'amie pensée, qui mon-
stre à son esprit le gué non de larmes, mais pour aller,
ou il espere estre content. mais apres subitement l'a-
mouréux desir se detournoit de là, & le forçoit de sui-
ure ou il le tiroit

SONNET CXLVII.

*Quand ma douce ennemie (O Geri) est fachée
(Pour estre tant hautaine) aucune fois a moy,*

Vn

*Vn seul confort, à fin que vaincu de l'esmy,
 Je ne soy, m'est donné, dont i'ay l'ame allegée.*

*Tout par tout ou sa veüe elle tourne indignée,
 Qui vne ire pour moy mortelle cache en soy,
 De la mienn humblement ie luy fau telle foy,
 Qu'elle est pour reculer tout son dedain forcée.*

*Si ce ne fut, i'auroy de la voir le malheur,
 Comme ceux qui ont veu de Meduse l'horreur,
 Qui faisoit deuenir vn marbre les personnes.*

*Fay toy doncques ainsi, car ie nous voy forclos
 De tout autre secours, & pour monstrier le dos
 A nostre ailé seigneur, ses ailes son trop bonnes.*

*Il escrit à Geri Gianfigliuzzi, qui luy auoit demandé
 conseil, contre sa dame, & il luy eniegne le remede
 dont il se seruoit contre la fierte & dedains de M. L. le-
 quel est, qu'a toutes les fois qu'elle se luy mōstroit hau-
 taine, il se monstroir humble vers elle; car s'il ne tenoit
 telle maniere, tant de fois qu'il la voirroit, il deuien-
 droit roide comme vne mort de la poeur.*

SONNET CXLVIII.

*Pau ton flux tant puissant a d'emporter l'escorce
 Mienn, bien le pouuoir par son cours rauissant,
 Mais l'esprit par dedans y cache se tenant
 N'a de la tienne poeur, ny de quelque autre force.*

*Lequel sans alterner la Pogue avecque l'Orse
 Droit avec vn doux air son desir secondant,
 Et vers la fueille d'or ses ailes adressant,
 Les voiles, & le vent, l'eau, & les rames force.*

Roy, des autres fier fleuve a l'encontre au Soleil

Qui

Qui cours, quand il nous donne au matin le reueil,
Et laissant en Ponent plus exquise lumiere.

Auecque mon mortel sur la branche escumeux
Tu vas, l'autre conuert d'un plumage amoureux
Enuers son doux séjour volant reprend carriere.

Le Poëte venoit de Prouence en Italie, & nauigant
dedans le Pan il parle auecque luy, & il dit: qu'il auoit
puissance de porter son escorse, c'estoit son corps, mais
non l'esprit, lequel poulsé du desir venoit vers M. L.

SONNET CXLIX.

Amour parmy l'herbage vne attrappe mignonne
De perles & d'or fin, sous vn rameau tendoit
De l'arbre tousiours verd, lequel i'aime à bon droit,
Or que triste ombre plus que ioieuse il me donne.

L'armoise estoit le grain qu'il esparr & moissonne
Doux & aigre, dont poeur & desir en moy croit.
Les notes n'eurent onc depuis qu'Adam ouuroit
Les yeux, en harmonie vne douceur si bonne.

Et la clere lumiere à qui le Soleil doit
Ceder, y resplendoit & le cordon estoit
A la main, qui l'iuoir & la neige deuance.

Ainsi fu-je attrappé, & icy m'ont mené
Les beaux toirs, & les mots du dire angeliné
La ioie & le desir auecque l'esperance.

Metaphoriquement il conte, comment qu'il de-
meuroit prins de la beauté de M. L. dont il dit qu'A-
mour tendoit la ret. entre l'herbe & sous vn rameau
tousiours verd, alludant au non de la chose aimée, &
il dit,

il dit, qu'encore qu'il l'aimoit, que neantmoins il n'en auoit eu fruits, mais ombrage, iceluy plus triste que ioieux. Apres encores metaphoriquemēt il dit, qu'elle estoit l'armoise, dont il resloit prisonnier; & cōment, & de quoy il fut amorcé a tomber en icelle ret, & par la semence il entend, les gestes desirieux, & les regards, lesquels Amour espandoit doucement, & de ceste douceur il moissonne l'amertume.

SONNET CL.

*Amour, d'un zele ardent, qui allume le coeur,
Sur la bride le tient d'un crainte gelée;*

*Et l'esprit est douteux, qui plus est auancée,
Ou la glace, ou le feu, l'esperance ou la peur.*

*A plus froid tēps j'ay chaud, ie treble en la chaleur.
Tousiours plein de desir & de peur soupçonner:*

*Comme dame qui veut d'un homme ris celee
Rendre, sous vn court voile & habit, la grandeur.*

*De ces peines ma propre est bien la principale,
Nuit & iour estre en feu: & nul penser egale*

Ny rime, en comparant, le mien tant doux travail.

*L'autre ia non, d'autāt que mō beau feu fait estre
Tout homme egal, & cil au vent s'en va comme tte,
Qui pense de voler iusqu'a son haut Soleil.*

Il semble qu'il parle icy de son douteux estat, doutant qui soit plus grande l'ardeur ou l'esperance de son miserable coeur, ou la glace & crainte de n'accomplir son desir, ou d'estre ialoux. Et de ces deux peines, il dit, que la premiere est la sienne, c'est ardre de iour & de nuit. L'autre est s'engeler ou par ialousie, ou par crainte, de ne paruenir a son intention. mais l'autre n'est

DES SONNETS.

239

n'est ia sa propre, car son beau feu c'est M. L. est telle,
qu'elle fait toutes se affections egales, & qui pense vo-
ler au sommier, en vain se travaille, voulant dire, que
telle est l'honesteté d'elle, qu'on ne peut estimer qu'elle
l'aime quelqu'un.

SONNET CLI.

Si le regard de ceste, estant si douce, occit,
Et les doux mottelets dits en façon plaisante:
Et si amour sur moy la maintient si puissante,
Par le seul sien parler, ou quand elle soubrit:

Las, que fera-ce alors, s'elle vn iour me bannit,
Par ma faute ou malheur de ses yeux malcontente,
Et si peut estre à moy, de mort, elle presente,
Dont ore elle m'aseure, vn cartel par escrit.

Mais si ie tremble, & si i'ay ouïe de froidure,
Le coeur, lors que ie voy changée sa figure
De la preuue ancienne, vn tel craindre me vient.

La femme est par nature vne chose muable,
Dõt ie scay biē, qu'au coeur des dames ferme & stable
Vn amoureux estat fait peu de temps se tient.

Il monstre icy, qu'il ne tiembloit sans occasion par
la poeur, quand il vit M. L. changée de la face, argu-
mentant par la: si elle avec vn clēr regard parlāt & sou-
riant l'ouïoit, & qu'elle faisoit apres, si pour tousiours
elle luy denioit la douce veuē de ses beaux yeux.

SONNET CLII.

Amour, nature, & l'ame humble, ciuile & belle,
Ou la haute vertu regne, & a logement,
Contre moy ont iurē: Amour est diligent
A m'extirper du tout, car sa coustume est telle.

Nature

Nature ceste cy de si noble cordelle
 Lie, qu'un moindre effort pour la rompre est bastant.
 Habiter en la vie elle plus ne pretend
 Facheuse & vile, ainsi a dedain luy vient elle.

En ces mēbres tant chers, beaux & dignes d'honneur
 D'heure en heure ainsi va se passant la vigueur,
 Qui estoient le miroër de vraye gaillardise.

Et si par la pitié n'est bridee la mort,
 Quels sont les vains espoirs, desquels m'a fait mon sort
 Viurè par le passé fort bien, hélas, i' aduise.

Estant M. L. malade, Petrarque se plaint d'Amour,
 de nature, & de l'ame d'elle. d'Amour, pour ce qu'il le
 vouloit faire mourir de douleur; de Nature, pour ce
 qu'elle luy auoit donné le corps si delicat, qu'elle ne
 peut resister au mal. Et de l'ame, pource qu'elle mespri-
 soit les choses mortelles, ne se souciât de le laisser seul
 ça bas en tenebres,

SONNET CLIII.

Ceste Phenix vnique a la dorée plume
 A son col tant gentil & beau & blanc entier,
 Sans industrie ou art forme vn si cher celier,
 Qu'elle adoucit tout coeur, le mien elle consume.

Et par nature elle a couronne, qui allume
 L'air y tout alentour, dont le secret brazier
 D'Amour, vn feu fondu, subtil & minuiet
 Prend, qui m'ard, quand l'hiuer la viste eue apostume.

De pourpre à vn bord bleu qui de roses semé
 Est, elle a son beau dos vestu & ricamé.

Nonuel

DES SONNETS.

245

Nouvel accoustrement, beauté seule & vniue.

*Le bruit est, que le riche & l'odorant giron
Des monts de l'Arabie à nous cache le don
D'elle, & elle entre nous vole icy magnifique.*

*Il compare M. L. à la Phenix, la descriuant entiera-
ment, selon que Plin la nous depaint.*

SONNET CLIIII.

*Si Virgile auoit veu, & le Gregois Homère
Ce Soleil, qu'or' ie voy icy de ces deux yeux;
Ils auroient pour haucer son nom iusques aux cieus,
Mus tout leur art, & fait l'vs stile à l'autre frere.*

*Ce qui eut fait Aenê, se plaindre avec colere
Et Achill' & Vliss' & autres semi-dieux,
Et cil qui cinquante ans & six au monde heureux
Regnoit, & qui d'Egiste eut le coup mortifere.*

*Celle ancienne fleur des armes & vertus,
Semblable estoile au ciel, & pareille n'eut plus,
Que ceste de beauté & d'honneur fleur nouuelle.*

*Ennius vers obscurs de celle la chantoit,
Et de ceste nûtre moy: ô moleste ne soit
Mon engin, mon louer ne soit m'esprisé d'elle.*

*Perseuerant à louer M. L. il dit, que si Homere &
Virgile l'eussent veüe, ils eussent chanté de sa beauté,
& laissé Vlisse & Aenê, & les autres semi-dieux. Puis
il dit es six vers, qu'icelle fleur d'armes & de vertus a
sçauoir Scipion l'African le plus grand, auoit sembla-
bles & conformes estoiles, avec ceste nouuelle fleur
d'honesteté & de beauté, c'est avec la tresuertueuse
M. L. & que d'icelle, c'est Scipion, chantoit Ennius*

ancien

Nature ceste cy de si noble cordelle
 Lie, qu'un moindre effort pour la rompre est bastant.
 Habiter en la vie elle plus ne pretend
 Facheuse & vile, ainsi a dedain luy vient elle.

En ces mēbres tant chers, beaux & dignes d'honneur
 D'heure en heure ainsi va se passant la vigueur,
 Qui estoient le miroër de vraye gaillardise.

Et si par la pitié n'est bridee la mort,
 Quels sont les vains espoirs, desquels m'a fait mon sort
 Viurè par le passé fort bien, hélas, i' aduise.

Estant M. J. malade, Petrarque se plaint d'Amour,
 de nature; & de l'ame d'elle. d'Amour, pour ce qu'il le
 vouloit faire mourir de douleur; de Nature, pour ce
 qu'elle luy auoit donné le corps si delicat, qu'elle ne
 peut resister au mal. Et de l'ame, pource qu'elle mespri-
 soit les choses mortelles, ne se souciât de le laisser seul
 ça bas en tenebres,

SONNET CLIII.

Ceste Phenix vnique a la dorée plume
 A son col tant gentil & beau & blanc entier,
 Sans industrie ou art forme vn si cher colier,
 Qu'elle adoucit tout coeur, le mien elle consume.

Et par nature elle a couronne, qui allume
 L'air y tout alentour, dont le secret brazier
 D'Amour, vn feu fondu, subtil & minuièr
 Prend, qui m'ard, quand l'hiuer la viste eue apostume.

De pourpre à vn bord bleu qui de roses semé
 Est, elle a son beau dos vestu & ricamé.

Nouuel

DES SONNETS.

245

Nouvel accoustrement, beauté seule & vniue.

*Le bruit est, que le riche & l'odorant giron
Des monts de l'Arabie à nous cache le don
D'elle, & elle entre nous vole icy magnifique.*

Il compare M. L. à la Phenix, la descriuant entiere-
ment, selon que Plin la nous depaint.

SONNET CLIIII.

*Si Virgile auoit veu, & le Gregois Homere
Ce Soleil, qu'or' ie voy icy de ces deux yeux;
Ils auroient pour haucer son nom iusques aux cieus,
Mus tout leur art, & fait l'vn stile à l'autre frere.*

*Ce qui eut fait Aenê, se plaindre avec colere
Et Achill' & Vliss' & autres semi-dieux,
Et cil qui cinquante ans & six au monde heureux
Regnoit, & qui d'Egiste eut le coup mortifere.*

*Celle ancienne fleur des armes & vertus,
Semblable estoile au ciel, & pareille n'eut plus,
Que ceste de beauté & d'honneur fleur nouuelle.*

*Ennius vers obscurs de celle la chantoit,
Et de ceste nûtre moy: ô moleste ne soit
Mon engin, mon louer ne soit m'esprisé d'elle.*

Perseuerant à louer M. L. il dit, que si Homere &
Virgile l'eussent veüe, ils eussent chanté de sa beauté,
& laissé Vlissé & Aenée, & les autres semi-dieux. Puis
il dit es six vers, qu'icelle fleur d'armes & de vertus a
sçauoir Scipion l'African le plus grand, auoit sembla-
bles & conformes estoiles, avec ceste nouuelle fleur
d'honesteté & de beauté, c'estauec la tresuertueuse
M. L. & que d'icelle, c'est Scipion, chantoit Ennius

ancien

I. PARTIE

ancien Poëte des vers obscurs, Et de ceste antre ie chũ
teray. Et puis il prie, que son chanter ne donne à elle
facherie, comme ne fit celuy d'Ennius à Scipion, cõ-
bien que ses vers estoient obscurs.

SONNET CLV.

*Au renomme tombeau cstant ioint Alexandre
D'Achille fier & haut, soupirant il disoit:
O heureux, qui as eu vn tesmoing tant adroit,
Et trompette qui sceut si loin ton los estendre.*

*Mais ceste colombelle exquise nette & tendre,
A qui si ie ne scay, au monde oncques viuoit
Pair, assez peu de los de mes crus vers reçoit,
Tant chacun la grandeur peut de son sort comprẽdre.*

*Car d'Homere tousiours, d'Orphe, & du pasteur,
Qui à Mantoue encor a fait si grand honneur,
Estra chantée en vers elle seule merite.*

*Vn fier astre, & destin icy dur seulement
Ont à ce commis vn son beau nom adorant;
Mais faillant d'auenture en ses los qu'il recite.*

Il veut monstrier par ce Sonnet, que M. L. estoit digne
d'auoir plus grand Poëte que luy, pour chanter d'elle.

SONNET CLVI.

*Soleil alimenteur, la fucille seule aimée
De moy, & parauant de toy, au beau sciour
Or seulette verdoie, & sans pair dès le iour,
Qu'Adam sa peine vit, & la nostre entamée.
Ie te prie en criant, O Soleil, qu'arrestée*

Sur

Sur elle, aïons la veüe; & tu fais la entour
Fuiant, ombrer les monts, nous dérochant le iour,
Et tu m'oste en partant la chose désirée.

D'iceluy bas coustant l'ombrage descendant,
Ou mon suau & doux feu estincelle ardamment,
Et le grand laurier fut vne verge petite.

Croissant, durant mon dire, oste le doux regard
A mes yeux, du beau lieu, bien heureux & gaillard,
Ou ensemble mon cœur avec sa dame habite.

Il demonstre par ce Sonnet, qu'au descendre du Soleil il estoit en vn lieu, ou qu'il vit M. L. pourquoy se tournant vers luy, il luy dit ces paroles, le priant, qu'il s'arreste avecque luy, pour voir M. L. qui n'auoit iamais sa pareille dès que le monde commençoit.

SONNET CLVII.

Ma barque, hélas, chargée, & pleine d'oubliance
Passe par l'aspre mer en huiuer a mi-nuit,
Entre Scille & Charibde, & le seigneur conduit,
Je dis mon ennemi, toute la gouuernance.

Vn penser prompt & dur chacune rame amanche
Des vents, & de la fin, qui comme il semble rit:
Et la voile se rompt d'un vent, qui tousiours vit
Humide de desir, de pleurs & d'esperance.

Vne pluie de pleurs & dedains bruinez
Font les chables la las, moites & declinez,
Qui sont faits d'une erreur, dont l'ignorance est mere.

Mes deux vieux doux signaux me cachent leur regard
La raison par-mi l'eau est morte, aussi est l'art,
Tellement que du port quasi ie desespere.

Q₂

LePoëte

Le Poëte escrit icy son estat, metaphoriquement par la barque, laquelle passant par l'aspre mer à la minuit entre Scille & Charibde, avec le gouvernement de celuy qui la desire noier, & avecque gens mal accorts, combatus de vents tempestueux, qui rompent la voile & tombant pluie du ciel, qui la baigne, & espessit l'air d'espeſſe & humide bruine, & les estoiles septentrionales, par la clarté desquelles se guide le bateau, ne se voiet point, de maniere que demeurât, sans art & sans raison, il commence a desesperer de ne trouver iamais le port.

SONNET CLVIII.

*Vne biche ie vy, deux cornes d'or aiant (re
Toute blanche, aux verds champs ſlaquez d'une riuie-
De tous les deux costez, en la saison premiere
Sous l'ombre d'un Laurier le Soleil deceuant.*

*La veüe estoit si belle & siere doucement,
Que ie mettoy tout ſoin pour la ſuiure en arriere:
Ainsi qu'un conuoiteux, qui l'or cherche & la pierre,
Avec contentement le travail moderant.*

*A l'entour du beau col fut escrit, nul me fache,
De diamants exquis & topazes, la grace
Ainsi de mon Caſar affranchir me vouloit.*

*Et Phœbus du midi ia fut voir la contrée,
Ma veüe fut de voir laſſée non ſaoulée,
Quand ie tombay en l'eau, & elle ſe perdoit.*

Sous vne neuue metaphore, il fait un bref discours de ſa vie, du commencement de ſes amours, auquel il dit, qu'à luy apparut vne belle biche, entendant M. L. & il dit ſur l'herbe verde, pour le regard du lieu, ou qu'il la trouuoit, & avec deux cornes d'or, par ſes do-
recs

mes tresses, entre deux riuieres, c'est, Sorgue & Durenze, & disant a l'ombre d'un Laurier, il prend allusion de son nom, & a l'ouurer du Soleil, au printemps. Il monstre aux seconds quatre vers, qu'il estoit tellement desirieux de la veüe, qu'il laissoit tout autre soin pour la suiure. Aux premiers trois vers, avec la comparaison, des chefs qui estoient faits libres par Cesar, avec un colier d'or au col, auquel estoit escrit, qu'ils estoient a Cesar, & qu'on ne les toucheroit point; il dit qu'elle est faite libre de son Cesar, entendant Dieu, qui l'auoit fait libre des concupiscences charnelles: Et finalement il dit, que M. L. disparut, & luy demeuroit seul en ses pleurs.

SONNET CLIX.

*Ainsi comme voir Dieu est vn viure eternal,
Et qu'on n'attend a plus, car plus est illicite:
Dame ainsi par vous voir aise vn heur ie herite,
Durant cestuy mien fräile & bres viure mortel.
Ny vous ie n'ayonc veu belle tant qu'or', s'a tel
Rapport fier on peut, qu'au coeur mon oeil recite,
Douce de ma pensèe a present Marguerite,
Qui passe tout desir & espoir supernel.
Et s'elle pour fuir n'estoit si viste & preste,
Plus rien ie ne voudroy: car si le bruit acqueste
Foy, d'odeur viure aucuns, aucuns d'eau aut repart.
Ou d'un attouchement, ou du goust d'une ardante
Flamme auoir vie, dont toute douceur s'absente,
Pourquoy doncq ne viuroy-ie en vostre alme regard?*

Il monstre icy, que tout son heur depend de M. L. & qu'en la voir consiste tout son bien. Et puis il dit, si le partir de tel heur ne fut si prompt, qu'il ne de-

Q

ma-

manderoit plus rien ; car puis qu'aucuns animaux viennent de l'odeur, aucuns de l'eau, & aucuns du feu, luy pourroit bien viure de la veüe de M. L. laquelle il appelle l'ame, comme celle qui alimente & viuifie.

SONNET CLX.

*Pour nostre gloire voir, Amour, fermons les pas
Choses qui neuues sont & hautes sur nature:*

Tu vois la douceur faire en elle plus qu'y sure,

Tu vois clarté du ciel enuoyée ça-bas.

*Tu vois de pourpre & d'or & de perles l'amas
Plein d'art, & la nouvelle & eleüe stature:*

Et comme elle remue en l'ombreuse closture.

Des beaux monts, doucemēt les yeux, les pieds, les bras,

Et de mille couleurs en l'herbe fleurs semées.

Sous celuy ancien & noir chesne, assottées

Prient pour du beau pied sentir l'attouchement.

Et le ciel d'alentour s'allume d'estincelle

Mainte gaillarde & clere, & que sa face est belle

Faite par si beaux yeux, sa ioie va montrant.

Il semble que le Poëte ait fait ce Sonnet vn iour que M. L. s'en alloit promenant par certains prcz, & il parle à Amour, afin qu'il l'accompagne à voir M. L. de laquelle ils se glorifioient, Et il dit puis a Amour, quels estoient ses gestes & ses façons & sa beauté, & comment l'herbe & les fleurs la desiroiēt, & que le ciel se reuiuoit d'elle.

SONNET CLXI.

*D'un si noble aliment, & vin, l'esprit ie pais,
Qu'aux Dieux leur ambrosie & nectar ie n'enuie:*

Car

Car par le seul regard tout autre miel s'oublie
 Par l'ame, & iusqu'au fond ie boy lethe a grãds traits
 Parfois quãd i'oy les mots, que mon coeur tiët pour
 Pour auoir les souspirs tousiours pour cõpagnie; (traits
 L'ame m'est, ie ne scay ou, par Amour rauie,
 Tant que d'un double miel d'un coup acquest ie fais.
 Car celle aimée voix iusqu'aux celestes portes
 Paroles met en air, tant cheres & accortes,
 Que nul sans les ouïr penser ne les pourroit.
 Lors combien peut le ciel, l'engin, l'art, & nature,
 En ceste vie faire, à tous pour ouuerture
 Certaine, ensemble en moins d'une paulme apparoit.

Il escrit la douceur qu'il sent de voir M. L. de la venue
 de laquelle il dit, qu'il nourrit son esprit, par laquelle
 douceur il oublie toute autre douceur; & que telle dou-
 ceur alors se redoubloit, si luy la regardant elle parloit.
 Car sa voix angelique resonnoit si doucement, qu'on
 ne le scauroit penser sans l'ouïr: & pour le dire à peu
 de paroles, cela se luy monstroït en petite quantité, que
 peuuent ensemble en ceste vie mortelle, l'art, l'engin &
 nature & le ciel faire.

SONNET CLXII.

L'aure gentile, qui par ces bois ombrageux
 Les fleurs esueille, & rend clere chaque colline;
 Ie cognoy par l'aleine en sa douceur diuine,
 Qui me force à monter à peine & nom fameux.
 Pour trouuer au las coeur repos, l'air gracieux
 Thuscan fuyant ie laisse, ou i'ay prins origine:
 Pour mon troublée penser mettre hors de brume

Voir mon Soleil s'espere huy la cherchant, & leaux.

Auquet mille douleurs telles i' experimente,

Qu'Amour à luy forcé de retour me presente:

Puis il m'esblouit tant, que fuir m'est trop tard.

Ailes pour eschapper non armes ie desire,

Mais le ciel a ma mort mise en ceste lumiere,

Qui de loin me destruit, & de pres elle m'ard.

Retournant de la Thuscane, & s'approchant au lieu^r de M. L. parlant avecque l'air, & alludât au nom d'elle, il dit, qu'il recognoit sa douce alcine, par laquelle il luy faut monter a peine & faine, c'est par laquelle il monte a peine, par les amoureux travaux: & a fame par les escrits qu'il en fait: & pour trouuer appny pour son lassé cœur aupres d'elle, il dit qu'il fuit de sô air Thuscane, qui luy est naturel. Et pour esclarcir ses obscures & troubles pensées, il cherche son Soleil, qui est le beau visage de M. L. auquel il dit de prouuer tant des douceurs, qu'Amour par force le reconduit vers iceluy, & apres lesblouit ainsi; que la fuite luy vient trop tard, car quand puis il vient où qu'elle est, il se destruit, & se tourmente, & ne voit l'heure pour s'enfuir. Mais il dit que le ciel permet, qu'il doive perir: car quand il en est lointain, il se destruit par le desir, & estant aupres, il ard d'un trop amoureux feu.

SONNET CLXIII.

De iour en iour ie change & le poil & la face:

Des doux crocs armoisez, pourtant ie ne suis seur,

Ny des rameaux cachants la glus sous la verdeur

De l'arbre, qui fait teste au Soleil & la glace.

La mer l'eau, & au ciel les estoiles leur place

Perdront

*Perdront premièrement, que la belle ombre poeur
Et desir ne me cause & amour & aigreur
Vers le haut coup d'amour, lequel bien mal ie cache.*

*De mon travail i'amaus ie n'espère repos,
Iusqu'à tant que ie suis sans char, sans nerfs, sans os,
Ou que plus ma partie a moy ne soit rebelle.*

*Toute chose impossible on verra aduenir
Plustost, qu'autruy le coup d'Amour puisse guarir,
Que m'or fait ses beaux yeux, fors que la mort & elle.*

*Il montre icy que combien qu'il se voit d'heure en
heure plus voisin de la vieillesse, que neautmoins toute
chose impossible se pourra faire, plustot qu'autre que
la mort, ou M. L. puisse guerir sa plaie.*

SONNET CLXIIII.

*Le vent serain qui vient entre le verd feuillage
Murmurant me ferir au visage, me fait
Souuenance du temps auquel du premier trait
D'Amour, i'eus vn tant doux, & tât profond outrage.*

*Et qu'il me faisoit voir, l'or caché beau visage,
Dont ialousie ou bien dedain, le vis pourtrait
Me cele, & les cheueux perlez d'un reng parfait,
Lors blonds plus qu'or bruni, & volants selon l'âge.*

*L'esquels si doucement elle portoit esbars,
Et puis les recucilloit par des tours si gaillards,
Qu'encor mon esprit tremble alors qu'il y repense.*

*Puis le temps les lioit par des plus fermes noeuds,
Et il serroit le coeur d'un las si vigoureux,
Que nul que la mort seule y fairs la dispense.*

Il finit

Il semble que cestuy Sonnet soit fait par Petrarque au quartier de la Sorgue, & au lieu ou du commencement il s'enamouroit de M. L. car luy soufflant au visage vne mesme douce aure, telle comme alors qu'il s'enamouroit, souffloit, il dit qu'elle luy fait souuenir de ses premieres amoureuses bleceures: & que par imagination il luy sembloit, qu'il voioit son beau visage; Et encore il luy sèbloit, qu'il voioit ses beaux cheueux qui alors estoient deslous, & apres par temps elle les portoit enuolopez. Et vn si puissant noeud lioit son coeur, que nulle que la mort seule, le pourra defaire.

SONNET CLXY.

*L'aure des cieux, qui souffle au verd laurier frais-
Ou Amour dans le flanc Apollon assailloit, (chette,
Et à moy d'un doux ioug le col enuironnoit
Tel, que ma liberté non tost ie reconqueste.*

*Peut en moy tant, qu'à peu de Meduse la teste
Au vieil Atlas, quand elle en vn roc le changeoit:
Et ie ne puis ormais rompre le noeud estroit,
La ou non l'arbre ou l'or, mais Phoebus rien n'acqueste.*

*Ie dy les blonds cheueux & le cresse l'asson,
Si doucement liant l'ame, comme vn cordon,
Laquelle humilité seule a pour sa defense.*

*Sa seule ombre peut faire vne glace mon coeur,
Et mon visage & front taindre de blanche peur,
Mais les yeux de le rendre vn marbre ont la puissance.*

Il monstre encores icy, de quelle terreur il fut prins, quand il rencontroit M. L. ou quand il pensoit à ses beutez, & il dit qu'auec les yeux elle le peut faire vn marbre, comme Meduse pouuoit transformer Atlas en vne montagne. Apres il dit, que les dorez cheueux
luy

luy lioient doucement l'aure, & que non seulement elle auoit pouuoir sur luy avec sa lumiere, mais avec son ombre, par laquelle il trembloit. mais les yeux auoient la force de le faire vn marbre.

SONNET CLXVI.

L'aure douce qui bransle au Soleil & deplie
L'or tissu & filé des doigts industrieux
D'amour, la des beaux yeux & des mesmes cheueux,
Crible les prompts esprits, & le coeur lassélie.
Ie n'ay nouuelle aux os, ny sang qui ne me nie
En mes veines repos, autant suis-ie poereux,
Est. int ou est qui pend souuent iointes les deux
En balance fragile, & la mort & la vie.
Voiant ardre les yeux, dont s'allume mon feu,
Et foudroier les noeuds, dont prins ie suis tenu:
Or sur l'espaule droite & ore sur la gauche.
Veu que ie ne l'entends y dire ie ne scay,
Tant de telles clartez les sens offensez i'ay,
Et oppressez, & tant leur douceur les debauché.

Il loue en ce sonnet les blondes tresses, & il dit, quel effect elles operent en luy. Et premierement, que la douce aure qui meut les blonds & dorez cheueux au Soleil, avec les gays yeux luy meut les legers souspirs, & avec les mesmes cheueux luy lie l'affligé coeur, & que quand s'approchant d'elle il voit bruisser ses lumieres, & foudroier l'or des blonds cheueux, tout le sang & toute monelle se s'et trebler. Et telles estoient les deux lumieres, & telles les splendeurs des yeux amoureux, & des foudroians cheueux: & si grande estoit la douleur, dont il estoit oppressé, qu'il ne le pouuoit redire.

SON-

SONNET CLXVII.

O belle main, qui as d'art & de force tant
 Pour me serrer le coeur, & clore ma vie,
 Main en qui ont leur art & leur toute industrie
 Nature & le ciel mis, leur propre honneur cherchant.

O doigts polis & doux cinq perles, ou ne menti
 L'orient sa couleur, dont la pitié se nie
 A mon mal seul: Amour vn temps par courtoisie
 Me laisse or vous voir nuds, pour m'enrichir d'autant.

Gaillard, cher & blanc gant, heureuse couuerture,
 D'un yuoire poli & rosé tainture,
 Qui au monde onc a veu tel & si doux butin.

Du beau voile pour quoy n'ay-ie autāt? o peu seure
 Ioie des cas humains, qui se passe en peu d'heure,
 On me le vient oster: las, c'estoit l'arrecin.

SONNET CLXVIII.

La belle & nue main qui le gant se remet
 Aux doigts, non seulement à mon dam & dommage,
 Mais avec les deux bras, l'autre preste est & sage
 Pour me serrer le coeur, qui plein d'humble poeur est.

Amour à mille rets, & nul en vain ne met,
 Parmi celle beauté digne & neuue à tout âge:

Qui à sa haute forme & celeste parage
 Tel fait, qu'engin humain ou stile plus n'y scait.

Les yeux serains & cils raionnent, l'angelique
 Bouche, & de roses pleine, & d'un reng magnifique.
 De perles, & de mots doux & harmonieux.

Tant

Tant qu'autrui esbahi tremble de telle grace,
Et qu'a voir les cheueux, & la tant clere face,
En esté au mi-dile Soleil est honteux.

SONNET CLXIX.

Ma fortune & Amour m'auoient orné d'un gant
Si plaisamment doré, & ricamé de soie,
Que j'auoy de mon bien quasi l'extreme roie
Apart moy, d'ou venoit vn si bon tour pensant.

Et du iour ma memoire oncques ne se ressent,
Qui puissant me faisoit & pauvre d'une voie,
Que ie ne me courrouce & perds toute ma ioie
Plein de vergogne & dueil, & amoureux tourment.

Que de ma noble proie au temps requis la garde
Je ne fis, & que tant j'auoy la main couarde,
Pour lors d'une angelette vn seul effort matter.

Ou que fuyant, aux pieds ie n'appliquoy des ailes,
Pour au moins de la main, quitant me tire, & telles
Chaudes larmes des yeux, la vengeance emporter.

Estant parueniu aux mains de Petrarque vn gant de
M. L. il en fit trois Sonnets, le premier en louange de
la main & du gant, le deuxisme loue non seulement la
main denuée du gant, mais l'autre, & les bras, &
puis toutes, ses beautez. Au troisieme il monstre
comment par le dit gant il estoit heureux, & com-
ment qu'il en fut priué. Et il se plaint de n'auoir
retenu ledit gant, & qu'il n'auoit sceu vser du bien
que sa bonne fortune luy auoit mis au deuant.

SONNET CLXX.

D'une glace polie, & belle, & clere & viue,

S'esmeut

*S'esmeut le feu, dont i' ards, & dont nait ma douleur,
Desechant & suçant les veines de mon coeur
Tant, qu'innisiblement ma mort de la deriue.*

*Laquelle a bras haucé ie à batre ententive,
Bugle en Lion, & tonne ainsi qu'en sa fureur
Le ciel, mes iours fuiants poursuivant & de poeur,
Rempli, ie tremble & i'ay la voix comme abortiue.*

*Pitié avec amour meslée encor pourroit
Estre double colonne, & faire vn bon exploit
Entre le coup mortel & la tant lasée ame.*

*Mais pour moy ie ne puis croire ou voir au regard
De ma douce partié & dame telle part,
Dont non icelle, mais ma fortune ie blame.*

Le Poëte conte à present, comment de la froide honesteté de M. L. nait sa flamme ardante, car tant plus qu'elle se luy monstroient engelée, tant plus luy creut l'ardant desir, dont il ardoit si fort, que le sang peu à peu se consumoit, & ia il estoit conduit iusques a lá, que la mort aiant haucé le bras pour le ferir, le poursuivoit tellemét, qu'il ne pouuoit eschapper, mais plein de poeur il trembloit & se tēt. mais il vit, que la pitié d'elle ensemble avec Amour l'eussent peu aider, ce qui eust esté vn double soustien, mais il ne croioit, qu'elle se deuoit monstrier compassiue vers luy, ny il ne le pouuoit comprendre en sa veüe, & de cela il ne la coulpit, qu'elle ne l'eut aidé, mais sa cruelle fortune.

SONNET CLXXI.

*Las, i' ards, combien q'autrui en cela ne me croit,
Chacun pourtant le croit celle seule exceptée,
Qui me plait seule, estant sur toute autre estimée,*

Le

Le croire elle ne semble ores qu'elle le voit.

Infinie beauté & peu de foy au doigt

Ne vois tu dans mes yeux le cœur & la pensée?

J'auroy grace à la source ou la pitié est née,

Si tant contrariant mon astre ne m'estoit.

Ce mien ardre, du quel tu fais si peu de conte,

Et ton los qui espars par mes vers se raconte,

Pourroient bien allumer encor vn million.

Car en pensant ie voy, que mon doux feu, qu'ad vne

Langue avec deux beaux yeux aura la mort cōmune,

Viurá estincellant apres nous à foison.

Le Poëte se plaint icy, qu'il ard tellement, qu'un chacun le voit, & croit, & que celle qu'il voudroit seule le croire, ne le croit; & pourtāt il ne la coulpe point, mais son destin. Puis en ses six derniers vers il dit, que son ardre, & les honneurs espars en ses rimes. lesquels en iceux il apporte à elle, pourroient bien enflammer mille. Et ainsi il monstre, combien grande soit son ardeur, laquelle a la force d'en enflammer plusieurs, qui apres luy viendront: & quand a elle, il ne la peut enflammer vn bien peu.

SONNET CLXXII.

Ame qui ois & vois & parles, & qui lis,

Et penses & escris maint & diuers passage,

Yeux desirieux, & toy entre autres sens si sage,

Que les mots hauts & saints insqu'au cœur tu cōduis:

Pour combien ne voudriez, ou deuant ou depuis

Estre ioints au facheux & dur pelerinage,

Pour des deux beaux flambeaux ne trouuer l'estoillage

E svesti-

Es vestiges formez des chastes pieds cheries?

*Errer au bref chemin on ne doit à ceste heure,
Car par telle lumiere, & tels signaux est seure
La voie, qui nous peut faire au ciel logement.*

*O mon lasse courage au ciel par bruine
Entre ses doux dedains t'efforçant i'enchemine,
Les tant honnestes pas & ravis diuins suivant.*

En ce Sonnet Petrarque monstre l'auoir pour grâ-
de grace, d'estre venu au monde au temps de M. L. car
par le moien de la clarté de ses beaux yeux, il estoit cō-
duit au chemin du ciel; dont il parle a l'ame, aux yeux
& à l'ouie, pour combien qu'ils ne voudroient estre
naiz en autre temps, qu'en celuy, que nacquit M. L.
Après il dit qu'avec si clere lumiere, cōme est celle de
l'honnesteté, qui venoit des beaux yeux, & avec tel
conuoy, cōme estoient iceux yeux, on ne deuroit er-
rer au court voiage de la présente vi, ede la droite voie
du ciel; car en suivant tels signaux, desquels venoit la
lumiere, l'homme se pouuoit faire digne de l'eternel
logement. Dont il conforte le coeur, que parmi la brui-
ne de ses doux dedains, il suiue ses honnestes pas, c'est
ses honnestes & saintes coustumes.

SONNET CLXXIII.

*Doux dedains, douces paix, doux mal & doux
courroux,*

*Doux travail & doux poix, doux mots dōt l'harmonie
Doucelement entendue or est toute remplie*

D'un doux vent, & tātost pleine des flambeaux doux.

*Ne te plains ame, ains souffre & tais trēpāt les coups
Du doux amer, lequel nous a fait facherie*

Auec

DES SONNETS.

*Auec le doux honneur, qu'as d'aimer vne amie,
À laquelle j'ay dit, nulle me plaît que vous.*

*Souffrant d'auenture encores pour à dire
Quelqu'un par douce enuie, en assez grand martire,
Pour la plus belle amour, cestuy fut en son temps.*

*Vn autre, ô ma fortune, à mes yeux trop rebelle,
Pourquoy ne l'ay-ie veu, pourquoy ne voit elle
Plus tard ? ou pourquoy n'as-tu fait naistre à tēps.*

*Il conforte icy l'ame à souffrir le tourment qu'elle a
pour aimer M. L. compensant l'aigre travail avec le
doux honneur qu'elle acquiesce de si grande enuieprin-
se. Car elle estoit telle & si grande, que par auenture
ceux qui deyront venir après luy, porteront enuie, tel-
lement que volontiers ils souffreroient tant de travaux,
de si grand amour, pour acquiescer vne aune si douce.*

CHANSON XXXIII.

Si ie l'ay dit, celle là dont l'amour

Me maintient vis, me haisse tousiour,

Si ie l'ay dit, aspre & brusque ma vie,

Et l'ame serue à vile dame son.

Si ie l'ay dit, tout aspre en mon endroit

S'arme, & mon flanc ait pour sa compagnie

La ialousie & la poeur, & tousiours

Vers moy plus belle, & des plus cruels tours

Me procurant, soit ma grande ennemie.

Si ie l'ay dit, qu'Amour ses dards dorez

Vse en moy toutes, en elle les plombez.

Si ie l'ay dit, que i'aye Dieu encontre,

L'homme & la terre, & d'elle plus de mal.

R

Sis

I. PARTIE

Si ie l'ay dit, cell dont au pas lethai
 La flamme aueugle a mon dam droit me monstre.
 Ioue de moy comme elle a tousiours fait,
 Ny oncques plus en parle ou en fait
 Elle me donne vn doux ou bon rencontre.
 Si ie l'ay dit, de ce que moins ie veus,
 Mes aspres ans & courts soient copieux,
 Si ie l'ay dit, mon feu qui me deuoie
 Au croistre, soit a sa glace pareil.
 Si ie l'ay dit, oncques le cler Soleil
 Ou bien sa soeur de mes yeux ie ne voie.
 Ny damoiselle ou dame, mais autant
 D'horrible mal que Pharon pour suiuant
 Le peuple Hebreu, receuoit en sa vie.
 Si ie l'ay dit, tout mon gémir la mort
 Ayt pour pitié, & pour courtois confort.
 Si ie l'ay dit, la voix se face dure
 Tant douce a moy, quand vaincu ie m'offrois.
 Si ie l'ay dit, celle que i'emprendrois
 D'adorer seul serré en chambre obscure,
 Des que le lait i'ay laissé du tetin
 Iusque a la mort, se fache a moy sans fin.
 Je le fairois ainsi par auenture.
 Mais si ie n'ay rien dit, qui en douceur
 Au temps nouueau fit esperer mon coeur,
 Gouverne encor ceste lasse nasselle,
 La gouvornant de son doux naturel,
 Ny deüienne autre, ains tienne vn maintien tel,
 Qu'elle

Qu'elle auoit lors que ie fu vaincu d'elle.
 Car ie perdrôy moy-mesme, & perdre plus
 Ie ne deuroy, ny pourroy (sauf abus)
 Il fait mal, qui tost oublie soy telle.
 Ie ne l'ay dit, ny pour chateaux, ou or
 Onc le pourroy-ie ou citez dire encor,
 Le vray donc gaigne, & en felle demoure,
 Et choir la bourde en terre puisse embas.
 S'elle m'espie, Amour: tu fais mon cas
 Total, pourtant comme il faut la rends seure.
 Ie le dirois heureux a mon aduis,
 Plus de trois fois, voire & bien quatre & six,
 Qui doit languir, qu'il meurt auant qu'il pleure.
 J'ay pour Rachel non pour Lia ferui,
 J'auroy de viure avec vne autre ennuy.
 Et quand le ciel nous rappelle, courage
 J'auroy d'aller sur le char de l'ami
 De Dieu, Helas avec elle au voyage.

Ainsi comme il semble, le Poëte a fait ceste chanson
 pour s'excuser d'aucunes paroles, qui de luy estoient
 rapportées à M. L. la substance de laquelle estoit, qu'il
 auroit dit d'aimer vne autre dame, & non M. L. & que
 pour icelle il auoit fait tous ses vers, de la
 quelle chose elle estoit par auenture avec-
 que luy indigne. Par ou pour oster
 à elle vne telle soupçon, il ne
 fait autre en toute ceste
 chanson, que declarer
 qu'il ne disoit onc
 telle chose.

CHANSON XXXV.

D'vser mon temps i en bien l'intention,
 Comme i ay fait le passé de mon âge,
 Sans autre estude & sans neuue façon:
 Or ne voulant comme ia d'avantage
 M'aider ma dame, à quoy tu m'as conduit,
 Amour, mon maistre, en tel art tu n'ignores
 Je ne scay, si ie ne prendro vn despit,
 Que du regard beau & gaillard encore
 Estre larron tu me fais en ces ans,
 Sans lequel moins travailleroit ma viee
 Aux ans premiers si i eusse mis mes sens
 Au stile, auquel il faut qu'or i estude,
 Moindre vergogne est la ieune folie.
 Les suaves yeux dont viure ie fouldoy,
 De leur beauté diuinement maistresse,
 Au commencer me furent si courtois,
 Qu'en guise d'homme a qui non par richesse
 Propre, ains d'ailleurs vient vn secours cacher
 Je me voyoy sans deulx faire offence.
 Or à auiray, or combien que fache
 Iniurieux & importun i offense,
 Car telle fois le pauvre mort de faim,
 Fait ce qu'en autre, en faison plus heureuse
 Il eut blâmé, si de pitié sa main
 L'enuie a clos, i ay excuse indolente
 Le non pouuoir & la faim amoureuse.

MAHO

s A

Car

Car ie m'en vray mille chemins cherchant,
 Pour prouuer si sans eux mortelle chose
 Me pourroit bien tenir, vn iour viuant.
 L'ame, puis qu'elle autr'epart ne repose,
 Au chaud regard & angeliq's encourt,
 Et ie retourne au feu, qui suis de cire,
 En espiant ou le soin est plus court,
 Et moins gardant cela que ie desire.
 Et comme fait sur la branche l'oiseau,
 La prins plus tost ou moins il a de cure:
 Ainsi robant en son front cler & beau
 Or d'un regard, d'un quire, or i'ay l'vsure,
 Et de cela i ards, & i'ay nourriture.
 Ie vis au feu, & ma mort me repait,
 Repas nouveau, S'almandre merueilleuse,
 Miracle non, d'autant qu'a tel il plait.
 Heureux agneau en la court douloureuse
 Vn temps gisoy-ie, or au dernier d'Amour
 I'ay & du sort l'accoustumée grace,
 Ainsi la rose & la viole à tour
 A le printemps, l'hiver la neige & glace:
 Mais au bref viure, encas que l'aliment
 Deca delà chercher ie diligente,
 Si l'urrecme elle le dit pourtant,
 Tant riche dame estre deuoit contente,
 Si sans son dam d'elle autrui se soustenta.
 Qui ne scait dont ie vis, & i'ay vescu
 Dès que premier i'eu des beaux yeux la véné,

Qui à changer vie & façon m'ont meut
 La terre à qui quant & les mers cognue
 Tant, qu'en tout homme il scait la qualité
 Au Gange l'un de vigueur odorante
 Voy viure, & moy de feu & de clarté
 Le foible esprit affamé i' alimente.
 Amour, ie veus qu'auarice tu scais
 Estre au seigneur vng tache trop noire:
 Ta main donc aye, atant l'arc & les traits,
 Non mon desir, de ma mort la victoire.
 D'un beau mourir toute la vie a gloire.
 Le feu ferré ard plus, & puis s'il croit,
 Par force il faut qu'il vienne à apparôître.
 Tes mains, Amour, m'ont fait taster l'exploit.
 Mon secret ardre à toy l'ont fait cognoître,
 Or'en moy-mesme, aux voisins & lointains
 Donnant ennui, ie sens regret & peine.
 O vniuers, o mes discours tant vains,
 O moins dur sort, à quel train tu me meins?
 O comme au coeur la clarté vague tant
 M'a mis l'esper si ferme, dont l'engage
 Celle, & le lie & serre, qui flancquant
 Ta force guide à la fin mon voiage.
 La coulpe as tu, moy le mal & dommage.
 De bien aimer suis-ie ainsi tourmenté,
 Et du peché d'autrui pardon ie prie,
 Voire du mien, car de trop de clarté
 Tourner les yeux ie deuois, & l'ouie

De la

De la Seraine, & ie ne me repens,
 Encor qu'au coeur le doux venin me trousse:
 Mais que celui du dernier coup, i' attends,
 Qui le premier ia me donnoit, me touche.
 Et ce sera (si mon iuger a droit)
 Vne facon de pitié tuer viste:
 Puis que de moy il ne dispose exploit
 Autre, qu'ainsi que son viel train l'inuite,
 Car il meurt bien, qui mourant le dueil quite.
 Chançon, ie veus tenir le champ constant,
 Car en fuyant, mourir est reprochable:
 Ie me reprens mesmes de plaindre tant,
 Tant ma fortune est douce & agreable,
 Plaintes, souspirs & la mort quant & quant.
 Toy qui ces vers lis a l'Amour comptable,
 Le monde n'a bien a mon mal semblable.

Perseuerant M. L. au dedain, il se plaint d'elle, qu'elle luy oste la douce lumiere d'où il se nourrissoit, & d'Amour, que pour vouloir viure de l'aimée veuë, il le faisoit larron, luy estant besoing comme par larron se nourrir d'icelle clarté, laquelle, dit il, s'il n'eut iamais veuë, il ne viuroit en tant de travaux. Au dernier de la strophe il dit, de desirer d'auoir aprins des la ieunesse tel art de prendre les regards par volerie & d'embusche. Il conte en la deuxiesme strophe, comment au commencement de ses amours les beaux yeux de M. L. luy estoient si courtois, qu'il viuoit comme celui qui pour estre pauvre, n'est soutenu de ses propres richesses, mais du secours secret d'autre personne, qui secretement luy donnoit a viure, & ainsi il viuoit de la douce veuë, & du beau & doux regard, laquelle vertu tacitement le sou-

stenoit sans offendre iceux ou autres : mais si à present il leur est deuenu iniurieux & importun, il est de la condition du pauvre, qui pousé de la faim, vient faire aucuncfois chose, laquelle estant en meilleur estat, il eut blâmé en vn autre: dont il conclud, que si l'enui luy a clos les mains de pitié, que l'amoureuse faim qui se doit nourrir de la belle veüe, le doit excuser de son importunité. En la troisieme stasse il confirme celle amoureuse faim, aiât cherché plusieurs voies pour voir s'il eut peu viure sans eux, mais en vain, car l'ame n'ayant autre lieu pour se repaistre, retourne aux estincelles angeliques des beaux yeux. Et ainsi comme il dit, elle retourne au feu. Et a la comparaison de l'oiseau, qui la, ou le moins il se doute, est prins, il dit, que là ou M. L. se regarde le moins, & ou qu'elle pèse estre la plus seur de son regarder, il luy derobe tantost vn, tantost vn autre regard, dont il dit se nourrir & ardre, c'est se consumer. Et pource qu'il semble que c'est vne estrange chose que celuy viuë, qui ardant se consume, il adioint en la quatrieme stasse, qu'il se nourrit de sa mort viuant en flamme, ce qui semble vne estrange chose, mais non est, le voulant ainsi Amour: il dit depuis qu'estant ieune il viuoit heureux en la penible spelonque, c'est, sous Amour; mais sur le dernier il estoit tresmalheureux. Et pour celà il dit, me voiant en la misere, c'est chose iuste que ie m'aide. Et quand M. L. voudroit dire que c'est l'arrecin; vne si riche dame deuroit estre contente, si vn autre vit du sien, sans qu'elle recoiue dommage. En la cinquiesme il confirme ce qu'il a dit, qu'il vit de la douce aimée veüe de M. L. & pour monstrier que celà est possible, il demande qui est celuy qui pour chercher diuers païs, peut scauoir toutes choses, en estant aucuns qui viuent d'odeur, & luy du feu. Puis il se tourne a Amour, disant qu'a luy ne siet bien d'estre auare, c'est d'estre si escars a luy donner secours, car

les

les seigneurs deuoient estre liberaux & magnanimes. Et il dit, fuy pour le moins que ie meure par ta main, tirant le dernier trait, & que ie ne meure de faim, & ainsi il le prie, s'il ne luy veut donner secours de la vie, qu'il le luy donne de la mort. En la sixiesme il montre qu'es ans passez, ce pendant que les yeux de M. L. nouit rrissoient son ardeur amoureuse, tacitement il le sup-
 portoit; mais a present luy estant prinse sa nourriture, le feu s'offre, & d'autant qu'estant clos il le consume-
 roit plus cruellement, il est necessaire pour desenfiam-
 mer les esprits, qu'il se lamente, combien que de cela il
 se plaint. Depuis il exclame au monde, a ses vaines pen-
 sées, & a son sort qui le conduisent à vn si miserable
 pas, & a icelle vague clarté de M. L. dont luy nacquit
 au coeur l'opiniastre esperance. Et il dit, la coulpe est
 vostre & d'elle, & a moy la peine, qui souffre en mour-
 rant: Puis il dit en la septiesme, qu'il endure tourment
 pour trop aimer. Et pour trouuer pitie il luy conuient
 demander pardon d'un peché qu'il n'a point fait. & de
 puis il se reprend, disant, qu'il demande pardon de son
 peché, car il denoit auoit apperceu son mal. Finalement
 se tournant a la chanson il ne se plaint comme il a fait
 iusques icy, mais il reprend soy mesmes de ses lamenta-
 tions, deliberant de souffrir tout ennui pour l'amour
 d'elle, car son mal luy est plus doux que tout autre bié.

SONNET CLXXIIII.

*Fier fleuve & rauissant de veine Alpestre & dure
 Qui rongeant tout entour (dont nom on donne a toy)
 Nuit & iour desireux descends avecque moy
 Ou Amour me conduit, & toy seul la nature.*

*Suy ton cours iamaïs las, qui du sommeil n'a cure,
 Et deuant que donner à l'Océan ton Roy*

Son

*Son tribut ordinaire, ou se monstre, soit coy,
L'air plus serain & doux, plus fraische la verdure.*

*La est nostre Soleil vif & doux en clarté,
Qui beau & fleurissant rend ton gauche costé,
Peut estre (ainsi i espere) il attend ma venue.*

*La belle blanche main, ou pied luy baise, & dy
Au lieu des mots expres te soit ce baiser cy,
L'esprit est prompt, mais lasse est la chair & recreüe.*

Estant venu d'Alemagne a Lyon, & la embarqué pour aller vers Auignon, nauiguant par le Rofne il fit ce Sonnet, parlant au fleuve & disant, qu'il voise auant, & que passant par le beau païs de M. L. il luy baise le pied en lieu de paroles, car luy, combien qu'il a l'esprit prompt pour l'aller trouuer, le corps est trop debile.

SONNET CLXXV.

*Les doux constants desquels partir enc ie ne puis,
Auxquels a mon partir ie laiffoy ma presence,
Me vont tousiours deuant, & ie ne sens dispense
Aucune du cher poix que d'Amour m'est conuinu.*

*De moy-mesme en moy-mesme esmerueille ie suis
Souuent, qu'encor ie vây sans perdre la constance
Au beau ieu, qui souuent sans effect me balance;
Mais plus que ie m'eloigne, autant plus pres ie suis.*

*Et comme vn cher fblece au flanc de quelque fesch
A fer enpoisonné, en sa fuite ne cesse
Et plus souffre du mal, tant plus qu'il vâbaisté;*

*Ainsi avec le trait qui en mon costé gauche
D'une part me consume, & d'autre part m'exhauce,
Par dueil ie suis destruit, & par fuisse matté.*

S'estant

S'estant parti de Vaucluse, il escrivoit cesteuy Sonnet
auquel il demonstre, qu'encore qu'il s'eloignoit, pour-
tant il ne pouuoit partir avec la pensée, aiant tousiours
au deuant les douces collines, entre lesquelles elle auoit
s'eslogis: & estat tousiours sous l'amoureux faix qu'A-
mour luy auoit donné a porter. Dont il se lassoit de
fuir, & de d'euil il se consumoit, comme le cheif blecé
d'une fleche, qui pour auoir le fer empoisonné au flac,
tant plus qu'il fuit, tant plus il a de la douleur.

SONNET CLXXVI.

Non plus qu'une Phoenix on trouue de l'Hibère
Hispaniol la cherchant iusqu'à l'Hidasse Indois,
Ou du sablen vermeil iusqu'au lac Casspiois,
Ou au ciel, ou sur terre à nous commune mere.
Quel corbeau dextre a moy est si presagi-fere?
Ou quelle a gauche main corneille? ou quel Clotho
Effet? que seul pitié en aspic a ma voix
I'ay sourde: helas, dont heur i'esperoy i'ay misere.
Ce dire ie ne veus d'elle, car qui la voit,
En son coeur rien qu'amour & douceur il recoit,
Tant elle en est pourueue, & à autrui en donne.
Et pour amere rendre & dure ma douceur
Elle se faine ou n'y soigne, ou ne voit la blancheur,
Que deuant la saison aux temples se moissonne.

Il demonstre que come en toutes les quatre parties
du monde n'est qu'une seule Phoenix, ainsi luy est seul
qui de son malheureux estat ne trouue repos. Apres il
dit, ie ne scay qu'elle mienne malheureuse fortune a fait,
que ie ne suis seul comme la Phoenix pour me renou-
ueller, mais bien seul a trouuer sa pitié lourde.

Et il

Et il dit qu'il ne se veut plaindre de M. L. car qui la voit, il reçoit au coeur toute douceur & amour. Et finalement il dit, que pour faire les douceurs, qu'elle luy donne ameres, qu'elle ou se faine, ou ne s'en soucie, ou ne s'apperçoit du fleurir de ses temples deuant le tēps; voulant inferer que les amoureuses passions, desquelles il estoit tousiours tourmenté, le faisoient ressembler vieil deuant le temps, dōc elle se faignoit ne se soucier, ou ne l'appercevoir.

SONNET CLXXVII.

*Volonté m'esperonne: Amour m'est conducteur,
V'sance me transporte, & le plaisir me pique,
Espoir vn vain soulas & confort me fabrique,
Et donne la main droite a mon ia lasé coeur.*

*Le miserable prend icelle, & du trompeur
Et aueugle conuoy il ne scait la pratique,
La raison morte, aux sens qui regnent ne replique,
D'vn desireux vouloir vn autre est createur.*

*Vertu, honneur, beauté & nobles contenance
Auec vn doux parler m'ont ioint aux belles branches,
Ou le coeur est par glus surprins suauement.*

*Mille trois cents & vingt & sept a l'heure asinée
Du sixiesme d'Auril au labyrinthe entrée
Je fus, & pour sortir ie n'ay l'entendement.*

Il demonstre icy que la raison est en luy toute morte, & qu'il est guidé des sens, & aussi l'estat auquel il se trouue, & les choses par lesquelles il y fut premierement conduit, & l'an & la saison, & le iour & l'heure, & qui l'esperonne & qui le guide, & qui le tire, & qui le transporte, dont il dit estre esperonné du vouloir, guidé

DES SONNETS.

269

guidé d'Amour, transporté de l'vñce, & conforté de
l'esperoir, voulant monstrier que seulement avec l'aide
d'un tel vain espoir, il se gouvernoit, lequel il appelle
aveugle & desloial conuoy, dont regnent les sens qui
sans raison font l'un desir de l'autre se releuer. Il es-
crit apres dequoy il fut prins & englué.

SONNET CLXXVIII.

Heureux par songe estant, languir content ie suis,
Et suivre l'aure estive, & embrasser l'ombrage,
Par la mer qui n'a fond & moins rive, ie nage,
Je bastis au sablon, & dans le vent i'escri.

Et ie courtise tant Pœbus, qu'il a ia mis
Ma force d'oeil embas avec son estoilage:
Et te chasse vne biche errante, & au bocage
Fuitante, avec vn boeuf tardif & de nul pris.

Aueugle & las à tout hors mis a ma ruine,
Vers qui & iour & nuit tremblottant ie chemine,
Seul i'appelle madame, & Amour, & la mort.

Ainsi vings ans travail & peine longue & grande,
Voire pleurs & souffirs & douleur ie marchande,
Telle armoise & tel croc m'a préparé mon sort.

Il escrit par ce Sōnet les vanitez des amants, l'heur
desquels est comme celuy de ceux qui songent, & les-
quels semblēt tousiours se cōtenter de languir, & che-
chēt choses impossibles, & qui leur soiēt du tout dōma-
geables, & en tel estat, il dit, auoir enduré vingt ans.

SONNET CLXXIX

Graces dont le ciel monstre à peu grande largesse.
Rare vertu, que telle oncques homme ne vit,

Som

Sous beaux & blonds cheveux vn cheu gris espris
 Beauté diuine en dame aduisée en simplese,
 Gaicté pelerin & nouuelle & maistrresse,
 Et le chanter dont l'ame allegre au corps bondit,
 Vn celeste marcher, l'esprit vif qui destruit
 Par l'ardeur la durté & hauteur toute abbaisse.

Et les beaux jeux qui font pareilz aux roës les cours
 Passer pour a l'abime & nuits donner splendeur,
 Et mettre au corps d'autrui l'ame d'autrui rauie.

Auec vn dire plein de mots hauts & eleus,
 Et doix, auec soupirs suauement rompus,
 Ceux là, dont transportée suis, sont la magie.

Il conte en ce Sonnet toutes celles parties pleines
 de grace, desquelles M. L. estoit douée, & desquelles il
 fut prius & transformé en autre qu'il n'estoit.

CHANSON XXXVI.

Trois iours deuant l'ame en lieu fut crée,
 Pour en haut sin & neufestre employer,
 Et mespriser la mondain passetemps,
 De son destin ceste encores douteuse,
 Simplette, & libre & seule & soucieuse,
 En vn beau bois entroit sur le printemps.
 Et iour deuant eut au bois origine
 Vne fleur tendre, & la part la racine
 Que l'ame libre approcher n'y pouuoit:
 Car il y eut des rets de si nouuelle
 Forme, & le cours qui hastoit ioie telle,

Que

Que liberté y perdre pris estoit.
 Cher & doux pris, haut & qui mal s'acqueste,
 Qui m'as tourné tost au verd bois la teste,
 De forconduire a mi-cours vsite;
 Et i'ay par tout, au monde puis fait prouue,
 Si vers, ou pierre, ou le ius d'herbe neuue
 Me mettroient l'ame vn iour en liberté.
 Mais, las, ie voy que la chair deliée
 Sera du nœud, dont elle est plus prisee
 Deuant qu'un vieil ou neuf médicament
 Ferme les corps qu'en l'espineux bocage
 I'ay prins, duquel boiteux pour mon partage
 I'en sors, iadis y entré en courant.
 Des troncs & rets i'ay pleine la carrière
 Dure a fournir, ou assez de matiere
 Auroit le pied, leger, libre & tout sain,
 Mais toy seigneur, prié che fue & maistresse,
 Par ton Phœbus ma neuue nuit oppresse,
 Et en ce bois me tends la droite main.
 Voy mon estat tendant à neuue ioye,
 Qui de ma vie interrompant la roie
 D'un bois ombreux m'a fait habitateur,
 Mon ame errante encas qu'il est faisable,
 Libre me rends, puis en lieu plus aimable
 Si ie la voy chez toy, a toy l'honneur.
 Or en partié voy ma neuue demande,
 Si d'aucun pris i'ay piece, ou nulle, ou grande,
 Ou l'ame libre, ou au bois en erreur.

Le poëte mōstre en ceste sixaine, de quel âge il estoit quand il s'en amouroit, & le lieu, & la difficulté qui y estoit a se deliurer de l'amour. En la premiere stansle, de quel âge il estoit, quād du premiér il alloit à Vaucluse, ou il s'enamouroit de M. L. & par les premiers trois iours il signifie les trois premiers âges de l'hōme, l'innocence, l'enfance & l'adotescence. Dont disant deuāt trois iours, il entēdoit que son ame estoit creēe au ciel ces trois âges deuāt qu'il entroit au bois. Et telle siēne ame creēe en lieu, c'est au ciel, pour deuoir mettre son soin en choses hautes, incertaine de son fatal cours entroit au printemps en vn bois. En la deuxiesme aiant en la premiere demōstré en quel âge il s'enamouroit, il dit de celuy de M. L. & que le iour deuant qu'il entroit au bois, y estoit née vne tendre fleur, entēdant M. L. & par vn âge deuant, que M. L. estoit au second âge de l'enfance. Et a ceste M. L. ne se pouuoit approcher ame libre, car tout homme de ses beautez, & gayer façons, qui sont les neuues & rares formes des rets, demouroit attaché; & prins, & icelles faisoient tresbuchement courrir les hommes a se faire entrer d'elles. Et là pour se faire esclaire de chose tant excellēte, estoit vn pris perdre la liberté. En la troisieme stansle, il se tourne vers M. L. l'appellant cher doux, haut & difficile pris, estant elle auprès de luy prisée & chère. Il appelle douce, pour le plaisir qu'il en sentoit, haute, pour son excellence, difficile, estant tresdifficile la pouuoir obtenir. Et il dit, qu'elle l'a mis au bois, c'est a l'amoureux boccage, & il dit a mi-cours, entendant de l'âge, auquel bois estant entré, il s'en aidoit de tous remēdes pour en sortir, mais iamais il ne pouuoit. Et pour ce en la quatrieme stansle il dit, que premièrement il mourra, qu'il trouuera remede aucun a ses amoureuses plaies, lesquels il dit auoir receuez audit bois plein d'espines, c'est plein de nuisables empeschemens. En

la cin-

quiesme il suit a conter, comment il luy estoit difficile de retourner en derriere, par le chemin mal par luy tenu. Et pour n'estre suffisant de soy-mesmes de recourir vers iceluy sans assistance diuine; il fait en la sixiesme prieres vers Dieu, afin qu'il vueille garder son miserable estat. Et il cōclud que cestes sont ses questiōs, c'est, s'il soit d'aucun pris viuant selon la raison, ou qu'il viue sans aucun remors de conscience.

SONNET CLXXX.

*En sang noble la vie, humble, douce & posée,
Vn pur & simple coeur en vn hautain scauoir,
Vn fruit meur en fleur ieune & agreable a voir,
Et sous pensif regard l'ame toute eueillée,*

*En ceste dame a mis sa bonne destinée
Où le roy des cieux: & d'honneur tel miroir.
Et tel los, valeur telle, & tel pris, que pouuoir
De les chanter n'auroit muse aucune sacrée.*

*Amour s'est ioint en elle avec honnesteté,
Et vn maintien orné de naïsue beauté,
Et de gestes parlants sans qu'un mot se profère.*

*Et d'un coup ie ne scay quelle chose en ses yeux
Peut faire la nuit clere & le iour tenebreux,
Et rendre le miel fiel & miel l'aloine amere.*

Le Poëte escrit icy les beautez de M. L. & ses hauts dons que Dieu luy auoit donnez, lesquels estoient, vne humble vie, & icelle en sang noble, & vn pur coeur en haut entendement, dons qui rarement se trouuent ensemble, & aux six vers il suit les beautez, qui se montrent par dehors.

S

SON.

SONNET CLXXXI.

Je pleure tant le iour, & puis de nuit quand cesse
Des affligez mortels le trauail ennuieux,
Je me trouue en souspirs mes maux plus copieux
Ainsi i' vse mon temps, pleurant a grande presse.

Et ie destruis mes yeux par pleurs, & par tristesse
Le coeur, & tant l'vltime & le plus malheureux
Des animaux ie suis, que les dards amoureux
Font, qu'vne guerre, helas, sans fin ma paix empesche.

Mais, las, de l'vn Soleil iusqu' a l'autre, & aussi
De l'vne a l'autre nuit i' ay le plus ia fini
De ceste mort, à qui nom de vie se donne.

Faute d'autrui me doent plus que mon propre mal,
Car la viue pitié & mon secours loial
Me voit brusler au feu, & si ne me rançonne.

Il monstre ore de nouueau combien est malheureux
son estat, se consumant le coeur en dueil, & les yeux en
pleurs, tout le iour, & encore de nuit quād il se deuoit
reposer, comme autres animaux, il se doent & larmoie
le plus, & ainsi il a consumé le plus de sa vie en se lamé-
tant du peché d'autrui, car celle qui le deuroit aider, le
laisse ardre & perir.

SONNET CLXXXII.

Je desirov iadis, plaignant si iustement,
Et en vers si feruents, faire entendre ma peine,
Pour le feu de pitié fourrer a charge pleine
Au dur coeur, qui s'engèle au mois coupe-froment:
Et la mauuaise nue iceluy engelant,

DES SONNETS.

273

*Et tachant, rompre au vent de ma bruslante aleine,
Oubien faire a autruy celui venir en haine,
Qui les beaux yeux voleurs de mon coeur va celant.
Je ne cherche or' pitié pour moy, haine pour elle,
Car celle ie ne puis, ceste ie ne querelle,
Tel fut mon astre, & tel fut mon cruel malheur.
Mais chantant sa beauté diuinement exquisse,
Je veus, que quand ma chair sera sous terre mise,
Le monde de ma mort cognoisse la douceur.*

Il dit au present Sonnet, qu'il a ia desiré, se plaignât & chantant se faire ouïr a M. L. tellement qu'il eust peu allumer le feu de pitié en sa froide poitrine, & qu'auec son ardât dire il eust peu rompre la mauuaise nue, qui refroidit & cōtre le dur coeur d'elle, ou qu'il fist venir en haine d'autruy celle, c'est M. L. qui luy cele les beaux yeux, par lesquels il se destruit. Il dit apres qu'il ne cherche haine pour elle, mais pitié pour soy, car il ne veut cela c'est qu'elle soit haïe, & cecy il ne peut, c'est a dire, obtenir pitié, car le ciel le veut ainsi. Apres il dit qu'il chante sa beauté, afin qu'estant mort, le monde sache combien que sa mort fut douce.

SONNET CLXXXIII.

*Parmy tant des beautez des dames rares ceste
Soit iointe, a qui egale vne au monde ne vit.
Et chaque se voirra traitté tout subit,
Comme le iour serain les moindres astres traite.
Amour, comme il me semble, a l'oreille cacquette,
Me disant si longtemps, que le monde iouït
D'elle, il faira beau viure, ains mon regne destruit*

S 2

Auec

Avec toute vertu sera d'Ja retraite.

*Comme si la nature au ciel la Lune estoit,
Et le Soleil, les vents a l'air, tout ce qui croit
A la terre, & les sens a l'homme & la parole.*

*Et a Thetis son peuple & ses ondes, ainsi
Et plus tout deuiendra desert & obscurci,
Si la mort ses yeux serre, & cachant nous les vole.*

Il suit a louer la beauté de M. L. avec la cōparaison du Soleil, disant, que non seulemēt elle passoit en beauté toutes autres dames, comme le Soleil en splendeur toutes les autres estoiles, mais qu'encores Amour la loue & dit, que tant qu'elle vit, il fera beau viure; mais elle estāt morte, la vertu sera destruite, & tout son regne. la reste estant facile, n'a besoin d'explication.

SONNET CLXXXIIII.

*Le plaindre desoiseaux, & leur chanter nouveau
Font retentir les vaux, lors que le iour commence,
Et du fondu cristal l'esmeuē resonance,
Qui descend par maint clez, fraus & viste ruisseau.*

*Celle qui comme neige a le front, comme or beau
Les cheueux, dōt l'amour de tous faux tours est frāce,
Me reueille au doux son de l'amoureuse danse,
Peignant à son vieillard le blanc poil du cerueau,
Ainsi ie me reueille, & l'aube ie caresse,
Et son Soleil, mais plus l'autre, dont ma ieunesse
(Comme encor huy ie suis) m'a vū tant esbloui.*

*Ie les ay autre fois veu tous deux leur degiste
Faire ensemble. & apres en facon tant subite
Celuy ses astres vaincre, & cestuy icelluy.*

Il escrit

Il escrit icy la saison du printemps & ensemble celle de la matinée, en laquelle il dit qu'il s'eucille a saluer l'aube & le Soleil, mais plus l'autre, c'est a dire, M. L. de laquelle il fut esbloui, c'est prins de sa beauté en ses premiers ans. A la fin du Sonnet il dit, qu'il les a veus quelques fois naistre tous deux, c'est M. L. & le Soleil, & que comme le Soleil rend avec sa presence obscures les autres estoiles, qu'ainsi le Soleil est obscurci & disparu a la splendeur de M. L.

SONNET CLXXXV.

D'ou & de quelle veine a Amour l'or acquis
Pour deux tresses dorer? les roses rougelettes,
Sur quelle espine? & ou les brines tendrelettes
Et fraisches? d'ou l'aleine & pour qu'il leur a mis?

D'ou les perles, dont sont rompus & adoucis
Les propos pelerins, rares, doux & honnestes?
Et d'ou tant de beautez diuinement parfaites
Du front qui sur le ciel gaigne en clarté le pris?

De quels anges a prins, ou bien de quelle sphere
Celuy celeste chant sa source? qui m'altère

Tant, qu'a peu pres ie suis tout defait & rompu,
De quel Soleil nacquit l'alme clarté hautaine

De ces beaux yeux, dõt i'ay or' paix, or' guerre & peine
Qui me cuisent le coeur en la glace & au feu.

Il escrit a presët toutes celles parties, qui rēdoiēt M. L. de singuliere beauté, entendāt par l'or ses cheueux, par les roses ses leures rouges, par les fraisches & tēdres brines le blanc & delicat visage, par les perles, ses blanches dēts: & il demande ou Amour a prins tous iceux beaux ornemēts, qui ornoient son frōt plus serain q̄ lo ciel; puis il demande de quels anges, & quelle sphere celeste

celeste il a prins celuy celeste chant qui le cōsumoit,
& de quel Soleil nacquit l'alme & hautaine lumiere
des yeux.

SONNET CLXXXVI.

*Quel destin, quel effort, ou biē quel mien faux gage
D'armé me rameine au camp, auquel vainqueur
Ie ne fus onc, & si d'y escapper i'ay l'heur,
I'auray pour m'esbahir, & si ie meurs dommage?*

*Non ia dommage mais profit, si doux ourage
L'estinceller au coeur me fait, & la splendeur
Clere qui l'esbloit, & par qui la vigueur
Du feu sourd, qui me sert ia vingt ans de partage.*

*Les aguets de la mort ie sens alors qu'a moy
Les beaux yeux decouuerts de loin ardre ie voy,
Puis si vers moy icelle en approchant les vire.*

*Amour m'oint & me point par vn si doux flatter,
Que nyle repenser ie le scay, ny compter,
Car l'engin ne sūffist moins la langue à le dire.*

Il demande par ce Sonnet comme par merueille, cō
ment qu'il vat ousiours la ou qu'il perd, cela est deuāt
sa douce & aigre ennemie, disant si i'en eschappe, i'en
seray esbahi: si ie meurs, i'auray le dam: apres il dit, cō
me s'il l'amendoit, non ia dam, c'est, que ce ne luy
feroit dommage mourir pour M. L. mais profit. Et es
six vers il declaire, quelle puissance auoient les estincel
les de son feu, qui estoit que toutes les fois que les
yeux de M. L. se tiroient vers luy ou de loin ou de pres,
il sentoit les traits de la mort. Puis il dit, qu'Amour
auec telle douceur le gouuernoit, que luy mesmes ne
seauoir redire.

SON.

SONNET CLXXXVII.

Dames en compagnie & seules, en liesse
 Pensives, qui tenez des propos par chemin,
 Ou est ma vie, ou est celle qui est ma fin?
 Pourquoi d'estre avec vous or' sa coustume cesse?
 Nous pour celuy Solcil sommes en allegresse
 Pour son absence en dueil, ce qu'a fait le chagrin
 Effort de ialousie, & l'ennuieux venin,
 Qui ont comme de leur mal du bien d'autrui tristesse.
 Qui bride les amants ou leur peut donner loy?
 Nulluy a l'ame, au corps le courroux & l'effroy,
 Cecy par fois en nous, & or' se preuue en elle.
 Mais bien souuent le coeur dedans le front se lit,
 Et la haute beauté on voit qui s'obscurcit,
 Et par là, & par pleurs rongir les yeux d'icelle.

Il parle en ce Sonnet, comme en Dialogue avec quelques compagnes de M. L. & il leur demande pourquoy elle n'estoit avec elles, a qui elles respondent, qu'elles sont ioieuses pour la memoire de M. L. & tristes pour ce que l'ennuy & la ialousie l'auoient priuées de sa compagnie. Petrarque leur respond. Qui met la bride aux amants, ou leur donne loy? comme si il vouloit dire. si elle mie voulust du bien, elle seroit icy. A qui elles respondent, qu'a l'ame ne se peut mettre le frain ou loy, au corps bien. Ce qui se prouuoit à present en M. L. & auenefois en elles. Mais quand nous partismes d'elle, d'autant que souuent au front on lit le coeur, nous vismes s'obscurcir ses beantez & ses yeux estre larmoyeux.

SONNET CLXXXVIII.

*Quand Phœbus en la mer baignant a sa retraite
Le char doré, nostre air & mes sens obscurcit;
Du ciel & de la Lune & des astres la nuit
Pleine d'angoisse & mal pour arres ie conqueste:*

*Puis ie racompte a tel qui me tourne la teste,
Helas tout vn a vn le trauail qui me nuit,
Et avecque l'Amour, madame, & mon esprit
Et le monde & mon sort auëgle ie cacquette.*

*Le sommeil est banni, reposer ie ne puis,
Mais plaignant iusqu'à l'aube, & en souspirs ie suis,
Et en larmes, que l'ame ainsi des yeux conuie.*

*Puis apres l'aube vient l'air tenebreux blanchir,
Non moy, mais le Soleil, qui ard, & fait plaisir
A mon cœur, rendre peut seul doux ce qui m'ennuie.*

Il escrit icy, que sa miserable vie est la nuit, & comment toute la nuit il alloit vacillant avec soy-mesmes en souspirs, lamentations, & larmes. Et que l'aube viét qui esclarcit l'air, & ceste dit il, ne me rend cler, mais le Soleil, qui ard le cœur, & luy dōne plaisir, qui seul luy peut oster le dueil.

SONNET CLXXXIX.

*Si l'amoureuse foy, s'vn cœur franc non periure
Vne douce langueur, vn courtois pretendu,
Si honnestes vouldoirs naissants d'vn gentil feu,
Et s'au Dedale auëglé vne erreur qui trop dure,*

*Si tout penser au front mōstré comme en peinture,
Ou en parler rompu a grand peine entendu,*

Ore de poeur & or' de la vergogne esmeu:
 Si de pourpre & d'amour vne pâle tainture,
 Si plus de bien qu'à soy a autrui soubhaitter,
 Si pleurer, & souspirs a toute heure ietter,
 S'entretenant de dueil & de travail & d'ire.
 Si s'engeler de pres, & brusler eloigné,
 Sont cause qu'en aimant ie suis de saisonné,
 Dame a vous le peché, mien sera le martire.

Il dit parlant a M. L. que si toutes ces choses dont
 il fait icy mention, sont cause qu'en aimant il se con-
 sume, le peché est de M. L. qui le voit en tant de tra-
 uaux, & en tant de douleurs perir sans le secourir, & le
 dam est sien, qui endure la peine.

SONNET CX C.

Douze dames ie vy lasses honnestement,
 Ains douze astres aiants vn Soleil par-my elles,
 Ensemble en vn batteau, aises seules & belles,
 Que ie ne scay si tel l'caue onc portoit au vent.
 Et qu'un tel lason eut ie ne croy nauiguant
 Pour la Toison, qui plait tant aux ames mortelles;
 N'y le pasteur, dont Troie encor fait ses querelles,
 Desquels deux vn tel bruit le monde va semant.
 Sur vn char triomphal ie vy puis l'assemblée,
 Et ma Laure d'honneur & meurs saintes ornée
 Assise d'vng costé qui doucement chantoit.
 Non ce qui fut humain, o vision mortelle
 Heureux Autumedon, heureux Tiphis, qui telle
 Compagnie d'honneur, & si gaye menoit.

Le

Le Poëte dit auoir veu vn iour douze Dames en compagnie de M. L. aller a l'esbat en vne barquette, & puis en descendât de la Barque, se retourner vers leurs maisons, sur vne Charrette.

SONNET CXCI.

*Le passereau au toict oncques si solitaire
Me fut, ny beste aucune au bois, comme ie suis
Pour ne voir le beau front, & ces yeux n'ont en pris
Fars que cestuy Soleil leur obiect ordinaire.*

*Et rien que larmoyer tousiours or' me peut plaire,
Ma viande est aloine, & fiel, duquel est mon ris,
L'annuit peine, & l'air cler est sombre a mon aduis,
Et mon lit vn dur camp de bataille & de guerre.*

*Le sommeil est vrayment ainsi que l'homme dit,
Il est proche a la mort, & au coeur il rait
Les deux discours lesquels le maintiennent en vie.*

*Sont en ce monde heureux pais alimentant
Vend riuage & endroit ombrageux florissant,
Vous possédez mon bien, moy la melancolie.*

Estant le Poëte loutain de M. L. ^{il} demonstre combien estoit malheureux son estat, iugeant seulement heureux le pais ou elle demouroit. Et il dit, le sommeil estre parent de la mort, voulât inferer que tout le tēps qu'il ne pense a elle, ce qui est seulement quand il dort, il luy semble qu'il est mort : puis s'adressât a Vacluse, ou alors M. L. se trouuoit, il l'appelle bienheureuse, & aussi les riués & endroits, pource qu'ils possedoient son bien, mais luy, hélas, se plaignoit.

SONNET CXCI.

Aure qui entourez & branslez les cheueux

Crespes

Crespes & blonds, de squels esmeuë aussi vous estes
 Doucement, & l'or doux voletter en air faictes
 Le recueillant apres recrespé en beaux noeuds;
 Aux yeux vous estes dont les bourdons amoureux
 Piquent tant que ie sens cy pleurant leur sagettes,
 Et cherchant mon tresor ie vacille aux enquestes
 En animal bronchant souuent d'un coeur pooureux.
 Or l'auoir retrouué ie pense, ores la faute
 L'appercoy, ie tombe or' & or' en pied ie saute,
 Or' ce que ie desire, ores le vray ie voy.
 Ne cesses air heureux de faire la conduite
 Au raion beau & vis, & du cler Gorge & visle
 Que ne puis ie changer de voiage avec toy.

Estant le Poëte pour partir de M. L. il prend congé de l'air du pais d'elle, & du fleuue qui passoit par iceluy : Gorge, signifie icy, vne petite riuierette.

SONNET CXCIII.

De la main droicte Amour me fit vne ouuerture
 Au flanc gauche, & plantoit vn laurier dans le croeux
 De mon coeur, qui bainquoit par son verd gracieux
 Toute esmeraude eluë & rare en sa verdure.

Vn soc de plume ioint au sousspireux murmure
 Du flanc, & puis la pluie & douce humeur des yeux
 L'ont tant orné, qu'ainsi l'odeur montoit aux yeux,
 Qu'onc ils n'eurent ie croy d'autre arbre telle vsure.

Fame, honneur & vertu & gayeté d'esprit,
 Vne chaste beauté en vn celeste habit
 Fent en la noble plante ensemble la racine.

La-

*Laquelle au coeur ie trouue ainsi ou que ie sois:
Heureux faix, & pour chose estant sainte & de poix.*

Il monstre icy, qu'Amour & luy auoient taillé le beau visage de M. L. au coeur, & besoigné ainsi que luy escriuant, souspirant & plaignant la celebrast. & il appelle la plume, avec laquelle il celebre M. L. vn soc, avec lequel se cultiuast ce Laurier, & avec l'humidité des larmes le fist croistre tant que l'odeur en allast au ciel; cela est le bruit & la fame, Il adioint apres, qu'elle fut icelle odeur, & finalement il dit, que telle il trouue la plante entaillée en sa poitrine tout par tout ou il se trouue.

SONNET CXCIIII.

*Ie chantois, or' ie pleure, & la douceur que i'em
Du chant, ne surmonte or' celle de ma tristesse.*

*Car a l'occasion non a l'effect s'adresse
Mon espoir, or qu'il soit de hauteur desireux,*

*Par la humanité & rudesse, & facheux
Et cruels faits, & l'humble & courtoise caresse
Ie porte egaleement, & des fardeaux la presse,
Et monstrier aux dedains mes armes ie ne veus.*

*Qu'ils vsent donc vers moy a leur façon vsée
Madame, Amour, le monde, aussi ma destinée,
Car d'estre autre qu'heureux à iamais ie ne croy.*

*Et tant de mon amer est douce la racine,
Qu'ecor que i'arde ou meure, ou que l'ageur me mine,
Nul sous la Lune estat a plus gentil que moy.*

Il monstre icy, que pour quelque nouveau dedain de M. L. il auoit repris au lieu du chant les plaintes, mais qu'il estoit tant accoustumé en semblables accidens,

dents, que le plaindre & le chanter luy estoient vne
mesme douceur; & ainsi que les douces façons, & les
aigres luy estoient d'une mesme teneur. Dont il con-
clud, que pour ce qui en suit, il pense de ne pouuoit
estre onc aultre qu'heureux, si douce est (dit il) la raci-
ne de mon amer, c'est, si douce est l'occasion de mon
tourment.

SONNET CXCV.

*Je pleuroy, ie chante or' d'autant que la lumiere
Des cieux, le vif Soleil or' ne cele a mes yeux,
En qui honneste amour son pouuoir gracieux
Reuele clerelement, & sa sainte maniere.*

*Dont il souloit tirer des pleurs telle riuiera.
Pour mon âge en son cours rendre de festueux,
Que des ailes l'effort viste & impetueux
Ne l'eut sauué, & moins vn gué, pont, ou nauire.*

*Et de si large veine & si profond estoit.
Mon plaindre, & si auant la riuie se cachoit,
Qu'a peine i'y ioignois auecque la pensée.*

*Non le laurier ou palme, ains l'olue de paix
Pitié m'enuoie, & rend le temps serain & frais,
Qui les pleurs seche, & veut que ma mort soit frustrée.*

Il monstre or', que comme a luy estoit ostée la ce-
leste lumiere des beaux yeux, il auoit occasion de plain-
dre: ainsi au contraire, aiant de rechef eu l'occasion
de la veoir, il auoit raison de chanter: laquelle lu-
miere luy estant celée, il tiroit de ses yeux tel fleu-
ue de larmes, que rien ne l'eut peu deliurer de la
mort. Mais la paix qu'il eut de M. L. signifiée par
l'olue, luy fit esliuer les larmes.

SON.

SONNET CXCVI.

*Je ne viuoy content de ma fortune & sort
 Sans larmes & tristesse, & sans aucune enuie,
 Car si a autre amant fortune est plus amie,
 Vn mien tourmēt vaut plus, qu'aises mille, en cōfort.*

*Or ces beaux yeux dont onc ie n'ay eu pour le port
 De mon mal vn regret, car pour moins ie ne prie,
 Sont couuerts de bruine obscure & ennemie,
 Qui a mis mon Soleil à bien peu pres a mort.*

*O nature piteuse, & pourtant fiere mere,
 D'ou vient telle puissance & vouloir tant contraire,
 De faire, & puis defaire oeuvres de tel esprit?*

*D'vne fontaine viue isit toute puissance:
 Mais ô grand Dieu, comment donnes tu la licence,
 Que ton cher & beau don autruy a nous raut.*

Il semble par ce Sonnet, qu'a M. L. venoit quelque grande maladie, dont il dit, qu'il viuoit ioieux, & heureux de ce peu de faueur que luy faisoit M. L. quand luy suruint ceste maladie, laquelle luy auoit quasi obscurci le Soleil de sa vie, c'est les yeux de M. L. dont il exclame vers la nature, & l'appelle pitoiable, pour auoir produit au monde tant de belles choses, comme estoient ses beautez: & puis il l'appelle fiere pour vouloir defaire celles qu'elle auoit faites: puis il demande d'ou vient tel pouuoir, & si contraires volontez, puis il respond a soy-mesme, que cela vient du chéf commencement qui est Dieu; auquel comme a la premiere occasion il adresse son dire, demandant comment qu'il consent, qu'icelle nature luy prenne son cher dō.

SON-

SONNET CXCVII.

*Le vainqueur Alexandre a l'ire se rendoit,
Dont son nom plus que cil de Philippe eut bleçure:
Que luy vaut il que seuls ont taillé sa figure
Pirgotele & Lisippe & qu'Appell' le paignoît?*

*L'ire vne telle rage a Tidée brassoit
Qu'en sa mort Menalippe a ses dents fut pasture,
Silla fut chassieux par ire, qui plus dure,
Après le fit aueugle, & en fin le tuoit.*

*Et Valentinian par sa fin manifeste
Semblable effect de l'ire, aussi la mort l'atteste,
d'Aiax enuers plusieurs, & puis enuers soy fort.*

*L'ire est de fureur brefue, & si on ne la bride,
El' deuient fureur longue, & son possesseur guide
A vergogne souvent, & telle heure à la mort.*

Pour tant qu'on peut voir, le Poëte escriuoit ce Sonnet a quelque sien ami, qui se laissoit transporter de l'ire : & il luy conseille de la brider, luy monstrant de combien de maux elle est occasion.

SONNET CXCVIII.

*Quel hazard eu-ie lors qu'une vertu sortoit
D'un des deux plus beaux yeux, qu'à le double Hemis-
Qui le mien chassieux faisoit & larmifère, (phère
Quand l'autre de douleur moite & sombre il voyoit.*

*Pour rompre, estant r'allé, le ieusne qui priuoit
Mes yeux de ce, que seul au monde ie reuere:
Le ciel avecque Amour me fut moins qu'onc cōtraire,
Si mes autres faueurs toutes ioindre on voudroit,*

Car

*Car ma peine sans peine, & dont ie me recrée
En mon oeil dextre, vient en l'oeil dextre engendrée
De ma maistresse, oüi en son dextre Soleil.*

*Et comme s'elle eut eu des sens, plumes, ou voile,
Elle passoit ainsi qu'au ciel vole l'estoile,
Et nature & pitie y seruoient de conseil.*

Il semble icy, que Petrarque alloit voir M. L. aiant esté longtemps sans la voir. & il la trouuoit malade de l'oeil droit, lequel intenuement regardant il luy vint aussi en son oeil droit le mesme mal, ce qui luy estoit agreable, comme il monstre par ce Sonnet; & il dit, que ce mal passoit en luy, comme s'il eust eu entendement, a scauoir, qu'il luy seroit agreable, & que là nature gouuer noit son chemin pour le faire passer en luy.

SONNET CXCIX.

*O chambrette iadis le port & sauueté
De mes pesants trauaux, & iournelles bruines,
Tu es source or' de nuit des pleurs mouille-courlines,
Que ie cherche du iour, par honte, a la clarté.*

*O couchette, qui fus le repos soubhaité,
Et confort de tels maux, de quelles tristes tines
Te baigne Amour aidé par les mains iuoirines
Cruelles vers moy seul, si mal a tort traitté.*

*Mon secret & repos pourt ant ie n'abandonne,
Mais plustost ma pensée & ma propre personne,
Tant qu'a fois ie me veus pour m'envoler leuer.*

*(Et qui l'eut onc pensé) ie cherche le vulgaire
Pour refuge, qui m'est odieux & contraire,
Telle est la pœur que i'ay de tout seul me trouuer.*

Estant

DES SONNETS.

289

Estant dedaignée M. L. avec Petrarque, il parla sa chambre, & au lit auquel il spuloit se reposer, & il dit les auoir rempli de larmes, ne trouuant repos. le faisant pleurer Amour, & icelles mains d'iuoir de M. L. qui s'opposoient, & ne le laissoient voir ses yeux, & il dit estre mené iusques a là, qu'il fuit non seulement son secret, c'est, sa chambrette, sō secretaire, & son repos, qui est son lit; mais encores il fuit soy-mesme & sa pensée, qui estoit tousiours de M. L. laquelle pensée suiuant, il dit, ie m'enuole, c'est avec l'esprit ie sors hors de moy, de maniere que de pœur d'estre seul, il cherchoit le vulgaire, lequel naturellement il auoit en haine.

SONNET CC.

*Las, Amour me transporte illec ou ie ne veus,
Et ie m'apperceoy bien que le deuoir s'embarque.
Dont a celle ie suis, qu'en mon coeur monarque
Est plus que de coustume importun & facheux.*

*Et d'un roc onc nocher n'a gardé si soigneux,
Pleine de grands tresors la voiere barque,
Comme ma foible moy tousiours suiuant ma marque,
Pour estre hors du coup de son choc orgueilleux.*

*Mais de mille souspirs les fiers vents, & des larmes
La pluie luy ont fait or si fortes alarmes,
Que tout est en ma mer, horrible huiet & nuit.*

*Où à autrui ennui a soy tourments & peine
Elle porte, sans plus & l'eau qui la l'emmeine
Sans gouuernail & voile à plaisir la conduit.*

*Il se plaint icy, que transporté du desir il estoit
Importun a M. L. & avec la comparaison du nocher,*

T

il de-

il demonstre que combien qu'il se gardoit fort d'aller auprès de M. L. qui estoit dedaignée avecque luy, neantmoins pousse du desir, il s'y laissoit transporter. Et parlant metaphoriquement de la barque, il dit qu'une pluie de larmes, & fiers vents de ses souspirs ont ainsi pousse la barque, a scavoir son ame, & tellement hors de la raison, qu'aupres de luy il n'a rien que nuit, c'est aveuglissement, & hiuer, a scavoir, tempestueux soings sans gouuernement & aucun art.

SONNET CCI.

*La faute que ie fais, Amour, ne m'est celée,
Mais comme vn hōme arduant, & au sein portant feu
Ie fais, car le dueil croit & ia perd son cours deu
La raison, du martire a peu pres oppresse.*

*Ma chaude volonte ie tenoy ia bridée
Pour ne troubler le front serain, beau & eleu,
Ie ne puis plus, m'estant par toy le frein rompu,
Et l'ame m'est hardie estant desesperée.*

*Et s'elle outre son stile est comme à l'abandon,
Ton feu l'esprouuant en est l'occasion,
Dont pour sa deliurance elle tente l'extreme.*

*Plus l'est la rare grace & celeste qui luit
En madame, au moins donc fay tant que son esprit
Le sente, en pardonnant mes fautes a soy mesme.*

Il suit la mesme matiere que dessus, monstrant que transporté de trop grand desir, il estoit importun a M. L. dont parlant avec Amour, il dit, qu'il cognoit sa faute, mais ainsi qu'un qui a feu au sein, & qui par la douleur n'a la raison pour s'en deliurer. Et il suit, qu'il
soulait

souloit brider son desir pour ne la troubler, mais qu'or
tel estoit le feu sien, que plus il ne le pouuoit souffrir,
dont l'ame print par desespoir telle hardiesse. Et de ce-
la il coulpe Amour, qui trop l'enflamme & esperonne.
& les graces celestes, lesquelles en soy a M. L. dont il
conclud estre iuste, qu'Amour face qu'elle luy pardõ-
ne ses fautes.

CHANSON XXXVII.

Tant d'animaux en l'eau ne produit
La mer, ny tant d'astres oncques de nuit
Au cercle en haut de la Lune se monstrent,
Ny tant d'oiseaux par les bois vont logeants,
Ny d'herbe onc tant eurent contrée ou champs,
Qu'a chaque soir pensers mon coeur rencontrent.
I'espere ormais tousiours le dernier soir,
Qui trenche en moy l'eau du vist terroir,
Et qui dormir me laisse en quelque place:
Car tant d'ennui sous la Lune homme onc neut
Que moy, celà aux bois scauoir se peut,
Ou iour & nuit se remarque ma trace.
Nuit repasée oncques des lors ie n'eus,
Mais tempre & tard ie marchoy sousspireux,
Qu'en boisquillon par Amour ie me porte:
Deuant ma paix, sera seche la mer,
Et le Soleil fait par la Lune cler,
Et en Auril par tout toute fleur morte.
De lieu en lieu ie vay me consumant
Pensif du iour, puis a la nuit plaignant,
En mon repos la Lune ie ressemble,

T. 2

Siroff

Si tost qu'au soir ie voy brunir les cieux,
 Souspirs du coeur sortent, l'eau des yeux
 Pour courber bois, & baigner l'herbe ensemble.
 Non les citez, mais les bois sont aimez
 De mes discours, qui sont de sens flammez
 De là aux prez, par l'onde murmurante
 Par-mi la nuit douce en silence, ainsi
 Que tous les iours le soir i'attends icy,
 Que Phoebus place a la Lune presente.

O a l'ami de la lune en vn bois
 Verd endormi si ioint ie me trouuois,
 Et ceste qui me fait soir deuant l'heure,
 La comparust auèc elle & Amour
 Seule vne nuit, & qu'en l'eau le iour
 Quant & Phoebus eut tousiours sa demeure.
 Mes vers de nuit, luisant la Lune, faits
 Sur la dure onde au mi-lieu des forests,
 En richè lieu demain ie vous assure,

Le Poëte demonstre en ceste fixaine, qu'il est sur
 tous les hommes malheureux. Et en la premiere stan-
 se par plusieurs choses il designe ses amoureuses & an-
 ciennes pensées, & en la seconde qu'il espere bien tost
 par mort mettre fin a ses miseres; car nul homme a onc
 souffert tant de travaux, que luy; comme scauent bien
 les bois, par lesquels il alloit nuit & iour. En la troi-
 sieme il retourne a dire, combien son estat soit mal
 paisible, & par aucunes impossibilitez eloigné de l'es-
 poir, de pouoir onc auoir repos. En la quatrieme il
 suit a monstrier son peu de repos; le comparant a celuy
 de la Lune, qui iamais ne repose, & combié de souspirs
 qu'il

qu'il iette dehors, quand le soir vient. En la cinquième
 me il dit, combien luy soient agreables les solitudes
 pour pouuoir se defenflammer avec des plaintes &
 lamentations. En la sixiesme estant pensif & regardant
 la Lune, il luy souuenoit de l'amour d'elle enuers En-
 dymion, dont il desiroit, comme elle venoit souuen-
 tefois aupres de son amant de nuit, qu'ainsi M. L. al-
 last aupres de luy au moins vne nuit, en laquelle il ne
 fit iamais iour. Finalement il adresse sa parole a la
 chanson, & il dit, qu'elle estant faite dedans les
 bois, le soir prochain elle verra vne riche contrée,
 pensant par auenture de vouloir l'envoyer a M. L.

SONNET CCII.

*Angelique cerueau & nature roiale,
 Clere ame, prompte veüe, & oeil de loup-ceruiet,
 Discours haut & subtil, & a preuoir legier.
 Qui a celle poitrine a la splendeur egale
 Estant vn nombre eleu de dames par la sale
 Pour le haut iour orner, & la feste enrichir,
 Tout subit discernoit l'aduis bon & entier
 Par-mi tant de beautez la beauré principale,
 Aux autres dont ou l'âge ou le sort preualoit,
 De la main de costé se mettre il commandoit,
 Et receut chèrement aupres de soy celle vne.
 Il luy baisoit les yeux, & le front d'un humain
 Semblant, tant que ie fu subit d'ennuie plein
 Par le cas neuf, & doux reiouissant chacune.*

Il semble comme il se peut voir, qu'une feste se fit,
 ou pour honorer le Conte d'Anjou; ou comme autres
 T 3 disent

disèt, le Roy Robert de Naples, & a icelle feste estoiet
priées toutes les belles dames d'iceluy pais, entre les-
quelles fut aussi priée M. L. Et estât arriué le dit Roy,
ou Duc d'Aniou, il eleut M. L. pour la plus belle, & il
la baisoit selon l'v'sance du pais, dont le Poëte eut en-
vie, & la compagnie s'en reiouissoit.

CHANSON XXXVIII.

*Vers l'aube alors qu'en si grand douceur
L'aure au printemps souloit mouuoir la fleur,
Et quand l'oiseau ses rimes recommence,
Tant doucement mes pensées mouuoir
Au coeur me fait, qui les a au pouuoir
Que ie reprens par force ma cadence.
O si ie sceusse en tous si doux gemir,
Que mes souspirs pourroient laire adoucir,
Faisant raison a cil' qui me fait force:
Mais l'hiuer froid fleurs deuant produira,
Qu'en la noble ame amour onc florira,
Laquelle en rime ou vers ne prend amorce.
De pleurs & vers en mon temps quel amas
La ay-ie espars, & comment rendre, hélas,
Humble celle ame ay-ie souuent fait preuue,
Qui se tient comme vn roc aspre au doux vent,
Qui bransle bien feuilles & fleurs, pourtant
Ne peut rien, si plus grande force il treuue.
Hommes & Dieux par force Amour souloit
Vaincre, ainsi comme en prose & vers se voit,
Et au printemps i en eu l'experience,*

Or

Or ny mon maistre, ou ses tours, mon prier,
 Ny mon pleurer, faire Laure tuer,
 Ou deliurer ceste ame ont la puissance.
 Helas, pauvre ame a l'extremie besoin
 Toute ta force emploie & sens & soin,
 Tant qu'entre nous l'aure vitale a place;
 Rien au monde est qu'enchanter les chansons
 Jusqu'à l'Aspic ne sachent par leurs tous,
 Mais voire orner de neuues fleurs la glace.
 L'herbe & les fleurs vient or' par les champs,
 Estre il ne peut que les amoureux chants
 Et tous ne sente encor l'ame angelique;
 Si plus fort est nostre sort malheureux,
 L'aure chassant irons d'un boenf boiteux,
 Et espleurez chantant nostre Musique.
 Aux rets ie prens l'aure, en glace la fleur,
 Ie tente enuers l'ame sourde en rigueur,
 Qui ne craint chant, ny ce qu'Amour pratique.

Petrarque composoit, comme il semble, ceste sixai-
 ne au printemps, auquel il se plaint de la cruauté de M.
 L. Et en la premiere stansc il escrit là saison de l'an,
 ensemble avec celle du iour; En la seconde, il dit
 qu'il voudroit temperer ses souspirs, tellement, qu'ils
 la pourroient mouuoir a pitié, mais que deuant
 que cela aduienne, aduiendront toutes choses im-
 possibles. En la troisieme il confirme ce qu'en la deux-
 iesme il a dit, combien qu'il a respandu des larmes
 infinies, & fait des vers sans nombre; & en mille
 compassieuses façons prouué, d'abbaisser sa hautaine.
 mais elle demeure dure & sourde comme vn aspre

mont au souffler des vens, qui ne se remue. Il suit en la quatrième, qu'Amour souloit vaincre hommes & Dieux: & or ceste ne se soucie ny d'Amour, ny de ses vers, ny des prières, ny des larmes. En la cinquième, il persuade l'ame, qu'elle face tout effort, & mette tout son engin pour voir si en chantât & priât elle la pourroit rendre pitoyable, d'autant qu'il n'y a chose, que les vers ne peuent. En la sixième, il continue de parler avec l'ame, & il se conforte avec elle, qu'il ne peut estre qu'une si noble ame ne sente le son des amoureuses notes. Et dit, qu'encore que sa mauuaise fortune soit de peu de force, il dira larmoiant & chantant, & avec un bocuf boiteux chassant l'Aure. Et ainsi il suit aux trois derniers vers, qu'il se traueille en vain.

SONNET CCIII.

*I'ay prié plusieurs fois Amour, & ie le prie
De rechef, qu'enuers vous moienneur il me soit,
Mon doux mal, mon miel aigre, encas que de mon droit
Chemin, a pleine foy m'eloignant ie m'oublie.*

*Ie ne le puis nier, Dame, & ie ne le nie,
Que la raison à qui toute bonne ame doit
Ceder, ne s'humilie au desir: dont tout droit
Telle fois ie le sux, ou force me conuie.*

*Vous auez celui coeur, qui vn tant cler engin
Et si haute vertu reçoit de l'air diuin,
Tant qu'onques pluie a fait d'une estoile amiable.*

*Par pitie sans dedain deuez dire, que peut
Cestuy plus? mon visage ainsi le trouble & meut, (ble?
Luy pourquoy si gourmand? moy pourquoy tant aime.*

Retournant

Retournant Petrarque à reuoir M. L. contre son
 vouloir, il dit, qu'il a prié Amour, & qu'il le reprie,
 qu'il face son excuse, qu'importunement il retournoit
 vers elle; & il l'appelle sa douce peine, pourtant que
 d'elle procedoit sa peine amoureuse; laquelle luy estoit
 douce pour ce que tout cela qui viét de la chose aimée,
 est doux aupres de l'amant, encorés qu'il fut amer. Il
 confesse apres que la raison est vaincue del'appetit,
 mais qu'elle le doit excuser, car aultrement il ne le
 peut faire.

SONNET CCIIII.

*Le haut seigneur sur qui ne gaigne le fuint,
 Ou qui se cache a luy ou se met en de fense,
 D'un beau plaisir m'auoit esmeu a vehemence
 L'esprit, avec vn dard amoureux & ardent,*

*Et or que par soy fut le premier coup piquant
 Et mortel, pour doubler de ses coups la puissance,
 Il print vn autre trait de pitie, dont il lance
 Ses piqueures au coeur, ça & là l'assaillant.*

*L'une bleceute brusle, & verse feu & flamme,
 L'autre distille pleurs par la douleur de l'ame,
 Hors de mes yeux voyant ton dueil & deplaisir.*

*Ny par deux fons est moindre vne seule estincelle
 Du grand embrasement, qui me brusle & bourelle,
 Mais la grande pitie fait croistre le desir.*

Il semble par ce Sonnet, que le Poète vit vn iour
 plaindre M. L. Dont il dit, si Amour l'auoit blecé
 par neues & hautes beautez, a present il l'auoit tou-
 ché d'une nouuelle plaie par la compassion, qu'il a-
 uoit de sa douleur; & que la premiere plaie, c'est, de
 s'estre

s'estre enamouré, verse feu & flamme, & l'autre, qui est la compassiō qu'il a du mal de M. L. luy fait ietter larmes par les yeux, & pour tout qu'il plaint & pleure, le feu ne s'esteint point. mais le desir croit par la pitié,

SONNET CCV.

*Ce constant, mon coeur las, & desirieux aduise,
La nous laissames hier icelle, qui auoit
Quelque temps soin de nous, & pitié la mouuoit,
Or' de nos yeux vn lac elle tire & espuise.*

*Tourne tu celle part d'estre seul ie ne vise,
Et tente s'encor temps d'auenture il seroit
De nos pleurs amoindrir, dont iusqu'or' le cours croit,
O confrere en mon mal, lequel tu prophetise.*

*Et toy qui as or' mis toy-mesmes en oubli,
Et parles au coeur comme estant au pres de luy
Miserable, & pensant tousiours vaine folie,*

*Au departir qu'as fait de ton desir plus grand,
Tu t'en allois, & luy dans ses beaux yeux cachant
Soy-mesmes, il tenoit à elle compagnie.*

Estant Petrarque parti de M. L. & arriué la d'ou il pouuoit voir le constant, ou elle demouroit, & ou ia il auoit esté, la pensée le retournoit a le regarder; par ou il fainct de parler a son coeur, l'animant a retourner la où qu'il auoit laissé M. L. Apres aux six vers il parle a soy-mesmes, comme s'il se reprennoit d'auoir parlé au coeur, qui n'estoit avecque luy, mais avec M. L. demouré en ses yeux.

SONNET CCVI.

*Frau & fleur i constant riche d'vn verd ombrage
Ou or'*

Ou or's aſſit penſiue & ores en chantant,
Et des eſprits du ciel icy bas ſoy faiſant
Celle, qui le renom de l'vniuers rauage.

Mon cœur qui me laiſſant pour elle, a fait en ſage,
Et plus ſi ſans retour il la voiſe ſuiuant,
Or' va comptant illec ou le pied excellent
Se monſtre, & ou ces yeux ont rendu mol l'herbage.

A chacun pas il dit en ſe tirant chez ſoy,
O qu'icy fuſt vn peu celuy outré d'eſmoy,
A qui ia le long plaindre avec la vie fache.

Ell' s'en rit, & le ieu eſt inegal, ie ſuis
Vne pierre ſans cœur, tu es vn paradis,
O ſainte auentureuſe, & du tout douce place.

Aiant au Sonnet precedent parlé à ſon cœur, & depuis monſtré qu'il n'eſtoit avecque luy, mais eſtoit demeuré avec M. L. il parle à preſent au couſtant, & il ſaint que ſon cœur va avecque luy contant tous ſes veſtiges imprimez en l'herbe, & baignez des larmes du Poëte, & ſaint qu'il parle avec M. L. & deſire qu'il fut là, dont elle chez ſoy s'en rioit. Et il dit finalement, que le ieu eſt inegal entre luy & le couſtant, qui eſt vn paradis, a cauſe que M. L. y eſt, & luy, a ſcauoir le Poëte eſt ſâs cœur vne dure & immobile pierre, pourtant il exclame, appellant le lieu ſaint, auentureux & doux.

SONNET CCVII.

Ie ſuis preſſé du mal, & du pis i'ay fraieur:
A quoy large ie voy la voie & applanie:
Tant qu'en moy a prins lieu ſemblable frenaiſie,

Qui a

*Qui a mes durs discours cōme aux tiens cause erreur,
Et ie ne scāy si guerre, ou paix, du createur
Ie veils, car le dam poise, & la honte m'ennuie:
Mais pourquoy plus languir? en moy soit accomplie
La chance decretée aux cieux au plus haut choeur.*

*Bien qu'icelluy honneur & los ie ne merite,
Que tu me fais; Amour ainsi te delimite,
Lequel fault voir tortu souuent vn oeil bien sain.*

*Mais que pour s'eleuer vers le ciel s'appareille
L'ame, & qu'esperonné soit le coeur ie conseille,
Car nostre temps est court, & le chemin lointain.*

Il fit cestuy Sonnet pour responce a vn sien ami, auquel il conte aucunes cōtrarietez & varietez de sa vie. Dont luy contant son estat, il dit, qu'il est en la mesme frenaisie avecque luy. Et il veut inferer, qu'il ne peut luy monstrier la voie pour aller au port, duquel il se trouuoit fort éloigné, mais il le conforte de ne languir plus, d'autant que d'eux aduiendra ce qui est ordonné es cieux: neantmoins combien qu'il s'estime indigne de l'honneur, que cestuy le faisoit, routefois il luy dit, ce qui luy en semble, c'est qu'on doit leuer l'ame a Dieu & sans dilay, car le chemin qui mène au ciel, est long, & le temps qui nous est dōné, est court.

SONNET CCVIII.

*Vn beau don d'un amant tout ancien & sage
Au premier iour du may de deux roses l'autre hier
Fraisches, du naukrifson du celeste vergier.
Fut fait également, a deux moindres en âge.*

*Auec vn si gay ris, & vn si doux langage
Qu'il eut enameuré quelque homme forrestier.*

D'un

D'un rais estincellant, & amoureux brasier,
Il faisoit change en l'un & en l'autre visage.

Le Soleil ne voit pas encor deux tels amants
En soupirant, dit il, en mottelets rians,
Et les pressant tous deux il quita leur presence.

Les roses & les mots ainsi il partissoit,
Dont encor le las cœur ioie & crainte recoit,
O plaisante iournée, o heureuse eloquence.

Allât Petrarque & M. L. avec autre cōpagnie le premier iour de may voir quelque sien ami, quel qu'il fut, dōt les opiniōs sont diuerfes, & iceluy tel qu'il fut, leur vint à l'encōtre avec deux roses, & l'une il dōnoit à Petrarque, & l'autre à M. L. les louāt & leur amour. Dōt Petrarque escript le cas aduenu, & son courtois parler.

SONNET CCIX.

L'aure, par doux soupirs qui les tresses dorées,
Et le beau verd laurier remue doucement,
Avec ses doux regards & nouueaux va rendant
Les ames de leurs corps comme pelerinées.

Blanche rose engendrée es espines armées,
Quand sa semblable aurá l'vniuers rond & grand?
La gloire de nostre âge. O Iupiter viuant
Deuant sa fin ie prie acheue mes années.

Afin qu'un dām publicq il ne me faille voir,
Et sans son cler Soleil l'vniuersel manoir,
Ny mes yeux, lesquels n'ont aucune autre lumiere.

Ny l'ame, qui ne veut penser a autre bien,
Ny les oreilles, qui ne scauent ouir rien
Sans les honnestes mots de la voix serainiere.

Il loue

Il loue en ce Sonnet M. L. & il dit, que les ames de ceux qui voient aucunes fois, avec qu'elle douceur estoit meu par l'aure, le verd laurier entédu par le beau corps de M. L. & le poil d'or pour les blonds cheueux, s'alienoient de leurs corps, car icelles par la douceur de telle veüe s'en partoient de leur dit corps. Et combien qu'entre dures espines, c'est en lieu aspre M. L. soit née, i'amaïs le pareille ne se trouuera à elle: Dont il prie Iupiter, qu'il le face mourir deuant elle, afin qu'il ne voie point le grand dommage qui ensuiuroit.

SONNET CCX.

*Mon stile, louant celle icy bas que i'adore,
D'auenture quelqu'un accusera d'erreur,
Quand, comme sur toute autre estat belle, & de coeur
Gentile, honneste & sainte & sage, ie l'honore:*

*Je suis d'aduis contraire, & ie crains qu'elle encore
Ne me dedaigne, comme un trop humble parleur.
Digne d'assez plus haut & subtil raisonner.
Et l'incredule, a voir la vienne & ne l'ignore.*

*Et ce lors il dira à quoy cestuy pretend,
D'Athenes & d'Arpin vaincroit l'entendement
Et de Mantoue & Smirne & l'une & l'autre lyre.*

*Vne langue mortelle à son estat diuin
Arriuer ne scauroit: Mais Amour par destin
Non par election ainsi la pousse & tire.*

Petrarque pensant que quelqu'un pourroit estimer, qu'il n'y eut tant des parties excellentes en M. L. il inuite tous ceux qui ne le croient à la venir voir,

Car

Car il croit que quand ils l'auront veüe, ils iugeront, que ce n'est point son fait les chanter, mais qu'icelles lasseroient Athenes, Atpin, Mantoue & Smirne, entendant par icelles patries leurs hommes plus illustres, comme Demosthenes, Ciceron, Homere & Virgile. Et puis il dit que langue mortelle ne peut arriuer à son estat diuin, mais qu'Amour la pousse & meut.

SONNET CCXI.

*Qui ce que peut nature a de scauoir enuie,
Et le ciel entre nous: a mes yeux vn Soleil
Ceste seule qu'il voie, & voire vn don pareil
Au monde auengle a qui vertu semble folie.
Et de brief, car la mort plustost la tragedie
Mōstre es bons qu'es mauuais, de son triste sommeil
Pour recenoir au ciel ceste on fait appareil,
Chose mortelle & belle est tost morte & flaitrie.
Il voirrà s'il arriue à temps toute beauté,
Toutes vertus, & meurs pleines de Maieſté
Ensemble dans vn cors d'une trempe admirable.
Et alors il dira, que mes vers sont muets,
Et mes sens par clarté tant extreme de faits,
Mais s'il tarde, il aura tristesse perdurable.*

Il dit, qui veut voir ce que peuuent faire de beau le Ciel & la nature, qu'il vienne voir M. L. & sans dilay, car la mort emporte tousiours les meilleurs, & il voirà toute beauté, vertu & coustumes roiales iointes en vn corps. Et alors il dira, que mes rimes ne disent rien au respect de ce qu'elles deuroient dire; mais s'il tarde trop, il sera tousiours triste, ne l'ayant peu voir.

SON.

SONNET CCXII.

Quelle pœur ay-ie quand ie men vay souuenant
Du iour, que ie laissoy pensue & ennuieuse
Ma maistresse, & mon coeur chez elle: i'ay zeleuse
D'y penser souuent l'ams, & de nul cas autant.

Debout parmi la fleur des dames humblement
Ie la reuoy, ainsi qu'une rose odoreuse
Entre autres moindres fleurs, ny triste, ny ioieuse,
Comme qui est en crainte, & autre mal ne sent.

Elle auoit mis embas ses costumes gaillardes
Les Perles, la Guirlande, & les Robes bisardes,
Et le ris, & le chant, & les mots doux humains.

Toute douteuse ainsi, las, ie laissoy ma vie
Or iay d'un triste augure, or d'une songerie
Et pèsers noirs l'assaut: plaise a Dieu, qu'ils soiēt vains.

Il conte icy avec quel triste regard & obscure façon
il trouuoit M. L. le iour qu'il partit d'elle, pour aller
vers Italie. Et il monstre, qu'il craignoit de son salut;
& pource dit il, qu'il estoit agité d'augures, songes, &
noirs & obscurs discours; & il prie Dieu, qu'ils pussent
estre vains.

SONNET CCXIII.

De sa veue angelique & douce me souloit
Au songe consoler madame, or qu'eloignée,
Mon ame or elle rend triste & espouuantee,
Qui se courts ny da d'ueil, ny de la pœur recoit.

Car selon qu'il me semble en sa face apparoit
Souuent vraye pitie d'un mal pesant maslee;

Et i'oy

*Et i'oy chose qui donne au coeur foy assée,
Que de ioie & d'espoir desarmer il se doit.*

De celuy dernier soir n'as tu pas souuenance?

*Dir elle, que le temps me fit par sa puissance
Deloger, & laisser moites & mols tes yeux?*

*Pour le dire ie n'eu lors pouuoir ny enuie,
Mais or' pour vérité ie le te certifie,
N'espere de me voir iamais si non es tiéux.*

Il demonstre icy, qu'en songe M. L. le venoit souuent consoler avec icelle façon triste, avec laquelle aux autres absences lointaines elle le souloit venir consoler avec sa veuë angelique. Et luy dit, qu'au dernier soir qu'elle partit de luy, elle luy vouloit dire, qu'il n'esperast de la voir plus entre les mortels, mais qu'elle s'en deportoit: mais a present elle luy disoit, qu'il n'esperast de la voir plus sur terre.

SONNET CCXIII.

*O miserable, horrible & triste vision,
Est il vray la clarté estre auant temps finie?
La pure & aline? qui souloit rendre ma vie
Contente en bons espoirs & en affliction?*

*Mais comment vâ qu'un bruit plus grand, tel horrio
Ne sonne, & que ie n'ay d'elle l'ame aduërtie?
Dieu & nature ia ne le vueille, & ie prie
Que mensongère soit ma triste opinion.*

*Entretenant un espoir encor en moy a place,
Que ie voirray encor la belle ornée face,
Qui me maintient, & fait honneur à nostre temps.
Mais si pour s'en aller vers la vie eternelle*

V

• EEE

*Elle est du beau logis sortie, issue telle
Mon dernier iour de bresme donne, de mes ans.*

Icy il semble, que le Poëte ait eu vne autre vision, que M. L. estoit morte, dont se plaignant il souspire, mais encor qu'il se craint, il ne luy semble du tout qu'il soit vray, & il s'esbahit qu'il ne l'oit par autres messages, & ne l'entend par elle mesme. Par ou il prie Dieu & la nature, qu'ils ne le permettent, mais s'il est vray, qu'ils facent, qu'il puisse aussi tost mourir.

SONNET CCXV.

*Or ie chante, or ie plains en mon estat douteux,
Et i' espere & ie crains, & mon mal ie modere,
Par rimes & souspirs: & Amour de sacere
Limant toute sa lime en mon coeur tant poeneux.*

*La premiere clarté sera telle à ces yeux
Rendue onc par la face honneste, sainte & clere,
(A mon sort incertain, hélas, ie me refere)
Ou seront ils ingez d'estre tousiours pleureux?*

*Et pour prendre la place aux cieux a elle deuë,
Elle n'aura cy soin de leur triste aduenue?
Dont elle est le Soleil, car d'eux autres n'est veu:*

*En telle poeur ie vis en guerre tant durable,
Tant que ie ne suis plus a moy-mesme semblable,
Comme vn qui craint, errant au chemin incognu.*

Petrarque aiant eu les deux visions de la mort de M. L. & n'ayant encores aucune assurance, monstre icy en qu'elle doute soit sa vie. Et pourtant qu'il desiroit fort de scauoir la verité; il demande s'il aduiendra onc, que le beau visage d'elle monstrera la premiere accoustu-

accoustumée clarté a ses yeux, ou le cōdemnera a tous-
iours plaindre. Et que le visage, pour gagner le ciel,
ne s'en soucie ce qui fera des yeux de luy, ça bas sur ter-
re, desquels yeux iceluy visage est le Soleil, & ils ne
voient autre qui leur plait. Et ainsi il dit, qu'il vit en
telle poeur & continuelle guerre, qu'il n'est plus celuy,
qu'il estoit parauant.

SONNET CCXVI.

O doux regards, O mots d'accorte langue humaine
Pour vous voir & ouïr n'auray-onc le retour?

O blonds cheueux, desquels le cœur me lie Amour,
Et ainsi prisonnier droit a la mort me meine.

O beau visage a moy donné a dur enseigne,
Pour qui ie vis en pleurs sans soulas d'un bon iour:

O amoureux abus, O me trompant doux tour,
Est celà un confort rien me donner que peine?

Et si par fois des yeux doux & beaux, dont ie vis,
Et lesquels ma pensée a choisi pour logis,

Quelque honneste douceur me vient par auenture;

Fortune qui tousiours tant est preste a mon mal,

Pour m'eloigner, & mettre a rien mon bien total,
Or' leue des cheuaux, or' des bateaux procure.

Il se plaint icy d'estre lointain de M. L. & de l'enne-
mie fortune, d'autant qu'il luy conuient partir de sa
bien aimée dame. Dont il exclame, s'il ne la reuoirra
iamais, rememorant aucunes siennes particulieres be-
autez: & si d'icelles luy vient quelque douceur, la for-
tune luy empesche tousiours tout son bien, luy met-
tant quelque voiage au deuant, lequel l'eloigne de
M. L.

SONNET CCXVII.

*I'escoute assez pourtant ie ne puis receuoir
De ma douce partie, que tant i'aime nouuelle,
Ie ne scay que penser, moins ce que ie querelle,
Tant poeureux est le coeur soustenu par l'esper.*

*Tant de beauté ia fit aucunes se donloir:
Ceste cy plus qu'autre est pudique, honnest & belle,
D'auenture Dieu veut pour vn astre vne telle
Amie de vertu, aupres de soy auoir.*

*Voire pour vn Soleil: si cela est prochaine
De ma vie est la fin & de ma longue peine,
Et de mes courts repos: O dur departement,*

*Pourquoy m'as tu rendu lointain de mes dommages,
Ma brefue fable i'est ia en ses dernieres pages,
Et mon temps est soustrait mon âge anticipant.*

Petrarque estoit en doute de la mort de M. L. & tât plus craignoit il, pource qu'a aucune il nuit d'estre si belle, & M. L. estoit tresbelle, pourtant il craignoit que Dieu ne la voulust auoir au ciel: & pource il dit, si cela est, tous ses repos & traux amoureux sôt finis. Puis il exclame, a son dur departement, luy demandât, pourquoy il l'auoit eloigné de ses dommages, lesquels il entend par ce qu'il dit dessus, courts repos & longs traux.

SONNET CCXVIII.

*Le soir est agreable, & l'aurore odieuse
Par coustume aux contents & allegres amants:
Le soir me fait le dueil & les traux plus grands,*

Le ma-

Le matin est pour moy vne heure plus heureuse,

*Car l'un Soleil & l'autre a vn coup en l'astreuse
Voute, se monstrent lors comme deux orientes*

*En beauté & clarté tant s'entre-resemblants
Que le ciel prend la terre aussi pour amoureuse.*

*Ainsi qu'il faisoit ia, quand au premier estoit
Verd l'arbre, dont au coeur vne plante me croit, (me
Afin que tousiours i'aime autrui plus que moy-mes-*

*Ainsi deux heures sont contraires enuers moy,
Et i'aime par raison cil dont bien ie recoy,
Et ie crains & hais, qui d'ennuy me rend blesme,*

Petrarque monstre icy que son desir estoit contraire
à celuy de tous autres amants, qui soloient aimer le
soir, & haïr l'aube: car à luy les plaintes & touspirs du
iour se redoublent de nuit, qui le prie de la veüe de
M. L. & il dit, que le matin luy est plus heureux, car
l'un & l'autre Soleil, entendant M. L. & le Soleil, se
monstrent ensemble avecque luy, comme deux leuants
ou Orientes, estants semblables de beauté & de splen-
deur. Et ainsi de luy le soir & le matin font deux heu-
res contraires, desquelles le matin par raison il aime,
car il l'appaise, & il a en haine le soir, qui luy ameine
peine & travaux.

SONNET CCXIX.

*Les forces pourquoy n'ay-ie à me vèger vaillables?
D'une qui me destruit regardant & parlant,
Et pour me nuire plus, puis se mussé en fuyant,
Et cele deuant moy ses yeux doux & coupables.
Mes pensées ainsi lasses & miserables*

*Peu a peu elle suce icelles consumant,
Et sur le coeur ainsi qu'un fier Lion bruiant
Aux heures de la nuit au repos conuenables.*

*L'ame de son logis chassée par la mort
Me laisse, & d'un tel noeud libre pour chercher port,
Là ou qu'on la menace, elle poursuit sa route.*

*Bien suis-je esmerueillé, si quelque fois alors
Qu'elle luy parle & plaint, comme embrassât son corps,
Son somme ne se rompt, encas qu'elle l'escoute.*

Le Poëte desire icy se véger de M. L. qui le destruit,
dont toutes les nuits il ne pouuoit dormir, & il adiou-
ste, que l'ame, laquelle la mort souloit chasser de son lo-
gis, c'est de son corps, s'en va à M. L. d'où il dit, qu'il s'es-
merueille, qu'aucune fois cependant qu'icelle ame parle à
M. L. son son ne se rompt, s'il est vray qu'elle l'escoute.

SONNET CCXX.

*Au beau front soupiré tant par moy & requis,
J'auoy ma veüe ferme & zeleuse arrestée,
Quand l'honorée main comme seconde aimée
J'eud'Amour, que pensez-vous disant à mon aduis:*

*Le coeur de l'hameçon y comme un poisson pris,
Ou comme un ieune oiseau de la branche engluée,
Dont la voie exemplaire à bien faire est monstree,
Vers le vray me tournoit ses occupez esprits.*

*Mais la veüe en defaut de son obiet, sa ioie
Ainsi comme un songeant, se fit faire la voie,
Sans qui est imparfait tout bien en son endroit,*

*L'ame entre l'une gloire & l'autre mienne, quelle
Je ne scay, allegresse & celeste & nouvelle,*

On

DES SONNETS.

sir

Ou quelle douleur rare & estrange sentoit.

Comme il semble, le Poëte se retrouuoit avec M. L. a quelque feste, la ou elle au partir luy touchoit la main dont il demeueroit confus, ne scachant par le nouveau plaisir ce qu'il faisoit, dont il s'excuse.

SONNET CCXXI.

*Vers moy de deux beaux yeux des viues estincelles
Tant & si doucement foudroiantes sortoient,
Et d'un coeur sousspirant & sage se partoient
De faconde liqueur riuieres si snelles,*

*Que ie pense perir par les douces nouuelles,
Quand i'ay de ma memoire vn souuenir à point
Du iour, que mes esprits defaillants deuenoient,
Pour auoir veu changer ses coustumes cruelles.*

*L'ame tousiours nourrie en peine & passion,
(Combien peut le pouuoir d'une ferme façon?)
Enuers le plaisir double estoit si vergogneuse.*

*Que seulement au goust du rare & nouuel heur,
Or d'esperoir elle estoit tremblante, ore de poeur,
Et souuent s'ell'me deust abandonner douteuse.*

Il suit la matiere dessus cōmençee, & il dit, cōment des estincelles sortoient de deux belles lumieres foudroiantes si doucemēt, & d'un sage coeur, si douces riuieres d'eloquēce, que l'ame nourrie ē peine & en passion, estoit foible contre le double plaisir, de maniere qu'au goust du bien non accoustumē, elle estoit pour en tremblant se partir par la poeur & l'esperance.

SONNET CCXXII.

*D'estre seul tous les iours i'ay esté desireux,
Il n'y a bois, ou eue, ou pré, qui ne le sache*

V 4

Pour

*Pour laisser ces esprits sourds & lousches, la trace
Qui delaissent, qui meïne, estant suivie, aux cieux.*

*Et si mon vouloir i'eusse en cecy fructueux:
Hors du doux air Thiscan de bonnaire & bonace
Sorgue, qui de mes pleurs & chants double la grace,
M'auroit dans ces coustauts plaisants & ombrageux.*

*Mais ma fortune a moy tousiours contrariante,
Me repousse la part ou ie me mescontente
De voir en lieu fangeux mon beau tresor eleu.*

*A la main d'ant i'escriis (chose par auenture
Qui n'est indigne) amie elle est faite a ceste heure,
Ie le scay, Laure aussi, & Amour l'a bien veu.*

Il monstre en ce Sonnet, combien que luy plait la vie solitaire, & principalement entre les beaux coustauts de Sorgue; & au contraire combien qu'il a en haine le vulgaire. Et il se plaint de sa fortune, qu'elle ne s'en eloigne, & qu'elle le pousse entre l'aveugle & sot peuple, entre lequel il se dedaignoit de voir son tresor. Mais qu'elle est faite amie a la main, avec laquelle il escrit, cela est pource qu'il escrit ses louanges, ou pource que luy est faite la grace de toucher la belle & blanche main de M. L.

SONNET CCXXIII.

*En tel astre ie vy deux beaux yeux pleins d'honeste
Vertu entierement, & d'egale douceur,
Qu'aupres d'iceux gays nids d'Amour, mō l'isē coeur,
D'autre veuē ne scait faire aucunement feste.*

*Nulle pour l'egaler or que rare y s'arreste,
Quelle qu'elle soit, ou d'âge ou d'estrange valeur:*

Non

Non qui par sa beauté causá tant de douleur
Aux Grecs & aux Troiens la dernière de faite.

Non la belle Romaine à qui le fer conduit
De sa main, son coeur chaste & dedaigneux ouurit,
Non Polixene, non Ipsiphile ou Argie.

Ceste excellence est gloire (encas que ie voy droit)
Grande à nature, & ioie entiere en mon endroit:
Mais quoy? tarde au venir, viste a la departie.

Il dit icy qu'en tel point des astres il s'enamouroit
de M. L. qu'il luy conuenoit mespriser toute autre,
comme moins belle. Et par la il prend l'occasion de la
louër, disant, qu'en nul âge & en nul lieu on ne vit onc
telle beauté, qui à celle de M. L. se pourroit egaler.

SONNET CCXXIIII.

La dame qui à gloire & à renom pretend
De sens & de valeur & vraye courtoisie,
S'arreste ferme aux yeux de celle ma partie,
Que le monde madame & maistresse estre entend.

Illec acquerre honneur, & aimer Dieu, s'apprend,
Et on y voit l'honneur ioint à plaisanterie,
Et le pas asseuré, & la voie affranchie,
Qui guide vers le ciel qui l'aime & qui l'attend.

La sont les mots accorts par nul stile egalables,
Le beaultaire & les meurs tant saintes & louables,
Qu'il faut pour les escrire autre qu'engin humain.

L'insinie beauté, la ne se peut apprendre,
Qui esblouit autrui: car celle douce & tendre
Clarté s'acquiert par sort, & l'art y tente en vain.

Sal.

Suiuant les louâges de M. L. il dit, que toute dame belle & gaillarde, qui cherche acquiescer fame glorieuse de sens, de valeur & de courtoisie, doit venir voir M. L. en laquelle toutes icelles vertus estoient logées, cōme en lieu propre, avec toutes les graces de beauté, de gaillardise, beau parler & accommodé silence.

SONNET CCXXV.

*Après la chere vie, vne dame soigneuse
Doit estre à mon aduis deuant tout de l'honneur,
Tourne l'ordre ma mere, & tien tout pour malheur,
Ou faut l'honnesteté sur tout bien precieuse.*

*Et celle qui la perd, comme mal curieuse,
Ny dame est plus ny viue, or que l'exterieur
Regard le tait, tel viure a du mal & d'aigreur,
Tant, que la mesme mort a peine est si facheuse.*

*Et ie n'eu de Lucrece onc merueille, si non
Qu'elle n'eut pour mourir assez de passion,
Sans qu'elle fut du fer l'exterminant aidée.*

*Des Philosophes vienne icy l'entier amas
Railler, & leur raison ira du tout embas:
Et nous voirrons ceste vne enuers le ciel haucée.*

Il semble qu'on luy auoit demadé, ce qui estoit plus cher, la vie ou l'honneur, a laquelle demande il respōd par ce Sonnet, adressant son parler à quelqu'une des Marzons, qui luy auoient fait la demande, concluant, qu'on doit auoir pour plus cher l'honneur, ce qu'il demontre disant, tourne l'ordre, cōme voulant dire, si l'honnesteté n'est point chere, la vie n'est point chere.

SONNET CCXXVI.

Arbre victorieux, beau, triomphant & haut

Des

*Des nobles Empereurs & Poëtes la gloire,
 Quante fois a senti ma vie transitoire
 Et bresue, or ton ioieux, ore ton triste assaut?*

*Dame parfaite à qui d'autre chose ne chaut
 Que de t'honneur, sur qui sur toute autre as victoire,
 Nô plus craignât les retz & glus d'amour qu'un voire,
 Et la fraude d'autruy contre tes sens ne vaut.*

*Toute chose à nous chere, ainsi qu'est la noblesse,
 Les perles, les rubis, & l'or & la richesse,
 Tu n'estimes non plus qu'un fardeau reietté.*

*Et la haute beauté qui n'a pareille, au monde,
 T'ennuie, sauf en tant, qu'il semble qu'elle seconde
 L'orner du beau tresor & train de chasteté.*

Metaphoriquement par le Laurier, le Poëte louë icy la singuliere vertu, & le haut esprit de M. L. & les ornements des beautez du corps.

CHANSON XXXIX.

*Je vay pensif: & pensant, de moy-mesme
 Vne pitie m'assaillit tant extreme,
 Qui me fait pleurs repandre bien souuent
 Autres, que i a repandu par auant.
 Car chaque iour voiant moindre ma vie
 Millefou Dieu pour les âiles ie prie,
 Dont nostre esprit enclos au corps mortel
 S'eleue en haut vers le bourge ternel.
 Mais iusqu'icy ne me sont salutaires
 Souspirs ou pleurs, que ie sace ou prières.
 Et par raison ainsi il faut qu'il soit.*

Car

Car cil qui tombe en pouuant aller droit,
 Il git par droit maugré soy dans la fange.
 Les bras piteux, ausquels ma foy se rengen,
 Je voy ouuerts encores, mais mon coeur
 Par preuue a prins du fait d'autrui, a poeur,
 Il espronne d'autrui ie crains mon estre,
 Et a l'extreme aussi suis-ie (il peut estre)
L'vn penser parle en faisant tel discours,
 Perplex esprit d'ou attends tu secours?
 N'entends tu pas, comment peu honorable
 Pour toy le temps se passe, ô misérable?
 Prends donc parti, prends dis-ie accortement
 Hors de ton coeur, du tout deracinant
 Le vain plaisir, lequel n'a la puissance
 Le faire heureux, sans que plus il l'offence.
 Si ia fâché passe long temps & las
 Tu sois du faux, doux fugitif apas,
 Que la traison du monde aux gens confère.
 Pourquoi en luy est ce que tu espere?
 Qui est de paix & d'arrest defectif?
 Pendant qu'encor le corps est sain & vis,
 De ton penser la bride tu limite,
 O serres la, voiant qu'il t'est licite,
 Car le tarder est douteux, tu le sçais,
 Et il n'est tempre encommencer ormais.
Quelle douceur ia à tes yeux la venie
 D'icelle a mise est chose à toy cognue,
 Laquelle encor non nec ie voudrois,

Afin

Afin qu'en paix nous voir plus tu pourrois,
 La souuenance assez a toy reuèle,
 (Comme elle doit) son image quand elle
 Courrut au coeur, la ou (peut estre) feu,
 Ou flamme entier par front d'autruy n'eut scea,
 Elle l'enflammoit, & si celle abusive
 Ardeur, maint an a vn iour attentive
 Fut, qui ne vient onc pour nostre salut;
 Or leue toy à vn plus heureux but,
 Voiant le ciel, immortel qui se monstre
 A toy, par tout & d'une belle monstre.
 Car si ça bas ton reiouir desir
 Tant de son mal, reçoit si grande plaisir
 D'un mot, d'un chant, d'une oeillade donnée,
 L'autre quoy donc, si cestuy tant t'agrée?
 Vn doux penser & aigre d'autre part
 Avec vn poix trauailleux & mignard
 En l'ame asis, le coeur presse & tourmente
 Par le desir, & d'espoir l'alimente,
 Qui pour gloire alme, & haute seulement,
 Quand ie m'engèle, ou que ie m'ards ne sent,
 Ou si ie suis maigre ou pâle en la veüe,
 Et il reuiert plus fort, si ie le tue,
 Cecy des lors qu'enfant au bers i'estoy,
 De plus en plus croit tousiours quant & moy.
 Et qu'un cercueil serre ambedeux i'ay doute.
 Puis quand sera l'ame sans membres toute
 Ce desir plus ne peut chez elle aller

Mais

Mais si vn Grec, ou Latin veut parler
 Apres ma mort de moy, c'est chose vaine.
 Dont moy, d'autant que ce qu'une heure emmeine,
 Joindre ie crains, le vray ie voudroy bien
 Avoir aux bras & des ombres plus rien.
L'autre vouloir, dont ie suis plein soumettre
 Semble tous ceux qui, chez luy viennent naistre,
 Sur ce le temps s'enfuit, qu'en escriuant
 D'autrui, ie vay moy-mesmes oubliant.
 Et qui me perd des beaux yeux la lumiere,
 Du chaud serain me retient en derriere
 Avec vn mors doucement contre qui
 Force ou engin ne me donnent appui.
 Qui m'aide donc d'appointer ma barquette
 Devoir faisant, puis qu'elle encor s'arreste
 Entre les rocs de deux liens si forts?
 Des autres qui par des diuers conforsts,
 Lient le monde, en tout tu me delie,
 Pour-quoy ormais de ceste ignominie
 Libre ne rends ma face mon seigneur?
 Car en songeant ainsi qu'un homme a poeur,
 Ie pense voir que la mort me vient prendre
 D'armes voulant, que ie n'ay me defendre,
Ce que ie fay, ie voy sans que deceu
 Ie soy du vray a moy non bien cognu,
 Mais bien d'Amour, qui ne laisse oncques suivre
 Le pas d'honneur a qui de luy s'eniure.
 Et d'heure en heure au coeur venir ie sens

Vngay

Vn gay dedain, aspre & cruel aux gens,
Droit au mi-lieu du front toute pensée
Occulte, au vis rendant manifestée,
Car chose aimer qui mortelle est a foy,
Comme on la doit à Dieu des rois le Roy,
Plus qui l'honneur plus aime, deshonnore.
Et cecy crie à haute vois encore
La soruoïée aux appetits raison:
Mais or qu'elle oie, ou ait intention
De retourner, le vieil train l'outre-pousse.
Et aux yeux celle ainsi qu'un pourtrait couche,
Qui seule au monde est née pour ma mort,
Pour plaire à moy & soy-mesme trop fort.
Quel ie ne scay, ie u des astres l'espace,
Quand au premier sur terre i'ay prins place,
Pour l'aspre guerre & combat endurer,
Que contre moy ie m'ay sceu procurer,
Et de preuoir ma derniere iournée,
La chair m'empesche en la tenant voilée.
Mais varier mon poil ie scay bien voir,
Et par dedans se changer tout vouloir
Or comme proche estre ma derniere heure
Ou pour le moins non trop loin ie m'aseure,
Comme vn qui est par perte sage & fin,
Ou i'ay laissé ie pense mon chemin
Du costé droit, lequel à bon port meine:
Et d'une part vergogne, dueil & peine
Me piquants font, que ie vay reculant:

D'au-

*D'autre costé encor me le defend
 Vn plaisir, fort tant en moy par v'sance,
 Qu'a contracter a la mort il s'avance.
 Chanson cy suis-ie, & i'ay plus froid de pœur,
 (Que neige estant engelée) le cœur.
 Sentant venir ma ruine sans doute:
 Car y pensant i'ay à bien peu pres toute
 Ma courte roile entourée a mon bois.
 Et si pesant onc ne fut aucun poix,
 Comme celuy qu'en cest' estat i'essaule,
 Car la mort iointe aiant & sur l'essaule
 Je cherche aduis pour ma vie nouveau,
 Et ie voy micux, & ie suy le moins beau.*

Il conte en ceste Chanson, comment il estoit combatu de trois contraires pensées: Et en la premiere stance, comme triste de sa coulpe, il dit, qu'allant pensant à son estat, & s'apperceuant comment il est dangereux, il se trouue assailli d'une pitie de soy-mesme si forte, qu'elle le fait pleurer souuent pour autre chose que pour l'amour, & celà pourtant, qu'il voit tous les iours approcher la fin de sa vie. Pourquoi il a demandé mille fois à Dieu des âiles, ce sont forces & vertu, ses principales graces, par lesquelles il se pourroit eleuer au ciel, mais iusques à present il dit que rien luy ayt aydé. Et cecy il dit luy aduenir par raison, car qui peut estre debout, & se laisse tomber, est digne d'estre laissé a terre, signifiant que qui peut du commencement remedier au mal, & le laisse auoir son cours, (comme il aduiant a luy) s'il n'est aidé, il luy appartient. Neantmoins il dit, qu'il esperé en la misericorde diuine, mais
il craint

craint, pour estre esperonné vers le contraire, & par a-
 uenture a l'extremé de la vie. En la deuxiesme stans il
 commence à conter, ce que la plus raisonnable pensée
 luy cherche persuader, l'animant à la vertu, & le repre-
 nant du perdu temps passé, & elle l'admoneste, à fin
 qu'il chasse de soy le plaisir amoureux, lequel encor
 qu'il l'obtient, pourtant il ne seroit heureux, car non
 seulement il ne peut faire le coeur heureux, mais il ne
 le laisse encores respirer, par ou elle luy conseille
 fort de le fuir, & elle dit, si bien auez assez tardé à pren-
 dre cestuy meilleur chemin, il vaut mieux commencer
 vne fois que jamais. En la troisieme suit la dite premie-
 re pensée son raisonnement, disant, qu'il sçait bien,
 combien de douceur que M. L. mettoit à ses yeux, &
 que pour leur bien il voudroit bien qu'elle fust enco-
 res à naistre, voulant inferer, que s'ils ne l'auoient veüe,
 ils ne seroient en si malheureux estat, luy rememorant
 le premier iour de leur ardeur, de laquelle ils n'ont onc
 eu aucun refrigeré. Er par là elle l'anime, qu'il prenne
 plus heureux espoir, c'est qui le puisse faire plus heu-
 reux, regardant au ciel, & considerant, que si icy sur ter-
 re vn mouuoir des yeux, vn raisonner, vn chât, appaise
 nostre desir, quel doit estre le plaisir infini & eternal.
 En la quatrieme il conte ce que la seconde pensée luy
 persuade, & cola; dit il, luy presse le coeur, & le past de
 desir & d'espoir de se faire eternal par fame, & tant
 plus, qu'il cherche de chasser icelle pensée de luy, tant
 plus croit elle, disant, que dès son enfance iusques à
 present elle estoit toujours creüe avecque luy, telle-
 mēt qu'il craignoit qu'un mesme sepulchre leur serdi-
 roit à deux, car il ne pensoit la pouuoir separer de soy,
 sinon avec la mort, ne pouuant apres la mort faire vn
 tel desir, par l'ame ne se soucie qu'on ait parlé d'elle en
 ce mode. Dont il dit, qu'il desire s'attacher au vray, &
 laisser les ombres, estant vanité de traualier tousiours
 à luy

d'acquiescer fame, qui en vne honte se passoit. En la cinquieme stance il introduit la troisieme pensee, qui est le desir de pour suivre son amoureuse entreprise, qui semble annuler toutes les autres penrees. Et en cedy cependant sui le temps, auquel escriuant de M. L. il oublioit soy mesmes, estant retenu de la clarté des beaux yeux. Et pour cela il demande, ce que luy peut aider, qu'il va accommodant sa barquette, c'est sa fraile vie, ou ame, puis qu'elle est detenue entre ces rcbcs. Et est detenue de tels deux noeuds, a scauoir tels deux desirs, comme celuy de la gloire du monde, & cestuy de l'amoureuse entreprise. Puis il prie Dieu, qu'il l'oyuille dissoudre d'iceux, comme aussi de tous les autres, qui par diuerses manieres ont l'vltance de lier le monde, & le priant qu'il luy vueille leuer icelle honte de son visage. En la sixieme il dit, qu'il cognoit bien la faute, mais pour ce qu'il ne la met en oeuvre, il dit qu'elle est mal de luy cognue, mais qu'il est forcé d'Amour, qui ne laisse suivre la rue du vray honneur. Celuy qui trop lo estoit, dont il dit luy venir au coeur tel desir, qu'il se monstre au visage, & c'est le desir qu'il a de se pouuoir deliurer de son amoureuse erreur, pour aimer chose mortelle, avec telle foy, qui seule est duee a Dieu. Et cela deshonore plus celuy qui plus est desirieux d'honneur. Et cela, il dit, encores reclaimer a haute voix la raison, qui est fort uide apres les sens. Mais si bien elle oit & pense de retourner, la mauuaise coustume luy resiste, & met en anant attx yeux M. L. En la septieme continuant son propos, il dit que ne sachant combien qu'il a encor a viure, il va pensant comment il pourroit mettre la raison sur de vray chemin, voyant changer le poil & les vouloirs. Et ainsi il se retourne a la main droite, qui guide a bon port. Et estant en ceste pensee d'en costé, qui est de la raison, il se desesperone de vergoguer & triste, qu'il

qu'il sent d'estre vaincu & retenu en cest'âge.
 Et de l'autre costé qui est l'appetit, il ne peut estre ab-
 sous, mais est retenu par un plaisir qui luy vient de la
 beauté de M. L. par vñance & coustume qu'elle auoit
 faite en luy, celle qu'il feroit accord, de ne le laisser en
 la mort, doutant qu'il ne le luiust en l'autre vie.
 En la dernière stanse il parle à la Chanson, disant,
 qu'il est en tel estat comme il a dit dessus, & qu'au
 delibérer, c'est au penser de laisser les sollicitudes a-
 moureuses, il auoit passé grande partie de sa vie.
 Et en tant de combats il cherche, comment il a à gou-
 verner la reste de sa vie, & il voit le meilleur, & il
 prend le pire.

SONNET CCXXVII.

Le cru vouloir & l'aspre & le sauuaige coeur,
 En figure humble & douce, & d'angelique grace
 Si l'emprins e rigueur persiste un long espace,
 Auroit butin de moy bien peu a leur honneur.

Car quand naît & quand meurt, l'herbe, fueille &
 la fleur

Et durant le cler iour, & pendant qu'il se cache,
 Si sans cesser ie plains, i'ay coulpant ma disgrâce,
 Et madame & Amour, vne iuste douleur.

Ie ne vis que d'esperoir & par la souuenance
 D'auoir veu ia peu d'eue avecque sa cadence
 Continuelle un marbre aspre & dur consumer.

Si dur coeur ne se trouue auquel l'amour les larmes
 Les prieres ne font embas mettre les armes,
 Ny un tant froid vouloir qu'on ne puisse allumer.

Il se plaint icy de l'aspreté de M. L. & il monstre, que si elle perseuere, qu'il mourra avec peu d'honneur d'elle. Et il dit, qu'il n'a rié que l'esperoir qui le soustient.

SONNET CCXXXVIII.

Tout mon penser d'un zele a vous voir m'esguillonne
Mon cher seigneur, lequel a toute heure ie voy:
Ma fortune (& que pu peut elle faire a moy)
De la bride me tient, & plusieurs tours me donne.

Puis iceluy desir dont Amour m'enpoisonne,
Me conduit à la mort, sans que ie l'apperçoy;
Et que mes deux flambeaux requi ie ne reuoy,
Tout par tout on ie sçay, d'ueil nuit & iour resonne.

D'une dame l'amour, charité d'un seigneur
Sont les liens ferrez, qui par mainte douleur
Pourtant que i'ay lié moy-mesme, ainsi me brident.

Vne belle colonne, vn verd Laurier exquis,
La sans que je les ay oncques de là remis; (residēt.
Quinze ans l'une & dixhuiēt l'autre en mon coeur

Il fit ce Sonnet, comme il plait a plusieurs, pour responce a vn Sonnet de Sennucce, qui l'incitoit à retourner, estant son retour desiré de M. L. & du Cardinal Colonne. Et a cestuy il respond, & demonstre, que la volonté qu'il a de voir le Cardinal, & le desir, qui le pousse vers M. L. luy conseillent de retourner; mais il dit que la fortune le retient, & est occasion qu'il s'eloigne d'eux; & il y adioust, que les chaines desquelles il se trouue lié avec beaucoup de travaux, sont charité de seigneur, & amour de dame, c'est la grande affectiō qu'il portoit à iceluy Seigneur, & l'amour qu'il portoit à M. L. entendue par le verd Laurier.

LES

LESSONNETS ³²³

ET CHANSONS

DE M. FRANCOIS

PETRARQUE EN LA

MORT DE MADA-

me Laure.

SONNET CCXXIX



Elas, le beau regard, *belas*, le beau visage,
Helas, le portement, *fier gaillard*, & *diuin*;
Helas, la voix qui i'a tout inhumain engin

Et *assez*, *as humble fait* & *vis tout vis courage*.

Et le doux ris, *belas*, dont *causant mon naufrage*

Le dard sortoit, & dont ie n'attends autre fin;

Ame Roiale & digne (en cas que plus matin

Eussiez esté çà bas) d'empire & dauantage.

Pour vous il me faut ardre, & en vous respirer,

Car ie fu vostre, & si ie me doy retirer

De vous, oncques ie n'eud'autre mal tant de peine.

Par vous i'estoy rempli d'esper & de desir,

Quand partant ie laissoy l'extreme vis plaisir;

Mais le vent emportoit les mots quant & l'aleme.

Petrarque aiant eu l'assurance de la mort de M. L. fit ce Sonnet, auquel, lamentant, il se plaint de sa mort, & que le beau visage soit trace, & le doux regard & la gaillarde façõ, & le doux ris, dont sortoit le dard, c'est l'amoureux trait, duquel il n'attendoit autre bien plus, q̃ la mort, qui luy oste la peine. Puis il dit, cõme

X 3

en de-

en demandant ou qu'elle soit ; O'anne Royale & digne d'empire, si vous n'esties venue si tard , à scauoir en tel mauvais temps, que les honneurs ne se douient à ceux qui les meritent; disât, qu'il faut qu'il arde pour elle, or qu'il en soit priué, pourrât il dir qu'il se plaint moins de toute autre disgrâce que de ceste, à scauoir qu'il soit demeuré sans yeux, à scauoir tous les dons susdits. Et il dit au dernier , qu'ils le remplissoiét d'espoir & de desir, se monstrât M. L. humaine & benigne a la veüe, quand il partit d'elle. Mais d'autant qu'il estoit tant contentif au beau visage , le vent emportoit les paroles.

CHANSON XL.

Que doy-ie faire? Amour que me dis tu?

Que ie me meure ores le temps saisonne,

Et i'ay tardé plus que ie nay voulu.

Ma dame est morte, & mon coeur la talonne,

Et pour le suiure il me faudroit ces ans

Tristes coupper, car la voir ie n'espere.

Plus icy bas, & l'attendre mes sens

Par dueil & peine incessamment altère:

Puis que ie sens auec son departir

Toute ma ioie en pleurs se conuertir,

Et, las, ma vie est en tous points amère.

Amour tu scais, dont ie plains auec toy,

Comment est aspre & pesant le dommiage,

Et qu'il te poise encor ie scay de moy,

Voire de nous qui auons fait naufrage

A vn roc mesme, & obscur le Soleil

S'est fait à nous en vn point & vne heure,

Quel sens ou langue oncques estat pareil

Pourroit

Pourroit compter, à cil' pour qui ie pleuroz
 O monde auenue & ingrat, la raison
 Te deuot faire aux pleurs mon compagnon,
 Car par sa mort en toy bien ne demeure.
 Ta gloire est cheute, encor tu ne le vois,
 Et d'auoir d'elle & son nom cognoissance,
 De son vivant digne aussi tu n'estois,
 Ny de seruir a ses saints pieds de planches
 Car au ciel seul deuot estre ornement
 Par sa presence vne chose tant belle.
 Mais moy, helas, non plus la vie aimant
 Mortelle icy, ny moy-mesme sans elle,
 Ie la rappelle a plaintes & a pleurs,
 De tant d'espoirs telles sont mes faueurs.
 Et seul cy vis ie encor en façon telle.
 Son beau visage est terre fait, helas,
 Lequel des cieus, & du bien indicible
 De l'en haut, nous a fait foy ça bas:
 Au paradis est sa forme inuisible,
 Du charnel voile estant libre, lequel
 Cy a la fleur de ses ans si ombrage.
 Pour autre fois pour vn voile eternel
 S'en reuestrir d'iceluy d'âge en âge.
 Quand comme plus vaut la beauté des cieus,
 Que des mortels, alme & belle, nos yeux
 Ainsi voirront qu'elle aura aduantage.
 Dame plus qu'on belle & gaye au deuant
 Se m'offre, comme au lieu ou sa face estre

Plus agreable & plus chere elle sent,
 L'une colonne est cecy de mon estre,
 L'autre est son nom bier & luisant en bruit.
 Dont est si douce en mon coeur la cadence,
 Mais le trespass me venant a l'esprit,
 De ma lors viue alors dis-ie esperance
 Quand en sa fleur ell fut; Amour cognoit
 Mon aduenir & espoir, & ce voit
 Elle, or' qui á du vray la voisinance.

Dames ça bas qui vistes sa beauté,
 Et l'exemplaire & angelique vie,
 Et son maintien celestement doré,
 Aiez pitié de ma melancolie.
 Non d'elle qui faillit a paix d'ioy.
 Telle, me laisse en guerre & en orage
 Tant grand, que si longtemps encor autrui
 Pour suiure apres me serre le passage,
 Ce qu'Amour parle a moy, seul m'est l'arrest
 Que par ma main le noeud ne se de fait.
 Car par dedans il me fait tel langage.

Bride le dueil, dont tu es transporté,
 Car au vouloir se debordant, la porte
 Se clost du ciel, de ton coeur soubhaité
 Ou vit qui semble á autrui estre morte.
 De sa depouille enquisse tant, chez soy
 Elle sourit, & seul pour roy souppire.
 Et que son nom lequel encor par roy,
 Et par ta langue en main endroit respire,

Ne

Ne soit estaint, elle te prie a son,
 Mon qu'a son nom-ra esclaire, sa voir,
 Si te fust douce oncques sa vie ou chere,
 Fuy la verdure, & ce qui est serain,
 L'eau qu'on chante, ou riu, ne t'auoïsne
 Ma Chanson, non mais bien au plaintif train.
 Ce n'est ton fait ioindre aux ioieux la main
 Sans confort ve sue, & sombre en robe & mine.

Petrarque estant desconforté pour la mort de M. L.
 se conseille avec Amour, ce qu'il deura faire. Deman-
 dant aduis & disant, qu'il est temps qu'il meure, estant
 morte M. L. qui a avec elle son coeur, voulant dire,
 qu'il desire mourir, pour aller au ciel la retrouver, sça-
 chant qu'il ne la peut plus voir sur terre. Puis voulant
 en la seconde stansc demōstrer sa iuste cause, de vouloir
 mourir, il suit de parler avec Amour, cōme participār
 de sa perte, & il dit: Amour tu sçais la grandeur de ceste
 perte, dont avec toy ie me plains, car ie sçay qu'il te
 pōsse de mon mal, voire pour mieux dire, du nostre.
 Puis il se tourne vers le monde, disant, qu'il se plaigne
 avecque luy, avec qu'il a aussi perdu tout le bien qu'il
 auoit. En la troisieme il continue son raisonnement
 avec le monde, luy monstrant qu'elles occasions le de-
 uoient mouuoir à plaindre, & de soy il dit, que seule-
 mēt luy est demeurée la cōsolatiō, qu'en plaignāt il la
 rappelle. En la quatriesme il deplore, que le beau visage
 de M. L. qui souloit faire foy çà bas de la beauté du ciel
 est fait terre. Et il dit, que sa forme inuisible, à sçauoir,
 son ame, est au paradis. pource reuestir vne autrefois de
 l'immortel corps, auquel tant plus belle elle sera veüe,
 cōme est plus belle l'eternelle beauté que la mortelle.
 En la cinquiesme il dit, que la memoire qui luy met au

deuant

deuant dame plus belle & gaillarde qu'on est le sou-
fien de sa vie, & auant moins pesante qu'elle est morte,
il demeure tel comme celuy qui extremement l'aime.
& il dit, qu'elle le voit qui est orés si pres du vray, à sca-
noir de Dieu; Puis en la sixiesme stase se tournant vers
les dames, qui auoient esté ses compagnes, & auoient
celles encores il se plaint, & il les prie qu'elles se plai-
nent, non pour elle, qui est montée au ciel, mais pour
luy qui est demeuré en tel tourment, qu'il est pour se
tuer, ne fut Amour, qui en luy raisonne, ce qui suit en
la septiesme stase. Au dernier il se tourne vers la chan-
son, l'admonestant, que comme vefue elle doit fuir
routes choses allegres,

SONNET CCXXX.

*La haute et noble colonne est chente, & quant & quant
Le verd laurier ia l'ombre a malasse pensée,
Et celle qu'on ne trouue, hélas, m'est derobée,
Plus de Bise au midi, ny de l'Inde au Ponant.*

*Mais sur double, o mort, tu m'as prins, qui plaisant
Me fit aller, & l'ame auoir haut esleuée,
Par vn empire ou terre ell' ne peut restaurée
Estre plus, ny par l'or, ou perles d'orient.*

*Mais que puis-je qu'auoir l'ame de deuil batue,
Le front baissé, & l'eau aux yeux, si telle issue
Est venue à effect par l'accord du destin?*

*O nostre vie belle à tous qui si fort semble
Comment, las, assément ce qu'à peine on assemble
Par plusieurs ans & iours, se perd en vn matin?*

Il se plaint icy de la mort du Cardinal Colonne, &
de celle de M. L. entendant l'un par la colonne, & l'autre

tre par le laurier, & il dit qu'ils faisoient ombrage a
 ses lasses pensées, ce qui est à dire, que & l'un & l'autre
 estoient le repos de les pensées : & puis il exclame sur
 nostre frêle vie, qui semble si belle a l'oeil, & qu'en vn
 iour on perd si facilement ce qu'on a acquis en plu-
 sieurs années.

CHANSON XLI.

*Si comme il semble au vieil ieu me r'auoir
 Tu veus Amour, tu me dois faire voir
 Encor par preuue autre cas admirable,
 Et rare, afin que me rendes domptable.
 Mon cher tresor, dont si fort mendiant
 Je suis recherché en terre ou le cachant
 Ell' me le tient & le coeur chaste & sage,
 Ouia ma vie estre souldoy en gage.
 Et s'il est vray que ta puissance soit
 Si grande au ciel, comme icy, dire on oit
 Et en enfer (car comment soit puissante
 Cy ta valeur entre nous que bien sente
 Tout gentilhomme & personne ie croy)
 Prends a la mort ce qu'elle a prins à moy,
 Et au beau front tes enseignes replante.
 Dans le beau front remets les yeux viuants
 La mon conuoy: & celle que ie sens
 Las, m'ardre encor flamme doucette & belle,
 Ores qu'estainte: ardante or que fit elle?
 Et iamaïs cher fny dain d'un tel vouloir
 Cherchoit d'un fleuve ou d'un font l'abreuuoir,
 Comme i'ay fait celle douce coustume*

Dont

Dont i'ay, & plus i'attends tant d'amertume,
 Si i'entends bien moy-mesme & mon dessein,
 Qui seul me fait penser choses en vain,
 Et que ie vay la ou de faut la rue,
 Et que d'esprit las poursuivant ie sue
 Ce que iamais ie n'espere obtenir,
 Or ie ne daigne à ton rappel venir,
 Qui n'a dehors de ton regne estendue.

De la noble autre ainsi sentir me fay
 Par dehors, comme encor sentiment i'ay
 Au coeur, chantant qui l'ire de daigneuse
 Et la fureur sceut faire infructueuse,
 Et rendre encor l'esprit troublé serain,
 Et de bruine obscure & vile sain:
 Et sur soy-mesme elle hauchoit mon stile
 Vers ou le pied il n'auroit ore habille,
 L'esperoir egale avec l'affection:
 Et puis que l'ame à plus forte raison
 Leur propre obiet rends à l'oeil & l'ouïe,
 Sans lequel onc ne peut estre accomplie
 Leur insistance, & ma mort ie preuoy,
 Ta force en vain besoigne ore sur moy
 L'amour premier estant enseuelie:

Le beau regard qui sur la glace estoit
 Vn Soleil, dont ia mon coeur abondoit,
 Revoir me fay: & qu'au pas ie te voye
 Par ou mon coeur sans retour print sa voie,
 Les traits dorez prends & l'arc, & ainsi

Je puisse oïr, que ia ie l'ay eui,
 Quand & la voix des mots la consonnance,
 Qui m'apprennoient quelle est d'Amour l'essence.
 Bouge la langue, on a toute heure estoient
 Les crocs tendus, lesquels m'emprisonnoient
 Avec l'amorce ou tousiours ie m'attache,
 Et au poil blond & cresppe tes lacs cache,
 Car mon vouloir aut repart ne se prend,
 Avec tes mains tends les cheueux au vent,
 Lié moy là, & tu me feras grace.
 Du lasé d'or nul m'ostera iamaïs

En vn touillé en anneaux sans art faits,
 Ny de l'esprit tant ardent de sa veüe
 Tout doucement estant aigrette & crue,
 Qui plus qu'un Marthe ou Laurier nuit & iour
 En moy renoit verd le vouloir d'Amour,
 Quand le bois iette & reprend son feuillage,
 Et quand la terre vse ainsi de l'herbage,
 Mais si ia est par la mort fiere au coeur
 Couppé le noeud, dont d'eschapper i'eupœur.
 Et que trouuer n'as peu par tout le monde,
 Dont tu fairois aucun qui le seconde.
 Pourquoi Amour, l'esprit travailles tu?
 Tu as le temps & les armes perdu,
 Dont ie trembloï, qu'est ce or' que tu me sonde?
 Les yeux gaillards armes pour toy estoient,
 D'ou traits bruslants d'un feu non veu sortoient,
 Qui peu craignoient la raison, puis que vaine

Contre

Contre le ciel est la defense humaine,
 Les ris, le lieu, le taire, & le penser.
 Les belles mocurs, le courtois raisonner,
 Et les propos qui auroient l'ame vile
 Rendue, estants bien entendus gentile,
 Le plein & humble & angeliq' semblant,
 Lequel par tout on oïoit louer tant,
 Et l'estre en pied, & l'asseoir, lesquels mettre
 Souloient autrui en doute, à qui plus estre
 Deuoit le pris de louange donné:
 Touts les durs coeurs as par ces traits gaigné
 Or' de sarmé, seur me laissant, mon maistre,
Les coeurs du ciel à ton sceptre inclinez.
 D'une mode or' d'autre, or tu tiens liez,
 Mais tu n'as eu de me lier puissance,
 Que d'un soeul noeud par celeste licence
 Il est rompu, mais ie nay liberté:
 Mais ie me plains m'en criant, i'ay esté
 Lié premier, quelle faueur diuine
 Toy plus tost libre, O noble pelerin,
 Dieu qui si tost de ce monde te prit,
 Vertu si haute, & tant nous deconurit,
 Tant seulement pour haucer nostre zele.
 D'or' enauant seur, attainte nouuelle
 Qui vienne, Amour, ie ne crains de ta main,
 Et tu decoche & tu tends l'arc en vain,
 Sa force cheut serrant les yeux icelle.
La mort, Amour, franc de ta loy m'a fait

Celle

*Gallus qui fut madame Jusciel or est,
 Me laissant libre, un triste estant sans elle.*

Il semble par cette Chanson, qu'Amour tentast de le rendre autre fois amoureux, par ou il monstre qu'il ne peut estre prins d'autre amour, que de celle de M. L. Et en la premiere stance il dit a Amour, s'il veult qu'il retourne au ieu ancien, qu'il faut qu'il face premierement une peue merueilleuse & peue, cest de luy rendre M. L. vive comme elle estoit deuant sa mort, & cela il luy dit estre facile, s'il est yray, que sa puisance est si grande qu'il, comme on en parle. Et en la seconde stance il suit ce qu'il doit faire, cest, qu'il remette les beaux yeux au beau visage qui estoient son conuoy, dont la clarté encores or estainte l'ard, que si elle doncques estant en vie: concludra qu'en autre maniere il ne daigne de venir a son rappel, car hors de son regne (lequel il doit estre dedans les yeux de M. L.) n'a point de seigneurie. Il suit apres en la troisieme stance son propos, monstrant a Amour, ce qu'il doit faire, s'il veut qu'il retourne au vieil ieu, ce qui est, qu'il luy face s'entir les douces paroles & doux chants de M. L. qui auoit le pouuoir d'appaier tous dedains, & ires, & de redre tous les esprits troublez; & qu'auec la diuine voix il auoit sou dire, & son stile ouuert. Il dit apres a Amour, qu'il egal d'espoir auec le desir, cest est qu'il face, qu'il puisse tant esperer de reuoir iceux beaux yeux, & ouir la celeste harmonie des paroles, comme il desiroit, ce qui estoit redre aux yeux & aux oreilles leur propre obiet, sans lequel l'operation de ces yeux & de ces oreilles estoit imparfaite, ne pouant voir ny ouir autre chose, que les desirux yeux, car autrement qu'il se travaille en vain, puis qu'il seait, que M. L. est sous terre. En la 4. il suit a dire ce qu'Amour doit faire pour

pour le rendre amoureux. En la cinquiésme il dit, que
 faisant ce qu'il luy a demonstres, que nulluy onc le dis-
 soudre d'iceluy noeud d'or, c'est d'iceluy des blonds
 cheueux, auquel il l'auoit lie, ny de l'ardant esprit de sa
 veue, laquelle tenoit en luy de tout temps verd l'a-
 moureux vouloir: mais puis que la mort a este si super-
 be, qu'elle ait rompu ledit noeud, dont il craignoit se
 desattacher, tu ne peus, dit il, o Amour, trouuer en tout
 le monde, dont tu puisses commencer vn noeud second.
 En la sixiesme il declare les armes qu'Amour auoit per-
 dues. En la septiesme il dit, qu'il pouuoit bien lier, or
 en vne façon, ors en vne autre, les esprits que le ciel
 enclina a son regne, mais luy a vn noeud seul, qui estoit
 de M. L. lequel rompu il ne iouit de sa liberte, mais
 il plaint. & il demande qu'elle diuine sentence ait per-
 mis, que luy estant premier venu en ceste vie, apres elle
 y deuoit demeurer. Mais que Dieu l'auoit enuoyé au
 mode, afin qu'avec sa vertu elle deust enflammer le de-
 sir au chemin du ciel. Et en fin il reorque, qu'il n'a
 plus occasion de craindre Amour, estant avec le clort
 des yeux de M. L. rompue la force de son arc.

SONNET CCXXXI.

*L'ardant noeud dont ie fu (d'heure en heure cōptat
 Vingt & vn ans entiers) prins, par la mort trenchante
 Fut couppé, & ie n'eus onc preuue si pesante,
 Dont ie croy qu'on ne trouue hōre de dueil mourant.*

*Amour encor du tout perdre ne me voulant,
 Des autres petits rets mis entre l'herbe inuente,
 Et fit de neuue armoise vne autre flamme ardante,
 Telle que d'eschapper i eusse esté mal bastant,
 Et si des maux premiers ie n'eusse experience*

*Si forte, d'estre prins & ars, i' auroy pour chance
De tant plus que ie suis ores vn moins verd bois.*

*La mort vne autre fois rompant le noeud me tire
Du feu, rendant la flamme esparse & minuiere,
Contre qui ne vaut force, engin, fer, ou harrois.*

Il demonstre en ce Sōnet, qu'Amour apres la mort de M. L. ne le voulant perdre du tout, luy auoit mis vn autre iet, tellement que n'eut esté l'experience des premiers trauaux, il eut esté de nouveau lié, mais la mort de celle seconde, le deliuroit du tout.

SONNET CCXXXII.

*Sans vne heure arrester la vie, helas, s'enfuit,
Et la mort vient apres faisant grandes iournées,
Et tant pour le present que des choses passées
I'ay la guerre, & i' attends tant de l'âge qui suit.*

*Et or ça, or delà la souuenance nuit
Au coeur, aussi l'attente y a deux assemblées
Tant que pour dire vray ie n' auroy ces pensées,
Si pitie de moy-mesme y la raison ne mit.*

*Si mon coeur triste eut onc douceur aucune, icelle
Se me met au deuant, d'autre part ma nacelle
Le voy auoir les vents contraires & troublez.*

*Le voy fortune au port, & ormais sans courage
Mon bastelier, voiant rompu l'arbre & cordage,
(Et que voir ie souloy) les beaux feus deuallez.*

Le Poëte se plaint de son miserable estat, & premierement, il dit que la vie s'enfuit sans s'arrester vn point & que puis toutes choses luy apportent trauail &

ennui,

ennui & les passées & les presentes, & que la crainte des futures luy accroît la douleur. Et s'il eut onc aucune delectation, icelle luy vient souuent au deuant, mais puis il voit qu'a sa nauigation sont troublez les vents, ce sont ses pensées qu'il a en la vie. Et outre cela il voit fortune au port, c'est, ou qu'il pensoit trouuer salut, & prendre repos de sa longue & troublée tēpeste, & il voit son batelier lassé, c'est la raison ou l'esprit, & esteinte la clarté des beaux yeux.

SONNET CCXXXIII.

*Que penses? que fais tu? que vois tu en derriere
Vers le temps qui ne peut tourner d'or en auant,
Triste ame? qui t'en vas encor ce non obstant,
Pourtant au feu qui t'ard pour t'ardre la matiere.*

*Les doux regards & mots de la voix serainiere,
Lesquels tu as depaint vn a vn, escriuant,
Sont leuez de la terre: & tu le scais pourtant
Que pour les rechercher, l'heure est de saisonniere.*

*Ne renouuelle point, helas, ce qui m'occit,
Suy la haute pensée & seure qui conduit
A bonne fin, non celle idolat̃te abusue.*

*Cherchons le ciel, si rien icy nous semble doux,
Car mal a point se vit celle beauté par nous,
Si pour la paix nous prendre elle estoit morte & viue.*

Il parle en ce Sonnet avec l'ame, ainsi comme en la reprennant, qu'elle ne s'apperçoit que M. L. n'estoit plus viue, & il l'exhorte qu'elle se doit arrester a chose plus ferme, & certaine qui guide a bonne & louable fin; & si sur terre ils n'aient chose qui plus leur plaise, qu'ilz doiuent rechercher le ciel, car si la beauté d'elle
leus

lent doit oster toute leur paix, qu'icelle du commencement fut mal veüe d'eux.

SONNET CCXXXIII.

Accordez moy la paix o mes dures pensées,
 Ne suffit pas la guerre aux portes qui d'Amour
 Et du sort, & la mort m'est faite & la entour,
 Sans qu'en moy soient encor autres guerres dressées?
 Et toy mon traistre cœur, par tes accoustumées
 Façons, enuers moy seul, encor me fais le tour
 D'accepter tel conuoy, & tenir a lentour
 De toy mès ennemis si prompts en leurs menées.
 En ses legats secrets Amour de toy se sert,
 Et fortune sa pompe y monstre a decouuert,
 Et la mort marque en toy de ce coup la memoire.
 Qui doit de faire en moy tout ce qui est restant,
 Le desireux penser en toy s'en va s'armant
 D'erreur, dont tout mon mal en toy estre est notoire

Il parle icy à ses pensées, & il dit qu'elles luy dōnent paix, & qu'il doit suffire qu'Amour, fortune & la mort luy font la guerre par dehors a l'entour de l'ouïe, le priuant de ne plus ouïr les paroles de M. L. & aux portes c'est aux yeux, le priuant de ne pouuoir plus voir ses regards amoureux, sans qu'encore par dedans se trouuēt ces pensées qui luy font la guerre. Puis il se tourne au cœur luy disant qu'il est deloial, & ennemi, cherchant tousiours de s'accoster de ses ennemis. Et il dit qu'Amour decouure ses secrets messages en luy, entendus par icelles secretes pensées. Et en toy, dit il, monstre la fortune toute sa pompe, c'est triomphe de luy, en rapportant la victoire de l'auoir priué de tout son bien.

Y 2

Eten

Et en toy la mort ouure la memoire du coup qui
esteingnoit le beau visage, c'est, qu'il se souuient d'elle
a toute heure, & il faudra que le mesme coup rompe
ce qui reste de luy. Finalement il dit que les desireuses
pensées s'arment en luy d'erreur, & il encoulpe son dit
cocur de tout son mal, comme vn receptacle d'icelles.

SONNET CCXXXV.

*Mes yeux, nostre Soleil obscurcie à la face,
Mais il iouit du ciel ou il luit rayonneux,
La le voirrons encor, il nous attend zeleux,
Et de nostre tarder d'auenture il se fache.*

*Mes oreilles, les mots pleins d'angelique grace
Sonnent en lieu ou est cil' qu'iles entend mieux,
Mes pieds, vostre raison ne s'estend iusqu'aux cieux,
Ou qui vous exerceoit ia, or' a prins sa place.*

*Que plus ne la pouuez sur terre ouïr ou voir,
Ou retrouver, ne vient, las, par mon non-chaloir:
Pourquoy donc me donnez ceste presente guerre?*

*Blâmée soit la mort, & haut loué celui
Qui scait faire après pleurs aise & ioieux autrui,
Et qui lie & delie, & d'un coup ouure & serre.*

Il parle ores à ses yeux, ses oreilles & à ses pieds, &
il demonstre qu'elle estant allée au ciel, ils ne la peu-
uent plus icy sur la terre ny voir n'y ouïr, ny aller vers
elle. Dont n'estant luy l'occasion de telle perte, il de-
mande pourquoy ils luy font tant de guerre: mais il
dit qu'il doiuent blâmer la mort, mais louer Dieu qu'il
l'a tiré a soy au ciel.

SON-

SONNET CCXXXVI.

Depuis que la seraine & angelique veüe
 En grand dueil a laissé par vn partir subit
 L'ame, & en vne obscure & tenebreuse nuit,
 Pour par dire alléger mon mal, ie m'euertue.

Vn certain iuste dueil les pleurs en moy remue
 Amour le sçait, & qui l'occasion produit,
 Qu'autre chose onc remede à mon las coeur ne mit
 Contre l'ennui facheux, dont la vie est pourueüe.

De cestuy vn, ô mort, m'a detrouse à main,
 Et toy, o terre heureuse, or' qui le front humain
 Et beau detiens couuert, te faisant compagnie.

Ou me laisses auëugle & si de conforté
 Puis que la douce & humble amoureuse clarté
 De mes yeux, est de moy pour tout euanouïe?

Il dit icy, qu'il cherche, en parlant avec tristes & lamentables paroles, alléger sa peine, puis que l'angelique veüe de M. L. par son subit partement a laissé l'ame en tenebreuse horreur: & il dit, que le iuste dueil, le fait lamenter, comme peut bien sçauoir qui en est cause, c'est M. L. & Amour. Car son coeur n'auoit aultre refriger, ny autre refuge pour fuir les facheries que la vie meine quant & soy, & luy aiant la mort osté ce seul remede, il demande à la terre, sous laquelle elle est enterrée, ou qu'elle le laisse, voulât dire, qu'elle le laissoit en miserable estat, & qu'il desiroit d'elle aussi estre couuert, pour aller voir M. L. au ciel.

SONNET CCXXXVII.

Si Amour ne nous fait nouueau conseil auoir,

T 3

Que

*Que le viure se change, il conuiendra par force
Tant de poeur & de dueil l'ame dolente escorce,
Car le desir est vis, or que mort soit l'esper.*

*Dont ma vie est douteuse, & toute en desesper,
Et le plaindre du iour tant que de nuit l'efforce.
Lasse sans gouuernail ou Thetis l'onde force
Et en chemin douteux guidée sans sçauoir.*

*Elle est guidée mais de guide imaginée,
Car la vraye est sous terre, ains au ciel collocquée,
Ou plus que iamais clere elle trespuit au coeur.*

*Nô aux yeux lesquels sont par vn douloureux voile
Frustrer de leur requise & soubhaitée estoile,
Qui fait si tost changer mes cheueux leur couleur.*

Croissant à toute heure la douleur qui le tourmentoit, & luy faillant l'esper, il dit, que si Amour ne luy apporte autre nouveau conseil diuers de celuy qu'il luy donnoit en la Chançon. Que doy-ie faire? Amour que me dis tu? qu'il luy faudra par force changer la vie avec la mort, tât du poeur a il de viure tousiours en trauaux angoissieux, pourtant que le desir vit en luy: mais estât morte celle de qui tel desir luy naquît, il est demeuré sans esper, de le pouuoir plus obtenir, & sa vie par poeur se perd, iour & nuit plaignant sans conuoy en vn chemin douteux. Et il dit, qu'il est seulement conduit d'une guide imaginée, c'est, de son image, qui luy est demeurée en la memoire, car la vraye est demeurée sous la terre, voire au ciel, ou qu'elle luit plus que iamais, mais non avec les yeux corporels.

SONNET CCXXXVIII.

Eu son âge plus beau plus vis & fleurissant,

Qu'a-

*Qu'Amour souloit auoir sur nous plus de puissance,
Laure partit de moy, ma vie & allegance,
Son escorce terrestre en la terre laissant.*

*Et au ciel viue & belle, & sans accoustremens
Saillie, d'ou ie sens sa force & excellence.
Helas, pourquoy la fin de mon mortel n'auance
Le iour dernier, premier de l'autre vie estant?*

*Afin que comme elle est de mes pensers suiuite,
Ainsi l'ame legere & viste & reiouie
La suiue, & que la fin i'aye de mes tourments.*

*Cela qui se defere à me nuire, est duiisable.
Pour me faire a moy-mesme vn fardeau importable,
O qui l'fit beau mourir huy sont passez trois ans.*

Ce Sonnet monstre que M. L. mourut en son plus bel âge, & qu'il desiroit mourir pour l'aller trouuer, afin qu'ainsi que ses pensées la suiuent, aussi la puisse suivre l'ame, & qu'il soit hors de tant d'ennui. Et il dit en fin, que plus qu'il tarde, tant pis estee pour elle, & qu'il eut esté beau mourir, quand elle mourut.

SONNET CCXXXIX.

*Si plaindre les oiseaux, ou le beau verd feuillage
Remuer doucement au doux vent de l'esté,
Ou l'enroué murmure es ruisseaux agité,
L'escoute du plaisant fleuri & fraiz riuage,
La ou pensif d'amour, de celle quelque ouurage
(Qui monstrée du ciel nous fut, dont la beauté
Or sous terre est) i'ecris, ie voy toy arresté,
Et ioy qui vint encor mon dueil elle encourage.*

*Par pitie, de si loin en tels mots, las, perdant,
Pourquoy deuant le temps & prodigue fondant
Vas tu des tristes yeux vne triste riuere?*

*La mort a fait mes iours-eternels, ne te plains
Donc sur moy, car alors que mes yeux estre estaints
Sembloient, ils heritoient l'eternelle lumiere.*

Le Poëte demonstre, que se trouuant en vn lieu solitaire, il estoit inuité à penser & escrire d'amour, & en sa pensée se luy presentoit M. L. & il luy sèbloit, qu'il l'auoit veüe & ouï parler, & quelle le confortoit, disant, qu'il ne se plaigne d'elle, qui de mortelle est faite immortelle, & que iour qu'elle sembloit clorre les yeux, elle les ouurit.

SONNET. CXXL.

*Je ne fus onc en place ou tant à cler ie vis,
Depuis que ne l'ay veu, ce que voir ie demande,
Ny ou i'estous assis en liberté si grande,
Ny ou i'emplis le ciel de si amoureux cris.*

*Ny ie ne vis onc val auoir des lieux requis
Tant, lesquels pour se plaindre apart on recõmande,
Et qu'Amour ia en Cypre eut ou en autre bande
Ou riue, ie ne croy si doux & plaisants nids.*

*L'eau y parle d'amour, la brâche d'amour trèble,
Et les Oiseaux, Poissõs, Vêrs, Fleurs & l'herbe ensèble,
Touts prient que d'aimer ie poursuiue tousiours.*

*Mais toy la haut des cieux qui m'appelles, bien née,
Quand ie pense a ta mort de moy si regrettée,
Prie que i'aye horreur du monde & ses faux tours.*

Le

Le Poëte mōstre icy quelle soit la plaifance de Vaucluse, & combien qu'il desire d'y estre, mais il dit, apres les louanges de la vallée, qu'elle le prie qu'il vueille aimer M. L. Puis il dit, quand il pense à sa mort, qu'elle le prie, qu'il ait horreur du monde & tous les rets.

SONNET CCXLI.

*Quantes fois vay-ie, hélas, vers mon doux val fuiās
Autruy, voire moy-mesme, encas qu'il pourroit estre,
Et baignant la poitrine es pleurs & la champestre
Verdure, & des sospirs l'air d'yaupres rompant.*

*Combien de fois tout seul, egaré soupconnant
Aux bois & lieux obscurs on m'a peu voir me mettre
Par pensées cherchant des hauts plaisirs le maistre
Qui m'est pris de la mort, dont ie l'appelle tant.*

*Or comme vne nymphe, ou bien comme vne diue,
Qui hors du plus cler fond de Sorgue illec arriue,
Et pour prendre repos dessus le bord se met.*

*Or ie l'ay veu debout foulettant de sa plante
L'herbe fraische, & les fleurs comme dame viuante,
En la veüe monstrant que mon mal luy deplait.*

Le Poëte suit a dire, que tant de fois qu'il alloit par Vaucluse, entendu par son receptacle, il luy sembloit qu'il vit M. L. Et aucunes fois il la vit en l'imagination telle, comme ia il l'auoit veue avec ses yeux, & il entend par son plaisir M. L.

SONNET CCXLII.

*O riche ame a mes nuits tristes & espleurées
Qui retournes souuent pour leur donner confort*

A 26

*Avec tes yeux non morts, ou esteints par la mort,
Mais ornéz par façons plus qu'un monde estimées.*

*Combien te scay-ie gré, que mes tristes iournées
As'aïser de ta veüe obtiennent ton accord:
Et ie commence ainsi presentes à leur bord
La banté, tes beautez retrouver tant aimées.*

*La ou i'alloy chantant mainte année de toy,
Or' comme tu le vois, tu es plainte de moy,
Ne repleignât pour tant, mais mon dam & desgrace.
Vn seul repos ie trouue en tant des travaux miens,
De t'entendre & cognoistre alors que tu reuiens
A la marche, à la voix, aux draps & a la face.*

Il escriit icy la consolation que luy apportoit M. L.
or'luy apparoiſſant au ſonge, or'par l'imagination. Et
il dit la ou qu'il alloit ia chantant pour elle, il va à pre-
ſent plaignant, & qu'il trouue vn ſeul repos, que, quād
ſon image ſe luy preſente, il la recognoit.

SONNET CCXLIII.

*O Mort, tu as gaſte le plus exquis viſage,
Qui fut onc, & les yeux les plus beaux abatu,
Et l'eſprit plus bruſlant del'ardante vertu,
Deſioint du plus gentil & plus gaillard corſage.*

*En vn point tu as fait de tout mon bien pillage,
Et au plus doux accents poſé ſilence as tu,
Qui furent onc ouïs, & moy de dueil batu,
Tout ce que i'oy ou voy, m'eſt ennui & dommage.*

*Bien pour me conſoler vient en telle douleur
Ma dame, ou la pitié luy ſert de conducteur,*

Et ſe-

Et secours ie ne trouue or' autre en ceste vie.

*Et si comme elle parle & luit, i'estoy bastant
Racompter, ie ne dis qu'à l'homme, ains au bruiant
Ours ou Tigre, d'aimer ie donneroie enuie.*

Il parle icy avec la mort, pour auoir estaint les parties de M. L. par luy comptées, qui plein de lamentations ne voit, ny oit plus chose qui luy plaise. Mais il trouue vn secours à sa douleur, qu'elle retourne pour le consoler, disant, que s'il pouuoit redire cōment elle parle, & luit, que non seulement le coeur d'un homme, mais d'un Tigre, ou d'un Ours il enflammeroit.

SONNET CCXLIII.

*Tant viste est la pensée, & si peu le temps dure,
Qui ma defuncte dame ainsi me vont rendant:
Que, las, la medecine est contre à mal si grand:
Mais tant que ie la voy, d'aucun mal ie n'ay cure.*

*Amour lequel me tient lié, & me torture,
Tremble quand il la voit sur la porte, & l'entrant
De l'ame ou git ma mort, encor si sage allant
Et si douce de voix, si bien qu'en la figure.*

*Comme vne dame haute elle entre en son logis,
Dechassant hors du coeur obscur & plein d'ennuis
Avec le front serain les pensées estroites.*

*L'ame qui ne soustient si puissante clarté,
Souspire, & dit du iour, qui fut manifesté
Ce chemin par les yeux, les heures soient benoites.*

Il dit ore les effects, que fait la representation en la pensée, combien qu'à si grand mal sien semble court le cōfort, desirāt qu'icelle imaginatiō siene fust eternelle.

Et com-

Et comme à vn grand mal vn petit remede seroit brefue medecine, ainsi à la grande douleur, est vn bref confort, qui de si brefue imaginatiō luy vient; neātmoins, tant qu'il la voit, rien ne luy nuit; mais quand son amonreux effect, qui le tourmente, voit son image estre iointe à la memoire, il trēble. Et il adioust, que quād son ame voit venir de l'image telle clarté, qu'elle ne la soustient, & dit: O benoites heures du premier iour, que ie regardoy ces lumieres.

SONNET CCXLV.

*De sa pieuse mere oncques n'eut le cher fils,
Ny de son cher espoux vne dame amoureuse,
Avec tant des sousspirs en question douteuse,
Et avec soupçon telle, vn si fidele aduis.*

*Comme de celle i'ay, qui de son haut logis
Des cieux voiant ma vie en exil ennuieuse,
Reuient souuent vers moy par coustume zeleuse,
Et de double pitié aiant les yeux garnis.*

*Or de mere or d'amie: or craintive, or d'honneste
Feu elle ard, & parlant elle monstre & arreste
Ce qu'icy voiageant suivre ou laisser ie dois.*

*Et les cas incertains comptant de nostre vie,
Qu'a leuer l'ame au ciel ie me haste, elle prie,
Et treue ou paix, ie n'ay hors mis quand i'oy sa voix*

Il demonstre icy comment fidelement il estoit conseillé de M. L. quand elle luy apparut, comptant les cas aduenus entre eux, & le priant qu'il ne tarde à leuer l'esprit de ces choses terrestres; & au dernier, il dit, qu'il n'a bien ou confort si non quant il la sent parler.

SON.

SONNET CCXLVI.

*Si ie pouuoy monstrier l'aure recreatiue
Des sousspirs qu'icy i'oy, de celle qui estoit
Ma dame, & ores est au ciel, & apparoit
Icy sentir, aller, aimer & spirer viue.*

*O quels ardants desirs ma langue y ententiuë
Mouueroit: tant ialouse & bonne en mon endroit
Elle vient ou ie suis, de poeur que du pas droit
Lassé, i'erre suiuant la main gauche abusiuë:*

*Aller droit ell' m'enseigne & haut: & moy qui scay
Son persuader chaste, & prier iuste & vray,
Auec vn doux murmure & pieux a voix basse.*

*Selon le dire d'elle emprisonnant mon coeur,
Il faut que ie me regle, esmeu de la douceur,
Qui feroit d'un haut roc plaindre la dure masse.*

Il dit, s'il pouuoit descrire l'aure des sousspirs qui en songeant où imaginant luy sembloit venir de M. L. il mouueroit des chauds desirs au cocur de ceux qui l'oreroient, Tant elle reuient le reuoir ialouse, comme vne espouse, & bonne comme vne mere, craignant qu'au passer de ceste vie mortelle il ne se lassé, a suiure la voie de la vertu. Et par la il dit, qu'elle luy enseigne aller aux vertus par le droit chemin qui meine a la saluatiõ, & qu'entendant ia sainte discipline, il se doit gouverner selon icelle.

SONNET CCXLVII.

*Mon Sennuce, combien que seul & en douleur
Tu m'as laissé, cela toute fois me soulage,*

Qu'esleué

*Qu'esléué hautement de la charnelle cage
Ou tu fus pris & mort, es au celeste choeur.*

*De l'un & l'autre pole or' tu es spectateur,
Et des astres plaisants, & de leur rond voiage:
Et vois de nostre voir le grand desauantage,
Par ou mon dueil ie tremble auecque ton bon heur.*

*Mais qu'en la tierce sphere humblement ie te prie
Tu salués Guitton, Dante, Cine, & n'oublie
Auec mon Francisquin le college total.*

*A ma dame tu peus bien dire, en quelles plaintes
Et pleurs ie vis pensant à son beau front, & saintes
Moeurs, & que ie deuieus vn sauuage animal.*

*Ce Sonnet fut fait du Poëtre a la mort de Sennuce,
auquel il parle, & il dit, qu'il se conforte d'autant, qu'il
est allé au ciel, & il le prie qu'il salue illec ses amis, &
qu'il dise a M. L. en cōbien de larmes qu'il se trouue.*

SONNET CCXLVIII.

*I'ay rempli tout cest' air par ma voix sousspireuse,
Des durs & hauts constans le doux val regardant,
Ou celle eut sa naissance, en main mon cœur aiant,
Qui sur la fleur au point pour estre fructueuse,*

*S'en est allée au ciel, & a fait tant poeneuse
Ma vie, par le viste & subit partement,
Que mes las yeux de loin vainement la cherchant
Font la terre aupres d'eux par pleurs toute fangeuse.*

*Vne pierre ou estacque en ces monts ne se voit,
Ny fueille verde aucune, ou branche en ceste endroit,
Ny fueille d'herbe, ou fleur, croit en ceste planure,*

Es

*Et goutte d'eau' encor de ces sources ne vient,
Et animal si fier en ces bois ne se tient,
Qui ne scachent combien ma peine est aspre & dure.*

Il dit icy, comme vaincu de la passion, se plaignant, il auoit rempli des souspirs tout l'air, ou nacquit M. L. laquelle s'en estant allée au ciel, l'auoit mené iusques à la, qu'il ne faisoit que pleurer; de sorte qu'en iceux monts n'estoient ny pierres, ny estacques, ny rameaux, ou fucilles verdes en iceluy quartier, ny fleurs. ny fucilles es vallées, ny gouttes d'eau, ny fontaines, ny bestes aux bois, qui ne sceussent combien fut sa vie aigre.

SONNET CCXLIX.

*Ma flamme alme, en beauté qui sur toute a le pris,
Qui le ciel eut icy si bon & amiable
Deuant le temps pour moy, vers l'astre son semblable
Partie, est de retour en son premier pais.*

*M'esueiller ie commence, & voir par bon aduis,
Qu'elle iu pour vn mieux fut si peu fauorable
A mon desir, trempant d'un oeil doux & craignable
Le ieunastre vouloir de forte flamme espris.*

*De son diuin conseil ie luy rends humble grace,
Car par ses doux dedains, & sa tant belle face,
Penser à mon salut bruslant elle me fit.*

*O digne effect causé par vn gay artifice,
L'un de la langue a fait, de l'oeil l'autre l'office,
Ie luy ay acquis gloire, elle vertu m'acquie.*

Il dit en ce Sonet, que puis que M. L. est allée au ciel, qu'il cōmence à apperceuoir, que pour son bié elle s'opposoit à sō ieune desir, afin qu'il ardroit hōnestement,
& il

& il la remercie, pour les louables effects qui ensuiuent,
car luy par ses escrits a acquis gloire à elle, & elle avec
le regard or'troublé, or'allegre, luy a acquis vertu.

SONNET CCL.

*Las, cōment va le mōde? or' l'aimant vn grand los
Je donne à ce que i'eu tant & si sort en haine,
Et que pour mon salut, or'ie voy, i'auoy peine,
Et bref combat pour estre en eternel repos.*

*O espoir, ô desir, ô tousiours faux propos.
Des amants plus de fois, mais voire vne centaine.
Quel mal? si mon desir eut trouué plus humaine
Celle, dont le ciel, l'ame, & la terre a les os.*

*Mais par l'aveugle Amour i'erroy tant de la voie
Droite, & par mes sens sourds i'alloy mené en proie
Illec par viue force or dominoit la mort.*

*Benoite soit, qui mit par tous gaillards la bride,
Pour me sauuer au cours (comme vne bonne guide)
De mō chaud faux vouloir luy monstrāt meilleur port.*

Il suit a louer M. L. montrant que ç'a esté son bié,
qu'elle s'opposoit à son desir, dont, chez soy, il dit, cō-
me va le monde, quasi en disant, comment qu'il est va-
riable: car il dit, qu'a present cela luy plait; qu'en autre
temps luy depleut, c'est la resistance de M. L. à ses de-
sirs. Et il exclame à l'espoir & le desir, & il montre,
qu'ils sont faux, & ceux des amants beaucoup plus. Il
confesse donc, comme avec admiration, comment il
eut esté mauuais, s'il eut eu son desir. Et il benie au
dernier, celle qui du mauuais chemin l'auoit rap-
pellé au droit & vrāy.

SON.

SONNET CCLI.

Quand du ciel ie voy l'aube embas vers nous descē-
 Avec le front rosat & les dorez cheueux, (dre,
 Amour me prend, & rend pale & descouloureux,
 Et ie dy sousspirant, là est ma Laure tendre.

Et Titon tu sçais bien l'heure quand se doit rendre
 De retour ton tresor tant cher, ô, bien heureux,
 Que doy-ie faire moy du Laurier precieux?
 Pour le voir ie ne puis que par la mort pretendre.

Et vostre departir n'est si dur entre vous,
 Car pour le moins de nuit celle la le rend doux,
 Qui ne m'esprise pas ta grisastre vieillesse.

Et celle fait mes nuits tristes, & sans clarté
 Mes iours, qui mes pensers a quant & soy porté,
 Et rien, fors que son nom, de soy à moy ne laisse.

Il dit en ce Sonnet, que voiant l'aube qu'il se souuiert
 de M. L. & qu'elle est loin de luy, & il fait comparai-
 son, entre luy & Titon, & il monstre iceluy estre tief-
 heureux, car combien que l'aube se parte de luy routs
 les matins, il sçait qu'elle sera de retour au soir en son
 lit; mais depuis que M. L. se partit, elle n'est plus re-
 tournée, & dela il suit le mesme propos, que leurs de-
 parties ne sont si dures, comme celles de luy & M. L.
 puis que l'aube, c'est Aurora, retourne sur la nuit au-
 pres de son Titon, mais M. L. fait ses nuits tristes &
 obscures.

SONNET CCLII.

Les yeux dont ie fai soy si chaud raisonnement
 Et les bras & les mains, les pieds & le visage,

Z

Qui

*Qui m'auoient vers moy-mesme ainsi rendu sauvage,
Et fait des autres gens vn homme different.*

*Le poil cresse comme or pur & entier luisant,
Et du ris angelicq' le maintien doux & sage,
Qui souloient faire vn ciel au bas terrestre estage,
Vn peu de cendre or' sont sans aucun sentiment.*

*Et en dueil & dedain viuant, las, ie demeure
Priué de la clarté, que tant & à toute heure
J'aimois, en grand fortune, & en desarmé bois.*

*Or' mon chant amoureux finisse icy sa course,
Car de l'engin sechée est l'vsitee source,
Et ma lyre s'accorde en pleurs avec ma voix.*

*Il dit icy, qu'estant estaintes les aimées beautez, il
luy deplait qu'il demeure viuant, & il se dedaigne d'e-
stre demeure sans la douce lumiere, qu'il aimoit tant,
par ou il dit, qu'il veut finir son chant, estant tourné
son chant en pleurs pour la mort d'elle.*

SONNET CCLIII.

*Si ie l'eusse pensé que ma voix sousspireuse
Tant agreable fust, en rime i'eusse fait
Plustost de mes sousspirs ouurage plus parfait,
Et rendu beaucoup plus ma rime copieuse.*

*Morte celle qui fit ma langue fructueuse,
En qui fut le tresor de mes sousspirs pourtrait,
Je ne puis, & ma lime or' plus si douce n'est,
Que la rime aspre & sombre elle face ioieuse.*

*Et mon dessein entier vrayement au temps susdit
Fut d'estcindre le dueil du coeur triste & destruit*

Par quelque voie, & non d'acquieser renommée.

*Le plaindre ie cherchois, honneur des pleurs nō pas,
Complaire, or bien voudroy-ie ains & muet & las,
Que ie la suiue, veut la hautaine esleuee.*

Il dit en ce Sonnet, s'il eut pensé que les voix de ses souspirs, cependant que sa dame viuoit, eussent esté si cheres au monde, il les eut faictes du commencement de ses amours en plus grād nombre & plus rares, c'est, plus gaillardes & desiruses. Et il dit, qu'alors il cherchoit seulemēt, de se plaindre, & nō honneur des plaintes, mais a present qu'il voudroit bien plaire, il ne peut, car M. L. mesprisant les choses basses & terriēnes, veut que luy encores les mesprise & la suiue.

SONNET CCLIIII.

*Belle & viue en mon coeur regner elle souloit,
Cōme en lieu humble & bas la haute dame & fiere,
Or plus que mortel mort ie suis par sa derniere
Retraite, & elle au ciel, Diue du nectar boit.*

*L'ame de tout son bien, lequel la maintenoit
Priuee, & Amour nu laisse de sa lumiere
Deuoient par la pitie rompre vne dure pierre.
Mais qui leur dueil escriue ou compte, nul se voit.*

*Car leur plaindre est caché, ou sourde est toute &
Sauf la miēne à qui nuit tant vne sans pareille (reille
Douleur, quellen' auance à moy rien que souspirs.*

*Nous ne sōmes vrayment rien plus qu' vne ombre ou
Le vouloir est vrayment aueugle insatiable, (sable,
L'espoir est faux, vrayment faux sont tous nos desirs.*

Il monstre icy, comme viuuant M. L. elle luy estoit au coeur; mais estant elle passée à l'autre vie, luy demeure mort sur terre, & elle vit au ciel, & son ame priuée de tout bié, & Amour de toute sa lumiere, deuroit mouuoir à pitié vne pierre; mais il dit, qu'ils plaignent par dedans, & toute oreille est sourde, sauf la sienne, laquelle est remplie de tant de douleur, qu'elle ne fait autre chose que plaindre. Dont il conclud, que nous sommes poudre & ombre, estant morte & faite poudre celle qui estoit digne d'un estat immortel. Vrayement le vouloir est auetugle, car il ne voit ce qui en suit, & souuent il se trompe, & par consequence, l'esperoir est trompeur.

SONNET CCLV.

Mes pensées souloient ensemble doucement,
De leur obiect parler, de nous par auenture
Elle espere or' ou parle, ou craintive elle endure,
S'approchant la pitié le long dilay blâmant.
Rus que le dernier iour & l'extreme moment
De ceste vie estoient la belle creature,
Autre espoir ne me reste, & d'autre ie n'ay cure,
Fors qu'ell' voit nostre estat du ciel, & l'ost & sent.

O miracle gentil, ô ame bien heureuse,
O beauté sans exemple & haute & precieuse,
Qui tost emiers sa source a retourné ses pas.
- La des bienfaits elle a la palme & la couronne,
A qui sa vertu grande avec ma fureur donne
Au monde vn nom si haut & cler franc du trespass.

Il monstre icy quelles souloient estre ses pensées, & qu'elles raisunnoient de M. L. disant or' elle a pitié de nous,

DES SONNETS.

357

mons, ou elle le repent d'estre tardée, par auenture elle
 parle or de nous, ou espere, ou craint. Mais puis qu'elle
 le passoit à l'autre vie, elle voit du ciel nostre estat, &
 autre espoir le n'ay d'elle. Il exclame après à la bien heu-
 reuse ame, & à la haute & rare beauté, qui si tost fust
 retournée d'ou elle estoit issue, & là elle reçoit le pris
 de ses bienfais, estant faite clerc par la vertu, & par la
 fureur Poétique de Petrarque, & ou qu'il dit, Miracle
 gentil, il entend M. L. qui fut en vertu & en beautés
 vne chose admirable.

SONNET CCLVI.

Je m'accusoys iadis, & ore contenté
 Je m'excuse, ou plus, ie me tiens estimable
 Pour l'honneste prison, & l'amer coup aimable,
 Lequel ia plusieurs ans en secret i'ay porté.
 Parques, par vostre ennui a le fuscau esté,
 Si tost trongue, qui fit l'estaimable, agreable
 A mes rets: & le dard doree & admirable,
 Par qui la mort m'a pleut, ce qui n'est vrsité.
 Car de la liberte, d'allegresse & de vie
 Ame en ses iours n'eut onc si desiruse enuie.
 Qui de moeurs n'eut changé, & de son naturel.
 Choississant souffrirer plustost tousiours pour elle,
 Que chanter pour quelque autre, & de bleceure telle
 Mourir content, & vivre es laques d'un bien tel.
 Il dit qu'il estoit ia accuser & reprendre de s'estre
 laissé lier es noeuds amoureux, mais a present non seu-
 lamet il s'excuse pour luy auoir esté la voie a la vertu,
 mais il s'en estime. Il appelle après les Parques
 enuieuses, qu'elles accouroissoient la vie de M. L. qui
 Z 3 faisoit

faisoit vn doux estaim, c'est qui donnoit douce & noble nourriture à son amoureux ret, & au trait doré, par la force duquel luy pleut la mort outre l'vsâce naturel. Es six derniers vers, il dit, q̄ iamaïs ame en ses iours ne fut tât desireuse d'allegresse & de vie, qui n'eut voulu chāger sa naturelle façon, elisant plustost auoir canui pour elle, que chanter pour quelque autre.

SONNET CCLVII.

*Iointes ensemble estoient deux grandes ennemies,
Beauté & chasteté avec telle vnion,
Que l'ame sainte en soy onc leur rebellion
Ne sentit, depuis qu'elle y les receut vnies.*

*Esparses par la mort or' sont & desunies,
L'une est pleine de gloire, au celeste donion,
Sous la terre l'autre est des beaux yeux la maison,
Dont ia flesches d'amour sans nombre sont sorties.*

*Le fait doux, & le dire humble, sage & mignard,
Procedant d'un lieu haut, & le doux frais regard,
Lequel mon coeur bleçoit, & encor le menasse.*

*Se sont euanouis: & si tost ie ne scay
Les suiure, consacré (peut estre) ie rendray
Le beau & gentil nom par ceste plume lasse.*

Il mōstre icy, encore que les excellentes parties de M. L. soient desiointes & leuées de la terre, la louant grandement, que la beauté & l'honnesteté (ce qui est vne chose rare) accōrdoient tellement en elle, qu'il n'y eut onc guerre entre elles; & ainsi il se plaint, que ceste rare vnté est séparée, & que toutes les autres louables par-

parties soient euanouies; & il dit, si bien il tarde de suivre, son beau nom sera consacré, c'est célébré par la lasée plume.

SONNET CCLVIII.

Quand ie me tourne à voir, & feuilleter les ans
Qui fuiants ont fait estre esparses mes pensées,
(Et dont gelé i' ardoÿ) mes flammes effacées,
Et fini le repos plein de trauaux sigrands.

La foy rompue encor des Amours deceuants:
Et puis de tout mon bien deux pieces separées
L'une estre en terre, & l'autre aux celestes rengées,
Et perdu tout le gain des biens m'endommageants,
Le m'eueille, & si nu ie me trouue qu'enuie
Je porte à tout dur sort, & toute extreme vie;
Tel regret, telle poeur, i' ay de moy-mesme, hélas.

O mon aître, ô fortune, ô mort, ô destinée,
O pour moy tousiours douce & cruelle iournée,
Cōment m'auex vous mis en estat triste & bas?

Il demonstre quelle douleur il a, quand il pense que par la mort de M. L. il a perdu son temps, & tout son trauail qu'il auoit fait en l'aimant, Et au dernier il crie à la fortune, à la destinée, à la mort, & au dernier iour qu'il partoît d'elle, disant qu'ils l'auoient conduis à vn si miserable estat.

SONNET CCLIX.

Le front or' qui deça, ore de la tournoit
Mon coeur à peu de peine, ou est il, ou se cache
Le beau sourcil, ou ont les deux astres leur place,
Z 4 Dont

Dont le cours de ma vie icy lumiere auoit?

Ou est la congnoissance, & valeur, ou l'adroit
Esprit, ou le dire humble, honnesté & plein de grace,
Ou les beautéz en elle amassées sans tache,
Qui leur vouloit ont fait longtemps en mon endroit?

Ou de la face humaine est le gentil ombrage,
Dont l'ame lasse auoit air, repos & courage,
En qui tout mon penser estoit peint & escrit?

Ou est celle qui fut de ma vie maistresse?
Quel bien à l'univers or miserable cesse,
Et à mes yeux pleurants de formais sans respit.

En cestuy Sônet s'or des voix pleines de douleur, qui
demâdent ou sont icelles tât grâdes beautéz de M. L.

SONNET CCLX.

Combien d'enuie a vous terre auare ie porte,
Qui icelle embrassez, dont l'aspect m'est rai,
Et me debatez l'air du visage joli,
Ou ie trouuoy ia paix de ma guerre tant forte?

Combien au ciel, qui clost l'esprit, & qui de sorte
Tant rare conuoiteux se monstre & rejoui
De l'auoir pres de soy du beau corps degarni,
Et qui si rarement ouure à autrui sa porte?

Combien d'enuie à vous ames qui auez l'heur
De faire compaignie à si sainte douceur?
Pour qui chercher tousiours i'en preste la ceruelle?

Combien à la cruelle, horrible & dure mort?
Qui en elle esteingnoit ma vie & mon confort,
Et dedans ses beaux yeux se tient, & ne m'appelle.

Il dis

DES SONNETS.

361

Il dit icy, qu'il porte enuie à la terre, pource qu'elle
a le corps de M. L. & au ciël, pource qu'il a l'ame, &
aux ames heureuses qui font alentour d'elle, & à la
mort qui aiant tué M. L. se tient en ses beaux yeux, &
ne l'appelle aussi, afin qu'en mourant il pourroit estre
aussy aupres d'elle au ciël.

SONNET CCLXI.

*Vallée de mes pleurs & plaintes abondante,
Fleuve souvent croissant des larmes de mes yeux
Sauuagine, poisons & oiseaux desirieux,
Qui hantez l'une riuë, & l'autre verdoiante.
Aure de mes sousspirs chaude ensemble & plaisant,
Doux chemin, en l'issue aigre tant & sielleux,
Coustaut ia agreable, à moy ore facheux,
Ou par coustume encor conduit d'Amour ie hants.
La forme accoustumée en vous ie recognois,
Las, non en moy, qui ia si douce vie auois,
Car ie suis fait logis de douleur infinie.
Ie vy mon bien d'icy, & par ces traces voir
Ie viens, d'où qu'elle alloit nue au deuin mouroir,
Sa belle chair laissant en terre enseuelie.*

Petrarque fit ce Sonnet, estant à Vacluse, à laquelle il
parle, & au fleuve, aux bestes, oiseaux, poisons, à l'air &
aux coustauts. Et il dit, qu'il les recognoit bien com-
me les mesmes de parauant, mais non soy mesme, qui
tât estoit changé par la mort de M. L. qui auoit porté
auec elle toute sa ioie & son bien, dont il estoit de-
meuré miserable & dolent.

SON.

SONNET CCLXII.

*Ou celle estoit, ie fu leué par ma pensée,
Que ie cherche, & trouuer en terre ie ne puis,
La au troisieme cercle entre autres ie la vis
Plus belle, & de fierté du tout abandonnée.*

*El' dit prenant ma main, si ie ne suis frustrée
Du desir, vous serez en ceste sphere assis
Quant & moy, & ie suis qui t'ay fait tant d'ennuis
Et guerre, auant le soir acheuant ma iournée.*

*Mon bien d'esprit humain estre comprins ne peut,
Toy seul icy i attends, & ce qui tant te pleut,
Mon beau voile la bas, sequestre de moy reste.*

*O pourquoy se reut elle à moy la main donnant?
Car son dire tant chaste, & tant saint escoutant
L'eusse à peu pres resté en la sale celeste.*

*Il dit icy, qu'il s'estoit eleué avec la pécée insques au
ciel, & que la il auoit veu M.L. qui luy dōnoit la main,
& luy dit les paroles cy dessus mentionnées au Sonnet.
Et il dit au dernier, qu'il ne s'en fallut guerres, qu'il ne
mourut par le son de son gracieux & chaste parler.*

SONNET CCLXIII.

*Amour mon compaignon au temps bon & heureux,
Entre ces bords des eaux amis a nos pensées,
Et pour plus consermer les raisons vstées
Auec le fleuve, & moy à raisonner soigneux,*

*Eaue, ombre, herbes & fleurs, feuilles, vents doux,
lieux croeux,*

Hauts

*Hautscoustaits, champs ouuerts & vallées serrées,
De mes peines le port par Amour agitées,
Et de tant de durs tours, dont ie suis fortuné,
O desiré bourgeois des verdoians bocages,
O nymphes & vous tous, dont le fond plein d'herbages
Sous liquide cristal, les corps loge & repait.*

*Mes iours furent si clers, or si noirs au reuers,
Que la mort qui le cause: Ainsi en l'Vniuers
Chacun son auenture a des le iour qu'il naît.*

Petrarque estant a Vaucluse, parle à Amour, & à toutes les choses qui estoient en la vallée. & il dit, que durant la vie de M. L. ses iours estoient clers & pleins de douceur, mais qu'à present ils sont tenebreux par sa mort,

SONNET CCLXIIII.

*Entre tant que le coeur fut des amoureux vers
Consumé, & qu'Amour l'enflammoit de sa hache
D'un animal vaguant la tant esparse trace,
Ie cherchoy par les monts esgarez & deserts.*

*Et me plaindre d'Amour, i'osoy bien en mes vers,
Et de celle vers moy qui dure eut tant sa face,
Mais l'engin & les chants n'eurent l'art ny la grace,
En l'âge des discours nouueaux, & peu experts.*

*Ce feulequel d'un marbre assez petit s'encage,
Est mort, & si partemps il eut eu l'aduantage,
Comme en autres gaignant l'âge accompli & meurs,
Armé de vers, desquels ore ie me deporte,
I'eusse d'un stile vieil parlé de telle sorte,
Que i'eusse un roc fait rompre & pleurer de douceur.*

Il dit

Il dit icy, que quant il chatoit de M. L. aux premiers ans, qu'il s'en amourroit d'elle, que c'estoit peu, n'ait si belles pensées, ny l'engin si cler, ny si haute rime, ny si bon iugement : Mais que si iusques a la vieillesse, elle fut allée s'auançant, c'est croissant iusques à la vieillesse, il se fut armé de rimes (desquelles par la mort d'elle il dit, qu'il se desarme) d'un chenu & haut stile, dont il eut rendu doux tout dur coeur.

SONNET CCLXV.

Belle amie, qui ore es du beau noeud dissolue,
 Tel que plus beau nature onc ne sceut inuenter:
 Vien en ma vie obscure or' du ciel l'oeil planter,
 De si plaisant penser es plaintes encourue.
 La faulse opinion du coeur est or' rompue,
 Qui dure à moy faisoit & aigre s'ostenter
 Un temps ta douce veüe, ormais seure escouter
 Vien mes soupirs, tournant vers moy ca bas ta veüe.
 Regarde ce grand roc, sous lequel Sorgue nait,
 Et qui de ta memoire & de douleur se pait,
 Tu voirras entre l'herbe & l'caue vn solitaire.
 Le lieu de ton logis ou nostre amour nacquit,
 Je veus qu'il soit du tout mis hors de ton esprit,
 Pour es tics ce ne voir qui te souloit deplaire.

Il prie icy M. L. qu'elle regarde du ciel comment il soit douloureux pour sa mort, & par ses lamentations, & qu'elle voie aussi le grand roc sous lequel nait la fontaine de Sorgue, & la elle le voirra qui se pait de la memoire d'elle & de douleur; & il dit, qu'elle ne regarde là ou est son logis, & ou n'acquit leur amour, afin qu'elle n'y voie ce dont elle pourroit auoir deplaisir, a scauoir des mauuaises coustumes des siens.

SON-

SONNET CCLXVI.

*Ce Soleil, qui me fut vn conducteur tant sage,
Pour droit aller aux cieux avec glorieux pas,
Tournant au grand Soleil, serroit d'un peu d'amas
De pierres, ma lumiere & sa terrestre cage.*

*Dont ie suis deuenu vn animal sauvage,
Qui des pieds desirieux solitaires & las
Porte le col pesant, & les yeux frais, & bas
En ce monde, qui m'est vn Alpestre hermitage.*

*Ainsi, tous les endroits ie m'en vay recherchant,
Ou ie la vis: & toy seul tousiours m'affligeant
Amour, viens quant & moy de ma voie la guide.*

*Ie ne la puis trouuer, mais ses pas saints & doux
Loin d'Auerne & de Styx detournez ie vay tous
Sur le plus haut chemin de la sale Abramide.*

Le Poëte monstre icy que par la mort, de M. L. il estoit demeuré en tenebres & en douleur, en guise d'un solitaire, & sauvage animal, & qu'il alloit la cherchant par tous les lieux, ou qu'il l'auoit onc veüe: mais pour tant il ne la trouuoit, mais il vit avec les yeux de son esprit, que tous ses faits estoient dressez au ciel, & éloignez des lieux infernaux.

SONNET CCLXVII.

*Sur les ailes adroit estre assez ie pensois,
Non par leurs force, mais d'elle qui les deplic
Pour chanter au beau noeud vne egale harmonie,
Dont la mort me delie, Amour non toute fois.*

A l'ouurage plus foible & lent ie me trouuois,

Qu'un

*Qu'un bien petit rameau, qui d'un grand poix se plie,
Et ie dy le tomber suit trop grande saillie,
Et l'homme ne fait rien, qui n'a le ciel courtois.*

*La plume onc ne pourroit, moins la l'ague, ou le stile
De quelconque art voler, ou la nature habile
Tisant mon doux arrest sa volée prenoit.*

*Et Amour la suiuoit d'un soin tant admirable
A l'orner, que de voir seulement son aimable
Front, digne ie n'estoy, mais mon sort tel estoit.*

Il dit icy, qu'il auoit pësé de pouuoir exprimer quel-
les estoient les merueilleuses beautez de M. L. mais
n'ayant les forces suffisantes, il estoit trompé de sa pen-
sée, & par la il s'excuse, que nul engin ou stile la pour-
roit louer assez, tant elle estoit grandement douée de
Nature & d'Amour, & pource il confesse de n'estre
digne de la veüe, mais que ce fut son aduerture.

SONNET CCLXVIII.

*Celle la pour qui plus Sorgue qu'Arne m'a pleu,
Et plus que l'esclaue or vne pauureté franche
De sa sainte douceur, mourant, tournoit la chance
Pour moy, qui me fit viure & or me rend fondu.*

*I'ay tenté plusieurs fois apres à coup perdu
Chantant, de sa beauté depaindre l'excellence,
Pour donner a nos fils de l'aimer l'aduertence,
Mais paindre son beau front, las, mon stile n'a sceu.*

*Les graces toute fois non d'autre, ains propres celles
Qu'elles eut, tant que le ciel des ardantes chandelles,
I'ay osé ombrager ores vne ore deux.*

Mais en la part diuine vn peu lors que ie sonde,

Qui

*Qui fut vn cler Soleil & bresca bas au monde,
Le coeur, l'engin & l'art y sont infructueux.*

Il suit à chanter les beautez de M. L. & il dit, qu'il auoit changé la riuere d'Arne, sur laquelle il estoit né avec la Sorgue, & avec la franche pauvreté, c'est le viure paisible, & libre les esclaves richesses, s'estât parti de la court, & allé demeurer a Vacluse en pauvre solitude, & aussi pour l'amour de celle, qui tournoit en amertume ses saintes douceurs, par lesquelles il dit, ie viuoys ia, & ore ie me cōsume du desir que i'ay d'icelles.

SONNET CCLXIX.

*Le rare & haut miracle apparu en nostre âge
Au monde, avec lequel estre il ne desiroit,
Fors que du ciel monstre qui puis le reprenoit,
Pour ses enclos astrez orner par son parage.*

*Pour le paindre a celui qui ne l'a veu, m'engage
Amour, qui tout premier ma langue delioit,
Mille fois puis l'engin, le temps, l'encre tournoit
La plume, & le papier en vain a tel ouurage.*

*Les vers ne sont encor ioints au plus haut sommet,
Et moy ie le confesse, & par preuue le sçait
Quiconque est, qui iusqu'or' d'Amour escrit ou chante.*

*Qui le vray sçait penser: estime en soy taisant
Qu'elle passe tout stile, & dise en sousspirant,
Bien heureux sont les yeux, qui l'ont peu voir viuante.*

Il demōstre, que voulāt Amour qu'il escriuast de M. L. afin qu'elle fut cognue des autres qui viēdrōt, il cōmēçoit au premier le faire, & en parler, mais millefois,
comme

comme il dit, en vain il s'emploioit, ne pouuant, son
 cugin &c. arriuer iusques a la, par ou il admonnesto
 ceux qui ne l'ont veuë, qu'ils ne iugent hors de les ri-
 mes sa beaulté & la vertu, car il n'y a stile, qui les puisse
 exprimer; Mais qui scait imaginer le vray, souspire, &
 disc, bien heureux sont les yeux de ceux, qui l'ont veuë
 viuë. Et il appelle M. L. vn haut & nouueau miracle.

SONNET CCLXX.

*Zephire retournant ramene le beau temps,
 Avec l'herbe & les fleurs, sa famille plaisantie
 Et Progné son caquet, Philomele lamente,
 Et rouge & blanc reuient derechef le prin-temps.*

*Le ciel se rassereine au doux rire des champs,
 Iupin de voir sa fille allegre se contente,
 L'air, & l'eau, & la terre ont l'amour abondante,
 Touts animaux ont prests, pour s'entre-aimer, les sens
 Mais pour moy des souspirs pesants iusque à outrance
 Las, retournent, lesquels du profond coeur elance
 Celle la, qui au ciel a les clez emporté.*

*Belles dames d'honneur, & leur facons humaines,
 Et chansons des oiseaux & les fleuries plaines
 Me sont fiers animaux, & vn bois non haïté.*

Il escrit icy le printemps, demonstrent qu'iceluy
 renouelloit en luy les souspirs, combien qu'il rendoit
 la ioye à toute autre animal, & cela luy aduint pour le
 fier coup qui l'a priué de tout son bien.

SONNET CCLXXI.

*Ce petit rossignol, qui si doucement pleure
 Sa femmelette aimée, ou (peut-estre) ses fils.*

De

De douceur rend le ciel aussi les champs remplis,
 Mainte note chantant si pitoiable & seure.

Et par toute la nuit il semble, qu'il demeure
 Pour me ramenteuoir mon dur sort, mes ennuis,
 Car d'autre que de moy me plaindre ie ne puis,
 D'autant que ie n'ay creu qu'onc vne Diue meure.

O comment sont bien tost, qui s'assurent deceus,
 Ces deux beaux yeux, si clers que le Soleil & plus,
 Qui eut oncques pensé deuenir terre obscure?

Que ma fiere fortune ore ie cognoy bien,
 Veut que viuant i'apprenne, & l'armoiant, combien
 Tout ce qui nous delecte icy embas, peu dure.

Oiant le Poëte en la susmentionnée saison du printemps chanter continuellement le rossignol, il mostre icy qu'il luy remit en la memoire sa cruelle fortune, car comme icelluy va jour & nuit pleurant solitaire, pour auoir perdu sa femme ou fils, ainsi luy aussi solitaire en la close vallée de Sorgue nuit & iour souspire, d'estre demeuré en solitude sans sa chère dame, laquelle pour estre vne deesse sur terre, il pesoit ne deuoir mourir, monstrant en fin cōment facilemēt & bien tost on trompe qui se tient assuré, comme il aduint aussi à luy qu's'estoit assuré. Et par tel exemple il monstre, que sa fiere fortune veut, que viuant & larmoiant il apprenne que ça bas nul plaisir dure.

SONNET CCLXXII.

Ny par le ciel serain les astres raionneux,
 Ny par la calme mer sans defect les nauires,
 Ny cheualiers armez par landes & breuieres,
 Ny vistes animaux & gays aux bois ombreux,

A 4

Ny

Ny messages recens d'un soubhait curieux,
 Ny parler de l'amour en ornées manieres,
 Ny par-mi les verds prez & sources fontainieres,
 De pucelles d'honneur le chant melodieux.

Ny autre oncques sera, qui à mon coeur arrive,
 Si sec ensevelir le sceut icelle Diue,
 Qui fut seule à mes yeux la lumiere & miroir.

La vie m'est si dure, & longue facherie,
 Que i'appelle la fin tant de reuoir i'enuie,
 Ce que n'auoir onc veu me pourroit mieux valoir.

Il monstre icy qu'estant morte M. L. n'estre possible
 qu'il puisse ouir ou voir chose aucune qui luy plaise,
 montrant la vie luy estre si facheuse & ennuieuse, qu'il
 desiroit la mort, l'appellant iour & nuit.

SONNET CCLXXIII.

Passé, las, est le temps que tant refrigeré
 Je viuois au mi-lieu de la flamme bruslante,
 Passée est qui me fit escrire a voix pleurante,
 Mais le fruit de la plume & pleurs m'est demeuré,

Passé est le beau front, saint & morigeré
 Mais passant, des doux yeux au coeur il mit la plante
 Au coeur ia mien, parti pour suiure la pie-sente
 D'elle, en son beau manteau qu'il porte enferré.

Elle l'a quant & soy porté desous la terre
 Et au ciel ou son chef le laurier or' enserre,
 Deu à son inuincible & vraye honnesteté.

De mon voile mortel ainsi ie voudrois estre
 Libre, qui me detient pour avec eux me mettre
 Hors des souspirs au lieu aux heureux appresté.

Il se plaint icy, que le temps de tout son confort est
 passé, estant morte M. L. qui a emporté avec elle son
 coeur, laissant à luy matiere d'escrire & plaindre; & il
 monstre qu'il desire de passer à l'autre vie, pour la pou-
 voir voir encôre au ciel.

SONNET CCLXXIIII.

*Mon esprit au bon temps de ton futur dommage,
 Qui ia estois pensif & triste deuineur,
 De tes futurs traux & ton futur malheur,
 Poursuivant le repos au tant aimé visage,
 Aux gestes & au front, aux draps & au langage,
 A la neuue pitié meslée de douleur,
 Vrayement tu pouuois dire, estant bon descerneur,
 Cestui-cyest le iour qui finit mon doux âge.*

*Quelle douceur fut celle? O pauvre ame comment
 Bruslames nous au point que i'estois admirant
 Les yeux, d'iceux faisant la derniere visite?*

*Quand à eux comme à deux mes amis plus loiaux,
 En partant ie laissoy des plus nobles ioiaux,
 (le dy mes chers pensers & le coeur) la conduite.*

Il parle icy à son esprit, comme s'il le reprenoit, que
 presageant son mal il estoit pensif & triste, quand il de-
 uoit estre allegre, vivant lors M. L. & que regardant
 l'aimée veuë, il cherchoit repos pour ses futurs tra-
 uaux, se deuant priuer d'elle. Et cest esprit ne s'apper-
 çeut lors qu'il se deuoit appercevoir, que plus il ne la
 voirroit. Puis il fait souuenir à l'ame de la douceur
 qu'ilz prenoient en iceluy point de ses beaux yeux,
 quand en partant il leur laissoit en garde ses pensées &
 son coeur.

SONNET CCLXXV.

Toute ma saison verde & fleurie passoit,
Et sentoit deuenir ia la flamme entiedée,
Laquelle ardoit mon coeur, & estoit arriüée,
Ou (qui en la fin cher) nostre vie decroit.

Puis ma chère ennemie estre ia commençoit
De ses suspicions peu a peu assée,
Et son honnesteté douce & non egalée
Mes aigres passions en ieu conuertissoit,

Le temps auquel sans poeur la chasteté s'aborde
A Amour, & auquel d'estre aux amants s'accorde,
Assis pour deuiser ensemble, estoit voisin.

La mort portoit enuie à mon estat prospère,
Et encor a l'esperoir, & s'offroit mortifere,
Comme ennemi armé à luy à mi-chemin.

Il monstre icy, que quād M. L. mourut, il estoit quasi arriüé à l'âge meur, & auquel quasi s'accorde aux amāts de pouuoir ensēble raisonner de leurs affections & accidents amoureux. Et sa chere ennemie commençoit ia à prendre assurance, quitant la soupçon qu'elle auoit, qu'il desirast d'elle chose moins qu'honneste. Et pourtant dit il, que le temps estoit prochain, qu'Amour se rencontre avec la chasteté, & auquel il est permis aux amants d'estre assis ensemble, & deuiser, ce qui leur entrecuient. Mais la mort, afin qu'il ne paruint à tel bien, pleine d'enuie s'y vint entremettre tuant M. L.

SONNET CCLXXVI.

C'estoit de trouuer paix ou trēue ormais saison
De tant de guerre, a quoy d'aventure prochaine

L'heure

L'heure estoit sans l'obstacle y mis de l'inhumaine,
Qui egale entre nous toute distinction.

Car comme la bruine est deuant l'Aquilon,
Ainsi à départir celle la fut soudaine,
Qui ia me conduisoit de sa veüe seraine,
De qui, du seul penser, or ie suy le talon.

Il se faillait bien peu que les cheueux & l'âge
N'eussent chagé les moeurs, dôt i'eusse eu l'aduantage
De compter sans soupçon, à elle mon esmoy.

Par honnestes soupirs comment auroy-ie à elle
Dit mon long mal, lequel or le ciel luy reuele,
Dont ie ne doute, & elle y se plaint quant & moy.

Il continue icy la matiere du Sonnet superieur, disant
qu'il estoit tēps de trouuer paix ou treue, & qu'il estoit
pour la trouuer, mais la mort, qui egale tous, comme
ennuieuse de son bien, l'en auoit priué, & auoit donné
empeschement a tout; & il dit, qu'il n'en falloit beau-
coup de temps, qu'auec le changement des ans & le
poil il eut peu sans soupçon raisonner auec elle; & après
il dit, comment, & ce qu'il luy eut dit.

SONNET CCLXXVII.

Amour m'auoit monstré vn port solatieux,
A ma longue tempeste horrible & nubileuse,
Entre l'âge d'honneur & meur qui la honteuse
Voie blâme, honorant les tresors vertueux.

Mō coeur ia tres-luisoit au mi-lieu des beaux yeux,
El plus la haute foy à eux n'estoit farbeuse,
O dure mort, comment à rendre es tu zeleuse
Le fruit de plusieurs ans en peu d'heure ennuieux?

*Quand saufs sa morri'estoy la ou de mes pensées
Douces, l'ancien faix es oreilles ornées
De chasteté i'auroy déposé en parlant.*

*Et elle auroit à moy respondu d'auenture,
Quelque saint mot sortant d'un souspireux murmure,
Le front & poil changé tant l'un que l'autre ayant.*

Il suit icy à se plaindre, que quand il pésoit pouuoir
auoir quelque repos de ses amoureux trauaux, la mau-
uaise mort l'auoit despouillé de tel espoir; estât la reste
du Sonnet conforme assez aux deux precedents

SONNET CCLXXVIII.

*Au tomber d'une plante ainsi desenterrée,
Comme vne qui s'arrache ou par fer ou du vent,
Sa depouille eleuée au sablon repandant,
Et monstrant au Soleil sa racine entouillée,*

*Vne autre par Amour ie vy représentée
Pour subiect Calliope & Euterpe amenant,
Qui print son logis propre au coeur me l'entourant,
Comme lierre vn tronc ou muraille eleuée,*

*Iceluy vi flaurier, ou se nicher souloient
Mes grands & hauts pensers & souspirs qui ardoient,
Sas que des beaux rameaux fueille oc brâsler soit veü.*

*La haut au ciel porté dans son loial logis,
Racine laissoit, d'ou qui l'appelle a grands cris
La voix encore on oit, mais qui n'est respondue.*

Il demõstre icy par la plâte arrachée, que par la mort
de M. L. il vit vne autre, entendant la memoire d'elle
qui

qui luy estoit demeurée, laquelle Amour eslut, pour
 obiet en luy, auquel terminassent toutes ses pensées,
 à scauoir, que luy qui parauant l'auoit châté viue, apres
 la chanteroit estant morte. Dont suiuant il dit, qu'ice-
 luy vis laurier, entendant M. L. auquel souloient repo-
 ser ses ardâts souspirs, le vent desquels ne mouuoit onc
 feuille des beaux rameaux, voulât dire, qu'il ne sceut oc-
 rant souspirer, qu'il la pouuoit mouuoir, ou en tout, ou
 en partie. Et cestuy tel laurier transporté au ciel laissoit
 racines, c'est, qu'il laissoit l'image d'elle au coeur de
 luy, lequel il appelle logis loial. Et pource, qu'elle allât
 au ciel, a laissé telle racine, il reste encore qui avec pe-
 sants accents de douleur l'appelle, entendant soy-mes-
 mes, qui pour l'auoir engrauee en sa pensée l'appelloit
 souuent: mais il n'y a aucun qui responde, car elle est
 montée au ciel.

SONNET CCLXXIX.

*Comme ombre s'enfuoient mes iours, & plus subit
 Qu'un chers chassé, & plus ne virent bien qu'un battre
 Des yeux, & peu de temps d'un doux serain esbatre,
 Lequel ie garde amer & doux dedans l'esprit.*

*O miserable, instable, & fier mondain deduit,
 Cil qui en toy espère est auengle & folâtre,
 En toy le coeur perdois-je or l'ai qui sous albatre,
 Ne ioignant os aux nerfs estant ia terre, git.*

*Mais la meilleure forme estant encor en vie,
 Et qui aura au ciel vne vie infinie,
 Me rend de sa beauté tousiours plus amoureux.*

*Et ie change de poil, quand allant seul ie pense,
 Quelle elle est huy, & ou elle a sa residence,
 Et quel estoit à voir son voile gracieux.*

Il se plaint icy de l'inconstance du monde, & de ses miseres, & avec l'exemple de soy-mesmes il damne la sottise de ceux qui esperent en luy. Auquel il dit, luy estre prins le cocur, & qu'a present M. L. le tient pour soy, estant or' terre sans os ou nerfs. Mais la meilleure forme qui est l'ame, qui vit & viura tousiours au ciel, l'enamourc encores tousiours de ses beantez. Dont ainsi changeant de poil, c'est, deuenât vicil il va pesant, quel est son heur, ou quelle demeure, & cômēt fut beau à voir son beau voile, à scauoir son gaillard corps.

SONNET CCLXXX.

Je sens l'aure antienne, & apparoir ie voy
Les doux constants ou fut la belle clairté née,
Qui fit mes yeux n'estant encor au ciel montée,
Zelex & gays, mais or' mols de pleurs & d'esmoÿ.

O caduques espoirs, O pensers mal a soy,
L'herbage est vesue, & l'eau est fageuse & troublée,
Et le nid froid & vuide ou elle fut couchée,
Lequel ie souhaitoy viuant & mort pour moy,

Croiant que des doux pieds en fin ie dois attendre,
Et de ses tant doux yeux qui bruslent iusqu'en cendre
Mon cœur pour tant de peine aucun aise & repos.

Vn seigneur sans pitié & escars ie seruoÿe,
Car quand i' auoy mon feu deuant moy, ie m'ardoÿe,
Or' en cendres espars ie pleure & plains ses os.

Retournât le Poëte a Vaucluse, & passant tout pres de la maison ou demouroit M. L. il dit, qu'il commençoit sentir son ancien air, & qu'il vit apparoir les doux constants; Et portant avec accents tristes il ex-
clamoit: O audacieuses & foibles esperances, O folles
pensées,

pensées, l'herbe est vefue & priuée de la belle lumiere de M.L. & les caues font troublées, & le nid, c'est fa demeure vuide & froid, lequel vif & mort ie vouldoy continuellement aimer. Et il dit, qu'esperant aucun repos de ses trauaux, il a ferui quel seigneur & auaro, qui est Amour; car tant qu'elle vuoit, il ardoit d'amoureux feu; & ores elle estant morte, il va plaignant ses cendres, voulant dire, que ny en la vie, ny a sa mort il n'a eu pour elle autre chose que tourmets & douleurs

SONNET CCLXXXI.

Est cestuy-cy le nid ou son doré plumage,
Et purpurin mertoit ma Phoenix, que desous
Ses ailes eut mon coeur, & or' encor de nous
Tire sousspirs meslez d'un espleuré langage?
O premier fondement de ce mien doux outrage,
Le doux front ou est il, d'ou vient le rayon doux,
Lequel vif & ioieux ardent tenoit mon poux?
Ia seale en terre or' as au ciel heureux partage.
Et seale & miserable icy tu m'as laissé,
Tel qu'au lieu ie reuiens tousiours de dnest pressé,
Lequel en tout honneur pour toy sacré i'adore.

Les ténistants emourez de noire nuit, voyant
D'ou tu as fait au ciel le dernier partement,
Et ou tes yeux souloient faire vne fraische aurore.

Le Poëte estant venu à la maison; ou demeueroit M.
L. & ne l'ayant trouuée, eu se plaignant, il dit. Est ce-
stuy cy le nid &c.

SONNET CCLXXXII.

Mes yeux onc ne voirront sans larmes, & l'esprit
Onc ne pourra sentir sans troubler la ceruelle,

Les

*Les notes ou Amour (comme il semble) estincelle,
Et que pitié les ait à propre main construit.*

*Esprit ia inuaincu au terrestre confit,
Or' qui du ciel la haut mandes si douce gresse,
Qu'au stile dont priué ia l'eut la mort cruelle
La rime deuoïée icy par toy reuit.*

*I'esperoy te monstrier de montendre fueillage
Autre oeuvre, & quel fier astre à toy & à mon âge
O mon noble tresor, a peu ennuier tant?*

*Qui deuant la saison te me vole & remore,
Lequel mon coeur voit bien, & ma langue l'honneur,
Et en toy doux sousspir l'ame a appaisement.*

Le Poète fit ce Sonnet, respondant à vn autre du Seigneur Iacomo Colonna, auquel le dit Colonna se reioüissoit de sa couronnation du laurier. Et il semble qu'il l'ait fait apres la mort dudit Colonna, disant, que ses yeux ne voïrroï ont sans larmes, ou avec l'esprit reposé les notes, c'est, les vers & le Sonnet, que luy escriuoit ledit Colóna, pleines de pitié & d'affection: & il l'appelle esprit inuaincu, c'est inuincible des passions humaines & des choses terriennes, lequel estant ores leué de terre versé du ciel tant de douceur, que ses rimes foruoïées par sa mort, il a reconquit au stile, dont la mort l'auoit départi: & il dit, que de ses tédres fueilles, c'est de son courónemēt du Laurier, il etioit luy monstrier autre labour. Pourtant il demande, de quelle fiere planète ils estoient enuiez, que par la mort il ne luy pouuoit mōstrer telle oeuvre. Et qui estoit qui deuant le temps luy le cachoit, dont il dit, que l'amedesireuse de le voir, en sousspirant s'appaise.

CHAN-

CHANSON XLII.

A la fenestre vn iour tout seul estant,
 Dont ie voyoy choses neuues, & tant
 Que seul de voir quasi ia las i'estoye,
 Vn animal i'y vis à droite voie
 A front de dame assez pour allumé
 Rendre lupin, de deux leuriers chassé,
 L'vn noir, blanc l'autre, aux flancs qui de morsure
 L'animal noble assaillirent si dure,
 Qu'ils le menoient tost ou la mort vainquoit,
 Grande beauté close en cer cueil estroit.
 La mort ie dus, immature; ô dure chance,
 Sans sousspirer la voir ie n'eu puissance.
 En haute mer puis vne barque encor
 Chables de soie aiant, & voiles d'or,
 Ie vy d'yuoire & d'ebene adgencée,
 Et la mer coye, & l'aure modérée,
 Et le ciel tel, qu'il est au plus serain,
 Et de richesse elle eut sa charge a plein,
 Vne tempeste apres Orientale
 En trouble l'air & l'onde ainsi egale,
 Qu'he las, la barque à vn roc se batit,
 O quel regret de coeur tant que d'esprit?
 Peu d'heure à rien mená, & peu d'espace
 Les hauts tresors non secondez nous cache,
 En buisson rare apres ie vy fleurir
 Les saints rameaux d'vn ieune & net laurier,

De

Du Paradis qui sembloit vne branche,
 Et de son ombre vne douce cadence,
 Du chant d'oiseaux; & des plaisirs diuers
 Issioient, qui m'ont fait laisser l'Vniuers.
 Et ententif l'admirant de visage,
 Le ciel changeoit, & l'entour par orage
 Foudreux frappant, aiant trouble le front,
 L'heureuse plante il arracha du fond,
 Dont ma vie est desconfortée & sombre,
 Car iamais plus ne s'acqueste telle ombre.

En ce bois mesme vne source sailloit
 Clere d'un roc, laquelle resplandoit
 Fraische & douce eue avec vn doux murmure;
 Et à la place à part en l'ombre obscure
 Aucun bouuier n'approchoit ny pasteur,
 Mais muses bien & Nymphes la teneur
 Qui chantoient mesme, & la ie prins ma pause,
 Et quand de plus de douceur prendre cause
 Vn tel accord & veue estoient, s'ouurir
 Ie vis vn gouffre, & la place raur
 (Dont i'ay douleur encore) & la fontaine
 Et d'y penser seulement ie sens peine.

Vne Phoenix voiant estrange encor
 De pourpre ailée, & qui eut le chef d'or,
 Hautaine & seule au bois, forme diuine,
 Premierement sur qui la mort ne mine,
 Ie pensoy voir, iusqu'à tant qu'à l'homme
 Arbre elle vint, & le font englouti.

Tont

Tout est subiect à la fin au passage.
 Car estre espars voiant le beau fueillage,
 Et dechiré le tronc, & le font sec,
 Enuers soy-mesme elle tournâ le bec,
 Comme indignée, & tost ie la perdoye,
 Dont par pitié & amour ie brusloye.
 Pensue aller vne dame ie vis
 En fin par l'herbe & fleurs belle, & de pris,
 Que quand i'y pense au feu, meublant ie couche,
 Humble de soy, mais vers Amour farouche,
 La robe au dos toute blanche elle auoit,
 Et par l'art neige & or elle sembloit,
 Mais son beau chef avec la cheueleure
 S'enueloppoient d'une bruine obscure,
 Piquée au pied puis d'un serpent petit,
 Comme la fleur qu'on cueille se languit,
 Elle parloit ioieuse & assurée,
 Las, saul le dueil rien au monde a durée.
 Qu'à mon seigneur, tu peus dire Chançon
 Des dites six, chacune vision
 A doucement fait la mort désirée.

Il fait icy vne fiction de six visions, par lesquelles il
 depaint la merueilleuse beauté & singuliere honnesté,
 & le ioieux viure, & le subit mourir de M. L. Et en
 la premiere stansc il l'accompare a vn paisible animal,
 lequel de deux vistes chiens, l'un noir l'autre blanc
 chassé, en peu de temps est mené, ou qu'il se meurt : &
 il entend par le blanc, le iour, & par le noir, la nuit : &
 par la fenestre il entend la fenestre de l'esprit, hors duquel

quel il vit tant, & si neuues choses, qu'il estoit ia las de regarder. En la deuxiesme, il l'accôpare à vne tresriche & belle nauire, qui avec temps seraiu & vent en poupe allant par la mer calme, d'une subite tempeste est noïée avec toutes ses richesses : & il entéd par les chables de soie, sa gentille liaison, & par les voiles d'or ses blôds cheueux, & par l'yuoire & l'ebene, les membres blancs, & les noirs sourcils. En la 3. il l'accompare a un ieune laurier, par allusion de son nom, & il dit en un bocage, entendant le lieu ou M. L. nacquit, estant solitaire & apart. Et les rameaux qui y fleurissent, sont ses saintes coustumes. Et les doux chants, sont le doux chanter de sa voix : & cestuy laurier, il dit estre foudroïé, & arraché par sa mort, dont il demeueroit triste, ne l'esperant plus voir. En la quatriesme vision, il l'accompare a vne Fontaine, entendue pour son eloquence, qui au mesme bois, ou qu'il auoit veu le laurier auoir sa source, denotât l'aspreté du lieu, ou elle estoit née. Et aupres de ceste fontaine, à scauoir M. L. n'approchoient bergers ou bouuiers, entendus pour mauuaises coustumes ; mais Nymphes & Muses, ce sont vertus & diuines beautez.

Et lors que luy print plus de douceur de telle veüe, la fontaine fut engloutie, signifiant par la mort de M. L. En la cinquiemesme, il l'accompare a vne Phoenix, disant, qu'il luy sembloit qu'il vit au premier vne forme celeste & immortelle, iusques à tant qu'elle vint au Laurier arraché, & au font englouti ; & alors il dit auoir cognu qu'elle estoit dame mortelle, & ceste voyant le Laurier arraché, & la fontaine abimée, comme si elle se desdaignast, eile disparut. dont le coeur de pitie & d'Amour m'ardoit.

En la sixieme stance & vision, en laquelle il l'accompare à vne dame gallarde & belle, qui c'en alloit pensue entre l'herbe & les fleurs, & par la neige obscure,
& le

DES SONNETS.

384

& le petit serpent qui la piquoit, il demonstre la subite mort de M. L. Et au dernier il parle à la chanson, disant qu'elle peut dire, que ses visions luy ont crée un desir de mourir.

CHANSON XLIII.

Quand mon espoir, Amour, estoit fleuri,
Et le guerdon de ma foy toute aussi,
Dont i' attendoy merci, on m'ost à celle
O mort sans grace, O vie autant cruelle,
L'une m'a mis en douleur & tourment,
Et à estaint mon espoir aigrement:
L'autre ça bas contre mon coeur m'arreste,
Et ie ne puis qui prinse a sa retraite
Suiure, d'autant qu'elle ne le permet.
Mais au mi-lieu de mon coeur assise est
Tousiours madame, y tenant residence,
Et de ma vie elle a la cognoissance.

Il se plaint en ceste balade de la mort, qu'elle l'a privé de M. L. & de la vie qu'elle demeure avecque luy contre son gré, & qu'elle ne permet qu'il puisse suiure sa dame.

CHANSON XLIIII.

Ie ne puis taire, & de faire i'ay doute
Avec ma langue effect contraire au coeur.
Lequel voudroit faire à qui nous escoute,
La haut du ciel sa dame icy honneur;

Amour

Amour, comment par parole mortelle
 Puis-je egaler sans l'apprendre de toy
 Le fait diuin, & ce que couure & cele
 Humilité haute & vnée en soy?
 En la prison tant belle, dont or' franche
 La noble ame est, elle encor peu tenoit
 Deuant le temps que d'elle cognoissance
 Première i' eu, dont subit car c'estoit
 L'Auril de l'an ensemble de mon âge,
 Je cueilloy fleurs au voisin pasturage
 D'espoir, qu'ainsi me voir ell' m'aimeroit.
 Les toits estoient d'or, les murs d'alebastre,
 Les huis d'yuoire, & d'un luisant saphir
 Chaque fenestre, au coeur, d'où me vint battre
 L'aisné soupir, & viendra le dernier.
 De la sortoient armez de pointe & flamme.
 Les traits d'Amour, dont comme s'a present
 Encor ce fust, froide y pensant i'ay l'ame,
 Or qu'un laurier i'aye me couronnant
 D'un diamant quarré & beau sans tache,
 Un haut ain siege au mi-lieu la se vit,
 Auquel seul eut la belle dame place.
 Vne colonne au deuant en escrit,
 De pur cristal auoit toute pensée,
 Et par dehors si clere & transparée,
 Que souuent aise & triste elle me fit.
 Au verd drapeau trophisé de victoire,
 Aux dards pointus ardants & clers comme or,

Contre

Contre qui perd aux champs Phebus sa gloire,
Mars, Polipheme & Iupiter encor,
Ou se rend verd & frais tousiours le plaindre,
Ie me vy ioint; & n'ayant le pouuoir
Pour m'aider, prins ie me laissez contraindre,
Dont pour sortir ie n'ay art, ny scauoir.
Mais comme vn homme à fous qui plaint, & chose
Qui le coeur tire, & l'oeil voit iointement,
Icelle ainsi par qui en prison close
I'ay l'ame, appui d'une fenestre aiant,
Qui chose fut seule entiere en son âge,
Ie commençoy voir avec tel courage,
Que i'oublioy moy-mesme en mon tourment.
Estant sur terre au ciel le coeur i'auoye,
Tout autre soin doucement i'oublioy,
Ma viue forme outre ce ie sentoie,
Se faire vn marbre, & ie m'esmerueilloie:
Quand vne dame habille & asseurée
De face ieune, & ancienne d'ans,
Vit de mon front, & eils la dementée
Tant ententifs & soigneux se monstrants,
A moy dit elle, à moy ta douce adresse,
Car i'ay pouuoir autre que tu ne crois,
En vn moment ie fay ioie & tristesse
Plus que le vent leger: & tu ne vois
Au monde rien, que ie ne meine & nue:
Mais comme vn Aigle en ce Soleil la veüe
Tien, & foreille en partie à ma voix.

Bb

As

Au iour que celle au monde print sa place,
 (Qui nous font bien) les estoiles estoient
 En des hauts lieux & eleus, & la face
 Auecque amour l'une vers l'autre auoient,
 Par doux regards Chyteree & le pere,
 Tenoient les beaux & seignoriaux lieux.
 Et les flambeaus pleins d'ire & de colere,
 Estoient quasi du tout espars des cieux:
 Phœbus n'ouurit onc plus belle iournée,
 La terre & l'air rioient, & l'eau en paix
 Fut par la mer & les fleuues menée,
 Entre astres tant à nous bien faire prests,
 Me deplaisoit vne nue lointaine,
 Dont qu'elle en pleurs change, la pœur me meine
 Autre ordre au ciel, pitié, si tu ne mets.

Lors qu'elle estoit ça bas chez nous venue
 Au monde, au vray qui ne la meritoit
 Chose nouuelle, & ia sainte à la veüe,
 Et douce encor qu'immeure, elle sembloit,
 La perle blanche en or fin qui se serre,
 Et or rampant or d'un pas incertain
 Elle fit verds, bois, rocs, l'eau & la terre
 Luisante & douce, & d'une & d'autre main,
 Et des pieds l'herbe estre superbe & fraische,
 Et fit fleurir les champs par ses beaux yeux,
 Et de la voix que mal la langue expresse,
 Qui lors laissoit le lait, les vents ireux
 Elle appaisoit, dont a l'aucugle monde

Et sourd appert, quelle clarté seconde
 Elle auoit ia avecque soy des cieux.
 Puis quand ell' vint à son fleuri tiers âge,
 Croissant en temps ensemble & en vertu,
 De gayeté ie croy vn si haut gage,
 Ny de beauté onc le Soleil n'a veu.
 Les yeux estoient de trait & ioie honneste
 Pleins, de douceur & de salut les mots.
 Et toute langue est, pour tenir, muette
 En ce que seul tu scais, d'elle propos.
 Des rais du ciel sa face est si luisante,
 Que vostre veüe à la voir ne suffit.
 Et sa prison terrestre belle & gente
 Ton coeur de flamme & de tel feu remplit,
 Qu'onc nul fut veu ardre en plus douce flamme:
 Mais son partir tant soudain à vostre ame
 Tost ce me semble, vn viure amer predir.
 Aiant ce dit elle à sa roue instable,
 Ou nostre fil elle file, r'alloit,
 Triste & presage à mon dam, trop croiable,
 Car la mort aigre & dure exterminoit
 Peu d'ans apres celle, ô ma Chanfonnette,
 Pourquoi mourir tant de fois ie soubhaitte,
 Qui plus beau corps occire ne pouuoit.

Le Poëte veut louer M. L. & en la premiere stansé
 il dit, que pousé du desir il ne peut taire, & neant-
 moins il craint qu'en parlant il ne face vn contrai-
 re effect de ce qu'il voudroit, craignant que pour la
 B b 2 louer

louer, il n'amoindrist ses louanges. Il monstre puis, que quand il s'enamoura, que la gentile ame d'elle auoit peu de temps esté au corps, & encore la sienne, estant l'an de son Avril, signifiant qu'il estoit entré en sa fleurissante ieunesse. Dont il dit, que subitement il alloit cueiller fleurs, c'est, prendre subiets d'elle d'alentour d'iceux prez, ou qu'il alloit avec elle pour plaisir. En la deuxiesme stanse suiuant la beauté de M. L. il dit, que les murs estoient d'albastre & les toits d'or, cela estoit son blanc corps, qui estoit la prison de l'ame; & le toit d'or, estoient ses blonds cheueux, & le huis d'yuoie, les tresblanches dents, & les fenestres de saphyr, les yeux luisants, par lesquelles fenestres il dit que sortoit le premier soupir, c'est, le premier desir amoureux, & qu'y viédrá le dernier, car au dernier iour qu'il mourrá, elles serót desirées de luy, & desquelles fenestres sortoient les traits d'Amour armez de fiesches, c'est, de foudre & de feu, par ou qu'il tréble soit, denotát quelle fut la terreur qu'il auoit de ses regards, cöbié qu'il estoit couronné du laurier, qui est privilegié, que la foudre ne le puisse toucher. Et par le hautain siege de Diamát, ou la belle dame s'asçoit, il entend le coeur diamantin d'elle, & par la colonne de cristal il entend son front luisant & cler, lequel se monstrant ioieux, le faisoit ioieux; & se monstrant trouble, le faisoit soupirer. Et sur ce il dit en la troisieme stanse, que n'estant suffisant de resister a leurs coups, il se laissoit prendre & mener au lieu duquel ny par art, ny par force il ne pouuoit onc sortir. Et estant á vne fenestre, c'est, á celle de l'esprit, il commençoit penser á elle, avec vn tel desir, qu'il oubloit soy-mesmes, & tout son mal. Et par l'esfeigne verd il entend le lanrier tousiours verd. par allusion de son nom, & par les dards ce qui est dit dessus. En la quatrieme il demonstre, que estant lá regardant eurentiuemēt, la fortune luy apparut, laquelle le voit

tant

tant arresté aux oeuvres du front & des sourcils de M. L. luy dit, qu'il se deuoit conseiller auecque luy, luy donnant à cognoistre, qui elle estoit. En la cinquiesme, la fortune, pour monstrier la grandeur de M. L. de-
 claire sa natiuité, & comment elle estoit au ciel, & que
 tous les astres & planetes estoient en bonne disposi-
 tion, quand elle naquit; mais entre tant des benignes
 estoiles elle disoit auoir veu vne nue, entendant par
 icelles l'estoile de Saturnus, qui deuoit rendre bresue
 sa vie. En la sixiesme la mesme fortune demonstre,
 quelle elle estoit en son premier & tendre âge, disant
 que venant en ce bas monde, qui estoit indigne d'elle,
 estant encores tédrelette, elle sembloit vne chose neu-
 ue, & ressembloit a vne perle mise en or fin, disant ceuy
 pour ses dorez cheueux, & la blancheur de son visage.
 Puis en la septiesme il suit, cōment elle estoit apres son
 enfance, & comment elle croissoit en temps & en ver-
 tu, dont son coeur ardoit si doucement, qu'auc nul
 ardoit de si douce flamme; & elle auoit la face si pleine
 de raions celestes, que veuë mortelle ne s'y pouuoit ar-
 rester, mais elle craignoit que son subit partir luy de-
 uoit estre bien tost cause d'une amere vie. Au dernier
 le Poëte aiant demonstéré, combien la fortune cōptoit
 d'elle, il se tourne vers la chançon, disant qu'apres que
 la fortune luy eut dit ceste triste & dolente, & vraye
 presageante nouuelle de ses plaisirs, elle se partit.

SONNET CCLXXXIII.

*Or' as tu fait, ô mort, pour moy mal à propos
 Tout ton cruel pouuoir, or' appazuri l'empire
 As d'Amour, & estaint de beauté la lumiere,
 Et son plus beau patron en fosse estroite enclos.
 Despouillé nostre vie or' as tu de repos,*

B b 3

Et

*Et de tout ornement de sa gloire premiere,
Mais la fame & valeur qui n'entre au cemitere,
De ton effort est libre, aies donc mis les os.*

*L'autre, de sa clarté, le ciel or' sa retraite
Côm' d'un plus beau Soleil tient en gloire & en feste,
Et au monde tousiours il souuendra du bien.*

*Pitie de moy, ton coeur en sa telle victoire
Subiugue, O nouuel ange, en la celeste gloire,
Comme ta beauté rare icy vainquoit le mien.*

Il se plaint icy de la mort, monstrant quel dommage elle a fait à tout le monde, aiant vsé toute sa force contre M. L. toutefois elle ne rapporte d'elle que des os nus, car la fame & la valeur ne sôt subiectes a la force. Et l'autre, a scauoir l'ame est au ciel, qui la retient comme vn autre Soleil, & elle sera tousiours au monde en la memoire des bons. Apres il tourne ses paroles a l'ame de M. L. & la priant il dit, qu'en sa si grâde victoire d'auoir acquis le royaume des cieux, le coeur d'elle soit vaincu de la pitie de luy, comme icy sa beauté vainquoit le sien.

SONNET CCLXXXIII.

*L'aure, le refrigerer & l'onbrage, & l'odeur
Du doux & beau laurier, & sa vœue fleurie,
La lumiere & repos de ma lassée vie,
Celle a pris deuant qui nulluy au monde est seur.*

*Comme vers nous Phoebus offusqué de sa soeur,
Ma clarté haute ainsi se m'est euanouie,
A la mort, pour secours contre la mort, ie prie,
De penser tant obscurs Amour m'emplit le coeur,
Ton dormir belle dame a eueu de durée*

Chez

*Chez les esprits eleus tu es or reueillée,
Ou l'ame est au giron de celuy qui la fit.*

*Et si peut le pouuoir de mes vers quelque chose
Aux esprits genereux, consacrer ie propose
Icy bas de ton nom vn perpetuel bruit.*

Il se plaint icy aussi de la mort, qu'elle luy a osté celle, qui estoit le refrigerer & repos de sa vie. faisant comparaison de luy demenré sans la lumiere de ses beaux yeux, à nous quand se fait l'eclipse de Soleil, que nous sommes sans la clarté. Et il dit, qu'il desire assistance de la mort contre la mort, desirant mourir, pour l'aller retrouver au ciel, la vie de laquelle il dit auoir esté, comme vn court sommeil, & qu'au ciel elle est reueillée. Et au dernier il promet de consacrer en terre son beau nom avec ses rimes.

SONNET CCLXXXV.

*Celle derniere, hélas, de mes gayer iournées,
Qui durant ce bref viure estoient rares, luisoit,
Et le coeur devenu ia tiede neige estoit,
Les tristes d'auenture augurant & troublées.*

*Comme il a poux & nerfs, & foibles les pensées,
La sieure domestique aprocher qui preuoit,
Je fu tel, ne scachant que si subit venoit
La fin de mes douceurs oncques non acheuées,*

*Les beaux yeux or'heureux, clers & luisants au ciel
De la clarté dont pleut salut & vital miel,
Laisant icy les miens en disette & misere.*

*D'un honneste maintien & rare estincellant
Leur disoient, chers amis, aiez paix maintenant,
Vous nous voirrez ailleurs, non en cest' Hemisphère.*

SONNET CCLXXXVI.

O lamentable iour, ô heure, ô dernier point,
 O âstres coniurez à mon dam & ruine,
 O franc loial regard, que predisoit ta mine,
 Quand pour n'estre onc contêt ie partoy droit a point?
 Je sens ore mon dam ie ne l'ignore point,
 Car ie croiois (ah foy vaine toute & voirine)
 Perdre vne part non tout laissant celle diuine,
 O de combien d'esperoir va le vent tousiours ioint.
 Car ia au ciel estoit ordonné le contraire
 De ma mere clarté, dont ie viuoys, de faire
 Ce qu'en sa face amere & douce estoit escrit.
 Mais i'eu deuant les yeux vn voile si penible,
 Lequel ce que ie vy me rendoit inuisible,
 Pour ma vie d'un coup contrister plus subit.

SONNET CCLXXXVII.

Celuy doux, cher, regard, desireux & honneste
 Dire sembloit, de moy prens celà que tu peus,
 Plus cy ne me voirras des que ton paresseux
 Pied, pour partir d'icy auxà fait sa retraite,
 Esprit qui en vistesse a Leopard fais teste,
 A preuoir tes douleurs niche incurieux,
 Comment ne l'as tu veu, & iugé de ses yeux
 Ce qu'or' tu vois causer le feu de ma desfaite?
 Sans mot dire ils disoient plus qu'onc estincellants
 O amies, clartez, qui auez si grand temps

Fait

Fait de nous des miroers avecque douceur telle.

*On nous attend au ciel trop tempre à vostre aduis,
Mais quicy nous lia mesme a le noeud precis,
Laisant le vostre encor, afin qu'ils vous bourelle.*

Il se plaint en cest trois Sonnets, que quand il partie de M. L. il ne s'apperceut qu'elle prenoit licence pour se partir de la terre, & aller au ciel, demonstrent que s'il se fut apperceu, il se fut delié de la chair, & allé deuant elle.

CHANSON XLV.

*Terres & mers la cherchant ie laissoye,
Qui la source est de ma vie & ma ioie.
Mon astre, & non mon vouloir ie suiuioy.
Allant tousiours (tel bien d'Amour i'auoy)
En tout exil aigre, & a luy notoire
Paissant le coeur d'esperoir & de memoire,
Le main ie leue or' las, & au dur sort
Et violent, ie me rends en moins fort,
Qui m'a priué de si douce esperance,
Le souuuenir seul me preste accointance.
Le grand desir ie pais seul de cest' vn,
Par ou moins foible est l'ame & moins en ieun.
Comme vn courrier à qui faut au voiage
Viande, doit retrencher son passage,
Faillant qui prompt le rendoit, la verca,
Ma vie lasse ainsi aiant perdu
L'aliment cher, ou les dens a mis celle
Le monde nu qui rend, & me bourelle;
La douceur aigre, & d'heure en heure gref*

Mon

Mon beau plaisir se fait, par ou le bref
 Chemin fournir ie n'espere, & ie tremble:
 Bruine ou bien poudre au vent ie ressemble
 Fuiant, pour plus n'estre icy pelerin.
 Qu'il voise ainsi s'il plait à mon destin.
 Onc ceste vie à moy ne fut plaisante,
 (Amour le scait à qui tant ie le chante)
 Si non par celle, à nous deux qui donnoit
 Clarté, & puis qu'au ciel renaistre alloit
 Mourant ça bas l'esprit, qui me fit viure:
 S'il fut permis, i'ay bon coeur pour le suivre,
 Mais que peu fin, tousiours m'ay-ie a douloir
 T'estoy, de bien à mon estat pourvoir.
 Qu'Amour me fit aux beaux cils apparoir
 Pour me donner autre aduis à cognoistre.
 Car tel mourut ia triste & bien dolent,
 Qui plus heureux eut esté mort deuant.
 Aux yeux ou ia logeant mon coeur eut vie
 Jusques à tant que me bannir, l'enuie
 De mon dur sort d'un lieu si riche fit,
 De sa main propre Amour auoit escrit
 En mots piteux, ce que de bref attendre
 Il me falloit de mon si long pretendre.
 Beau le mourir & doux alors estoit,
 Quand moy mourant, ma vie ne mourroit,
 Ains que de moy vie eut la partié cheue.
 Or mon espoir espars la mort m'esleue;
 Sous peu de terre est mon bien: & ie vis

Et ie

Et ie n'y pense onc, que d'un trembler pris.
 Si i'eusse eu ioints au point plus necessaire
 Mes peu de sens, sans qu'iceux vint destraire,
 Les fouruoiant vn autre pretendu.
 I'eusse au beau front de ma dame bien leu,
 Ta douceur toute attend sa decadence,
 Et ta douleur trop amere or' commence,
 Ce qu'entendant doucement a ses yeux
 Dessoubs du corps mortel, & ennuyeux
 Faix de la chair, que pesante ie porte,
 I'eusse entrer peu deuant elle la porte
 Des cieux, & voir luy preparer son lieu,
 Ore i'iray apres tout gris & vieu,
 Si tu trouue, homme, ô chanson, sans mal aise
 En ses amours, dy, meure estant bien aise,
 C'est vn soulas non dueil mourir à temps,
 Et bien mourir qui peut, n'aime plus d'ans.

Il se plaint en ceste chanson de la mort de M. L. & en la premiere stanse il demonstre, que quād il viuoit, il luy failloit tousiours s'eloigner d'elle par quelque voiage, bien que ce ne fut par son vouloir, mais pour estre ainsi ordonné par son astre; mais neantmoins il alloit tousiours passant son coeur de la memoire d'elle, & de l'esper de la pouoir reuoir, mais à present par la mort ne luy reste que la memoire, & d'icelle seule il fait son grand desir. Dont l'ame priuée d'une de ces deux, c'est de l'esper, deuiant debile & en ieun, n'ayant son aliment, dont elle se puisse repaistre. Et ainsi en la deuxiesme stāse, il demōstre avec la comparaison du courrier, auquel par faute de viande
 sur le

sur le chemin il faut retarder s^{on} cours, car la foree d'aller luy faut; qu'ansi au cours de sa vie, aiant par la mort de M. L. perdu son cher aliment, lequel le soustenoit, il se sent tellement affoible, qu'il espere de mourir deuant son temps, ce qu'il voudroit bien, pour sortir tost de la douleur & ennui. En la troisieme, il dit, qu'il desire mourir, disant, que ceste vie mortelle ne luy pleut onc que pour l'amour de M. L. mais elle estant morte, il voudroit qu'il luy fut licite de suivre son esprit, par lequel il viuoit. Et il se plaint, qu'il ne s'est apperceu au dernier iour, qu'il se partit d'elle, & qu'il n'a pourueu à son estat pour courrir a la mort deuant elle, laquelle il eut peu voir es beaux yeux d'icelle, faisant beau mourir, estant encore en bon heur. Il suit en la quatriesme de parler dudit dernier iour, qu'il partit d'elle, & comme elle auoit en ses pitoyables yeux le coup de la mort escrit. disant qu'il fit beau mourir, alors quand luy mourant ensemble n'eut esté morte sa vie, & la principale partie de luy, qui estoit M. L. mais il dit, que la mort pour auoir fait partir M. L. auoir diuisé de luy son esperance, qui toute naissoit d'elle, a quoy pensant il tremble. En la cinquiesme il se repét encor, qu'au dir iour dernier il n'a sceu iuger hors de son frôt la mort d'elle, & son malheur, disant, s'il eut eu son entendement avecque soy, qu'il l'eut bien sceu cognoistre, & en sa preséence il fut sorti de ceste ennuieuse & pesante char, mais qu'a présent il la suivra vieil & chenu. En fin il dit à sa Chanson, si elle trouue quelqu'un qui soit ioieux, qu'il cherche de mourir deuant que sa fortune se change, & que celuy qui peut bien mourir, ne face comme il a fait, attendant la mort.

CHANSON XLVI.

Mon viure allegre, & benigne fortune

Et

Et mes clers iours, & ma tranquille lune,
Et mon doux stile, & le doux sousspirer,
En rime & vers ta penetrants l'ouïe,
Subit changez en dueil me font la vie
Auoïr en haine, & la mort desirer.
Cruelle mort, aigre & inexorable,
Par toy ie souffre vn dueil inextirpable,
Et, las, i' auray plaintes en tous mes ans,
Les iours obscurs, les nuits tristes encore,
Mes durs sousspirs la rime n'encorpore,
Et mon dur mal passe tout stile & chants,
Ou est conduit, las, mon amoureux stile,
Qui d'ire or' parle & de la mort babille,
Ou sont les vers, ou la rime d'un coeur
Aise & gentil & pensif escoutée?
Ou le parler d'amour mainte nuitée?
Ce qu'or' ie pense ou dis, n'est que douleur,
Ia du desir & pleurs i' eu tant de ioïe,
Qu'en tout stile aigre vn doux miel ie sentoye,
Lequel me fit veiller toutes les nuits:
La plainte or' m'est plus que la mort amere,
Que l'oeil honneste & gay plus ie n'espere,
A mes bas vers vn subiect de haut pris,
Amour mettoit vn cler signe à ma rime,
Dans les beaux yeux, & or' vn tristissime
Le temps ioieux par dueil rememorant:
Dont en changeant ie vay stile & pensées,
Et que m'emblem des nuits tant ennuiées

Opale

O pâle mort tu vucilles , repriant.
 Des crues nuits, le non dormir, me donne,
 Et enrouée autre ma rime sonne
 Que ja, & rien n'a que la mort pour but.
 Mon chant ainsi en larmes se distille,
 Et Amour n'a vn si variant stile,
 Qui comme or' triste, onc si joieux ne fut.
 Nul a rescu plus onc que moy allegre,
 Nul jour & nuit vie a plus que moy aigre,
 Quand le dueil croit, le stile croit plus fort.
 Qui vers du cœur tant espleurez elance:
 Je vis de plaindre or, & ja desesperance,
 Et contre mort la mort mesme est mon port.
 Mort par la mort je suis, & par sa grace
 Seule, reuoir ie puis sa gaye face,
 Qui l'aure douce & la pluye à mes nuits
 Les forts sousspirs me fit plaie, & les larmes,
 Quand des discours enrichissants mes carmes,
 (Mon foible stile Amour haussant) je fis.
 Vn piteux stile à present tant si i'eusse
 Prendre à la mort ma Laure, que ie sceusse,
 Comme Orpheüs fit Euridice sans vers,
 Car plus heureux qu'onc encor ie viuroye,
 Si ie ne puis, qu'vne de ces nuits roie
 Ces fonts de pleurs tous deux de l'vniuers.
 Maint an, Amour, i'ay mon pesant dommage
 Plaint en dur stile & douloureux langage,
 Et nuits de toy, moins fieres ie n'attens.

Cela

Cela m'a meu de prier la mort, qu'elle
 M'ôte d'icy, pour me faire aise, ou celle
 Est, qui ma rime a pour plaintes & chants,
 Aller si haut si peuuent mes las carmes,
 Celle flancquants qui est hors d'ire & larmes,
 Et aisé or' rend le ciel du beau front sien.
 Le changé stile, aimé deuant (peut estre)
 Qu'en noires nuits la mort me venoit mettre,
 Elle au cler iour, elle cognoistra bien,
 O vous amants, à qui les nuits plus vistes
 Semblent, & vers d'amour oiez & dites,
 Priez la mort qu'elle me vueille ouir,
 Port de misere, & de plaintes l'issue.
 Que son vieil stile elle vne fois transmue,
 Qui tous contriste, & me peut reuoir.
 En peu de nuits aise elle me peut faire,
 Et ie la prie en stile aspre, & amere
 Rime, mon dueil qu'elle vueille finir,

Il se plaint icy de la mort, qu'elle a fait mourir
 M. L. la priant, qu'elle l'oste aussi d'icy pour la pou-
 uoir aller reuoir. Dont en la premiere stance, il dit
 en sentence, que la cause pour laquelle il a en haine
 la vie, & qu'il aime la mort, est pource qu'il se voit
 par la mort de M. L. conduit en soudaine misere.
 En la seconde il s'adresse à la mort, se plaignant,
 qu'elle luy a changé tout son heureux & allegre estat.
 En la troisieme il se plaint, que son amoureux stile
 soit conduit à parler d'ire & de la mort, & il de-
 mande ou qu'ore sont ses vers & rimes que le coeur
 de M.

de M. L. pitoyable & ioieuse souuoit escouter, & en le deuiler d'Amour; puis qu'il ne pèle, cōme il dit, maintenant a rien qu'à plaintes. En la quatriesme il dit, que cōbien qu'il plaignoit, quand elle estoit viue, tel plaindre estoit fort different du present, car avec le desir ce luy fut douleur, estant p'ein d'esperance. Mais estant par la mort d'elle hors d'esperoir, de pouuoir plus reuoir tel regard, le plaindre luy est ore plus amer q̃ la mort. En la cincquiesme il declare, pourquoy que les rimes estoient lors douces & gaillardes, & maintenant apres & tristes, disant, qu'Amour mettoit vn doux object à ses rimes, l'iuuant à parler des beaux yeux. Mais que maintenant avec la mort de M. L. tout estoit changé en plaintes, dont il va changeant stile & pensées, & il prie la mort, qu'elle le tire de si penibles nuits. En la sixiesme il y ioint, que son repos est chagē en travail, & son ioieux chanter en tristes pleurs. Et il dit, que le Roiaume d'Amour n'eut onc tel changement; car comme par sa vie il estoit plus ioieux que iamais, ainsi par la mort d'elle il est si triste, qu'il ne fut onc. En la septiesme il monstre, combien il estoit lors ioieux, & combien maintenant il est triste, & que sa vie est tant à present miserable, qu'elle estoit alors heureuse. En la huitiesme il dit, qu'il n'y a autre chose, qui le puisse consoler, que la mort, laquelle peut faire qu'il puisse reuoir le gaillard visage, lequel viuant sur terre luy faisoit plaie les souspirs & plaintes, lesquels souspirs estoient la douce aue, & lesquelles plaintes estoient la pluie à ses nuits, voulant dire, que de nuit il souspiroit & pleuroit doucement, quand il risoit, c'est, quand il composoit en rime les pensées d'elite, lesquelles luy creoit M. L. en son entendement, cependant qu'elle viuoit, luy haussant son foible stile. En la neuuesme il desite auoir vn stile compasseux, qui pourroit prendre à la mort sa laure, comme Orpheus son Euridice. mais

ne pouuant cela, il retourne au desir de mourir. En la dixiesme il retourne à Amour, luy monstrât pourquoy qu'il desire mourir, disant, que depuis que mourut M. L. il a plaint maint an son pesant dommage en triste stile. Et il dit, pource qu'il n'espere moins cruelles nuits de luy, ie me suis mis a prier la mort, qu'elle me leue d'icy, & me conduise a M. L. En l'onzieme il dit, que si ses rimes peuuent aller si haut, qu'elles viennent a elle, elle recognoistra son changé stile de celuy de parauant, lequel par auenture luy pleut deuant qu'elle alloit au ciel, ou est la chesue lumiere, le laissant en continuelles tenebres. En la douzieme il s'adresse aux amants, qui pour Amour souspirét a meilleures & plus paisibles nuits, & il les prie, qu'ils prient la mort, qu'elle ne soit plus sourde à luy, mais qu'elle l'escoute, & vienne pour luy. Et qu'elle qui fait triste vn chacun, le fairà heureux & ioieux. Et en la derniere il suit son propos de la precedente, disant, que la mort le peut faire en bref temps ioieux, pourtant il la prie, qu'elle vucille mettre fin à ses plaintes :

SONNET CCLXXXVIII.

*Allez, mes tristes vers enuers la dure pierre,
 Qui sous terre a caché mon tresor precieux:
 Et appelez illec qui responde des cieux,
 Combien qu'en bas noir lieu le corps a sa lictiere.
 Et dites luy, qu'à moy en ceste horrible & fiera
 Mer nauiguant, le viure est ia plus qu'ennuieux,
 Mais espar ses ca bas ses fuettes curieux
 Recueillant, ie la suy tout bellement derriere.
 D'icelle seulement viue & morte parlant,
 Ains viue, car elle est immortelle à present,*

*Afin que l'vniuers l'aime, voie & admire.
 Et qu'ell' me soit accorte au dernier pas voisin
 Ormais, & m'encontrant tel au palais diuin,
 Comme elle y est m'appelle, & aupres de soy tire.*

Il parle icy a ses rimes, disant qu'ils aillent à la dure
 pierie, sous laquelle estoit enterree M. L. & que la ils
 l'appellent, disant à elle, comment qu'il estoit ja las
 de nauiguer par ces horribles ondes des passions, &
 perturbations humaines : mais qu'imitant sa rare ver-
 tu, il la suit par derriere pas a pas, ce qui est recueillir
 ses esparfes fueilles. Raisonnant seulement d'elle, afin
 que le monde la cognoisse & aime. Et il la prie, qu'elle
 luy soit prompt pour le tirer à son à soy dernier iour.

SONNET CCLXXXIX.

*Si meriter merci amour honneste doit,
 Et si pitié encor a sa force vstée,
 Te l'auray, car ma foy clere à madame aimée,
 Et à l'vniuers plus qu'à Phœbus apparoit,
 Elle ia m'abhorroit, or' le scait non le croit,
 Que telle comme or' est ma vueille, la passée
 Fut tousiours, & s'elle onc ouit la voix bransléé,
 Ou vit le front, or' l'ame & le cœur elle voit.*

*Dont i espere qu'en fin ma sousspireuse peine
 Elle plaindra du ciel, & qu'ainsi vers moy pleine
 De pitié, se tournant, elle se monstrera.*

*Et quand ie mettray ius cestuy mien corps, i'esper
 Qu'avec celle gent nostre, amie estant sincere
 De Christ, & de l'honneur, pour moy elle viendra:*

Il monstre icy, que si par aimer honnestement on

merite

merite merci, & que la pitie peut tant, qu'elle souloit pouuoir, ila grand espoir de son salut, estant cognue sa pure foy, encor que quand elle viuoit, elle l'auoit suspecte, mais maintenant elle sçait comment sincerement il l'aimoit; dont il dit, qu'il espere qu'elle ait pitié de luy, & qu'a la fin de sa vie elle doit venir pour luy avec celle gent nostre vraye amie de Christ & de l'honnesteté.

SONNET, CCXC.

Entre dames ia mille vne telle ie vis,
 Que le coeur assailli i'eu de pœur amoureuse,
 Voiant sa face egale, en forme ny douteuse,
 Ny fausse, estre aux diuins & celestes esprits.
 Rien de terrestre auoient ny mortel ses aduis,
 Comme qui du seul ciel se monstra soucieuse,
 L'ame souuent pour elle or' bruslée or' frilleuse
 Ses deux ailes en point pour la suiure auoit mis.
 Mais pour mon fait terrestre elle estoit trop mōtée,
 Et peu apres du tout de ma veuë egarée,
 Dont encor ie m'engele & pame en y pensant.
 O fenestres sans pair hautes, cleres & belles,
 Par ou qui tristes rend tant de faces mortelles,
 D'entrer trouuoit la voie en corps tant excellent.

Il demonstre icy, que quād premierement il vit M. L. en vraye image egale aux celestes esprits, il s'enamouroit. Et l'ame desirouse de suiure les saints vestiges, ouurit les âiles du desir & de l'esperance, qu'elle eut de le pouuoir faire, mais en vain, car le saut estoit trop haut pour sa pesanteur; Et peu de temps apres, il dit, qu'elle se partit de sa veuë, car elle mourut, dont, quand il y pense, il s'engele.

C c 2

Etil

Et il exclame à ses beaux yeux, qui sont les fenestres,
par lesquelles la mort, qui contriste mainte personne,
trouuoit la voie d'entrer en son beau corps:

SONNET CCXCI.

A l'esprit me reuient, & voire y est dedans,
Qui par Lethes de la ne peut estre chassée.
Telle qu'au temps fleuri ie la vis enflammée
Toute des beaux raisons de son astre sortants,
Belle & honneste tant au premier ie la sens,
Et seule & bien vnie & chez soy retirée,
Que ie crie elle vit encor bien disposée,
Et en don ie requiers d'elle ses mots plaisants.

Par fois elle respond, par fois nulle parole,
Et moy cōme hōme errant, qui puis mieux tout recole,
Tute trompes vrayment, ie dis à mon esprit.

Tu sçais qu'en l'an trois cents mille huit & qua-
Au sixiesme d'Auril a l'heure presidente, (rante
De son corps l'heureuse ame enuers Dieu se partit.

Il dit icy, que pensant a M. L. elle luy vient en l'i-
magination telle, quelle il la vit en son age fleur; apres
apperceuant son erreur, il dit parlant auec son esprit,
qu'il ne peut estre qu'elle le soit, estant ia morte.

SONNET CCXCII.

Cestuy nostre caduque & peu durable bien,
Qui n'est que vent & ombre, & qui le nom partage
De beauté ne fut onc si non en ce nostre âge,
Tout entier en vn corps, & ce pour le mal mien.

Car nature ne veut, & plus inique rien

N'est,

*N'est, que faire riche vn d'un general dommage,
En vne or' elle a mis tout son grand heritage,
Pardonne moy la belle, ou belle a l'aduis sien.*

*Telle beauté ne fut neuue onc, ny decouuerte
Par auant, ny sera, croy-ie, mais si couuerte,
Qu'à peine la cognoistre a peu le monde errant.*

*Elle disparut tost: dont le changer m'agrée
De la veüe du ciel à moy si peu monstree,
Pour ses beaux & saints yeux complaire seulement.*

Il loue icy extremement la beauté de M. L. la disant estre si grande, que la nature la peut faire, ce qui n'aduint onc en aucun autre âge, que la nature ait mis toutes les beautez en vn corps, ne voulant icelle pour faire riche vne, appauvrir les autres, toutefois elle le fit en ceste; & de ce sien dire il demande pardõ de toutes les belles dames, ou qui se tiennent pour telles. Mais il dit, que ceste beauté a esté cachée pour estre née en vn lieu bas & humble, mais elle disparut tost, par où m'aide, dit il, changer le peu de veüe, c'est, le peu de cognoissance que i'eu d'elle, cependant qu'elle viuoit, la cognoissant a present assez plus, quand elle est montrée auprès des esprits heureux. Et cecy seulement pour plaire a ses deux saintes lumieres.

SONNET CCXCIII.

*O temps, ô ciel volants, qui des mortels la ruzé
Et auenglissement, deceuez en fuisant,*

*Ô iours plus viste allants que la fiesche ou le vent,
Or' par preuue i'entends vostre tour qui m'abuse.*

*Mais en me reprennant mesmes ie vous excuse,
Car nature à voler les ailes vous ouurant.*

Ouvrit a moy les yeux, ie les tenoy pourtant
En mes maux, dont ie prends honte & douleur cõfufe.

Et l'heure est ore icy, & elle passe ormais,
De retourner ailleurs en lieu plus seur leur traits,
Et finir la tristesse & la peine infinie,

Et l'ame pour cela ton ioug ne quite, Amour,
Mais son mal, tu le sçais, comment & par quel tour
Non par sort, mais bel art & vertu accomplie.

Petracque exclame icy au tẽps & aux iours mal par
luy dispensez, apres il les excuse, & il reprend soy-mes-
me, & que la nature donnoit les ailes au temps de s'e-
uoler, & a luy des yeux, qu'il deuoit tenir ouverts à son
bien, & il les tournoit vers son mal. Et il dir, l'heure e-
stre icy voire passée, qu'il les deuoit tourner vers plus
seur lieu, qu'es vanitez, mettant fin à ses amoureux en-
nuis. Et tournant son dire vers Amour, il dir, que pour
ce sien apperceuoir, l'ame pourrãtne se part de l'amou-
reux ioug, mais de sõ mal, c'est, du debridé & tropgrãd
desir. Et avec quelle estude il face cela amour le sçait,
car la vertu ne s'acquiert par fortune, mais avec estude
& art.

SONNET CCXCIIII.

Celuy qui tant d'odeur que de couleur vaincquoit
L'odorant Orient, plaisant porte-lumiere,
Et les fruts, l'herbe & fleurs dont porte la baniere
L'occident, ou tout bien exquis & rare croit.

Mõn doux gentil laurier, ou resider souloit
Toute ardente vertu, & toute beauté chere
A sõ nombre s'aseoir d'une honneste maniere,
Mon seigneur & ma diue ensemble a deux voioit.
Je mis aussi le nid de eleuës pensées

*En icelle alme plante, & au feu & gelées
Tremblant ardent ie fu suffisamment heureux.*

*De ses parfaits honneurs estoit rempli le monde,
Lors que Dieu la reprint, comme chose tant monde,
Et digne d'estre à luy pour ornement des cieus.*

En cestuy Sonnet par beaucoup des louâges données
a M. L. il entendoit par le doux laurier demonstrier,
que quand elle viuoit, il vit Amour s'asseoir à son ombre.
Et ainsi comme son seigneur & sa Diue, entendâr
l'ame, s'asseoient a l'ombre d'iceluy laurier. que luy en-
core mettoit en icelle alme, plante le nid de ces elcues
amoureuses pensées. Et il dit, qu'il a esté heureux ar-
dant au feu par les amoureuses flammes, & en la glace
tréblâr de poeur. Et le mōde estoit plein de ses parfaits
honneurs, quand Dieu pour en orner le ciel la reprint.

SONNET CCXCV.

*Sans Soleil as laissé, & froid & sans clarté
Le mōde, ô mort, l'Amour sās arc, fleſche & san: venü
Debiles les beautez, la gaillardise nue,
Et vn grand faix à moy pauvre deſconforté.*

*La courtoisie au ban, au fond l'honesteté,
I'ay la tristesse seul non pour moy seul venüe,
Car par toy, de vertu l'alme plante est perdue.
Quel tronc second aurons le principal osté?*

*L'air, la terre, & la mer encor la race humaine
Plaindre deuroient, qui est sans icelle vne pleine,
Et pré sans fleurs, & cōme est sans bague vn anneau.*

*Le monde lors qu'il eut, n'eut d'elle cognoissance
Moy bien pour qui courroit, de plaindre icy, la chance,
Le ciel aussi qui or' de mes pleurs se fait beau,*

Il comp-

Il compte de combien de malait esté occasion la mort, aiant fait mourir M. L. & il monstre, qu'elle a esté telle, que tout le monde en deuroit plaindre. Au dernier il dit, que nulluy l'a cognue, que luy qui est resté pour la plaindre, & le ciel qui se fait beau des plaines qu'il fait pour elle.

SONNET CCXCVI.

*Al' aduenant qu'à moy le ciel la veüe ouuroit,
Et qu'ailes par amour & deuoir i' eu vaillables,
Des cas gays & nouueaus, ie vy, mais perissables,
Lesquels en vn subiect toute estoile espendoit.*

*Les autres formes tant & du celeste toit,
Hautes diuersement, sans nombre, imperissables,
Pource qu'elles n'estoient à mes sens egalables,
Pour les souffrir, ma veüe assez forte n'estoit,*

*Dont ce que i' ay escrit, & que i' ay parlé d'elle,
Qui priant Dieu pour moy, paie or' louange telle,
Vn peu de gouttes fut d'insinie liqueur.*

*Car outre son esprit vn stile oncques n'arriue,
Et l'homme aiant la veüe au Soleil ententiuë,
Il y voit moins quand plus raisonne sa splendeur.*

Il demonstre icy, que tout ce qu'il auoit iusques icy dit de la beauté de M. L. a esté touchant celle de son corps; mais que celle de son esprit estoit digne d'autre stile & louange, concluant que tout ce qu'il auoit dit, n'estoit rien au regard de ce, qu'il en eut peu dire.

SONNET CCXCVII.

*Mon gage precieux, cher, & doux dont nature
M'a priué, & lequel pour moy gardent les cieux,*

La

*Las comment ta pitie marche a pied paresseux
Vers moy, ô de ma vie vsée nourriture?*

*La tu soulois au moins faire de ta figure
Digne mon songe, & or' sans aucun entre deux,
Que i'arde tu soustiens: & pourquoy n'ay ie mieux?
Car pour l'ire ou dedain la haut n'est ouuerture.*

*Vn beau & piteux coeur, qui sont parfois d'ennui
Icy bas se nourrir, & des tourments d'autrui,
Tant qu'Amour est vaincu en son propre royaume.*

*Toy donc, qui par dedans me vois, & mon mal sens,
Et seul peus finir tels & tant grands tourments,
Les plaintes, par ton ombre appaise, de mon ame.*

Il se plaint icy, que M. L. ne le vient visiter au sône, cōme elle souloit, & il luy demande quelle chose peut retarder tel refrigeré puis, qu'au ciel ne logent ny l'ire ny le dedain, par laquelle ire, & dedain ça bas sur terre vn beau & pitoiable coeur encore se paît des tourmēts d'autrui, tellement qu'Amour est vaincu, car aucune-fois le dedain peut plus que l'amour. Mais ne pouuāt cecy aduenir au ciel, il la prie, puis qu'elle voit & sent tout son mal, & qu'elle seule peut finir sa douleur, qu'el le vueille avec son ombre retourner à le voir, & appaiser son martire.

SONNET CCXCVIII.

*Quelle pitié, las, fut quel ange fauorable
Tant, pour la haut au ciel transporter mes ennui?
Qu'encores retourner ie sens comme ie fis
La ma dame, en son fait doucement honorable.*

*Pour appaiser le coeur dolent & miserable
D'humilité si pleine, & d'orgueilleux mespris*

Vuide,

*Vuide, & telle qu'en haine aiant la mort ie vis,
Et le viure ne m'est or' plus inagreable.*

*Heureuse elle qui peut avecque son regard
Faire autruy bien heureux, ou par mots qu'autre part
Fors qu'entre nous deux seuls on ne pourroit entendre.*

*Elle disoit, assez ie te plains mon loial
Et cher, mais pour nostre heur ie fus dure a ton mal,
Et autres mots pour faire au Soleil se reprendre.*

Il monstre icy auoir impetré ce, pourquoy il auoit
prié au precedēt Sōnet, & qu'elle avec sa douce veuë &
paroles compassieuses, comme elle souloit, le vient
cōsoler, & qu'il en priéd tant de cōfort, qu'il en deuieēt
vif, ainsi que par auāt il estoit mort sans sa consolatiō.

SONNET CCXCIX.

*Des mets dont à toute heure abonde mon seigneur,
Larmes & dueil, mon coeur, las, a sa nourriture,
Et pensant a sa crue & profonde bleceure,
Ie suis pâle souuent, & souuent en tremeur.*

*Mais qui premiere onc n'eut ny pareille en sa fleur,
Ny seconde, à mon liēt dans lequel, las, i' endure,
Venoit, & sur le bord d'iceluy en posture
Se mit, telle qu'à peine à la voir i' auoy cœur.*

*Et avecque la main tant de moy requise, elle
Alors les yeux m'essuie, & vne douceur telle,
Qu'onc ne goust a mortel, de ses mots mon cœur sent.*

*A qui se desconforte, elle dit, la sagesse
Qu'aide? n'est ce assez plaint, deormais dōcques cesse,
Ainsi que ie suis morte, ô si fusses viuant.*

Il monstre icy de quelle amere viande il se passoit, & à l'encontre de cela quel confort il auoit en si triste estat, lequel seul estoit le retour que M. L. faisoit a le venir reuoir en somne, luy essuiant les pleurs avec sa belle main, & le consolant avec les paroles, qui sont au Sonnet assez cleres par soy.

SONNET CCC.

Repensant au doux œil qui honnore aujourdhuy
Le ciel, & au poil d'or' quand la teste s'encline,
Au front, & à la voix modeste & Cherubine,
Qui ia me delectoit, & or' me donne ennui.

Comment encor ie vis, ie suis bien esbaly:
Ie ne viuroy, si celle (ou bien ie ne deuine
Si l'honneur a le pris, ou la beauté diuine)
Ie n'eusse a m' aider presté a l'aube pour appui,
O qu'elles de douceur chaste & pieuse pleines
Caresses, & comment l'histoire de mes peines
Si longue elle oit & note affectueusement:
Après quand du cler iour elle semble batue,
Elle retourne au ciel cognoissant bien la rue,
Les ioues & les yeux mouillant également.

Il suit de dire de l'apparition, que luy fit M. L. & il monstre premierement d'auoir admiration, comment il puisse viure, repensant a ses excellentes qualitez, desquelles par sa mort il estoit priué. Mais que les apparitions quelle luy fait, le font viure par leurs cōsolatiōs.

SONNET CCCI.

Amour fut d'auenture vne douceur vn temps,
Non que ie sache quand: or' elle est tant amere,
Que nulle plus, celuy qui l'apprend bien l'aure,
Comme

Comme ie l'ay bien fait en mes ennuis pesants.

*Celle la qui estoit la gloire de nos ans,
Et or' du ciel, lequel ore elle orne & esclaire,
Fut en ses iours assez à mon repos contraire,
Ores elle a priué de tout repos mes sens.*

*La dure mort m'a prins tout mon bien, & de sorte
Que la prosperité grande encor ne conforte,
Mon triste estat deffous d'iceluy bel esprit.*

*Ie plaignoy, ie chantoy, plus or' ie ne varie
Ma façon, mais le dueil, duquel l'ame est remplie,
Par la langue & les yeux ie chasse iour & nuit.*

Il monstre icy, qu'il n'a gousté en l'amour de M. L.
onc autre chose qu'amertume, & s'il auoit d'elle (quād
elle viuoit) aucun repos (lequel estoit court, & rare) à
present par sa mort il en est du tout priué, dont estant
par longue vñance accoustumé au plaindre & à chāter,
il ne peut changer de stile, mais il chante sa douleur, &
il plaint.

SONNET CCCII.

*Amour & la douleur ou qu'elle ne deuoit
Aller, pouſſoient ma langue à plaindre couſtumiere,
Pour de celle par qui i' ardois & chantoy dire
Ce qui, s'il estoit vray, iniquité seroit.*

*Car assez appaiser mon triste estat deueroit,
Celle heureuse, & le coeur auoir prou de matiere
D'aise, celle voiant de si douce maniere
Chez celuy, qu'elle vne au coeur tousiours auoit.*

*Et ie m'appaise bien avec confort & ioie,
Et voir en cest'enfer encor ne la vouldroye,*

Mai

Mais mourir, & seul viure icy bas i' aime mieux.

*Car avec mon esprit entre les anges telle
Haut voler ie la voy, qu'elle onc ne fut si belle
Aupied de l'eternel, le seigneur de nous deux.*

Le Poëte aiant plaint au precedent Sōnet, qu'amour
luy a esté tousiours chose amere, demonstre icy qu'il
s'en repent, & que ce luy doit estre chose agreable, que
M. L. est au ciel.

SONNET CCCIII.

*Touts les anges eleus, & les heureux esprits,
Bourgeois du Paradis, la premiere iournée
Que madame passoit, la tenoient entourée
D'un cas tant merueilleux par pitie esbahis.*

*Quelle clarté est ceste? ils disoient reioins,
Quelle neuue beauté? car chose tant ornée
En tout ce present âge onc ne fut transportée
De l'errant vniuers insqu'à cest haut logis.*

*Elle d'auoir contente vne autre residence,
Avec les plus parfaits a s'egaler s'auance,
Et tournée regarde en derriere par fois.*

*Voiant si ie la suy, & semble encor m'attendre,
Dont mes vœus & discours au ciel tous se vont rēdre,
Car ie l'oy me prier, que ie me hasterois.*

Il demonstre icy avec combien de merueille qu'elle
fut venüe entrer au ciel, le premier iour qu'elle partit du
mōde, & avec quel recueil elle y fut receuë des anges.
& esprits heureux: & que bien aise d'auoir changé de
logis elle regardoit souuent derriere soy, pour voir si
Petrarque la suiuoit.

SON-

SONNET CCCIII.

Chez nostre source, O dame, ainsi comme ta vie
 Alme requiert, tu es viuant ioieusement,
 Assise en vn haut siege, & glorieusement,
 Et d'autre que de pourpre & perles enrichie.

O chose entre ton sexe & haute & peu ouïe,
 Ores au front tu vois du pere tout voiant
 Mon amour, & foy pure a moy qui d'encre tant
 Ont cousté, & vne eue a mes yeux infinie.

Et tu sens que sur terre enuers toy tel i' auoy
 Le coeur, quel ore au ciel, & que ie ne vouloy
 Autre de toy, que voir le Soleil de ta venue.

Dont, pour la longue guerre amender qui me fit
 Abstract du monde auoir a toy seule l'esprit,
 Prie, que tost s'arreste enuers toy ma venue.

Il prise M. L. par la celeste gloire, disant comment
 elle estoit colloquée aupres de nostre & son createur
 eternal. Et il la prie, puis qu'elle voit au front de Dieu
 l'amour & la pure foy qu'il porte a elle, & portoit
 ia, qu'elle le vueille prier qu'il puisse estre tost aupres
 d'elle.

SONNET CCCV.

Des deux les plus beaux yeux, & la plus clere face
 Qui rendoiēt onc splendeur, & des plus beaux cheueux,
 Qui l'or & le Soleil sembler moins raisonneux
 Faisoient, d'un rire & dire extreme en toute grace.

Des mains, des bras lesquels sans se bouger l'audace
 Auroient defait de ceux qui plus onc orgueilleux

Rebel-

Rebelloient à Amour, des plus beaux vigoureux
Pieds, d'une qui des cieux y faite tient sa race.

Mes esprits prenoient vie, or' le celeste roy
Avec les hauts courriers tient le plaisir pour soy,
Et moy, las, cy aveugle & lassé ie demeure.

Vn confort seulement à mes peines ie sens,
Qu'elle qui tout le but voit & scait de mes sens,
M'obtiendra grace, & part chez soy de sa demeure.

Il escrit en ce Sonnet toutes les singulieres parties
de M. L. desquelles, il dit, auoir prins vie les souspirs.
Et que maintenant le Roy du ciel avec ses ailez cour-
riers, qui sont les anges, en a delectation, & que luy
estant priué d'elle & de sa paix, est demeuré nu &
aveugle. Mais que luy est resté le confort, qu'il espere,
qu'elle luy impetrera grace, de pouuoir estre avec elle.

SONNET CCCVI.

Le message lequel ma dame en m'appellant
Me mande, i'oy, ainsi qu'il me semble, a toute heure.

Tant change ma partie autant l'interieure
Que l'extreme, & ie suis en peu d'ans rompu tant,

Que ie ne me cognoy quasi d'or en auant,
Le viure accoustumé n'a plus en moy demeure,

Je voudroy du partir aduertence auoir seure,
Le temps pour tant tarder ne deuroit longuement.

O iour heureux auquel du monde ma retraite
Faisant, ie laisseray diuisé & de faite

Ma corporelle robe, & pesante flocheur:

Et que ie partiray des espesses tenebres.

Volant

*Volât tant hault aux cieux beaux, serains & celebres,
Qu'en fin ie pourray voir madame & mon seigneur.*

Il escrit icy le desir qu'il a, & l'espoir d'aller vers M. L. & tellement qu'a toute heure il luy semble d'ouïr le message qui le rappelle à l'autre vie, car il sentoît que peu à peu il commençoit à faillir. Et il dit auoir laissé la vie accoustumée, qui estoit de suivre les vanitez du monde. Au dernier, il dit, qu'il sera bien heureux au iour qu'il partira de ces tenebres terriennes, & qu'il ira voir Dieu & M. L.

SONNET CCCVII.

*A mon lassé repos ma sainte laurc vente,
Et souffle si souuent, qu'un courage ie prends
De luy dire le mal, que i'ay senti & sens,
Ce que ie n'eusse osé lors qu'elle estoit viuante.*

*De l'amoureux regard mon proeme i'attente,
Qui fut commencement à mes si longs tourments,
Puis ie suis comme triste & content, & les dents
De l'amour i'ay senti d'heure en heure rongeante.*

*Elle se tait, toute fous depainte de pitié
Elle ferme l'oeil sur moy soupirant en partie,
Et des honnestes pleurs le visage elle pare.*

*Dont mon ame vaincue en douleur & regret,
Lors qu'elle plaindre avec elle un courroux s'entremet,
A soy-mesme reuiert, quand le sommeil s'esgare.*

Il demonstre icy, que venant M. L. le consoler, il ose luy decouvrir, tout ses trauaux, du premier de son
ent,

enapourment, es qu'il n'osoit faire quand elle vivoit.
 Il dit depuis, comment en se taisant, elle sembloit toute
 compassieuse, ornât son beau visage de larmes. Dont
 son ame dessoulue du sommeil reuint à soy-mesme.

SONNET CCCVIII.

Chaque iour semble a moy durer plus de mille ans
 Que suivre ie ne puis ma guide fraîche & chere,
 Qui me guidoit au monde, & or' par plus entiere
 Voie, me guide a vie aisee, & sans tourments.

Et les abus du monde à m'arrêter puissants
 Ne sont, ie les cognois, & de telle maniere,
 Que le dam ie commence a compter, & le temps.

Et les horreurs encor ie ne crains de la Parque,
 Que plus cruellement souffroit le seul monarque,
 Pour me faire a le suivre assure & adroit.

Et elle est fraichement par les veines passé
 De celle la qui fut a moy pour sort donné,
 Et son beau, serain front trouble ne se monstrois.

Il demonstre icy qu'il attend son dernier iour avec
 grand desir, pour suivre M. L. laquelle, il dit, luy auoir
 esté guide & conuoy, lors qu'elle viuoit sur terre, & à
 present avec sa sainte vie elle le conduit à meilleur che-
 min, a sçauoir a son salut, disant, qu'il ne peut estre
 plus tenu des tromperies du monde, & que telle splen-
 deur luy vient du ciel iusques au cœur, qu'il commen-
 ce a cognoistre le temps qu'il a mal dispensé. Et il dit,
 qu'il ne doit craindre la mort, puis que le Roy des
 cieux la souffroit avec plus grâde peine. Et tant moins
 D d la doit

La doit il craindre, puis qu'elle est entrée en toutes les
veines de M. L. sans auoir troublé son front serain.

SONNET CCCIX.

*La mort pour rēdre amer le doux frōt n'a puifſſance,
Mais bien peut le doux front faire douce la mort,
Pourquoy pour bien mourir ſoigneray-ie ſi ſerui?
Celle la, dont i' apprends tout bien, la voie agence.*

*Et cil' qui de ſon ſang large & par ſa vaillance
Du pied rompit les huis du Plutonique port,
Semble par ſon mourir m'appreſter le conſort,
O mort, donc ton venir m'eſt cher, vien & t'auance.*

*Et ne tarde d'autant qu'il eſt de ſormais temps
Et ſi non'ce fut temps lors que madame aux champs
Eliſiens citée, alloit de ceſte vie.*

*Depuis ie n'ay veſcu vn iour, & au chemin
Ie ſu pres d'elle, & ioint ie ſuis à elle en fin,
Et de ſes propres pieds ma iournée eſt finie.*

Encōres en ceſtuy Sonnet Petrarque diſpoſe de
mourir, comme il a fait deſſus, & ſe fiant au conuoy
de M. L. & ſe confortant par la ſalutaire mort du Sau-
ueur, il prie la mort, qu'elle vienne ſans dilay, & qu'il
n'eſt non ſeulement temps maintenant, mais alors
quand elle mourut, car luy depuis n'a veſcu, mais il
mourut avec elle: & par là il dit, que la mort ne peut
rendre amer, ny troubler le beau viſage de M. L. quand
elle mourut, mais que ſon beau viſage auoir puifſſance
d'addoucir la mort, & pourtant il demande, quel be-
ſoing il a pour bien mourir d'autre cōuoy, voulāt dire
nul, eſtant guidé d'elle & de la mort du Sauueur.

CHAN.

CHANSON XLVII.

Quand sur mon lit se mettre au gauche bord
 S'en vient mon doux & mon loial cōfort.
 Pour en repos mettre ma lasse vie,
 Avec ses mots d'accorte courtoisie:
 De pitié pâle & de la peur batu,
 O heureuse ame, or' d'y-ie d'ou viens tu?
 Lors de palme vne, & vne autre, branchette
 D'un beau laurier de sa poitrine nette
 Tirant, ell' dit, des empireens cieux
 Serains ainsi ie viens, & des saints lieux
 Pour consoler seulement ta requeste.
 Humblement grace à elle en mots & faits
 Je rends, & toy comment mon estre scais,
 Je luy demande? elle lors la triste onde
 Des pleurs, en toy qui a iamaïs abonde
 Avec le vent des sousspirs va passant
 Par tant d'espace au ciel ma paix troublant,
 Si fort à toy il deplait, qu'arrinée
 Je suis, partant, a vie plus heurée,
 Et de ca bas, les miseres laissant.
 Ce qui deuroit te plaire, encas que tant
 Comme as monsté, de toy i'estois aimée.
 Je ne plains dy-ie autre que mon malheur,
 Comme restant en la nuit de douleur,
 Certain tousiours qu'au ciel as ta demeure,
 Ce que de pres pour vray tout homme assure,
 D d 2 Quelle

Quelle chose eut Dieu & nature meu
 D'un coeur si ieune orner tant de vertus
 Si destinè le grand bien salutaire,
 Et l'eternel ne fut à son bien faire,
 O ame rare, entre rares qui as
 Haute rescue auè que nous ça bas,
 Pour tout subit puis au ciel te retraire.

- Fors que pleurer, hélas, que doy-ie moy
 Chetif & seul, qui ne suis rien sans toy?
 Que ne montrâ-je à l'aït tant au ieune âge,
 Pour ne goustier de l'amoureux breuvage:
 Lors elle, à quoy te perds-tu en tes pleurs?
 Combien meilleur lèuer de terre ailleurs
 Les ailes fut-ce? & ces choses follettes,
 Et d'un faux miel farcies amourettes,
 Peser d'un iuste & non deceuant poix:
 Me suiuant, si vray est que tu m'aimois
 Cueillant ormais vne de ces branchettes.

Je vouldroy bien demander, lors ie dus,
 Quel grand bien soit en ces deux feuilles mis.
 Response a toy mesme, elle dit, tu sonne
 Toy, dont la plume a l'une vn tel los donne.
 Palme est victoire, & i ay ieumette encor
 Tenu le monde, & moy-mesme sur mor:
 Et le laurier, triomphe est dont m'a digne
 Fait le seigneur enuers moy tant benigne.
 Or si forcé tu te trouues d'autrui,
 Retourne & prie ainsi secours de luy.

Qu'a

DES SONNETS.

Qu'a ta fin place au ciel il nous assigne,
 Est ce le nœud, d'ar dy-ie des cheveux,
 Lequel me lie encor? sont ce ces yeux,
 Ta mon Soleil? lors ell' dit ne t'abuse
 Ainsi, croiant comme le sot peuple vse.
 Vn esprit nu ie suis au ciel dehait,
 Terre maint an ia te que tu cherche est,
 Mais ton travail afin que ie dispense,
 De ressembler telle a toy i'ay licence.
 Et ie seray plus belle qu'onc deuant
 Plus chere a toy si fiere, & bonne estant,
 Pour toy & moy causant la deliurance.
 Je plains, & elle essuie avec ses doigts
 Ma face, & puis sousspire à douce voix,
 Et dit des mots de la colere esmeue,
 Dont pourroit estre vne roche rompue,
 Puis ie m'esueille, & plus ie ne la vois,

Il escrit en ceste chanson, avec quelles paroles; & de
 quels endroits fouloit M. L. venir pour le consoler, &
 en la premiere stansé il compte comment, quand elle
 luy apparut, il deuint tout pâle; & mort par la pitié
 & poeur, & il demande à elle, & elle luy respond, & ou
 & pourquoy elle vient vers luy. Et ainsi iusques au
 dernier suinent demandes & responses faciles pour
 entendre.

CHANSON XLVIII.

Mon ancien, doux & mauvais seigneur
 Deuant la roine & sa iudicature

D d 8

Aiant

Aiant cité, laquelle le meilleur
 Et lieu diuin tient de nostre nature.
 I, comme l'or, lequel s'affine au feu,
 Chargé de poeur, & d'horreur & de peine,
 Je suis ainsi qu'un homme comparu,
 Qui veut raison, quand la crainte le meina.
 Et ie commence : estant ieunei i'ay mis
 Le gauche pied, ma dame ou sa puissance
 Cestuy a, dont ie n'ay oncques acquis
 Qu'ire & dedain, & en telle abondance,
 Souffert du mal, qu'en fin ie commençois
 Hair ma vie, estant ia aux abou
 Mon infinie & bonne patience.

Ainsi mon temps est passé iusque icy
 En flamme & peine : & combien, las, des voies
 Honnestes, tant qu'viles pour cestuy
 Faux, fier laissoy-ie & des festes & ioies
 Et quel esprit est si prompt à parler,
 Que mon estat il puisse onc à plein dire,
 Tant malheureux, & mon long quereller
 Et iuste tant, de cestuy ingrat s'ire
 O trop de fiel & d'aloë en si peu
 De miel : comment d'amertume ma vie
 Par sa douceur masquée il a repen,
 Qui m'a fait estre vn de la compagnie
 D'Amour, car prompt i'estoy (sauf dy-ie abus)
 Pour m'eleuer de la terre la su,
 Or' pour la paix i'ay qui luy contrarie :

D'aimer

D'aimer mon Dieu ie n'ay fait mon deuoir,
 Par cestuy-cy, ny de moy-mesme eu cure
 Par vne dame ainsi en mon chaloir,
 I'ay tout penser mis, a vne auenture,
 De ce luy seul m'a esté conseiller,
 En aiguissant à la pierre mauuaise
 Le ieune but tousiours dont à son fier
 Et aspre ioug, ie m'esperoy quelque aise
 L'esprit cler, haut à quoy à moy chetif,
 Et des hauts cieux autre grace donnée?
 Si changeant poil ie reste de fectif
 De varier ma pretente obstinée?
 Ma liberté du tout ainsi me prend
 Cestuy cruel, que i'accuse, faisant
 L'amere vie à moy douce estimée.
 Chercher deserts il m'a fait & volveurs,
 Et animaux, & l'espine piquante,
 Et dures gens, & coustumes & moeurs,
 Et toute erreur aux pelerins frequente,
 Monts, vaux, & lacs & mers, fleues & bois,
 Et mille rets, en tous quartiers & bandes,
 L'hiuer aussi en des estranges mois,
 Avec danger present & peines grandes.
 Et pour fuir l'autre ennemie à moy,
 Et cestuy-cy vn moment non vne heure
 Ne me donnoient, dont si ioint ne me voy
 Deuant le temps à mort dure & inmeure,
 De mon salut pitié seule ont les cieux

D d 4

Non

Non ce Tyran qui se pait glorieux
 De voir mon dam, & qu'en dueil ie demontre.
 Quand i'estoy sien, ie n'eus onc heure en paix,
 Et auoir paix ie n'attends ny l'espere,
 Mes nuits chassoient le somme & plus iamah,
 Ne le r'auroit par herbe ou caractere.
 Par fraude & force il s'est sur mes esprits
 Fait le seigneur, & puis n'a sonné cloche,
 Onc ou i'estoy, que bien ie ne l'ouïs,
 Et que mon dire est vray & sans reproche.
 Il scait, car onc ver en vieil bois ne mord
 Comme cestuy dans mon coeur, son refuge.
 Et nid, lequel puis me menasse à mort,
 De la vient naistre vn martire & deluge
 De pleurs, & mots & sousspirs, dont lassant
 Ie vay moy-mesme & autrui quant & quant;
 Toy qui cognois l'un & l'autre, le iuge.
 De reproche aigre alars mon ennemi
 O dame, entends l'autre partie, commence
 Qui te fera du vray dont est parti
 Cestuy ingrat auoir la cognoissance.
 Aux ans premiers cestuy fut mis a l'art
 De bourdes vendre autant que des paroles,
 Et honteux estre il ne semble, au mignard
 Ieu mien tiré, des facheuses escolles
 De m'accuser, qui contre l'appetit
 L'ay tenu net & pur, lequel souhaito
 Souuent son mal, ce qu'en deux deduit,

Lequel

DES TONNETS.

Lequel misere il appello, il regrette
 A quelque nom par moy seul paruenü,
 Qui son serueu ay si haut ostendu,
 Ou que ne l'eut seule onc mis sa planete.
 Le grand Attride, & haut Achill', il scait
 Et Hannibal, amer à vostre terre,
 Et plus que tous vn autre clar de fait
 Et de vertu, & au sort de la guerre,
 Comme ordonnaient leurs estres a chacun,
 Que ie laissois en amour de seruantes
 Viles tomber; & i ay dame a c'est vn
 Eleu de mille elues excellentes,
 Quelle onc nulluy sous la lune voittrá,
 Or qu'a reuoir Lucrece sa patrie,
 Reuint, & elle vn si doux langage a
 De moy, & voix de si douce harmonie,
 Qu'vn bas penser emuieux & mauuais
 N'a peu durer deuant elle iamais,
 Ceste a cestuy estoit ma tromperie.
 Ce fut le fiel & l'ire & le despit
 Assez plus doux, que le tout d'autre nulle.
 Ma moisson est de bon grain mauuais fruit,
 Tel guerdon a qui vn ingrat adule,
 Ie l'auoy tel sous mes áiles porté,
 Qu'a cheualiers & dames agreable
 Son dire estoit: & si hault exalté,
 Quentre engins chauds son nom n'est esteignable,
 Et de ses dires fait en aucun lieu

Aues

Avec plaisir conserue, & or (peut estre)
 Il ne seroit qu'un enroué & vien
 Parleur des courts, & un vulgaire maistre.
 Et ie l'exhance & diuulgue pourtant
 Qu'aprins il a de mon escole tant,
 Et d'elle, seule en son temps qui vint naistre.
 Et pour compter les bien-faits iusque au bout
 Ie l'ay tiré de mainte aete inbonnesté,
 Car en cas vile il n'a peu prendre goust,
 Pour belle à luy promesse qui fut faite,
 L'abhorrant ieune, & aux pensers bonseur
 Et fais, depuis s'estre voué à elle,
 Qui d'autre pas le rendoit zutieux,
 Et le fit tel comme elle en guise telle
 Tout ce qui rare en luy est & d'exquis
 Vient d'elle, & moy lequel tant il de fame.
 Onc pleins d'erreur tant les songes des nuits
 N'estoient, qu'il est en celá qu'il nous blámo.
 Qui la faueur & grace des le temps
 Qu'il me cognut, a de Dieu & des gens
 De ce le fier en plaignant se reclama.
 Encor cecy va le tout surpassant
 Pour droit aux cieux par les choses merueilles
 Voler, (qui sont en les bien estimant
 L'eschelle à Dieu) ie luy donnoy des ailes,
 Car luy voiant au vray qu'elle vertu,
 Et combien eut en soy son esperance,
 Il pouuoit bien vers le premier eleu

Mant

DES SONNETS.

407

Haut bien monter, d'une en autre semblance.
 Et il l'a dit en rime aucune fois,
 Or il m'oublie, & celle dame belle,
 Laquelle à luy pour appui ie donnois,
 Et pour colonne à sa vie tant frêle.
 Sur ce pleurant, ie crious à grand son,
 Il l'a donné, mais tost reprins, moy non
 Lors, dit il, mais Dieu qui aimoit icelle.
 Au iuste siege en fin & luy & moy,
 Moy a voix begue, & luy a haute & crue,
 Pour soy chacun, i' attends l'arrest de toy
 Conclut: ô dame illustre & entendue,
 En soubriant, lors dit elle, il me plaît
 D'avoir ouï tant au long vostre plaid,
 Mais tel procès requiert plus de reueüe,

Le Poëte voulant en ceste chanson peser, si plus de bien que du mal luy fut venu par Amour. En la premiere stansé, il dit, l'avoir fait citer devant la Roine, entendant la raison. Et la il dit, qu'il se presentoit pâle & mort (côme l'or qui au feu s'affine) chargé, de douleur, de pœur & d'horreur, en comparaison de celuy qui craint la mort, & demande raison, pour se vouloir excuser de ses erreurs. Dont il dit, comment il cômengoit venir desous le regne d'Amour, & ce qui luy en aduint iusques a la sixiesme stansé, en laquelle Amour luy respond disant, ses raisons, & de combien de bien il luy estoit cause, & cômement il luy avoit apporté fame & honneur, iusques à la dernière stansé; toutes choses faciles pour entendre, qui n'ont besoin d'autre interpretation.

En la

En la dernière strophe il dit, qu'attendât luy & Amour
la sentence de la raison, elle fut par icelle différée.

SONNET CCCX.

Souuente fois me dit mon miroër, quine ment,
L'esprit las, & l'escorce autrement que la painte,
Et ma force faillie ormais oste la fainte,
Et ne te cache plus, tu es vieil à présent.

Il vaut mieux à nature en tout obeissant
Estre, que rebeller, le temps y met contrainte.
Lors tost cōme par l'eau on voit la flamme estainte,
Je me voy reueillé d'un sommeil long & grand.

Et ie voy nostre vie aller ailée & viste,
Et que plus qu'une fois sur terre on ne habite,
Et un mot me resonne au mi-lieu de mon coeür.

D'elle, qui libre or' est de son noeud magnifique.
Mais en ses iours au monde elle estoit tant vniue,
Qu'elle estoit le renom a toutes (sauf erreur).

SONNET CCCXI.

Ie vole tant de fois ailé de mes pensées
Au ciel, que du nombre un ie pense à mon aduis
Estre de ceux, qui ont y leur tresor asis,
Et sur terre ont laissé leur robes déchirées

Le coeur me tremble a fois par des douces gelées,
Oiant celle pour qui de scoulouré ie suis,
Me dire, ami, t'aimant i'honneur or' ton grand pris.
Voiant quant & le poil tes costumes changées.

Ves

*Vers son seigneur mené d'elle lors en priant,
Humblement ie m'encline, afin qu'il soit content,
Qu'aussi i'y reste à voir & l'une & l'autre face.*

*Ton destin, respond il, est ferme & arresté,
Et vingt ou bien trente ans tarder, prolixité
Te semblera, pourtant cest vn petit espace.*

Petrarque demonstre icy, que conseillé de la consideration de soy mesme, laquelle il appelle son fidele miroir, luy est monstré d'elle, qu'il est desormais vieil, & qu'il doit ceder à la nature, car en s'opposant à elle, elle emporte les forces, ce qu'entendant, il dit, que subitement, ainsi que l'eau esteint le feu, luy se reueille d'un long & grand sommeil, qui luy auoit long temps celé, comment que le temps se passe vistemment, & qu'en ceste vie on ne peut estre qu'une fois. Et la parole que M. L. dir, suit au Sonnet. 311. au vers septieme, disant. Me dire, ami t'aimant i'honneur &c. estant la reste assez par soy facile à entendre.

SONNET CCCXII.

*La mort à le Soleil, qui m'esblouit de fait,
Et en tenebras est l'entiere & ferme veüe,
Cell' dont ieu, froid & chaud est terre deuenue,
Mon laurier ore est mort, vn chesne ou ormeau fait.*

*Dequoy ie voy mon bien; & partié me deplait
Qui face il n'y a nul hardie & abatue,
Ma pensèe, ou la rende ardante, & morfondue,
Ny qui la puisse emplir d'espoir & de regret.
Hors de la main de cil qui pique ensemble & flatte,
Qui*

*Qui ia par vn torment & mal si long me matte,
Ie me trouue en amere & douce liberté.*

*Et au seigneur, lequel remerciant i' adore,
Qui du seul cil soustient les cieux, & les remors,
De viure non saoulé ie retourne, ains matté.*

Il se plaint icy d'estre demeuré sans la douce venté de M. L. qui estoit son conuoy, & il se reiouit, que libre des aigres passions d'Amour, il retourne deuotement avec tout son cœur à Dieu, ce que deuant, occupé par le feu, & apres la mort par les plaintes d'elle, il n'auoit peu faire.

SONNET CCCXIII.

*Amour vingt & vn ans me tenoit en l'ardeur,
Allegre dans le feu plein d'esper en tristesse,
Et puis dix ans plaignant, apres que ma maistresse
Fit le saut iusqu'au ciel, y amenant mon cœur.*

*Ie suis las de formais, & ma vie d'erreurs
Telle i'accuse, en tant qu'a peu pres elle oppresse
La source de vertu, & ie rends & i'adresse
Deuotement ma part extreme a toy, ô haut seigneur.*

*Et triste & repent i' ainsi de mes années
I'ay vse, qui deuoient estre mieux employées,
Pour pretendre à la paix, & pour fuir l'ennui.*

*Seigneur, qui pour prison m'as donné ceste cage,
Sauue & tire moy hors de l'eternel dommage,
Ie ne veus m'excuser, ie scay que i'ay failli.*

Il monstre icy, que M. L. fut aimée de luy vingt & vn ans estant en vie, & qu'apres la mort il l'aimoit encore dix ans, dont lassé & libre de telle amour, il reprend

prend sa vie de tant d'erreur. Et avec humble cōtrition
il rend ses extremes parties de sa vie au souverain Dieu,
deuant qu'il recognoit, & confesse ses fautes.

SONNET CCCXIIII.

*Plaignant mon temps passé ie vay, lequel i'ay mis
Et perdu, pour aimer tant la chose mortelle,
Sans m'eleuer auant l'une tant que l'autre aile,
Pour faire en moy (peut estre) vn exemple de pria.*

*Toy qui l'indignité vois de mes maux commis,
Roy du ciel inuisible, en matiere immortelle,
Secours à l'ame fay, las, fouruoïée & frêle,
Et de ta grace emply cela qu'elle a omis.*

*Tât, qu'en guerre & tempeste auant veſcu, ie mouro
En repos & au port, & que si ma demeure
Fut vaine, ma retraite au moins honneſte ſoit.*

*Et a ce peu que i'ay encore icy à viure,
Et au mourir, ta main prompte & preſte me liure,
Tu ſcau que ſeulement i'eſpere en ton endroit.*

Il plaint encore en ceſtuy Sonnet ſes erreurs, eſtant
triste, que pour auoir mis ſes ans à aimer choſe mortelle,
le, il ne ſe ſoit eleué avec ſon eſprit, ou il l'eut peu faire,
& acquerir vn haut & cler nô; & ſe retournaſt enuers
Dieu, il le prie pour ſecours à ſon beſoin, & pour grace
de ſes fautes, afin qu'avec ſon aide il paſſe ſes derniers
ans paiſiblement, & qu'à la fin il puiſſe mourir en paix.

SONNET CCCXV.

*Agreables refus, & rigueur douce & pleine
D'amour chaſte & pitié, gaillards & hauts dedains,
Leſquels*

Lesquels mes fots desirs de feu & flamme pieus
(Or ie le voy) trempoient par conduite plus saine.

Mots qui par courtoisie, & extreme & seraine
Honnestete, l'oreille esboudoient des hamains
De beaulte source, & flour des vertueux desseins,
Qui du coeur m'arrachoit toute pensee vaine.

Diuin regard pour l'homme à bon heur droit, mener
Ore fier pour l'esprit trop hardi refrener
A ce qui se doit dir par raison equitable.

Et or pour conforter ma foible vie adroit,
Ce plaisant varier la racine m'estoit
Pour mon salut, estant autrement incurable.

Il écrit par ce Sonnet, toutes les façons, dont M. L.
se seruoit entiers luy, lesquelles estoient la cause de son
salut.

SONNET. CCCXVI.

Honneur esprit, qui ia par si douce façon
Tournois les yeux vainquants le Soleil en luisance,
Et fermois les soupirs avec la resonnance
Des mots vifs qu'en l'esprit rebombe encor le son.

Ie te vy ia ardent d'honneste affection
Faire entre l'herbe & fleurs aux pieds la remuance,
Non comme est d'une dame, ains d'un ange l'vsance,
De celle dont plus qu'onc i'ay or' la vision.

Laquelle a cil tournant dont es la creature
Tu as laissée en terre avec la couuerture
Douce, par haut destin, en sort qui te venoit.

Phœbus tomboit du ciel, & au monde defaite

Estoit

*Estoit la courtoisie & l'amour, ta retraite
Se faisant, & la mort douce estre commençoit.*

Il remet icy a la memoire les doux regards de M. L. & le doux spirer, & les angeliques paroles, & le celeste mouuement. Et il parle a l'esprit d'elle, duquel venoient les gaillards effects, lequel retournant au ciel, auoit laissé son corps terre. Et il le loue merueilleusement, demonstrent qu'a son partir d'icy se partit toute gaillardie d'amour, tout fait gentil, toute vertu, & toute lumiere, dont le mourir, qui est ordinairement amer a tous, alors commençoit le faire tellement doux qu'on le desiroit.

SONNET CCCXVII.

*Amour donne la main à mon engin de fait
Du travail, & au foible, hebeté & las stile,
Pour de celle qui est en la celeste ville
Faire immortelle, faire en vers vn vif pourtrait.*

*Et pour dire son los suffisamment parfait,
Rends mon dire, seigneur, à ce n'estant habille
Par soy, puis que vertu ny beauté si gentile,
Et telle onc n'eut le monde indigne d'un tel trait.*

*Tout ce qu'a peu le ciel, il respond, & ma teste,
Et les sages conseils de la hantise honneste,
Tout fut en elle, dont mort nous a degarni.*

*Du premier iour, qu'Adam ouurit les yeux, exquisse
Forme tant ne se vit: & or cecy suffise,
Le le dus en plaignant, & toy plaignant l'escry.*

Il demande icy à Amour qu'il l'aide tellement pour chäter les louanges de M. L. qu'il puisse venir au plus

E c.

haut.

haut d'icelles, & il dit, qu'Amour luy respond tout ce qui suit es six vers.

SONNET CCCXVIII.

Toy qui t'en vas chantant oiselet desiroux,
Ou bien ton temps passé plaignant ia agreable,
Te voyant la nuit proche, & l'hiuer effroiable,
Et le iour se partant avec les mois ioieux.
V. S' ainsi que tu scau bien t'es ennuis trauailleux,
Tu sceusse mon estat, qui au tien est semblable,
Tu viendrois au giron de cestuy miserable,
A partir avec luy les trauaux douloureux.

Si le partage egal se feroit, las, i' ignore,
Car celle que tu plains, peut estre en vie encore,
Dont la mort & le ciel sont si chices vers moy.

Mais l'heure moins aimée, & la saison presente,
Et des ans la memoire amers & doux me tente,
Et par pitié m'inuite à parler avec toy.

Le Poëte se plaint des ses amoureuses fortunes avec vn oiselet, qui à heure tarde du iour, & a la saison voisine de l'hiuer, alloit à l'entour de son logis chantant. Lequel chanter il fait estre au lieu de plaindre, par la douleur qu'il auoit de voir approcher la nuit, & l'hiuer, & de laisser derriere soy les iours & mois allegres. Disant qu'un tel estat le sien estoit, par la mort de M. L. Et il dit, parlant à l'oiselet, que s'il scauoit l'estat de Petrarque, comme ses trauaux propres, qu'il viendrait aupres de luy à plaindre avecque luy ses tristes ennuis. Mais il dit ne scauoir, si leur parties seroient egales, car celle qui l'oiselet plaint, peut estre encores en vie, de laquelle vie, pour luy auoir osté M. L. la mort & le ciel sont

Sont si anares enuers luy. Mais de la saison & de l'heure moins agreable, & de la memoire de ses doux & amers aus, qui en douleur les egale, il dit estre inuité à deuoir parler avecque luy de son dam & regret avecque pitie & compassion.

CHANSON XLIX.

Vierge belle, à qui sert le Soleil de manteau,
 Le chef Soleil t'aimoit, d'estoiles couronnée,
 Tant qu'il cachoit en toy, de sa clarté le seau.
 Pour de toy dire, amour me rend l'ame eschauffée,
 Mais le commencement me faut, sans ton secours,
 Et de cil qui, aimant, en toy se mit; i'appelle,
 Et i'inuoque qui a bien respondu tousiours
 A tel, qui s'est vouë avecque foy à elle,
 Vierge encas qu'à merci onques des cas humains
 Te tourner & mouuoir sceut l'extreme misere,
 Vers mon prier deuot encline & teste & mains.
 De m'aider en ma guerre outre plus ne differe,
 Or que terre ie soy, toy des cieux roine & mere.
 Vierge sage, vne, & chefue au reng du nôbre heureux
 De celles qui auoient beauté avec prudence,
 Et qui lampe as plus clere, & le feu plus builleux,
 O du peuple affligé bouclier plein d'assurance:
 Contre les coups felons du sort & de la mort,
 Sous qui non sauueté, mais gloire on accumule.
 O pour l'aveugle ardeur refrigerant confort
 Entre les sots mortels ça bas qui fume & brûle.

Vierge & iceux beaux yeux, hélas, qui de soucis
 De la douleur, ont veu la marque impitoiable,
 Aux doux membres du corps de ton bien aimé fils,
 Vers mon estat douteux tourne toy fauoarble,
 Qui priué du conseil me te rend conseillable.
 Vierge pure & entiere, & chaste en tout endroit,
 De ton gentil enfant ensemble fille & mere,
 Dont clarté ceste vie, & ornement reçoit
 L'autre; par toy ton fils & du souverain pere,
 (O fenestre des cieux hautaine en ta splendeur)
 Pour nostre heur & salut venoit au dernier âge,
 Et entre autres seiours voire tous ça bas, l'heur
 Tu as d'auoir esté seule l'eleu haut gage.
 Vierge benoite qui as conuerti les pleurs,
 Et voix plaintiue d'Eue en voix douce & ioieuse:
 Fay moy (car tu le peus) digne de ses faueurs
 Au supreme Roiaume, aiant ia, ô heureuse,
 Sans fin, receüe au chef couronne glorieuse.
 Vierge sainte, & la vraye & chefue humilité,
 Qui saillie es. (estant de toute grace pleine)
 Aux cieux, d'ou mon prier est de toy escouté,
 Tu nous as cy produit de pitié la fontaine,
 Et le iuste Soleil, qui au siecle rempli
 D'erreur noire & espesse, vn air serain redonne.
 Trois noms tant chers que doux il nous a establi,
 De mere, espouffe, & fille, ensemble en ta personne,
 Vierge riche de gloire, & la dame du Roy,
 Qui le ioug a rompu, qui nous tenoit en presse,

DES SONNETS.

437

Et qui a fait heureux le monde & franc d'esmoy,
 Dans les plaies de qui, ô vraye sauueresse,
 Que mon coeur ie prie ait en paix seure allegresse.
 Vierge de tes beautez qui as fait amoureux
 Les cieux, & sans exemple es seule au monde née,
 Sans premiere, ou egale, ou seconde en tous lieux,
 Tes faits purs & pieux, & ta sainte pensée,
 Vn vis temple & sacré pour le vray Dieu ont fait
 Ton fertile pucelage: & par toy auoir vie
 Ie puis bonne & ioyeuse, & vn plaisir parfait,
 Si parmi ta priere & requeste, ô Marie,
 Vierge douce & pieuse, ou estoit abondant
 Le peché, y abonde à l'aduenant la grace,
 Les genoux de l'esprit ie plie, en suppliant,
 Que mon conuoy tu sois, & qu'à meilleure place
 Tendre & a bonne fin, mes pas errants tu face.
 Vierge clere, & constante en perpetuité
 Estoile, en ceste mer furieuse & horrible,
 A tous loiaux nochers guide en fidelité,
 L'orage auquel ie suis, voy comme il est terrible,
 Auquel sans gouuernail ie m'en vay & seulet.
 Et ia le dernier cry s'approchant se decele,
 Ce non obstant mon ame en toy met son arrest,
 Combien que pecheresse, hélas, ie ne le cele.
 Vierge mais ie te prie, ne permets de mon mal
 Rire mon ennemi, & d'y penser ne deigne,
 Que nos pechez, ont fait qu'en ton corps virginal
 Pour nous mortels sauuer de l'eternelle peine

B e 3

Le

Le grand Dieu a voulu vestir la chair humaine.
 Vierge combien de pleurs ia ai-je resspandu,
 Combien des fols pourchas, & quelle vaine instâce,
 Dont rië que grand dommage & peine i'ay receut
 Depuis que sur le bord d'Arne i'eu ma naissance,
 Or ceste cy cherchant ore celle autreparr,
 Ma vie n'a esté autre que trauailleuse,
 Beauté mortelle & faits & beaux propos sans art
 Leur ont fait mon ame estre en tout deuotieuse,
 Vierge sacrée & alme, or' ne tarde long temps,
 Car peut estre ie suis en l'année dernière.
 Mes iours plus vistement qu'une fiesche enfuiants,
 Entre peine & pechez ont par fait leur carriere:
 Et nulle autre m'attët fors que la mort meurtriere
 Vierge telle or' est terre, & tient mon cœeur en dueil,
 Qui le tenoit en pleurs encor estant viuante,
 Et de mes mille maux elle ne sceut vn seul.
 Et or' qu'elle l'eut sceu ce qu'or' i' experimente,
 Ne fut moins aduenue, car autre sien vouloir
 M'auroit causé la mort, & mauuais nom à elle.
 Or toy dame du ciel nostre Diue & espoir,
 Si conuenablement on peut nommer telle.
 Viergg haute de sens, toute chose tu vois,
 Et ce que ne pouuoit faire, hélas, l'autre humaine,
 Et qui à la grandeur n'approche en pris ou poix
 De ta vertu, mets fin a ma douleur, & peine,
 Dont i' auray mon salut, toy gloire ô treseraine,
 Vierge en qui i'ay posé mon espoir tout entier,

Qu'en

Qu'au grand besoin tu peus & veus m'aider, prens
 De ne m'abandonner au passage dernier (cure
 Ne me regarde, ains cil dont ie suis creature,
 Nō ma valeur, mais biē son hault & grād pourtrait
 Lequel d'un si bas hōme en moy soigner t'enseigne.
 Meduse & mon erreur vne pierre m'ont fait,
 Dont distillée coule vne humeur toute vaine,
 Vierge de saintes pleurs & pieuses remply
 Mon foible & lasé coeur, afin qu'un benēfice
 Au moins mon dernier plaindre ait d'un deuot ap-
 Et sans fange terrestre embouēe du vice, (puy,
 Comme fut le premier de rage plus que riche.
 Vierge humaine, & contraire à la superbité,
 Du principe commun l'amour te vueille induire
 D'auoir pitié d'un cœur contrit d'humilité,
 Car de mortelle terre vn peu & moins que cire,
 Si i'ay accoustumé d'aimer a tant de foy,
 Que doy-ie de toy faire, ô chose tresgentile?
 Encas que releuer par tes mains ie me voy.
 De ma condition trop miserable & vile.
 Vierge ie sacre & purge a ton nom mes desirs,
 Mon esprit & mon stile avecque mes pensées,
 Ma lague aussi, mes pleurs mon coeur & mes souf-
 Je prie à meilleur guē me monstre les allées, (pirs
 Et vueille prendre en grē mes volonteiz changées.
 Le iour estre ne peut fort loin, mais est prochain,
 Tant s'envole le temps, qui iamaiz ne s'arreste,
 Vierge seule & vniue: & le coeur sent le train,

*Dont or' la conscience, ore la mort le traite,
 Prie pour moy ton fils vray Dieu en corps humain,
 Qu'a mon dernier esprit tant de sa grace il preste,
 Que l'eternelle paix aupres de luy i' acqueste.*

D'autant que la coustume des plus nobles & anciens Poëtes a este tousiours de clore leurs poëmes avec quelque hymne en louange d'aucune diuinité : Nostre Petrarque, fait aussi le mesme avec ceste tresbelle & tresdeuote Chanson, en laquelle (comme triste de ses fautes) louât la Royne des cieux, il s'efforce de la faire auoir pitié de luy, la priant, comme nous voions en la premiere stante, qu'a son partir de la presente vie, elle le vueille aider, que son esprit puisse estre receu en la patrie celeste.

Fin des Sonnets, & Chansons, de M. F. Petrarque.



L'INTENTION DV POETE SYR

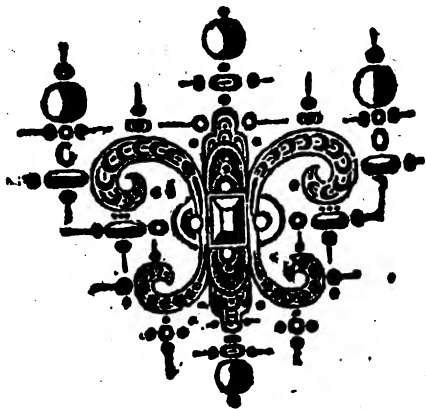
les Triumpheſ enſuiuants.



LE Poëte en ces ſix moraliffimes Triumpheſ eſcrit les diuers eſtats de l'homme, lequel eſtant vn animal raiſonnable mortel, a deux principales uiſſances, l'vne eſt l'appetit, l'autre la raiſon : mais l'appetit eſt accouſtumé de gouverner en la ieuneſſe, quand les ſens ont moindre force, & la raiſon en la vieilleſſe. Or apres la vieilleſſe l'homme ſuiuant le cours de la nature, vient à mourir, c'eſt abandonner le corps, car l'ame, par laquelle il eſt homme, eſtât immortelle demeure en vie, & combien qu'en ſe mourant il ſoit de la compagnie humaine, & de la terre eloigné, neantmoins il eſt accouſtumé de viure çà bas en la memoire des hommes, par la fame, que de ſoy il a laiſſée ; ceſte fame, comme toutes autres choſes, qui ſont ſous le ciel, eſt au dernier vaincue du téps, lequel la met en eternal oubli. Eſtant puis encore le temps choſe finie, il reſte vaincu de l'eternité immobile & ſempiternelle, par ou que la fame prinſe de la ſeigneurie du téps, vit au pouuoit de l'eternité. Par laquelle choſe le premier eſtat & le premier Triumphe, qui en luy ſe fait, eſt de l'appetit. qui ſuit ce qui delecte aux ſentimens, entendu icy par l'Amour. Le ſecond eſt de la raiſon, qui par l'âge meur, avec les âiles de l'entendement s'eleue, & vainct, l'appetit dont il ſaiut au ſecond triomphe, ſous le nom de chaſteté en la perſonne de M. L. triumpheſ d'Amour. Le troiſieme eſt de la Mort, qui prend & oſte toutes opérations de l'appetit, & de la raiſon, qui ſouloient operer en la vie mortelle. Le quatrieſme eſt de la fame, qui apres la mort fait viure par le nom. Le cinquiſme eſt du Temps qui eſteint la fame, & tout ce qui eſt icy ſous les cieux. Le ſixieſme & le dernier eſt, del'Eternité, qui paſſe
tout

tout temps, car dufini iufques a l'infini il n'y a aucune proportion. Et il fait à noter, que de ces Triomphes les deux premiers fe font en la vie mortelle, le troisieme au partir de l'ame, & les autres trois apres qu'elle s'est desiointé du corps. Et le Poëte les fait tous fix partie par vifion, partie par imagination, & particulièrement il demonstre fon estat, & celuy de M.L. c'est, comme il s'enamouroit d'elle, & ce qui luy en aduint, & cōment elle en s'opposant vainquoit le trop grand defir de luy, & ainsi elle se mourut : & neât moins par fame elle demeueroit vivante, & combien qu'avec le temps son nom s'estingne, elle fera au ciel eternelle.

LES



TRIOMPHES DE M. FRANCOIS Petrarque.

LE TRIOMPHE D'AMOUR.

A *(ramene*
 V temps qui de ne nouueau mes soupairs me
 Par le doux souuenir du iour, lequel estoit
 La source du martire, & ma si loque pei-
 Phœbus ia l'vne corne & l'autre rechauffoit *(ne.*
 Du toreau, & l'infante à Titon allée
 Au sejour ancien engulée couroit.
 L'amour, & les dedains, & plaintes, dont flancuées
 Elle est, & la saison, au lieu clos reconduit
 M'auoient, ou du las cœur toute charge est posée.
 La parmi l'herbe estant de plaindre de sconfir.
 Je vy vaincu du somme vne clarté tresgrande,
 Ou vn bref ieu se paie à douleur sans respit.
 Je vis vn puissant Duc d'vne vaincue bande,
 Ainsi qu'est vn d'iceux qui d'heur & gloire heurieux
 Au Capit ole au char de triomphe commande.
 Moy inaccoustumé d'auoir celà aux yeux,
 Au temps auquel ie suis ore plein de tristesse,
 De toute valeur vuide & d'orgueil copieux,
 I'auoy

T'auoy les yeux pesants & l'as haucez sans cesse
 Vers le rare & haut an & inusité train,
 Car rien plus, que l'apprendre, augmēte malice,
 Dessus vn char de feu vn garçon inhumain
 De quatre cheuaux blancs passants la neige blāche
 Tiré, les dards auoit au flanc, l'arc en la main,
 Ausquels l'escu ne fait moins l'armet resistance
 Sur chaque espaule il eut, autrement du tout nu,
 Vne grande aile painte a diuerse plaisance.
 Des mortels entouré iusqu'à nombre incognu,
 Partié tuez & prins en bataille, & en guerre,
 Partié blecez des traits & coups du dard pointu.
 Zeleux d'ouir nouuelle entre eux ie m'y enserre,
 Tāt que pour vn du nōbre estre entre eux ie pēsois,
 Lesquels deuant le temps la mort a mis sous terre.
 Lors ie me tenoy ferme à voir si i'y verois
 Quelque vn de cognoissance en la trouppē serrée
 Du roy, qui n'est en ieun onc de pleurs vne fois.
 Ie n'y cognus aucun, car la face changée
 Leur estoit, si quelque vn de cognoissance y fut,
 Par mort, ou par prison cruelle & redoute.
 Vne ombre illec moins triste entre autres apparut,
 Qui m'appellant par nom, en me rencontrant, telle
 Disoit, grace ont ceux la qui d'aimer font leur but.
 Dont esbahi ie dy, ie ne te cognois, quelle
 Raison a toy cognu si seurement me rend?
 Il respondoit, la charge ainsi me le reuēle.
 Des liens que ie porte, a tes yeux le defend

L'air

L'air tenebreux, pourtant loial ami sans tache
 Ie te suis, la patrie à toy commune aiant.
 Ses mot & son vieil dire à moy ce que la face
 Reueler ne pouuoit, decouuroient, & ainsi
 Nous mont asmes ensemble a vne ouuerte place.
 Il commençoit: grand temps est que te voir icy
 Ie pensois entre nous, car de toy pour presage
 Des premiers ans ton front l'a ainsi aduertti.
 Cela fut verité, mais l'amoureux outrage
 M'espouuentoit si fort, que ie quitoy le ieu,
 La poitrine & les draps monstrent bien le domage.
 Ainsi disoy-ie & luy quand il eut entendu
 Ma responce en riant, il dit, en telle sorte:
 Mon fils comment pour toy est allumé le feu.
 Lors ie ne l'entendoy, mais sa parole accorte
 Or tant ie trouue ferme estre dans mon cerueau,
 Qu'onc escrite ne fut lettre en marbre si forte,
 Et ie luy demandoy parmi l'âge nouveau,
 Dont la langue & l'esprit prompt ont la hardiesse,
 Qu'elles gens dy de grace a comprins ce troupeau?
 D'icy a peu de temps l'intelligence expresse
 Par toy-mesmes auras, respond il, & d'iceux
 Seras, tel noeud pour toy à ton desceu se tresse.
 Et deuant changeras la face & les cheueux,
 Que le noeud dont ie dy de ton col se delie,
 Et de res pieds encor à rebeller zeueux:
 Mais afin que i' appaise en ce ta ieune enuie,
 Ie diray, mais deuant du plus grand qui à nous

Ainsi

Ainsi la liberté vole avecque la vie.

Cestuy est cil' au monde, Amour, nommé de tous,
Amer comme tu vois, dont plus de cognoissance
Auras lors que sa loy porteras comme nous.

Enfant doux mais viellard, fier iusques à outrance,
Bien le scait, qui l'esprouue, & deuant les mille ans
Le scauras, dont l'effort iusqu'or' ie vous auance.

Oisuite il eut & luxure a parents,
Qui de suauës nourri l'ont & douces pensées,
Et fait seigneur & dieu ainsi des vaines gens.

Telest vaincu de luy, des loix plus aggrauées,
Tel, las, mene sa vie aigre, & en grand' douleurs
Sous plus de mille clez & chaines inoubrées.

Cil' qui seignoria! & fier tant en ses mœurs
Vient deuant, est Cesar, qui fut de Cleopatre
En Egypte lié entre l'herbe & les fleurs.

Qui triomphe or' de luy, & le tour n'est marastre,
S'il a vaincu le monde, & puis d'autre est regi

Qu'au vainqueur soit permis de son vaincu s'esba-
L'autre apres est son fils, mais toute fois cestuy (ire.
Aimoit plus iustement; c'est donc Cesar Auguste,
Qui sa Liue enceinte ostoit i a à autruy.

Le troisieme est Neron sans pitié & iniuste,
Tu le vois bien aller plein d'ire & de dedain
D'une dame vaincu, qui sembloit tant robuste.

Voy digne de tout los, Marc le bon, & l'humain
Philosophe d'esprit, & harangueur faconde,
Ce non obstant, Faustine icy l'a mis au train.

en

Ces deux pleins de soupçon & de pœur vagabonde,
 L'un est Denis, l'autre est Alexandre Pherin,
 Mais sur cil' de sa crainte vn digne effect redonde.
 L'autre est qui tant plaignoit sous Antandre la fin
 De Creuse, & raiuit à cil' son amoureuse,
 Qui sur Euandre fit, tuant son fils butin.
 Tu as ouï parler d'un, qui la monstreuse
 Amour de sa marastre accorder ne vouloit:
 Deceuant son desir par fuite vertueuse.
 Mais, las, le bon vouloir & chaste le tuoit,
 Tant l'amoureuse Phadre en peruersité dure,
 Et terrible, l'amour en haine transformoit.
 Et icelle en mourut vengeance d'auenture
 D'Hippolite, & Thesée & d'Adriane en tant
 Qu'amour la fit mourir, comme or' as l'ouuerture.
 Tel condamne soy-mesme, autruy blâmer pensant,
 Et tel qui prend plaisir en frauduleuse entente,
 Ne se doit lamenter, encas qu'autruy le prend.
 Fameux de tant de los voy-cy qui se presente
 Entre deux soeurs mené prisonnier, & la more
 De l'une à luy, la sienne à celle autre est plaisante.
 Celuy qui l'accompagne, est le puissant & fort
 Hercule, qui fut prins d'amour, l'autre est Achille,
 Qui eut en ses amours vn assez triste sort.
 Cest autre est Demophon, & celle la est Phille,
 Icelle autre est Medée, & l'autre apres Iason,
 Auec l'amour suivi d'elle par mainte villa.
 Et tant qu'au pere & frere estoit sa trahison

Fin.

Grande, tant elle estoit vers son amant plus felle.
De son amour plus digne a son opinion.
Hipsiphile vient puis plaignant encor, & elle
La barbarique amour, qui le sien luy raut.
Puis celle vient, qui a le titre d'estre belle.
Costoiant le pasteur, qui mal le beau front vit
Tant ententif, de quoy suiuoit celle Comete,
Qui l'vniuers entier tout de sus dessus mit.
Puis ois entre autres pleurs Oenone, qui regretta
Paris & Menelâs, Helene, helas, tant bien
Et Hermion citer Oreste a voix secrete.
Laodomie encor Protefilâs le sien,
Argie Pollinice en sa foy plus certaine,
Que ne fut Euriphile auare tant du bien.
Tu vois les cris, les pleurs, la sousspireuse aleine
Des misarables, qui enflammées rendoient
L'ame à luy qui les guide à telle fin & peine.
Mes mots les noms de tous ont ne t'exprimeroimt,
Car non hommes, mais Dieux en grande cōpagnie
De Myrtes ombrageux le beau bois remplissoient.
Tu vois Mars accosté de Venus la iolie,
Estant aux pieds & bras & au col de fer ceint:
Et Pluton à part soy costoiant sa raine.
Tu vois Iunon ialouse, & Phoebus au blond teint,
Qu'il âge & l'arc souloit tenir pour chose floche,
Dont en la Thessalie il fut apres artaint.
Que doy-ie dire? tout en vn coup ie decoche,
Touts les Dieux de Varron sont icy prisonniers,
Et de

*Et de rets infinis Iupiter à la coche
Vient deuant enchainé, marchât tout des premiers.*

En cestuy premier Chapitre Petrarque compte, que des amoureules passions estant reconduit a la solitude de Vaucluse, comme vn lieu qui pour l'amour de M. L. pouuoit donner quelque repos a sa trauaillée vie, vaincu du somme du printemps, au mesme iour & a la mesme heure, qu'il s'enamouroit premierement d'elle, remettant en son esprit pensif ses premiers trauaux, il vit Amour aller triomphant de ceux qu'aucc ses dards d'or il auoir vaincu : & deuenu desireux de cognoistre aucuns d'iceux ; il dit, qu'une ombre se sequestrant de la troupe, luy donne la cognoissance de plusieurs, comme il le monstre au Chapitre precedent tout au long.

DV TRIOMPHE D'AMOUR

CHAPITRE II.

I A lasse se trouuant, mais non saoule ma veüe,
Or' de ça or' dela ie me tournoy, voyant
Choses à recorder de trop longue estendue.
Le cœur s'en alloit prins de diuers discours, quand
Tout a soy le tiroient deux, lesquels m'âche a man-
En raisonnant passoient ensemble doucemēt. (che
Leur estrange maintien me meut plein d'elegance,
Et leur parler estrange obscur en mon endroit,
Mais par mon truchement i'en eu la cognoissance.
Puis leur estat sachant plus seur en mon exploit
Ie les aborde, entant que ia l'un esprit estre

F f

Ami

Ami à nostre nom, l'autre ennemi souloit.
 J'alloy vers le premier en commençant ô maître
 Guerroieur Masinisse, or' par ton Scipion,
 Or' par ceste à parler icy me vueille admettre.
 Il dit, me regardant, qui espie est si bon,
 Volontiers ie voudroy premierement entendre
 De l'une mienne, & l'autre ardante affection.
 Je responday, mon estre à tel cognoisseur rendre
 Ne peut, car ou la flamme est petite, si loing
 Vn grand fruit de clarté d'elle on ne doit attendre.
 Mais ton renom Roial pout s'estendre a tout coin,
 Et tel par le beau noeud d'Amour à toy se lie,
 Qui ne t'a veu iamais, & ne te voit à poin',
 Or' si cestuy te guide en paix dy-ie, t'en prie,
 (Et ie monstroy leur Duc). quel coupleau est cestuy
 Loiale, à mon aduis, chose & peu plus ouie.
 Ton parler de mon nom si prompt, que l'as ouï,
 Il dit, & que le scais par toy-mesme m'assente,
 Mais ie diray pour l'ame allegier de l'ennui.
 En ce prinse-homme aiant du coeur la part meilleure
 Assise, & que Lelie a peine y eut son los,
 Par tout ou ses drapeaux furēt, i'eu ma demeure.
 La fortune seraine il eut à tous propos,
 Mais non à sa vertu, & sa valeur egale,
 Qui auoient en son coeur plus qu'en autre oncrept.
 Apres que des Romains la coste occidentale
 Extreme vit les fers, tant à leur grand honneur
 Là par amour estoit nostre amitié natale.

Ny iamais en deux cœurs ardoit telle douceur,
 Ny peut ardre onc ie croy, mais, las, aux pretendues
 Amours, i'eu peu de nuits, & chices a mon heur.
 Au nuptial plaisir en vain, helas, conceuës,
 Car sur nostre fureur faire excuse il n'aidoit,
 Et les chaines du noeud tant iuste estoient rompuës.
 Celuy qui plus tout seul que l'Vniuers valoit,
 Auec son saint parler faisoit nostre diuorce,
 Et de tous nos sousspirs rien ne se soucioit.
 Et combien qu'il le fist, dont encor ie m'escorce,
 Pourtant vne vertu reluire en luy ie vis,
 Aueugle est, qui ne voit du cler Soleil la torche
 Grande iustice semble vn forfait aux transis
 D'Amour, mais tel conseil d'un ami tant sincere,
 Fut comme vn grand rocher aux amoureux aduis.
 L'amour me le fit fils, l'honneur me le fit pere,
 Frere les ans, par ouceder il me fallut,
 Mais avec l'oeil trouble, & l'ame toute amere.
 Ainsi ma chere amie & eleuë mourut,
 Qui au pouuoir d'autruy desia se voiant estre,
 Mourir plustost quē viure en seruitude eleut.
 Et moy de ma douleur ie fu ministre & mastre,
 Car le prier si fort en sa priere ardent
 Me fit plustost vers moy qu'euers luy mal cōmettre.
 L'enuoioy le venin à elle si dolent
 D'esprit, comme ie scay, & ce qu'encor croit elle,
 Et toy si tant, à qui d'amour as iugement.
 Vnplandre i'acquestoy, las, d'une espouse telle

F f a

En elle

En elle tout mon bien & mon espoir total,
 Perdre plutôt i'aimoy, qu'estre a ma foy rebelle.
 Mais cherche de former si tu vois en ce bal
 Quelque admirable cas : le temps n'est arrestable,
 Qui à d'oeuvre beaucoup rend le iour inegal.
 En prie le brestemps à la flamme admirable
 De deux si bons amants i'alloy considerant,
 Et le coeur à la neige au Soleil i'eu semblable.
 Quand dire se l'ouy sur te passer auant
 Cestuy vraiment par soy ia ne me desagrée,
 Mais de les haïr tous i'ay le coeur tout constant.
 O Sophonisbe dy-se aiés l'ame apaisée,
 Car ta Cartage ia par nos mains succomboit
 Trois fois, & au tiers coup elle estoit ruinée.
 Et elle, autre se vew qu'apprins de toy me soit,
 Tes Latins ne rioient, si bien pleuroit l'Aphrique
 A tes historiens demande, si i'ay droit.
 Lors en la grande troupe avec elle s'intrique
 Son ami, & le nostre avecques vn soubri,
 Priuāt nos yeux des leurs sans faire autre replique.
 Comme vn homin' qui cheuauce en vn douteux pais,
 Et ia a chaque pas en s'arrestant regarde,
 Retardant son chemin à prendre tant d'aduís.
 Ainsi faisoient ma marche estre douteuse & tarde
 Les amants: qui me font encore conuoiteux
 De scauoir en quel feu, & combien chacun arde.
 A la gauche vn ie vis hors du chemin, de ceux
 Vn semblant qui la chose egale à leur enuie
Trouuent,

DES SONNETS.

433

Trouuent, dont puis ioleux ils vont & vergerneux.
Faire vn don à autrui de sa femme & amie,
O neue courtoisie, ô plus qu'extreme amour,
Tant qu'ell' mesmes hôteuse ensemble & reioiue.
Du change sembloit estre; & parlant du beau tour,
Et leurs douces amours ioints ils firent leur voie
Souspirants la Sorie & leur roial atour.
A iceux trois esprits ie tiroy qui lu roie
Retirée auoient prins pour faire autre chemin,
Et au premier m'attends en priant ie disoye:
Luy escoutant le son du langage Latin,
Se retenoit vn peu altere de visage,
Et puis de mon vouloir estant comme deuin.
Disoit, ie suis Seleuce, & cestuy mon lignage,
Et fils Antioche est, qui grand' guerre menoit
Aux tiens, mais sur raison la force a l'aduantage.
Ceste fut ia ma femme, apres luy l'espousoit,
Dont ie luy faiso y don pour d'amoureux supplice
Le sauuer, & le don licite à nous estoit.
Nostre sort est commun, comme or' vois, Stratonice
Est son nom, & quel soit de nostre amour l'effort,
Te smaigne assez au vray l'induisible indice.
De ne regner plus ceste à moy fit vn accord,
Ie quittoy mon plaisir, cestuy sa chere vie,
L'vn & l'autre estimant bien meriter sa mort.
Et sans l'aide discrete en telle maladie
Du Phisique gentil, qui bien s'en apperceus,
Son âge sur la fleur sa carriere eut finie.

F f 3

Taisant.

Taisant, aimant, la mort assommé quasi l'eut,
 L'aimer, las, force estoit, & vertu fut le taire,
 Vraye estoit ma pitié dont secours il receut,
 Ce dit il, & comme vn à qui le changer plaire
 Souloit, cessant de dire il retournoit ses pas,
 Tant qu'à luy dire a Dieu mal ie sceu satisfaire.
 Le restoy triste, & plem d'un sousspireux amas,
 Alors que de mes yeux l'ombre fut absente,
 Qui de ses mots mon coeur ne desengageoit pas.
 Iusque à ce qu'on me dit trop en vne pensée,
 Tu pauses ou tu vois telle diuersité,
 Veu que la bresueté du temps ne t'est cachée,
 Xerxes de tant d'armes en la Grece assisté
 N'alloit, que des amants il n'y eut dauantage,
 Nuds & prins, tant que l'oeil de les voir i eu matté.
 De naissance diuers si bien que de langage,
 Tant qu'entre mille d'un le nom ie ne scauois
 Des peu que ie cognus, l'histoire tesmoinage
 Faire, l'un fut Persé, & scauoir ie voulois,
 Comment l'Egyptienne Andromade chérie
 Tant fut de luy, qui eut l'oeil & le poil Niloï.
 Puis le vain amoureux, qui trouuant tant iolie
 Sa beauté propre fut la desirant destruit,
 Seul pauvre d'auoir eu d'elle telle copie.
 Qui deuint vne fleur belles ans aucun fruit,
 Et celle, dont il fut aimé ie en voix vius
 Vn dur & sec rocher son corsage se fit.
 Iphis y fut encor, qui la main eut actius,

Tant

Tant a son mal, qu'aimant autrui il fut amer
 A soy, avec plusieurs autres a tel conuue.
 Et croix damnez, tous gens qui auoient par aimer
 La vie en baine, encor vne moderne suite
 S'y vit, mais ce seroit perdre temps les nommer.
 Puis deux dont par l'amour l'un l'autre oncques ne
 Alcione & Ceix au riuage marin, (quite
 Au plus doux temps d'huiuer accomodats leur giste,
 Du long d'eux tout pensif E face par chemin
 Esperie cherchant ore sur vne pierre
 Assis, ore sous l'eau, or à voler enclin.
 Et la fille ie vy de Nisus fausse & fiere
 S'en fuir en volant, Athalante courrir (riere.
 Restant pour vn beau front & trois iets d'or der-
 Et Hippomanes ioint, en cela singulier (ses
 Qu'entre tant des amants des courses malheureu-
 Seul de victoire il peut vantant se reioiur.
 En ces vaines amours & choses fabuleuses
 Je vis Athis auoir Galathée au giron,
 Et Polipheme hurler, & faire voix hideuses.
 Et ondoier aussi Glancus en compagnon
 En la troupe sans celle, a luy semblant plus gent,
 L'autre amie appellant fiere, autre la raison.
 Et vn ia de nos Roys Picus & sa Canente
 Vn bel oiseau pour elle or, mais qui le mua.
 Luy a le nom laissé, & la Roiale mante.
 La plainte d'Egerie au lieu d'osie vy la,
 Et Sculle en aspre roche & dure conuertie.

*Dont la mer de Sicile infamie acquiesça.
 Et iusque à desespoir, qui dolente & marrie
 La plume manioit de la plus noble main,
 Et le fer nu de l'autre à elle emblant la vie.
 Avec sa viue dame encor y fut du train
 Pigmalion, & mille autres qu'en Aganippe,
 Et Castali i' ay veu faire vn chant plus qu'humain,
 Et d'une pome en fin abusée, Cidippe.*

D'autant que naturellement l'esprit humain est desirieux d'entendre & sçauoir, & tât plus qu'il voit, tant plus il s'enflâme pour sçauoir: Le Poëte en ce Chapitre dit qu'il estoit ia lasné nō saoulé de voir l'espeſse troupe des miserables amans, par ou regardant or' deçà or' delà, il vit passer deux ombres, l'une de Masinisse Roy des Massuliens, & l'autre de Sophonisba, iadis femme de Siphax Roy de Numidie: & aiant entendu qui ils estoient, il introduit des autres de main a main, avec lesquelles il raisonne & parle.

DU TRIOMPHE D'AMOUR CHAPITRE III.

D'Vn esbahissement si plein i' auoy le coeur,
 Que i' estoÿ cōme vn hōme à parler incapable,
 Qui guette, en se taisant, cōseil d'autrui plus sour,
 Quand mon ami que fais, qu'est ce tant admirable,
 Que tu penses, me dit, & bien ne le sçais tu,
 Qu'aussi ie suis du reng de fuiture inexcusable?
 Frere, ie respondoÿ, mon estre t'est cognu,
 Et l'amour de sçauoir que i' ay si tresardante,

Que

47
Que l'oeuvre se retarde avec le pretendu.
Et luy, i' auoy cogna t'aisant ia ta pretente,
Qui sont ceux cy encor tu voudrois bien scauoir,
Si ie puis, ie rendray ta volonte contente.
Tu vois celuy de tous honnore grand à voir
Pompē qui iointe a soy mene sa Corneliē,
Du vile Tholomēe encore sed douloir
L'autre de plus loin est le grand Grec, à sa vie
Clitemnestre & Egiste aspirer ignorant,
Or vois tu comme Amour a la veuē esblouie.
Autre loy, autre amour, Hipermeestre la tant
Que Pirame tu vois, & Thisbe a l'ombre au sable,
En la fenestre Heron, Leandre en mer nageant.
Iceluy si pensif est Vliss l'ombre affable,
De la chaste compagne attendu & prie,
A qui par amour Circe estoit tant dommageable.
D'Amilcar l'autre est fils en tant d'ans non plie
Deuant l'effort Romain, & la Thusque banniere,
Qui fut de femme vile en Apouille lie.
Celle qui son seigneur tondue à la maniere
D'un homme suit, iadis en Ponte Roine estoit,
Comment domptee elle a prins estat de Chābriere?
L'autre est Portie au fer & feu qui s'adressoit,
Iulie celle autre est, de dueil toute abatue,
Voiant au feu second son mari plus adroit.
Au grand pere trompé deça tourne la veuē,
Lequel ne se repent, ny regrette auoir fait
Seruice quatorse ans, pour Rachel son eleuē.
L'amour

L'amour qui croit par peine illustre plus se fait.
 Le pere de cestuy tu vois, l'aieul encore
 Comment pour exiler avec Sare il fut prest.
 Puis voy comme en Dauid tellement s'incorpore
 La cruelle orde amour, que par force il commit,
 Ce qu'en vn lieu obscur & creux puis il deplore,
 Vne telle bruine, il semble qu'obscurcis
 Du plus schauant enfant la renommée clere,
 Et qu'en tout du Seigneur elle le departit.
 Voy l'autre aimât d'un coup & desaimât faux frere
 Avec sa soeur Tamar, voy la qu'à Absalon
 Dolente & dedaignée elle le tort auere.
 Et deuant elle vn peu vois le puissant Sampson,
 Qui plus que sage sort par les ris hipocrates
 A l'ennemie met, las, la teste au giron.
 Entre tant des estocs & lances Assirites,
 Amour & le sommeil & vne vesue vois
 Avec le beau parler & ses ioues polites.
 Vaincre Olopherne, & tost y aller vers ses bourgeois
 Avec l'horrible sac n'ayant que sa seruante
 Pour compagne, à minuit, louant Dieu de sa voix.
 Tu vois encor Sichen au sang qui l'ensanglante
 De sa chair circoncise issu & de sa mort,
 Et le pere, & le peuple auoir fin accordante.
 Cecy luy vint d'aimer soudainement si fort,
 Assuer & son amour voy, & en quelle sorte
 Pour en paix la porter qu'il cherche auoir confort.
 D'un nœd se deliant, d'une corde plus forte

il se

Il se lie (tel philtre & mal s'arrache ainsi)
 Comme le clou par clou hors d'une asselle ou porte.
 Veus tu voir en vn coeur ioie ensemble & ennui,
 Miel & fiel, voy d'Herode horrible & fier la face,
 De cruauté qui fut & d'amour assailli.
 Voy ia comme il ardoit, & comment puis il macho
 Son coeur tard repent, las, de sa cruauté,
 Et qu'en vain d'appeller sa Marianne il tache.
 Voy trois dames d'amour pleines & de beauté,
 Procris, Artemisie, avec Deidamie,
 Et des hardies trois en leur meschanceté,
 Semiramis, Biblis, & Mirrha sa manie (cains
 Plaignant, & comment chaque a vergogneux lo
 De leur voie illicite & deffamée vie.
 Voy ceux dont au papier tant des songes ont pains
 Lancelot & Tristan, & l'autre troupe errante,
 Qui iusques a l'agon l'errant peuple contraint.
 Voy Gineure & Isotte & autre mainte amante,
 Et là couple Arimine ensemble en douloureux
 Souffirs, en air iettant vne voix gemissante.
 Ainsi, dit il, quand moy comme vn homme douteux,
 Du mal futur, & qui tremble auant la trompette,
 Et qui ia sans qu'aucun le presse, va poeneux,
 L'auoy la couleur morte, alors qu'une ieunette
 Iointe i'eus au costé, qui surpassoit au choix
 Vn blanc & beau coulomb par estre pure & nette.
 Elle me print, & moy, qui fait serment aurois,
 Que contre vn homme armé i'eusse fait resistance,
 Paq

Par mots & par semblants lié ie me trouuoio.
 Et comme auoir du vray ie pensoy souuenance,
 En riant mon ami, vers moy venoit plus pres,
 Pour de mon deplaisir augmenter la puissance.
 Et me dit en l'oreille, a cil des assemblez.
 Or' parle à qui tu veus, sans que ie te conuoie,
 Puis que d'un mesme poix nous sômes tous souiller.
 Vn de ceux la i'estois à qui plus autruy ioie
 Deplait, que son mal propre, icelle la voiant,
 Qui de ma liberté & ma paix fit sa proie.
 Et ainsi que le dam i'entends tardiuement,
 Sa beauté par la mort la vie me rauage,
 D'amour & ialousie & d'enuie brulant.
 Je ne tournoy les yeux de son gentil visage,
 Comme vn homme malade, & qui auale vn fruit,
 Qui doux estant au goust, au salut fait dommage.
 I'estoy sourd & aueugle a tout autre deduit.
 En la suiuant par voie incertaine & douteuse,
 Tât qu'encor qu'ad i'y pèse, horreur i'ay en l'esprit.
 La veüe d'alors i'en baissé & larmoieuse,
 Et le coeur tout pensif, & vn desert logis,
 Fonts, fleuues, bois & rocs & terre montaigneuse.
 Et des pensers & pleurs & d'encre i'ay depuis
 Mouillé tant de papier, tant encor i'en déchire,
 Tant i'en appreste encor, & appreste i'emplis.
 Deslors du parc d'Amour ie scay bien le martire,
 Et qu'etre espoir & crainte on s'y trouue en effroy,
 Dans le front ie le monstre à celuy qui scait lire.

Et

Et celle brusque & fiere & gaye aller ie voy,
 Estant de ma depouille, & sa vertu hautaine,
 Qui n'a aucun souci de mon mal, ny de moy.
 D'autrepart si i'ay l'ame au iuger bien certaine,
 Ce seigneur qui du monde est par force vainqueur,
 La craint, & las, sa pœur l'esperance m'emmeine,
 Car force à me defendre encor ie n'ay ny coeur,
 Et cil dont i'esperois aide, à elle fait feste,
 Et avecque maint autre il m'escorce en rigueur.
 Il n'y a nul qui lie ou peu ou beaucoup ceste
 Si sauuaige & rebelle, & solitaire allant
 Des enseignes d'Amour ell' prend loing sa retraite.
 Et au reng planetique a Phoebus peut vraiment
 Sa facon singuliere & propre estre egalée,
 Ses ris & ses dedains, & son raisonnement.
 La cheueleure esparse au vent ou d'or tressée,
 Et les yeux qui bruslants d'un celeste flambeau,
 Tant m'enflament, qu'au feu ardent ie me recrée.
 Qui pourroit le maintien, haut, pacifique & beau,
 Parlant onc egalier, & la vertu cognue?
 Ou mon stile est tout tel qu'à la mer un ruisseau.
 Choses neuues que ia telle vne onc ne fut veüe,
 Ny pour voir est encor plus qu'une seule fois,
 Ou muette on voirroit toute langue & perdue.
 Prins ainsi ie me trouue, elle libre à son chon
 Et iour & nuit ie prie (ô estoille cruelle)
 Et de mille vne fois à peine elle oit ma voix.
 Dure est la loy d'amour, toute fois bien que telle

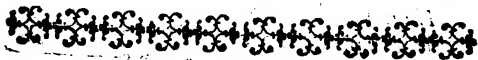
Il la

Il la nous faut garder, car le ciel bien à point
 D'elle antique a orné la terre vniuerselle.
 Comment de soy le coeur, or' ie scay, se desioint,
 Et comment paix & guerre & treues il procure,
 En courant sa douleur alors qu' autruy le point.
 Et comment tost le sang emotion endure
 Je scay, & puis espars fait les ioues rougir,
 Si la vergogne ou peur le suivent d' auenture,
 Et comme entre les fleurs le serpent pour trahir
 Se cache, & entre deux on dort & on espie,
 Et comment on se meurt & languit sans languir.
 Et la trace chercher ie scay de l'ennemie
 Miennne, & de la trouuer craindre & non ignorer,
 Comment peut en l'aimé se transformer l'amie,
 Je scay entre vn bref rire & vn long sousspirer
 Souuent changer estat, & vouloir & la face,
 Et viure quand le coeur l'ame vient deserer.
 Je me scay mille fois tromper en peu despace,
 En le suivant ie scay par tout ou fuit mon feu
 De loin ardre, & de pres n'estre rien qu'vne glace.
 Je scay comment l'esprit de l'amour est battu,
 Et qu'il faut que de la toute raison exile,
 Et comment le coeur va diuersement fondu,
 Et comme vn peu de corde vne belle & gentile
 Ame lie en ses rets apart & seule estant,
 Et quand nul à defendre icelle s'offre habile.
 Je scay comme Amour darde, & comme il va volant,
 Et comme or' il menasse, & comme or' il bastonne.
 Et com-

Et comme il ose entrer par force derobant.
 Et comme l'inconstance en ses roues foisonne,
 Et qu'entre espoirs douteux le mal à plein apert,
 Et comme en promettant la foy il abandonne.
 Et comme aux ossements il tient son feu couuert,
 Et vne occulte plaie en nos bouillantes veines,
 Dont la mort est publique, & le feu decouuert,
 La vie des amants en somme entre incertaines
 Erres, ie scay hardie estre en pœur & desir,
 Car vn bien peu de doux se paie à grandes peines,
 Et ie scay leur façon, leur chant & leur gemir,
 Leur silence subit, leur rompue parole,
 Et leur rus peu durable, & leur long déplaisir,
 Et comment miel trempé de l'aloine console.

Voiât le Poëte la troupe des amants, il prenoit telle
 admiration, qu'en regardant il estoit comme vn hom-
 me qui ne peut parler, mais se tait, attendant qu'un au-
 tre le conseille. Alors l'ombre de son ami, qui le guidoit,
 & admonestoit, luy dit ce qu'il pensoit, car plus qu'il
 estoit vn dela troupe, qu'Amour conduire, il luy fail-
 loit suivre le triomphant Dieu, a quoy respondant, il
 luy dit, que le desir qu'il auoit de cognoistre tout ceux
 de la troupe, le faisoit retarder, ce que n'ignorant
 l'ombre luy promit de luy donner la cognoissance de
 tous, s'il ne luy estoit defendu, & ainsi il luy raconte
 comme il apert au Chapitre.

DV



DEpuis que malgré moy ma fortune m'eut mis
 En la force d'autrui, & mis du tout en friche
 Les nerfs de liberté, dont vn temps ie iouis,
 Moy, qui sauuage estoy plus qu'un cher fou la biche,
 Avec mes compagnons serfs par misère & maux,
 I'estoy tost fait priué & remis en office,
 Et leurs luites ie vis, ensemble leurs trauaux,
 Et par quel art conduits à la troupe amoureuse
 Ils estoient cheminants par sentiers inegaux.
 Cependant que par tout ma venüe desir euse
 I'euy, pour voir si quelq'un n'y voirroyt cler en brut
 Par l'ancienne plume, & nostre moins anneau.
 Je vy qui Euridice aime, & seule la suit
 En enfer, & la langue aiant ia froide icelle
 Va rappelant, par elle aiant rendu l'esprit.
 Alcée i'y cognus, qui tant au dire excelle
 D'amour, Pindare encor, aussi Anacreon,
 Qui seul au port d'amour amusa sa ceruelle
 Je vy Virgile ceint d'autre maint compagnon,
 Ainsi qu'il me sembloit, grands esprits fils de ioie,
 De ceux dont sa le monde en fit election.
 L'un Ouide, & Tibulle estre i'apperceuoie
 L'autre, Properce puis, & Catulle chantants
 D'Amour, tous paruenus à la plus haute roie.
 Et vne ieune Grecque avecque les plus grands

Poëtes

Poëtes sans ceder chantant, sans que vaincue
 D'eux elle fut au stile orné de ses beaux chants.
 De sorte ore de ça ore de la ma venue
 Tournant, gens qui d'amour en raisonnant alloïent,
 Je vis en voie plaine as fleurie & herbue.
 Voy Dantes, Beatrice & le sauuage a point
 Cin de Pistoie voy, Guittou d' Arres qui d'ire
 Meu semble, tant n'auoit le premier lieu, le point,
 Voy les deux Guis dont fut iadis la muse chere
 Le Boulonnois homeste, avec les Siculois,
 Qui ia la place auoient premiere or' la derniere.
 Sennuce & Francisquin, qui tant furent courtois,
 Comme vn chacun le voit vn drapeau puis estränge,
 De vulgaires y fut tant d'autres que François.
 Ou Arnould Daniel tout le premier serenge
 Vn grand maistre d'amour, qui iusque or' son país
 Avec son nouueau dire & beau tient en louange.
 L'vn Pierre & l'autre y fut tous deux d'une amour
 pris
 Si legere, & Arnould, dont le nom moins resonne,
 Et ceux la qui estoient par plus de guerre acquis.
 De l'vn Raimbault & l'autre est ce que ie raisonne,
 Lequel a Montserrat Beatrice chantoit,
 Et l'Auernois viel Pierre & Giraud le talonne.
 Puis Fauquet qui le nom à Marseille donnoit,
 Et a Genes l'ostoit, & pour auoir patrie
 Meilleure, estat & robe à la parfin changeoit.
 Et Geofroy Rudel qui la fin de sa vie
 G g Cherchoit

Cherchoit a barque & voile, & Guillaume char-
 Qui perdoit de ses iours la fleur viue & iolie. (tant
 Puis Bernard, Americ, Hugue & Anselme, & tam
 D'autres ie vy bien mille, ausquels la langue espee,
 Heaume & escu fut & lance incessament.
 Et puis que ma douleur duit estre diuisée
 Aux nostres retournant ie vi le bon Thomas,
 Dont fut Boloigne ornée or Messine engressée.
 O fuiante douceur, ô facheux viure & las,
 Qui m'a priué si tost de la douce presence,
 Sans qu'ie ne scauoy remuer vn seul pas?
 Ou es tu or dont i'eu n'aguerres accointance?
 Vrayment l'estat mortel qui tant à nous est cher,
 Vn songe est des sieures vne vaine plaisance.
 Hors du commun chemin i'estoy peu, quand premier
 Socrate & Lelius ie vy, chez lesquels estre
 Il me faut au chemin plus longt temps passager.
 O quels deux bons amis, tels qu'on ne scauroit mettre
 En prose leur honneur, moins en rime ou en vers,
 Comme nue vertu de soy ne veut admettre.
 Avec ses deux i'alloy cherchât des mots diuers (ame
 Tousiours tous trois aimants vn ioug ainsi qu'une
 A ceux cy tous mes maux ie rendoy decouuerts.
 De ceux cy ne me peut ny temps, ny lieu, ny rime,
 Onc separer, ainsi que i'espere & ie veus,
 Jusque a l'amas cendreux de la funebre flamme.
 Avec eux ie cueilloy le rameau glorieux
 Dont d'auenture ornée auant temps i'eu la feste

Pont

Pour memoire de celle agreable a mes yeux.
 Mais ie ne sceu faire onc de fueille ou brâche acqueste
 De celle qui le coeur de pensées m'emplit,
 En ses racines tant d'aigreur dure s'arreste.
 Dont bien qu'aucune fois i'eu mainte triste nuit
 Comme vn homme offensé cela que ceste veüe
 Me monstroït, est vn frain qui plus onc ne me nuit.
 Matiere d'engin haut non de teste de grue
 Celuy voir prisonnier, lequel comme vn Dieu plaist
 A l'opinion tarde & vulgaire & recue.
 Mais deuant ie m'en voy dire ce qu'il a fait
 De nous, puis comme il fut a autrui morigère,
 Oeuure du grãd Homere, ou d'Orphè, non mō fait,
 Des beaux coursiers volans la plume pourpre & clere
 Nous suiuiues, au son en faisant mille sauts.
 Iusque à tant qu'il venoit au regne de sa mere.
 Pourtant libres n'estions de nos chaineux travaux
 Mais trainez par les bois & par mainte montagne
 Tant qu'a tous incognus estoïent les monts & vaux.
 Vne plaisante islette & luscive campagne
 La outre, ou Egè plaint, git qui passe en beauté
 Toute autre que Phœbus rechaufe & Thetis baigne.
 Vn verd terre au mi-lieu d'arbres y est planté
 Avec eue tant douce & d'odeur tant plaisante
 Qu'on y voit le coeur masle au plus fort hōme osté
 Cecy est le país lequel si fort contente
 A Venus, qui sacré fut a son nom au temps
 Que du vray incognu n'eusmes rien que l'attenta

Et si nu de valeur & maigre encor nos ans
 Le monstrent, tant il a de sa ia façon vile,
 Qu'estre aux bons il semble aigre, & benigne aux
 La de nous triomphoit le gay sire & habile (meschās
 Aussi des autres tous qu'il eut d'un grād chaisnon
 Prins du flot Indien iusque a celui du Thile.
 En ses bras vanité, pensées au giron,
 Et plaisirs fugitifs, & durable martire,
 Roses d'hiver & glace en l'ardente saison.
 Douteux espoirs deuant, & vn peu durant rire,
 Et derriere le dos penitence & douleur,
 Comme ia Troie auoient & le Romain empire.
 Par ce val desoiseaux, & la clere liqueur (plumes
 Tout resonnoit & verde & blanche au bord des
 Et rouge, & perse, & iaune aparut la couleur.
 Et ruisselets coulants hors des vives fontaines
 En la grande chaleur l'herbe fraische arrousans,
 Ombre espesse, doux vents, belles aures seraines.
 Puis l'hiver ramenant ses soufleurs tempestans,
 Soleils tiedes & ieus, loisir nice, & repaistre
 S'y trouue, à engluer les coeurs des ignorans.
 C'estoit en la saison que l'equinoux maistre
 Et vainqueur fait le iour, & que Progre au retour
 Menāt sa soeur se vient au doux travail remettre.
 O de nostre fortune instable & foible tour
 En mesme lieu & temps & heure qui demande
 Plus grād tribut aux yeux veut triompher Amour.
 Lequel est adoré de la vulgaire bande,

Et i'ay veu à quel ioug, à quelles passions
 Et à quelle mort va qui à l'amour se bendo.
 Erreurs, songes grossiers, imaginations
 Mortes, enuironnoient sa coche triomphante
 Et aux portes s'asseoient fauses opinions.
 Sur l'eschelle l'esper fut de lubrique attente,
 Et domageable gain & domage a grand gain,
 Aux degrez d'ou descéd plus cil, qui plus les banto.
 Clere infannie, & los noir, sombre & incertain
 Las & matté repos & reposée peine
 Peruure loianté, & fard plus que certain.
 Importune fureur, & raison sans haleine,
 Et prison dont la rue est ouuerte au venir,
 D'ou par estroite apres a peine on se dechaine.
 Tresfacile a l'entrée & serrée a l'isir
 Dedans confusion turbulente & meslée,
 De ioie non certaine, ains bien de deplaisir.
 Vulcan onc n'a bouilli par si desmesurée
 Rage, Ischie ou Lipar, Strongole ou Montgibel.
 Il s'aime peu, qui cherche en tel ieu faire entrée
 En cage tant estroite & tenebreuse, tel
 Estat, prins nous tenoit ou le front ie changeoye.
 Et la plume auant temps non par cours naturel.
 Et comme a liberté seulement ie songeoye,
 L'ame, qui deuenoit legere en desirant,
 A voir le train passé ainsi ie consoloye.
 L'estoy fast au Soleil de neige, en regardant
 En si noire prison tant des esprits de marque,

*Comme longue peinture ou le temps va faillant
Que l'oeil voit enderriere or que le pied deparque,*

Aiant le Poëte aux trois chapitres precedents escrit
sous ceux qui pour n'estre de sa profession, il ne pou-
uoit cognoistre sinon par l'assistance de l'ombre. En
cestuy cy il escrit ceux qui chantoient d'Amour, au
nombre desquels par raison & meritoirement il se met
roit, estant donc vn d'iceux il suit avec les autres le
trionphant Dieu qui le meine avec toute la troupp
au regne de sa mere, lequel regne particulierement il
escrit tout au long avec grande gaillardie.



TRIOMPHE DE CHASTETE

Lors qu'illec a vng ioug & en vn temps, ie vis
Domptée la grandeur des dieux, & abatus
Celle de ceux qui sont pour dieux au monde en pris.
D'exemple me seruoit leur malheureuse issue.
Et ie sy mon profit & gain d'autrui malheur
A consoler mon sort & le mal qui me tue.
Car si ie voy qu'un dard d'un mesme arc tant au cœur
De Phœbus, que de cul d'un ieune Abedois donne,
Cestuy mortel, celuy d'un Dieu portant l'honneur.
En vn ret si Iunon ie voy, & celle bonne
Didon, qui par amour de son espous mourir
Se fit, nō d'Aenē, comme vn bruit publicq le sonne.
Ie ne doy lamenter s'il m'a fallu souffrir
Vaincu d'autre estant nu ieune, seul, & peu sage
Et si mon ennemie, Amour ne sceut ferir.
Et ie n'ay cause iuste a troubler mon courage
Quand mesme en larmoiāt i'ay veu son train piteux
Et qu'on donnoit ses dards & plumes au pillage.
Non auec plus de bruit deux lions furieux
S'entrechocquent, ou biē deux foudres en leur iouste
Qui se font faire place en terre, en mer, aux cieux,
Que s'employer Amour ie vis a force toute
Et icelle aborder dont ie fais mention,

Et qu'elle aux vents, au feu, ne cedit d'une goutte
 Et ne ne fait si grand ny si terrible son
 A l'heure qu'Encelade s'meu se tourne & vire,
 Ny Scille ny Charibde en leur esmotion:
 Que plus grand on n'ouit à la charge premiere
 Du terrible combat & incertain assaut.
 Tant que ie ne scauroy ny le pourroy redire.
 Haute place chacun print pour n'estre en defaut
 De bien voir, & le coeur & les yeux pierre dure
 Deuindrent, par l'horreur d'un pretendu si haut.
 Ce vainqueur pour servir, ia deuant en posture
 De la droite le dard, de l'autre l'arc tenoit,
 Et la corde a l'oreille auoir ia sa mesure,
 De la fuyante biche onc les pas ne suiuoit
 Un nerueux Leopard de carriere si viste,
 Libre au bois ou sortant de quelque ioug estroit,
 Qui la tardant n'eut fait arrest en sa poursuite.
 Tant pour ferir Amour y vint d'un prompt deuot
 Au front estincellant, dont le feu ne me quite.
 En moy avec pitie combattoit le vouloir:
 Car doux il m'eut esté d'auoir compagne telle,
 Dur si perir ainsi il me l'eut fallu voir.
 Mais vertu, qui des bons iamaïs ne se desmesle
 Mostroit bien à ce point cōme à plus qu'à grand tort,
 Celuy se plaint d'autrui qui abandonne icelle.
 Car onc pour parer coup escrimeur tant accort
 Ne fut, ny marinier oncques si bonne guide
 Pour mener franc des bancs un bagueau dans le port.
 Comme

Comme vn coup de sensif, honnesté & non timide
 Trouuoit subitement ce front consolatif,
 Au coup mortel, pour cil' qui bien ne s'en deuande.
 I'estoy pour voir la fin regardant ententif
 Esperant la victoire en l'ordinaire place,
 Et ce pour n'estre onc plus d'elle separatif.
 Comme qui sur mesure aime, & d'obtenir tache,
 Et porte escrit, deuant la langue deplier
 Les mots & la parole aux yeux & en la face.
 Je vouloy dire, encas que tu gaignes, lier
 Vuellies moy fire à ceste encas que tu m'estime
 Digne, & ne crains me voir onc d'elle delier.
 Quand plein d'ire & dedain en grauité sublime
 Je le vy tant, qu'onc homme ou engin n'eut esté
 Sage assez pour l'escrire & moins le mien infime.
 Car ia esteints estoient par froide honnesteté
 Ses plaisants dards dorez, par bruslant artifice
 Trempez dans le plaisir d'amoureuse beauté.
 Aupres d'elle vne dragme onc Camille en office
 De vertu n'eut, ny l'autre aprinse à batailler
 Auec vn feid tectin pour s'y rendre propice.
 En Pharsalle Cesar pour en piéces tailler
 Les Pompeians n'estoit ardant tant, que cruelle
 Elle estoit contre luy qui scait tout demailler.
 Ses luisantes vertus armées avec elle
 Ensemble alloient : O trouppes esleuées haut, dont
 Toutes marchoisent à deux iointes non peste meste.
 Honte & honnesteté residuoient en son front

Noble

Noble pair de vertus, chaque du ciel venue
 Qui ceste prena loir les autres dames font.
 Modestie & esprit l'une & l'autre connue (cœur
 Aux autres deux, les moeurs plaisantes au mi-
 Perseuerance & gloire a la dernière issue.
 Bel acueil, & aduis rassis exterieur
 Courtoisie par tout avec pure simplessse,
 Crainte d'infame marque & seul desir d'honneur.
 Sages & bons discours en la fleur de ieunesse
 Et la concorde au monde aiant si rare train
 Y estoient, & vn cœur chaste en beauté maistresse.
 Telle elle vint combattre Amour en son dessein
 Du ciel fauorisée & des ames bien nées,
 Tant que d'elle le front il n'osoit voir a plein.
 Mille charges & mille illustres & aimées
 De son pouuoir oster ie vis, & son poin nu
 La de victoires plein & palmes illustrees.
 Tant esbahi ne fut Annibal abatu
 De sa subite cheute apres mainte victoire
 Du jeune Romain Prince estant en fin vaincu.
 Au val de Therebinthe ainsi hors de memoire
 Et perdu, ne gisoit celuy grand Philistin
 A qui tout Israel fuyant quitoit la gloire.
 Attaint du premier iet de l'Hebreu enfantin,
 Ny Cirus en Schirie, ou faisoit la vengeance
 La veufue de son fils, memorable sans fin.
 Comme vn homme bien sain sur qui subit se lance
 La sieure, & qui se pâme & se deult prins au sein
 Et des

Et des yeux la vergogne oster par la main pensé.
Tout semblable il estoit & d'autant plus de fait
Que la poeur & douleur iointes en son visage
Auec l'ire & la honte estoient toutes d'un trait.
La mer ne bugle ainsi lors qu'elle est en sa rage,
Ny Montgibel alors qu'Encelade est facheux,
Non Inarine quant Tiphéus pleure en sa cage,
I'y vy passer des faits fort grands & glorieux,
Lesquels ie n'ose dire, ains venir a l'aimée
Et a sa compagnie autre moindre ie veus.
D'une robe alors blanche elle estoit accoustree
Et manioit l'escu à Meduse incurtois;
Vne colonne y fut de iaspis erigée,
A laquelle enchainé d'une chaine au Lethois
Fond faite, de Topàs & Diamants garnie,
Des dames vísitée, or non, mais autre fois.
Ie le vis attacher & faire anatomie
De luy, qui pour venger mille autres suffisoit,
Dont pour moy la vengeance estoit plus qu'accóplie.
Les vierges clorre en rime à moy il ne seroit
Possible, qui estoient illec chastes & saintes,
Non aux Muses, combien que chascune y seroit.
Mais qui du vray honneur sont cheſues, icy paintes
Mes vers expliqueront, dont eut le reng premier
A main droite Lucrece, vn bel exemple à maintes.
Penelopé ſuiuoit par ceste, l'arc meurtrier
Fut rompu, & les dards, le carquois & la corde,
Et du tout deplumé de ses ailes ce fier.

Virginie

Virginie apres fuit d'une chaste concorde
 Son fier pere, par fer, ire & dedain noté,
 Qui sa fille sauuoit & Rome de vie orde.
 L'une & l'autre mettant en pleine liberté.

Les Allemandes puis qui par leur mort si dure
 Maintenoient leur barbare & fiere honnesteté.
 Iudith puis sage & chaste & forte outre mesure
 Et la Grecque, en la mer qui sautoit pour mourir
 Nette, & d'un affre sort euitier l'aduenture.

De celuy que i'ay veu triompher à loisir
 De l'Vniuers, ie vis avec cestes aucune
 Des cleres ames troupe, or triomphant iouir,
 Entre autres du Vestal virginal college vne
 Vierge sainte, qui brusque & hardie son nom
 Au Tibre alloit purger d'infamante rancune
 Et apportoit de l'eau en vn crible a son Dom.

Puis ie vis Herfilie avecque ses Sabines
 Troupe de qui se lisent liures de renom,
 Puis ie vis vne dame entre les pelerines,
 Qui non Senée aimant, mais son espoux loial
 Et cher, se deualloit es eaux Auernines.

Ie dis Didon, pourtant que le peuple brutal
 Taise, car le deuoir d'honesteté, contraire
 Au bruit commun, luy fut, non vaine amour, letal.
 Vne a la fin ie vy qui le port salutaire
 Cherchant, eleut sur Arne vn lieu pour estre apais
 Mais la force d'autrui ne la laissoit bien faire,
 La le triomphe estoit arrivé celle part

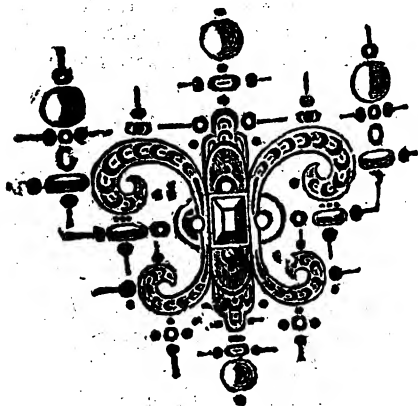
Où la

Ou la mer mouille Baie & adroite au riuage
 Joint au tiede prin-temps, on y mit l'estandard.
 De la, du mont barbare & Auerne au passage
 Costoiez, en passant le tresanneux logis
 De Sibille, a Linterne ils fermoient leur voiage.
 En tant estroite ville & retiré pais
 Fut le grand Aphrican, dit tel, pour de l'espée
 Avoir premier ouuert d'Aphrique au vis les huis.
 La de l'honneur hostile la haute renommée
 Presente, ne fut moindre, ains a tous elle pleurt
 Et la plus chaste y fut la plus belle estimée.
 Et la gloire d'autrui suiure à luy ne depleurt,
 Lequel selon la fame a gloire imperiable,
 Et triumphal honneur estre ne croire on peut.
 Nous ioingnismes ainsi à la ville Papale
 Au Sulpicien temple auant tout destiné
 Pour esteindre en l'esprit la flamme Cipriale.
 A cil de chasteté puis qui plante au bien ne
 Et bon coeur volontez honnestes & pieuses,
 Non du peuple, mais bien du reng bien raciné.
 La belle vainqueurresse illec ses glorieuses
 Depouilles deploroit, illec elle laissoit
 De son feuillage saint marquésct victorieuses.
 Et le ieune Thuscan qui cacher ne vouloit
 Les plaies du beau front qui le desousponnerent,
 Du commun ennemi pour garde elle mettoit,
 Avec autres diuers, lesquels, d'eux me nommerent
 Aucuns, comme bien sceut ma raison, qui jadis
 Remarque

*Remarqué de plaisir a Amour practiquerent,
Par-mi quels Hippolite avec Ioseph ie vis.*

Aux quartes precedents Chapitres le Poëte a de-
monstré comment l'appetit sous le nom d'Amour a
triomphé, ores en cestuy il demonstre comment cha-
steté triomphe d'Amour, & ainsi comme luy deplia sa
glorieuse pompe en l'isle de Chiterea & au temple de
Venus, ainsi la chasteté consacroit ses honnorees de-
pouilles en la ville de Rome & au temple de Pudicitia.

LE



TRIOMPHE DE LA MORT.

Ceste gaillarde dame, honnestes & glorieuse,
 Qui sans corps vn esprit, & peu de terre est
 La de haute valeur colonne precieuse, (huy)
 Allegre aiant vaincu le puissant ennemi,
 Qui par ses fins abus tout le monde dechique
 Retournoit de sa guerre au deshonneur de luy.
 Non armée autrement qu'avec vn coeur pudique
 Et pensées sans mal & d'un front cler & beau
 Et mots sages dont rien qu'un honneur se pratique.
 C'estoit pour dire vray vn miracle nouveau
 D'Amour quāt & son arc voir les fleches rompies
 Et tel y voir lié tel roide auoir l'atreau.
 La belle dame, ainsi ses compagnes eleües
 En retournant du noble & glorieux exploit
 Sous vn beau drappelet s'en alloient contigues.
 En nombre peu d'autant que vraye gloire on voit
 Rare, mais chacune estre entre icelles depainte
 En histoire & en vers bien meriter sembloit.
 En leur drapeau vainqueur vne hermine estoit paite
 Comme la neige blanche en vn champ du tout verd
 De Topazes au col & d'or fin estant ceinte.
 Nō humain mais diuin, vrayemēt, fut leur disert (stre
 Et saint parler, nō moins q̄ leur marche, & qui hai-
 Peut

Peut a vn tel destin à le pas d'heur ouuert.
 Estoiles au mi-lieu, icelles sembloient estre
 D'vn Soleil les ornans sans rien de leur splendeur,
 Le roses couronnée & violes, remettre.
 Et comme vn coeur gentil on voit acquerre honneur
 Celle brigade ainsi gaye alloit, quand ma vouë
 Decouuroit vn drapeau triste & noir de couleur.
 Et d'vne robe noire vne dame vestue
 Auec telle fureur, que ie croy que iamais
 En Alphegre ne fut au temps des geants veüe.
 Elle dit se mouuant: O toy dame que fais?
 Comment vas tu hantaine en beauté & ieunesse,
 Et l'arrestée fin de ta vie ne scais?
 Je suis celle importune & fiere tueresse
 Appellée de toy, & du genre auengle
 Et sourd, à qui la nuit deuant le soir ie dresse.
 J'ay le peuple Gregous de ma main accablé,
 Et le Romain encor, apres le Priamide
 De mon fer, dont on voit tout brisé & taillé.
 Et maint peuple estrangier, & lors que moins on cuido
 Que ie doieue venir à leur huis ie suis prest,
 Et i'ay interrompu maint discours vain & vuide.
 Or' vers toy quand plus qu'onc le doux viure te plait,
 En courant ie m'auance auant qu'vne inseconde
 Fortune en tō doux heur mesle quelque amer trait.
 D'auoir en cestes droit tu n'as que tu te fonde?
 Et en moy trespétite, en ce corps seulement,
 Celle la respondoit, qui n'estoit qu'vne au monde.

le scay

Je scay qu'autruy sera plus que moy déplaisant,
 Dont le salut ie scay dependre de ma vie,
 A moy partir d'icy sera contentement.
 Comme est qui tient les yeux sur chose peu ouïe,
 Et voit dont au premier il ne s'en apperceut,
 Tant qu'ore il se reprend, ore à l'ame esbahie.
 Ceste cruelle ainsi se fit, & puis qu'elle eut
 Doubté vn peu, disoit, mes yeux or ie de sombre
 Et quand chaque, ie scay, ma morsure receut,
 Apres elle disoit aiant vn peu moins sombre
 Le front, roy qui conduis le troupeau gay & beau.
 Tu n'as scen onc cōbien vaut mō philtreux encōbre.
 Encas que tu te fie, en cestuy mien cerueau,
 Or que ie puis forcer, fuir la triste vieillesse
 Et ses diuers ennuis, choisy pour le plus beau.
 Pour t'honorer ie veus moderer ma rudesse
 Aigre aux autres tousiours, en te faisāt sans poeur
 Et sans douleur passer la derniere tristesse.
 Tout ainsi comme il plait au celeste seigneur,
 Qui du ciel cōme il veut le cours du monde meine
 A celle de toute autre esgale ma douleur.
 Ainsi respondoit elle, & voy-la toute pleine
 La campagne des morts y à trauers passants
 Trop pour estre cōprins en prose ou rime humaine.
 Des Indes, du Cattay, de Marocque & des champs
 Hiberins, le mi-lieu ia avec la frontiere
 Le grand nombre occupoit amassé de long temps.
 La ceux qui se tenoient ça bas de la baniere
 H b Heureuse

Heureux, Papes, Roys, & puissants Empereurs,
 Auoient en pauuete nuds la place premiere.
 Las, ou est la richesse? ou sont les grands honneurs?
 Les diamants, rubis, le sceptre, la couronne?
 Et la Mitre d'or riche & de belles couleurs?
 Miserable est, helas, qui par espoir mignonne
 Le train mortel, mais qui ne le fait? & pourtant
 C'est raison, s'en la fin tromperie il moissonne.
 O auengles à quoy sert se traual'ler tant?
 Tous à la grande mere, & auuense retraite
 Reprendrez, vostre nom à peine icy laissant.
 Si de peines mille vne vtilement est faite,
 Sans qu'elles toutes soient publique vanité,
 Que celuy me le dise, à qui plait vostre feste.
 Que vaut le subiuguer, en grande quantite
 D'estranges bords & gens, les rendant tributaires,
 Avec l'esprit tousiours au dam propre agité?
 Apres auoir tenté emprinses temeraies
 Tant, & avec le sang acquis terre & tresor,
 Le pain & l'eau on trouue estre plus salutaires.
 Et le voire & le bois que les bagues & l'or,
 Mais afin qu'en discours si long ie ne dememe,
 Que mon premier labour ie prenne, il est temps or.
 Ie dy, que ia prochaine estoit la derniere heure
 De celle bresue vie & glorieuse, au pas
 Douteux, qui fait toute ame estre froide & mal
 Pour la voir, il y fut vn valeureux amas (sente.
 D'autres dames encor, mais vivantes non mortes,
 Pour

Pour scauoir si la mort pitié n'y aueroit pas.
 Et pour voir estoient la ces dames tant accortes
 La fin, que chacun faire vne fois pour certain
 Sans plus doit pour entrer aux eternelles portes.
 (Chaque estoit sa voisine, & de son aimé train)
 Quand de ses blonds cheueux la mort dure & puiſſante
 Vn beau, plaisant poil d'or arrachá de sa main.
 De sorte elle emportoit la fleur plus triomphante
 Du monde, non par haine, ains afin que nulluy
 D'elle franc, quel qu'il soit, aucunement se vante.
 Quelles plaintes & pleurs? quel dueil & quel ennuí
 Furent la? des beaux yeux estant l'eau tatie,
 Pour qui i'ay tant chanté de leur flamme rani.
 Et par-mi tels souſſirs, & par melancolie
 Telle, elle aſiſe ſeule allegre & coye estoit,
 Cucillant ia les beaux fruits de ſa tant bonne vie.
 Vraye mortelle Diue en paix va t'en diſoit. (contre
 Chaque, & telle vrayment elle étoit, mais las,
 La mort, en ſa raiſon ſi cruelle, il n'aidoit.
 Des autres quoy? ſi chaud & froid comme or ſe meſtre
 Elle eut en peu de nuits, ſe changeant pluſieurs fois,
 O eſperance humaine auégle, & faux rencontre.
 Si de larmes la terre apres d'un triſte abois
 S'arrouſoit par pitié de celle ame gentile
 Cil' qui l'a veu le ſcant, penſe le toy qui l'a.
 A vne heure en Avril, au ſixieſme en l'an mille
 Trois cents & vingt & ſept, ie me trouuoý lié
 Ore, hélas, aſſanchi, tel fortune, eſt ton ſtile.

De seruirude aucun onc ne fut ennuié,
 Ny de la mort autant que moy de la franchise,
 Et que voulant mourir, ie ne fus denié,
 Par droit au monde deu, & à mes ans la prise
 On deuoit auoir fait de moy premier venu,
 Non prendre à elle encor sa dignité exquise.
 Or quel estoit le dueil icy n'est debatü,
 Car à peine penser ie l'ose, & de la sorte
 Que pour le dire en vers i'ay le coeur trop recen.
 L'acoutaisie cassa, & la vertu est morte,
 Et la beaulté, disoit, la belle bende au lit
 Chaste assistant, ou est ormais qui nous conforte?
 Qui verra onc en dame vn maintien sans redit?
 Qui oirra la parole honneste & aduisée?
 Et le chant copieux d'angelique dedunt?
 De toutes ses vertus l'ame estant entourée,
 Pour d'icelle poitrine incorrompue isir,
 Seraine en celle part auoit fait la contrée.
 Nulluy des ennemis tant hardi d'y s'offrir,
 Ou comparoir ne fut avec la face obscure,
 Iusque à ce que la mort faisoit fin d'assaillir.
 Apres miü de costé le dueil & le murmure
 Des pleurs, chaque au beau front trespentétine fut,
 Et par desespoir seure en la triste auenture.
 Et l'ame heureuse alors contente disparut,
 Non cōme flāme esteinte à force, ains qui consume
 Soy-mesme, aiant ainsi son ia pretendu but.
 Comme vne clarté douce & clere, qui ne fume,

A qui

A qui la nourriture à peu à peu defaut,
 Tenant iusque à la fin sa rufise coustume. (flame,
 Nô pâle, ains blâche, & plus qu'après d'un beau cou-
 La neige en vn doux val, qui sans le vent floquelle,
 Sembloit prendre repos tel qu'à l'homme las fait.
 Ainsi qu'un beau dormir en ses beaux yeux (ia d'elle
 L'esprit gentil estant absent & separé)
 Estoit ce que mourir l'homme ignorant appelle,
 Et la mort sembloit belle en son front honoré.

Le Poëte nous dône icy à cognoistre en ce premier chapitre, comment la mort qui ne pardonne à nulluy, triomphe de M. L. qui retournoit glorieuse de la victoire qu'elle auoit eüe, contre Amour vaincu d'elle, avec son coeur pudique & chaste, & non avec autres armes, voulant par-la monstrier, que contre l'appetit lascif on ne peut choisir meilleures armes, que la Chasteté.

DU TRIOMPHE DE LA
 MORT, CHAPITRE II.

LA nuit qui secendoit celle horrible aduenue,
 Qui traça le Soleil, ains au ciel le rendoit,
 Dont cômme vn hōm ie suis resté ça bas sans
 Le doux froid estival par l'air repartissoit, (venü,
 Lequel avec la blanche à Tison allée,
 Rompt aux songes voilez leur abusif exploit.
 Lors qu'une à la saison semblable & couronnée
 Des pierres d'orient dame, avecques encor

H h 3

Couronnes

Couronnes mille à moy ie vy representée.
 Et en souffrirs parlant, la main que plus que l'ot
 J'aimoy ia me donna par ou d'une eternelle
 Douceur, est raciné dans mon coeur vntresor.
 Ne recognois tu pas celle d'ame, laquelle
 Du voyage publicq a detourné tes pas,
 Lors que le coeur ieuner print accointance d'elle?
 Ainsi pensue en fuit humble & prudent embai,
 Sous vn laurier ou feu sur vne rine assise,
 Que ie retasse en pied, elle ne voulut pas.
 Ne cognoistroy-ie point ma vie & Dine exquisite,
 Je respondoy ainsi qu'un qui parle en pleurant,
 Mais si viue ou morte es, ie prie que tu dise?
 Je suis viue, & toy mort encor, & iusque à tant,
 Dit elle, mortifieras qu' aies l'heure dernière
 Par le ciseau Parqual ton filé detrenchant.
 Mais las, nostre vouloir est long & la carrière
 Du temps bresue, donc pense à ton dire accourir,
 Deuant que vient le jour, monstrant ja sa lumiere.
 Lors moy, ceste semaine autre en fin a faillir
 Venant, qui vit a nom, puis que d'experience
 Le scais, si tant grand peine est, dy moy, le mourir.
 Elle me respondoit, entre tant que la danse
 D'au'gure tu suis & son opinion,
 Et tout au'angle & d'ure estre heuteux ont ne pöse.
 La mort n'est que la fin d'une obscure prison,
 A tous esprits gentils, aux autres farderie,
 Qui dans la fange ont mis leur sottie intension.

Et ore

Et ore mon mourrir, lequel si fort t'ennuie,
 Te feroit estre allegre, encas que tu sentoie
 La milliesme partie, dont ie suis reuoie.
 Ainsi parlant, au ciel siege du Roy des Roys
 Elle eut les yeux deuore, & sa bouche vermeille
 Fermia, iusques à tant que Silla, ie disois,
 Marius, Neron, Gaius & Mezence a l'oreille
 Durs tous, pestes, flants, coeurs, nous font sembler
 Amere tellement, qu'aloins y n'est pareille. (la mort
 De nier le grand mal, dit elle, i'auroy tort,
 Que s'ouffre auant mourir nostre humaine nature:
 Mais du dam eternal la crainte nuit plus fort.
 Mais quand se fie en Dieu l'ame sa creature,
 Et le coeur, d'auenture en soy-mesme estant las:
 Que chose est plus la mort, qu'un souffrir qui peu
 L'auroy desia voisin le commun dernier pas. (dure?
 La chair debilisée, & l'ame encore stable,
 Alors que i'ouy dire en un son triste & bas
 Qui compte tous les iours, o qu'il est miserable,
 Et à qui l'un mille ans semble & reste en vain vis,
 Et avec elle en terre oncques n'est affrontable.
 Et va cherchant la mer & ses bords entenis,
 Et tousieurs, ou qu'il soit d'un mesme stile il chante
 Seul, pour escrire d'elle & discourir pensif.
 Il tourne celle part, ma venue languissante
 Alors, d'ou vint la san, & celle la ie voy
 La tant pour me pousser, & te tenir scauoir.
 A son dire, & au front ie la recognoissoy.

Qui pour me conſoler eſtbit ta journaliere,
 Or graue & ſage, & lors helle & d'honneſte foy.
 Et quant de mon eſtat la flaut eſtoit entiere,
 Et mon âge plus verd, lequel plus aroy pleur,
 Qui de dire & penſer à mainz donnoit matiere.
 Ma vie peu moins qu'aigre à peu pres me deplait,
 Au reſpect de la mort tant douce & gracieuſe,
 Que telle oncques mortel, fors que rarement, n'eut.
 Car en tout mon paſſer ie me trouuoï ioieuſe,
 Plus qu'un qui d'un exil retourne au doux logis,
 Sauſ que i'auoy pitié de ta peine ennuieuſe.
 Ma dame, ha, par la foy, qui fut à mon aduis
 Du paſſé, ie diſois, à vous aſſez cogneuë,
 Or plus au front diuin, auquel tout eſt compris,
 Pour de mon long martyre auoir pitié, eſmeuë,
 La teſte aucunement n'auex vous eu iamais?
 Sauſ voſtre emprinſe hôneſte & haute ia concenü:
 Car par voſtre douce ire, & doux dedains & paix
 Douces, aux yeux luiſants, au viſ caractères,
 Maint an i'eſtoï doureux, cōme de doureux traits.
 Par moy à peine eſtoient ces raiſons alleguées,
 Que l'amiable ris reluire ie voioï,
 Ia m'eſbant vn Soleil aux vertus affligées.
 Puis elle en ſonſpirant, dit, de toy, certain ſou,
 Oncques mon cœur ne fut ny ſera ſeparable,
 Mais avec le regard ton feu ie moderouï.
 Car pour ta ieune fame, & la mienne honorable
 Maintenir & ſauuer, il y falloït tel art,

La mere, or' qu' elle bat, pourtant elle m' accable.
 Combien de fois en moy cestuy n' aime, ains il ard,
 I' ay dit, or' il conuient que d' y pouruoir ie tache,
 Mais qui desire & craint, s' il preuoit, c' est hazard.
 Qu' il voie le dehors, que le dedans se cache.
 C' est ce que t' a souuent detourné & tenu,
 Comme vn frain le ronsin pie-foulettant sa place.
 De couroux mille fois & plus painte on a ven
 Ma face, car Amour tenoit le cœur en flamme,
 Mais vouloir la raison onc vaincre en moy n' a sceu.
 Puis si ie vy de toy la douleur estre dame,
 Lors ie dressoy les yeux vers toy tout doucement,
 Pour nostre honneur garder, & toy de redre l' ame.
 Et si la passion fit effort trop puissant,
 Or' triste, ores en pœur la voix & le visage,
 Quand ie te saluoy, i' allois accommodant.
 Auecque toy ceux-cy mes engins & ourage
 Estoiert, or' doux accueils, ore facheux dedains
 Tu le scais, & tes châts par tout font tesmoignage.
 Tant que ie vy par fois tes yeux d' eue si pleins,
 Que ie disoy, cestuy vers la mort court la poste,
 (Les indices ie voy) s' autrui n' y met les mains.
 D' vn honnestre secours ie seruoy lors à poste,
 Mais par fois ie te vy sous l'esperon, ainsi
 Que ie dy plus dur mors il faut qu' icy s' apposte.
 Ainsi chaud, rouge & froid & blanc i' ay iusque icy
 Te conduist, ore triste, or' l' ame aiunt plaisante,
 Et sauf or que lassé dont d' aise ie suis pri.

Trop

Trop si ie le croioy de ma foy tant ardante,
 Madame, ie seroy ainsi recompense,
 En tremblant ie disois à venue l'armonie.
 De peu de foy encas que ie n'eusse espluché
 Du tout la verité, lors dit elle, à quoy faire
 Le diray-ie, & son taint monstroït vn coeur fachié.
 Au monde si mes yeux t'aimoient, de cela taire
 Ie m'en vëus, mais celuy doux lien qu'alenrou
 De ton coeur tu portois, ne me pouuoit deplaire.
 Et le beau nom que i'ay par toy, q'n fait le tour
 Loin & pres par tes dits (si i'oy le vray) m'agrë,
 Rien que mesure aimant oncques en ton amour.
 Laquelle j manquoit seule : & quant d'une abbaissée
 Façon tu me voulous monstrier ce que ie vü,
 Ton coeur clos à chacun, pour le voir, fit l'entrée.
 De la ma glace vint, dont encor te destruis:
 Car la concorde estoit telle en toute autre chose
 En nous, quelle amour ioint ou l'honneur d'öne aduis.
 Nostre flamme amoureuse à peine dire i'ose,
 Fut vne, au moins depuis que ton feu i'apperceus,
 Mais l'un la publicoit, l'autre la tenoit close.
 Tu estois enroué criant à cris piteux
 Grace, quand ie t'ai foy, car honte & peur bië prise
 Sembler si peu faisoient le desir copieux.
 Pourtāt le dur il n'est moindre or qu'antruyle degnise
 Ny plus grand pour aller tousiours en lamentant,
 La verité ne croit ny decroit par fainctise.
 Mais ne se rompoit pas tout voile au moins lors quand
 Seulete

Seulette de recevoir tes dits en ta presence?
 Plus nostre affection n'ose dire en chantant.
 Je reseruy les yeux, laissant en ta puissance
 Le coeur, & tu te plains, le meilleur & le plus
 Aiant, priné du moins, comme d'mique chance.
 Ne penses ta qu'encor que bien mille fois veus
 Estre icy ne vouloient, que mesmes pitoiables
 Plus qu'autres mille fois ils ne t'estoient rendus?
 Et ils eussent esté vers toy plus amiables
 Toujours si ren'eusse en grande suspicion
 Du chand estinceller de tes flammes craignables.
 Plus dire ie te veus pour la conclusion
 Dont d'cestuy parler de nouvelle venue
 Peut estre ouïr a point auras occasion.
 En autre toute chose assez ie fus heureuse,
 Mais de moy-mesme i'eu vergogne en vn seul point.
 Que i'estoy née en terre assez peu glorieuse.
 Et vrayement il me deult que ie ne naquy point
 Pour le moins plus voisin a ta ville fleurie,
 Mais la terre est prou belle ou l'amour te m'a ioint
 Car le coeur eut bien peu duquel seul ie me fie
 Moy t'estant incognue, aduiser autre endroit,
 Dont de mon nom la fame eut moins esté ouïe.
 Non dy-ie, car du ciel le tiers cercle m'estoit
 L'eschelle de l'amour d'une importance telle
 Par tout ou que i'estois & ferme il s'arrestoït.
 Or soit ce qu'il en soit, i'en eu l'honneur, dit elle,
 Lequel me fait encor, mais que l'heure s'en suit

Le

Le plaisir que tu prends comme il semble, te cede.
 La belle Aurore, voy du riche & doré lit,
 Qui ia hors de la mer iusque au ventre se monstre,
 Et aux mortals le iour & le Soleil predu.
 Pour nous separer ceste arriueicy bien contre
 Mon gré, donc s'a dire ar autre chose, sou court,
 Et le temps par tes mats en dispensant rencontre.
 Tout le mal qui pour moy iusque or' disoy se court
 Doux & leger m'a fait, ton doux pieux langage,
 Mais le viure faux, toy me rend pesant & lourd.
 Mais ie voudroy Madame, entendre si grand âge
 Pour te suivre il me faut, ou bien qu'un peu de tēp,
 Lors elle en pied se dit, si bien ie le presage,
 Sans moy, las, tu vivras encore plusieurs ans.

Apres que le Poëte a demonstre comment & quant
 mourut M. Laure, afin que nous scachions que ne de-
 uons craindre la mort, & pour donner à cognoistre que
 l'ame est immortelle, il dit, qu'elle luy vint au somes
 se monstre, en luy comptant la grande amour qu'elle
 luy portoit, & la continence & la façon qu'elle tenoit
 en l'aimant.

LE TRIOMPHE DE LA RENOMMEE.

DEs que la mort mōstroit au beau frōt la victoire,
 Lequel s'ouloit demoy ia triompher souuent,
 Et qu'au mōde elle eut prins son Soleil & sa gloire.
 Celle sans pitié triste & pāle hideusement
 Se parloit dure à voir nō moins qu'horrible & fiere,
 Qui la fleur de beauté mise auoit à neant.
 Quand sur l'herbe voiant deuant tant que derriere
 D'autre costé venir celle voioient mēs yeux (triere
 Qui maintient l'homme vis maugré la mort meurt-
 Quel vient de l'orient sur le iour l'amoureux
 Astre, & deuant Phoebus prend son viel aduātage,
 Qui de sa compagnie est tousiours desireux.
 Semblable elle venoit; & quelle escole vn sage
 Maistre onc nous dōra tāt qui puisse escrire a plein
 Ce que dire ie voy en vn simple langage?
 Le ciely alentour se monstroit tant serain,
 Que pour tout le desir qui mon coeur tient en flāme
 Mon oeil ne suffisoit pour sans dam voir tel train.
 De celle gent d'honneur chacun eut l'Epigramme
 De sa valeur taillé au front, entre quels i'ay
 Veu plusieurs ia liez de l'amoureuse trame.
 A la droite ou premier i'eū l'oeil, auoit pour vray
 Casar & Scipion, la belle dame, ains place

Qui

Qui plus prochaine auoit entre iceux ie ne scay.
 L'un fut serf de vertu non de l'enfant sās grace (gens
 De tous deux l'autre, & puis on ne monstra des
 L'auantgarde suiuanis d'une tant haute race.
 Armées de valeur, & de fer, & de sens
 Ainsi qu'au Capitoile ore en la sainte rue,
 Ore en la large alloient ceux de l'ancien temps.
 En l'ordre que ie dis fut de tous la venue
 Et alentour des cils de chacun se lisoit
 Le nom, dont plus au monde est la gloire repeue.
 Leur noble murmurer ententif me tenoit,
 Et leur face & maintien: & d'iceux deux la suite
 L'un celle du neveu, de son fils l'autre auoit;
 Qui seul au monde onc n'eut egal en sa conduite,
 Et ceux qui vouloient clorre aux ennemis armez
 Les pas, y n'espargnant leurs membres à la luitte
 Deux peres de trois fils venoient accompagner,
 Dont l'un venoit deuant & deux venoient derriere,
 Et le dernier estoit le premier des louez.
 Apres y flamboioit celuy comme la pierre
 Pirope, qui iadis par fait & par esprit
 Fit à toute Italie vne aide saisonniere.
 Du fin Claude ie dis secretement de nuit
 Qui vint hatif purger de mauuaise semence
 Tout le bon camp Romain, ou Met aure le vit.
 Au vol il fut ailé & plein de preuoiance,
 Suivant apres luy vint vn grand vieillard scauam
 Qui tenoit Hannibal par art en surceance.

Vn autre

Vn autre F. bius, deux Catons quant & quant
Deux Paouls & deux Marceauls, deux Brutes
pleins d'office
Vn Regul' Rome plus que soy-mesmes aimant.
Et en leur pauurete vn Curie vn Fabrice,
Touts deux assez plus beaux que Crassus ou Midas,
Auec l'or qui les fit estre amateurs du vice.
Cincinnat & Seran qui seulement vn pas
Ne marchent sans iceux, apres le grand Camille
De sa vie deuant que de bien faire lui;
A vn si grand degre rendu du ciel habile
Qu'il estoit reconduit par sa clere vertu
D'ou apres le chassoit l'auengle ire civile.
Après celuy Torquate aiant de viure eleu
Sans fils a qui vnique il fit trancher la teste
Plustost qu'en guerre voir l'ordre estre corrompu.
L'vn Dece & l'autre encor qui mirent en desfaite
Par leur mort l'ennemi & son camp (o veu et)
Lequel & perc & filz fit mourir d'vne feste.
Curtius les fianquoit non moins zeleux guerrier
Au mi-lieu du marche saultant ia tout en armes
En la spelonque horrible a sis sur son destrier.
Munune, Aitile & Lepin, Ti.e Flamin, d'alarmes
Et de force, mais plus par pitie qui vaincqu'on
Et douceur, les hardis & bons Gregois ges darmes.
Il y fut qui le Roy Sirien clos ceignoit
D'vn nagname cercle, & avec le visage
Et la langue au soubhait de son but le forçoit.
Et cel qui seul arme iint le mont par contrage

Dont ietté puis il fut, & cil' qui a tenu
 Contre tous les Ibuscans le pont & le passage;
 Et qui sa main mouuoit, dont il se vit deceu
 Ceint du camp ennemi, & qui sans sentir peine
 Tost apres la brusloit, tant il fut d'ire esmeu,
 Et qui premier fut veu vaincre en l'ondeuse plaine
 Contre les Cartagins, & qui victorieux (d'aine.
 Leurs voiles mit en route a l'oeil d'Aene & Sar-
 Appius ? y cognus aux yeux, lesquels sacheux
 Et durs il eut tousiours vers l'humble populace,
 Apres i'y vis vn grand de mœurs plus gracieux:
 Et sans que sa clarté recent en fin l'attache
 Premier il eut peu estre & comme Epaminond
 Bacche, & Hercul a Thebe il eut eu chez nous pla-
 Mais le pis est trop viure, apres cil' ie vy dont (ce.
 La coustume non moins adroite que legere
 Nom luy donna qui n'eut ont en sa fleur second.
 Et tant qu'il auoit aigre & seuerè maniere
 Aux armes, tant estoit qui le saiuoit bening,
 Je ne scay qui plus eut la cruelle Emperiere.
 Apres venait celui d'un sang noir & maling
 Oppressé qui parfit, bien faisant ses iournées
 Volumine amobli digne de los sans fin.
 Cossa, Philon, Rutile, & des tant innombrées
 Clartez, aller a part trois Soleils ie voioi
 A membres derompus, & armes demaillées.
 Lucius dit Dente, Marc Serge & Scene trois (ce
 Fondres, & trois rochers de guerre, ains le beau ga-
 De sa

De sa fame a l'vn print son neveu descourtois.
 Marius, puis Iugurthe & le Cimbre & la rage
 Thudisque qui bridoit, & Flaccus qui tronquant
 Les ingrats faisoit faute en faisant vn fait sage.
 Et le plus noble Fulue, & vn Grach seulement
 De celuy si grand nid Garrule & populaire,
 Qui le peuple Romain lassoit plus que souuent.
 Et celuy qui ioieux & heureux au vulgaire
 Sembloit, ie ne dis pas qu'il le fut, car precis
 Tant d'vn coeur enserré nulluy est secretaire,
 Metelle avec son pere & heritiers ie dis
 Ia de Macedonique & Numidine proie,
 Cretoise & Espagnole en retournant garnis.
 Apres Vespasian, & son fils ie voioye
 Le bon & beau, non l'autre abhorrif en beauté.
 Le bon Nerue & Traian Princes de loial foie.
 Helius, Adrien & son rien que bonté
 Antoine, iusque a Marc succession eleue
 Aiant selon nature au moins la volonté,
 Pendant que desireux ie pousse outre ma veüe
 Le premier fondateur ie vis, & les cinq Roys,
 L'autre en terre chargé fut d'ordure pollue, (loys.
 Comme il aduiet par droit aux transgresseurs des
 Considerât le Poëte qu'apres la mort on peut viure
 par la renommée en ce mode, laquelle on acqueste par le
 moien de la vertu, il compte en cestuy triomphe, com-
 ment il vit aller triomphât de la mort la fame accom-
 pagnée des hommes celebres & renommez, dont il
 nomme les plus clers & illustres.

DV TRIOMPHE DE LA

RENOMMÉE, CHA-

PITRE II.

Plein d'admiration noble & inestimable
 Le bon peuple de Mars i' admirois ententif
 Car le grand Vniuers n'eut famille onc semblable.
 J'auois aux vieux escrits ioint l'oeil contemplatif
 Esquels sont des hauts nōs & grāds, pru, les meslan-
 Dont en mes dits ie vy le nombre defectif. (ges
 Mais les preux & vaillants des nations estranges
 Me deuoioient, premier Hannibal, & le tant
 Chanté en vers Achille a grands fraus de louanges.
 Et les deux clers Troiens, & deux d'un tiltre grand
 Perses, Philippe aussi & son fils, qui fit rendre
 A soy maint lieu de pelle aux Indes galoppant.
 Non loin de la ie vis encor l'autre Alexandre
 Non ia courrir ainsi, autrement empesché
 De tāt qu'au vray hōneur la fortune scait prēdre.
 Les trois Thebains que i'ay en beaux vers expreſſé,
 Ensemble en l'autre, Ajax, Diomedé & le sage
 Vliſſ' pour voir le monde estant trop fort pouſſé.
 Nestor qui scauoit tant, & auoit si grand âge,
 Agamemmon troublant auecque Menelas
 Le monde & malheureux tous deux en mariage
 Leonides qui fit allegre vn dur repas
 Aux siens, & proposoit le soupper plus horrible
 Et qui en lieu estroit fit des merueilleux cas.

Alcibiade

Alcibiade qui comme il luy fut loisible
Tournoit & retournoit Athenes plusieurs fois
Aucc son doux langage & visage plausible.
Et Milciade ostant le grand ioug aux Gregois,
Et le bon & vray fils deliant son mort pere
Liant soy-mesmes vis, par pitié de grand poix.
Themistocle & Theséus de ceste secte amere:
Et Aristide: a droit vn grec Fabrice dit
Atouts l'enterrement fut par loy trop seuer.
Nié en leur patrie, & vice d'autrui fit
Estre illustres iceux, car rien mieux illumine
Deux contrarietez, qu'un entredeux petit.
Phocion du costé des trois susdus chemine
Qui chaste de sa terre auoit apres sa mort
Recompense par trop de ses vertus indigne.
En me tournant ie vy le bon Pirrhe & le sort
Et bon Roy Masinisse, a qui se deuoir mettre
Entre autres que Romains sebloit estre grand tort.
Aucc luy regardant a droite & a senestre
Le Sicule Hieron ie cognus, & le fier
Amilcar different grandement de leur estre.
Ie vy qui ia sortoit nu du feu & danger
Le Lidien Roy riche, instruction publique
Que peu contre le sort vaut or, ser, ou acier.
Ie vy Siphax egal en telle fin tragique,
Et Brenne sous qui l'on sont tombez tant de gens,
Tombé puis sous la sainte & fameuse fabrique.
De peuple espesse estoit tant que d'accoustrements

I i 2

Diuerse

Diuerse celle trouppes, & comme i' eleuoye
 Lesyeux, ie vis aucuns a part ensemble allantz.
 Et celuy eut le reng principal de leur roie,
 Qui entre les humains pour Dieu bastir vouloit,
 Mais qui fit l'œuvre, apres suiuoit à marche coye.
 A luy fut destiné cela tant qu'il faisoit
 Iusque au comble du fond la residence sainte,
 Non tel dedans i' estime Architecte il estoit.
 Puis l'ami à son Dieu tant prié, qu'à fois mainte
 Il parla face à face à luy, tant qu'à pareil
 Credit, autre nulluy onc a peu faire attainte.
 Et cil' qui de sa langue a lié le Soleil
 Do la mesme façon qu'un animal on lie,
 Pour l'ennemi suiuant ne perdre son traueil.
 O foy gentile qu'un qui bien en Dieu confie,
 Paut tout ce qu'il a fait à soy subiect auoir
 Et tenir d'un seul mot le ciel aiant l'enuie.
 Puis ie vy nostre pere, a qui que son terroir
 Il laisseroit fut dit cherchant autre contrée
 Pour le salut humain un ia eleu manoir.
 Auec fils & neueu, à qui estoit iouée
 Des deux femmes la farce, & le chaste & prudent
 Ioseph, un temps du pere en prouince éloignée.
 Aprestant que ie sceu mon regard estendant
 Ie vis, en regardant ou l'oeil outre ne passe
 Le iuste Ezechias & Sampson se gastant.
 Deca de luy celuy qui fit la grande casse,
 Arque ie dis, & cil qui commençoit depuis

DE LA RENOMMEE.

301

La tour grande, d'erreur vne par faite masse.
 Puis l'innaincu Iudas bon & franc & rassis.
 A qui nulluy la loy de ses peres sceut prendre,
 Côme hōm' qui eut la mort pour iustice en mespris.
 Mon desir quasi las la commençoit desceindre
 Et decliner alors qu'un spectacle gaillard
 Plus desireux de voir qu'onques me venoit rendre.
 Quelques dames ie vis a vne liste apart
 Antiope, & l'armée Orithie outre belle
 Hippolit a pleurant pour son fils tempre & tard.
 Et Menalippe & chaque entre elles fut Isnelle
 Tant qu' Alcides auoit de les vaincre vn honneur,
 Qui l'une eut, & Thesēus l'autre la sœur d'icelle.
 La refue qui son fils vit mort avec vn cœur
 Si fort, & qui faisoit vne telle vengeance
 Qu'elle tuoit Cirus, & tue or' sa grandeur.
 Qui voiant sa fin triste encor par souuenance
 Mourir par sa grand coulpe il pense de nouuean
 Tant a ce iour auoit son nom mauuaise chance.
 Puis celle a qui voir Troie il ne fut bon ny beau
 Ie vis, & puis la vierge vne entre autres Latine
 Troublant en Italie aux Troiens le cerueau.
 Puis celle magnanime & diligente Roine
 Qui a cheueux troussiez d'un, & d'autre costé
 Espars, vers Babilon hastoit sa contremine.
 Ie vy puis Cleopatre & leur ardre a esté
 De toutes deux indigne, aussi i'y vy presente
 Zenobie dont fut l'honneur plus respecté.

I i 3

Elle

Elle estoit belle & fraische, & en saison qui tente,
 Tant plus que la ieunesse & la beauté l'ornoit,
 Tant semble que son los l'honnesteté augmente.
 En cœur de femme tant de constance elle auoit,
 Qu'auci le beau visage & heaumée teste
 Elle fit pœur ou pœur estre en mespris souloit.
 Du Romain hant empire est ce qu'icy ie traite,
 Lequel elle assailloit, combien que sur la fin
 Elle ornoit richement nostre triomphe & feste.
 Entre les noms lesquels pour couper mon chemin
 Je tais: ne soit Iudith la vesue, en Capitaine
 Qui trenchoit le fol chef plein d'amour & de vin.
 Mais Ninus dont sa source a toute histoire humaine,
 Comment ie laisse ainsi? & son grand successeur
 Contraint par son orgueil viure en beste vilaine?
 Ou demeure Belus la fontaine d'erreur,
 Or que non par sa coulpe & ou est Zoroastre,
 Qui du scauoir Magique est nommé l'inuenteur?
 Et celuy qui nos Dncs par l'Euphrate d'un astre
 Mauuais passant mettoit en deplorable train
 A l'Italique dueil fier emplastre & desastre?
 Mithridates le grand ou est il au Romain
 Eternel ennemi, lequel de terre en terre
 En hiuer & esté fuiot deuant sa main?
 Beaucoup de rareté d'un bref discours i'enserre
 L'Aphricain, l'Espagnol, le Lorein, Caesar trois
 Augustes, ou sont ils, ou Artus d'Angleterre?
 Celuy Lorein ceignoient ses douze forts parois,
 Le ben

DE LA RENOMMEE.

Le bon Duc puis venoit. Godfroy sans compagnie,
 Qui fit l'emprins sainte & les iustes exploits.
 Cestuy dont i'ay dedain, & dont en vain ie crie
 Fit en Hierusalem avec ses propres mains
 Le tant mal gardé nid que ia chacun oublie.
 Allez en consumant l'un l'autre, a trop haut ains
 Et peu zeleux Chrestiens, säs que vos cœurs il pique
 Que de Christ le sepulchre ont les chiës inhumains.
 Rare ou nulluy qui fut de renom magnifique
 Apres cestuy ie vy (si ie ne suis deceu)
 Acquis ou par bataille, ou par art pacifique.
 Mais comme au reng dernier vont ceux du nôbre eleu
 Ie vis enuers la fin le Sarasin qui viste
 A leur bonte & dommaige, aux nostres fut cognu.
 De loin le Sa'adin le suyuoit & de suite
 Le fort Duc de Lancastre vn voisin, qui doulour
 Fit ia la France, encor portant la plaie escrete,
 Ie vy comme vn qui a de s'auancer vouloir
 Si i'y voirrois aucun venir a la parade,
 Quel il fut quand ailleurs ie le souloy ia voir.
 Et i'en vy deux partis hier soir enuers la rade
 Stygienne, estant nez en nostre terre & temps.
 C'estoient ceux qui serroient l'honorée brigade.
 Le Roy Sicilien bon riche & haut de sens,
 Et qui vit loin, & fut certainement vn Arge:
 Mon Colonna d'ailleurs non le moindre des grands
 Magnanime & constant & gentillement large.

Le Poëte continuant son dire comme au premier Chapitre il parloit des belliqueux Romains dignes de gloire, en ce second il raisonne des pelerins a scauoir estrangers & ceux des autres pais hors de l'Italie, & qui en guerre ou en paix meritoient gloire.

DV TRIOMPHE DE LA

RENOMMEE, CHA-

PITRE III.

DE voir vn tel spectacle abstenir ie ne sceus
 Quand tournes on me dit vers l'autre maistrata
 Car encor sans la guerre on se rend glorieux. (face
 A gauche alors tourné Platon auoir la place
 Ie y premiere allant du drapeau plus voisin,
 Ou ioint qui des cieux est doné de telle grace.
 Puis Aristote plein d'un haut & rare engin,
 Pitagoras premier a la Philosophie
 Humblement qui donnoit le nom digne & diuin.
 Socrate & Xenophon, & qui la compagnie
 Des Muses si douce eut l'ardant & gay vieillard,
 Qu'Argo, Micene & Troie ont eu bien de savis,
 Cestuy chantoit le mal, la faute, & le hazard
 De l'enfant de Laerte & du fils de la Diue
 De l'antique vertu premier paintre gaillard.
 Main a main flanquoit, chantant qui pournatiue
 Terre a Mantoue, & va de pair iouissant a toy.
 Et vn qui par ses pas de fleurs rend l'herbe vne.
 Cestuy est le disert & prompt Marc Tulle, en qui
 Se mon-

DE LA RENOMMÉE.

143

Se monstra telles fleurs & fruits a l'eloquence
 De nostre langue l'œil sont cestuy & celuy.
 Demosthenes suiuoit à qui faut l'esperance
 D'estre d'or en auant pour le premier tenu
 Et par l'honneur second assez auoir ne pense.
 En esclair il sembloit entierement de feu
 Dire Eschines le peut, car la voix enrouée
 Il eut pres de son ton dont sentir il l'a peu.
 Redira ie ne puis l'ordonnance rengée,
 Oue y cestuy cy ou celuy la, ou quand
 Ou qui l'auantgarde eut, ou bien qui l'arrierée.
 Car des choses sans nombre apart moy discourant
 Et la troupe voyant telle & si copieuse
 Mon oeil par la pensée alloit se deuoiant.
 Je vy Solon dont vient la plante fructueuse,
 Qui non bien cultuée vn fruit mauuais produit:
 Et les six dont la Grece estre se vante heureuse.
 Varron ie vis icy (qui pour Soleil nacquit
 Tiers des Romains) auoir de nos gens la conduite,
 Lequel d'autant que plus ie le voy, plus il luit.
 Crispe Saluste & vn à sa main, mais depite
 Par enuie sur luy aperceuant son tort
 C'est Liue Padouan celuy dy-ie grand Tite.
 Pendant qu'ailleurs ie vy, tout subit vint l'accort
 Pline, tant aux escrits, son voisin de naissance
 Veronnois qui ne fut autant sage à sa mort.
 Puis celuy grand Plotin Platonois, qui fiance
 D'amir se sauuoit par vie voisine auoit,

Mais,

Mais, hélas, son destin luy preuenoit la chance.
 Qui du maternel ventre avecque luy venoit
 Par ou sa prouidence y apparut mal caute:
 Puis Crasse, Anthoine, Hortense & Galbe & qui
 Avecque Pollion (ie dis Calue) en t'ar haute sailloit.
 Gloire, qu'a deux leur langue a propos ils armoient.
 Pour coulper cil' a' Arpin de fausse & lourde faute.
 Thucidides se vu distinguant bien a point
 Les places & le temps, & chaque fait louable,
 Et de quel sang quels chāps & terres s'engraissoient.
 De la Gregoise Histoire, Herodote, non fable
 Pere ie vis & puis le geometre eleu
 Par triangles, quadrants & spheress cognoissable.
 Et celuy qui vers nous vn roc est deuenu
 Porphirius, lequel des aigus sillogismes
 Le carcenois dialecte a fait estre bassu.
 Faisant contre le vray des armes & sophismes,
 Et celuy de Coos qui fit vn fait meilleur,
 Encas qu'au vray cognus estoient ses Aphorismes.
 Apollon, Esculap' loin dessus eux mal seur
 Font l'œil, qui peut a peine estendre tant sa veue.
 Ainsi lime le temps les noms a la longueur,
 De Pergame vn les suit lequel met en reueu
 L'art entre nous gasté, n'estant vile iadu.
 Mais succinct & obscur & or' luy le denue.
 Viril' & franc de poeur Anaxarche ie vis
 Et Xenocrates serme estant plus qu'vne pierre,
 Lequel incontinent n'eut fait, force ny prou.
Archimedes

DE LA RENOMMEE.

307

Archimedes debout a front baissé derriere
 Luy ie vis, & aller Democrite pensif
 Par son vouloir priué de biens & de lumiere.
 Hippie le vieillard ie vy ia non craintif
 Pour dire ie scay tout, & puis de nulle chose
 Certain Archésilas, mettant tout en estrif.
 Heraclite ie vis obscur tant en sa glose
 Et Diogenes dit Cinicq' qui en ses faits
 Assez plus que ne veut la honte attente & ose.
 Et celuy qui ioieux vit deserts, & des faits
 Ses chaps, chargé de biens qui estoient d'autre marque
 Croiant n'auoir d'iceux que des enuieux fraus.
 Present le curieux estoit la Dicearque
 Et trois en leur maistrise assez plus que dispaire
 Quintilian, Senecque, & le Cheron Plutarque.
 Ie vis aucuns encor qui ont troublé les mers
 Par des contraires vents & trop vagues ceruelles
 Non par grande sagesse, ains par disputes clers,
 Hurter comme lions, & de queue & des ailes
 En dragons s'attacher, or' donc que vaut cecy,
 Que ses opinions chacun iuge plus belles?
 Carneades ie vis aux études ioli
 Tant qu'on n'eut en ses mots du vray la menterie
 Sceue discernier, tant prompt le dire estoit en luy,
 De ses sens la veine ample avec sa longue vie
 Il mettoit pour vnir les diuers differents
 De ceux qu'en guerre met des lettres la furie.
 Et faire il ne le sceut, car les esprits croissants
L'enuie

L'ennuie aussi croissoit, & quāt & l'art l'infame
 Eut ses venins enflex, aux coeurs s'agrandissans.
 Contre le bon seigneur qui disoit, que nostre ame
 Ne meurt, par ou qu'il fut l'esperoir humain ieux
 Epicure s'armoit, dont pleure encor sa fame.
 Que telle l'ame estoit niant presumptueux,
 Ainsi avec la troupe vn chef tel qui homore
 Vers sa lumiere il fut infame & chassieux.
 Je parle d'Aristippe aussi de Metrodore,
 Puis d'un fuseau estrange & avec vn long soim
 Tiser toile a Chrisipp' ie vy subtile encore.
 Zenon haut eleué afin de rendre loim
 Cler son dire ie vy des Stoiques le pere
 Monstrer la main ouuerte, & clos tenir le poing.
 Et pour son beau dessein fermer sa toile clere
 Cleanthe ie voyoy gentilement tiser,
 Qui tire & met au vray l'opinion vulgaire,
 Et plus d'eux ie ne dis les voulant cy laisser.

Le Poëte a parlé aux chapitres precedents de tous
 les hommes excellents en armes, lesquels suiuioint la
 triomphante Fame: & a present en ce troisieme cha-
 pitre il dit de ceux qui ont obtenu louange par les estu-
 des, & ainsi il les recite aussi vn à vn.

TRIOMPHE DV TEMPS.

P Hæbus du logis d'or ceint des raions si viste
 Suiuant l'Aurore estoit qu'autre tu n'aurois dit
 Fors il n'est or' qu'a peine entré dedans son giste.
 Eleuë, comme font les sages, vn petit
 A soy-mesmes il dit s'entourant de sa venë,
 Que penses tu? ormais vn plus grand soin te suit.
 Voy, si sur terre vn homme est par fame connu,
 Et si sa fame telle y reste apres sa mort
 De la loy que sera-ce au ciel longtemps conceüe
 Et si renom mortel par mourir prend renfort,
 Lequel deuoit perir en bref, nostre excellence
 Ie voy estre à la fin ce qui me poise fort.
 Que chose attends-ie plus, ou quelle pire chance?
 Puis qu'vn homme a sur terre autāt que moy aux
 A qui ie veus de grace estre egal en essence: (cieux
 Comment? quatre cheuaux i'entretiens curieux
 Repeus en l'Ocean, lesquels ie frappe & pique
 Sans dompter d'vn mortel le renom glorieux?
 Vrayment iniurieuse & mal plaisante pique
 Qu'a moy ie ne dus pas, si ie fusse vn premier
 Au ciel, mais vn deuxiesme outiers ce se pratique.
 Or' ie veus tout mon zele enflammer en brasier
 Pour redoubler mon vol & mes plumes par ire,
Car

Car vers l'homme en publicq l'enuie me rend fier,
 Desquels aucuns ie voy apres mille ans reluire
 Et mille & mille clers, plus qu'en vie ils estoient
 Et d'eternel travail oncques ie ne respire.
 Comme i'estoy deuant que fut la terre, en point
 Mesme a present ie suis, & par la ronde rue
 Iour & nuit chariant laquelle fin n'a point.
 Et aiant dit cecy sa course il continue
 Icelle dedaigneux plus viste poursuivant
 Qu'un faucon haut volant sa proie pretendue:
 Je dis plus langue ou stile onc pouuoir suffisant
 N'eurent de son vol suiure, ouy nulle pensée
 De sorte que sans pœur ie ne fu le roiant.
 Lors nostre vie estoit de moy vile estimée.
 La voiant merueilleuse en sa velocité,
 Plus pource qu'onc de moy elle ne fut prisee.
 Et cela me sembloit estrange vanité
 Au fort presse du temps l'ame & le cœur cōmettre
 Lequel plus qu'on le serre est passé plus hasté.
 Mais qui craint & soigneux de son estat veut estre
 Y pouruoye entretant que libre il a le chois
 De son espoir en lieu stable & assésuré mettre.
 Car comme viste aller le temps ie regardois
 Apres son conducteur, qui ne pause onc ny change
 Je ne diray, craignant que ie ne le pourrois.
 Je vy la rose iointe a l'englacée fange
 Et quasi sur vn point le grand chaud & grand froid
 Ce qui routeissois semble aux oreilles estrange.

Mais

Mais qui d'un iugement ferme & assuré voit
 L'estre, il voitra ainsi, ie ne l'ay veu dont contre
 Soy-mesme mon esprit vn chaud depit reçoit.
 La suiuant les espoirs i ailloy droit au rencontre
 Du vain desir, or i ay aux yeux vn cler miroir,
 Lequel ce que ie suis & ma faute me monstre.
 Et ie m'apreste au mieux que ie puis pour le soir
 Dernier, la brieue vie espluchant, en laquelle
 Tantost i estois enfant or' vieil & sans pouuoir.
 Que chose plus qu'un iour est la vie mortelle
 Nubileux, bref & froid plein de peine & d'ennui
 Qui belle peut sembler, mais, las, elle n'est telle:
 Icy l'espoir humain, icy le doux appui,
 Cy les pauures mortels vont a teste eleuée,
 Et du viure ou mourir a seurance a nulluy.
 La fuite de mes ans, ains de tous apprestée
 Le voy, & la ruine au fuir du Soleil
 De l'entier vniers ie voy manifestée.
 Or vous vous consolez de vostre fol sommeil:
 O iouuenceaux! donnant au temps large mesure:
 Mais la plus preueüe est de moindre travail.
 I'espars en vain mes mots icy par auenture
 Pour tant vous annoncer qu'estes blecez i entends
 D'un Letarge pesant, lequel la mort procure.
 Les heures & les iours s'en volent, & les ans
 Et les mois: & ensemble avec bref entre-espace,
 Il nous faut toict chercher autres pais & champs.
 Et la duré du court contre le vray qu'on trace.
 Laissez

Laissez la vieille enfance, & retournez les yeux
 Pendant qu'à vous purger vous avez heure & place
 N'attendez de la mort le dard non paresseux
 Comme fait la plus part, car pour chose certaine
 Le nombre est infini des fols insoucieux.
 Apres que i'auay veu, & qu'or' a veuë pleine
 Du grand astre le val & la suite ie voy,
 Dont i'ay souffert assez de tromperie & peine.
 Ie vy des gens aller paisibles a pied cõy
 Sans du temps ou sa rage auoir horreur aucune,
 Les histoires & vers qui auoient pour connoy.
 L'enuie semble auoir avec ceux la rancune
 Plus qu'avec autres nuls comme estants eleuez
 Et francs par leur vertu de la cage commune.
 Contre iceux s'apprestoit a renforts agraez
 Celuy qui tout seul luit; & par courroux depine
 Plus vistes il vouloit ses tours estre trouuez.
 Le double orge aux coursiers rēdoit le cours plus viste
 Et la roine, dont i'ay dessus fait mention,
 Vouloit ia diuorcer quelques vns de sa suite,
 I'ouy sans scauoir dire a qui, mais la raison
 I'escriuois; en ceux cy humains pour vray ligustres
 Et abismes obscurs d'aneugle obliuion.
 Le Soleil tournera non par ans mais par lustres
 Et siecles, & sera de tous fameux vainqueur,
 Et voirra le vain train de ces nommez illustres.
 Combien entre Penē & Hebre estoient d'honneur
 Clers, dont peri le nom est, ou tost perissable:
 Combien

Cābien sur Xhāte & Thibre ornez par leur valeur
 Vn beau printemps serain mais douteux & instable
 Est vostre fame, & peu de braine luy nuit,
 Et aux grands noms grand temps est vn venin
 craignable.
 Vostre grandeur s'en va, & le pompeux deduit,
 Seignories s'en vont, & les regnes se quittent,
 Toute mortelle chose, hélas, le temps destruit.
 Et prinse des moins bons les bons ne la heritent,
 Et le temps ne deffoult seulement le dehors,
 Mais avec vos beaux mots les engins se limitent.
 Il prend ainsi le monde avec soy iusque alors
 Fuiant, sans qu'il retourne où repose, ou arreste
 Qu'en peu de poudre il a reconduit nostre corps.
 Si donc l'humaine gloire a tant des cors en teste,
 Il n'est merueille encas que pour les deplaner
 Vn peu outre l'vsance il y va à l'attraitte.
 Mais quoy que le vulgaire ou pense, ou raisonner
 Ose, si d'un bref cours n'estoit tant nostre vie,
 Tu la voirrois bien tost en vn rien retourner.
 Cecy oui, & comme il fait tresinal qui nie
 Le vray auquel on doit adiouster foy, ie vis
 Nostre gloire au Soleil neige estre, & tost perie.
 Et le temps ramener de nos renoms chers
 Telle proie ie vis, que peu ie les prisoye,
 Bien qu'a croire cecy le peuple est d'autre aduis.
 Qui au eugle tousiours fors qu'aux vents ne prend ioie
 Et d'un faux opiner entretant se repait,

K k

P l m

Plus que mourir au bers louant l'extreme roie.
 Combien en les prenant ieunes la mort a fait
 Heureux, & malheureux les prenant en vieillesse?
 Quelque vn dit pour Prouerbe, heureux est qui ne
 naist.
 Mais pour la troupe aimant les grâds erreurs sans cesse
 Soit qu'apres vn grand âge elle ait le renom cler,
 Qu'est ce pourtant que tant & si fort on cresse?
 L'auare temps ce tout vaincre vient & rasler,
 C'est la seconde mort renom ce qu'on reclame,
 Et vers toutes les deux il n'aide se boucler
 Le temps triomphe ainsi du monde & de sa Fame.

Le Poëte nous remonstre commēt le temps triom-
 phe de la Fame & renommée, Poëtiquement intro-
 duisant le Soleil, qui avec sa lumiere nous mesure le
 temps se courrouçant comme enuieux de la gloire hu-
 maine, dont plus viftement reprenant son cours il
 s'efforce de l'extirper. Dequoy prenant occasion le
 Poëte, il admoneste les mortels, que voyant la legere
 fuite des ans, ils vueillent en choses plus stables & fer-
 mes que ces terriēnes ne sont, fonder leurs esperances.

TRIOMPHE DE LA DIVINITE.

Puis que desous le ciel ie n'ay chose peu voir
 Ferme & durable, aiant la ceruelle estonnée
 A moy-mesmes ie dis, ou mets tu ton espoir?
 Je respondois, en Dieu, duquel i'amaïs frustrée
 La promesse ne fut, a qui se fie en luy.
 Mais du monde ie voy ma pretente trompée.
 Je scay mon cours passé, & celui d'aujourd'hui,
 Et s'enuoler le temps, non aller ie regarde,
 Et ie me vouldroy plaindre, & ie ne scay de qui.
 Je suis coupable, hélas, car à heure moins tarde
 Ie deuois ouurir l'œil & la fin preuenir,
 Car pour vray dire, ormais grisard ie me hazarde.
 Mais les graces de Dieu tardiuës a venir
 Onc n'estoient, & ie croy qu'elles par haute cure
 Et pelerine, encor me viendront soustenir.
 Ainsi dit & ainsi respondu: si ne dare
 Donc chose icy tournée & rengée des cieux
 Qu'elle sera la fin de si longue tournure?
 Cecy pensoy-ie, & comme en soy plus curieux
 L'esprit entre vn neuf monde, & en âge immobile
 Et eternal, aux yeux il me sembloit que i'eus.
 Et le Soleil, le ciel, avec ses mille & mille
 Astres, que ie vy rompre & la terre & la mer,

Et faire vn de facon plus belle & plus gentile.
 Comment fu-te estornée quand ie vy se fermer
 Subitement celuy qui ne fit alte aucune
 Oncques, mais il discourant le roit souloit changer.
 Et les trois parts ie vy reduites à seule vne
 Et tant ferme que plus hastiue elle n'alloit,
 Comme estre ia souloit sa coustume commun.
 Et comme en lieu de ferr, & ou nulle herbe croit
 Le fat, nyl le sera, nyl l'onc, qui font diuerse
 La vie, & aigre & foible onc n'y fairoit exploit.
 Le penser passe ainsi comme le Soleil perce
 Le voirre, & plus assez, puis que nulluy le tient,
 O quelle grace auray-ie encas qu'onc i'y conuerse
 Et que present celuy ie voie donc prouient
 Tout bien, non aucun mal, lequel seul se meſlange
 Par le temps qui l'emporte & avec qui il vient.
 Au torea ou poissons ne logera par change
 Le Soleil par ou naît or e nostre labeur,
 Ores meurt, & or' croît, or' à faillir se reſenge.
 Bien heureux les esprits, lesquels au plus haut choent
 Se trouueront, ou ia y ont si bonne place
 Que leur nom s'erouit d'eternelle splendeur.
 O bien heureux celuy qui le gué & la trace
 Trouue de cest' Alpeſtre & rauissant torrent,
 Lequel se nomme vie a plusieurs tant en grace.
 Miserable & auengle est la vulgaire gent,
 Qui ses espoirs arreste en des choses semblables
 Que le temps luy emporte, & si subitement.

O voyageur

O vrayment sourds & nuds & foibles & instables
 Pauures des arguments, de conseil & d'aduis
 Mal sains entierement & mortels miserables.
 Suiuez qui d'un clin d'oeil le monde a luy soumis
 Tourne & gouuerne, & qui les elements arreste
 Et trouble, dont les sens comprendre ie ne puis.
 Mais les Anges en sont en grand plaisir & feste,
 Contents de voir de mille vne tant seule part,
 Et d'un zele attenuif à chose tant parfaite.
 O conuoiteux esprit, qui tousiours au depart
 Est à ieun tant penser a quoy? vne heure emporte
 L'amas par plusieurs ans acquis à peine & art.
 Ce qui nostre ame presse & fache & desconsorte
 Ia, or, hier, & demain au matin & au soir,
 Tout cōme ombre en un point prēdra la voie morte
 Il estoit, il sera n'auront lieu ny pouuoir,
 Mais seul il est, & seule & vne & entiere
 L'eternité viendra sur le tout preualoir.
 Combien seront deuant aplanez & derriere
 Des coustauts, qui la veuë occupoient; & d'appui.
 Nos espoirs & memoire ormais n'auront matiere.
 Laquelle variance a fait souuent autrui
 Tant resuer, que le viure un ieu semble de chance,
 (En pensant que seray-ie, ou que fu-ie) estre à lay.
 Nous n'aurons plus le temps diuisé par distance,
 Mais le tout sera ioint, plus d'hiver ou d'esté
 N'aurons, mais le temps mort en lieu d'une autre
 Et le renom mortel par les ans limité (essouce.

Ne sera, mais celui que la vertu bien heure,
D'estre cler vne fou l'est en eternité.

○ *O* ames riches d'heur, celles qui à bonne heure
La sont, ou bien seront pour venir à la fin,
Dont ie raisonne icy de quelconque demeure.

Et entre autres de bruit gaillard & pelerin
La plus heureuse icelle à qui passer les piques
Fit la mort, trop deca du naturel termin.

○ *Alors* aparoistront les propos angeliques,
Et les honnestes mots, & les penses au cœur
Ieune, mis par nature entierement pudiques.

Tant de fronts que la mort & du temps la longueur
Ont gasté, reprendront leur forme plus ioieuse,
Et amour on voirra, ou ie t'en pour vainqueur.

Dont on me monstrera au doigt, voy qui piteuse
Plainte, tant fit tousiours, & qui eut en ses pleurs
Sur le ris de tout autre issue plus heureuse.

Et celle qui me fait pleurer encor, ses mœurs
Chantant, s'esbahira grandement de soy-mesme,
Entre toutes voyant se donner les honneurs.

Elle le scait moy non, quand ce sera, mon theme
Là n'attaint, tels secrets pour des compagnons sont
Plus loiaux, mais qui scait vn secret tant extreme?

Ie croy que le temps vient, & comptes se fairont
De vray & faux acquests, lesquels lors araignées
Touts & vn vain ouurage ensemble deuiendront.

Il s'y voirra comment sont vaines nos pensées,
Et cōbien, las, qu'on sue, & qu'on traaille en vain,
Et

Et comment encor sont les personnes trompées,
 Nulluy y courra aucun secret humain,
 Illec toute, soit clere ou noire, conscience
 Rendra de son estat tout le monde certain.
 Deuant cil' qui le droit iuge par cognoissance,
 Puis voirrons que chacun son voyage prendra,
 Comme la beste au bois chassée estant se lance
 Et en ce peu d'aduis assez, cler se voixra,
 Tout l'or auoir esté non gain, mais grand domage,
 Lequel superbe aller vous fait tant par deça.
 Et en place autre iceux qui auoient pour vsage
 Sous vn modeste sort domptans leur passions,
 Estre au giron iuieux francs de pompeuse rage.
 Ces triumphes tous cinq ça veu sur terre auons,
 Et si Dieu le permet par sa grace diuine,
 A la fin le sixiesme encor la hant voirrons.
 Et tost estre le temps en totale ruine,
 Et la mort tant auare & chiche en sa raison,
 Et ioints mourront celui & ceste dure espine.
 Et ceux qui d'un nom cler meritoient le guerdon,
 Que le temps a esteint, & les beaux mignonastres
 Fronts, pâles par le temps & mortel horzion.
 A la mort violente, & aux iours larronastres
 Laisseront (retournâts à front plus qu'onc plaisant)
 L'oubli & les regars tenebreux & noirastres.
 Et en l'âge ils auront plus verd & fleurissant
 La fame & la beauté, l'une & l'autre eternelle,
 Mais qui vont se re faire, iront du tout deuant.

Et celle la laquelle en la plaignant appelle
 Le monde avec ma langue & mon stile lassé,
 Mais le ciel veut entiere auoir, & voir icelle.
 Aupres d'un fleuve estant en Gebenne ordise (tache,
 Pour elle, Amour m'a fait tant de guerre & d'at-
 Qu'encor du souuenir mon coeur est menasé.
 Heureux cercueil, qui tiens close la belle face,
 Car apres que repris elle aura son beau corps,
 S'il fut heureux qui eut, d'icy la voir, la grace.
 Que fera ce, elle estant au ciel la voit alors.

Considerant le Poëte, comment sous le ciel tout
 soit caduque & foible, & commençant penser de soy-
 mesmes, il vit la diuinite estre le principal refuge, par
 ou il dit l'auoir veü triompher du temps; & escriuant
 en cestuy triomphe la ruine du present monde, le iuge-
 ment futur, & l'estat eternal, qui s'ensuiura, comme
 rai du fureur diuine, il parle or d'icelle heureuse vie,
 ore il se tourne aux miserables mortels, afin qu'ils
 voient combien qu'ils sont trompez, & ou qu'ils doi-
 uent avec l'espoir colloquer & arrester leur esprit.

LA FIN DV TRIOMPHE

de la Diuinité, & des autres Tri-
 ompes de Petrarque.

Afin

A Fin qu'en cestuy Petrarque ne soient
desirées les rimes, qu'Aldus Manutius
a adioint au sien, & qui se trouuent cōmu-
nement imprimées es autres, il m'a semblé,
qu'il ne seroit impertinent qu'icelles se-
roient aussi translâtées, & icy adiointes,
& ce d'autant plus, que cestuy chapitre en-
suiuant semble deuoir estre vn du nombre
de ceux du triomphe de la Fame, comme
aussi ie le trouue en certain vieil Petrarque,
imprimé a Venise, en l'an M. D. XIX.
qui le met pour le premier chapitre dudit
Triomphe.

Cha-



CHAPITRE DE M. F. PETRARQUE.

DEdas le cœur rempli de douceur plus qu'amere,
 Encores ressonnoient les extremes accents
 Du raisonner, lequel seul il aime & reuere.
 Et ie desiroy dire; O mes iours noirs & lents,
 Et d'autres choses plus lors qu'aller allegree
 Ic la vis au mi-lieu des beaux esprits luisants.
 Le Soleil auoit ia prins la bende mouillée
 Et noire, du dur front de la terre, qui est
 Le repos de la gent mortelle & mal aisée.
 Le somme & celle la qui mon las & defait
 Cœur, encor ouure & serre, estoient partis, à peine
 Qu'une autre guerre encor ie vy foudre de fait.
 O Polimnie or' donc ie prie aide m'ameine,
 Et mon stile sans toy, ô memoire, ne soit
 Qui desia, pour chercher des bords diuers, promeine
 Et des hommes haut ains par l'heur de maint exploit
 Par la part du mi-lieu, & par l'extreme route,
 Ou Phoebus se baigner soir & matin se voit.
 Ie vy mainte gent noble en trouppes ensemble toute
 Vne eminente Roine & son drapeau suiuant,
 Laquelle chacun aime, & reuere, & redoute.
 D'estre chose diuine elle monstroist semblant,
 Et celuy grand Romain fut à la droite d'elle,
 Dõt l'Allemagne & Frâce ont eu proia de tourmēt.
 Auguste & Druse ensemble aussi flancquoient icelle,
 Et deux la vraye foudre au batailleux deduit
 l'African

L'African Scipion le moindre. & qu'il excelle.
 Papirius Cursor aussi qui tout destruit,
 L'un & l'autre Caton, & Curie, & Fabrice,
 Et Pompé le grand, qui mal Thessalie vit.
 Et Valere & Coruin & Torquat sous l'office
 De trop de pitié, qui son cher fils tua.
 Et Brute pres de luy des Roys qui fit iustice.
 Puis le bon paisan qui l'eau vermeilla
 Du fier sang, & apres celuy vieillard honneste,
 Par conseil & tarder Annibal qui brida.
 Et Claudius Neron, qui presentoit la teste
 D'Asdrubal à son frere aspre, cruel, & fier.
 Tant que le trop grand dueil luy causa la retraite.
 Mutius qui brusloit sa main pour son faillir,
 Et la Thuscane toute assaillant seul Orace,
 Car à vertue nuit le fer ny le brazier.
 Et cil' qui de soupçon à tort receut la tache
 Valere, & de complaire au peuple desireux
 Demolit sa maison, & fit baisser la hache.
 Et qui fut des Latins au lac victorieux
 Regille, & qui l'Afrique armé le premier tente,
 Et qui vainquoient Cartage en mor les premiers
 Appie le hardi & Catule ie chante, (deux.
 Qui la mer effessoit de sang, Duille aussi,
 Qui d'auoir lors vaincu tousiours hautain se vante.
 Camille encor le grand, victorieux ie vy,
 Qui print l'or et se fit par l'estoc telle voie,
 Que le perdu drappeau fut rapporté par luy.

Et

Et Cossus ie roioy de l'ennemie prois
 Riche, lors que par tout cherchant i' alloÿ des yeux,
 Aussi le Dictateur Mamerc sur la roie.
Et des autres plusieurs, de sort moins glorieux,
 Comme Gracque, Rutil, & Volumnie, & File,
 Faits par les armes hauts, gentils & genereux.
Ceux la ie vy d'iceux qui du noble sang d' Ile
 Estoient meslé du sang cler & beau du Romain,
 A qui ne satisfait le mien ny autre, stile.
Et ie vy les deux Pôls, & Marc qui de sa main
 Dessus le bord du Pau, ie dis, le bon Marcelle,
 Pres de Casteggie occit le rebelle inhumain.
Et voyant en derriere encor l'oeil me reuele
 Les quatre premiers bons en Rome, qui auoient
 La premiere & deuxiesme & tierce & l'autre
Et Cincinat' qui eut les cheueux mal en point, (selle.
 Et l'auuegle Metell' grand chef & noble prestre,
 Au grand Rutilian dedaigné qui vient ioint.
Regule dit Attil' tant couable & grand maistre,
 A vaincre & à mourir, & puis Appie qui
 Aueugle, fit Pirrus pour voir Rome indigne estre.
Et (du peuple l'espron) l'autre Appie avec luy,
 Et puis Manlie & Volsq', deux Fulues & Flamine,
 Qui vaincquoit & sauuoit tout le Gregois pai.
Entre autres la du sang de sa fille sanguine
 Virginius estoit, dont de prendre aux Tyrans
 Tous dix le regne faux, l'effect print l'origine.
Et larges de leur sang trois Deces, & les grands
Scipians

Scipions ambedeux, cheus en Hispaigne au sable,
 Et Martie, qui puis soustint leur place & gens.
 Et comme aux siens se ioindre il semble estre agreable,
 L'Asiatique y fut, & cil' qui seul estoit
 Eleu pour le meilleur du Senat venerable.
 Des Cornilles aussi Lelie apres ioignoit
 Metelle non ainsi, qui tant de conuiuence,
 Qu'il est dit bien heureux, de la fortune auoit.
 Leurs sens lors qu'ils viuoient, diuers en ressemblance
 Estoiēt, & reconioints à la mort, & chez soy
 Le pere eut, qui le mit sous terre, sa semence.
 Puis d'esspaules quarré bien ie recognoissoy
 Vespasian, ainsi comme vn homme qui conte
 Auec Tite son fils des faits dignes d'un Roy.
 Domitian n'y fut, dont il eut ire & honte,
 Mais la famille bien, qui par adoption
 Trouuant faite la voie au grand empire monte.
 Traian & Adrian, Antoine & Marc le bon,
 Qui eut fait d'adopter encor meilleur ouurage,
 Et Theodose en fin bon sans comparai son.
 Cestuy de la vertu fut le dernier parage
 En cest' ordre, ie dis, apres luy l'uniers
 Commençoit deuenir ancien & vieil d'age.
 Encor peu du costé ie vis autres, diuers,
 Esquels vne vertu regnoit plus qu'ordinaire,
 Mais par l'ombre d'autrui ils n'estoiēt decouverts.
 Et sur l'estrange mont, qui fut le fonditaire
 D'Albe longue, flancquoit Arbi par le chemin,

Et Numitor, Procas, & Siluie sanstaire.
 Le vieil Capie ioint au nouueau Roy Latin
 Agrippe avec les deux, dont la fame receurent
 Eternelle le Tybre & le mont Auentin
 Par signe, non des yeux, lesquels ne s'aperceurent,
 Et comme en le voiant a l'air obscur des nuits
 Le vy ceux qui de sens plus que de la force eurent.
 Les premiers Roys Thusclans, lui, Saturne, & puis
 Picus, Faunus, Giane, & en facon pensue
 Turnus, non loin aller & Camilla ie vis.
 Et d'autant que la gloire à tous costez arrive,
 Ie vu outre vn ruisseau des Cartagins le preux,
 Dont encor la memoire en Italie est viue.
 En mon pais il vint d'un oeil defectueux
 Estagnât l'eau Thusque au temps de la froidure,
 Tât qu'aux armes il fut hōme à voir merueilleux.
 Sur vn grand Elefant, vn Duc lousche, en posture,
 Et alentour de luy voiant ie vy le Roy
 Philippe aussi d'un oeil qui la venue eut obscure.
 Et de Lacedemoine illec s'offrit à moy
 Xantippe, qui seruoit si bien l'ingrate race,
 Et Gilipp' d'un nid mesme issait à beau pied coy.
 Puis ceux qui d'aller voir l'enfer auoient l'audace,
 Hercul, Aenê. Thesêus, Vliß', afin qu'un bruit
 Tel, leur laissast icy d'un haut renom la trace.
 Hector avec le pere, helas, qui trop vesquit,
 Et Dardanus & Tros & autres heroiques
 Ie vy par soy cognus, mais plus par que l'escriit.
Diomedes

Diomedes, Achill' & les fils magnifiques
 D'Atreus, & deux Ajax, Pollinice & Tidl,
 Parauant ennemis, puis amis pacifiques,
 Et le troupeau hardi mal de fortune aidé
 A Thebes qui tomboit: & l'autre assez a Troie
 Qui fit ie croy, mais plus qu'au vray est decidé.
 Penthesilée aux Grecs qui rompoit mainte ioie,
 Hippolite, Orithie illec près de la mer
 Qui regnoient, ou entrant le Danube se noie.
 Et Cirus v'sité d'autant le sang aimer,
 Que Crassus ne fit l'or, & chaque eut sa part telle,
 Qu'a chaque en fin sebloit son soubhait estre amer.
 Je vy Philopomen' a qui n'estoit nouuelle
 De Mars science aucune: & qui de foy est plein
 Masinissa le Roy, & moindre onc n'eut icelle.
 Leonide & aussi Epaminond' Thebain,
 Milciad', Themistocle, en la mer l'ost Persique,
 Et sur terre vaincu, qui chassoient du Grec plain.
 Je vy Dauid chanter sa celeste musique,
 Et Iudas Machabé, & Iosue qui fit
 Le Soleil & la Lune arrester sans replique.
 Et Alexandre, en ducil qui tout le monde mit,
 Et l'Ocean tentoit, dont il eut fait sa manche
 Sans la mort, qui à luy le faire ne permit.
 En fin Artus ie vis auec Charles de France.

CHAN.

CHANSON DV DIT.

CE, qu'en nostre nature estre plus digne on voit
 icy embas du bien, par qui l'humaine essence
 Des autres animaux en partie se cognoit,
 (C'est la comprehensue & vraye cognoissance.)
 Est vn puissant dedain. & beau à mon aduis,
 Quand il trace & esteint grand flâme de malices,
 Car mille langues ia de diamantin pris
 Avec les voix d'acier fortes & de son riches
 Ne pourroient prou louer ce dont ie tiens propos:
 Et ie ne suis venu afin que ie raconte
 Son los, mais pour en dire vn peu en peu de mots,
 Aux bien accorts esprits: ie dy de peu de conte
 A ioie si nouuelle & telle mille morts
 Estre, tant peu s'en trouue à present; car faillie
 Et morte ie croioy la semence; & alors
 En soy elle estoit toute assemblée & vnie.
 Vn bien gentil esprit pensif entierement,
 Et rempli du dedain, lequel cherchant i' alloys,
 Se renoit tant caché, & si secretement,
 Qu'à moy-mêmes, hélas, quand aura ie disoys
 Paracheue son cours cestuy aspre & vil temps?
 Est tant de la vertu toute estincelle morte?
 Il vit le triste train des miserables gens
 Estre ia à la fin, sans voir qui les conforte,
 Ny deça, ny dela apparoir le secours.
 Ainsi Saturne & Mars luy auoient clos passage,
 Dont

Dont à venir s'ardif & lent estoit le cours:
 Lequel a la morsure affre & plaine d'outrage
 De la dent Tyrannique, & cruelle en sa fain,
 (Qui poignant & brustât plus que la mori penerre,
 Ou quelconque autre mal) pourroit mesurer le frain,
 Et le beau temps serain ramener en son estre.

O douce liberté & tresdesire bien

Mal cognu de celuy, qui n'en eut onc diserte,
 Au bon monde comment agréer dois tu bien,
 Sa fleurie verdeur la vie en toy acqueste,
 En vn estat ioyeux ie me maintiens par toy,
 Lequel me fait aller aux autres Dieux semblable.
 Sans toy richasse quoir long temps ie ne voudroy,
 Ou honneur, ou le bien plus à l'homme agreable,
 Mais tout pauvre logis l'ame appaise & mes sens
 Chez toy: O trespesante & inhumaine charge,
 Qui par si long chemin las & marteux nous rends,
 Pourquoi deuant ne vins-ie? afin que la decharge
 Aux espauls i'eusse eue, & de mon dos recen.
 Si fort est difficile & facheuse la rue,
 Par laquelle on acquiert grand fame de vertu,
 Qu'autrui elle espouuante avec la seule veüe.

Comme sonne le nom, cil fut vn coeur Roial

Qui venoit asseuré a l'emprise gentile (val,
 Par plaines & coustauts, par mer, terre, & mains
 Et la, ou plus estroite & plus fut difficile
 La rue à nos fardeaux d'importunité pleins,
 Courut & secourut par des devoirs louables,

Li

Co

Ce magnanime, & puis avec ses bonnes mains
 Aux bons, aux ennemis fiers & implacables,
 Des espauls à nous toute charge il prenoit,
 Et ensemble la gent esparse & affligée
 D'une douceur parfaite à soy il recueilloit,
 A qui par force estoit de fendue & ostée
 La paternelle loy, qui consumée en tout
 Fut de l'insatiable & famelique rage
 Des chiens, qui des brebis par illicite goust
 Au lieu de les garder, en font leur pasturage.

Sicile des Tyrans l'ancien & vieil nid
 Agatocle aspre & cru, hélas, vit contristée,
 Et l'un Denis & l'autre inexorables vnt,
 Et ce qui fit ietter la douloureuse huée
 Première, au ferrurier seure, fier & nu,
 Et premier vestiger de sa main l'artifice:
 Et des coups d'Azzaïn que ia il a receu
 Le beau Treuigian n'oublie encor l'indice:
 Et Rome aussi de Gaie & de Neron se plaint:
 Et non d'un, de plusieurs se dœut la Romanie:
 D'un Passerlin Mantoue encor son dueil ne saint,
 Mais nul autre destin ou ioug ou sacherie
 Si durs oncques n'estoient, que le nostre a esté,
 Et nul papier, nul encre icy pourroient suffire
 Pour mettre par escrit toute la verité, (dire.
 Dont se taire il vaut mieux, que rien plus que pen
 Mais non celuy Caton, qui fut plus grand ami
 De liberté, que nul oncques le fut à elle,

Non

Non qui le Roy superbe enchassant a banni,
 Les Fables, Decis non, dont s'escriit pesle-mesle,
 (Si taire ne me fait ce que dans le cœur i'ay
 Du bon temps ancien la deuë reuerence)
 Non autre au monde plus brusloit d'amour au vray
 En aucune saison, du lieu de sa naissance;
 Car ia non la mort seule, ains vn oser gaillard
 Est l'œuvre qui merite bonneur, faueur, & grace,
 Non moins en qui, sauuant de ses gens l'estandard
 Et son païs, soy-mesme a sauué sur la place,
 Qu'en cil' qui son sang propre a versé liberal;
 Puis qu'escarces n'estoient au secours necessaire
 Les vaines, quand se vit le danger principal:
 Et que la mort ne mit doute aux cœurs de biē faire.
 Et afin que rien faille à la chefue valeur,
 Des ongles des Tyrans la patrie sauuée,
 Librement se gouuerne en paix & en bon heur,
 Et au bien des vieux dams, elle va empeschée,
 Et aux endroits lassez, donne vn aisé repos,
 Rendant grace & merci à la pitie plus haute,
 Et priant que sa grace il ne mette en depos.
 Ce qu'esperer se peut (si ie n'aduise à faute)
 Pourueu qu'en quatre cœurs vne ame ait logemēt,
 Et vne seule verge autre n'ayant seconde,
 Et en deux fois deux mains & vn fer mesmement:
 Et tant que plus & plus estroitement ie sonde
 L'esprit en l'vstée imagination,
 Il me semble que plus i'en prends de cognoissance,
 L l 2 Que

Que par concorde croit l'humble condition,
 La haute se maintient: telle est mon esperance.
 De mes quatre, ô chanson, meilleures que ie scay,
 Et loin des liures née au mi-lieu des alarmes,
 Tout par tout raisonnant iras, & puis qu'au vray
 Tu le scais, tu peus bien le monstrier par tes carmes,
 Qu'a leur gloire ne nuit aucun air brumineux,
 Et si vers la Thuscane en cheminant tu monte,
 Qui la belle oeuvre estime, & les faits couragieux,
 Illec à eux par tout vrays nouuelles conte.

SONNETS DV MESME.

O mon ame ou es tu? de pensée en pensée
 Qui d'heure en heure vas, & d'un mal en plus grand
 Te poursuivant toy-mesme, & vne part pourtant
 De ton siege par toy n'est encor retrouvée

Tu es chez moy d'ou point ne peus estre tirée,
 Tant que la mort ne fait ce que de moy depend:
 Mais ou es tu? que l'œil ne te remarque ou sent
 Là, ou est l'heur, dont est nostre vie honorée?

Triste trop leue toy, puis que pour nostre mal
 Nul moien, nul secours, las, est medecinal,
 Et pour trouuer encor plus de douleur ne tente.

S'Amour t'enchauffe & lie avecque son nœud; toy
 Qu'un temps assez plus cher & agreable à toy
 Pourroit rendre en partie ta volonte contenue.

Engin qui doubtes peu la question profonde,
 De ton propre labeur desister tu ne peus:
 Mais pourquoy ne dois tu te trouuer devant ceux,

Ou qu'aucune grand force il ne faut qu'en respondet

Hors du chemin ailleurs ma rime fait la ronde,

Après celle qui rend mon teint discouloureux,

Après son doux parler qui me rend vergogneux,

Et après ses beaux yeux, & la tressure blonde.

Or sçache bien vn point; dans le cœur amour naît,

Et l'esperoir, & iamais l'un sans l'autre n'y est,

Ny s'y peuent tenir seuls des la premiere heure.

Si le bien deuoié d'appaïser a pouuoir

Par sa presence l'ame; ainsi qu'il semble à voir,

Vive tout seul amour, & que la soeur se meure.

Si i'eusse quand mes yeux eurent d'elle l'amorce,

Aueugle esté dehors comme or' ie suis dedans.

Ou que i'eusse eu le coeur passant les diamants

En la durté, lesquels lime aucune ne force:

Ou qu'or' i'eusse pour dire en rime telle force,

Qu'exprimer ie pourroy mes douleurs & tourments:

Je la rendroy sans gloire en haine au mode aux gens,

Ou amie à Amour qui par elle m'efforce.

Ou qu'Amour vers moy fust ami doux & benin,

(Pour nos proces vuides, & les mener a fin)

Et vray (comme puissant il est) & iuste iuge.

Ou que i'eusse audience en sorte d'Atropos,

Que couppant le filet de ma vie, en repos

Elle mit ces miens yeux, qui pleurent ve delage.

Aux ciens, au monde, aux gens en ire manifeste,

Al'abisme, à la terre & à tous animaux,

L l 3

Que

Que tu puisses venir, cause de tant de maux
 Me cognoissant, peruers, mauuais, dur & sceleste.

Et à toy mesme voir tomber du bourg celeste,
 Tu puisse des charbons, sur tes ailes, tant chauds,
 Qu'ils tardent l'arc, la corde, & traits, char & che-
 Et de ta menterie vn seul brin que ne reste. (uaux,

Puis qu'à ton prenât plus tant d'amorces me mets
 Et puis que tu me lie & prends de tes faux mets,
 En m'engluant le cœur de mainte amere atteinte.

Auec des gays signaux tu te me monstre & rends,
 Bien qu'il semble souuent que peu tu t'en reprens,
 Et ie scay bien qu'autrui entend non toy, ma plainte.

O amour, si subiecte à ta loy fust icelle,
 En aimer qui me prend le frein quant & la loy,
 Sans que i'aimasse moins, ie te supplieroy,
 Que sans m'ardre du tout m'eschauffast ta flâmielle:

Mais ceste vers moy fausse, & fiere comme belle
 S'en rit, qu'en me fondant, pour ell' ie souffre esmoy,
 Et par sa gayeté tant de poison ie boy,
 Que plus que ie me fonds, plus ie me voue à elle.

Mais, las, regarde encor mon seigneur gracieux,
 Si faire, que ta flamme elle sente, tu peu,
 Et m'estcinds, que ie n'arde outre plus de la sienne.

Et mourir par sa coulpe, encas qu'ell' me voirra,
 Or que ce soit bien tard pitie elle en aura,
 Et son languir sera lors la vengeance mienne.

Helas, comment i'auay mal conseilée l'esprit,

Lors

Lors qu'en mes propres yeux i' auoy ma confiance:
 Qui chez les yeux de ceste estoient en accointance
 Sur l'abusif desir, dont ie suis tant traduit.

Ie suis fait vn esclau; & tribut iour & nuit
 De tresproufonds soupirs luy donner est ma chance,
 Tant que par fin la mort mes iours chetifs dispense,
 O toy mon doux seigneur soulage mon conflit.

Tu scais qu'un deshonneur t'est semblable de faite:
 Sous qui ie suis mocqué, ie crie, & le regrette
 De ceste cy qui tient ta valeur en mespris.

Seigneur de son beau front say qu'elle soit desirée,
 Puis que dehors de soy elle n'est amoureuse:
 Et le sort de Narcisse en elle soit repris.

Celle la qui lioit mon cœur en ma ieunesse
 Au premier temps, d'Amour que i'estoy cognoisseur,
 Sortant de son logis gay de mainte couleur
 Me caignoit d'un beau nœud avec ma grand tristesse.

De l'ame puis ne fut autre beauté maistresse.
 Ny clarté l'entouroit, qui faisoit autre ardeur,
 Que le beau souuenir de la grande valeur,
 Laquelle la pouffoit d'une douce rudesse.

Bien voulut celui-la qui des beaux yeux l'ouurit
 Avec des autres clez reproauer son esprit,
 Mais de la ret nouuelle vn vieil oiseau n'a dont e.

Entre Charibde & Scille entretant ie ramois,
 Les Sirenes passant dans vn sourdastre bois,
 Côme hom' qui n'entend rien, & semble qu'il escoute

STRAMAZZO DE PERVGIA
A PETRARQUE.

La douce & sainte flamme ore dont ne iouis
Quasi moderne aucun, & ia de peu bruit sonne,
Grande louange a toy mesire François donné
Qu' Appollon pour vn Dieu de son tresor t'eliz.

Or qu'il te plaise donc qu' avec ton noble esprit
Mon prier tant deuot si doucement consonoie,
Qu'il me face auoir part du doux font d' Helicome,
Qui ressemble plus bres & plus qu' autre nul vit.

Pensant que pour cacher à quelqu' vn son enseigne
Pallas Cecropienne est Diue trop humaine,
Oultre le desirer de joy benigne estant.

Et mesme onc vn toneur de quilles n'y s'arreste,
Qui sans aucun confort d'elle prenne retraite,
Comme Senèque monstre à Lucille escriuant.

LA RESPONSE DE
PETRARQUE.

Si la facille honorée a qui le ciel tre,

SONNET, XX.

GERI IEHAN FIGLIACCI
A M. T. PETRARQUE.

Qui, mesire François, d'amour va souspireux
Pour dame qui ne veut estre autre que guerriere,
Et comme pour merci plus il crie, est plus fiere,
Luy celant les Soleil, qu'il aime plus, tous deux.

Ce que

Ce que plus par nature, ou par scauoir tu peus,
Que doit faire celuy, qui par telle maniere
Se voit traiter, dy moy: & si partir derriere
D'elle il doit, non obstant que celuy soit facheux?

Tu fais avec amour maint discours, mainte glose
Et des condictions d'elle nulle t'est close
Par l'engin de l'esprit qu'as haut & tant adroit.

Le mien avecque luy qui a sa part meilleure
Vsée, or le cognoit moins qu'à la premiere heure
Conseillé le: & cecy sa vraye excuse soit.

LA RESPONCE.

Quand ma douce ennemie, O Geri est faché.

SONNET C. XLVII.

IEHAN DE DONDIAM.

I. PETRARQUE.

Cela qu'ores ie voy si i' il voy ie ne scay
Si ie touche cela que, taitant ie ne songe,
Si i' oy cela que i' oy, & si faux & mensonge
Est tout ce que ie lis, & que ie parle, ou vray.

Ie suis tant trauaille que plus d'ordre ie n'ay.
Ie ne scay ou ie suis, & lieu ou ie me plonge
Ie ne trouue, & tant plus que pensif ie me ronge.
Tant plus ie m'esblouis. & le chasty ie bay.

Vn conseil, vn arrest, tu m'es vne esperance
Seule, en l'estonnement si haut qui me balance,
En toy est mon salut & mon entier confort;

Le

*Le pouuoir & l'engin tu as & la sagesse,
Ma desirouse barque aide tant & l'adresse
Que libre de l'erreur elle arrive à bon port.*

LA RESPONCE

Je suis pressé du mal, & de pis i'ay fraieur.

SONNET CCVII.

SENNVCCE A M. F. PETRARQUE.

*Oultre l'vsté train se tourne & se reuire
Icy le verd laurier ou qu'ore assis ie suis
Et plus attente, & comm' pour plus voir ie poursuis
Deça dela des yeux fort ententif admire.*

*Et il me semble ormais qu'un tourment meslé d'ire
L'afflige & trouble tant, que taire ne le puis,
Dont i'apperçois estant de son costé assis
Qu'il me dicte qu'il souffre assez trop de martire.*

*Nostre seigneur tousiours abonde en son vouloir
Pour sur ses bancs assis te pouuoir vn iour voir
Et distinguoit cela par gestes & langage.*

*Tu ne pourrois trouuer a meilleurs fondaments
Colonne que luy n'est en cinc autres Saints Ians
Dont la vigile a meu, d'escrire, mon courage.*

LA RESPONCE.

Tout mon penser d'un zele a vous voir m'esguillanne.

SONNET CCXXVIII.

IAQVES COLONNA A

M. F. PETRARQUE.

La

Les membres de mon corps si destruits tout a point
 Et en cendres reduits, & en pieces menues
 Par quantite sans fin de langues mille esclues
 En paroles & mots tous transformez estoient.

Et si les viues voix & mortes qui tailloient
 Plus qu'onc n'ot fait d'Achill' & d'Hector les cognues
 Espes, qui ouit onc le son, comme batues
 Filettes en criant vne huée faisoient.

Les membres & le corps comme allegres i'auoye,
 Et combien que mon ame encor auoit de ioie
 Oiant dire qu'a Rome au marche verdoroit.

Le Laurier, sur le chef de l'honneur de Florence
 Le Poëte nouueau digne de reuerence
 Ne pourroient raconter ny mesurer à droit.

LA RESPONCE

Mes yeux onc ne voirront sans larmes & l'espris

SONNET, CCLXXXII.

DE GVIDON CAVALCANTI.

La dame m'en supplie: & partant i'ay desir
 Dire d'un accident qui bien souuent est fier
 Et il est tant hautain; (Amour on l'initule.)
 Que tel le sente au vray qui fait de l'incredule.
 Et te vay a present cherchant vn cognoisseur:
 Car ie n'espere pas qu'un homme de bas cœur
 Apporte cognoissance a vne raison telle.
 Car sans que la nature à le monstrier se mesle,
 Il n'aime de la preuue attenter quelque effect

Laon

La ou qu'il se repose: & qui naistre le fait:
 Qu'elle soit sa vertu, & qu'elle sa puissance:
 Et chaque mouuement avecque son essence.
 Et le complaisement qui le fait dire aimer,
 Et si quelque homme peut par le voir le monstres.

La part ou la memoire est enclose & asise
 Il choisit son estat, formé de telle guise,
 Qu'un transparent luisant par vne obscurité:
 Laquelle vient de Mars & tient lieu arresté,
 Il est crée, & porte un nom & tiltre sage
 De l'ame la coustume, & du coeur le courage:
 De forme venue il vient, de celle qui s'entend:
 Dans le possible esprit qui se choisit & prend,
 Comme en quelque subiect, sa place & residence.
 Et en icelle part on n'a force ou puissace:
 Plus que la qualite descendre ne se dit,
 Effect perpetuel en soy clerelement luit,
 Consideration il a, mais non liesse.

De sorte qu'a donner ressemblance il n'adresse.
 Il n'est pas la vertu, mais sa vie d'elle est:
 Qui est perfection, qui pour telle se met.
 Celle d'ye qui sent, non qui est raisonnable:
 Hors de salut il iuge & persiste immuable,
 De l'intention seule il s'aide pour raison:
 Ou le vice est ami la faut discretion,
 Sa puissance souuent a l'homme la mort procure:
 La vertu empeschée estant par auenture:
 Qui la contraire voie assiste par le doigt:

Non

Non que par la nature opposée elle soit,
 Mais tant qu'au bon parfait l'imparfait t'écras,
 D'aventure ne peut dire vn homm' qui a vie,
 Lequel n'a establi seignorie. & ainsi
 Il vaut a tel quand l'hommi' l'auroit mis en publi.
 L'estre quand le vouloir est tant hors de nature,
 S'en retourne & revient a la mesme mesure:
 Puis iamaïs il ne met du repos l'ornement:
 Il meut le ris en plainte en sa couleur changeant:
 Et aussi la figure avec crainte il transforme:
 Et seiourne bien peu, encor en luy la forme
 Voirras, qu'on trouue plus chez les gens de valeur.
 La neuue qualité met sousspirs dans le cœur
 En vn non ferme lieu il veut que l'hommi' regarde,
 S'esueillant le courroux hors de soy qui feu dardé
 Pour l'entendre sans preuue assez, l'homme n'est fin,
 Qu'il ne se meue encor qu'on l'attire au chemin,
 Et pour y trouuer ieu, d'y tourner qu'il ne pense,
 Ny vrayment grād scauoir, ny de peu d'importance.
 De la complexion pareille en deux, il prend,
 Et surprins il ne peut faire tant qu'il se cache.
 Ia des sauuages dards ne sont la belle face:
 Car par pœur, tel vouloir ia experimenté
 Estant piqué acquiert vn esprit merisé:
 Par le front comprins blanc on ne peut cognoissance
 Auoir, en tel obiect il tombe en decadence:
 Et forme aucune en cil qui bien ose on ne voit,
 Il en est moindre donc: car d'elle vient l'exploit
 D'estre

D'estre hors de couleur, diuisé, ferme, & sombre
 Et peu cler en la veüe, & ne voiant qu'en l'ombre,
 Et hors de toute fraude, il diu, digne en la foy,
 Car de cestuy jeul naist merci de tout l'esmoÿ.
Machanson tu t'en peus aller seule & sans doute,
 Ou qu'il te plait, estant par moy ornée toute
 Tant que louée assez en sera ta raison,
 Des personnes qui ont sens & discretion,
 Car ie scay d'estre iointe aux autres tu ne goustes.

Le regard : qui fait seur le plaisir au semblant.

D E D A N T E.

Ainsi ie veus estre aspre en mes discours
 Comme en ses faicts est ceste belle pierre,
 Laquelle acquiert & attire tousiours
 Plus grand' durté, & nature plus fiere;
 Et d'un dur laspe ainsi la robe elle a,
 Que tant par luy, que pour ce qu'ell' se cache
 Hors du carquois onc dard tiré ne va
 Qui vaille tant qu'onques nue il l'attache.
 Et elle tue : & peu vaut que l'homme soit
 Serré chez soy loin de sa main mortelle :
 Car ses coups vont comme aïlez viste & droit
 Rompans d'autrui tout arme pesle-mesle,
 Car ie ne scay, ni puis me sauuer d'elle.
Contre elle escu ie ne trouue assez seur,
 Ny lieu aucun pour fuir de sa face :

Mab

Mais ainsi comme entre feuilles la fleur
 De mon esprit elle a la chiefue place.
 Et elle semble estimer mon mal tant,
 Qu'un bois de mer qui n'est leué de l'onde.
 Et tant est grand le poix or' m'enfondrant
 Qu'à l'egaler rime on ne trouue au monde.
 O dure lime & remplie d'ennui,
 Dont sourdement ma vie se descorce,
 Pourquoi n'est il ? que tu craignes d'ainsi
 Ronger mon cœur escorce apres escor ce,
 Que moy d'autrui parler dont as la force ?
 Car mon cœur tremble alors plus quand la part
 D'elle ie pense, ou autrui a la veüe :
 De peur qu'autrui n'ait ouuertement part
 De ma pensee, & qu'elle soit cognue,
 Car ie ne fais de la mort : car tous sens
 Des dents d'Amour elle me mange & mache.
 Dont sa vertu ronge tous pensements,
 Tant que quitter l'ouurage elle me face.
 Car sous ses pieds en terre elle m'a mis
 Avec l'estoc, dont à Didon la vie
 Amour a prins : à qui grace a grands cris,
 Or' ie demande & humblement ie le prie :
 Et luy cruel, ne dit, fors, ie le nie.
 La main il hauce a present ce peruers
 En desiant ma vie belas, debile,
 Car estendu & couchant a l'enuers
 Il me tient las en terre & mal habile.

Alors

Alors des cris, s'eleuent dans l'esprit:
 Le sang espars, qui va de veine en veine
 Enuers le cœur qui l'appelle s'enfuit
 Viste courant: dont blanc ie reste en peine.
 Puis il me fend si fort au gauche flanc,
 Que la douleur prine mon cœur de ioie.
 Alors ie dis, encas qu'il va haussant
 Vne autre fois, la mort m'aura pour proie
 Deuant qu'embas le coup venu se voie.

O si par luy fendre aussi ie voioy
 D'elle le cœur qui le mien esquatelle:
 Plus la mort dure onc ie n'estimeroy
 Vers qui ie cours pour sa beauté cruelle.
 Mais au Soleil, tant que là ou qu'il faut,
 Ceste assassine, & homicide donne:
 Las, que pour moy son abbay au four chaud
 Comme le mien pour elle, ne resonne:
 Je t'aideray ie diroy tout soudain:
 Je le fairoy volontiers, ainsi comme
 Cil qui mettrois aux blonds cheueux la main,
 Lesquels Amour cresse, afin qu'il m'assomme
 Et dore: & lors ie luy plairois en somme.
 Si s'empoignoy les tressez blonds cheueux,
 Qui sont pour moy le fouët pour me battre:
 En lesprenant deuant tierce, diceux
 Je passeroy les vespres pour m'esbatre,
 Et n'y seroy ny courtois, ny prudent:
 Mais ie fairoy comme lours lors qu'il danse.

Et si d'Amour i'ay receu des coups tant,
 I'en auroy plus que de mille vengeance,
 Encor aux yeux lesquels estincellants
 Bruslent mon cœur, lequel occis ie porte:
 I'auroy les miens ferme & pres regardants
 De son fuir me vengeant de la sorte
 Que luy rendrois amour & la paix forte.
 Droit vers la dame au cœur qui m'a batu,
 Va ma chanson: & qui ce que i' affette
 Le plus, m'a prins, & dont plus suis gouluz:
 Et d'une fleſche au cœur frappe & l'arreste,
 Car se vengeant bel honneur on s'acqueste.

DE M. CINE.

La douce veüe & le regard beau, doux,
 Des plus beaux yeux qu'onc a veu creature,
 Que i'ay perdu, me fait tant des degouſts
 Au viure mien qu'en lamentant i' endure:
 Pour les penſers gaillards & legers tant
 Que i'auoy ia d'Amour en abondance,
 Ie porte au cœur des deſirs a preſent,
 Qui de la mort ont leur ſource & naiſſance,
 Par le partir, qui tant de dueil m'auance.
 Helas, Amour pourquoy au premier pas
 Ne m'as blecé iuſqu'à m'oſter la vie?
 Pourquoy n'as tu departi de moy, las,
 Le triſte eſprit que ie porte & m'ennuie?

M m

A m

A ma douleur Amour ne m'est confort:
 Car d'autant plus que la veüe entemine
 I'ay aux soupirs, tant ie brusle plus fort:
 En me trouuant parti loin de la rine
 De ces beaux yeux ou i'en ta veüe viue.
 Ences beaux yeux ie t'ay bien veu Amour
 Tel, qu'y pensant quasi ie me desfame:
 Ce qui de dueil tel amas alentour
 Des sens me fait, qu'il fait crier mon ame,
 Tant seulement, pource qu'onques la mort
 Ne l'a voulu diuiser & distraire,
 Ainsi comme est du tout ioieux confort,
 Et le doux ris desioint le grand contraire,
 Entre le blanc & le noir ordinaire.
 Quand par vn noble & salutaire fait
 Vers belle dame vn peu les yeux ie leue,
 Hors du chemin ma vertu tant se met,
 Que ie decouure à pleurs ce qui me greue,
 Me souuenant de ma dame, qui loin
 Tant, que ne puis la voir, de moy s'absente,
 Helas, mes yeux tristes mouriez vous point?
 De la douleur? où ie m'en contente:
 Pourueu qu'Amour, l'accordant, y consente.
 Amour mon sort est par trop inhumain:
 Et ce qui s'offre aux yeux, plus fort m'outrage,
 Doncques merci, qu'il soit clos de ta main:
 Puis que perdu i'ay l'amoureux visage:
 Et quand par mort de viure on fait profit,

C'est

C'est grand plaisir que la mort nous denore,
 Tu sçais tresbien ou que doit mon esprit
 Aller depuis: & de pitié encore
 Combien de nous on aura, tu n'ignore.
 Amour d'autant qu'on t'estime meurtrier
 Avec pitié vers mon tourment: Octroie'
 Selon que i'ay zeleusement desir
 Que i'aie au moins de la mort tant de ioie,
 Que mon esprit s'en retourne à Pistoie.

L A F I N.

Opus istud Francisci Petrarchæ Poëtæ Laureati ex
 Italico in Gallicum idioma à Nob. Viro Philippo à Mal-
 degthem Leyschoti Domino, translatum, nihil habet,
 quod Catholicę atq; Rom. Ecclesię sit contrarium. Qua-
 re tuto prælo committi poterit. Quod attestorego infra
 scriptus:

Baptista Baeten. S. Theol. Licen-
 tiatus, & Archid. Brugensis.

M m 2 L A

LA TABLE DES SONNETS ET CHANSONS.

SONNETS.

A.

A V iour que par pitie de son vray Createur. pag.	25.
A toute heure qu'Amour m'euoye au beau vilage.	31.
Amour auecque moy quelque foys fit sa plainte.	49.
Apollon s'encor regne en toy le beau desir.	66.
Après auoir perdu (ô Dieu) tant de iournées.	100.
Au premier jour, hélas, comment je fu peu sage.	101.
Amour ie scauoy bien qu'on ne fut de grâd compte.	108.
Alors qu'au cœur profond se ioint l'image Dame.	142.
Auentureux terroir plus qu'autre, ou i'apperçoy.	154.
Au lieu accoustumé suiuy d'amour estant.	156.
Amour & la fortune, & mon esprit tenant.	171.
Amour qui son chef siege en mô cœur dresse & plâte.	202.
Alors que le vouloir qui avec deux ardants.	209.
Allez mes chauds souspirs penetrer le froid cœur.	214.
Amour qui par les yeux cognois toute pensée.	222.
Amour entre beaux bras & durs, lesquels à tort.	229.
Amour me retenant me donne esperon.	235.
Amour parmi l'herbage vne attrappe mignonne.	237.
Amour d'un zele ardent, qui allume le cœur.	238.
Amour, nature & l'ame humble, ciuile & belle.	239.
Au renommée tombeau estant ioint Alexandre.	242.
Ainsi comme voir Dieu est vn viure eternal.	245.
Ame qui ois & vois & parles, & qui lis.	255.
Aure qui entourez & branslez les cheueux,	282.
Angelique cerueau & nature Royale.	293.
Au beau front souspiré tant par moy & requis.	310.

Après

Après la chere vie, vne dame soignee.	314.
Arbre victorieux, beau, triomphant & haut.	314.
Accordez moy la paix, ô mes dures pensées.	339.
Amour mon compaignon au temps bon & heureux.	362.
Amour m'auoit monstré vn port solatieux.	373.
Au tomber d'vne plante ainsi desenterrée.	374.
Allez mes tristes vers enuers la dure pierre.	401.
A l'esprit me reuiet, & voire y est dedans.	404.
A l'aduenant qu'a moy le ciel la veuë ouuroit.	408.
Amour fut d'auenture vne douceur vn temps.	411.
Amour & la douleur ou qu'elle ne deuoit	412.
A mon lasé repos ma sainte laure vente.	416.
Amour vingt & vn ans me tenoit en l'ardour.	430.
Agreables refus & rigueur douce & pleine.	431.
Amour donne la main à mon engin defait.	433.

CH A N S O N S.

Au temps plaissant du premier & doux âge.	40.
A la fenestre vn iour tout seul estant.	372.

S O N N E T S.

Belle & viue en mon cœur regner elle souloyt.	355.
Belle ame, qui ore es du beau nœud dissolue.	364.

S O N N E T S.

Celuy qui nous monstroit en admirable ouvrage.	24.
Comme pluye en ma veuë vne caue amert abonde.	34.
Celuy qui succedant à Charles, la couronne.	31.
Cit qui en Thessalie auoit tant prompt & telle.	78.
Comment m'as tu monstré, ô belle liberté.	344.
Cesar (comme on esorie) à l'heure qu'il receut.	148.
Celle qui mon cœur porte en clos dans son visage.	157.
Celle pâle couleur & tant vague, laquelle.	170.
Comme le papillon à quelqu'un quelquel fois.	203.
Comme cil qui ne vit oncques chose incroyable.	220.
Ceste Phenix unique a la dorée plume.	240.

M m ;

Cc

Ce coustant, mon cœur las & desireux aduise.	298.
Combien d'enuie à vous terre auare ie porte.	360.
Ce soleil, qui ne fut vn conducteur tant sage.	365.
Celle la pour qui plus Sorgue qu'Arne m'a pleu.	366.
Ce petit rossignol, qui si doucement pleure.	368.
C'estoit de trouuer paix ou treue ormais saison.	372.
Comme ombre s'enfuyoient mes iours, & plus subit.	375.
Celle derniere, helas, de mes gayer iournées.	391.
Celuy doux, cher, regard, desircux & honneste.	392.
Cestuy nostre caduque & peu durable bien.	404.
Celuy qui tant d'odeur que de couleur vainquoit.	406.
Chez nostre source, ô dame, ainsi comme ta vie.	414.
Chaque iour semble a moy durer plus de mille ans.	417.

C H A N S O N S.

Clere & fraiche eauc & douce, ou souloit mettre.	176.
--	------

S O N N E T S.

Des beaux yeux le rencontre & assaut ie crains tant.	74.
Desous le vieil fardeau de mon vsit étrain.	131.
Des quel l'archer rusé voler de son arc laisse.	136.
Dames pour vous compter par trop long il seroit.	138.
Dames employez vous à plaindre avec Amour.	140.
D'amour ore me vient l'amiable pensée.	226.
D'un si noble aliment, & vin, l'esprit ie pais.	246.
De iour en iour ie change & le poil, & la face,	248.
D'une glace polie & belle & clere & viu.	255.
Doux dedains, douces paix, doux mal & doux cour	256.
iour.	
D'ou & de quelle veine d'amour l'or acquis.	277.
Dames en compagnie & seules en liesse.	279.
Douze dames ie vy lasses honnestement.	281.
De la main droicte Amour me fit vne querture.	283.
De sa veuë Angelique & douce me souloit.	304.
D'estre seul tous les iours i'ay esté desircux.	321.
Depuis que la seraine & Angelique veuë.	341.
De sa pieuse mere oncques n'eut le cher fils.	342.
Des	

Des mets dont à toute heure abonde mon Seigneur. 410.
Des doux les plus beaux yeux, & la plus clere face. 414.

C H A N S O N S.

Dame ie n'ay sans voile onc ton visage. 30.
Dame oncques n'eut accoustrements au dos. 38.
Desous vn verd Laurier ie vis vne ieunette. 61.
D'autant qu'au front portoit la pelerin. 93.
D'autant qu'est bref le cours de nostre vie. 112.
De mont en mont & mainte fantasie. 189.
De temps en temps moins, à moy se fait dure. 210.
D'vser mon temps i'eu bien l'intention. 260.

S O N N E T S.

En la douce vallée ou que premicrement. pa. 27.
Estant par fois honteux, qu'encor ma rime tait, 36.
En tout temps me fera la fenestre odieuse. 136.
Esparse à laire estoit la riche cheueleure. 139.
Escriuez, escriuez, Amour ia m'auoit dit. 141.
En quel endroit du ciel, en quelle idee estoit. 219.
En vn iour mille monts, & bien mille torrents. 234.
En sang noble la vie, humble, douce & posée. 273.
En tel astre ie vy deux beaux yeux pleins d'honneste. 312.
En son âge plus beau, plus vif, & fleurissant. 342.
Entre tant que le cœur fut des amoureux vers. 363.
Est cestui cy le nid ou son doré plumage. 377.
Entre dames, ia mille vne telle ie vis. 403.

C H A N S O N S.

En la saison que le ciel rauissant. 83.
Esprit gentil des membres la conduite, 88.
Estant chargé l'air des brouillats facheux. 103.
Entelle part ou Amour m'esperonne. 179.

S O N N E T S.

Fay reposer la ioue à plaindre la lasee. 97.
Fier fleuve & rauissant de veine Alpestre & dure. 265.
M m 4. Präs

Frais & fleuri coustant riche d'un verd ombrage. 198.

S O N N E T S.

Gourmandise & sommeil & la trop niche plume. 26.

Glorieuse colonne appuy de mon espoir. 29.

Graces dont le ciel moustre à peu grande largesse. 269.

S O N N E T S.

Helas, ie seay fort bien, qu'un funebre but. 147.

Hannibal fut heureux à vaincre, mais vser. 148.

Heureux par songe estant a languir prest ie suis. 269.

Helas, le beau regard, helas, le beau visage. 325.

Heureux esprit, qui ia par si douce façon. 412.

S O N N E T S.

Ie retourne mes pieds en arriere à tous pas. 32.

I'ay mille fois le cœur te présenté pour grace. 37.

Ia l'amoureuse estoile esclairoit l'Orient. 65.

Ie vay seul & pensif les champs plus esgarez. 66.

Ia le fils de Latone auoit monstre sa face. 77.

Ie sentoy par dedans au cœur ia s'amoindrir, 80.

Ie me trouue ia las d'estre tousiours pensant. 125.

I'aimoy tousiours, & i'aimé encor oultre mesure. 135.

Ie ne voy le moyen d'eschapper desormais. 154.

Ie veus que vous seachez Sennuce, en quels abois. 157.

Icy ou ie ne suis que demy, mon Sennuce, 158.

Ie chanteroy d'Amour en façon si nouvelle. 193.

Ie n'ay dont faire guerre, en vain paix ie pourchasse. 195.

Ie n'ay onc veu Phœbus se leuant telle face. 207.

Iupiter & César n'eurent onc tel vouloir. 216.

I'ay ven ça bas sur terre Angeliques manieres. 217.

Iceluy honnoré & tousiours aspre iour. 217.

Ioieuses fleurs & herbe en bonne heure & bien née. 221.

I'ay prins ia plusieurs fois du bel humain semblant. 221.

Ie vay seur trauersant les forests non hantées. 235.

Ie pleure tout le iour, & puis de nuit, quant cesse. 274.

Je desiroy iadis, plaignant si iustement.	Ibid.
Je chantois, or' ie pleure, & la douceur que i'eus.	284.
Je pleuroy, ie chante or' d'autant que la lumiere.	285.
Je me viuoy content de ma fortune & sort.	286.
I'ay prié plusieurs fois Amour, & ie le prie.	296.
Je suis pressé du mal, & du pis i'ay frayeur.	299.
I'escoute assez, pourceant ie ne puis recevoir.	308.
Je ne fus onc' en place ou tant à cler ie vis.	344.
I'ay rempli tout cest' air par ma voix souspireuse.	350.
Je m'accusoy iadis, & ore contenté.	357.
Iointes ensemble estoient deux grandes ennemies.	358.
Je sens l'aure ancienne, & apparoir ie voy.	376.
Je volé tant de fois ailé de mes pensées.	428.

CH A N S O N S.

Je voy au trait en vos yeux agité.	117.
Je ne veus plus chanter comme i'ay fait.	150.
I'allois fuyant desoubz le doux ombrage.	203.
Je vay pensif, & pensant de moy mesme.	315.
Je ne puis taire, & de faire i'ay doute.	383.

S O N N E T S.

Le vieillardot grisard, & chauue du doux lieu.	pa. 33.
Lors que comme transi ie suis totalement:	35.
Le bateau combatu, & ia vaincu de l'onde.	50.
L'or, les perles, la fleur, tant vermeille que blanche.	80.
L'arbre gentil, que i'ay fort aimé mainte année.	99.
Le jour, le mois, & l'an, le temps & la saison.	99.
La ou le mer Thirrene aborde à la main gauche	106.
Le saint & sacré regard de vostre tant plaissant:	107.
Les beaux yeux dont i'estoys atteint de la façon.	126.
Lors qu'à Simon suruint la haute fantasie.	129.
La belle qui estoit de toy ia tant aimée.	139.
L'attendre desormais me rend si tressaisé.	143.
La fenestre ou se voit l'un Soleil, quand il plait.	146.
L'at-	

L'attendue vertu qui en vous fleurissoyt.	149.
Las, combien des assauts l'archer ailé me liure	155.
Le peruers. Babilon, d'ou ore a prins la fuite.	159.
Le temps de mes soupirs va surpassant l'année.	162.
Les piteux vers dont j'ay l'entiere cognoissance.	168.
Le ciel a desia fait le tour dix & sept ans.	169.
La voie de merci puis qu'à moy ie voy close.	192.
Le ciel, les elements & astres de leur art.	215.
Lors que par l'herbe fraische ell' fait honestement.	224.
Le tant serain Soleil des beaux yeux regardant.	231.
L'aure gentile qui par ces bois ombrageux.	247.
Le vent serain qui vient entre le verd fueillage.	249.
L'aure des cieux qui souffle au verd laurier fraichette.	250.
L'aure douce qui bransle au Soleil & deplie.	251.
La belle & nue main qui le gant se rémet.	252.
Las, i' ards combien qu'aury en cela ne me croit.	254.
Les doux coustants desquels partir onc ie ne puis.	266.
● Le plaindre des oiseaux, & leur chanter nouveau.	276.
Le passereau au toict oncques si solitaire.	282.
Le vainqueur Alexandre à l'ire se rendoit.	287.
Las, Amour me transporte illec ou ie ne veus.	289.
La faute que i ç fais, Amour, ne m'est celée.	290.
Le haut Seigneur sur qui ne gaigne le fuyant.	297.
L'aure, par doux soupirs qui les tresses dorées.	301.
Le soir est agreable, & l'aurore odieuse.	308.
Les forces pourquoy y n'ayie à me venger vaillables.	309.
La dame qui à gloire & à renom pretend.	313.
Le cru vouloir & l'aspre & le sauvage cœur.	323.
La hautaine colonne est cheute, & quant & quant.	330.
L'ardant nœud dont ie fu (d'heure en heure comprât.	336.
Las comment va le monde? or l'aimant vn grād jos.	352.
Les yeux dont ie faysoy si chaud raisonnement.	353.
Le rare & haut miracle apparu en nostre âge.	367.
L'aure, le refrigerer & l'ombrage, & l'odeur.	390.
Le message lequel madame en m'appellant.	415.
La	La

La mort pour rendre amer le doux frôl n'a puissance. 418.
La mort a le soleil, qui m'esblouit de fait. 429.

CH A N S O N S.

Le feu qui fut estaint a mon aduis. 94.
Las pauvre moy que ie ne scay ou mettre. 208.

S O N N E T S.

Mais puis que le doux ris humblement moderé. 76.
Mon aduersaire auquel tes yeux de Chyterée. 79.
Mes aduentures sont tardiuës à venir. 96.
Madame de t'aimer onc las ie n'ay esté. 133.
Mes yeux tenez au coeur, en ses pleurs compaignie. 134.
Mettez moy ou Phœbus les fleurs & l'herbe rue. 207.
Ma barque, hélas, chargée, & pleine d'oubliance. 243.
Ma fortune & amour m'auoient orné d'un gant. 253.
Mon stile louant celle icy bas que i'adore. 302.
Mes yeux, nostre Soleil obscurcie à la face. 340.
Mon Sennuce, combien que seul & en douleur. 349.
Ma flamme alme en beauté qui sur toute a le pris. 351.
Mes pensées souloient ensemble doucement. 356.
Mon esprit au bon temps de son futur domnage. 371.
Mon gage précieux, cher, & doux, dont nature. 408.

CH A N S O N S.

Mes yeulx lassez tant qu'en la belle vené. 32.
Mon terroir Thufque or qu'en vain la parole. 184.
Mon viure allegre, & beigne fortune. 490.
Mon ancien, doux & mauuais seigneur. 420.

S O N N E T S.

Non le Pau, Vate, Adige, Arne, Tibre, & Tesin. 209.
Non plus qu'une Phœnix on trouue de l'Hibere. 267.
Ny par le ciel serain les astres raisonneux. 369.

CH A N S O N S.

Non tant diane à son amant plaisoit. 88.
Son-

SONNETS.

On voit des animaux au monde, qui la veuë.	pa. 36.
Orson oncques vn fleuve, ou estang, ou folsé.	75.
Orson à ton destrier on pourra bien donner.	145.
O d'ardante vertu aine gentile ornée.	208.
Onc vu las bachelier, n'a fuy la noire ire.	212.
Ou t'ay tourné, ou mis les yeux las, le desir.	218.
O pas espats par tout, o discours desirieux.	220.
Or quand le ciel se tait, & la terre, & le vent.	232.
O ennue ennemie à la vertu rusée.	230.
O belle main qui as d'art & de force tant.	252.
O misérable, horrible & triste vision.	305.
Or ie chante, or ie plains en mon estat douteux.	306.
O doux regard, ô mots d'accorte langue humaine.	307.
O riche ame à mes nuits tristes & espleurées.	345.
O mort tu as gâté le plus exquis visage.	346.
Ou celle estoit, ie fa leué par ma pensée.	362.
Or as tu fait, ô mort, pour moy mal à propos.	389.
O lamentable iour, ô heure, ô dernier point.	492.
O temps, ô ciel volans, qui des mortels la raze.	405.

CHANSONS.

O ame belle & heureuse attendue.	52.
Or qu'en m'ostant ce dont i'eu le motif,	92.

SONNETS.

Pour offences punir plus de mille en vn iour.	pag. 21.
Pour t'auoir de mensonge au mieux que i'ay peu faire.	83.
Pohélete pour voir à preuue estant assis.	128.
Puis que mon esperance à venir tarde tant.	137.
Puis qu'à vous & à moy souuent l'experience.	146.
Plein de celle douceur que de la belle face.	160.
Paramour comme vn but à la fiesche il me faut.	195.
Plein d'un zeux penser qui fait de moy partir.	227.
Pau, ton flux tant puissant à d'emporter l'escorce.	236.
Pour nostre gloire voir amour, sermons les pas.	246.
	Parmy

Parmy tant des beautez des dames rares ceste.	275.
Pasé, las, est le temps que tant refrigeré.	370.
Plaignant mon temps pasé ie vay, lequel i'ay mis.	432.

CHANSONS.

Par vn filet si foible est soustenue.	68.
Puis que par sort & mon fatal destin.	117.

SONNETS.

Quand vous nommer du nom entre souspirs ie tente.	29.
Quand la planete vient qui nous monstre les heures.	28.
Quand de son propre lieu le bel arbre se mue.	76.
Quand de ton doux parler le son mon oreille oit.	306.
Qui d'un tigre a le cœur sous humaine apparence.	213.
Quand vers la terre Amour les beaux gays yeux abaisse.	224.
Quand le temps & le lieu me viennent au deuant.	332.
Quand ma douce ennemie (ô Geri) est fachée	235.
Quel destin, quel effort, ou bié quel micaux faux gage.	278.
Quand Phœbus en la mer baignant a sa retraite.	280.
Quel hazard eu ie lors qu'une vertu sortoit.	287.
Qui ce que peut nature a de scauoir enuie.	305.
Quelle peur ay-je quand ie m'en vay souuenant.	304.
Que penses? que fais tu? que vois tu eu derriere.	338.
Quantesfois vay-je, hélas, vers mon doux val fuyant.	341.
Quand du ciel ie voy l'aube embas vers nous descen-	
dre.	353.
Quand ie me tourne à voir, & sucilleter les ans.	359.
Quelle pitié, las, fut, quel ange fauorable.	409.

CHANSONS.

Qui veut mener entre rochers sa vie.	130.
Que ieune Dame, Amour, ore tu vois.	169.
Quelle chose onc fut plus diuerse ou neuue.	196.
Que doy-je faire? Amour que me dis tu?	326.
Quand mon espoir, Amour, estoit fleuri.	381.
Quand sur mon lit se mettre au gauche bord.	417.
	Son-

S O N N E T S.

Repensant au doux œil qui honnore aujourdhuy. 411

S O N N E T S.

Si fort est deuoyé mon peu sage desir. 36.
 Si ma veuë peut tant resister a l'ennui. 30.
 Si la fucille honorée à qui le ciel iré. 43.
 Si ceste ame gentile en point pour deuant l'âge. 63.
 Si ie pensoy par mort extirper l'amoureuse. 67.
 Si amour ou la mort ne font quelque detour. 75.
 Sifeu oncques par feu, ou par pluye riuere. 81.
 S'vn peu plus pres j'eusse eu mon œil de celle torche. 87.
 Si les heures comptant avecque volonte. 98.
 Si par signes troublez onc il te fut possible. 102.
 Si du quatorziesme an, que souspirant j'endure. 119.
 Si deuant la blancheur mes deux temples ne cache. 134.
 Si d'enserrer en vers il fut en mon pouuoir. 142.
 Si la roche par qui plus est ceste vallée. 161.
 Si ce n'est point Amour, qu'est ce doncq que ie sens? 194.
 Si ferme à la spelonque ou Phœbus eut le don. 225.
 Si le regard de ceste, estant si douce, occit. 239.
 Si Virgile auoit veu, & le Gregois Homere, 241.
 Soleil alimenteur, la fucille seule aimée. 242.
 Si l'amoureuse foy, s'vn cœur franc, non perire. 280.
 Sans vne heure arrester la vie, helas, s'ensuit, 337.
 Si amour ne nous fait nouveau conseil auoir, 341.
 Si plaindre les oiseaux, ou le beau verd fueillage, 343.
 Si ie pouvoy monstret l'aure recreatiue, 349.
 Si ie l'eusse pensé que ma voix souspireuse. 354.
 Sur les âiles adroit estre assez ie pensois. 365.
 Si meriter merai amour honneste doit, 402.
 Sans Soleils as laissé & froid & sans clarté, 407.
 Souuentefois me dit mon miroër, qui ne ment, 418.

C H A N S O N S.

Si le penser qui me perd & accable, 371.
 Si 10

Si ie l'ay dit, celle la dont l'amour, 257.
 Si comme il semble au vieil i'cu me l'auoir. 334.

SONNETS.

Tant plus que ie me sens voisin du iour dernier, 64.
 Tant plus que desireux, ô douce troppe amie. 101.
 Toujours sans paix, sans treue en eternelle guerre, 211.
 Tout mon penser d'un zele à vous voir m'esguillône, 324.
 Tant viste est la pensée, & si peu de temps dure, 347.
 Toute ma saison verde & fleurie passoit. 372.
 Touts les Anges eleus, & les heureux esprits, 413.
 Toy qui t'en vas chantant oiselet desireux, 434.

CHANSONS.

Tout animal sur la terre habitant, 118.
 Tournant mes yeux vers ma neuue couleur, 161.
 Trois iours deuant l'ame en lieu fut creée, 270.
 Tant d'animaux en l'caue ne produit, 291.
 Terres & mers ia cherchant, ie lassoie, 243.

SONNETS.

Vous qui prenez plaisir d'ouir la resonnance, pag. 21.
 Vers la vieille prison Amour vne autre fois, 127.
 Vne hautaine dame entre deux ses amis, 169.
 Vn fier astre regnoit au monde à ma venue, 232.
 Vne biche ie vy, deux cornes d'or aiant, 244.
 Volunté m'esperoune, Amour m'est conducteur, 268.
 Vn beau don d'un amant tout ancien & sage, 300.
 Vers moy de deux beaux yeux des viues estincelles, 311.
 Vallée de mes pleurs & plaintes abondante, 361.

CHANSONS.

Vne Angelette aux âiles neuue & sage, 133.
 Vne plus belle & plus luisante Dame, 163.
 Vers l'aube a'ors qu'en si grande douceur, 294.
 Vierge belle, à qui sert le Soleil de manteau, 435.

SON

SONNETS,

Zephire retournant rameine le beau temps,

368.

LES TRIOMPHEs

- Au tēps qui de ne nouveau mes sospirs me rameine, 443.
- La lassé se trouuant, mais non saoule ma veuë, 449.
- D'vn esbahissement si plein i'auoy le cœur, 456.
- Depuis que malgré moy ma fortune m'eut mis, 464.
- Lors qu'elle à vng ioug & en vn temps, ie vis, 478.
- Ceste gaillarde dame, honnesté & glorieuse, 479.
- La nuit qui secondoit celle horrible aduenue, 483.
- Des que la mort monstroît au beau front la victoire, 493.
- Plein d'admiration noble & inestimable, 498.
- De voir vn tel spectacle abstenir ie ne sceus, 504.
- Phœbus du legis d'or ceint des raions si viste, 509.

F I N.



